# HISTOIRE

DE

# L'EMPIRE OTTOMAN.

**SE TROUVE ÉGALEMENT**

| | |
|---|---|
| à BRUXELLES, | chez J.-P. Meline, Cans et Cie. |
| AMSTERDAM, | Lutchman et fils. |
| LA HAYE, | Les frères van-Cleef. |
| FRANCFORT, | Jügel. |
| GÊNES, | Yves-Gravier. |
| FLORENCE, | J. Piatti. |
| LEIPZIG, | Brockhaus. |
| TURIN, | Jh. Bocca. |
| VIENNE, | Rohrman et Schweigerd. |
| VARSOVIE, | E. Glucksberg. |
| MOSCOU, | A. Semen. |
| | Ve Gautier et fils. |
| | Ch. Urbain et Cie. |
| ODESSA, | J. Samon. |
| | Miéville. |
| CONSTANTINOPLE, | J.-B. Dubois. |

IMPRIMERIE D'AMÉDÉE GRATIOT ET Cie, 11, RUE DE LA MONNAIE.

# HISTOIRE

DE

# L'EMPIRE OTTOMAN

**DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,**

## PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

**Traduit de l'Allemand**

## PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

---

***TOME DOUZIÈME.***

DEPUIS LA PAIX DE ZURAWNA JUSQU'A LA PAIX DE CARLOWICZ.

**1676—1699.**




PARIS

**BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,**
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

**Londres.**
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

**Saint-Pétersbourg.**
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVIII

# HISTOIRE

DE

# L'EMPIRE OTTOMAN.

## LIVRE LVII.

Kara Moustafa, grand-vizir. — Chmielnicky, hetman. — Exil de Missri. — Députation des rebelles hongrois. — Arrivée de l'ambassadeur polonais et ratification de la paix. — Défaite essuyée près de Cehryn. — Destitution du khan de Crimée. — Envoyés de Transylvanie, de Russie et du prince des Ouzbegs; ambassadeurs génois et ragusains; résident impérial. — Pillages commis au préjudice des princes de Moldavie et de Valachie. — Inventaire du trésor. — Découverte d'un gros diamant. — Lapidation d'une femme adultère. — Projet de fratricide. — Les sœurs du Sultan. — Inondations et fondations à la Mecque. — Paix avec la Russie. — Bâtimens de guerre français dans les parages de Khios. — Réception de l'ambassadeur vénitien. — Négociations du résident impérial. — Ambassade de Tœkœli, qui est installé à Fülek avec le titre de roi. — Les deux Abdi. — Ambassadeur russe. — Incendie et apparition d'une comète. — Ambassade de Caprara. — Tente impériale. — Kara Moustafa, serasker. — Tœkœli à Essek. — Le khan des Tatares à Stuhlweissenbourg. — Ravages des Turcs en Hongrie et en Autriche. — Siége et délivrance de Vienne.

Le Sultan chassait à Khasskœi, aux environs de Hafssa, lorsque Moustafabeg, frère de Kœprilü, lui apporta le sceau de l'empire que la mort de ce dernier laissait disponible; peut-être espérait-il l'obtenir

comme son frère, mais l'influence et le crédit du kaïmakam Kara Moustafa, gendre du Sultan, l'emportèrent sur toutes les considérations qui pouvaient militer en faveur de la famille Kœprilü, et le sceau lui fut remis, avec un cheval richement harnaché, par le grand-écuyer Ibrahim (8 novembre 1676 — 2 ramazan 1807) [I].

Kara Moustafa, fils d'Ouroudjbeg[1], l'un des sipahis les plus considérés de Merzifoun, tué au siége de Bagdad, sous le règne de Mourad IV, avait été élevé par le vieux Mohammed Kœprilü, avec son fils Ahmed, et acquit ses premiers titres à la faveur du Sultan en lui apportant la nouvelle de la prise de Jenœ; il avait été nommé second écuyer, puis beglerbeg de Silistra et de Diarbekr, kapitan-pascha et kaïmakam. Enfin, il était devenu beau-frère de Kœprilü [II]. Nous avons déjà fait connaître l'avarice sordide qu'il déploya lors des contestations survenues entre les catholiques et les Grecs au sujet de la possession des églises à Khios, et plus tard à Jérusalem. On sait quelle fut sa cruauté à Human; en un mot, le lecteur connaît déjà ses goûts sanguinaires et son avidité[2].

Au commencement de février, la cour partit d'Andrinople pour se rendre à Constantinople, où ne tarda

[1] De La Croix, *État général*, II, p. 128, fait d'Ouroudjbeg *Rouchbeg*, de Merzifoun *Marzoroan*, et de Telschissedji *Taalikhy*.

[2] On trouvera dans le *Miroir ottoman* de Magdeleine, la relation la plus détaillée sur les horreurs commises à Human. Voir la marche du sultan Mohammed en Ukraine, p. 33. L'auteur suppose à tort que le mot turc *Imamiyé* veut dire *imam* : les Turcs écrivent ce mot *Oman* comme la province arabe qui porte ce nom.

pas à arriver l'internonce polonais Modezeiwski, vice-échanson de Sivadie; il précédait, comme internonce, l'ambassadeur qui devait ratifier la paix conclue au camp turc près de Zurawna par les envoyés Korycki et Bidrcinski [1]. Il fit son entrée dans la capitale avec une suite de cinquante personnes, et donna l'assurance formelle que le roi son maître était prêt à ratifier la paix, mais seulement dans les termes posés par la minute du traité rédigée en langue polonaise, car il n'y avait pas moins de huit articles qui différaient entièrement dans les deux titres. La Porte ayant appris, par le khan de Crimée et un prêtre grec récemment arrivé de l'Ukraine, que l'hetman des Cosaques, Doroszenko, s'était jeté dans les bras de la Russie [2] (janvier 1677), jugea utile de produire et de réinstaller, à la place de Doroszenko, le fils de Bogdan Chmielnicki, ancien hetman, qui, après avoir perdu son père sur un champ de bataille, avait erré longtemps dans les steppes sous un costume de moine; reconnu et livré par les Tartares, il avait été enfermé aux Sept-Tours; plus tard, il avait voulu profiter de l'évasion du chevalier Beaujeu pour s'esquiver lui-même furtivement, mais ayant été repris, il avait été réincarcéré aux Sept-Tours, où, à partir de ce jour, il avait été l'objet de traitemens plus rigoureux et d'une surveillance plus active. George Chmielnicki [3] fut

[1] De La Croix, *État général*, II, p. 92, altère ce nom et en fait *Moudrenski*.

[2] De La Croix, *État général*, II, p. 100, rapporte la lettre écrite le 16 janvier 1677, par le Czar, à Doroszenko.

[3] Raschid, I, f. 89, l'appelle Georgi Childjky.

donc tiré de sa prison par le patriarche Parthemius et l'interprète de la Porte, Maurocordato, qui, le dépouillant de sa robe de moine, le revêtirent d'une fourrure d'honneur brodée d'or ; il reçut en même temps une masse d'armes ornée de pierreries, et un cheval richement harnaché. Après l'avoir ainsi proclamé hetman des Cosaques, on lui remit immédiatement deux mille ducats et une traite de dix mille autres sur les princes de Moldavie et de Valachie [1]. Il partit pour l'Ukraine avec six chevaux tirés des écuries impériales, cinquante chevaux de main, des mules, des chameaux et des fourgons. Les tschaouschs, les Grecs et l'internonce polonais l'accompagnèrent au son des trompettes et des timbales jusqu'à Bouyouk-Tschekmedjé, et son ambassadeur, Ginowski [2], le précéda avec une circulaire qu'il lui avait remise, afin d'annoncer aux Cosaques le choix que la Porte venait de faire en sa personne (3 mars 1677). En même temps on déclara la guerre à la Russie, et Ibrahim-Pascha, investi du

[1] Dans La Croix, II, p. 108, on lit Moscovie au lieu de Moldavie : ce ne peut être qu'une faute d'impression.

[2] Celui-là même que La Croix appelle Stamatella. On trouve à la Bibliothèque impériale les instructions de Chmielnicki : *Instructio pro generoso Domino Eustachio Ginowski Astamatio vices gerenti nostras et legato ad portam Ottom. a*Nobis Principe ac duce minoris Russicæ et Ukrainensis exercitus Zaporovensis commissa.* Il exprime sa reconnaissance pour la masse d'armes et l'étendard qu'il a reçus, et réclame le territoire qui avait été accordé à Zbaraw et à Hadracz : *Ducatus noster status spiritualis privilegio gaudeat, ut regio Podoline nominatim usque ad Usyzam fluvium sicut olim ad clavam nostram pertinebat restituatur, ne Bassa Caminicensis se ingerat.* Sur cette demande, on lui rendit Calnik et Nimizow.

titre de serdar, reçut, avec le khan de Crimée, l'ordre de prendre Cehryn. Une somme de cinq mille ducats, dite argent de carquois, fut envoyée au khan avec une fourrure et un cheval. Les deux flottes, que l'année précédente nous avons vues partir pour la Mer-Blanche et la Mer-Noire, étaient rentrées dans le port de Constantinople, et en sortirent de nouveau au commencement du printemps.

Le kapitan Sidi Mohammed-Pascha entra dans la Mer-Noire avec vingt-quatre galères, et le second amiral Houseïn-Pascha, qui en comptait trente sous ses ordres, fit voile pour l'Archipel. Le pascha de Damas, chargé de conduire la caravane des pèlerins, reçut l'ordre de la protéger contre les Arabes de Balka et de Haouran qui avaient pillé celle de l'année précédente. Des subsides furent accordés à Saad, ancien schérif de la Mecque, qui était venu à Constantinople avec son frère, schérif Ahmed, et le scheïkh des Khalwetis Missri, que ses poésies mystiques ont rendu célèbre et qui a fondé l'ordre des derwischs Niazis, fut exilé dans l'île de Lemnos, à cause de ses doctrines qui avaient soulevé les habitans de Brousa [1].

La défection de Doroszenko, en rendant inévitable la guerre contre les Russes, renversa le plan de campagne de Kara Moustafa, qui, dès le principe, détournant ses vues de la Russie et de la Pologne, avait résolu d'attaquer l'Autriche, car précédemment, sous

[1] Raschid, I, f. 89. Son *Diwan* est à la Bibliothèque impériale; il porte le n° 516. La Croix, *Histoire de l'Empire ottoman*, atteste ce fait. Voir la traduction allemande de cet ouvrage, par Schmetz, IV, p. 405.

le grand-vizirat d'Ahmed Kœprilü, il s'était montré l'un des plus fermes soutiens de l'insurrection hongroise. Sur ces entrefaites, trois des principaux rebelles, Kecser, Kende et un autre, se présentèrent à la Porte à la suite d'un envoyé transylvanien. Il fut pourvu à leur entretien par une allocation quotidienne de trois écus (mai 1677).

Les nouvelles des frontières, transmises par les paschas de Wardein et d'Erlau et les plaintes des habitans de Debreczin, rendirent infructueuses les représentations que le résident impérial adressa à la Porte au sujet de cette réception. Une contribution de grains ayant été frappée par ordre de l'empereur sur les habitans de Debreczin, ces derniers implorèrent l'assistance de la Porte. Le résident fondait ses réclamations sur ce que Debreczin était une ville soumise à l'empereur, ajoutant que l'une de ses rues appartenait au palatinat de Szabolcs. Le grand-vizir nia qu'il en fût ainsi et s'opposa à la fourniture demandée ; il nia également l'existence des manœuvres imputées aux Français, dans le but de faire nommer Béthune roi de Hongrie ; cependant il promit au résident que Ladislas Kutasy, envoyé auprès de la Porte par Paul Vesselényi, serait renvoyé, et que le pascha d'Erlau recevrait l'ordre de ne pas soutenir les rebelles. L'envoyé d'Apafy fit hommage au grand-vizir de cinq mille et au kiaya de deux mille ducats ; il demanda en retour que dorénavant il fût interdit au pascha de Wardein de s'immiscer dans les affaires des palatinats dépendans de la Transylvanie, et que, pour rentrer en possession

de ses biens, Zollyomi fut renvoyé dans cette province. On lui signifia, en réponse, que des commissaires iraient trouver le pascha de Wardein ; mais que Zollyomi étant l'hôte de la Porte, il n'était pas possible de l'éconduire. Telle était la politique ottomane depuis l'arrivée de Zollyomi ; elle consistait à utiliser la présence de ce dernier pour s'assurer l'obéissance d'Apafy, qui, grâce à cette combinaison, craignait sans cesse de se voir remplacé par Zollyomi, comme Doroszenko l'avait été par Chmielnicky.

Kindsberg avait à surveiller non seulement les démarches des envoyés transylvaniens et des rebelles hongrois, mais en même temps celles de l'ambassadeur français Nointel, dont le souverain était en guerre avec l'empereur, et qui cherchait par tous les moyens possibles à amener une rupture entre ce dernier et l'empire ottoman. A cet effet, Nointel fit remettre au grand-vizir, par l'ingénieur vénitien Borozzi, qui avait trahi ses compatriotes à Candie en passant dans l'armée turque, et qui jouissait à ce titre d'une pension que lui faisait la Porte, les plans des deux forteresses de Raab et de Komorn, afin d'exciter à la guerre de Hongrie Kara Moustafa, qui penchait déjà pour cette résolution [1]. Mais la première visite que M. de Nointel fit au grand-vizir (2 mai 1677), pour le féliciter sur sa nouvelle dignité, donna lieu à l'un de ces scandales si fréquens dans les réceptions obtenues par les ambas-

[1] *Rapport* de Kindsberg en date du 22 juillet 1677. Barozzi obtint, pour salaire des plans qu'il avait dressés, le transfert de Candie à Khios de la pension de trois mille écus dont il jouissait.

sadeurs français (MM. de La Haye père et fils et M. de Nointel lui-même). En entrant dans la salle d'audience M. de Nointel s'aperçut que le tabouret sur lequel il devait s'asseoir était disposé au-dessous du sofa, c'est-à-dire de l'estrade où s'élevait sur des coussins le siége du grand-vizir. Aussitôt il ordonna à l'un des gentilshommes de sa suite de placer le tabouret sur l'estrade. Le grand-vizir qui était encore dans la pièce voisine, chargea l'interprète de la Porte, Maurocordato, de dire à l'ambassadeur qu'il ne lui accorderait pas d'audience si le siége n'était pas replacé au-dessous du sofa. M. de Nointel répondit que le grand-vizir pouvait disposer du siége, mais non de sa personne. Sur ce, entra le tschaousch-baschi qui cria à l'ambassadeur : « Va t'en ! va t'en ! [1] » Et en même temps deux tschaouschs le jetèrent en bas de l'estrade en lui disant : « Décampe, giaour ! [2] » M. de Nointel fit aussitôt remporter les présens dont il s'était muni et se rendit à sa maison de campagne. Là, ayant fait tirer un feu d'artifice en réjouissance des victoires que son souverain venait de remporter en Flandre, il reçut l'ordre de retourner à Pera et de garder les arrêts à l'hôtel de l'ambassade. Le grand-vizir exposa au Sultan que tout ce qui s'était passé n'avait rien d'étonnant, attendu que les Français avaient toujours fait des folies.

Le lendemain, l'ambassadeur vénitien vint offrir

[1] *Kaldür!* Flassan, III, p. 398, *calder*.

[2] *Haïdé kalk giaour*. La *Relation* de Kindsberg supplée ici celle de Flassan.

également ses félicitations à Kara Moustafa (3 mai 1677); il ne fit aucune difficulté de s'asseoir au-dessous du sofa, non plus que le résident hollandais qui vint ensuite, et enfin l'ambassadeur polonais Gninski, palatin de Kulm, qui arriva avec une suite de trois cents personnes; ce dernier fut accueilli par les secrétaires des ambassades française et vénitienne, et ceux des résidens impérial et hollandais (7 août 1677). Il demanda à loger au seraï qui s'élève au bord de la mer, et que le comte Leslie, ambassadeur impérial, avait habité; mais on lui répondit que cette faveur ne pouvait être accordée qu'au représentant d'un empereur et non à celui d'un roi; il n'eut pas même le privilége de faire son entrée au son du tambour. Trente-huit voitures chargées de bagages ouvraient le cortége; venaient ensuite deux carrosses splendides remplis d'aumôniers et d'ecclésiastiques attachés à la légation; deux autres contenaient les gens de l'ambassadeur; quarante janissaires précédaient un pareil nombre de nobles polonais vêtus de moire d'argent à fond rose [1]; vingt-huit chevaux de main étaient conduits par des palfreniers en habits couleur de feu; suivaient quatre trompettes avec leurs instrumens au repos; douze pages en habits de moire d'or à fond rose [2]; les chevaliers français et allemands; trente nobles polonais; les hussards de l'ambassadeur couverts de riches costumes; l'ambassadeur français entre les deux fils du

[1] « Vêtus de moire d'argent à fond couleur de rose. » De La Croix, *Mémoires*, II, p. 210.

[2] « Moire d'or à fond d'aurore » *Ibid.*

châtelain d'Inowroclaw ; les deux fils de l'ambassadeur ; l'ambassadeur lui-même, et Michel Rzewuski Starosta Chelmski, seul ; l'ambassadeur étincelant de pierreries, avait à ses côtés le tchaousch-baschi et un officier de sipahis ; il était entouré de douze heiduques en habits couleur de feu, garnis de grandes agraffes en argent ; ils avaient pour coiffures des chapeaux de feutre que surmontaient des panaches de héron ornés d'aigrettes en argent ; six pages et cinquante dragons portant l'uniforme bleu des dragons français, et par-dessus des manteaux rouges, commandés par le capitaine Samuel Proski, fermaient la marche. Le cortége se rendit à la maison que possédait autrefois, à Galata, Panajotti, interprète de la Porte. Pour avoir fabriqué de la fausse monnaie, le gendre de ce dernier avait dû s'estimer heureux de racheter sa vie au prix de cinquante mille écus.

L'ambassadeur avait fait attacher aux pieds de ses chevaux des fers d'argent négligemment cloués, afin qu'ils se perdissent en route et donnassent la mesure de sa magnificence. L'un de ces fers ayant été apporté au grand-vizir, il s'écria : « Il faut qu'avec ses fers » d'argent, l'infidèle ait une tête d'airain pour semer » ainsi ses richesses. » En calculant ce que coûterait l'entretien des trois cents personnes [1] qui composaient la suite de l'ambassadeur, Kara Moustafa s'exprima en ces termes : « Cette suite n'est pas assez nombreuse » pour assiéger Constantinople ; elle l'est trop pour

[1] Cantemir, l. IV, p. 23, porte à sept cents le nombre de ces personnes, qui était en réalité de trois cent soixante.

» venir baiser le seuil de la Sublime-Porte; je crains » qu'elle ne soit souillée par le contact des lèvres de » tant de chrétiens; du reste, le Sultan est bien en » état de nourrir trois cents Polonais, lorsque, parmi » ses esclaves, il compte trois mille de leurs compa- » triotes qui rament à bord de ses galères. »

Dès le cinquième jour qui suivit son arrivée, l'ambassadeur polonais fut présenté au Sultan [1], et demanda l'éloignement des Tatares Lipkans qui inquiétaient les frontières de Pologne, la mise en liberté des ôtages de Lemberg, celle des prisonniers de Camieniec, de Podhaice et de Zbąraw, réduits à l'état d'esclavage : enfin il insista principalement sur l'addition de quelques articles au traité de Zurawna (16 août 1677 — 16 djemazioul-akhir 1088). Il offrit en présent à Mohammed IV un rafraîchissoir en argent, deux coupes et deux fontaines de même métal, deux petites écritoires d'agate, deux petits miroirs de cristal, deux horloges, vingt-quatre aunes de drap fin, et huit chiens grands et petits.

Les Turcs ne voulurent pas céder un pouce de terre en Podolie. Ils ne possédaient que le tiers de l'Ukraine, où ils occupaient Bialocerkiew et Pawolocz avec vingt palanques et cent villages qui relevaient de la première de ces deux villes, outre soixante-dix palanques et quatre-vingts villages qui dépendaient de la seconde; ces possessions, confiées à la garde de Doroszenko depuis le commencement

[1] Voir la présentation dans La Croix, *Mémoires*, II, p. 212, *Compliment de l'ambassadeur de Pologne.*

de la guerre, furent abandonnées aux Polonais; en revanche, les villes de Bar et de Miedziboz, que l'ambassadeur de Pologne avait réclamées instamment dans une nouvelle audience que lui accorda le grand-vizir, durent être évacuées par leurs garnisons polonaises (24 octobre 1677), et ce ne fut qu'au mois de mai de l'année suivante qu'il put obtenir la remise du traité de paix aux conditions ci-dessus énoncées [1].

Tandis que l'ambassadeur polonais faisait son entrée à Constantinople, le serasker Ibrahim-Pascha, celui-là même qui avait conclu la dernière paix avec la Pologne, marchait contre Cehryn, où s'étaient retranchés soixante mille Russes ou Cosaques. Ibrahim-Pascha n'avait que quarante mille hommes; bien qu'il reconnût l'impossibilité de prendre l'offensive avec une telle infériorité numérique, il ne négligea rien pour s'emparer de la forteresse (14 août 1677). Assise sur un rocher très-élevé, elle n'était accessible que d'un côté; partout ailleurs elle était entourée de marais, sur lesquels de petites embarcations débouchant de la rivière Tasmin venaient apporter à la garnison, composée de quatre mille Russes, Cosaques et Allemands, les vivres qui lui étaient nécessaires [2]. L'explosion de deux mines n'eut aucun résultat. Le pascha de Bosnie, qui voulut avec seize mille Tatares empêcher les Russes de passer le Dniester, fut mis en

[1] Le traité est du 9 avril 1678 (16 sâfer 1089). De La Croix, II, p. 216. Cantemir, IV, le divise, d'après lui, en trente-deux articles.

[2] La *Relation* de Kindsberg est infiniment préférable à celles de La Croix et de Cantemir.

déroute ; le fils du khan, huit mirzas et dix mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Ibrahim-Pascha se vit contraint de lever le siège de Cehryn, le jour anniversaire de l'évacuation de Corfou par les Turcs et de la délivrance de Malte : il se retira en toute hâte, poursuivi par la garnison de Cehryn. Telle fut la célérité des Ottomans, qu'ils franchirent en trois jours la distance qui sépare Cehryn des rives du Bog, et qu'en venant ils avaient mis treize jours à parcourir ; ils perdirent dans cette marche rétrograde toute leur artillerie, tous leurs bagages, et ne s'arrêtèrent qu'à Tehin (Bender).

Dès que la nouvelle de ce désastre parvint à Constantinople, on frappa des contributions sur toutes les provinces de l'empire, et tous les sujets ottomans qui touchaient une solde, furent, comme au temps de Mourad IV, sommés de se tenir prêts pour la prochaine campagne dont les préparatifs se firent avec la plus grande activité. Le sultan donna deux millions sur son trésor particulier ; le grand-vizir présida à la fonte de neuf canons et les nouvelles tentes de Mohammed IV furent plantées dans l'hippodrome. A son retour de Pologne, le serdar Ibrahim-Pacha rencontra le Sultan à Siliwri ; ce dernier, à son aspect, entra dans une telle fureur que, sur-le-champ, il ordonna son supplice ; un instant après, il condamna Ibrahim à se rendre à pied de Siliwri à Constantinople, pour y être incarcéré au château des Sept-Tours. Le bostandji-baschi représenta au Padischah que ce vieillard n'était pas en état de faire les douze lieues qui séparent

ces deux villes, fut-ce même en douze jours, et Mohammed adoucit la rigueur de cette sentence en ordonnant qu'Ibrahim-Pascha ferait à pied seulement la première lieue et à cheval les onze autres. Enfin la femme d'Ibrahim, qui avait été nourrice du Sultan, se jeta à ses pieds et obtint que son mari ne serait pas enfermé aux Sept-Tours.

Le khan de Crimée, Selim-Ghiraï, auquel devait être imputé aussi bien qu'à Ibrahim-Pascha, l'échec de Cehryn, fut destitué et remplacé par le fils de Moubarek-Ghiraï, petit-fils de Selamet-Ghiraï, qui, après avoir été noureddin de son oncle Mohammed-Ghiraï avait été exilé à Rhodes. Le poste de kalgha fut confié à son cousin Tokhatmisch-Ghiraï, poëte et fils de Safa-Ghiraï, et Seadet-Ghiraï, son frère, fut nommé noureddin (février 1698 — silhidjé 1088)[1]. Moubarek-Ghiraï est le dernier khan de Crimé qui ait suivi l'exemple de ses prédécesseurs en envoyant une ambassade à la cour impériale. Il y avait sept ans que régulièrement chaque année une ambassade tatare arrivait à Vienne avec des lettres du khan, du kalgha, du noureddin, de l'attalik ou grand-vizir et de la mère du khan. Le dernier envoyé tatare qui s'y rendit en 1680, apporta, outre ces dépêches, des lettres écrites par les sœurs et la favorite du khan. Ce fut la vingt-cinquième ambassade tatare envoyée à Vienne dans le cours du dix-septième siècle[2].

[1] *Sebi seyar*, f. 125. Raschid, I, f. 80.

[2] La dix-septième et la dix-huitième ambassade furent remplies en 1666 et 1669 par Aadil-Ghiraï; les cinq suivantes par Sélim-Ghiraï; la dix-neu-

Un autre Ibrahim, gouverneur de Camieniec, qui deux fois déjà avait été investi du gouvernement d'Ofen et qui, la seconde fois, avait été destitué par suite des événemens de Pinzahely, fut nommé pour la troisième fois gouverneur d'Ofen en remplacement de Souyoldji Ali-Pacha[1] (25 avril 1677). Peu de temps avant sa nomination, son prédécesseur s'était plaint au président du conseil aulique de Vienne Montecuccoli, par l'entremise d'un tschaousch, d'un vol de onze cent cinquante moutons, commis par les heiduques de Komorne[2]. Le kaïmakam d'Ibrahim, Moustafa, envoya alors à Vienne un tschaousch pour annoncer que son maître venait d'être nommé gouverneur d'Ofen pour la troisième fois[3]. L'interprète de la cour, Meninski, fut chargé de porter à Constantinople une lettre de l'empereur, qui se plaignait des sourdes menées des rebelles hongrois et des incursions des Turcs, qui avaient passé, au nombre de six mille, la Raab prise

vième, le 14 janvier 1673; la vingtième, en janvier 1674; la vingt-unième, en avril 1675; la vingt-deuxième, en mars 1676; la vingt troisième, en avril 1677; la vingt-quatrième, en avril 1679, eut pour objet d'annoncer à la cour impériale la nomination de Moubarek-Ghiraï; enfin, la vingt-cinquième et dernière, en 1680. Voir la lettre du grand-vizir au khan de Crimée après la retraite de Cehryn, dans l'*Inscha* du reïs-efendi Rami, nº 73.

[1] *Relation* de Kindsberg. La nomination d'Ali-Pascha est rapportée dans l'*Histoire du Defterdar*, f. 56, et dans les *Actes* de la St. *R.*, où Ali-Pascha est désigné à tort sous le nom de Khalil-Pascha : *Lettera del Vezir di Buga Calib o Montecuccoli recata da Osmanaga* 22 *April* 1677.

[2] La lettre qui est du 25 septembre 1677 se trouve dans le St. R.

[3] *Lettera di Mustafa Kaïmakam di Buda a S. E. Montecuccoli recata da Hagi Mustafo Ciaus* 1er Nov. 1677 St. R. et *Lettera Montecuccoli ad Husein B. Temeswarensem Vicegerentem Vesiri Budensis* 6 Febr, 1678, *ibidem.*

par la gelée, et avaient mis au pillage le territoire de la Styrie[1].

L'hiver qui précéda la campagne de Pologne fut rempli par les événemens de Hongrie et de Transylvanie, par les efforts du grand-visir pour extorquer de l'argent aux puissances chrétiennes et par diverses ambassades. Le résident impérial eut de nouveaux différends avec la Porte au sujet de la douane de Debreczin, ville dont les habitans rappelaient les lettres de franchise que leur avait accordées autrefois l'empereur Rodolphe, et qu'avaient renouvelées Rakoczy et plus tard le roi Léopold[2].

Cette franchise de l'impôt du trentième avait été supprimée quatre ans auparavant, par suite des intelligences qui existaient entre les rebelles et les habitans de Debreczin; mais elle avait été rétablie par la chambre des finances hongroise, moyennant la fourniture de mille muids de grains faite à la ville de Tokai. Ce fut en se fondant sur ces précédens, que les habitans de Debreczin chargèrent les envoyés Etienne Komarozi et Etienne Pozalaki de demander à la Porte que les marchands et les heiduques fussent affranchis de l'impôt du trentième; que les fournitures de grains fussent supprimées et qu'il fût mis un terme aux incursions des Allemands: le grand-vizir renvoya ces réclamations au résident impérial en l'invitant à y faire droit (23 juillet 1677).

1 *Contarini istoria delle guerre di Leopoldo I.* Venezia 1690.

2 Diplôme de Rakoczy. *Rakozy Dei G. Princeps Transylvaniæ partium Regni Hung. Dominus et Sic. Comes. Alb. Jul.* 8 April 1632.

Ladislas Kutasy, agent des rebelles hongrois auprès de la Porte, devint aveugle, et l'interprète transylvanien Gyulai se fit mahométan. A la fin de l'année, survinrent un envoyé d'Apafy, George Cappi et un autre des États transylvaniens, Christophe Pasko. Le dernier se plaignit surtout au nom des États de ce que Teleki, beau-frère d'Apafy, détachait de la Pologne des peuples étrangers, et exposait ainsi le pays à une ruine certaine. Kindsberg se plaignit de son côté au grand-vizir, en audience secrète, des relations qu'Apafy et Teleki entretenaient avec la France (18 décembre 1677); il mit sous ses yeux les copies de trois patentes dans lesquelles Paul Vesselényi se référait aux ordres d'Apafy; en même temps il revint sur la demande des franciscains relative à la possession des saints lieux, et promit à cet effet au grand-vizir, comme il y était autorisé, un présent de trente mille écus (22 décembre 1677). Kara Moustafa, dès qu'il entendit parler d'argent, lui fit, suivant son habitude, une réponse doucereuse, et se chargea d'obtenir du Sultan une audience, dans laquelle il pourrait lui remettre la lettre où l'empereur se plaignait des manœuvres des rebelles. George Cappi fut renvoyé avec des ordres sévères adressés à Apafy. A la même époque, les sept magnats transylvaniens envoyés par Apafy et Teleki [1], qui étaient tous ariens ou calvinistes, confirmèrent les Turcs dans cette opinion, que toute la Hongrie leur écherrait bientôt. Apafy calomnia en

[1] Wolfgang Bethlen, Clément Mikes, Valentin Silnasi, Sigismond Boer, Johannes Székhalomi, Alexandre Gyulai et Joannes Sarosi.

même temps les six envoyés des trois nations de Transylvanie près la sublime Porte [1], dont trois étaient catholiques et trois calvinistes; il les accusa de s'entendre avec les Allemands et de mettre tout en œuvre pour enlever la Transylvanie au Sultan. Ceux-ci se plaignaient d'Apafy, et demandaient que Zolyomi lui succédât; mais leurs efforts restèrent infructueux. Le commissaire d'enquête envoyé en Transylvanie, corrompu par Apafy, ayant présenté des requêtes adressées en sa faveur au nom du pays, les six envoyés furent conduits aux Sept-Tours.

Le résident génois Spinola, qui devait y être emprisonné également sous prétexte qu'il avait établi une fabrique d'eau-de-vie dans son domicile, acheta sa liberté au prix de vingt mille écus. Les envoyés ragusains furent encore plus maltraités. Kara Moustafa, si fécond en expédiens toutes les fois qu'il s'agissait d'extorquer cet argent dont il était si avide, avait envoyé à Raguse le gouverneur de Bosnie, chargé de demander au sénat un million et demi, comme montant des taxes de la douane, qu'il prétendait avoir été prélevées illégalement sur les Bosniens. Cependant il réduisit cette somme à cent cinquante mille écus; un aga fut expédié à Raguse avec l'ordre de percevoir cet argent dans les trois jours; en cas de retard, le pascha d'Herzegovine devait faire immédiatement irruption sur le territoire de Raguse. Les habitans de ce pays ayant déclaré ne pouvoir

[1] Paul Béldi, Gráf Ladislas Czaky, Christophe Pasko, Thomas Domonkos, Sigismond Bellino et Valentin Kalnoki.

acquitter une pareille somme, leurs envoyés furent enfermés dans la plus dure prison, où on les confondit avec les plus vils criminels. Ils ne devaient être relâchés qu'après avoir acquitté la somme de deux cent mille écus (mai 1677). L'ambassadeur anglais, lord Finch, paya dix mille écus sa première audience et l'abandon d'un projet qu'on avait menacé de mettre à exécution, et qui consistait à faire venir à Constantinople deux cent mille écus au lion importés par les Anglais à Haleb, et qui n'avaient pas le poids réglementaire. Ce système d'exactions n'atteignait pas seulement les ambassadeurs européens; il était l'âme du gouvernement de Kara Moustafa. Ce dernier avait taxé à un million le riche Sohak-Efendi, pour le punir d'avoir fait élever sa maison à une hauteur démesurée, afin, disait l'accusation, d'avoir vue sur le serai de la sœur du Sultan (mai 1678).

Le résident impérial devait être remplacé en cette qualité par le secrétaire Sattler; mais, ce dernier étant mort en chemin, le conseiller de la cour martiale Hofmann, fut envoyé à Constantinople avec le titre d'internonce [1]. Vers le même temps, arriva à Constantinople un ambassadeur russe en échange de l'envoyé tatare, que le grand-vizir avait dépêché au Czar peu de temps après la défaite de Cehryn (3 avril 1678). Il obtint, pour chacune des douze personnes qui com-

[1] *Relation* de Kindsberg et Contarini, I, p. 46; ce dernier le désigne à tort sous le titre de *segretario di stato*. Les interprètes impériaux étaient : Mamucca della Torre, Joanaki Porphyrita (neveu de Panajotti), le Grec Cleronome et le halebin Ridolfi.

posaient sa suite, une allocation quotidienne de six écus pour frais de table, mais il fut soumis à une surveillance sévère. Il fut appelé auprès du grand-vizir, campé à Daoud-Pascha, où depuis la fin de mars les queues de cheval étaient arborées en signe de guerre contre Cehryn; il fut obligé de déposer son sabre avant d'entrer sous la tente du vizir, et de se tenir debout pendant l'audience. Le grand-vizir lui ayant demandé dans cette entrevue pourquoi le czar se refusait si obtinément à abandonner Cehryn, l'envoyé répondit : par les mêmes raisons que les Musulmans ont coutume d'invoquer contre les chrétiens; l'évacuation de Cehryn est impossible, parce que cette ville contient des églises que les Turcs convertiraient en mosquées, profanation que réprouve la foi chrétienne [1]. Pour le punir de cette réponse ferme et inattendue, on prit à l'envoyé russe la lettre dont il était porteur pour le Sultan, et il ne put obtenir aucune audience de Mohammed IV (7 avril 1670). Quatre jours après, la guerre fut officiellement déclarée à la Russie, et, au bout d'une semaine, on renvoya son ambassadeur en lui signifiant que, si le Czar était disposé à acheter la paix moyennant la cession de l'Ukraine, on consentait à la lui accorder, pourvu que le messager qui apporterait la réponse du Czar joignît l'armée turque à dix marches au moins en-deçà du Danube (15 avril 1678). Dans la réponse du Sultan au Czar, la possession de l'Ukraine était réclamée

[1] *Rapport* de Kindsberg. La lettre du Czar était du 6 septembre (vieux style) 1677. La Croix, *Mémoires*, p. 234, l'a datée du 23 novembre.

comme celle d'un pays soumis par le fer et la flamme [1]. Il fut répondu à l'envoyé du prince des Ouzbegs, Abdoulazizkhan, que le Sultan marchait contre Moscou [2].

Les queues de cheval qui, dès la fin de mars, avaient été plantées en signe de guerre contre Cehryn, furent enlevées deux mois après, lorsque le Sultan eut, de son propre mouvement, nommé kaïmakam de la capitale le nischandji et historien Abdi-Pascha (30 mai 1678 — 8 rebioul-akhir 1089). Ce fut à Hadjibazaroghli, dans les steppes de la Dobroudja, où le camp venait d'être transféré, que Mohammed IV se sépara de l'armée; après avoir attaché sur le turban du grand-vizir un panache de héron orné d'une aigrette en diamans et remis entre ses mains l'étendard sacré, il lui dit au moment de le congédier : *Que mes prières soient avec toi!* [3] (2 juin 1678 — 11 rebioul-akhir 1089). L'interprète impérial, Mamucca della Torre,

1 *Traduzione della lettera del G. S. al G. Duca :* « La Provincia di » Ucraina e stata da noi presa e conquistata con la scimitara, foco e ferro. » Redjeb 1089.

2 *Traduzione della lettera dal Prencipe di Usbek al G. S. e risposta. Relation* de Kindsberg, *Histoire du Defterdar*, f. 46. Voir la lettre adressée à Abdoulazizkhan, dans l'*Inscha* du reïs-efendi Mohammed, nº 113. Cette dépêche est datée de la mi-avril 1678 (sâfer 1089).

3 De La Croix qui, dans son *État général*, dans ses *Mémoires* et dans une histoire particulière, a décrit les vicissitudes de cette campagne, a commis plusieurs erreurs au point de vue philologique et chronologique. Ainsi, il altère la formule *doan senoumle aoussoun*, et en fait : *douam senünile;* il place en outre la nomination du serdar à Isakdji, et dit que le Sultan resta dans cette ville, tandis que cette nomination eut lieu à Hadjibàzaroghli, où s'arrêta Mohammed IV. *Histoire du Defterdar* et Raschid, I, f. 88.

suivit l'expédition avec la double qualité d'interprète impérial et d'interprète attaché à la Porte, comme autrefois Panajotti au siége de Candie, moyennant une solde quotidienne de cent cinquante aspres; l'ambassadeur polonais qui, peu de temps avant son départ, avait obtenu une paix fort peu honorable, suivit aussi l'armée. A Isakdji, le grand-vizir lui demanda avec colère pourquoi les forts de Bar, de Miendribosz et de Niemirow, cédés aux Turcs par le traité, n'étaient pas encore évacués. L'ambassadeur Gninski et son secrétaire Rzewuski, furent au désespoir [1] en voyant que tous leurs secrets avaient été révélés aux Turcs. L'auteur de cette trahison était l'interprète Dasnaki, qui se fit musulman après que le Sultan eut attaché son fils à sa personne [2]. L'ambassadeur ne touchait pour ses frais de table que cinq mille aspres par jour, et Hofman, internonce impérial à Andrinople, en recevait quatre mille.

Mohammed IV avait établi son quartier d'hiver à Silistra, où il se trouvait avec les sultanes, qui des bords du Danube se transportaient par la pensée sur les rives du Bosphore [3], « où soufflent les vents du Nord » doux et rafraîchissans, où les poissons nouvellement » pêchés s'élancent sur le rivage, où les dauphins sil- » lonnent le champ liquide, où des bains et des fon-

[1] Kindsberg dit qu'ils voulurent se noyer.

[2] Il dit également : « Gninski avait signé une paix désastreuse pour se » venger de Sobieski, qui n'avait pas voulu le nommer chancelier. »

[3] *Journal* de Mamuca della Torre : *Tutte le Sultane ammalate, la sollecitano alla partenza, maledicono Silistra per la febrè universale.*

» taines aux flots argentés réjouissent la vue de toutes » parts, où les cris des hirondelles, le chant du rossignol et le gazouillement des autres oiseaux caressent doucement l'oreille des promeneurs ; elles regrettaient les doux zéphirs et les voluptés du Bosphore. »

Le Sultan écrivit donc au grand-vizir qu'il n'avait pas envie de rester plus long-temps à Silistra ; mais celui-ci chargea le grand-chambellan qui lui avait remis le message impérial de représenter, de sa part, à Mohammed IV, que l'honneur et le salut de l'empire exigeaient sa présence aux frontières. Le grand-chambellan avait apporté douze lettres en langue russe, interceptées devant Cehryn, et que Mamucca della Torre, comme interprète de la Porte, fut chargé de traduire ; mais, comme il n'entendait pas le russe, il s'adressa à un ancien esclave de l'ambassadeur polonais, lequel n'était autre qu'un jésuite déguisé ; il conduisit ce dernier sous la tente du reïs-efendi, lui fit traduire en latin les lettres interceptées, et transcrivit cette version en langue turque ; grâce à l'assistance de ce jésuite, Mamucca put s'acquitter en vingt-quatre heures de la tâche qui lui était confiée [1].

Le grand-vizir voulut à toute force que l'ambassadeur polonais suivît l'armée au camp de Cehryn ;

[1] *Trovai che fossero in lingua moscovitica, gli dissi che mi un Interprete della Porta li intendeva, ma che secretamente voleva discorare un schiavo polacco dall' Ambasciadore di Polonia, ma in effetto era un padre Gesuita vecchio, che travestito si finse il mio Servitore.* Relation de Mamucca della Torre, avec la traduction de douze lettres prises devant Cehryn.

mais rien ne put l'y faire consentir. Il déclara au grand-vizir qu'il mourrait plutôt que de suivre l'armée ottomane devant cette place; enfin, il fut décidé d'un commun accord que le comte Proski, neveu de l'ambassadeur, continuerait à suivre le camp du grand-vizir en qualité de résident. Le secrétaire d'ambassade Rzewuski, qu'une maladie avait retenu à Constantinople, prit sur lui de quitter cette capitale sans y être autorisé par l'ambassadeur ou le gouvernement turc, et de retourner par Galaz en Pologne (8 août 1678). Dans une audience solennelle que le kaïmakam accorda à l'ambassadeur, ce dernier demanda qu'après avoir passé plus d'un an en Turquie, il lui fût permis de se retirer; il se plaignit de Chmielnicki, qui, en se proclamant duc de la Petite-Russie et de l'Ukraine, se posait l'égal du roi de Pologne; il ajouta que le roi, en évacuant Bar, sollicitait comme une faveur importante l'autorisation de garder Miendribosz et Niemirow. Le kaïmakam répondit que cette demande ne pouvait être accueillie. Enfin, l'ambassadeur exprima le désir qu'il fût apporté une modification au dernier article du traité, où il était dit que les Polonais jouiraient d'une entière sécurité sous le patronage de la Porte, clause qui répugnait à la dignité d'une puissance chrétienne indépendante. Le kaïmakam lui fit à peu près la même réponse que le reïs-efendi, lorsque l'ambassadeur polonais réclama à Constantinople la modification de l'article 5, relatif à la protection des saints lieux à Jérusalem. « Le Padischah, » dit le kaïmakam, a imposé à la Pologne les con-

» ditions de la paix sur le champ de bataille de Zu-
» rawna ; que les Polonais ne s'imaginent donc pas
» trouver en Palestine et en Egypte une compensa-
» tion à la perte de la Podolie et de l'Ukraine. »
L'ambassadeur remit au kaïmakam un mémoire en langue latine, où se trouvaient exposées ses demandes [III].

L'armée turque campait aux bords du Dniester, lorsque deux émissaires russes, faits prisonniers, déclarèrent que l'armée du Czar comptait plus de cent mille hommes, et était par conséquent bien supérieure en nombre à celle du Sultan [IV] (4 juillet 1678). Néanmoins, la marche fut continuée dans l'ordre suivant : les janissaires formaient l'avant-garde ; venaient ensuite quatre paschas avec les troupes de leurs maisons, et le grand-vizir avec le gros de l'armée. La distance qui sépare le Bog du Dniester fut parcourue en huit jours à travers bois et marais. On construisit, avec des fascines, des ponts ou des digues recouverts de gazon et de peaux de buffles. Sur l'autre rive du Bog, Chmielnicky vint rendre hommage au grand-vizir en lui baisant la main. Comme depuis là jusqu'à Cehryn le pays était uni et abondait en excellent gibier, l'armée campa en attendant l'arrivée du khan des Tatares ; le centre du camp fut occupé par le grand-vizir avec les quatre beglerbegs de Siwas, de Diarbekr, d'Adana et de Bosnie ; les Moldaves et les Valaques étaient placés sur les deux ailes ; quatre mille janissaires et autant de sipahis composaient l'avant-garde. A minuit, on donna le

signal du départ; on replia les tentes, et l'armée se remit en marche au lever du soleil; le grand-vizir suivait à deux lieues de distance. A midi, on fit halte et l'on pria; lorsque le grand-vizir arriva au lieu du campement, les janissaires et les sipahis formèrent une double haie sur son passage. A la nuit tombante, les crieurs annoncèrent le moment de la prière, qui, récitée par toute l'armée, retentit jusqu'au haut des airs; lorsqu'elle fut terminée par ces mots: *Il n'y a qu'un Dieu!* [1] un profond silence régna dans le camp, et on n'entendit plus que le hennissement des bêtes de somme. A deux journées de marche de Cehryn, arriva le khan des Tatares, qui fut introduit par le defterdar-pascha et le gouverneur de Bosnie sous la tente du grand-vizir, où il fut reçu par le ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, le grand-chambellan et le maréchal de cour [2]. Au moment où le khan des Tatares entrait d'un côté dans la tente, accompagné du kalgha et du noureddin, le grand-vizir entrait de l'autre, et ils dînèrent ensemble. Le khan fut revêtu d'une armure enrichie de diamans, et par-dessus d'une fourrure de zibeline; il reçut en même temps un sabre et un poignard ornés de pierreries, un arc et un carquois.

Lorsqu'on fut arrivé devant Cehryn, le siége commença après un sacrifice solennel offert à Dieu pour implorer sa protection (20 juillet 1678). Le général russe, Romodanowsky, et le commandant des Kal-

1 *Yegdür allah.*

2 *Kiaya Reïs; Kapidjiler kiaayasi; Tschaouschbaschi.*

mouks, Caspolat, campaient sur l'autre rive du Dnieper. Le grand-vizir, pour déterminer les Russes à accepter la bataille, fit passer la rivière Tasmin aux Tatares et à Kara Mohammed-Pascha. Mais, pendant dix-sept jours, cette démonstration n'aboutit qu'à des escarmouches. L'approche de la mauvaise saison, le manque de vivres, le peu de progrès que faisaient les mines dans un terrain sablonneux, la promptitude que mettaient les assiégés à réparer les brèches, et leurs sorties fréquentes, jetèrent le découragement parmi les assiégeans. Dès lors on agita en conseil de guerre la question de savoir s'il ne convenait pas de renoncer à l'entreprise; mais le defterdar Ahmed-Pascha s'opposa énergiquement à ce dernier parti. Son avis ayant prévalu, on résolut de se jeter entre l'armée russe et la forteresse pour lui couper toutes communications. Les voïévodes de Moldavie et de Valachie reçurent l'ordre de construire trois ponts. Kœr Hasan-Pascha et Kaplan-Pascha, avec dix mille hommes, l'élite de l'armée, et cinquante pièces de canon, furent chargés de mettre à exécution le plan arrêté en conseil de guerre. Kaplan-Pascha franchit le marais (8 août 1678), et vint se placer entre Cehryn et Romodanowsky. Quatre jours après, et à la suite d'une sortie dans laquelle les Russes perdirent mille hommes et trois canons, la bataille s'engagea entre les deux armées. Les Turcs furent battus et s'enfuirent dans le plus grand désordre au-delà des ponts qu'ils avaient construits avec une peine infinie (12 août 1678). Kaplan, épuisé par les fatigues du commandement et les bles-

sures qu'il avait reçues, fit brûler ces ponts pour arrêter les Russes qui se contentèrent d'occuper le camp qu'il venait d'abandonner. Kara Moustafa eût sacrifié avec joie le brave Kaplan dont la présence le gênait; mais comme la plus grande partie des troupes de Kaplan avaient péri et qu'il s'était échappé un des derniers, il fut impossible de formuler contre lui une accusation quelconque. Neuf officiers de sipahis, qui les premiers avaient pris la fuite, furent étranglés et leurs cadavres exposés dans le camp; on envoya leurs têtes au Sultan.

Neuf jours après cette défaite, comme les Russes et les Cosaques célébraient à la fois le jour du dimanche et la fête de Saint-Mathias, les Turcs résolurent de les assaillir dans leur ivresse (21 août 1678 — 3 redjeb 1089). Vers les quatre heures, deux grandes mines ayant ouvert dans la muraille une brèche de la largeur de vingt brasses, la ville fut prise d'assaut et livrée aux flammes. A minuit, le feu prit à un magasin de poudre dont l'explosion coûta la vie à deux mille Turcs et fit voler des éclats de pierres jusque dans la tente du grand-vizir. La garnison abandonna la forteresse après avoir encloué ses canons. A la pointe du jour, au moment où l'on parvint à éteindre l'incendie et où cessa le feu de la forteresse, les janissaires volontaires escaladèrent les remparts et y arborèrent leur drapeau victorieux. Douze béliers furent immolés en actions de grâces, et la forteresse fut rasée. Une attaque nocturne des Russes dirigée contre le camp turc échoua; toutefois, le grand-vizir, in-

quiet, ordonna des prières publiques devant l'étendard du Prophète. Wani-Efendi s'écria en étendant les bras : « Seigneur, sauve les fidèles croyans; cependant que ta volonté soit faite! » Au lever du jour, le camp fut jonché de drapeaux russes et de têtes coupées à l'ennemi. Le projet d'une seconde attaque concertée entre les Russes et les Kalmouks fut révélé aux Turcs par un de ces derniers, qui, pour les avertir, franchit la Tasmin à la nage, et qui, craignant de perdre sa famille, n'hésita pas à s'en retourner comme il était venu. Pour éviter un combat auquel le soldat turc n'était point habitué, le grand-vizir donna le signal d'une retraite silencieuse, après avoir fait massacrer tous les prisonniers; il offrit toutefois la vie à deux frères, à condition qu'ils embrasseraient l'Islamisme. Mais ces derniers accablèrent de reproches l'interprète de la Porte, Maurocordato, qui se rendit auprès d'eux l'intermédiaire de cette proposition, et moururent en martyrs.

Des bulletins triomphans annoncèrent la prise de Cehryn sur toute la surface de l'empire [v]. Ce fut à peine avec le quart de l'armée qui l'avait suivie au départ que le grand-vizir fit son entrée à Andrinople. Dans un dernier combat que Rodomanowski avait livré aux Turcs après leur départ de Cehryn, Berber Ali-Pascha, Kourbeg et un autre pascha, avaient péri avec un grand nombre d'officiers; Kaplan-Pascha, Emir-Pascha et Seïdoghli avaient été blessés [vi]. Malgré ces pertes, le Sultan accueillit le grand-vizir avec la plus grande distinction, et envoya

au-devant de lui les archers de sa garde (21 novembre 1678).

L'ambassadeur ragusain, Nicolas Bona, était mort à Silistra dans une dure captivité; son collègue Gozzi, gravement malade, demanda sa mise en liberté, et représenta à ce sujet que sa mort ne profiterait pas plus au Sultan que celle de Bona; mais sa démarche n'eut aucune suite; la contribution de deux cent mille écus frappée sur les habitans de Raguse fut exigée d'eux avec la plus rigoureuse inflexibilité.

Sigismond Boier et Pietro Varda apportèrent de Transylvanie un à-compte sur les cinquante mille écus qu'Apafy avait promis au grand-vizir pour le déterminer à emprisonner les six envoyés des États; pour quelques milliers d'écus qui manquaient à cette somme, le kaïmakam les chassa, en les traitant d'imposteurs, de chiens et de coquins [1].

Pendant la campagne de Cehryn, l'ambassadeur polonais avait élevé des plaintes amères contre les intolérables prétentions de Chmielnicki [VII]; il avait à diverses reprises demandé l'autorisation de partir, mais toujours inutilement; il avait représenté que cent cinquante personnes de sa suite avaient déjà succombé; qu'il avait perdu quatre-vingts chevaux; qu'un de ses gens avait été massacré à Isakdji; que son neveu avait été chargé de fers et bâtonné par ordre du bostandji-baschi, qui l'avait ainsi forcé d'abjurer sa religion; qu'il y avait encore dans le personnel de son ambas-

[1] *Cani, forfanti, buggiardi.* Relat. di Mam. della Torre, 21 Agosto 1678.

suite quarante personnes malades, et qu'il s'attendait à subir le sort de son prédécesseur (Radzieiowski), mort à Andrinople [VIII]. Toutes ces plaintes restèrent sans résultat. La peste avait enlevé également au résident impérial Kindsberg dix personnes de sa suite, entre autres son frère le doyen de Melk : lui-même finit par succomber, soit à cette terrible maladie, soit à une fièvre chaude, soit enfin au poison que lui aurait administré Soulfikar, officier de janissaires (27 décembre 1678).

A la fin de l'année, l'internonce impérial Hofmann obtint son audience : dans cette entrevue, imitant le bon exemple donné par tant d'ambassadeurs, il fit sa harangue, non pas en italien, mais bien en allemand [1]. Le Sultan lui répondit en personne qu'il donnerait au grand-vizir l'ordre d'écouter en détail l'objet de sa mission. Ce qui préoccupait le plus vivement la cour impériale, c'étaient les secours donnés par Apafy à Teleki, qui s'était placé à la tête des rebelles hongrois.

L'année suivante, au commencement de mai, la cour du Sultan retourna à Constantinople, et Mohammed IV chassa aux environs de Tschorli, de Ka-

[1] *Ich will aber Eure Grossmächtigkeit diesfalls nit länger aufhalten, sondern die fernere Nothdurft meiner Comission I. Ex. dem Herrn Grosswesir ausführlich vortragen, bitte allein demüthigst durch denselben mich in einem und anderen gutwillig anhoren, auch darüber und die erforderliche kays. Resolution ertheilen lassen, womit ich Eurer Grossmachtigkeit mich zu kays. Hulden und Gnaden in tiefster Demuth empfehle.* St. R. Voir la description de cette audience et les gravures qui la représentent, dans la préface que Podesta a mise en tête de la *Grammaire persane.*

rischdüran et de Tchataldjé (1er mars 1679 — 18 moharrem 1090). Une illumination qui dura trois nuits marqua le retour du Padischah dans sa capitale. Les deux grands juges, le juge de Constantinople et le grand-amiral furent remplacés; Kaplan-Pascha succéda à Ibrahim-Pascha, qui, dans les derniers temps, avait rempli les fonctions de kaïmakam, et avait dû remettre à d'autres mains le soin de diriger la flotte qui lui était confiée.

Le khan annonça que cinq cents caïques montées par les Cosaques étaient sur le point de sortir du Dnieper, et qu'il était urgent de construire un château à l'embouchure de ce fleuve, vis-à-vis le château du Gué des Faucons, afin de fermer le passage au moyen d'une chaîne tendue sur toute sa largeur. Dans le conseil d'Etat réuni pour délibérer à ce sujet, et qui se composait des vizirs de la coupole, du moufti et des kadiaskers, la construction de ce château fut décidée à l'unanimité, et Kara Mohammed-Pascha reçut, avec le titre de serdar, la mission de diriger les travaux (8 février 1679) [1]. Cent quinze djebedjis et trente topdjis partirent dans le courant de l'été pour aller tenir garnison dans ces deux châteaux. Cette construction terminée, le defterdar Ahmed-Pascha reçut ordre de tracer le plan des environs de Camieniec.

En même temps que ces deux châteaux s'élevaient aux bords du Dnieper, on acheva à Beschiktasch, sur

[1] Raschid, I, f. 90, et, d'après lui, Cantemir, IV, f. 40, ont commis une erreur d'autant plus sensible que Kaplan-Pascha fut dès-lors nommé kapitan-pascha.

les rives du Bosphore, près de Constantinople, le palais impérial pour la saison d'été, dont le modèle n'obtint pas l'approbation du Sultan. Les frais de construction s'élevèrent à douze cent quarante-six bourses, quarante sept mille cinq cent quatre-vingt-quatre aspres : cette somme ayant paru exorbitante, l'inspecteur des bâtimens et celui de la ville furent chargés de réviser attentivement les comptes des ouvriers qu'ils réduisirent de deux cents bourses; restèrent donc à payer seulement mille quarante-six bourses, cinquante-quatre mille six cent cinquante-neuf aspres [1].

Chmielnicki manda que ses Cosaques se ralliaient à Barabasch Popoviz, qui en avait déjà réuni plus de trente mille sous le patronage de la Pologne; il ajouta que dès lors il se voyait forcé d'entretenir deux mille Tatares pour veiller à sa propre sûreté. On écrivit d'Azov que deux envoyés russes s'étaient rendus auprès du khan des Tatares; mais que les préparatifs de guerre n'en étaient pas moins poussés en Russie avec la plus grande activité; que les Cosaques seuls étaient au nombre de soixante mille; que les Kalmouks affichaient pour les Tatares un faux semblant d'amitié, mais qu'ils étaient Russes dans l'ame, et que toute la Lithuanie leur était dévouée. On apprit encore avec

[1] Raschid, I, f. 90. Il y a ici, dans Raschid, une erreur de calcul. Il dit que deux cent vingt-une bourses cinquante-quatre mille cent quatre-vingt-neuf aspres furent déduites sur les comptes; si ce chiffre était exact, la Porte n'aurait payé que mille vingt-cinq bourses. La réduction ne fut que de deux cents bourses.

un plus vif déplaisir que Sircow, l'hetman des Cosaques Zaporogues, avait attaqué et taillé en pièces les mille Tatares employés à la construction des châteaux dont nous avons parlé; que George Chmielnicki, hetman donné par la Porte aux Cosaques de l'Ukraine, avait péri dans cette affaire; enfin, que vingt mille Cosaques avaient envahi et ravageaient l'Ukraine.

A l'équinoxe de printemps, Vasili, envoyé du Czar, avait écrit de Periaslow, à Chmielnicki, pour lui annoncer son départ pour Constantinople; ce dernier lui envoya pour guide le Tatare Baïtimour, qui, retenu d'abord à Periaslow, vint ensuite prévenir la Porte de l'arrivée prochaine de cet envoyé. Celui-ci continua sa route par Kiow, Bialocerkow, Bar et Camieniec, et le khan des Tatares reçut l'ordre d'interrompre pour le moment ses incursions sur le territoire russe. Le 3 mai, l'envoyé russe eut une audience du grand-vizir; il était porteur d'une lettre écrite par le czar Féodor Alexiéwich, et dans laquelle ce monarque rappelait les propositions de paix faites l'année précédente par Athanase Perascho; l'alliance conclue autrefois avec le sultan Mourad par l'intermédiaire de Thomas Cantacuzène, et la cession d'Azov qui avait eu lieu quarante-un ans auparavant, sous le règne de son grand-père Féodorowich; il établissait l'un par l'autre ses droits sur l'Ukraine et la Petite-Russie, et offrait à la Porte un traité de paix et d'alliance [ix]. Le patriarche de Moscou avait écrit dans le même sens au moufti [x]. L'envoyé russe de-

manda de vive voix que les fortifications de Cehryn ne fussent pas relevées, et que l'on discontinuât les travaux des châteaux en construction à l'embouchure du Dnieper.

En réponse à ces propositions, le grand-vizir donna ordre à la flotte d'entrer dans la mer Noire; trente-neuf galères ayant à bord neuf régimens de janissaires, vingt-quatre pièces de canon et vingt mille lewends, firent voile vers la Crimée; afin de retenir l'envoyé russe, on lui dit qu'on attendait, pour lui répondre, le rapport du khan des Tatares. Après avoir été trois mois leurré de l'espoir d'une solution, l'envoyé se retira [1]. Ce fut en vain que l'ambassadeur polonais Spandoschi, informé par son gouvernement de la paix qui venait d'être conclue entre la Russie et la Pologne, offrit sa médiation entre la Russie et la Porte; il ne put même obtenir pour ses compatriotes l'autorisation de reconstruire Jasloviz. Le grand-vizir répondit fort laconiquement à l'une et à l'autre de ces demandes: « Cela ne peut se faire [2]. » Cependant quatre-vingts esclaves polonais furent mis en liberté.

Deux envoyés ragusains, qui récemment étaient venus solliciter la remise des deux cent mille piastres exigées de leurs compatriotes, furent réduits sans pitié à la captivité la plus rigoureuse; ils offrirent une ran-

[1] *Li 2 Agosto chiamato Vasil David dal G. V. partì doppo 5 giorni disgustato per non aver ricevuto risposta al suo Czar.* Relation de Mamucca della Torre.

[2] *Olmaz.* Relation de Mamucca della Torre.

çon de cent vingt bourses pour racheter leur liberté, mais le grand-vizir leur en demanda deux mille [1]. L'envoyé de Transylvanie, Jean Sassi, apporta dix mille ducats hongrois : il était accompagné de l'agent des rebelles hongrois, André Russai, qui devait remplacer Michel Vier, rappelé par Apafy.

Les Transylvaniens avaient tué vingt-cinq Turcs qui tenaient de la Porte, à titre de fiefs, les villages situés aux environs de Warad, dont la propriété était depuis long-temps le sujet de vives contestations : la Porte en demanda satisfaction, et exigea un à-compte de quatre mille bourses d'écus sur le tribut que, depuis sa nomination, Apafy devait pour les villages neutres et les autres localités qui dépendaient de l'empire ottoman [2]. Apafy prétendit que les vingt-cinq feudataires en question avaient été tués non par des nobles transylvaniens, mais par de simples propriétaires ; ce qui était faux, car les auteurs de ces meurtres étaient des magnats transylvaniens. Le résident impérial Hofmann, qui suivait les négociations relatives au renouvellement de la paix sur le point d'expirer [3], mourut frappé d'apoplexie. Il eut pour successeur Jean-Charles Terlingo de Gussmann.

En envoyant le tribut imposé à la Transylvanie

[1] *Li poveri Ambasciadori di Ragusa nel pozzo profondo dei ladri condamna alla forza.* Mamucca della Torre.

[2] *Delle ville neutrali ed altre pertinentie dell' Impero Turco.* Mam. della Torre.

[3] Les instructions données à Hofmann et à Terlingo, ainsi que les lettres de créance des envoyés impériaux et ottomans, dans le cours du dix-septième siècle, sont déposées dans les archives de Vienne.

s'élevant à quatre-vingt mille écus, Apafy députa auprès de la Porte Sigismond de Laslo, chargé, ainsi que les deux agens, André Kerseli et Jean Sarossi, d'accommoder le différend qu'avait fait naître le meurtre des vingt-cinq Turcs de Warad. Sarossi ne sut pas remplir cette mission : il prétendit maladroitement que les Transylvaniens avaient pris ces Turcs pour des hussards allemands ; qu'au surplus les meurtriers avaient été pendus ; les deux faits étaient faux. Le grand-vizir fit charger de chaînes l'ambassadeur et les agens, et les menaça de les faire pendre, si, dans l'espace d'un mois, ceux qui avaient égorgé les sujets de la Porte ne lui étaient pas livrés (janvier 1680). Beldi, dans lequel Apafy voyait un compétiteur à la principauté de Transylvanie, était mort aux Sept-Tours ; mais il restait à Apafy un redoutable concurrent dans la personne de Zolyomi. Enfin, le kiaya fit venir Laslo et Kerseli et fixa, de concert avec eux, le prix du sang des vingt-cinq sipahis feudataires à cinquante mille ducats (10 janvier 1680).

Sept jours après, le résident génois, Francesco Maria Levante, successeur de Morosini, et l'ambassadeur français de Guilleragues obtinrent du grand-vizir une première audience bien qu'ils fussent arrivés depuis trois mois (17 janvier 1780) ; mais le résident génois avait apporté de mauvais or et dut acheter préalablement son pardon de Kara Moustafa ; de son côté, le comte Joseph de Guilleragues avait renouvelé, en matière de cérémonial, les exigences qui avaient fait refuser à son prédécesseur, M. de Nointel, une

audience de congé [1]. Le grand-vizir n'ayant fait aucune concession, M. de Guilleragues ne sollicita qu'une audience particulière; aussi ses demandes n'eurent-elles aucune suite.

Sous prétexte que le nouveau baile vénitien, Cuirano, avait apporté des marchandises de contrebande, cet agent dut acheter la faveur d'une audience à beaux deniers comptans [2] (18 janvier 1680). Lui et son prédécesseur Morosini [3], abreuvés de dégoûts [4], se retirèrent à bord de leurs vaisseaux de guerre avec l'intention de bombarder Constantinople, si on les poussait aux dernières extrémités.

L'ambassadeur ragusain Gozzi apporta le tribut de Raguse qui se montait à douze mille ducats et soixante bourses, ou la moitié de la somme à laquelle Kara Moustafa avait enfin réduit la contribution de deux cent mille piastres frappée sur les habitans de Raguse [5] (4 février 1680).

Dans les premiers jours de mars, arriva un nouvel ambassadeur russe, du nom de Nicéphore, avec une suite de quinze personnes [6] (2 mars 1680);

[1] Flassan, IV, p. 33. Le jour de l'audience, dans la *Relation* de Terlingo.

[2] *Il nuovo Bailo Cuirano non ha potuto ottener la sua intrata prima del* 18 *Gennaro per causa di contrabanda.*

[3] Morosini, neveu du grand Morosini, avait célébré la nomination de son oncle au poste de procurateur de Saint-Marc, à Péra, par une fête dont il existe une relation imprimée. *Relatione delle allegrezze fatte in Pera di Constantinopoli per l'esaltazione delle Illmo. Excmo. Cav. G. Morosini alla dignità di Procuratore di S. Marco.* Venezia 1679.

[4] *Strappazati d'avanie.* Relation de Terlingo.

[5] Cent vingt bourses valent soixante mille piastres.

[6] *Partito di Moscovia.* 10 déc. 1679.

il ne lui fut alloué aucune indemnité de table; au diwan, il fut obligé de se tenir debout en présence du grand-vizir; il ne fut pas même autorisé à remettre au Sultan la lettre du Czar, attendu que la Porte n'était pas encore en paix avec la Russie [1] (10 mars 1680).

Le résident impérial Terlingo, dont la mort avait été aussi prompte que celle de ses prédécesseurs (Sattler, Kindsberg et Hofmann), fut remplacé par M. de Khuniz, ancien consul-général de la Société commerciale du Levant (19 avril 1680). Ses ouvertures pacifiques n'obtinrent que des réponses vagues: évidemment le grand-vizir n'avait qu'un but; celui de gagner du temps. Le résident se plaignit des fortifications élevées par le pascha de Wardein; mais le grand-vizir exhuma de son côté les griefs allégués par des mutins de Debreczin contre les habitans des frontières de Kello et de Bessermen, qui enlevaient leurs bestiaux et coupaient leurs bois. Christophe Pasko et le comte Czaki vinrent trouver M. de Khuniz, et l'informèrent que Solimai Gabor avait offert à la Porte, pour s'assurer de sa protection, mille bourses d'or et une place forte de Transylvanie qu'ils désignaient: c'était Szathmar. Ils l'avertirent aussi que Maurocordato était à la solde d'Apafy.

Aux frontières de Pologne, une commission s'occupait de la délimitation des deux territoires. Chmielnicki, frère de celui qui avait été tué lors de la

[1] *Sta allogiato nella casa del Agente di Moldavia, pare che la Porta lo faccia per superbia, per mostrar che faccia poco conto di lui e della pace.* Relation de Terlingo.

construction du château sur le Dnieper, se plaignit de la désertion de ses Cosaques qui passaient en Pologne et des incursions auxquelles se livraient les Tatares. De son côté, Proski, résident de Pologne, accusait Chmielnicki. Les Turcs avaient assigné aux Kalmouks un territoire aux bords de la rivière Doho, non loin de Latrania; mais les commissaires des deux nations ne purent s'entendre à Camieniec, car les Polonais exigèrent l'accomplissement des promesses faites à l'ambassadeur Staroste de Kulm.

Le résident hollandais Colier paya six mille bourses l'audience qu'il sollicitait, et ne put obtenir le renouvellement des capitulations qu'en acquittant une somme de trente mille écus.

Afin de mettre aussi à contribution l'ambassadeur anglais, le grand-vizir lui signifia qu'il exigeait la restitution des cent dix bourses et des pierres précieuses, évaluées à trente mille écus, qui avaient été enlevées au berbère Ali-Pascha par un corsaire anglais. C'était ainsi que Kara Moustafa s'entendait à pressurer la bourse des envoyés européens, art dans lequel il éclipsa tous les grands-vizirs qui l'ont précédé ou suivi. Du moins les diplomates européens et les princes de Transylvanie pouvaient satisfaire à ses demandes; mais quel fut le sort des rayas voïévodes de Valachie et de Moldavie, dont les ressources étaient complètement épuisées! Pendant la campagne de Cehryn, il extorqua à chacun de ces princes sept cents bourses dans l'espace de cinq mois; puis, il vendit à Cantacuzène Scherban la principauté de Valachie,

moyennant treize mille bourses payables au bout d'un an[1]. Celle de Moldavie fut donnée à l'ancien voïévode de Valachie, Duka, qui avait été précédemment déposé : il dut ce retour de faveur à l'amant de sa femme, Scherban Cantacuzène, qui, pour reconnaître la complaisance du mari, fit substituer en sa faveur aux armes de Valachie celles de Moldavie, lesquelles se composaient de deux cornes de taureau. Antoine Rosetti, chargé d'affaires de Démétrius Cantacuzène, et nommé prince de Moldavie après la défection de ce dernier qui passa en Pologne, administrait cette province depuis trois ans, lorsque, pour lui arracher l'aveu de ses richesses, le grand-vizir le fit fouetter et ensuite jeter en prison, après être parvenu à lui extorquer une somme de trois cents bourses[2]. Tel était le système financier de Kara Moustafa.

Tandis que ce dernier enfouissait tant de richesses dans son trésor particulier, une circonstance appela l'attention du Sultan sur la nécessité de faire inventorier le trésor privé du seraï. A la mort de Mermer Mohammed-Pascha, l'un des vizirs de la coupole, on avait retrouvé dans les effets de la succession plusieurs objets provenant du trésor impérial. Ces objets ayant été mis sous les yeux du Sultan, il ordonna aussitôt qu'un état exact fût dressé de tous ceux qui

[1] *Il G. V. fra 5 mesi levato dalli Principi di Moldavia e Valachia 700 borse.* Relation de Terlingo.

[2] *Il Anton Wayda di Moldavia l'anno passato deposto, flagellato e martirizzato per confessar dove ha il suo denaro, li ha levato il G. V. 300 borse, sta in continua prigione.* Relation de Mamucca della Torre.

composaient le trésor impérial. Le defterdar Hesan, le président de la Chambre des comptes [1] et le contrôleur [2], assistés de leurs subordonnés, furent chargés de cet inventaire qui dura toute une année sous la surveillance du syndic et inspecteur du trésor [3], lequel présidait en même temps les deux chambres du seraï, dites chambres du trésor [4] (1680—1091). Comme jusqu'à ce jour, le trésor avait souvent essuyé des pertes, parce qu'on y admettait des espèces d'après un cours trop peu élevé, il fut décidé que, dans le cas où les sommes payables en écus de l'empire (riyal), seraient acquittés en écus au lion, l'écu de l'empire serait accepté pour une valeur de cent dix aspres; pour celles qui devaient être payées en écus au lion, il fut décidé qu'on les recevrait à cent vingt aspres (trois aspres valent un para) [XI].

L'un des joyaux les plus précieux du trésor impérial, le gros diamant de vingt-quatre karats et de la plus belle eau, qui, dans les jours d'apparat, orna depuis l'aigrette du panache impérial, avait été découvert une année auparavant, par un pauvre homme, sur un tas de fumier, près de la porte d'Egrikapou; comme il n'en connaissait pas la valeur, il l'échangea contre trois cuillers; le nouvel acquéreur de cette pierre la vendit dix aspres à un orfèvre; mais plus tard, ayant soupçonné qu'elle valait bien davantage, il en demanda à son acheteur un prix plus élevé: le différend fut porté à la connaissance du chef des or-

1 *Basch mouhasebé.* — 2 *Basch moukabelé.*
3 *Khaziné Kiayasi.* — 4 *Khaziné Odasi.*

livres qui s'appropria le diamant pour une bourse d'or; le grand-vizir voulut le lui enlever de force, lorsque parut un édit impérial qui définitivement adjugea le diamant au trésor impérial. C'était le second que l'on trouvait ainsi : sans doute ils provenaient tous deux des trésors de l'antique Bysance. Le premier, qui était encore plus beau et d'un poids supérieur, avait été découvert par un enfant, sous le règne de Mohammed II, dans le Haïwanseraï ou l'hebdomon; peut-être avait-il appartenu à la couronne des empereurs bysantins, qui, la vingt-deuxième année du règne de Justinien, s'était égarée, par la faute des maîtres de la garde-robe, sur la place de l'hebdomon, pendant une marche triomphale.

D'autres incidens vinrent fixer l'attention des habitans de Constantinople, et furent quelque temps le sujet de toutes les conversations : ce furent d'abord l'arrivée d'un danseur de corde persan, et ensuite la lapidation d'une femme adultère. Le danseur demanda la permission de traverser le port de Constantinople sur une corde tendue; à cet effet, sept bâtimens furent disposés à partir du débarcadère Schahkouli ou de l'arsenal jusqu'à la tour de la porte du Fanar qui lui fait face, et le Persan exécuta son ascension sur une corde assujétie à l'extrémité des mâts de ces navires, devant une foule immense et en présence du sultan Mohammed, qui le récompensa généreusement.

Il y eut encore un plus grand concours de peuple pour voir lapider la femme d'un savetier qui avait

été surprise en flagrant délit d'adultère avec un juif, marchand de toiles (24 avril 1680 — 24 rebioul-ewwel 1091). Depuis la fondation de l'Islamisme, cette peine, dont le Koran punit l'adultère, n'avait pas été infligée; car le Prophète, pour soustraire un de ses plus vaillans généraux, coupable de ce crime, au supplice dont il était menacé, interpréta avec modération la loi sévère qu'il rendait au nom du ciel, et exigea la déposition de quatre témoins véridiques [1], comme une condition indispensable, pour que l'accusation d'adultère pût entraîner une condamnation; il en était résulté que, ni à cette époque ni depuis, la disposition rigoureuse du Koran n'avait été appliquée. Elle le fut pour la première fois sous le règne du sultan Mohammed IV et la présidence du grand-juge Beyazizadé Ahmed-Efendi. Ce dernier, orthodoxe aussi sévère qu'instruit, auteur des *Signes de la volonté dans les pratiques de piété du grand-imam* [2], n'eut pas de repos qu'il n'eût trouvé quatre témoins fort suspects [3], pour se conformer à la prescription du Koran; leur déposition entendue, une fosse fut creusée devant la mosquée du sultan Ahmed : on y plaça la femme du savetier et le juif. Comme, la veille, ce dernier s'était fait musulman dans l'espoir de sau-

[1] Raschid. Defterdar. Mouradjea d'Ohsson, VI, p. 288 et 297. Le Prophète exigea que ce fussent des témoins oculaires : *El mil fil mok hélé*, Defterdar, f. 61. Suivant la traduction de Reiscke : *Stylum in pixide*.

[2] *Ischaratoul-meram min ibadat il Imam* (Ebou Hanifè); sa biographie est la 421e dans le *Recueil* d'Ouschakizadé.

[3] *Meschkoukol-aadl*, dont l'intégrité est fortement révoquée en doute. Raschid, I, f. 92.

ver sa vie, on lui trancha la tête par une faveur toute particulière; mais sa complice fut ensevelie sous une grêle de pierres. Le Sultan s'était rendu dans l'hippodrome au palais de Fazli-Pascha qui avait vue sur le lieu du supplice, pour assister au spectacle révoltant de cette horrible exécution. Depuis quelque temps le rigorisme était à l'ordre du jour; cette sévérité inusitée était en grande partie l'œuvre du prédicateur Wani, ce tartufe et cet ennemi acharné des mystiques. C'était lui qui avait fait transférer le poëte mystique Missri, de Brousa à Lemnos. Karabasch-Ali, scheïkh de Scutari, avait eu le même sort pour la composition d'une terminologie mystique qui avait donné lieu à quelques différends parmi les oulémas. Une année auparavant, un kaloyer grec, qui avait embrassé l'Islamisme et cherchait à acquérir des titres particuliers à la faveur publique en exagérant les pratiques de sa nouvelle religion, aberration d'esprit trop commune parmi les renégats, était venu au diwan pour y blasphémer publiquement sur la personne de Jésus-Christ. Cet acte de fanatisme déplut, et le Grec fut décapité pour avoir injurié le prophète Jésus [1].

Le juge de Balata (derrière Pera et au-dessus de Galata), ayant été soupçonné de dresser des actes de mariage entachés d'illégalité, sa place fut supprimée, et il fut enjoint aux grands-juges de ne confier qu'à des hommes justes et pieux les fonctions de juges ou de

[1] *Un Calogero rinegato venuto in Divano per maledire la fede dei Christiani, tagliatali la testa.* Relation de Terlingo. Giugnio 1679.

juges suppléans. Depuis peu, les oulémas avaient été l'objet de plusieurs accusations; l'une des plus graves fut portée contre le fils du nakiboul-eschraf, ou chef des émirs, Esaadzadé : il fut constaté qu'un de ses gens avait causé la mort d'un étudiant, en lui enfonçant une bougie allumée dans une partie du corps à laquelle il serait assez difficile de donner ici sa dénomination propre. Le coupable fut traduit en justice, et le crime ayant été prouvé, il fut rejeté du corps des oulémas; son père fut puni par l'exil de la mauvaise éducation qu'il avait donnée à son fils (12 juin 1680 — 14 djemazioul-ewwel 1091). Le grand-juge destitué de Roumilie, Sahaki Moustafa, celui-là même qui, au temps de Mohammed Kœprilü, avait fait avec le grand-vizir la campagne des Dardanelles, et avait joui de la faveur toute particulière de son fils Ahmed Kœprilü, était mort six mois auparavant (22 janvier 1680 — 20 silhidjé 1091). Il est l'auteur d'un *vade-mecum* intitulé : *Collection de défauts* [1]. Le frère d'Ahmed Kœprilü, Moustafabeg, qui jusqu'alors n'avait exercé aucunes fonctions, fut nommé vizir de la coupole du moment où Kara Moustafa n'eut plus à redouter en lui un compétiteur à la première dignité de l'empire. Le kapitan-pascha Kaplan, beau-frère de Kœprilü, mourut à Smyrne, et, peu de temps après lui, l'ingénieur vénitien Barozzi, le transfuge de Candie [2] (29 juin 1680 — 1er djemazioul-akhir 1091). La

[1] *Medjmaol-ouyoub*. Raschid, I, f. 91. *Biographies* d'Ouschakizadé.

[2] Geropoldi prétend que l'un et l'autre furent empoisonnés par Maurocordato. *Il Barozzi ancor lui, et altrove il dissimo* (p. 77) *morse al-*

place de grand-amiral fut donnée à l'écuyer du sultan Moustafa-Pascha. Kara Moustafa, qui avait eu une fille de sa première femme (la sœur d'Ahmed Kœprilü), la donna en mariage à Mohammed-Pascha, ancien trésorier du Sultan, et la dota de joyaux pour une valeur de huit cents bourses [1].

Lorsque le second fils du sultan Ahmed fut parvenu à l'âge de sept ans, on songea à lui faire commencer son éducation, et il reçut une première leçon dans le jardin d'Istawroz, sur la côte asiatique du Bosphore, devant une nombreuse assemblée. Au jour fixé, le jeune prince sortit par la porte de la Félicité ou du harem, guidé par le kislaraga, et fut conduit en présence du Sultan, qui le confia à Feïzoullah, nommé son khodja (précepteur); toutefois ce dernier dut céder au khodja et prédicateur du Sultan, Wani-Efendi, l'honneur de montrer au jeune prince les quatre premières lettres de l'alphabet (29 juillet 1680 — 2 redjeb 1091). Cette circonstance suggéra de nouveau à Mohammed IV les projets de fratricide qu'il avait voulu mettre à exécution, lorsque l'éducation de son fils aîné fut commencée par Wani-Efendi. En voyant grandir ces deux princes, il crut pouvoir donner la mort à ses deux frères, pour se débarrasser d'inutiles héritiers et de compétiteurs dangereux au trône qu'il laisserait vacant. Le grand-vizir, auquel

*quanto doppo in un convitto che gli fece il Maurocordato*, p. 212. V. p. 183, la prétendue lettre de Kara Moustafa à Kaplan-Bassa.

[1] Février 1680. *Il G. V. mandò la dote al suo genero Mehmetbassa Casine caja del G. S. 800 borse.* Relation de Terlingo.

Mohammed IV demanda d'abord son avis et sa coopération, déclara au Sultan qu'il était prêt à le seconder s'il obtenait aussi l'assentiment du moufti, des vizirs et des chefs de l'armée. Le Sultan qui jusqu'à ce jour n'avait jamais paru ni au diwan ni au conseil des ministres, assista cette fois à la délibération, et fit lui-même la motion d'égorger ses frères. Tous les membres du diwan supplièrent le Padischah de se montrer clément à leur égard. Le moufti Ali-Efendi seul eut le courage de citer des préceptes de la loi qui annulaient le kanoun invoqué à l'appui de cette proposition, et les deux princes furent épargnés [1]. On devait d'autant moins s'attendre en pareille circonstance à cette preuve de modération de la part du Sultan, que, depuis plus de dix ans, il nourrissait dans son amé des projets de fratricide, et que, depuis l'époque où le grand Ahmed Kœprilü lui avait communiqué le goût des liqueurs fortes, il ne se contentait plus de la chasse et de ses plaisirs sanguinaires, mais il faisait aussi un usage immodéré de l'extrait de canelle, dont l'abus porte à des désirs et à des actes contre nature [2]. Ainsi, l'épée de Damoclès était continuellement suspendue sur la tête de ses frères.

[1] *Il Sultano ha voluto ammazzare i doi sui fratelli proponendo al G. V. che havendo lui gia due figli maschi herèdi per maggior sicurezza e quiete. Il G. V. rispose ch'era pronto, ma che quello non puo esser senza decreto del Mufti, senza presaputa delli altri Consiglieri e capi dell' armata. Il giorno seguente ch'era domenica fece entrare il Mufti e tutti li altri principali in presenza del Sultano (contra il solito) in una volta.* *Rapport* chiffré de Terlingo.

[2] *Rapport* du résident impérial daté d'Andrinople, après la construction du seraï d'Akbinar, lorsque le Sultan partit pour les monts de Despot-yaïla.

Les sœurs du Sultan, qui épousèrent successivement la plupart des vizirs, eurent une meilleure destinée. L'aînée, Aïsché, fiancée dès l'âge de trois ans à Ipschir-Pascha, épousa à dix Mohammed-Pascha, gouverneur de Haleb; ce dernier ayant été décapité comme faux monnoyeur, elle devint la femme du defterdar Ibrahim, gouverneur du Kaire, puis de Haleb, et alors kapitan-pascha; à sa mort, elle fut mariée à Djanbouladzadé, ancien gouverneur d'Ofen, qui depuis remplit les mêmes fonctions au Kaire. La seconde, nommée Aatika, épousa d'abord le vizir Kenaan-Pascha, puis le vizir Yousouf-Pascha, et en troisième lieu le kapitan Sinan-Pascha, qui avait perdu la bataille des Dardanelles contre les Vénitiens; elle eut pour quatrième époux Ismaïl-Pascha, grand-inquisiteur en Asie, qui fut tué à la bataille de Saint-Gotthardt; enfin elle contracta une cinquième union avec Kasim-Pascha, l'un des pages de la chambre intérieure, et chirurgien de profession, qui, lors de la circoncision du sultan Mohammed, sut arrêter, au moyen d'une poudre astringente, une hémorrhagie qui avait fait tomber le prince en défaillance, service que ce dernier récompensa plus tard en donnant à Kasim le gouvernement de Temeswar. Battu par de Souches, Kasim devait être puni de mort, lorsque le Sultan, en reconnaissance du sang qu'il lui avait conservé, refusa de répandre le sien, et, pour le sauver, lui donna la main de sa sœur, qu'un vice de conformation avait empêchée d'appartenir à ses premiers maris, et qui, après dix-neuf ans de mariage, entra vierge dans le harem

de Kasim. Celui-ci la délivra de son infirmité au moyen d'une opération qu'il pratiqua pendant le sommeil d'Atika, assoupie par un narcotique. Ce fut ainsi qu'il acquit des titres puissans aux bonnes grâces de la princesse, comme précédemment il avait mérité la faveur particulière de Mohammed IV.

Au retour de l'automne, le Sultan se rendit pour la huitième fois de Constantinople à Andrinople, et l'historien Abdourrahman-Pascha reçut avec une fourrure d'honneur le titre de kaïmakam; son homonyme, Abdourrahman-Pascha, gouverneur d'Égypte, fut envoyé en Bosnie en la même qualité (29 octobre 1680 — 3 schewal 1090). En chassant à Tschataldjé, le Sultan apprit que les débits de bouza, sorte de boisson extraite de l'orge fermenté (la plus grossière et sans doute aussi la plus ancienne bière d'Egypte), qu'un édit impérial avait prohibés, ainsi que les cabarets à vin, se rouvraient à Constantinople et que la licence nécessaire pour vendre le bouza se payait soixante bourses (trente mille piastres). A cette nouvelle, transporté de colère, il écrivit une lettre menaçante au grand-vizir qui avait imaginé ce nouvel expédient afin de grossir ses revenus personnels. Pour sauver sa tête, il n'imagina rien de mieux que de sacrifier celle du kiaya (ministre de l'intérieur), auquel il attribua l'initiative de la mesure en question, bien que ce dernier en fût parfaitement innocent, et de peur que l'on ne découvrît enfin la vérité, il se hâta d'envoyer sa tête à Mohammed IV. La confiscation des biens du kiaya produisit quatre-

vingt mille ducats. La tête du gouverneur d'Akhiska, Arslan-Pascha, prévenu d'exactions dont il n'avait pas partagé le produit avec Kara Moustafa, roula également devant le seuil du palais impérial. Deux commissaires préposés à l'achat des vivres eurent le même sort pour avoir exigé, dans l'exercice de leurs fonctions, au lieu de vivres, de l'argent qu'ils s'étaient approprié, comptant sur la protection du grand-écuyer. Toutes ces exécutions doivent être imputées au grand-vizir, mais celle de Patbourounzadé Mohammed, l'un des aides de la première chambre du registre[1], fut uniquement l'œuvre du fanatique Beyazizadé, grand-juge, celui-là même qui fit lapider la femme adultère dont nous avons raconté la fin tragique et qui avait voué une haine profonde à Patbourounzadé. Ce dernier était un joyeux personnage qui avait le défaut de n'être réservé, ni dans ses actions, ni dans son langage. Quelques copistes de la chancellerie l'avaient dénoncé au moufti comme athée pour avoir tenu quelques propos inconsidérés; Patbourounzadé étant venu se justifier et protester de son orthodoxie, ce magistrat lui donna l'assurance que la déposition de témoins aussi suspects que ceux qui l'avaient accusé ne suffisait pas pour ternir la réputation d'un homme qui remplissait exactement les devoirs de sa religion. Mais le grand-juge Beyazizadé aux dépens duquel il s'était égayé, à l'occasion du supplice infligé à la femme adultère, parvint à le faire condam-

1 *Rouznamtschei ewwel.*

ner à mort comme athée en invoquant le témoignage de ces mêmes copistes, qui avaient déjà déposé contre lui. Cette sentence fut exécutée en présence du Sultan [1], et à la grande joie d'une populace fanatique, tandis que les gens de bien maudissaient Beyazizadé, qui à dater de ce jour devint l'objet du mépris et de la haine universels (24 août 1681 — 9 schâban 1092). Peu de temps après, l'un de ceux qui avaient fait condamner Patbourounzadé fut assassiné par sa servante; un autre tomba dans la plus profonde misère et l'opinion publique vit dans ces deux événemens un juste châtiment de Dieu; il faut même dire à la louange de Raschid et de tous les autres historiographes de l'empire, qu'ils blâmèrent unanimement le fanatisme de Beyazizadé, en soutenant avec raison que l'autorité de la loi s'étend sur les actions, mais non sur les pensées; que le juge ne peut prononcer que sur les actes extérieurs et que Dieu seul a le droit de sonder les mystères de la conscience humaine [2].

A la Mecque, des pluies abondantes, qui eurent lieu dans les derniers jours du calendrier mahométan ou au commencement de l'année chrétienne, causèrent une grande inondation; les torrens qui se précipitaient du haut des montagnes voisines formèrent un lac, et,

[1] Le 24 août, jour anniversaire de la Saint-Barthélemi.

[2] Raschid, I, f. 94. *Nahnou nahkem biz-zahiri wallahou yeteweli es-seraïé*, c'est-à-dire : « Nous jugeons sur les actes; Dieu seul contrôle notre » pensée. » *Histoire du Defterdar*, et Abdi, f. 100, qui dit formellement que Patbourounzadé fut mis à mort sur le simple soupçon d'impiété.

pendant vingt-quatre heures, les eaux dépassèrent d'une aune le niveau du seuil de la Kaaba (15 janvier 1681 — 23 sildhidjé 1091). Le lendemain on retira vingt-cinq cadavres de l'intérieur du temple. Un grand sycomore, planté sur la place même où naquit le Prophète et qui étendait ses branches sur un café voisin, avait, lors de l'invasion du torrent, servi de refuge à ceux qui s'y trouvaient réunis; mais il fut déraciné par la force du courant qui l'entraina avec cent cinquante cadavres, jusqu'à la porte Safa; la mosquée et cent cinquante maisons, situées autour de la Kaaba et exposées à la première fureur des flots, avaient disparu; l'étang de l'Yémen fut rempli de cadavres de chameaux et de meubles de toute espèce; plus de cinq mille bêtes de somme périrent dans ce sinistre. On envoya de Constantinople à la Mecque, pour rétablir les digues qui avaient été renversées, le grand-écuyer Souleïman-Aga, assisté de plusieurs architectes. Ceux-ci réparèrent les dégâts occasionés par l'inondation, et le nom de Mohammed IV fut ajouté à ceux des fondateurs et des restaurateurs du saint temple de la Kaaba. La Sultane, mère des princes Moustafa et Ahmed, avait également fondé, l'année précédente, un couvent et un hôpital à la Mecque, et elle avait affecté à titre de wakf, à l'entretien des pauvres de cette ville, les revenus de Miloui, localité dépendant d'Aschmounin dans la Haute-Egypte, et ceux de Djâferyé dans le Gharbiyé, district de la Basse-Egypte.

Dans la même année, la Porte conclut à Radzin, avec la Russie, par l'intermédiaire du khan des Ta-

tanes [1], une paix en douze articles [XIII], aux termes de laquelle la possession de Kiow et cinq palanques en litige étaient cédées aux Russes; le droit de pêche jusqu'à la mer Noire et l'exportation du sel étaient concédés aux Cosaques Potkali (11 février 1681 — 22 moharrem 1092). Il était également interdit à la Russie et à la Porte d'élever des fortifications entre le Bog et le Dnieper; le khan des Tatares devait cesser toute incursion sur le territoire russe; les esclaves devaient être rendus de part et d'autre; le pélerinage de Jérusalem pouvait être entrepris en toute sécurité; enfin il fut convenu que les différends auxquels pourrait donner lieu la délimitation des deux territoires n'abrégeraient pas la durée de la paix qui devait être renouvelée à son expiration.

Au mois de septembre, un internonce russe accompagné de six personnes vint annoncer que l'ambassadeur du Czar était en route pour Constantinople. Il fut accueilli avec les honneurs dus à un envoyé subalterne (c'était ainsi que la Porte désignait les internonces); mais l'ambassadeur mourut aux frontières, et son secrétaire, André Bokow Wobdenowich, se rendit à sa place dans la capitale de l'empire ottoman, avec une suite de trente personnes. Au jour fixé pour la solde des troupes, il fut reçu en audience solennelle et offrit en présent onze cent quatre-vingt-quatorze peaux de zibeline, vingt dents

[1] Raschid, I, f. 93. Les palanques *Vasilisco*, *Vitriula* et *Istarno* s'appellent dans Raschid : *Wassilio, Itreboulia* et *Ispanka*. Dans Levesque, il n'en est pas question.

de morses et dix oiseaux de proie dressés pour la chasse [1] (27 mars 1681 — 7 rebioul-ewwel 1092).

Vers cette époque, un événement grave contribua puissamment à indisposer la Porte contre les ambassadeurs européens : ce fut une croisière de l'amiral français Duquesne, qui, méconnaissant la suzeraineté ottomane sur terre et sur mer, poursuivit huit navires montés par des pirates tripolitains jusque dans le port de Khios. A la tête de huit bâtimens de guerre sous pavillon ami [2], il jeta l'ancre dans ce port, arbora tout-à-coup le pavillon de combat [3], et lança sur la ville quatre mille boulets qui endommagèrent un grand nombre de maisons et plusieurs mosquées, tuèrent quatre-vingts musulmans et en blessèrent plus de huit cents. Aussitôt que le rapport de cet événement fut arrivé à Constantinople, on dépêcha à Khios le kapitan-pascha, avec une flotte de quarante-huit galères, pour rétablir la bonne harmonie entre les Français et la régence de Tripoli. L'ambassadeur français de Guilleragues fut mandé par le kiaya du grand-vizir, qui lui donna à entendre que l'offrande d'une grosse somme pouvait seule lui sauver la vie et la liberté, ainsi qu'à tous les Français alors présens sur le territoire de l'empire ottoman. L'ambassadeur répondit qu'il se considérait, lui et les siens, comme parfaitement en sûreté à Constantinople, attendu que le Sultan était juste et son souverain puissant. Quatorze jours

[1] *Sonkor*. Raschid, I, f. 96.
[2] *Weré baïraghi ilé*. Raschid, I, f. 95.
[3] *Djeng baïraghi*. Raschid, I, f. 95.

après, un tschaousch l'invita à se rendre auprès du grand-vizir : pour cette audience, un tabouret avait été disposé, comme à l'ordinaire, au-dessous de l'estrade. L'ambassadeur refusa net de s'en servir, deux fois le repoussa du pied, et s'entretint debout avec Kara Moustafa. Ce dernier lui demanda sept cent cinquante bourses ou trois cent soixante-quinze mille écus à titre d'indemnité pour les ravages causés à Khios par le feu de l'escadre française, et, en cas de refus, menaça de l'enfermer aux Sept-Tours. M. de Guilleragues répondit que le roi de France était assez puissant pour le tirer de sa captivité, et refusa de signer un écrit par lequel il se serait engagé, au nom de son souverain, à présenter des excuses au Sultan et à lui fournir une réparation pécuniaire des dégâts commis à Khios. Il fut en conséquence mis en état d'arrestation chez le tschaousch-baschi. Il refusa ce qu'on lui offrit dans le cours de cette détention, et fit venir de son hôtel tout ce dont il avait besoin. Enfin, il promit, non pas au nom de Louis XIV, mais au sien propre, d'offrir à la Porte un présent dans le délai de six mois, et, après avoir donné par écrit acte de cet engagement, il fut élargi. Comme la valeur du présent n'avait pas été fixée, le grand-vizir fut mécontent de celui que voulut donner l'ambassadeur, et le fit menacer une seconde fois du château des Sept-Tours. M. de Guilleragues répondit que, s'il y entrait une fois, il n'en sortirait plus que son roi lui-même ne vînt lui en ouvrir les portes (6 mai 1682). Le grand-vizir lui fit signifier d'avoir à comparaître devant lui, afin de lui

notifier sa dernière résolution. L'ambassadeur déclara qu'il ne consentirait pas à se tenir debout comme la dernière fois, et que rien au monde ne le déterminerait à s'asseoir au-dessous de l'estrade. Toutefois, il se rendit avec ses trois drogmans auprès du kiaya, chez lequel se trouvaient réunis le reïs-efendi et le tschaousch-baschi; il expliqua que son intention avait été d'offrir les présens que Mohammed IV pouvait raisonnablement exiger d'un gentilhomme de son rang, ajoutant que son souverain ignorait les offres qu'il avait faites en son propre nom. Après plusieurs allées et venues auprès du grand-vizir dont on allait prendre les ordres, le kiaya réclama pour Mohammed IV un diamant de cinquante mille livres, demande que M. de Guilleragues repoussa comme exagérée. Après une demi-heure d'entretien avec Kara Moustafa, le kiaya se contenta d'un diamant de dix mille écus; nouveau refus de M. de Guilleragues. « En ce cas, dit le kiaya » aux drogmans, jetez-vous aux pieds de l'ambassa- » deur, car, en votre qualité de sujets ottomans, vous » complèterez de vos deniers la valeur du présent. » L'ambassadeur se retira, indigné d'une telle cupidité. Le surlendemain, le directeur de la douane vint examiner le présent. M. de Guilleragues lui emprunta des diamans, afin de pouvoir en parfaire la valeur. A la fin du repas qu'il fit servir au directeur, le secrétaire, le chancelier et les trois drogmans de l'ambassade se rendirent, avec les présens portés par dix domestiques, auprès du Sultan, qui les reçut, en présence de son fils et de sa cour, dans le kœschk du

bord de l'eau. Ils se composaient d'un écrin de pierreries, de deux fauteuils artistement sculptés, d'une glace de Venise dans un cadre d'argent, de cinq pendules, d'un tapis des Gobelins, de plusieurs pièces de drap, de satin, de velours et de lourdes étoffes vénitiennes (27 mai 1682 — 20 djemazioul-ewwel 1093). La valeur des pierreries s'élevait seule à quatre-vingt-dix bourses, et celle des autres objets à trente, en tout soixante mille piastres [1]. Quelques jours après, le kiaya rendit à l'ambassadeur son engagement écrit. La conduite énergique de ce dernier plut, dit-on, tellement au Grand-Seigneur, qu'il voulut avoir son portrait [2].

Les négociations suivies avec M. de Guilleragues, et celles qui eurent lieu depuis avec l'ambassadeur vénitien, sont relatées dans les annales de l'empire ottoman sous ce titre : *Comparution de l'ambassadeur français et du baile vénitien* [3]. Les Morlaques des envi-

[1] Abdi-Pascha, f. 101. Raschid, I, f. 97. Flassan n'indique ni la quantité, ni le jour, ni le lieu de la remise. Rycaut, p. 284, porte la valeur du présent à quinze mille livres. *Voyage de Benetti*, II, p. 76. Raschid mentionne en même temps une lettre d'excuses qui aurait été écrite au Sultan par le roi de France.

[2] Flassan, IV, p. 41. Ce fait est peu vraisemblable; cependant il n'est pas impossible. En revanche, la négociation avec la Perse, rapportée par Geropoldi, p. 242 et 255, et la *Capitulatione del G. S. col regnicolo* d'Alibi Mali, sont de ridicules suppositions.

[3] *Mouakhasaï Eltschi Frantscha*. Raschid, I, f. 95. *Mouakhazaï Balios Wenedik*, f. 96. Le mot *mouakhaza*, qui ne peut être traduit ni par châtiment, ni par réprimande, a une signification conforme à sa racine et à l'expression *reprendre quelqu'un;* car *achaza* signifie *prendre*, mouakhaza *reprendre*.

rons de Zara, qui, la troisième année de la guerre de Candie, s'étaient réfugiés sous le patronage de la république, et qui jusqu'à la prise de cette ville avaient combattu fidèlement pour le lion de Saint-Marc, étaient depuis la paix en hostilités perpétuelles avec leurs voisins turcs. La possession de Zemonico, d'où un chef bosnien voulait chasser une tribu morlaque, donna lieu à un combat sanglant. Le provéditeur fit tout son possible pour rétablir l'ordre, et le sénat avait ordonné le châtiment des meneurs; mais l'occasion était trop belle pour que le génie avide de Kara Moustafa ne cherchât pas à l'exploiter, en imposant à la république une contribution du genre de celle qu'il avait frappée sur les habitans de Raguse. Le baile Giovanni Battista Donado, successeur de Cuirano, celui-là même dont le médecin Benetti a décrit l'ambassade [1], et qui a laissé un monument recommandable de cette mission diplomatique [2], en publiant le premier ouvrage qui ait paru en Europe sur la littérature ottomane, dut, pour imposer silence aux réclamations de la Porte, compter pour le Sultan cent soixante-dix mille écus, vingt-cinq mille pour le vizir, et vingt mille pour Houseïnaga. Toutefois, il fut rappelé, et alla rendre compte de ces faits à Venise; car, tout en permettant à ses ambassadeurs de chercher

[1] *Osservazioni fatte dal dottor Antonio Benetti nel viaggio a Costantinopoli dell' Ill. Ecc. S. Giov. Battista Donado spedito Bailo alla Porta Ottomana l'anno* 1680. Venez. 1688.

[2] *Della letteratura dei Turchi osservazioni fatte da Giov. Battista Donado Senator Venet. fu Bailo in Costantinopoli.* Ven. 1688.

à corrompre les ministres étrangers, la république ne les autorisait pas à faire de ces paiemens officiels.

Kara Moustafa, qui avait vu la guerre de Crète se prolonger pendant vingt-cinq ans, et que la défaite récente de Cehryn avait éclairé sur le danger de s'attaquer aux puissances du Nord, se souciait peu d'attaquer les Vénitiens et les Russes; il n'en voulait qu'aux Autrichiens, et depuis long-temps il dissimulait cette animosité sous l'apparence de fausses protestations d'amitié. Les six conférences qui réunirent à Andrinople le résident impérial, M. de Khunitz, le reïs-efendi, le beglikdji (chancelier du reïs-efendi), l'interprète de la Porte Maurocordato, et où furent passées en revue, article par article, les capitulations qu'il s'agissait de renouveler, n'eurent aucun résultat, bien que le résident eût, suivant sa demande, fait venir de Vienne pour Maurocordato plusieurs ouvrages dont il avait besoin (1681) [1].

Pendant ces pourparlers, le Sultan était retourné d'Andrinople à Constantinople, où il fut suivi de près par le grand-vizir et le résident impérial (12 mars 1681 — 21 safer 1092). Peu de temps après son arrivée, cent maisons brûlèrent à Galata [2]. La semaine suivante, l'alaïbeg de Kanischa vint élever des plaintes contre les Croates, les Hongrois et les Allemands

[1] Il demanda : *Aldobrandino, l'Istorie del Guazzo, et qualche opera di medicina nova.* Lettre de Khunitz, écrite d'Andrinople en janvier 1681.

[2] Le *Rapport* de Khunitz indique la date de ce retour. Raschid, I, f. 95, n'en fait aucune mention.

(7 avril 1681). Le 14 du même mois, les envoyés transylvaniens, Ladislas Secha et Ladislas Vaida, arrivèrent avec une somme considérable, destinée à soutenir auprès de la Porte le crédit d'Apafy contre l'influence de ses compatriotes et concurrens Csaky et Zolyomi. Pour entraver les négociations entamées avec le résident impérial, le grand-vizir fit dresser un état sommaire de toutes les réclamations formulées depuis vingt ans au sujet de la violation du territoire Hongrois, et, de son côté, le gouvernement autrichien présenta en retour une liste de huit cents villages dont la soumission avait été obtenue par la force (26 juillet 1681). La possession de ces villages, situés dans le district de Neuhæusel, donna lieu à une explication très-animée; M. de Khunitz proposa de soumettre le différend à une commission spéciale pour la délimitation. Dans un entretien qu'il eut quatre jours après avec le reïs-efendi, il prouva que les villages situés aux environs de Kœwar ne pouvaient être revendiqués comme une dépendance de cette ville, attendu leur éloignement. Pendant que le résident et le reïs-efendi échangeaient ainsi leurs plaintes mutuelles, Emeric Tœkœli, l'ame des rebelles hongrois, publiait les *cent griefs des Hongrois contre les Allemands* [1]; mais tandis que ses étendards portaient cette inscription : *Dieu et la Patrie*, il se réfugiait sous les drapeaux de l'Islamisme. Dans les derniers jours de l'année, on vit arriver trois de ses envoyés, Ghizi, Redin et Du-

[1] *Comes Tœkœli qui pro Deo et patria pugnat. Histoire d'Emeric, comte de Tœkœli*, p. 97. Cologne, 1694.

moghi [1]; le neuvième jour de l'année suivante, ils obtinrent une audience solennelle; parmi les personnes de leur suite, on remarquait un jésuite déguisé (9 janvier 1682). Apafy appuya, par l'organe de ses envoyés, les réclamations des mécontens hongrois, qu'on appelait à Constantinople les *Hongrois du centre*, ainsi qu'Emeric Tœkœli, qu'on nommait le *roi des Kruczes* [2], et qui baisa en esclave soumis la poussière de la Sublime-Porte [3].

Les rebelles hongrois, qui, ainsi que nous l'avons dit, avaient inscrit sur leurs drapeaux cette devise : *Pour Dieu et la Patrie*, et qui combattaient sous ceux des Turcs, parodiaient les défenseurs de la foi, de même que leur dénomination de Kruczes était une corruption du beau nom de Croisés. Emeric Tœkœly, leur chef, alors dans la fleur de l'âge, aspirait au trône de Hongrie, et, transporté d'amour pour la veuve de Rakoczy, Hélène Zriny, il lui offrit sa main; en même temps,

1 *Rapport* de Khuniz, daté de décembre 1681. Dans un autre *Rapport*, ils sont désignés sous les noms de Ghezen, de Radi et de Thomon; nulle autre part, il n'en est fait mention.

2 *Kourouss Kirali*. Raschid, I, f. 97.

3 Nous donnons ici un spécimen de sa doucereuse épître à Kara Moustafa. Suscription : *Celsissimo Principi Do. Do. Supremo fulgidæ aulæ Vestro*. Signature : *Tækœli datum in oppido Berettyo Uyfalu* 14 Nov. 1681. *Innatæ Celsitudinis Vestræ Clementiæ toties declarati favoris dulcis recordatio ad Celsitudinis Vestræ obsequia me tam arcte adstrinxit, ut diem perdidisse putarem, qua præminens Celsitudinis Vestræ memoria excideret*. Dans la St. R., on trouve, avec les lettres d'Apafy : *Litteræ Helenæ Zriny ad filium Rakoczy*, 8 Jan.; *litteræ Mariæ Magdelenæ Victoriæ Esterhazy*, Bosoni, 10 Jan.; *ad Julianam Barbaram Rakoczy; litteræ sororis Judithæ Pelagiæ; Bailokovis ad Helenam Zriny*.

il proposait au grand-vizir de se soumettre à la suzeraineté de la Porte. Au mois de juin, il célébra son mariage avec la fille du brave patriote Zriny (14 juin 1682), et, en juillet, il entra en négociations avec le gouverneur d'Ofen, Ibrahim, feignant de vouloir se rendre l'intermédiaire de la paix entre la Porte et l'empereur. Cette ouverture donna lieu à une insolente prétention du vizir-gouverneur : Ibrahim-Pascha demanda que l'empereur rétablît en Hongrie les choses sur le pied où elles étaient vingt-sept années auparavant, qu'il payât au Sultan un tribut annuel d'un demi-million de florins, qu'il rasât les forteresses de Leopoldstadt et de Guta, rendît aux rebelles tous leurs biens, et leur accordât, avec une amnistie complète, une liberté religieuse illimitée ; en cas de refus, la Porte devait maintenir les termes du diplôme octroyé à Tœkœli. A Constantinople, Ibrahim-Pascha dit le Long, vizir-gouverneur d'Ofen, fut nommé serasker avec mission de soutenir le roi des Kruczes : à cet effet, on mit sous ses ordres le gouverneur de Bosnie, Abdourrahman-Pascha (autrefois gouverneur du Kaire), le beglerbeg de Roumilie Koutschouk Hasan-Pascha, celui de Temeswar, Sidizadé Mohammed-Pascha, celui d'Erlau, Osman-Pascha, celui de Warad, Maroulogli Mohammed-Pascha, le sandjakbeg de Silistra et de Nicopolis, le lieutenant-général des janissaires (samsoundji-baschi) avec dix-huit régimens de cette milice, les deux dernières compagnies de sipahis, et Michel Apafy, roi de Transylvanie. Le point de ralliement était la plaine de Pest,

d'où l'armée turque se rendit dans celle de Keresztes, et de là à Onod, dont le château, construit au bord de la rivière Saja, fut pris et incendié après un siége de trois jours. Kaschau et Eperies succombèrent également. Ibrahim-Pascha et Tœkœli opérèrent leur jonction à Pest et se portèrent devant Fülek, avant-poste des villes montagnardes, fortifié à la fois par la nature et la main de l'homme. On y avait creusé dans le roc des puits, une poudrière et d'effroyables cachots destinés à recevoir les prisonniers de guerre. Cette place avait été fortifiée par François Bebek, vassal de la Porte; Hamza, beg de Szecsen, y avait pénétré par surprise, et les Impériaux l'avaient reprise au bout de trente-cinq ans (1593). Bocskai l'avait réduite par la famine (1605); après lui, Gabriel Bethlen (1619) et George Seczy (1621) s'en étaient emparés; enfin, trente-sept ans plus tard, Rakoczy l'avait assiégée infructueusement (1645). Après une défense de dix-sept jours, Fülek ouvrit ses portes à l'armée turque, malgré le dévouement et la fidélité inébranlables d'Etienne Kohary: les instantes prières des femmes enfermées dans la place et les menaces de la garnison triomphèrent de sa résistance (29 septembre 1682). Ce fut dans les murs de Fülek qu'Emeric Tœkœli reçut, avec l'étendard et les queues de cheval, le diplôme qui lui avait conféré la dignité royale le 10 août précédent [XIV]. Etienne Kohary, prisonnier du nouveau roi des Kruczes, que les Ottomans venaient ainsi d'imposer à la Hongrie, lui dit en face qu'il trahissait sa patrie; qu'il était l'opprobre de la Hongrie et le vil

esclave des Turcs. Fülek fut rasé, et Kaschau donné au roi des Kruczes [1].

Pendant qu'Ibrahim et Tœkœli réunissaient leurs troupes à Pest, les queues de cheval étaient arborées avec le cérémonial ordinaire, dans la plaine de Daoud-Pascha, en signe de guerre contre la Hongrie, malgré l'arrivée à Constantinople et les démarches de l'envoyé impérial Caprara dont il sera bientôt question (6 août 1682 — 2 schâban 1093). Le gouverneur de Bosnie, Abdourrahman-Pascha, qui venait de combattre pour le roi des Kruczes, fut nommé gouverneur de Camieniec, et son homonyme, le vizir-kaïmakam Abdi, l'historien, fut envoyé à Bassra avec la même qualité. Avec son séjour à Constantinople, centre de toutes les affaires importantes, finit son excellente histoire. Il paraît qu'une fois hors de la présence du Sultan, il ne voulut pas continuer à écrire les annales de son règne, soit de peur que son éloignement du théâtre et du point central de tous les évènemens ne lui permît pas de recueillir des renseignemens assez précis pour terminer son œuvre, soit qu'il en voulût à Mohammed IV de l'avoir laissé partir pour Bassra, où le grand-vizir l'envoya par ce seul motif qu'il se montrait trop humain et trop juste dans l'exercice de ses fonctions. Il fut remplacé en qualité de kaïmakam par l'ancien gouverneur de Haleb, Tschaschneghirzadé Mohammed-Pascha.

Pour la neuvième fois, le Sultal se rendit en

[1] *Kascha Kourrouss Kireline ihsan olondi.* Raschid, I, f. 98.

chassant de Tschataldjé et de Yapaghdji à Andrinople. Un envoyé russe vint annoncer la mort de Féodor Alexiewich et demander la confirmation de la paix et de l'alliance qui lui avaient été promises à Andrinople. Sur ces entrefaites, la ville de Smyrne fut désolée par un tremblement de terre [1] qui coûta la vie à plusieurs mille personnes, entre autres au consul français et au patriarche d'Alexandrie; peu après l'apparition d'une grande comète effraya ses habitans; enfin un double incendie acheva de les consterner. Le feu ayant éclaté au lieu dit *la pierre du lièvre* [2], au centre de la ville, une étincelle atteignit le minaret de gauche de la mosquée du sultan Bayezid, qui aussitôt s'alluma comme un cierge au milieu de cette effrayante illumination [3]. A Galata, le magasin de plomb brûla pendant cinq jours à l'intérieur, jusqu'à ce qu'enfin la violence des flammes se faisant jour à travers les murs et la toiture, l'édifice entier fut réduit en cendres (5 mars 1683 — 6 rebioul-ewwel 1094); le lendemain, l'incendie dont le foyer était à la Porte de Bois, gagna la Souleïmaniyé en dévorant à droite et à gauche plus de mille habitations. Comme la meilleure intelligence régnait entre la Porte et les deux envoyés de Russie et de Pologne (ce dernier était le chevalier Proski) [4], la grande comète qui

[1] *Alli 16 Luglio 1682 gran terremuoto in Smirne, morti son a 15,000* (un zéro de trop), *il consol francese et il Patriarca d'Alessandria.*

[2] *Tawschan taschi.*

[3] *Ol schebistani fazayé bir scheni fourouzan oldi.* Raschid, I, f. 98.

[4] Benetti, II, p. 216. *Il Cavalier Ploski* (Proski) *inviato di Polonia.*

parut en 1682 entre les constellations de la grande et de la petite ourse présagea nécessairement une guerre avec l'Autriche [1].

Après la mort subite de l'internonce Hofmann, cette puissance avait nommé à sa place le comte Albert de Caprara (frère du général), qui partit pour Constantinople au commencement de l'année avec une suite nombreuse (3 février 1682). Il avait auprès de lui, entre autres, son cousin, le marquis Buoi de Bologne, le jeune comte Thomas Nadasdy, le comte Joseph Schlickh, l'interprète Henri Woghin, âgé de soixante ans comme l'envoyé autrichien, quatre ecclésiastiques (un jésuite, un minorite, un franciscain et un chanoine), deux jeunes de langues et deux secrétaires particuliers, l'un pour les idiomes étrangers, le Hollandais Belloti, et l'autre chargé de sa correspondance chiffrée, l'Italien Benaglia, qui a publié une relation de cette ambassade [2]. A Ofen, le comte de Caprara fut accueilli avec distinction par le gouverneur Ibrahim-Pascha [3] qui envoya à sa rencontre quatorze chevaux, aux flancs desquels pendaient

[1] Benetti, II, p. 217-229, décrit en détail l'évolution de cette comète.

[2] *Italienisch und dann deutsche ausführliche Reissbeschreibung von Wien nach Konstantinopel des Hochgebornen Hrn. Grafen Albrecht Caprara, von Benaglia*, p. 5.

[3] La *Relation* de Benaglia diffère entièrement du *Rapport* adressé par Caprara à l'Empereur, lors de son retour à Vienne, où il est déposé à la Bibliothèque I. *Hist. prof.*, no 408. *Relazione particolare dell' Internuntiatura del Conte Alberto Caprara di S. M. C. R. alla Porta Ottomana l'anno* 1682 et 1683, 131 feuillets, portrait d'Ibrahim, f. 12. *Huomo grande, di volto oscuro non piacevole.*

de chaque côté, suivant la mode turque, le sabre [1] et la masse d'armes [2]. Dans l'entrevue qui eut lieu entre Caprara et Ibrahim, ce dernier offrit, selon l'usage, à l'internonce le café, le sorbet, l'encens et l'essence de rose. A l'approche de Belgrade, Caprara étant monté sur le pont du bâtiment qui le transportait, pour contempler cette ville, tomba dans le Danube, accident qui parut de mauvais augure pour le résultat de son ambassade. En sortant de Bouyouktschemekdjé où le résident impérial vint à sa rencontre avec trois interprètes [3], il fit son entrée dans le village de Kouroutscheschmé, sur la rive européenne du Bosphore où un logement lui fut assigné (12 mai 1682); l'audience qu'il obtint du grand-vizir fut honorable et somptueuse eu égard à son titre officiel et au caractère de Kara Moustafa [4]. Celle que lui accorda le Sultan fut suivie du spectacle du paiement des troupes et du repas des janissaires : la vivacité avec laquelle les derniers se précipitaient sur les plats de riz parut un bon signe de leur empressement à marcher contre l'ennemi (9 juin 1682). Caprara ayant expliqué en italien, sa langue maternelle, que sa mission avait pour objet de prévenir les maux d'une nouvelle guerre en demandant le renouvellement de l'armistice,

[1] *Bousican.*

[2] *Ballasch.* Benaglia, p. 19.

[3] Marc Antonio, Janacki Porphyrita et Georgio Cleronome. Benaglia, p. 45.

[4] *Ja, alles was bey solchem Empfange vorgeht, ist vortrefflich und nobel.* Benaglia, p. 51.

le Sultan répondit : « Très-bien, très-bien ! [1] » exclamation que le grand-vizir traduisit en peu de mots et que l'interprète de la Porte commenta longuement ; car si les discours adressés au trône par les ambassadeurs étaient traduits sommairement par l'interprète au grand-vizir qui en donnait au Sultan un abrégé encore plus succinct, on suivait un ordre inverse pour les réponses du souverain qui allaient toujours s'amplifiant et dans la bouche du grand-vizir et dans celle de l'interprète. Un subside mensuel de mille écus au lion [2] fut alloué à Caprara pour son entretien et celui des soixante-seize personnes qui composaient sa suite.

Quatorze jours après, eut lieu sa première conférence avec le reïs-efendi, le tschaouschbaschi et l'aga des janissaires (22 juin 1682) ; elle ne contribua pas plus que la seconde à amener un rapprochement entre les deux parties ; à l'issue de la première, un courrier fut dépêché à Vienne ; mais, après la seconde, l'internonce reçut défense d'en expédier un nouveau (7 juillet 1682). Les envoyés transylvaniens Balthasar Markhasi et Sigismond Boier qui étaient arrivés dès le commencement de l'année 1682, et Luilock député par Wesselini, qui avait offert en son nom une somme considérable à la Porte pour qu'elle interdît à Apafy toute excursion hors de son territoire,

[1] *Pek eyü, pek eyü.* Rapport rédigé en commun par Caprara et M. de Khunitz.

[2] *Il Conte Caprara haveva 76 persone et ancora un Collega Ungaro detto Pavosiez; mille leoni al mese che fanno 444 Ungari.*

paralysèrent les efforts de l'ambassade impériale en saisissant toutes les occasions d'attiser le feu de la discorde [1] (6 août 1682). Cependant les queues de cheval furent arborées à Daoud-Pascha quatre jours après l'expédition du diplôme qui conférait la royauté à Tœkœli : l'internonce fut payé de quelques phrases vagues. Il assista aux pompes impériales pendant la fête du Baïram, aux funérailles de la sultane Walidé ; enfin il vit à la sortie d'Andrinople le magnifique cortége du Sultan [2] (6 octobre 1682), ainsi que la tente impériale divisée en quatre appartemens distincts ; le premier, appelé le *kœschk de la justice* [3] parce que le Sultan y montait pour assister aux parades militaires et aux exécutions, était soutenu par des colonnes à chapiteaux dorés ornées de fleurs peintes et tendu de satin broché à fleurs ; ce kœsckh, auquel on arrivait par douze marches, était entièrement séparé

[1] On trouve dans les Archives toutes les pièces relatives à la conférence de Vienne, tels que *Audientia super Turcica relata S. M. Caes. in nova Favorita*. Vienne, 11 août 1682. Les membres de la conférence étaient : F. Schwarzenberg, les comtes Nostitz, Martinitz, Starhemberg, Sinzendorf, Kœnigseck, Schaffgotsch, Harrach, Kimbourg, les barons Berthold, Dietzen, Abelin.

[2] Benaglia, p. 83, date ce départ du 8 ; Benetti, II, p. 10, du 6, et p. 25, du 10 octobre. Les histoires ottomanes ne mentionnent pas cette date.

[3] *Adalet Kœschki*, et non *Adil Chioschi*, comme l'écrit Benetti, qui, suivant l'habitude italienne, défigure les noms turcs. Ainsi, p. 14, il désigne le *kalewi* (le turban des vizirs) sous le nom de *chiali ;* il appelle *leszodé* le *khassoda* (la chambre intérieure) et *obba* la *koubbé* (coupole), p. 20. Geropoldi, p. 290, décrit aussi les quatre compartimens de la tente impériale ; mais il le fait si obscurément, qu'il serait impossible de le comprendre sans consulter Benetti et Benaglia.

des trois autres compartimens de la tente impériale qui dépendaient les uns des autres ; c'étaient d'abord la salle du diwan soutenue par huit colonnes disposées en forme de baldaquin, tendue en velours et ornée de vases de fleurs d'où retombaient des franges d'or et d'argent ; partout brillaient en lettres d'or des inscriptions arabes, persanes et turques. La salle d'audience reposait sur trois piliers ; dans le milieu, on voyait une estrade couverte de riches tapis de Perse où s'élevait le trône avec ses colonnettes et ses coussins de soie. Enfin, la chambre à coucher qui avait la forme d'une bombe, était tendue à l'intérieur de damas écarlate et extérieurement de drap rouge ; le lit, fait avec des fourrures de zibeline, était surmonté d'une coupole en damassé d'or [1] ; la couverture et les matelas étaient de velours bleu tout couverts de broderies somptueuses ; le sol était couvert de tapis en poils de chameau. C'était devant cette chambre que veillait le silihdar [2]. Ces trois appartemens et le kœschk de la justice étaient fermés par une cloison de forte toile assez semblable à un vieux mur de forteresse et dont les échancrures imitaient assez bien des créneaux [3] ; dans un rayon d'un quart de mille,

[1] *Contornato da trabrana di Damasco d'oro.* Benetti. *Coperto da un coltre di villuto soprariccio di color celeste e fondo d'oro.* Benetti, IV, p. 20.

[2] Benaglia et Benetti commencent leur description par celle de l'*Adalet Kœschki.*

[3] *A guisa d'antica fortificazione si per loro pittura, come per li merli.* Benetti, p. 21.

s'élevaient les trente tentes destinées aux pages, ainsi qu'au personnel des cuisines et des écuries.

Au lever du soleil, le pascha quartier-maître ouvrit la marche avec deux queues de cheval et précédant huit mille janissaires, qui marchaient sur deux de front. Les officiers (porteurs d'eau) de cette milice étaient à cheval, et derrière chaque compagnie, venait le capitaine (maître-cuisinier) dont l'approche était annoncée par un cliquetis de chaînes et de cuillers d'argent. Les colonels à cheval, couverts d'une éclatante armure, portaient sur leur turban un panache de plumes de héron en forme de croissant; ils étaient armés d'un arc et d'un carquois [1]; chacun d'eux avait derrière lui son sommelier [2] et son porte-fusil, deux aides bien nécessaires dans une campagne; venait ensuite l'aga des janissaires avec deux queues de cheval et trois drapeaux de soie; il était suivi de cinquante volontaires sur les épaules desquels étaient rejetées des peaux de léopards : ils précédaient vingt pages âgés de vingt à vingt quatre ans armés de cottes de mailles, de casques étincelans et vêtus d'étoffes en soie rouge, portant sur leurs épaules des carquois ornés de riches broderies; dans leurs mains étaient des lances de bambous ; cinquante autres étaient armés de fusils ; quatre porte-étendards tenaient des drapeaux blancs, verts, rouges et jaunes. Les musiciens, parmi lesquels on remarquait six joueurs de flûtes, six tambours, quatre cimbaliers

1 *Terkesch*, dont on fait le mot italien *Turcasso*.

2 *Mataradji;* suivant Benetti, *Matarazi* et *Toufenkdji*, non pas *Tuferzi*, comme le prétend Benetti.

et qui étaient au nombre de trente, s'avançaient tous à cheval. Venaient ensuite les gens de l'arsenal, les rameurs du kapitan-pascha et vingt-quatre porteurs d'eau, mille canonniers, divisés en quatre détachemens, dont chacun conduisait trente canons en bois peint. Ils étaient suivis du topdji-baschi (général de l'artillerie), entouré de cinquante kouloukschis (aides) avec trois drapeaux, deux rouges et un vert, des agas et des pages du kaïmakam Ibrahim-Pascha, armés de lances, de flèches, de carquois et de casques, de quarante mouteferrikas, ou fourriers feudataires [1], accompagnés chacun de vingt lanciers à pied [2], huit cavaliers couverts de riches armes et ses chevaux de main; quarante chambellans en turban de cérémonie [3], vêtus de kaftans blancs, suivis chacun de quarante pages avec boucliers, lances, flèches et arcs, montés sur des chevaux dont les flancs disparaissaient sous les plus riches armures. On voyait ensuite apparaître la cour du vizir favori, quarante agas, portant des fourrures de zibelines et montés sur des chevaux couverts de somptueuses chabraques; leurs pieds reposaient sur des étriers d'argent et tenaient en main des rênes de même métal; ils étaient suivis de chevaux de main et de trente pages richement équipés; le kiaya du favori s'avançait avec deux queues de cheval portées à l'extrémité de bâtons bleus et rouges et sept chevaux de main, le bouclier fixé

1 *Moutterferacha, cioè lanze spezzate*, p. 17.
2 *Pichieri.*
3 *Moudjewesé*, et non *Mouzelviré*, comme dans Benetti.

sur la selle, la masse d'armes et le sabre pendant de chaque côté, tous plus richement harnachés les uns que les autres et conduits par des palefreniers [1]; on vit défiler ensuite les membres de la chancellerie d'Etat, les deux maîtres des requêtes [2], le chancelier d'état [3], le secrétaire de la trésorerie [4], avec une troupe de vingt-sept musiciens [5]; cinquante delis, ou volontaires, coiffés de bonnets rouges que surmontaient des ailes de différens oiseaux; leur aspect était fort bizarre: ils portaient des fourrures de zibelines et des lances auxquelles étaient appendus des glands de soie verte, jaune et blanche; d'autres désignés sous le nom de Gonüllü [6], c'est-à-dire courageux, étaient vêtus de taffetas rouge carmin, et de peaux de léopards, du reste semblables aux précédens, à cette différence près que leurs bonnets étaient verts. Après eux venaient encore cinquante delis en kalpaks semblables à ceux que portent les Hongrois; seulement ils étaient ornés d'une plus large fourrure de zibeline. Venait ensuite la maison du grand-vizir, la plus brillante et la plus nombreuse qu'on eût vue jusqu'à ce jour. On y voyait figurer: cent soixante-dix seghbans à cheval (arquebusiers), armés de fusils, de boucliers et de sabres; vingt-quatre pages, deux cents fourriers, deux cents agas bien méritans, titre qui leur était commun avec les

1 *Serradj*. Suivant Benetti, p. 29, *Séraz*.

2 *Tezkeredji*. — 3 Reïs-efendi. — 4 *Khazinè Katibi*.

5 *Mehter*. Suivant Benetti, *Mecteri*.

6 Suivant Benetti, *Miengnouli*.

Orosanges [1], dignitaires qui appartenaient à la cour des anciens rois de Perse, quarante agas du grand-vizir, accompagnés chacun de trente pages qui portaient des lances de bambous, quarante pages du grand-vizir en habits couleur de citron, des carquois pareils brodés d'or, des rênes et des étriers d'argent; deux cents autres pages répartis entre six détachemens dont chacun se distinguait par une couleur particulière et suivis de cent vingt-cinq palefreniers; le neveu du grand-vizir et le vizir gouverneur de Mossoul avec leurs sommeliers et leurs porte-fusils, le premier suivi de cent cinquante pages, de cinquante agas du trésor de Kara Moustafa, portant des carquois brodés d'or et de trois étendards; le kiaya (ministre de l'intérieur), entouré de six laquais armés et de douze tschaouschs; enfin les musiciens du grand-vizir. A ce dernier succédèrent le capitaine du guet [2] et le prévôt [3] faisant faire place pour le Sultan. Soixante-dix candidats des fermages [4], soixante-dix-sept tschaouschs avec leurs grands turbans et leurs bâtons argentés et vingt-deux fourriers précédaient les jurisconsultes, les mollas et les mouderris; ces derniers étaient suivis des quatre maîtres des chasses, du grand-

1 'Οροσάγγαι, en persan, *Erzeng*. Hérod., VIII, 85. En turc, ils se nomment *Emikdar*, dont Benetti a fait, p. 52, *Vagiburia Agalei* (*Agaleri*).

2 *Asasbaschi*. Suivant Benetti, *Kharsabaschi*; et suivant Benaglia, *Hasanbascha*, deux transformations également erronées.

3 *Soubaschi*.

4 *Moulazim*, et non *Emsini*, *appellatori sopra camere*. C'est une faute d'impression; car de l'autre côté de la page, on lit *Moulezim*.

veneur pour les chasses au faucon, au vautour, à l'épervier et au milan [1]; le porte-étendard, prince du drapeau, portait le grand étendard vert du Prophète, au milieu de derwischs, de khalwatis, de djelwetis, de mewlewis et de roufayis qui remplissaient l'air de leurs acclamations. Après eux s'avançaient cent cinquante émirs, descendans du Prophète, en turbans verts, guidés par leur chef, élu de la noblesse [2], douze scheïkhs, prédicateurs dont les vêtemens étaient tissés en poils de chameau, cent cinquante tschaouschs, devant les quatre drapeaux qui précédaient les deux magistrats les plus élevés en dignité, le juge de Constantinople et le grand-juge d'Europe et d'Asie que distinguaient leurs énormes turbans roulés en forme de bourrelets; puis venaient à droite et à gauche le vizir favori et le vizir kaïmakam, escortés de quarante suivans à pied, couverts de peaux de léopards et armés de cannes à épées (*prandistocco*); les deux vizirs portaient des turbans d'apparat (kalewis) autour desquels un large galon d'or serpentait comme un fleuve doré dans une mer d'argent; ils avaient auprès d'eux leurs sommeliers et leurs porte-fusils. Le grand-vizir, vêtu d'une fourrure écarlate doublée de zibeline, s'avançait ensuite sur un cheval richement harnaché et couvert d'une éclatante armure; ses rênes et ses éperons étaient d'argent doré; vingt-quatre serviteurs le suivaient à

[1] *Schahindji*. Suivant Benetti, *Sahinzi : Tschakardji;* suivant Benetti, *Zashaïgi*. Voyez *Constitution de l'empire ottoman*, II, p. 37.

[2] *Nakiboul-eschraf*.

pied, en habit de velours rouge, et portant des ceintures à écailles d'or ; à peu de distance derrière lui marchait son odabaschi (président des Chambres), le mouhziraga, colonel des janissaires et capitaine de la garde personnelle du grand-vizir ; à gauche de ce dernier, on voyait le moufti, vêtu de fourrures blanches et coiffé d'un énorme turban ; derrière lui venaient les lieutenans-généraux des janissaires [1] dont l'un était en même temps gardien des dogues du Sultan, ce qu'attestaient trente-trois couvertures de damas brodé d'or appartenant à ces animaux que l'on portait derrière lui. Quatre cavaliers avaient en croupe un pareil nombre de chats-léopards dressés pour la chasse (*gattipardi*) ; soixante-quatre lanciers de la garde les suivaient deux à deux coiffés de bonnets à plumes dorés et argentés, la taille ceinte de précieuses écharpes, vêtus de pourpoints dorés dont le bas atteignait à peine les genoux, et chaussés de brodequins rouges ; venaient ensuite deux à deux quatre cents archers de la garde dont la coiffure était surmontée d'une touffe de plumes en forme de croissant, comme celle des colonels de janissaires ; les palefreniers du seraï en turbans d'apparat, conduisant vingt-quatre chevaux de main couverts de chabraques dorées, de selles, de boucliers et d'armes également dorées et de plus ornées d'émeraudes, de rubis, de turquoises et de perles ; les étriers et les rênes étaient dorées comme tout le reste ; deux chameaux consacrés, dont l'un

[1] *Tournadji*. Suivant Benetti, *Tournasi* : *Samsoundji ;* suivant Benetti, *Samsorzi ;* enfin, de *Sagardji*, cet auteur a fait *Lugozzi*.

portait le Koran et l'autre un fragment de la couverture de la Kaaba. Enfin parut le Sultan vêtu d'une pelisse en damas blanc fixée sur sa poitrine par douze agrafes en diamans et par derrière garnie jusqu'au bas de zibeline noire; sur son turban de petite dimension qui descendait fort avant sur son visage s'élevaient trois panaches enrichis de diamans; d'un côté le khassekiaga (celui qui vient après le bostandjibaschi) et de l'autre le ssolakbaschi tenaient le bord de son vêtement; cinquante lanciers et cinquante archers des gardes du corps étaient rangés autour de lui, en sorte qu'au milieu de ces casques reflétant les rayons du soleil et de ces plumes flottantes, sa figure tantôt apparaissait et tantôt disparaissait dans l'auréole de lumière dont elle semblait environnée. Immédiatement après le Sultan, s'avançait le prince héritier alors âgé de dix-huit ans, vêtu d'une simple pelisse verte ou peau de lynx et suivi seulement de deux domestiques à pied; la modestie de ce cortége avait pour objet de prévenir toute jalousie de la part du Sultan; le prince était suivi de quarante pages de la chambre intérieure revêtus des insignes de leur charge, du silihdar, du dülbenddar [1] et du tschokadar qui portaient le sabre, le turban et le manteau du Sultan; après eux venaient les pages des trois autres chambres, avec les eunuques blancs, leurs maîtres d'hôtel et les baltadjis du serai. La marche était fermée par six voitures à six chevaux,

[1] Benetti fait de Dülbend *Jülbent*, de Rikabdar (garde des étriers) *Reschiptar*, d'Anaschtanagasi *Anectaragasi* (gardien des clefs), Ibrikagasi, etc.

une grande voiture d'apparat et quatorze autres traînées par des buffles ; enfin quinze cents sipahis et silihdars armés de lances de bambous et de guidons flottans, semblables à ceux des uhlans.

Le résident et l'internonce impérial suivirent le Sultan et le grand-vizir à Andrinople, où ils eurent à la fin de l'année avec le reïs-efendi et le tschaouschbaschi une troisième conférence aussi infructueuse que les précédentes (fin de décembre 1682). Au commencement de l'année suivante, les queues de cheval furent arborées à Andrinople devant la porte du palais, et annoncèrent l'ouverture de la campagne contre la Hongrie (2 janvier 1683).

Le Sultan organisa dans le courant de ce mois à Tschataldjé et à Yapagdji une grande partie de chasse, semblable à celle qui avait eu lieu avant son départ de Constantinople ; à cet effet, trente mille individus amenés de toutes parts comme un vil bétail furent chargés de battre la campagne et de lancer le gibier ; on pourvut à leur subsistance au moyen d'une contribution de cent cinquante mille écus frappée sur les juridictions comprises entre Gallipoli et Philippopoli. On ne réussit à tuer dans cette chasse qu'un verrat, sept chevreuils et trente lièvres ; mais elle coûta la vie à un bien plus grand nombre de chasseurs qui succombèrent à la fatigue. Cette chasse fut d'autant plus meurtrière que pour y prendre part on avait mis en réquisition les pauvres rayas de Belgrade. Le Sultan, en voyant les cadavres de ceux qui avaient péri, dit à sa suite : « Sans doute ils auraient médit

» de moi, et ils en ont reçu le châtiment d'avance. »

Au milieu de janvier, les tentes du Sultan furent dressées à une demi-lieue de la ville dans la prairie de Tschoukourtschaïri (15 janvier 1683); elles étaient neuves; elles surpassaient encore en magnificence celles que nous avons décrites et coûtaient plus de cent mille écus. Mais ce fut surtout le luxe des préparatifs de guerre qui effaça tout ce qu'on avait vu jusqu'alors dans l'empire ottoman, grâce à l'ostentation et à la vanité du grand-vizir [1] et à la partialité du Sultan, pour le harem qui ne fut jamais si brillant ni si nombreux que pendant cette campagne; les soldats dirent même, en murmurant, que l'armée des femmes était aussi nombreuse que celle des hommes [2]; que le Sultan Mourad IV n'emmenait avec lui dans ses campagnes qu'une seule femme et deux pages, tandis que maintenant les carrosses du harem étaient au nombre de cent. Celui de la sultane Khasseki était monté en argent et avait des roues garnies du même métal; les selles et les harnais des chevaux attelés à chacune de ces voitures étaient doublés de velours [3]. Les chars et les chevaux du grand-vizir n'étaient pas moins luxueux et rappelaient la somptuosité que les anciens rois de

[1] *Con pompa estraordinaria a che egli* (Cara Mustafa) *inclina grandamente per somma superbia* Caprara, *Rel. parti.*, Bibliothèque impériale, f. 112.

[2] *L'esercito delle donne poco inferiore a quello degli uomini.* Caprara, *Relat. parti.*, f. 97.

[3] *Il Vesir ha fatto sontuosi fornimenti di Cavallo non veduti giammai* (Caprara, *Rel. part.*, f. 95) *le ruote delle carosse son coperte in vece di ferro d'argento, gli attiragli dei Cavali foderati di veluto.*

Perse, comme Darius et Xerxès, étalaient dans leurs guerres. On vit ensuite défiler successivement les corps de métiers et les ouvriers de Constantinople, qui avaient reçu l'ordre de se rendre à Andrinople et de suivre l'armée, afin qu'on n'y manquât de rien : des tours de bouffons et de bateleurs égayèrent la marche de ces corporations [1]. Le lendemain, dix mille janissaires furent passés en revue, puis le Sultan sortit du seraï pour entrer sous la tente (18 mars 1683). Il s'éleva à ce moment un si violent orage que le turban de Mohammed IV faillit tomber ou tomba réellement, ce qui fut considéré comme un mauvais présage [2].

Le 31 mars, jour auquel avait été conclue l'alliance offensive et défensive de l'empereur Léopold et du roi de Pologne, le camp des janissaires fut levé, et le jour d'après le Sultan quitta Andrinople. L'internonce impérial Caprara suivit l'armée avec toute sa suite dont la garde était confiée aux janissaires; du reste, on continua à le traiter honorablement.

La queue de cheval remise aux mains du quartier-maître précédait l'armée ottomane. Les villages que l'on traversait étaient tenus de fournir du foin, de la paille, de l'orge et des pieux pour supporter les tentes. Des gardes empêchaient leurs habitans de prendre la fuite avant le passage du Sultan; mais ensuite, ils de-

1 *Due uscite, una ridicola, l'altra assai buona.* Relat. part. de Caprara, f. 97, et *Journal de Voyage*, par Benaglia, p. 102.

2 *Ha mancato poco che il turbante del Sultano non cada, anzi alcuni dicono che fosse caduto.* Caprara, *Rel.*, f. 97.

meuraient libres d'incendier leurs maisons et de se retirer dans les montagnes pour échapper aux vexations des troupes asiatiques qui suivaient Mohammed IV. En avant de l'armée marchait un troupeau de moutons dont on abattait chaque soir un certain nombre pour être distribué le lendemain matin. L'itinéraire de l'armée était indiqué par de petites buttes en terre élevées de distance en distance; deux situées en face l'une de l'autre signalaient le passage du Sultan; une seulement, celui du grand-vizir. Devant les bêtes de somme qui portaient les bagages de chaque régiment, un bruit de grelots et de sonnettes annonçait l'approche du cheval qui portait les chaudrons et les puisoirs. Dans les bourgs et les villages, la musique se faisait entendre; les poëtes des janissaires (un certain nombre de ces chanteurs forains étaient attachés à chaque régiment), chantaient des vers plaisans ou obscènes, tandis qu'on bernait les maraudeurs. Chaque soir de bruyantes acclamations appelaient tout le monde à la prière commune, que terminaient des vœux adressés au ciel pour le bonheur du Padischah et les cris de *hou!* et de *Allah!*

A Philippopolis, l'armée rencontra les envoyés de Tœkœli, le Hongrois Étienne Sirmay et le capitaine allemand Pierre Feir [1], venant de Kaschau, avec vingt voitures et une suite de plus de trente personnes. Tandis que Tœkœli feignait à Vienne de vouloir se porter médiateur entre la Porte et l'Autriche, il pres-

[1] Suivant Benaglia, il se nommait Feyl; mais on lit dans le *Rapport* de Khunitz que les envoyés s'appelaient Sermai, Ubizpal et Frei Peter.

sait la marche de l'armée turque sur cette capitale[1], et ses envoyés soumettaient au grand-vizir un plan de campagne dont il était l'auteur. Trois jours après l'arrivée de l'aga des janissaires à Belgrade, le Sultan fit son entrée dans cette ville à la tête de douze mille janissaires et de quatre mille sipahis; à droite et à gauche du grand-vizir, ses deux fils s'avançaient à cheval; derrière lui venaient ses gardes-du-corps formés de quinze cents Bosniaques à pied, que distinguaient leurs sabres albanais, leurs longs bonnets, leurs pantalons rouges, leurs chaussures de lin blanc et leurs larges manches de même couleur.

Les envoyés de Tœkœli et ceux de Raguse obtinrent une audience à Belgrade ; les derniers étaient porteurs d'une somme de douze mille ducats, montant du tribut des trois dernières années. Ce fut là qu'on reçut la nouvelle de l'alliance offensive et défensive conclue le 31 mars entre l'empereur et le roi de Pologne. Le lendemain, Mohammed IV remit au serasker, avec une pompe inusitée jusqu'à ce jour, le vieil étendard vert du Prophète décoré de l'aigle, en lui conférant le titre de généralissime. Après que le procès-verbal de la remise du drapeau aux mains du serasker eut été dressé de la même manière que pour sa réintégration entre celles du Sultan, à la fin de la campagne, le grand-vizir reçut un sabre, un cheval, une fourrure et un panache de héron, insignes du pouvoir

[1] *Tœkeli che offeriva la mediazione della pace a Vienna non faceva altro che servire accio che si esca presto in campagna, accio si attachi Vienna.* St. R.

illimité que possédait le serasker. Avant son départ, le Soltan et le prince héritier l'honorèrent d'une visite.

Le paiement de la solde due aux troupes et l'audience solennelle qui devait être accordée à Tœkœli nécessitèrent une halte de douze jours à Essek. Tandis que, d'un côté, Tœkœli était en négociations avec les commissaires impériaux, de l'autre, il tenait bloquées les places-fortes de la Hongrie supérieure, et, tout en remettant quelques prisonniers en liberté, il excitait les Turcs à fondre sur les îles de Tschakatourn et sur celle de Schitt [1] (7 juin 1683). L'internonce impérial obtint une audience à l'effet de recevoir la réponse du grand-vizir à la lettre du prince de Bade, président du conseil martial de la cour qui rappelait l'internonce. Le reïs-efendi prit cette réponse des mains du grand-vizir et la remit entre celles du secrétaire d'ambassade Benaglia. Il fut signifié à l'internonce que, du moment où il était rappelé, il pouvait aller où bon lui semblerait et rapporter tout ce qu'il avait vu.

Trois jours après, Tœkœli fut complimenté en sa qualité de roi des Kruczes par le tschaousch-baschi, l'aga des sipahis et l'interprète de la Porte. Il fit son entrée à Essek avec une escorte de cent vingt volontaires que suivaient, au son des trompettes, des cimbales et des chalumeaux, cent cinquante hussards hongrois dont l'étendard bleu représentait un bras armé d'une épée d'or; venaient ensuite quatre trom-

[1] En février. Dans l'*Histoire des troubles de Hongrie*, la première s'appelle l'*île de Serin* (Zrinyi), et la seconde l'*île de Schultz*, p. 415.

pettes, quatre chevaux de main derrière lesquels on portait un drapeau rouge aux armes de Tœkœli; entre deux autres, plus petits, s'avançaient cinquante nobles hongrois, parmi lesquels le comte Homonay; une bannière précédait la foule des nobles hongrois mêlés aux Turcs et fraternisant avec eux; puis venait Tœkœli couvert du plus somptueux costume, entouré de six valets de chambre à pied couverts de peaux de tigres; lui-même portait une fourrure de lynx, fleur de pêcher, que bordait une dentelle d'argent: sa coiffure était ornée d'un grand panache de héron; derrière lui on conduisait sa voiture d'apparat; six heiduques en habits de soie rouge doublés d'orange se tenaient devant la portière; à cette voiture en succédait une autre du même genre; puis venait un grand étendard hongrois de couleur verte, et déchiré comme la nation à laquelle il appartenait; on voyait s'avancer ensuite une compagnie de heiduques en uniforme bleu orné de gros boutons d'argent; leur coiffure était surmontée d'une touffe de plumes; ils étaient armés de sabres et de lances; enfin, quatre cents cavaliers fermaient le cortége. Le roi des Kruczes, installé comme souverain de la Hongrie supérieure par Kara Moustafa, fut accueilli avec les honneurs dus à son rang et revêtu d'une pelisse de zibeline, garnie de riches étoffés; soixante-dix kaftans furent distribués aux personnes de sa suite (10 juin 1683). Kara Moustafa affecta d'imiter en cette circonstance la réception que Souleïman avait faite à Zapolya dans la ville de Mohacs, et celle que le grand-vizir Mohammed avait faite dans les champs

de Rakos, à Bocskaï, tous deux vassaux couronnés par les Turcs. Pour compléter la similitude, Tœkœli rendit à Kara Moustafa le même service que Zapolya à Souleïman et guida sa marche dévastatrice sur la capitale de l'Autriche.

Le lendemain, le gouverneur de Nicopolis, Houseïn-Pascha, fit pareillement son entrée à Essek; nommé gouverneur d'Erlau, il reçut, ainsi que Kourou-Beg, l'ordre de marcher sur Buczin [1]. Le gouverneur de Diarbekr, Kara Mohammed-Pascha, fut appelé au commandement de l'avant-garde [2]; celui de l'arrière-garde [3] fut confié au gouverneur de Damas, le blême Houseïn-Pascha. Le premier reçut ordre d'attaquer, avec Khalil-Pascha, beglerbeg de Siwas, trois mille janissaires et cinq cents djebedjis, la ville de Weszprim dont il réussit à s'emparer. Les habitans de Stuhlweissenbourg, leurs oulémas en tête, vinrent représenter au grand-vizir qu'il valait mieux raser Weszprim que de l'occuper: mais, sans y avoir égard, il laissa dans cette place une garnison de quatre cents hommes. Les envoyés qui vinrent apporter la soumission de Zrinyi et de Bathiany furent reçus avec distinction. A Stuhlweissenbourg, le khan de Crimée, Mourad-Ghiraï, joignit l'armée avec ses deux fils; les beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie, Hasan-Pascha et Ahmed-Pascha, fils d'Osman-Pascha, allèrent à sa rencontre, et le conduisirent sous la tente du grand-vizir, qui lui remit un sabre, un carquois

[1] *Puschin*. Raschid, I, f. 99. — [2] *Tscharkadji*. Ibid.
[3] *Doundar*. Ibid.

et deux habits d'honneur en étoffe d'or, l'un avec et l'autre sans fourrure; ses fils furent revêtus de pelisses de zibeline; des kaftans furent distribués aux autres mirzas.

A la suite d'un conseil de guerre auquel assista le khan des Tatares, le grand-vizir fit connaître à l'armée sa résolution de marcher sur Vienne. Des commissaires furent envoyés à Gran, avec mission de présider à la reconstruction de cette ville qui avait beaucoup souffert par suite d'un vaste incendie. Peu de jours après, arriva le sage et vieux vizir Ibrahim-Pascha, gouverneur d'Ofen, avec tous ses feudataires. Le commandant de l'avant-garde, Kara Mohammed-Pascha, atteignit les habitans du couvent de Saint-Marton qui s'enfuyaient à Raab (28 juin 1683 — 3 redjeb 1094). Il envoya leurs têtes au serdar, auquel il demanda la permission de faire sauter le couvent. Arrivée sous les murs de Raab, l'armée ottomane offrit la bataille au général autrichien. Les chrétiens campaient dans la plaine qui s'étend entre la Raab et la Rabnitz, deux rivières au confluent desquelles est bâtie la forteresse de Raab. Les beglerbegs de Diarbekr, de Haleb, d'Adana, de Siwas et le sultan-noureddin à la tête de huit mille Tatares, en tout vingt mille hommes, prirent la palanque de Moriczhida [1]

[1] A *Merkez Getschedi*, c'est-à-dire *passage central*. C'est ainsi que les Turcs ont mutilé le nom de *Moriczhida* : toutefois les altérations de l'idiome turc sont beaucoup moins barbares que celles de Geropoldi, chez lequel, p. 262, il serait bien difficile de reconnaître, dans Fissa et Possovia, *Fischamend* et *Posonium* (Pressbourg).

située à trois lieues au-dessus du camp ottoman. Ils cherchèrent à passer la Raab pour surprendre les derrières du camp ennemi; mais, comme on ne trouva nulle part la rivière guéable, le voïévode de Moldavie reçut l'ordre de jeter au plus vite un pont sur la Raab. Le pont fut achevé dans la nuit; au point du jour, une partie de l'armée traversa le fleuve, et les Tatares se répandirent entre la Raab et la Rabnitz en ravageant tout sur leur passage. L'armée chrétienne ne tint pas contre cette attaque impétueuse; son infanterie se replia sur Raab et sa cavalerie franchit la Rabnitz, en incendiant le pont; mais les Tatares passèrent la rivière à la nage et poursuivirent les fuyards jusqu'au château d'Altounbardak [1]. Kara Mohammed rallia ses troupes et réduisit en cendres les faubourgs de Raab.

Le commandant de cette place, sommé de se rendre, répondit aux Ottomans avec beaucoup d'adresse. Il leur fit observer qu'il lui était impossible d'évacuer la forteresse sans l'avoir défendue; il insinua que le grand-vizir, au lieu de perdre beaucoup de temps devant Raab, ferait bien mieux de continuer sa marche sur Vienne, ajoutant que cette ville une fois prise, il rendrait sans coup férir la place confiée à son commandement. La teneur de ce message entrait dans les vues du grand-vizir, qui déjà, dans un conseil de guerre, avait opiné pour passer outre et marcher droit sur Vienne. Le vieil Ibrahim, seul, fut d'un

[1] *Altounbardak*, pot d'or; sans doute ce mot est un dérivé de *Boldogh assony*.

avis contraire, et cita à l'appui de son opinion l'exemple de ce roi qui, après avoir mis une bourse d'or sur un tapis, offrit de la donner à celui qui saurait s'en emparer sans fouler aux pieds le tapis. L'un des assistans imagina de le rouler, et gagna ainsi l'or qu'il contenait. « C'est ainsi, ajouta-t-il, qu'il faut soumettre » sur notre route tous les pays ennemis à partir de » Raab, et Vienne tombera d'elle-même, sinon cet » automne, du moins dès le printemps prochain. » Le grand-vizir, indigné de cette contradiction, donna libre cours à son emportement : « Vieillard octogénaire, » lui dit-il, tu as le cerveau débile. — Gracieux sei» gneur, interrompit Houseïn, gouverneur de Syrie, » écoutez les paroles de votre père le pascha, qui vous » assiste de ses bons conseils. — Il ne viendra pas » avec moi, répondit Kara Moustafa; le vieillard res» tera ici et aura soin de nous faire parvenir des ap» provisionnemens. — Laissez-moi ici ou emmenez» moi, dit Ibrahim; c'est à vous de commander, et je » ne résisterai pas à votre injonction. »

Le gouverneur de Bosnie, Khizr-Pascha, et l'ancien defterdar, Ahmed-Pascha, furent chargés de construire deux ponts sur la Raab; le grand-vizir fit dresser une tente devant le premier, afin de surveiller en personne les travaux. Les châteaux voisins de Tata et de Papa se rendirent, le premier sans résistance, le second après avoir été investi par Houseïn et Ali-Pascha, l'un pascha de Damas, l'autre gouverneur d'Erlau. Le beg de Csanad fut laissé en garnison dans le premier de ces deux châteaux avec quatre cents

fantassins de Temeswar; celui de Stuhlweissenbourg resta dans le second avec cinq cents cavaliers. Le noureddin, envoyé à Pest avec vingt mille Tatares, passa la Leytha le 7 juillet, joignit aux environs de Petronel, sur les ruines de l'antique Carnuntum, l'avant-garde de l'armée impériale qui se retirait sur Vienne, la mit en fuite et s'empara de ses bagages. Dans cette rencontre, le jeune Louis de Savoie fut mortellement blessé. De part et d'autre quelques centaines de cadavres [1] couvrirent l'emplacement de la ville, qui servait autrefois à l'empire romain de forteresse frontière contre les invasions des Quades.

Lorsque le général Caprara et le colonel Montecuccoli vinrent annoncer à Vienne, le jour même où avait lieu ce combat, que les Turcs s'avançaient à pas précipités, la cour quitta la capitale, et, de deux à huit heures du soir, on vit une longue file de voitures traverser le Danube et gagner les provinces supérieures.

De son côté, Kara Moustafa, ayant appris, le soir même, la victoire de Pétronel, franchit le lendemain [2] (8 juillet 1683 — 13 redjeb 1094) la Raab, aux bords de laquelle le brave général Montecuccoli avait fait essuyer dix-neuf ans auparavant une défaite signalée au grand-vizir, Ahmed Kœprilü. Le gouverneur d'O-

1 L'historiographe de l'empire Vælkern évalue la perte des deux armées à cinquante Impériaux et à deux cents Tatares. L'*Histoire ottomane* de Raschid dit que des cinq cents hommes dont se composait l'avant-garde la plupart furent taillés en pièces.

2 Et non pas le septième jour, comme l'affirment presque tous les historiens du siége de Vienne.

fen, Ibrahim-Pascha, et celui de Silistra, Moustafa-Pascha, furent préposés à la garde des ponts avec quelques milliers de janissaires, de canonniers et d'artilleurs.

Altenbourg, dont la garnison se défendit vaillamment quelques heures derrière les fossés pleins d'eau qui entouraient cette place, fut prise d'assaut par Kara Mohammed Pascha, gouverneur d'Adana; sa garnison fut massacrée et trente ou quarante mille kilos de grains accumulés dans ses magasins furent inconsidérément livrés aux flammes, de peur que ces provisions ne retombassent aux mains des ennemis; cependant Mohammed fut récompensé de cette action par le don d'une pelisse de zibeline que lui fit Kara Moustafa; toutefois ce dernier lui intima l'ordre de discontinuer ses dévastations et d'épargner les villages situés sur son passage jusque sous les murs de Vienne.

La ville de Haimbourg dont les remparts sont adossés à une montagne fut également prise d'assaut par Eboubekr-Pascha, gouverneur de Haleb; ses défenseurs furent taillés en pièces, ses riches et nombreux entrepôts de grains furent pillés par l'armée ottomane, et ce dont elle ne voulut pas devint la proie des oiseaux et des autres animaux. Les beaux édifices publics de Haimbourg furent réduits en cendres [1]. Au-delà et en-deçà de la Raab, les troupes du roi des Kruczes avaient brûlé une cinquantaine [xv] de châteaux : ce fut ainsi que Tœkœli s'attacha à prouver

[1] Aussi hauts que le palais d'Aaman, dit Raschid, I, f. 103.

aux Turcs qu'il était digne d'être leur allié et de combattre sous leurs drapeaux [1]. Aux environs de Vienne un pareil nombre de bourgs et de villages fut ravagé par les Tatares. Bruck, Œdenbourg et Eisenstadt, dont les habitans avaient imploré la protection de Tœkœli non moins puissante que celle des Ottomans, furent seuls épargnés. Neustadt, ville loyale et fidèle, qui avait résisté à tant d'ennemis, soit intérieurs, soit extérieurs, qui sous le commandement de Baumkircher, avait tenu bon contre les rebelles et le grand Corvin lui-même, qui, pendant le premier siége de Vienne, avait repoussé en un jour sept assauts successifs, confiée alors au comte Bussy-Rabutin, répondit aux sommations du grand-vizir et du khan des Tatares [2], par une décharge de toute son artillerie.

Les nouvelles constructions qui s'élèvent au lieu

[1] *Yarar Kefiller weroub iz har ikhlazs ilé djan lerin khalass ettiler,* c'est-à-dire : « Ils donnèrent les meilleures garanties, et délivrèrent leur » ame en faisant preuve de sincérité. » C'est ainsi que l'historiographe impérial parle des rebelles hongrois.

[2] On conserve sous verre, dans l'hôtel-de-ville de Neustadt, l'original de la sommation qu'un général tatare remit au comte Bussy-Rabutin de la part du grand vizir et du khan des Tatares. On y demandait pour le khan mille écus, une pelisse de zibeline et cinquante chevaux, et pour le général chargé du message cinq cents écus, une pelisse de zibeline et dix chevaux. Voir, dans ce même hôtel-de-ville, la traduction de cette pièce due à l'interprète de la cour, André Schmidt, et qui date du 3 novembre 1711. Le sceau qui y est apposé est celui du khan des Tatares, Mourad Ben Sélim, et porte cette inscription digne d'un chef de brigands : *Ouidourmak touschiné tazi, aldourmak Mourad Ghazi,* c'est-à-dire : « Agi- » ter droit devant soi le fouet, garantit la réussite de Mourad-Ghazi, » ou en d'autres termes : « Les succès de Mourad-Ghasi reposent sur l'épouvante » qu'il inspire. » La date de ce sceau est antérieure d'un siècle à l'époque dont il s'agit, 913.

où fut dressée la tente de Souleïman, lors du premier siége de Vienne, et dont l'étendue rappelle celle de la tente impériale, furent épargnées par respect pour la mémoire du législateur. Depuis les bords de la Leytha jusqu'aux vignes du Calenberg, l'œil ne découvrait que des colonnes de flammes, et les registres de cinquante paroisses environnantes [xvi] témoignent des incendies, des meurtres, des viols commis à cette époque, ainsi que du grand nombre de personnes qui furent emmenées en esclavage. Les habitans de Perchtoldsdorf eurent surtout à souffrir de la cruauté et de la perfidie ottomanes. Deux jours après le combat de Petronel, les Tatares apparurent devant les murs de Perchtoldsdorf dont les habitans défendaient l'accès (9 juillet 1683). Le 14 juillet, le grand-vizir campait devant Vienne, et l'armée, répandue dans les environs, se livrait au pillage et à l'incendie, lorsqu'un détachement de l'armée turque arriva sous les murs de Perchtoldsdorf; le jour suivant, les bombes ayant mis le feu dans la ville, les bourgeois se réfugièrent avec leurs femmes, leurs enfans et leurs richesses dans l'église et dans la tour fortifiée. Le troisième jour, ils négocièrent avec un pascha envoyé exprès de Vienne à Perchtoldsdorf, et obtinrent de se retirer librement en acquittant une somme de quatre mille florins. L'argent fut apporté sur trois plats, et les habitans sortirent de leurs murs, précédés d'une jeune fille qui portait une couronne sur la tête et tenait un drapeau à la main. A peine furent-ils dehors, que les Turcs fondirent sur eux et les massacrè-

rent au nombre de trois mille huit cents. On célèbre encore tous les ans, le jour de cette catastrophe, un service funèbre en l'honneur des malheureuses victimes de Perchtoldsdorf (17 juillet 1683).

Plus de quarante mille habitans des villages et des bourgs incendiés sur les frontières d'Autriche et de Styrie furent réduits à l'état d'esclavage. Les Turcs ravagèrent tout le pays qui s'étend le long du Danube et de l'Enns, du côté de l'Autriche-Supérieure, où la landwehr s'était retranchée aux bords de l'Enns jusqu'à Ypps et à Lilienfeld. Trois abbayes, également fortifiées par leur position et par la main de l'homme, et vaillamment défendues, opposèrent une résistance énergique aux Turcs et aux Tatares, rapides comme le vent [1]. Celui de Melk, qui s'élève sur une hauteur aux bords du Danube, et celui de Lilienfeld, retiré au milieu d'imposantes montagnes, furent défendus par leurs abbés, George Müller et Mathieu Kalweis; mais nous devons citer en première ligne le prêtre Lebsaft et le frère laïque Marcelin Ortner, dont le courage sauva l'abbaye et la cité de Klosterneubourg, ville autrichienne du septième rang, qu'ont rendue à jamais célèbre la légende du voile qui appartint à l'épouse de saint Léopold, la construction de l'Escurial autrichien qui n'a pas été terminé, et surtout sa défense héroïque contre les Turcs, qui trois fois l'assaillirent et trois fois furent obligés de battre en retraite. Après avoir brûlé le château et l'église situés

1 *Tatari bad reftar.*

sur les hauteurs du Calenberg, que depuis le premier siége les Turcs appelaient l'*ancienne Vienne*, les Tatares descendirent impétueusement l'autre versant de la montagne et fondirent sur Klosterneubourg. Le sacristain Marcelin Ortner rallia la bourgeoisie sous l'étendard du Bourguignon saint Léopold, repoussa l'attaque des Tatares, des sipahis et des janissaires, et enfin, pour la troisième fois, celle de treize mille Turcs, bien qu'ils eussent livré aux flammes la partie inférieure de la ville dite le faubourg de Vienne, et mis le feu aux quatre côtés de l'abbaye. Les Turcs et les Tatares, renonçant à prendre Klosterneubourg, suivirent les vallées romantiques de Weidling, et gagnèrent ainsi les huttes de Weidlingbach dont les paisibles habitans ont conservé le souvenir de cette apparition.

Le 14 juillet, jour anniversaire de la bataille de Kynosema, qui avait mis fin à la guerre du Péloponèse, quatre cent onze ans avant la naissance du Christ et de la première paix entre les Turcs et l'Autriche, achetée par cette dernière cent cinquante ans auparavant à de si dures conditions, Kara Moustafa campa avec deux cent mille hommes sous les murs de Vienne, qui ne renfermait pas alors plus de dix mille hommes de troupes régulières (14 juillet 1683 — 19 redjeb 1094). Déjà, le 12 juillet, des cavaliers Turcs s'étaient montrés sur la montagne dite Wienerberg, et quelques poignées de Tatares ayant osé affronter le feu de la place, avaient été repoussés, et étaient venus s'établir entre le Gatterhœlzel et la tour du Chien. Le détache-

ment de cavalerie envoyé à leur poursuite revint avec deux lettres de sommation, conçues dans les mêmes termes, adressées par le grand-vizir [1] au comte Stahremberg, commandant de Vienne. Pour toute réponse, ce dernier donna ordre de brûler les faubourgs de la ville, d'où les habitans avaient emporté la veille leurs objets les plus précieux (14 juillet 1683). Tous les faubourgs situés en-deçà du Danube disparurent sous un nuage de fumée. Souleïman le Législateur avait essayé de prendre Vienne en dirigeant l'attaque principale contre le couvent des Augustins, la porte de Carinthie et le bastion de l'Eau. Kara Moustafa résolut d'attaquer en même temps les bastions du Château et du Petit-Lion [2], ainsi que le ravelin situé entre ces deux ouvrages. Dans la nuit du 14 au 15, on commença les travaux de la tranchée au centre et aux deux ailes, afin de resserrer ainsi la ville impériale de trois côtés différens. Au centre et

[1] On trouve une traduction de cette lettre dans le *Journal militaire autrichien,* année 1813, cahier X, p. 93; mais ce n'est certainement pas une traduction verbale, car ce prophète y est qualifié de fils *des deux lunes*, expression complètement inusitée dans le style ottoman.

[2] *Lœwel*, c'est-à-dire *le petit lion*, plutôt que *Lœbel*. Le syndic de la ville Hoke, le *Journal* du résident Khunitz et le bourgeois Ruiss, témoins du siége, écrivent *Lœwel*. Geellen, dans sa *Relation*, a donc bien fait de traduire *le bastion du Lion*. L'historiographe hollandais Roccoles, dont le livre n'est qu'un panégyrique de l'intrépidité du duc de Saxe et des troupes saxonnes, a traduit *Lœbel bastey* par le *bastion Le Bel*, p. 249; c'est ainsi qu'il désigne, p. 218, le village des Croates sous le nom de *village des Cravattes*. Roccoles est, parmi les historiens qui ont écrit sur cette époque, le seul qui ait publié jour par jour les *mots du guet* donnés à la garnison de Vienne. Il a évidemment puisé ses matériaux dans les relations saxonnes.

en face du ravelin compris entre les deux bastions, le grand-vizir, dont la tente était dressée à Saint-Ulrich [1], prit position avec l'aga, premier lieutenant-général des janissaires, et les troupes de Roumilie sous les ordres du beglerbeg Koutschouk Hasan-Pascha. A droite et vis-à-vis le bastion du Château, étaient postés le gouverneur de Diarbekr, Kara Mohammed-Pascha, celui de Haleb, Eboubekr-Pascha, et celui d'Anatolie, Ahmed-Pascha, avec le troisième lieutenant-général des janissaires ou saghardji-baschi. Sur la gauche, le bastion du Petit-Lion avait pour assaillans le gouverneur de Temeswar, Ahmed-Pascha, le beglerbeg de Siwas, Khalil-Pascha, celui de Karamanie, et le samsoundji-baschi ou second lieutenant-général des janissaires [2].

Ce jour là même, un incendie faillit réduire toute la ville en cendres, comme les faubourgs l'avaient été la veille par ordre du commandant supérieur. Le feu, ayant éclaté dans la cour des Écossais, dévora les palais de Traun, d'Auersperg et de Palffy; déjà il menaçait d'envahir l'arsenal et la poudrière situés à la Porte-Neuve et dans la Tour-Rouge, lorsque la présence d'esprit de Guido de Starhemberg, neveu du gouverneur, jeune homme de vingt-six ans, qui depuis commanda en Espagne, sauva la capitale de l'Autriche; une distance de quarante pas seulement sé-

[1] Aujourd'hui *Maria Trost am Platzel.*

[2] Raschid, I, f. 103. Toute sa *Relation* du siége de Vienne est traduite dans l'*Almanach historique* d'Hormayr, 1824. Vâlkern, p. 36, fait figurer à l'aile droite Houseln, pascha de Damas.]

paraît les flammes d'un magasin contenant dix-huit cents barils de poudre. Pour arrêter leur marche envahissante, il fit démolir les bâtimens les plus voisins et inonder la poudrière.

L'artillerie des assiégés était commandée par le colonel mecklembourgeois, Christophe de Bœrner, le lieutenant-colonel Gschwind, dont l'aïeul s'était acquis un grand renom parmi les Karynthiens lors du premier siége de Vienne, les capitaines Weidlinger, un noble bohémien, les Saxons Mied et Zimmermann, le Danois Cressel [1] et le Viennois Wilhelm Jemagne [2].

Deux jours après, le gouverneur d'Adana, Esseïd Mohammed-Pascha, le sandjak de Hamid Hasan avec ses troupes, et la milice égyptienne portée au contingent habituel, c'est-à-dire à trois mille hommes [3], le sandjak de Saroukhan ou de Magnésie, Ahmed-Pascha, et celui de Nicopolis, Ali-Pascha, furent détachés à la poursuite du corps d'armée du prince de Lorraine qui, sortant de la cité Léopold, traversait le Danube avec dix régimens de cuirassiers, cinq de dragons, trois de croates et les troupes polonaises gui-

[1] Le professeur Engelstoft l'a du moins désigné comme Danois, dans son *Mémoire* sur le siége de Vienne, tome III, du *Calendrier historique de Danemarck*, 1817.

[2] Valkern, p. 31, et *Histoire des troubles de Hongrie*, p. 58, où les noms propres sont étrangement défigurés. Ainsi *Zimmr'and* est mis pour Zimmermann, *Midm* pour Mied, et *Geschwinen* pour Gschwind.

[3] Le khattischerif, qui ordonne la levée de ces trois mille hommes, est le quatrième mentionné dans les écrits politiques de l'interprète Le Grand. Bibliothèque impériale, no 425.

dées par le prince Lubomirsky [1] (16 juillet 1683).

La retraite de ce corps d'armée n'était pas encore entièrement effectuée lorsque les Turcs passèrent le Danube et fondirent sur l'arrière-garde du prince de Lorraine. A la suite d'un combat qui dura deux heures, les Turcs ramenèrent au camp cent deux prisonniers et rapportèrent quatre cents têtes [2]; mais ils ne purent empêcher que le grand pont du Danube fut jeté bas par le général Schultz qui protégeait la retraite. Bientôt, la cité Léopold fut tout entière livrée aux flammes; toutes ses églises et tous ses couvens devinrent la proie de l'incendie, ainsi que la Nouvelle Favorite (résidence impériale du jardin de la prairie).

Cependant les assiégés élevèrent successivement sur la hauteur du village des Croates, de la Cour-Rouge et de la fabrique de colle, dix batteries [3] dirigées contre les bastions du Château et du Lion et le ravelin, et deux autres dans la cité Léopold [4]. Dans la ville, des contre-batteries, sur les bastions de Karinthie, du Château et du Lion, furent opposées aux bat-

1 C'étaient les régimens de cuirassiers Caprara, Rabatta, Dünwald, Gondoli, Tuaffe, Mercy, Halleweil, Montecuccoli et Goez; les régimens de dragons Schultz, Styrumb, Savoie, Kouffstein, Herbeville; les régimens de Croates Lodron, Ker, Riccardi. Vâlkern, p. 32.

2 Raschid, I, f. 104. Comme ce fait d'armes, que Raschid, entre tous les historiens du siége de Vienne, a raconté avec le plus de détails, a été mentionné par Hormayr, dans son *Manuel historique*, il n'y a aucune raison pour que cette *Relation* ne fasse pas autorité aux yeux mêmes des historiens autrichiens.

3 Hocke, Vâlkern et Huhn disent que ces batteries furent élevées les 14, 15, 16, 17, 18, 20, 26, 27 juillet et 8 août.

4 16 et 19 juillet, suivant Hocke, Vâlkern et Huhn.

teries turques; environ trente canons ou obusiers furent employés à leur armement [1]. Afin de remédier au manque de troupes régulières, cinq corps furent organisés dans la ville; ils furent composés des étudians, des compagnons d'entrepôts ou négocians en gros, des officiers et des affranchis [2] de cour, des employés secrétaires et teneurs de livres ou officiers de la chambre. Toute sonnerie fut interdite : la grosse cloche de Saint-Étienne, qu'on appelait *Angstern* (angoisse) donna le signal du combat et sonna le tocsin d'alarme. Au son de cette cloche, qui pendant le second siége de Vienne joua le même rôle que, lors du premier, la clochette dont le tintement appelait les fidèles à primes ou à matines, les soldats devaient se trouver réunis sur les remparts, les bourgeois dans la cour, l'université dans la *Freyung*, les marchands et les employés sur le marché neuf.

Le camp ottoman enserrait la ville et ses faubourgs dans un immense demi-cercle qui, partant de la rive droite du Danube, de la Schwechat et du nouvel édifice, passait par Vœsendorf et Inzersdorf, Schœnbrunn, Hiezing et Ottakring [3], Herrnals, Wæhring et Dœbling jusqu'à Heiligenstadt et Nussdorf, et venait rejoindre le Danube, en décrivant une circonférence de sept lieues et plus. Les troupes dont nous avons

[1] Vingt pièces de 48, quatre de 36, vingt-trois de 24, trente-un mortiers, quatre de 200, deux de 150, cinq de 100 et dix de 60 livres. Hocke, 28.

[2] Un de ces affranchis de cour était Huhn, qui a décrit ce siége, p. 153.

[3] Dans la *Relation* de Geelen, V. p. 19, *Jetzny* est mis pour Hiezing, et *Haderkling* pour Ottakring.

parlé plus haut campaient en outre sur les rives du Danube, à partir de la maison de plaisance du Prater jusqu'à la chapelle de la prairie de Brigitte, à l'extrémité de laquelle on établit avec Nussdorf, des communications au moyen d'un pont jeté sur le Danube. Le soin de construire ce pont fut confié aux voïévodes de Valachie et de Moldavie qui, chargés de la surveillance des chemins et des ponts, servaient habituellement de pontonniers à l'armée ottomane, de même qu'autrefois les montagnards de Servie étaient toujours employés comme mineurs dans les armées byzantines.

Les Turcs firent descendre toutes les embarcations qu'ils trouvèrent à Klosterneubourg et à Nussdorf le long du canal du Danube, afin de construire à la place du pont incendié un pont de bateaux propre à faciliter l'assaut (2 août 1683). Quelques hommes déterminés, sortis des rangs de la milice urbaine, incendièrent ces embarcations ou les conduisirent dans le canal de l'arsenal. L'artillerie des troupes stationnées sur la rive gauche du Danube ne permit pas non plus aux Turcs de construire un grand pont sur ce fleuve comme ils en avaient le projet ; ce fut dans cette circonstance que le colonel Heissler et le comte Archinto, qui étaient allés reconnaître les mouvemens de l'armée ottomane, abandonnés de leur batelier, se jetèrent dans le Danube et le franchirent à la nage, sous les yeux de l'ennemi, comme Horatius Coclès[1]. Une crue du

[1] Huhn, p. 83, compare cette action à celle de Gidéon et de son écuyer.

Danube détruisit le pont de bateaux élevé à Nussdorf [1], mais ce désastre fut bientôt réparé.

Bien que la construction des ponts fût l'attribut spécial des Moldaves et des Valaques, le camp du prince de Valachie, Scherban Cantacuzène, qui avait séduit l'épouse de son prédécesseur Duka et auquel Kara Moustafa avait donné le surnom d'un de ses prédécesseurs, celui de *Scheïtanoghli*, fils de Satan, parce qu'il montait à cheval avec la même habileté qu'il déploya pour arriver au trône, son camp, dis-je, n'était pas situé aux bords du Danube, mais bien dans le petit bois dit Gatterhœlzel, près de Hetzendorf. Sur l'emplacement des bois qu'il fit abattre pour servir à la construction des ponts sur le Danube, une grande croix de six aunes de hauteur fut élevée par son ordre, et on célébra journellement le sacrifice de la messe devant ce symbole de la foi chrétienne, ainsi que l'attesta une inscription latine gravée sur cette croix. Après la levée du siége, elle fut trouvée là par les Autrichiens et portée dans la cour de l'évêché; mais on ne tarda pas à la replacer dans le bois sus mentionné, et, lorsqu'on fêta au bout d'un siècle la délivrance

1 La *Relation* datée de Constantinople, qui figure sous le nº 886 parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale, donne sur Scherban et ses deux frères les détails qu'on va lire : *In Valachia il Principe moderno Serbano e uomo di gran spirito, potente e ricco per se stesso, amato dai Bojari e Grandi, ha gran parentela, due fratelli, uno Micaele, l'altro Constantino, questo ha studiato in Padova, persone mature di gran pratica e spirito, ha molti nipoti esperti, fra l'altri il Conte Brancovano che fu spesso Generale di queste provincie, persona di gran talenti, affetionato il Prencipe a V. M.*

de Vienne, elle témoignait encore de la piété du prince de Valachie, de l'adultère Scherban, surnommé le fils du diable.

Les travaux des assiégeans destinés à l'attaque des bastions du Lion et du Château et du ravelin intermédiaire, se poursuivaient avec activité ; les batteries de brèche et celles qui avaient été disposées dans la cité Léopold vis-à-vis le rempart et près de la tour Rouge, faisaient continuellement feu sur ces ouvrages. Le pascha de Saroukhan ou de Magnésie, et celui de Bosnie, Khizr-Pascha, qui occupaient la cité Léopold, reçurent l'ordre de surveiller les Moldaves et les Valaques auxquels on accordait peu de confiance. La porte de la tour Rouge, celles du Château et des Écossais avaient été murées dès le commencement du siége [1]; toutes le furent ultérieurement, à l'exception de la porte dite *Stubenthor*. Le dixième jour du siége, eut lieu l'explosion des premières mines à l'extrémité des contrescarpes des bastions du Lion et du Château (23 juillet 1683); dans tout le cours du siége, les Ottomans ne firent pas jouer plus de quarante mines [2] et les Autrichiens plus de dix contre-mines [3]; ce n'était rien en comparaison de ce qu'on avait fait en ce genre au siége de Candie; mais le nombre et la vivacité des attaques et des sorties, les progrès continuels

[1] Suivant Hocke et Vâlkern, les 16 et 20 juillet.

[2] Suivant Hocke, Vâlkern, Huhn, Ruiss, Geelen, Roccoles, les 6, 8, 9, 10, 11, 14, 15, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 25, 26, 27, 29, 30 et 31 août; les 2, 4, 6 et 10 septembre.

[3] Suivant les mêmes, les 23, 25, 28, 29, 30 et 31 juillet; les 2, 4, 5 16, 19 et 22 août, et 8 septembre.

de la tranchée et des batteries enterrées, les efforts des assiégés pour repousser l'ennemi, soit par la construction de blindes et d'épaulemens dans les fossés, soit en élevant des palissades et des antestatures sur les bastions et le ravelin déjà tombés en partie au pouvoir des Turcs, donnèrent lieu journellement aux combats les plus acharnés; dix-huit assauts furent livrés [1] et les assiégés effectuèrent vingt-quatre sorties [2].

Dans cette position critique qui se prolongea pendant soixante jours, les assiégés n'eurent que sept fois des nouvelles de l'armée impériale et l'espoir d'une prochaine délivrance. Les premières leur furent apportées le septième jour du siége par un marinier venu à la nage du camp du duc de Lorraine (21 juillet 1683). Le second messager qu'ils virent arriver fut Jacques Haider, domestique du résident impérial, M. de Khunitz, qui était retenu prisonnier au camp turc avec l'ambassadeur Polonais Proski, tandis que l'internonce Caprara était envoyé sous bonne escorte à Tuln. Comme il voulait s'en retourner en qualité d'exprès, sa demande éveilla les soupçons et il fut mis en état d'arrestation; cependant, il réussit plus tard à quitter le camp et à apporter pour la seconde fois des nouvelles aux assiégés. La même tâche fut

[1] Les assauts eurent lieu les 25 et 27 juillet; les 3, 6, 10, 12, 16, 18, 22, 24, 27, 28, 29 et 30 août; les 4, 5, 6 et 8 septembre. Hockes, Valkern, Huhn, Geelen, Roccoles.

[2] Les sorties eurent lieu les 16, 19, 23 et 28 juillet; les 5, 8, 9, 10, 16, 17, 18, 20, 22, 24, 25, 27, 30 et 31 août; 1, 2 et 3 septembre. Voir les mêmes auteurs.

entreprise avec succès par le lieutenant Gregorowitz (9 août 1683) et par le Polonais George François Koltschitzky de Szombor (13 août 1683), ancien interprète de la compagnie orientale de commerce, homme de ressources et de résolution, qui traversa le camp ottoman avec son domestique, en chantant des couplets en langue turque; parvenu ainsi jusqu'à Nussdorf, où des bateliers le transportèrent au camp impérial, il revint trois jours après, non sans avoir couru les plus grands dangers. Son domestique accomplit encore deux fois cette périlleuse mission avec le même bonheur [1]. En récompense d'un tel service, l'interprète de la compagnie orientale obtint, après la délivrance de Vienne, l'autorisation d'ouvrir le premier café qui ait été établi dans cette capitale, car la grande quantité de café qu'on trouva dans le camp ottoman en fit importer l'usage à Vienne et cette ville eut pour premier cafetier le Polonais Koltschitzky [2], surnommé le *frère Cœur*, parce qu'il avait coutume de saluer par cette dénomination familière les habitués de son établissement. Toutes les fois que les messagers servant d'intermédiaires entre le camp et les assiégés arrivaient heureusement au terme de leur voyage, on tirait un certain nombre de fusées du haut de la tour Saint-Etienne, et, lorsque l'armée impériale

[1] Entreprise héroïque et périlleuse de M. Georges-François Koltschitzky. Vienne. 1683, 4. Il était Polonais et non pas raiz, comme l'ont prétendu plusieurs écrivains.

[2] Dans la cour de Saint-Étienne, et ensuite à la *Bouteille bleue*, dans la petite rue de la Serrurerie.

arriva enfin pour délivrer la place, un semblable signal répondit du haut des montagnes dites Hermann et Calenberg, au feu de joie allumé à cette occasion. La lettre que Koltschitzky remit de la part du duc de Lorraine au comte de Starhemberg, annonça à ce dernier l'arrivée des troupes impériales, l'approche du roi de Pologne, l'occupation de Pressbourg et la double victoire remportée sur Tœkœli. Une dépêche écrite en chiffres et adressée par le commandant de la place au duc de Lorraine, tomba entre les mains du grand-vizir qui la fit renvoyer au bout d'une flèche dans le ravelin construit devant la porte du Château, après y avoir fait ajouter ces mots : « Il est inutile » d'écrire en chiffres; la triste position de la ville » est assez connue. Si les bourgeois de Vienne mé» connaissent la clémence du grand-vizir, ils sen» tiront bientôt le poids de la colère divine. » Cette note et deux sommations déposées sur le glacis, le jour même où Kara Moustafa campa sous les murs de Vienne, avaient été recueillies par des cavaliers sortis pour une escarmouche et portées au comte Starhemberg; ce furent les seules communications du grand-vizir avec les assiégés : toutes trois restèrent sans réponse.

Cependant les travaux de la tranchée avançaient lentement, mais avec toute la sécurité et les commodités désirables. A peine la terre fut-elle remuée que l'on recouvrit les galeries de poutres, sur lesquelles on entassa des sacs de sable pour les mettre à l'abri des grenades et même des bombes; des chambres

souterraines furent disposées pour les paschas et les sandjaks; ces appartemens furent pavés de briques et ornés de tapis, de sophas et d'images saintes enlevées aux églises chrétiennes. Le dix-huitième jour du siége, la tranchée atteignit enfin la contrescarpe où les Turcs en vinrent aux mains avec les assiégés, frappant à coups de bâton les soldats couchés derrière les palissades; ceux-ci ripostaient avec leurs hallebardes et des faux à longs manches, de l'invention du comte Daun (31 juillet 1683). Le lendemain, les Turcs, guidés par les indications des renégats et des rebelles hongrois [1], lancèrent sur la ville, mais surtout dans la direction de Saint-Etienne et de l'église des Capucins, des bombes dont l'explosion fit plus de peur que de mal (1er août 1683). Manquant de boulets, ils chargeaient leurs canons avec des pommeaux d'épée, des pierres et de la ferraille, au grand préjudice de leur artillerie. Dans la même nuit, ils se précipitèrent sur la pointe de la contrescarpe du ravelin sous une grêle de balles, de javelots et de flèches empoisonnées; dans cette attaque, les trois barons de Kottulinsky déployèrent un courage héroïque; deux d'entre eux périrent au champ d'honneur, le troisième fut grièvement blessé (3 août 1683).

Douze jours après, les Ottomans occupaient le rebord du bastion du Lion (15 août 1683). Les assiégés s'empressèrent de garnir les bastions du Lion et du Château, ainsi que les remparts intermédiaires, de

1 Huhn les nomme avec raison les Mamelucks chrétiens.

coupures flanquées de batteries situées à vingt-quatre pieds les unes des autres et de hauteur inégale, de sorte qu'une coupure rasait l'autre.

Le surlendemain, l'eunuque noir et trésorier Ali apporta au grand-vizir une lettre où le sultan lui prodiguait les louanges et les encouragemens; il lui remit en même temps, de la part de Mohammed, un sabre enrichi de diamans, un poignard, un panache de héron et une pelisse de drap d'or, doublée de zibeline (17 août 1683 — 23 schâban 1094). Trois jours après, mille Tatares furent envoyés au secours de Tœkœli (20 août 1683). Sur ces entrefaites, les comtes Drascovich, Nadasdy et Zichy arrivèrent au camp turc où ils jouèrent le même rôle que leurs compatriotes Vardaï, Athinaï et Pereny lors du premier siége de Vienne. Le jeune Zriny, beau-frère de Tœkœli, pris à la tête des Tatares dont la course se prolongea jusqu'aux bords de l'Enns, fut envoyé en Tyrol au château de Rottenbourg. Le quarantième jour du siége, le tiers du ravelin tomba au pouvoir des Turcs (23 août 1683). Mais, à partir de ce jour, l'ardeur des assiégeans diminua à vue d'œil, car, d'après un de leurs usages guerriers, aucun siége ne doit durer plus de quarante jours. Des milliers de musulmans avaient déjà succombé, soit dans les assauts, soit en repoussant les sorties des assiégés; le beglerbeg de Roumilie, Koutschouk Hasan, avait été emporté dans la tranchée devant le ravelin par un boulet de canon : il fut remplacé par Khoschzadé Hasan-Pascha resté à Altenbourg. Le poëte Rezmi, ami intime de l'aga des

janissaires, Moustafa pascha de Rodosto, avait été blessé au pied d'un éclat de bombe[1], et le defterdar Ahmed-Pascha était mort naturellement. Le quarante-septième jour, les Égyptiens, commandés par le gouverneur de Haleb, abandonnèrent la tranchée qu'ils occupaient sur l'aile droite devant le bastion du Château (31 août 1683). Les exhortations du grand-scheïkh Wani lui-même, qui se trouvait aussi dans la tranchée, obtinrent tout au plus des janissaires qu'ils patientassent encore quelques jours. On fit sauter de nouvelles mines, les assauts et les sorties se succédèrent, mais sans résultat décisif[2].

Le 29 août, jour de la décollation de saint Jean-Baptiste, et anniversaire de tant de succès remportés par les Turcs en Hongrie (la victoire de Mohacs, la prise de Belgrade et celle de Stuhlweissenbourg[3]), les assiégés craignirent un assaut capital, car, en supposant que le grand-vizir ignorât la prédestination qui semblait s'attacher à la journée du 29 août, il n'en était pas de même de ses conseillers, les rebelles hongrois. Cependant, les Turcs se bornèrent dans cette journée à faire sauter deux mines, et trois ou quatre cents hommes seulement montèrent à l'assaut; cinq jours après, les Turcs étaient maîtres du ravelin

[1] Voir la *Biographie des Poëtes*, par Safayi; celle de Rezmi est la 27e.

[2] Le 25 août eut lieu la sortie du comte Sereni et du duc de Wurtemberg; trois assauts eurent lieu les 26, 27 et 28. Vâlkern, p. 68, 71.

[3] Ces trois batailles eurent lieu effectivement le 29 août, mais non les prises d'Ofen et de Rhodes (25 décembre), comme les historiens du siége de Vienne l'ont tous affirmé à tort.

du Château que les assiégés avaient défendu pendant vingt-trois jours avec une rare intrépidité et où des milliers de musulmans avaient trouvé la mort (3 septembre 1683). Ils s'y retranchèrent aussitôt et y introduisirent pendant la nuit deux canons et deux mortiers, afin de battre en brèche à proximité le bastion du Château. Le lendemain, une vaste mine éclata près de ce bastion auquel trois ou quatre mille hommes livrèrent le même jour un assaut d'une heure et demie; ils parvinrent même à y planter leur drapeau, mais ils ne purent tenir contre le feu de la grosse artillerie impériale qui les prenait en flanc. La brèche ouverte par l'explosion de la mine fut aussitôt bordée de pieux et bouchée avec des tonneaux et des sacs de sable.

Une lettre écrite par un habitant de Vienne, apportée au camp ennemi par le domestique d'un médecin arménien, annonça aux Turcs que la ville ne contenait pas plus de cinq mille combattans, que les soldats et la bourgeoisie étaient en désaccord, et que le commandant de la place se trouvait dans la position la plus critique. Ces nouvelles déterminèrent le grand-vizir à tenter un nouvel assaut. Pendant vingt-quatre heures que dura cette attaque, les Turcs s'efforcèrent d'atteindre le point où ils étaient parvenus la veille, mais les assiégés, à l'abri derrière les antestatures, firent pleuvoir sur eux une telle grêle de balles, de coups de massues armées de pointes et de masses d'armes, que la plupart des assaillans roulèrent en bas du bastion. Le lendemain, éclatèrent sous le bastion du Lion

plusieurs mines, dont l'explosion renversa six toises de murailles épaisses de vingt-quatre pieds (6 septembre 1683). Plusieurs milliers de Turcs crurent l'occasion favorable pour monter à l'assaut, mais les défenseurs du bastion du Lion combattirent en effet comme des lions. Deux chevaliers chrétiens, l'un allemand et l'autre italien, le comte Starhemberg et le comte Horazio Sicco, succombèrent dans cette nouvelle lutte. La mémoire de ce dernier fut honorée par l'empereur Léopold, à la cour duquel il avait été élevé et qui lui décerna le titre de chevalier chrétien. Padoue, sa ville natale, lui érigea un buste en marbre [1] dans la cathédrale de cette ville près des tombeaux de plusieurs autres héros chrétiens, vainqueurs des Turcs, tels qu'Alexandre Contareni, l'effroi de Barberousse, Ornano, qui avait défendu Gênes contre les pirates turcs, et Christophe Sapieha, vainqueur d'Osman-Pascha à Camieniec, qui repose dans l'église de Saint-Antoine au milieu d'autres Polonais illustres.

Le lendemain, anniversaire de la levée du siége de Malte, le grand-vizir passa en revue son armée qui, dans le principe, forte de deux cent mille hommes, se trouvait réduite de plus d'un quart [xvi]. Trois jours après, le camp fut transféré auprès de la forêt de

[1] Voir l'inscription dans *Forestiere istruito*. Padua, 1816, p. 71. *D. O. M. Comiti Horatio Sicco Patritio Pat. qui avitam gloriam fortibus gestis æmulatus in propugnaculo Viennæ a Turcis obsessæ sagitta transfixus, cuniculi ruina pæne obrutus, demum plumbea glande trajectus, urbis, imperii, et religionis victima concidit, a Leopoldo Augusto, cujus in aula adoleverat, elogio christiani herois decoratus, Vincentius Paschalicus Patricius Venetus H. M. P. Anno salutis MDCLXXXVI.*

Dornbach, et les Ottomans se rangèrent vis-à-vis le Calenberg en ordre de bataille, car on venait d'apprendre que l'armée chrétienne approchait (9 septembre 1683). Le camp, situé près de la tour du Chien et de Gumpendorf, fut transporté sur la montagne de Vienne, et celui du Prater également au Calenberg. Le jour suivant, les Polonais et les Bavarois arrivaient à Klosterneubourg par Kœnigstetten, Saint-André, la vallée de Hagen et de Kirling, où ils opéraient leur jonction avec les Impériaux et les Saxons qui, longeant le Danube, y étaient arrivés en passant par Hœflein. Le lendemain, les chrétiens gravirent la montagne, et y prirent position en attendant la bataille qui devait anéantir l'armée ottomane. A la tombée de la nuit, arriva un cavalier qui venait de traverser le Danube à la nage, et apportait au duc de Lorraine ces lignes pressantes et laconiques du comte de Starhemberg : « Il n'y a plus de temps à perdre, » monseigneur ; je vous en supplie; ne perdez plus de » temps. » Au même instant, des artifices, tirés du haut de la tour Saint-Etienne, annoncèrent combien il était urgent de porter secours à la ville. Un bouquet de fusées répondit à ce signal de la cime du mont Hermann. Trois coups de canon tirés du bastion de Melker annoncèrent que Vienne attendait sa délivrance. Du haut du Calenberg, Sobieski écrivit pendant la nuit à la reine, sa chère Mariette, une lettre pleine de tendresse, pour lui rendre compte de l'état de l'armée et de la négligence des Turcs. « Nos en» nemis, écrivait-il, se sont bornés jusqu'à présent à

» lancer une cinquantaine de leurs escadrons avec » quelques mille janissaires, contre notre aile gauche » commandée par le prince de Lorraine et le prince » électoral de Saxe, qui occupent le couvent des Ca» maldules. Les Turcs semblent vouloir défendre le » ravin, j'y cours en terminant cette lettre. »

Aux premiers rayons du soleil, par une belle matinée d'automne, le dimanche 12 septembre, le vénérable prêtre Marco d'Aviano dit la messe à l'autel élevé sur le Léopoldsberg, et le roi de Pologne l'assista pendant le sacrifice. Sobieski fit ensuite agenouiller son fils et le reçut chevalier pour bien fixer dans sa mémoire le souvenir de cette grande journée; puis, se tournant vers ses principaux officiers, il leur rappela brièvement la victoire de Chocim, ajoutant qu'une nouvelle victoire remportée sous les murs de Vienne sauverait non-seulement une ville, mais toute la chrétienté.

Cinq coups de canon donnèrent le signal du combat. Sobieski, et sous lui le grand-hetman Jablonowski, commandaient l'aile droite, qui s'avança sur les hauteurs situées de l'autre côté de la montagne, et déboucha par Neustift et Dornbach. En tête de cette aile, figuraient les nobles Polonais Seniawski, Leszinski, Lanckoronski, Potocki et Rzewuski. L'aile gauche, qui suivit la direction de Nussdorf, était guidée par le duc de Lorraine, et en sous-ordre par les deux margraves Hermann et Louis de Bade, les généraux comtes Caprara et Leslie, le prince de Salm, deux ducs de Croy, le prince Lubomirsky, feld-maréchaux-lieutenans,

les majors-généraux, comtes Mercy et Taaffe; enfin, parmi les trente-trois princes qui faisaient partie de l'aile gauche, se trouvait Eugène de Savoie, âgé de dix-neuf ans. On remarquait au centre de l'armée les princes électoraux de Bavière et de Saxe, tous les frères de l'impératrice, Jean-Guillaume, Charles-Philippe, Louis-Antoine, Alexandre Sigismond et François-Louis, sous les ordres du prince électoral Max-Emmanuel de Bavière. Les troupes bavaroises, saxonnes et franconiennes étaient commandées par les ducs d'Eisenach-Weissenfels, de Saxen-Lauenbourg[1], de Brunswick-Lunebourg, de Wurtemberg, de Holstein et de Pfalzneubourg. On comptait encore dans les rangs de l'armée les princes de Baireuth et de Waldeck, les feld-maréchaux Golz, Flemmingen, Rabatta, Dünewald, les feld-maréchaux-lieutenans barons de Leihe et de Degenfeld, les waguemestres-généraux Bannau, Steinau, Thüngen, Runpel et Münster, les majors-généraux Gondola et Palffy. L'armée, échelonnée sur trois lignes de bataille, brûlait d'en venir aux mains[2]. C'était une belle armée et ce fut un beau jour que le 12 septembre 1683!

La bataille s'engagea sur l'aile gauche des chré-

[1] Huhn, p. 146, place de son autorité privée le duc de Lorraine à l'aile droite, sous les ordres du roi de Pologne.

[2] Voir la disposition des trois corps dans Uhlich. Pour avoir une idée générale de l'armée, voir, p. 128, le *Mémoire sur le siége de Vienne*, publié en trois suites dans la *Gazette militaire d'Autriche*, 1813. On ne trouve le plan et l'ordre de la bataille que dans l'ouvrage de l'ingénieur Suttinger, intitulé : *Délivrance de la Capitale et de la Résidence impériale de Vienne*. Dresde, 1686.

tiens, en face de laquelle les janissaires défendaient les ravins de Nussdorf et de Heiligenstadt. Dès le premier choc, le duc de Croy fut blessé, et son frère Maurice tué. Voyant les janissaires faiblir, le grand-vizir se porta au centre de l'armée ottomane, tandis que son kiaya, dans la tranchée, dirigeait sur la ville un feu non interrompu pour contenir la garnison. Les Autrichiens et les Saxons gagnaient du terrain pied à pied dans le ravin de Heiligenstadt, et parvinrent ainsi à Dœbling, où le gros des janissaires s'était jeté avec dix pièces de canon dans les gorges sablonneuses qu'on nomme encore aujourd'hui la redoute des Turcs. A deux heures de l'après-midi, le centre de l'armée, où se trouvaient les Bavarois et les Franconiens, n'avait pas encore donné. Ce fut à ce moment que les Polonais, débouchant de la forêt de Dornbach, fondirent sur l'ennemi. Entre autres guerriers intrépides, ils eurent à regretter Stanislas Potocki, Maczinski, et l'inébranlable Montreoski, qui s'était illustré à la bataille de Chocim. Du haut des collines qui s'élèvent en arrière de Dornbach, Maligni, frère de la reine, encourageait les siens. A quatre heures, les Turcs avaient été repoussés jusque dans les faubourgs où était situé leur quartier-général; pressés dans cette retraite, ils retournèrent leurs canons sur le champ des Écossais, et les pointèrent contre les Polonais. Mais l'alarme s'étant répandue au camp, tout le monde prit la fuite. Le combat dura une heure dans les faubourgs, et, à sept heures du soir, Vienne était délivrée, de même que Gratz, assiégée par Soulei-

man, l'avait été à sept heures du matin [1]; événement en souvenir duquel une cloche est sonnée tous les jours à cette même heure, comme pour féliciter les habitans de Gratz d'avoir échappé à l'esclavage des Turcs.

Le butin fut immense : trois cents pièces de canon, cinq mille tentes, entre autres celle du grand-vizir, avec toutes les chancelleries et les caisses de l'armée, six cents bourses remplies de piastres, les armes et les équipemens de Kara Moustafa, tous enrichis de pierreries, tombèrent aux mains des vainqueurs. Les Ottomans abandonnèrent leurs armes, leurs timbales et leurs drapeaux, à l'exception de celui du Prophète [2], que le grand-vizir, ou plutôt l'émir porte-étendard avait sauvé, et dont les vainqueurs crurent ou prétendirent s'être emparés. Plus de dix mille Turcs res-

1 Uhlich, p. 185, l. z, et Huhn, p. 149. Huhn dit que ce fut à cinq heures. Suivant Suttinger, p. 199, la ville ne fut délivrée qu'à sept heures.

2 C'est une grande erreur commise d'abord par Uhlich, et plus récemment dans l'*Histoire de Vienne*, dont tous les historiens du siége, mais surtout les modernes, auraient pu facilement se préserver, s'ils avaient seulement comparé la description de ce grand et magnifique étendard rouge brodé, que Sobieski envoya comme celui du Prophète au souverain pontife, à Rome, où il est conservé dans l'église de Saint-Pierre, avec la description que fait Benaglia de l'étendard sacré qui est de couleur verte. D'ailleurs on ne lit sur l'étendard de Mohammed que ces mots : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu*, tandis que celui dont il s'agit porte une pompeuse inscription, tirée du Koran, et expliquée dans un ouvrage spécial intitulé : *Descrizione dello standardo regale del G. Turco inviato dal Re di Polonia Giovanni III al sommo Pontefice Innocenzo XI. con la sposizione delle parole*, Napoli, 1681, avec des lettres du roi au pape et au P. Aviano.

tèrent sur le champ de bataille. Pendant le siége, la dyssenterie avait joint dans la ville ses ravages à ceux des boulets ennemis, et le comte de Starhemberg lui-même en avait été atteint. Vienne perdit entre autres généraux les comtes Souches et Leslie, les barons Walter et Kottolinski, Galenfels et l'ingénieur Rümpler, qui avait tenu simultanément dans le cours du siége l'épée et le compas.

Après le coucher du soleil, Sobieski écrivit sous la tente du grand-vizir, comme il l'avait fait dans la matinée sur le Calenberg, à la reine, la seule joie de son âme, la charmante et bien-aimée Mariette. Il lui disait dans cette lettre : « Je n'ai pas encore vu tout le butin, » mais il ne peut se comparer à celui que nous avons » recueilli à Chocim : quatre ou cinq carquois ornés de » rubis et de saphirs valent seuls mille ducats. Tu ne » me diras pas, mon cœur, ce que les femmes tatares » disent à leurs maris, lorsqu'ils reviennent les mains » vides : tu n'es pas un guerrier, puisque tu ne m'as » rien apporté ; car celui-là seul s'enrichit qui ne » craint pas de marcher en avant. Le vizir avait pris » dans un château impérial une belle autruche dont » il fit trancher la tête, de peur qu'elle ne retombât » aux mains des chrétiens. Il m'est impossible de te » faire concevoir le luxe raffiné qui régnait dans les » tentes du vizir : on y voyait des bains, de petits » jardins, des fontaines, des garennes, et jusqu'à un » perroquet. Lorsque le vizir vit qu'il ne pouvait plus » résister, il manda ses fils, pleura comme un enfant, » et dit au khan des Tatares : « Sauve-moi, si tu peux. »

» Le khan lui répondit : « Nous connaissons le roi de » Pologne ; il est impossible de lui résister : voyons » plutôt à nous tirer d'affaire. » Je ne puis te décrire » tout ce qui compose ma part de butin, mais les » objets principaux sont : une ceinture et deux mon- » tres enrichies de diamans, quatre ou cinq coutelas » très-riches, cinq carquois ornés de rubis, de sa- » phirs et de perles, des couvertures, des tapis et » mille petits riens, les plus belles fourrures de zibe- » line qui soient au monde. Les soldats ont pris beau- » coup de ceintures enrichies de diamans ; je ne sais » pas ce que les Turcs en peuvent faire, car ils ne » les portent pas habituellement ; peut-être se pro- » posaient-ils d'en parer les Viennoises dont ils comp- » taient s'emparer. J'ai une cassette en or massif con- » tenant trois plaques d'or de l'épaisseur d'un par- » chemin et couvertes de figures cabalistiques. Quant » au grand trésor, on ne sait pas ce qu'il est devenu : » je suis entré le premier sous les tentes du vizir, et » je n'y ai vu personne qui ait pu se l'approprier [1]. » Il faut ou qu'il ait été distribué aux troupes, ou

[1] Ce passage donne un démenti formel aux assertions des auteurs contemporains, suivant lesquels on aurait trouvé un trésor de deux millions sous la tente du grand-vizir. Uhlich est tombé, d'après eux, dans la même erreur (p. 191). Le massacre des trente mille prisonniers dont parle Coyer (*Histoire de Sobieski*. Leipzick, 1762, p. 417), et dont quelques autres réduisent le nombre à dix mille, n'est pas plus authentique. Il faut ranger parmi ces fables le récit de Salvandy, suivant lequel, dès le 5 septembre, une armée auxiliaire aurait descendu le Calenberg (III, p. 57) ; Jablonowsky, placé à l'aile droite, aurait repoussé les Tatares pendant la bataille jusqu'aux montagnes de Styrie (III, p. 88), et le soir il y aurait eu une éclipse de lune.

» qu'il n'ait pas suivi l'armée, ou qu'avant la bataille » on l'ait mis en sûreté en le renvoyant. »

M. de Khuniz, résident impérial, qui était retenu prisonnier au camp, et l'ambassadeur polonais Proski, furent rendus à la liberté; mais six mille hommes, onze mille femmes, quatorze mille jeunes filles et cinquante mille enfans furent traînés en esclavage, à l'exception de six cents enfans que recueillit sur le champ de bataille même l'évêque Collonitz, et qui furent nourris et élevés par ses soins. Collonitz, qui au siége de Candie avait si vaillamment défendu la chrétienté, se montra à celui de Vienne un génie bienfaisant de l'humanité, un second Vincent de Paule.

Le lendemain de la bataille, le roi de Pologne visita, avec les princes électoraux de Bavière et de Saxe, et le duc de Lorraine, les débris des fortifications (13 septembre 1683). Le duc de Wurtemberg ayant reçu, à la sortie du bastion du Lion, une flèche qui lui avait traversé la cuisse, ne put se joindre au cortége du roi. Sobieski parcourut la ville à cheval, en compagnie du prince de Bavière, précédé d'un grand étendard en étoffe d'or et de deux longs bâtons dorés, auxquels étaient suspendues les queues de cheval, insignes du commandement en chef qui avaient flotté devant la tente du grand-vizir. Dans la chapelle dite Lorette de l'église des Augustins, Sobieski se prosterna devant l'autel, la face contre terre, et entonna lui-même le *Te Deum*. Le comte Starhemberg offrit au roi, au prince royal et au prince électoral de Bavière, un banquet somptueux, pendant lequel

Sobieski, ami des arts et des sciènces et qui savait plusieurs langues, entre autres l'idiome turc, s'entretint longuement de Meninski avec l'interprète de cour Mesgnien.

Vienne était délivrée, et le flot destructeur de la puissance ottomane, qui déjà une première fois sous le règne de Souleïman, cent cinquante-quatre ans auparavant, était venu se briser contre les murs de Vienne comme devant une digue protectrice de la civilisation chrétienne contre la barbarie de l'Orient, après s'être montré plus menaçant et plus impétueux que jamais, avait enfin disparu sans retour.

# LIVRE LVIII.

Retraite et exécution de Kara Moustafa. — Les Turcs en Styrie. — Les Cosaques en Bessarabie. — Le reïs-efendi pendu, le defterdar étranglé. — Le khan de Crimée est déposé. — Chute de Wissegrad, de Waizen, de Hamzabeg. — Bataille de Hamzabeg. — Levée des siéges d'Ofen et de Camieniec. — Sainte alliance. — Les Vénitiens s'emparent de S. Maura et de Prévesa. — Conduite tenue à l'égard des capitaines de la flotte ottomane, des ambassadeurs français, russe, transylvanien. — Ouverture de la campagne en Dalmatie. — Délivrance de Gran. — Prise de Neuhæusel. — Incursions en Croatie. — Incendie de Novigrad, de Wissegrad et de Waizen. — Tœkœli, Scherban, Démétrius Cantacuzène et Cantemir. — Ambassade française. — Ambassade russe. — Mort de Wani. — Exécution de Scheïtan Ibrahim. — Destitution de Kara Ibrahim. — Souleïman, grand-vizir; son caractère et son gouvernement. — Siége d'Ofen. — Préparatifs pour la campagne prochaine. — Bannissemens. — Défaite de Mohacz. — Perte de châteaux en Croatie et en Esclavonie. — Sobieski en Moldavie. — Prise de Coron, de Zernata, de Calamata, de Chilafa, de Passava, de Gominizza, de Navarin, de Modon, de Napoli di Romania, d'Arcadie, de Thermis, de Sign, de Castel-Nuovo, de Patras, de Lepanto, de Castel-Tornèse, de Corinthe, de Misistra et d'Athènes. — Insurrection militaire. — Destitution du grand-vizir Souleïman. — Siawousch, grand-vizir. — Mohammed est détrôné.

Si la délivrance de Vienne est restée dans l'histoire comme un monument glorieux de la valeur chrétienne, si le siége de cette capitale a fait briller le courage et la persévérance des assiégés, d'un autre côté, ce fait d'armes a couvert de honte Kara Moustafa dont il a révélé l'avarice, l'orgueil et l'incapacité comme général en chef. Mu par cette avarice, et

pour s'approprier seul les trésors de la ville, il refusa de stimuler l'ardeur du soldat en lui promettant le pillage. C'est pourquoi il n'osa pas livrer un assaut général, et avisa à s'emparer de Vienne par voie de capitulation; dans son orgueil, il dédaigna de prendre connaissance de ce qui se passait derrière le Calenberg. Il ignorait entièrement que les troupes qui devaient secourir la ville et que l'on attendait depuis deux mois, ne pouvaient traverser le fleuve que sur un mauvais pont de bateaux et que les longues colonnes de l'ennemi débouchaient péniblement par la vallée de Hagen, en traversant Kirling et Weidling, et gravissaient, sur les derrières de son armée, le Calenberg, sans rencontrer le moindre obstacle. Au moment même où les chrétiens s'avançaient sur Tuln et Kœnigstetten, la ville était perdue si on eût donné un assaut général. Dans sa fuite sur Raab, tenant à la main l'étendard sacré du Prophète [1], il oublia le projet orgueilleux qu'il avait formé de fonder à l'occident de l'Europe un empire musulman dont Vienne eût été la capitale et lui-même le Sultan [2]. A peine fut-il arrivé devant cette ville qu'il donna un libre cours à sa colère en accablant de reproches le gouverneur d'Ofen, Ibrahim-Pascha, qui s'était enfui le premier à la bataille de Vienne : « Toi, vieux vizir, lui dit-il,

[1] « Il prend en main l'étendard de Mahomet, il l'emporte au plus vite. » Cantemir, LXXVIII. C'est dans l'*Adlerschwung* de Feigius, continuation d'Ortelius, p. 94, que l'on trouve la meilleure description du grand étendard envoyé à Rome (dont le fond était rouge et non vert), ainsi que l'explication du verset de la *Conquête*, tiré de la 48e Soura.

[2] Cantemir, LXIV. Il se réserve pour lui-même le titre de sultan.

» dont les cheveux ont blanchi au service de la Porte, » tu as donné l'exemple de la fuite pour satisfaire un » ressentiment personnel, et tu as ainsi causé notre » défaite, mais tu vas en porter la peine [1]; » et Ibrahim fut aussitôt livré au tschaousch-baschi pour être exécuté.

Le lendemain de la bataille, Collonitz chanta le *Te Deum* en présence de Sobieski dans la vieille cathédrale de Saint-Étienne; le son du canon qui n'avait pas grondé depuis deux jours, et le tintement joyeux des cloches muettes depuis environ deux mois annoncèrent la délivrance de Vienne au pays inquiet d'un silence aussi prolongé. Pendant ce temps, le grand-vizir opérait au camp de Raab des mutations dans les divers gouvernemens de l'empire. Celui d'Ofen, laissé vacant par l'exécution d'Ibrahim, fut donné à Kara Mohammed, alors gouverneur de Diarbekr; le gouvernement de ce pays fut confié à Ibrahim-Pascha, ancien gouverneur d'Erzeroum, qui fut remplacé par le silihdar Houseïn-Pascha. Les débris de l'armée s'arrêtèrent trois jours à Raab; le quatrième, après que l'on eut pris les mesures nécessaires pour faire sauter Tata, on marcha sur Ofen. La vaillante milice de l'Autriche supérieure défendit la frontière de Styrie contre les dévastations de l'armée turque avec autant de succès que lors du premier siége de Vienne sous le règne de Souleïman. Les habitans de Lilienfeld,

[1] Ces paroles (Raschid, I, vol. 106) sont aussi laconiques, aussi naturelles que les longs discours mis par Cantemir dans la bouche d'Ibrahim-Pascha semblent faux et empruntés.

qui avaient déjà repoussé deux assauts, sortirent de leur abbaye avec trois cents tirailleurs, afin de chasser les Tatares qui s'étaient retirés avec leur butin à Kleinzell, dans une caverne de rochers, et ils réussirent dans cette entreprise avec le secours des paysans de Hohenberg; deux cents esclaves chrétiens auxquels on rendit la liberté furent la plus belle part du butin, et formèrent de plus beaux trophées que les dix-huit têtes de turcs que les vainqueurs firent porter devant eux sur des piques à leur entrée triomphale dans Lilienfeld. Le prélat styrien Matthias Kalweis, auquel le prélat de Saint-Lambert avait envoyé de la poudre au nom des Etats de Styrie, repoussa heureusement, avec l'assistance de deux régimens de dragons [1], les Turcs de la Haute-Styrie par sa courageuse défense de Lilienfeld, ce boulevard de la Styrie en Autriche [2]; mais les Turcs qui s'étaient rassemblés à Saint-Gotthardt et à Gœssing (où se trouvaient trois paschas), se jetèrent dans la Basse-Styrie par Friedberg et Hartberg, à travers la belle vallée de Feistritz, qui avait tant souffert lors de la marche de Souleïman sur Gratz par Güns; ils firent des prisonniers et emmenèrent du bétail, dont ils vendirent sept cents têtes aux Turcs de Kanischa. Ils campèrent à six lieues de Gratz sur les bords de la Raab, passèrent cette rivière, et saccagèrent le haut et le bas Lim-

[1] Un régiment polonais et un autre commandé par Castelli. Feigius, p. 112.

[2] Le bouclier, ou pour mieux dire la pierre angulaire de Lilienfeld, contre laquelle l'armée se heurta si souvent. Feigius, *Adlerschwung*, p. 113.

bach, Neuhaus, Fehring et la fertile vallée de la Raab. A Gratz, la milice, forte de trois mille hommes, reçut ordre de prendre les armes. Le comte d'Herberstein occupa la Murr. Des corps auxiliaires de Carynthie et de Carniole, se rassemblèrent au château de Wildon, dont la tour était célèbre par le souvenir de Tycho-Brahé qui en avait fait son observatoire; les milices de Carniole étaient commandées par l'historien de sa patrie, Valvasor, qui devait défendre Fürstenfeld et Radkersbourg contre les Turcs. Il répartit ses hommes entre Burgau, Neidau, Hohenbruck, Rittengrab, Kapfenstein, Bertholdstein et le château de Hainfeld, si agréablement situé entre Hamm et Feld sur les bords de la Raab [1], où Charles de Saurau se tenait avec ses dragons. Le comte de Dietrichstein, qui était accouru au secours de Valvasor avec les cuirassiers du régiment de Metternich, battit les Turcs à Klech, au nord de Radkersbourg, leur tua trois cents hommes, et les poursuivit de l'autre côté de la Raab, jusqu'au-delà de Riegersbourg, l'Aornos Styrien. Ce château s'élève au sommet d'une montagne escarpée, de toutes parts isolée dans la plaine, et, comme dans l'enceinte de ses vastes murailles sont renfermés des vignobles et des champs de blé, il ne craint ni famine, ni siéges. Aussi, bien que Riegersbourg fût la forteresse-frontière de la Styrie

[1] Ce château avait été la résidence des seigneurs de Hainfeld dans le treizième siècle; plus tard il appartint aux comtes de Purgstall, et fut le domicile affecté au douaire de la dernière comtesse de Purgstall, la noble écossaise Jane Cranstoun.

contre la Hongrie et les Turcs, aussi long-temps que ceux-ci furent maîtres de ce dernier pays, la garnison de ce château les tint en respect au point qu'ils ne cherchèrent jamais à l'assiéger, ni même à l'investir.

Le roi de Pologne et le duc de Lorraine s'avancèrent jusqu'à Gran, forteresse de la frontière turque, en longeant le Danube; vis-à-vis de cette place et sur la rive gauche du fleuve, est situé Parkany, auquel les Turcs ont donné le singulier nom de Djigerdilen (*qui perce le cœur*). En allant de Komorn à cette dernière ville [1] (le jour anniversaire de la bataille de Lepanto), les Polonais poursuivirent un troupeau de bœufs, et tombèrent dans une embuscade que les Turcs leur avaient dressée au milieu d'une forêt; le comte Denhoff et deux mille hommes furent massacrés [2]; le roi et le prince royal coururent les plus grands dangers, et, s'ils échappèrent à l'esclavage, ils le durent au comte Dünewald, que le duc de Lorraine avait envoyé à leurs secours (7 octobre 1683). Afin d'éviter de nouveaux malheurs, la marche fut ainsi réglée: neuf mille cavaliers, dix-huit compagnies à pied, chacune forte de quatre cents hommes, formaient l'aile droite, où se trouvait en outre un corps de Polonais, sous les ordres du margrave de Bade avec Mercy et

[1] Et non pas à Parkany même. Cet événement est décrit très en détail dans une *Notice* sur la prise de la forteresse Barakan, jointe au *Diarium* de Khuniz.

[2] *Adlerschwung*, p. 118, et la *Notice* contenue dans le *Diarium* de Khuniz. L'historiographe de l'empire parle de dix mille morts au lieu de deux mille, et il évalue la force de l'armée impériale à cinquante mille hommes.

Gondola; le duc de Lorraine, avec Dünewald, Palffy et Taaffe, figuraient à l'aile gauche; Starhemberg et le duc de Croy commandaient l'infanterie. Les Polonais formaient trois corps d'armée, le roi commandait l'aile gauche et Jablonowski la droite. Deux jours après eut lieu la bataille à Parkany (9 octobre 1683). Les Turcs s'avancèrent au cri de guerre trois fois répété d'*Allah!* et se jetèrent avec la plus grande impétuosité sur l'aile gauche, où se trouvaient les Polonais encore tout furieux de la perte qu'ils avaient essuyée deux jours auparavant; le combat fut sanglant, car tous s'étaient juré de ne faire aucun quartier. Les Turcs furent culbutés et ramenés au pont de bateaux construit à Parkany qui se rompit sous le poids des fuyards; un grand nombre trouvèrent la mort soit dans les flots du Danube, soit dans les marais ou sous le fer des Polonais [1]. Sept mille Turcs périrent dans cette bataille; de ce nombre fut le gouverneur de Bosnie, Khizr-Pascha: parmi les douze cents prisonniers faits par les Impériaux, on remarqua les gouverneurs de Siwas et de Silistra, Khalil et Moustafa-Pascha; deux autres paschas, Schischman Mohammed-Pascha [2] et Schatir Ahmed-Pascha, avaient disparu. Le roi et le duc de Lorraine s'attribuèrent mutuellement

[1] La *Notice* de Khuniz; les *Anecdotes de Pologne*, par Daleyrac, et les lettres de Sobiesky.

[2] Ainsi nommé à cause de son embonpoint, comme Schischman Ibrahim-Pascha, dont Cantemir raconte qu'il avait avec lui un chirurgien français qui, tous les ans, lui ouvrait le ventre au mois de juin et au mois de juillet pour en retirer la graisse.

et avec une égale courtoisie l'honneur de la victoire. Les Polonais et les Allemands se montrèrent moins accommodans au sujet du butin recueilli à Parkany et dont le partage faillit engendrer la discorde, les premiers voulant s'en emparer tout seuls. Les Polonais laissés en garnison à Parkany furent tellement irrités à la vue des têtes de leurs compatriotes que l'on avait fichées sur des pieux, qu'ils massacrèrent tout ce qui se trouva sur leur passage, n'épargnant ni les femmes, ni les enfans; il paraît néanmoins que l'on parvint à sauver huit cents prisonniers chrétiens, parmi lesquels se trouvaient trente femmes et trente enfans.

Le grand-vizir envoya pour défendre Gran le sandjak d'Isparta, Arslan-Pascha, avec des janissaires, sous le commandement du sagardji-baschi, du samsoundji-baschi (lieutenans-généraux) et du senberekdji-baschi (colonel des arbalétriers [1]); il leur donna pour baschbogh, c'est-à-dire commandant-général, le gouverneur de Diarbekr, Ibrahim-Pascha; celui-ci parvint il est vrai à s'introduire dans la forteresse, mais à peine suivi de cinq cents hommes. Après avoir jeté un pont sur le Danube (20 octobre 1683), on prit d'assaut le blockhaus du mont Thomas; cent quatre-vingts Turcs furent massacrés et deux cents faits prisonniers. L'artillerie battit la ville en brèche pendant deux jours; le troisième, on donna l'assaut, mais sans succès. Sept mille boulets [2] avaient été tirés dans l'es-

[1] *Constitution et Administration de l'Empire ottoman*, II, p. 211. Colonel du 82e régiment de janissaires.

[2] Raschid, I, f. 107, parle même de sept mille bombes.

pace de trois jours; enfin le quatrième, les Turcs traitèrent de la reddition de la place par l'intermédiaire de l'interprète Lachoviz; les paschas se retirèrent avec sept cents hommes, et l'on s'empara de cinquante canons et de mille quintaux de poudre [1]. Ce fut ainsi que la ville de Gran, prise par Souleïman, à laquelle l'archiduc Mathias, avec cinquante mille hommes, avait inutilement livré six assauts consécutifs, que Mansfeld avait reprise aux Turcs, mais que Dampierre, forcé par la garnison, avait été obligé de leur rendre une seconde fois neuf années plus tard, tomba de nouveau au pouvoir des chrétiens. Dès lors, au lieu de continuer à être pour les Turcs une forteresse-frontière menaçant les Allemands et les Hongrois, elle servit de rempart à ces deux peuples contre les Ottomans.

Le lendemain de la bataille de Parkany (18 Schewal 1094, 10 octobre 1683), le grand-vizir se dirigea avec son armée d'Ofen sur Belgrade, et deux jours plus tard le Sultan quitta cette dernière ville pour se rendre à Andrinople [2]. Le jour anniversaire de la ba-

[1] Feigius, dans *Adlerschwung*, fait monter à sept cents le nombre de ceux qui se retirèrent; et dans la *Notice* du *Diarium* de Khuniz, il y a un zéro de trop, six mille.

[2] Raschid, I, f. 107, et plusieurs *Notices* particulières, telles que : 1° *Rapport général sur le siége et la prise de la grande forteresse hongroise Gran*, Strasbourg, 1683, 4, 3 vol.; et *Imhof au siége de Vienne*, Sulzbach, 1684. 2° *Relazione della vittoria delle armi Imperiali e polache sotto Strigonia ed acquisto del forte di Barkan*, Ven. 1684, 4, 3. 3° *Courte Notice sur la ville et la forteresse de Gran*, ainsi que les clauses de la capitulation qui fut signée le 27 octobre, le quatrième jour du siége; il s'y trouve joint un *Extrait* d'une lettre du duc de Lorraine à Sa Majesté

taille de Chocim reçut un nouvel éclat de la victoire que Sobieski remporta à Szecsen[1]. Le khan de Crimée, Mourad-Ghiraï, dont le grand-vizir était mécontent depuis le siége de Vienne, fut destitué et sa principauté fut donnée à Hadji-Ghiraï, qui nomma les deux fils de Sélim-Ghiraï, Dewlet-Ghiraï et Aazim-Ghiraï, le premier kalgha et le second noureddin. En apprenant la chute de Gran, le grand-vizir envoya au gouverneur d'Ofen, Kara Mohammed-Pascha, l'ordre de faire exécuter les paschas et généraux qui avaient rendu cette place; Bekir-Pascha[2] Schatir, Arslan-Pascha, le samsoundji, le sagardji, le senberekdji-baschis payèrent ainsi de leurs têtes la perte de cette forteresse. Bien-

impériale, datée de Gran du 28 octobre 1688, Ratisbonne. 4° *Notice détaillée et vraie faisant connaître comment la forteresse turque de Gran, située dans la Basse-Hongrie, tomba heureusement au pouvoir des chrétiens après un siége de courte durée et conduit très-activement, et à la suite d'une capitulation signée le* 27 *octobre de cette année* 1683. 5° Deux *Extraits* de lettres de Vienne et de Lintz annonçant la reddition de la forteresse de Gran, 1683, M. B. 6° Deux *Lettres* particulières de Vienne annonçant le combat sanglant qui eut lieu non loin de Raab, 1683, M. B., ensuite celui de Parkany. 7° Deux *Lettres* particulières, datées du camp impérial, annonçant la victoire remportée sur les Turcs non loin de Barkan, 1685. 8° *Tuba vaculis famæ Joannis III, ad Viennam et Parcanam obtentam victoriam buccinans auctore Adalberto Chiosciuski.*

1 Lettre de Sobieski. Schetzin (Szecsen), le jour de la Saint-Martin.

2 Dans le *Polish manuscript or the secret History of the reign of John Sobiesky, containing a particular account of the siege of Vienna, by Dalerac a domestic of the late king of Poland* (London 1700), se trouve ce dernier fragment : *Of letter from the Aubelcire* (Abubekr) *passa of Aleppo to the king of Poland, October* 26, et il paraît certain que plusieurs faits contenus dans ce livre ne sont pas exacts, par exemple, p. 358, que la bataille qui précéda la délivrance de Vienne dura quatorze ou quinze heures. Il faut dire quatre ou cinq heures.

tôt après le gouverneur de Damas, le jeune Houseïn, mourut à Pest de mort naturelle; il avait été battu plus d'une fois dans des combats célèbres par le comte de Souches à Lewenz, par Rakoczy en Transylvanie, par Sobieski à Chocim; mais ce n'en n'était pas moins un des plus vaillans guerriers de l'empire ottoman. Au siége de Vienne, il s'était distingué sur le ravelin devant le bastion du Château, et, aux environs de cette capitale, il avait fait périr une troupe de rayas dans les marais [1].

Vers la fin de la campagne qui suivit la délivrance de Vienne, Etienne Petreitschik, ancien prince de Moldavie, qui avait décidé du gain de la bataille de Chocim en se rangeant du côté des Polonais, et qui depuis était passé au service de la Pologne, entra en Bessarabie avec Kunicky, l'hetman des Cosaques Zaporogues, afin de venger les Polonais et les Cosaques sur les Tatares. Les horribles cruautés qui se commirent en son nom eussent été dignes du voïévode Drakul : des enfans brisés contre les remparts ou écorchés tous vifs, des jeunes filles déshonorées et ensuite massacrées, des vieillards mis à la torture, des

[1] Geropoldi raconte ce dernier trait de cruauté de la manière suivante, dans son style inintelligible et anti-historique, p. 301 : *D'animo crudel e barbaro è il Barbaro, peroche venendo sotto Vienna, sorpresi dal timor d'esser sorpresi certi sudditi della Porta habitanti in certo villagio (passorno sinch' egli con suoi passasse) all' erto d'un monte; ed egli incolpatigli di transgressori e violatori dei divieti del Sultano — fu a cercarli, e tutti si piccoli come grandi, si maschi come femine piombò nelle Pozzanghere del luogo. Caso si nero che bramabil era d'esser Polifemi per non vederlo, argi per lagrimarlo.*

femmes enceintes éventrées, tels furent les trophées de sa victoire. De même que Petreitschik poussa l'inhumanité jusqu'à ses dernières limites, de même son compagnon d'armes Kunicky exagéra le mérite de ses exploits par une jactance outrée, car il parle de trois cent mille barbares qu'il aurait anéantis [1]. De Tehin ou Bender, il s'était avancé jusqu'à Bialograd ou Akkerman, aussi nommé Mon Castro (4 décembre 1683), dans l'espérance d'y faire un riche butin. Aux environs de Tilgrotia, il rencontra les Turcs et les Tatares, les begs de Bender, le kaïmakam d'Akkerman et du Boudjack, les janissaires et les sipahis [2]. La victoire se déclara en faveur de Kunicky; dans un espace de quatre milles, on vit étendus sur la bruyère les cadavres de ceux qui avaient reçu la mort en fuyant; le beg de Bender et l'alaïbeg avaient péri, le kaïmakam et l'aga d'Akkerman avaient eu le même sort. Mais quatre semaines après, l'avant-dernier jour de l'année

[1] *Trecenta millia Barbarorum periisse dum scribit Cunikius, utitur linguæ suæ emphasi.* Fin de la *Notice* latine : *Victoria a Reg. sua Poloniæ Majestate in partibus confiniariis* 5 *die Dec. anni elapsi* 1683 *contra Turcos et Tartaros feliciter obtenta,* 5 feuilles in-4o, avec une appréciation concise, mais claire, des Cosaques du Don et du Dnieper, M. B. 2o *Copia litterarum Ducis Cosaccorum Kunicki, die* 7 *decembris* 1683 *Tehiniæ Urbe Valachiæ.* Ratisbone. M. Bibl. 3o *Extrait* d'une lettre adressée à Leurs Majestés impériale et polonaise, par le général des Cosaques Kunicky, et dans laquelle celui-ci raconte la victoire et la grande défaite des Turcs, publié à Cracovie le 1er janvier 1684.

[2] *Victoriam quarto decembris ad Tilgrotinum obtentam de Turcis ac Tartaris nuntiat, nimirum Bojos Tehinenses* (les begs de Bender), *Cajamacanum Bialogrodensem ac Budjaeensem, Janizeros, tum equites turcicos Spahios tartaricis equitantibus se junxisse.* La *Relation* dont il est parlé plus haut.

(30 décembre 1683), le nouveau khan, Hadji-Ghiraï, ayant avec lui des janissaires et des canons qu'on lui avait envoyés des bords du Danube, attaqua l'hetman des Zaporogues à Tubak, et le força, après plusieurs combats qui durèrent cinq jours, de se retirer vers le Pruth. Les Moldaves abandonnèrent l'armée de Kunicky, et se rendirent le jour de Noël à Yassy, où Kunicky rassembla ses Cosaques dispersés (4 janvier 1684). Petreitschik se tenait à Suczawa avec les Moldaves auxquels il ne pouvait non plus se fier. Abandonné par eux, il se retira au village de Domnestin, dans le district de Putna, où il fut fait prisonnier par son propre parent, Baiuski, et conduit en Pologne. Démétrius Cantacuzène, de la famille des Cantacuzènes du Fanar, qui avait reçu la principauté de Moldavie en récompense d'un marteau d'armes en argent dont il avait fait présent au Sultan le jour de la fête de la circoncision, fut installé par le khan des Tatares dans sa nouvelle dignité [1]. En même temps, et tandis que Kunicky ravageait la Bessarabie, la chute de Kara Moustafa se préparait à Andrinople. A la première nouvelle de la délivrance de Vienne, dont toute la faute avait été rejetée sur le gouverneur d'Ofen, Ibrahim-Pascha, qui venait d'être exécuté, le Sultan envoya au grand-vizir, conformément au kanoun, une lettre autographe et un sabre orné de pierreries, comme une marque de sa reconnaissance pour avoir

[1] Cantemir Mohamet, § 89. Dans Raschid, I, f. 110, Petreitschik s'appelle Patre Schapko, et Cunicky, Konuska.

sauvé l'armée d'une destruction complète [1]. Mais lorsqu'on apprit le résultat de la bataille de Parkany et la perte de Gran, les ennemis de Kara Moustafa eurent beau jeu pour agir contre lui, et parvinrent ainsi à abattre sa puissance.

A leur tête étaient le grand-écuyer [2], qui avait toujours été contraire à la campagne de Vienne, le kizlaraga et la sœur de Mohammed, la veuve du gouverneur d'Ofen qui avait été exécuté : tous cherchaient à attiser le feu qui couvait sous la cendre. Le grand chambellan Ghazazzadé Ahmedaga fut envoyé à Belgrade avec l'ordre d'apporter la tête de Kara Moustafa. Arrivé près de Belgrade, il fit part de sa mission, en recommandant le plus grand secret, à l'aga des janissaires Moustafa-Pascha de Rodosto, qui attendit l'arrivée du grand chambellan dans sa maison, avec

[1] La cause qui fit différer sa disgrâce (les présens envoyés à la Walidé, et dont parle Cantemir) constitue un anachronisme; mais le plus fort argument qu'il mit en œuvre consista à *remettre de riches présens à la sultane Walidé*, § 92. Le siége de Vienne fut levé le 12 septembre, et la Walidé était morte le 10 redjeb (5 juillet), par conséquent avant le siége de Vienne (!). Néanmoins, cet anachronisme fut répété par tous les auteurs européens qui ont écrit l'histoire de l'empire ottoman (Alix., II, p. 228). Le pendant de cette méprise historique, où Cantemir commet une erreur sous le triple rapport historique, géographique et philologique, est celle où cet auteur transforme en effet les Alpes d'été, *Despot Yaïla*, en un *Despote Taila*, qu'il fait chasser avec le Sultan à travers la Thrace et la Grèce, avant la chute de Vienne, et pendant que le Sultan était à Belgrade. « Il avait passé de plaine en plaine au travers de la Thrace et de » la Grèce, se divertissant à chasser avec le Despote Taila ! »

[2] On trouve de nombreuses preuves de cette inimitié dans la *Relazione particolare* del conte Caprara : *Il Cavallerizo maggior nemico arrabiato del G. V.*, p. 94.

quelques-uns de ses plus fidèles janissaires prêts à exécuter ses ordres. Amedaga entra dans Belgrade après le coucher du soleil (6 moharem 1095 — 25 décembre 1683), et avant minuit il se rendit avec l'aga des janissaires chez le grand-vizir, sur la personne duquel il exécuta l'ordre qu'il avait reçu [1]. Moustafa-Pascha, qui avait été choisi pour aider à l'exécution de cette sentence de mort, fut en même temps nommé gouverneur de Haleb avec le titre de serdar : comme tel, il prit sous sa garde l'étendard sacré du Prophète. Le grand chambellan prit note de quatre cent quatre-vingt-dix bourses que l'on trouva en argent comptant parmi les biens de Kara Moustafa, et les remit au nouveau serdar pour subvenir aux besoins de l'armée ; le reïs-efendi du grand-vizir, Telkhissi-zadé, qui remplissait en même temps les fonctions d'interprète, fut arrêté et renvoyé à Constantinople.

Telle fut la fin de Kara Moustafa, l'un des vizirs ottomans les plus orgueilleux et les plus fastueux ; il avait été dans le principe beau-frère de Kœprilü ;

1 C'est une nouvelle erreur de Cantemir : « Il lui montre l'ordre du » Grand-Seigneur daté le 6 moharrem 1095. » Ce n'était pas la date de l'ordre d'exécution, mais celle de l'exécution elle-même. Raschid, I, f. 106. Dans le *Codex*, n° 822, *Hist. prof.*, une *Relation* du 12 février 1684 rapporte l'exécution de Kara Moustafa de la manière suivante : *Strangolato il Grand Vezir il 25 Dec. un hora doppo mezzodi arrivato il Capidschibasci, andò dritto al Aga dei Gianizari che in un instante se n' ando al Gran Vezir col Ciausbasci insieme, che cosi era l'ordine del G. Signor; separata la testa dal busto, l'hanno spoliato et empitovi di Bumbace con ordifere cose, accioche non puzzi, e quel medesimo giorno ha dovuto ritornar per la posta il Capidschibasci, portando la testa di quel famoso Kara Mustafabassa al G. Signor.*

après la mort de ce dernier, il fut appelé à l'honneur dangereux de devenir le gendre du Sultan. Pendant toute la durée du grand-vizirat d'Ahmed Kœprilü, Kara Moustafa fut constamment attaché à la personne du Sultan en sa qualité de kaïmakam, et se trouva chargé des affaires les plus importantes; enfin, depuis sept ans, il était grand-vizir et il avait à peine cinquante ans. Il y avait dans son harem plus de quinze cents concubines avec au moins autant d'esclaves pour les servir, et sept cents eunuques noirs pour les garder; on comptait par milliers ses domestiques, ses chevaux, ses chiens, ses oiseaux de chasse [1]. Il a déjà été fait mention plus haut de ses exactions et de son avarice; mais il reste encore à parler des nombreux établissemens utiles qu'il a fondés comme grand-vizir dans beaucoup de villes de l'empire; c'est ainsi qu'il a fait construire des mosquées et des fontaines à Constantinople, à Andrinople, à Belgrade, à Galata et à Djidda; il dota Merzifoun, sa ville natale, d'une mosquée et d'un grand marché; il fit bâtir une mosquée, un bain et une médresé à Indjessou près de Kaïssarieh [2], mit ainsi ce pays à l'abri des bandes de brigands et y facilita les progrès de la civilisation; toutefois sa mémoire s'est transmise à la postérité moins par les monumens qu'il a élevés pendant son administration, que par le siége de Vienne [3] et les horreurs commises à Human.

[1] *Voyage du Sr. A. de la Motraye;* à La Haye, 1727, I, p. 349.

[2] Raschid, I, f. 107, et sa *Biographie* parmi celles des vizirs, par Osmanzadé-Efendi.

[3] Le petit livre : *Kara Moustafa, grand-vizir, histoire contenant son*

Ibrahim-Pascha, qui était arrivé à l'âge de soixante-trois ans en servant l'état avec une fidélité à toute épreuve, et qui avait rempli jusqu'alors les fonctions de kaïmakam, fut revêtu de la plus haute dignité de l'empire. D'abord page de Firari Moustafa-Pascha, ensuite kiaya de plusieurs vizirs et plus tard du kaïmakam, il passa par les grades de petit et de grand-écuyer et fut enfin nommé kaïmakam ; à cette charge était attachée celle de grand-amiral, mais il dut s'en démettre par la suite en faveur de Kaplan Moustafa-Pascha. En sa qualité de kaïmakam, il avait remplacé pendant sept années Kara Moustafa, presque continuellement absent de Constantinople, et maintenant il lui succéda dans la première dignité de l'empire.

Ce changement entraîna, comme à l'ordinaire, celui de beaucoup d'autres emplois importans soit dans l'Etat, soit à la cour. Le grand-écuyer, Souleimanaga de Bosnie, l'ennemi le plus acharné de Kara Moustafa, reçut les trois queues de cheval et fut en outre nommé kaïmakam [1]; il obtint en même temps une lettre autographe du Sultan, qui conféra ses précédentes fonctions au silihdar Schahin Moustafa aga. C'était faire rétrograder ce dernier dans la voie des honneurs, et cela contrairement aux réglemens du kanoun ; car le silihdar ou grand porteur d'armes,

*élévation, ses amours dans le sérail, ses divers emplois, le vrai sujet qui lui a fait entreprendre le siége de Vienne et les particularités de sa mort* (Paris, 1684, 12), est un roman depuis le commencement jusqu'à la fin (dans le genre du roman militaire hongrois de Happelius), et dans lequel Dona Manuela, la belle espagnole, joue un rôle important.

[1] Raschid, I, f. 180.

approchant de plus près la personne du Sultan que le grand-écuyer, avait plus de droits aux trois queues de cheval que ce dernier. Afin de lui rendre cette mortification moins pénible, la lettre autographe de sa nomination lui fut remise par le kizlaraga ; néanmoins il le remercia et demanda à ne pas être forcé d'accepter. On lui accorda alors les honneurs dus au beglerbeg de Roumilie avec la faculté de s'asseoir au diwan sous la coupole avec les vizirs, et de sortir, comme eux, accompagné de schatirs (laquais); voyant bien que s'il résistait encore il s'attirerait la disgrâce du Sultan, il accepta forcément sa nomination. Tel fut l'effet de ce ressentiment personnel que nourrissait à son égard le grand-écuyer, qui avait singulièrement gagné en puissance et en considération. Un jour Souleïmanaga s'étant approché à la chasse du silihdar et du premier chambellan, qui causaient ensemble, afin de prendre part à leur conversation, le silihdar l'apostropha en ces termes : « Peu t'importe » ce que nous disons, occupe-toi de ce qui se passe » à l'écurie. » Lorsque l'ancien grand-écuyer remit, en sa qualité de kaïmakam, les caisses de l'écurie impériale à son successeur, il lui dit : « Aga, vois » maintenant toi-même ce qui se passe à l'écurie. » A la chasse suivante, qui eut lieu dans le jardin d'Akbounar près d'Andrinople, le nouvel écuyer se tint à distance de l'étrier impérial, mais le Sultan n'y prit pas garde ; enfin, près de la fontaine Masslahat Tscheschmé (fontaine des affaires), il s'approcha, sensiblement ému, du Sultan, et lui demanda quel

crime il avait commis, pour qu'on lui ôtât la dignité de silihdar et qu'on le nommât à une charge inférieure, celle d'écuyer. Le Sultan le consola en mettant sous ses yeux l'exemple du grand-vizir qui était parvenu à être kaïmakam après avoir rempli les fonctions de grand-écuyer. Bientôt après mourut le grand-chambellan, Ghazaz Ahmedaga, qui avait été le favori et l'élève du grand-vizir Kara Moustafa, mais qui ne s'en était pas moins chargé de l'exécution de son bienfaiteur. Ce choix n'avait probablement d'autre motif que de faire tomber la victime plus sûrement dans le piége, la vue d'un ami bien connu ne devant lui inspirer aucune appréhension. Lors même que Ghazaz Ahmed n'eût pu éviter d'exécuter cet ordre, il aurait très-bien pu se dispenser d'empoisonner les derniers instans de son protecteur en lui disant : « Tout ce qui t'arrive en ce moment, » c'est toi-même qui l'as provoqué, n'en accuse donc » personne ; » et il ajouta encore d'autres paroles tout aussi inhumaines. L'historiographe ottoman fait observer que sans doute le métier de bourreau, qu'il fit auprès de son protecteur, abrégea sa propre vie. La place de grand-chambellan fut donnée au bosniaque Redjebaga, qui avait été laquais de l'ancien grand-écuyer, depuis le kaïmakam Souleïman, et qui, dans les chasses impériales, avait gagné les bonnes grâces du Sultan, faveur dans laquelle sut le maintenir le kaïmakam, son ancien maître et compatriote. Moustafa-Pascha, favori et gendre du Sultan, qui s'était probablement flatté de parvenir lui-même à la dignité de

grand-vizir, ayant par ses discours inquiété celui qui remplissait cette haute fonction encore plus que le Sultan, fut nommé grand-amiral et comme tel éloigné de la présence du Grand-Seigneur [1]. Ce fut ainsi que Kœprilü Moustafa-Pascha, qui, nommé gouverneur de Silistra et de Nicopolis [2] après la mort de la Walidé dont il gérait les biens, avait été invité à se rendre à Andrinople, se trouva tout-à-coup mis à la retraite avant d'être arrivé dans cette dernière ville [3]; le premier écuyer, Schahin Mirza, fut de même éloigné de la cour ; on le nomma commandant des Dardanelles, et l'on donna sa place au grand-chambellan Redjeb-Aga. L'exécution de Kara Moustafa entraîna celle de ses deux confidens les plus intimes ; son reïs-efendi Telkhissizadé tomba victime de la vengeance des ennemis de son maître, et fut pendu devant la mosquée de la tour aux trois escaliers tournans (3 sâ-

[1] *Il Gran Cancelliere novamente fatto un rinegato espagnolo detto Mustafa, qual e stato altre volte in questa carica.* Bibliothèque de la cour impériale et royale.

[2] Dans les *Biographies des Reïs-Efendi,* par Resmi Ahmed; la 49e. Voyez aussi l'*Histoire d'Isazadé* et le *Codex* 882 de la Bibliothèque I. R. *Maurocordato sborsato* 140 *borse.* Aprile 1684. *Sono cose deplorabili a veder tali tiranie inaudite.* Costantinopoli 30. Aprile 1684.

[3] *Il Defterdar strangolato per haver lasciato cader in mano dei Christiani il tesoro e denaro che serviva per paga alla milizia. Il Grand Cancelliere* (Reïs Efendi) *l'hanno impicato in publica piazza d'Adrianopoli ; tre giornate restò appicato. Maurocordato doppo molte torture promise* 300 *borse et pocco mancò che non fosse impiccato. Per sua fortuna arrivò una lettera del fratello del defunto Vezir Coprili, quale ha cercata per grazia la sua vita, dichiarato Interprete un certo rinegato suddito Veneziano Giavanni Antonio ora detto Sefer.* 14 Marzo 1684. *Relation de Constantinople,* Bibliothèque de la cour.

fer 1095 — 21 janvier 1684). Il eut pour successeur Moustafa, renégat espagnol, qui déjà deux fois avait remplacé le reïs-efendi dans l'exercice de ses fonctions. L'interprète de la Porte, Alexandre Maurocordato, eut le bonheur de se soustraire à la sentence de mort qui menaçait sa tête, en rejetant sur le reïs-efendi Telkhissizadé tous les torts des propositions de paix soustraites par Kara Moustafa à la connaissance du Sultan avant le commencement de la guerre, et en envoyant au trésor impérial deux cent cinquante bourses avec tout ce qu'il possédait de plus précieux; néanmoins, sa famille fut emprisonnée, et lui-même fut fustigé en présence du kaïmakam. L'ancien defterdar, Hassan-Pascha, qui était uni à Kara Moustafa par des liens de parenté, fut appelé à Andrinople et exécuté en chemin, à Schehrkœï, par le silakhschor Kara Ibrahimaga. On prétend que sa mort fut en grande partie due aux accusations calomnieuses de l'ancien djebedjiaga, Fazli, qui reprochait au defterdar de l'avoir fait destituer au siége de Vienne, sous prétexte que, blessé d'un coup de fusil, il était incapable de tout service ultérieur; cependant Fazli ne tira pas un grand profit de sa vengeance, car il tomba dans une extrême misère, et périt bientôt après sous la main du bourreau.

Le ressentiment que le grand-vizir Ibrahim nourrissait par jalousie contre tous ceux qui entouraient le Sultan, devint aussi funeste à Ishak-Efendi, qui jouissait plus que toute autre de l'intimité du maître, mais qui précédemment s'était déjà attiré le mécontente-

ment et l'inimitié d'Ibrahim. Ishak-Efendi fut chargé d'une mission pour l'Egypte. Etant arrivé à Eski-schehr, et là ne pouvant ou ne voulant pas aller plus loin, le grand-vizir lui envoya directement la permission de retourner à Constantinople, afin d'y rétablir sa santé. A son retour, il fut comblé d'attentions au nom du grand-vizir, et, d'après l'invitation de ce dernier, le kaïmakam et le seghban-baschi allèrent le voir, suivis de leurs officiers : mais en même temps Ibrahim-Pascha fit entrevoir au Sultan que Ishak-Efendi recevait à Constantinople des visites suspectes, de la part des généraux et des officiers de l'armée, et qu'il travaillait à la soulever contre l'autorité impériale. Il fut en conséquence exilé à Rhodes, où bientôt après il eut la tête tranchée [1].

Plusieurs mutations eurent lieu parmi les gouverneurs [2]; celui de Haleb, Ibrahim-Pascha, reçut l'ordre de défendre Ofen, parce que cette forteresse, le boulevard le plus formidable de l'empire ottoman sur la frontière occidentale, était surtout menacée depuis la délivrance de Vienne, et exigeait une défense active. Kara Mohammed-Pascha était donc gouverneur (wali), tandis qu'Ibrahim n'avait que le commandement de la garnison (mouhafiz). Le serasker Babatagh Souleïman-Pascha, manquant de troupes suffisantes pour tenir la campagne, le kiaya de la sultane Khasseki, Elhadj Houseïn, fut envoyé dans les pro-

[1] Raschid, f. 112.

[2] Osman-Pascha de Bosnie fut envoyé à Poschega, et il fut remplacé en Bosnie par Osmanpaschazadé Ahmed-Pascha.

vinces de Roumilie avec le titre de vizir, afin d'activer par sa présence la levée générale qui avait été prescrite[1]. Pour compléter la flotte, deux de ces capitaines (princes de la mer)[2], furent chargés de faire construire de grands vaisseaux de haut-bord, dont huit se trouvèrent prêts à mettre à la voile; deux de ces vaisseaux avaient cinquante, et six autres, quarante-cinq aunes de longueur. L'armement complet de ces bâtimens entraîna une dépense de cinq cent trente bourses. Afin de se procurer cette somme, on prit cent vingt bourses sur les revenus de Rhodes et de Chypre, vingt sur celle de Skenderoun, et les trois cent quatre-vingt-dix qui manquaient encore furent tirées du trésor[3].

Le changement du khan de Crimée, qui datait de quelques mois, ne répondit nullement à ce qu'on avait espéré de cette mesure, car le nouveau khan, Hadji-Ghiraï, dès son entrée en fonctions, s'était aliéné tous les esprits par son avarice; de telle sorte que la Crimée, mécontente et en partie soulevée, ne cessait d'envoyer des pétitions pour demander sa destitution. La Porte accueillit enfin toutes ces réclamations; Hadji-Ghiraï fut destitué, et sa place rendue à l'ancien khan Sélim-Ghiraï, qui fut rappelé de son exil à Rhodes[4]. Il est plus que probable que ce changement fut principalement dû aux deux fils de Sélim-Ghiraï,

[1] *Nefiri aam.*

[2] Missirlifade Ibrahim-Pascha et Dschefairli Baba Hasan. Raschid, I, f. 112.

[3] Raschid, I, f. 112. Il y a 490 au lieu de 390. C'est une faute d'impression.

[4] Dans l'*Histoire du royaume de la Chersonèse taurique*. Pétersbourg,

qui, sous Hadji-Ghiraï occupaient les places les plus éminentes de la principauté, celles de kalgha et de noureddin. Leur père les confirma tous deux dans leurs dignités. Le nouveau khan, que le grand-écuyer avait amené de Rhodes, son lieu d'exil, à Andrinople fut reçu dans le kœschk Amadia qui donne sur la Toundja, et entra à cheval avec le grand-vizir par la porte du kœschk [1] des cérémonies qui conduit au serai d'Andrinople, du côté du pont des Selliers. Là les seigneurs de l'étrier impérial, coiffés de leurs turbans de gala, vinrent grossir le cortége et complimenter le prince. Lorsque le cortége fut arrivé devant la tente qu'on avait dressée sur le rivage de la Toundja, le grand-vizir descendit de cheval et se plaça sur un tabouret, tandis que le khan s'assit sur la pierre que foule aux pieds le Sultan en descendant de cheval. Ce fut là que le kizlaraga reçut le khan auquel il donna la première place sous la tente. Le grand-vizir se leva et la tête couverte du selimi ou grand turban de cour, au lieu du kalewi, grand turban triangulaire orné d'une bande d'or transversale, il alla trouver le Sultan et lui demanda une audience pour le chef tatare, ce

1824, p. 388, il est dit : « Nous ne parlons ici d'Adgi (Hadschi) Ghiraï-» khan, qui n'occupa le trône qu'un instant, que pour ne pas laisser d'in-» terrègne. » Il régna neuf mois, et mourut à l'âge de quarante-un ans. Sebi Sejare, f. 129. Mais ce règne d'Hadji-Ghiraï est placé à tort dans cette histoire avant le siége de Vienne; ce ne fut pas Sélim-Ghiraï qui prit part à ce siége en qualité de khan, mais bien Mouradkhan. Dans de Guignes, l'année de la destitution de Mourad n'est pas non plus bien indiquée, la date de 1682 y figure pour celle de 1683. Sélim ne fut installé khan que le 22 redjeb 1095 (6 juillet 1684), et non pas en 1683 ou même 1682.

[1] *Idijé keschki*. Raschid, I, f. 111.

qui lui fut aussitôt accordé. La présentation eut lieu avec un plus grand cérémonial que pour les audiences ordinaires des ambassadeurs; ceux-ci sont introduits par le grand chambellan et le maréchal de la cour, tandis qu'en cette circonstance ce fut le kizlaraga lui-même qui remplit ces fonctions; d'un autre côté, au lieu de simples chambellans, ce furent les seigneurs de l'étrier, savoir le bostandji, l'écuyer, le premier chambellan et celui qui tient l'étrier impérial, qui donnèrent le bras au khan, lorsque celui-ci fut conduit en présence du Sultan pour lui baiser la main, honneur que l'on rendit encore aux ambassadeurs sous le règne de Souleïman, mais qui ne leur fut plus accordé depuis. Le khan s'assit sur un tapis que l'on avait étendu par terre, mais il se releva sur-le-champ pour rendre compte au Sultan des affaires les plus importantes de son gouvernement. Le kizlaraga le couvrit ensuite d'une kapanidja ou fourrure doublée en zibeline jusqu'à la hauteur des reins; le silihdar lui ceignit une épée ornée de pierreries; l'un des seigneurs qui assistait à l'audience lui mit sur la tête deux panaches de héron ornés d'aigrettes en diamant, et on lui compta deux mille ducats au lieu de mille que l'on a coutume de donner en pareille occasion. Enfin, lorsqu'il partit pour Babataghi, on lui fit encore présent d'un sabre d'honneur à fourreau d'or, d'une cotte de mailles à écailles d'or, d'un carquois couvert de perles, et de plusieurs chevaux de selle.

Vers le milieu de juin, le duc de Lorraine ayant rassemblé à Neutra (13 juin 1684) les troupes qui

se trouvaient sous le commandement du général Halleweil, de Heisler, du prince de Salm et du baron de Mercy, passa le pont de bateaux à Gran à la tête de douze régimens de cavalerie et de huit d'infanterie, et ordonna au colonel comte Styrumb de se diriger sur Wissegrad, qui se rendit après cinq jours de siége (18 juin 1684). Le commandant d'Ofen, ayant eu connaissance de ce mouvement, envoya, pour faire lever le siége, son kiaya, Roustemaga, le gouverneur de Hersek, Ahmed-Pascha, autrefois tschaousch-baschi, avec les guerriers de Syrmie, de Semendra, ceux de Pest et d'Ofen, ainsi que les Tatares commandés par le fils du khan. Avant la reddition de la place, ces troupes tombèrent sur le vaguemestre Halleweil qui périt dans l'action, et le défirent complètement. Mille guerriers tant morts que vivans furent conduits à Ofen, et « les braves qui s'étaient distingués dans la bataille, » dit l'historiographe de l'empire, suspendirent le sa- » bre de leur courage à la voûte des cieux [1]. » Comme les troupes impériales se dirigeaient sur Waizen, le gouverneur d'Ofen tint conseil pour savoir s'il valait mieux assiéger Gran que marcher au-devant des ennemis. Ce dernier parti ayant été adopté, le général en chief de l'armée turque, le serdâr Moustafa-Pascha, envoya à leur rencontre le gouverneur d'Ofen, Kara Mohammed-Pascha, ceux de Temeswar, Sidizadé Mohammed-Pascha d'Erlau, Ahmed-Pascha de Bosnie, Osman-Paschazadé Ahmed-Pascha, ainsi que le

1 *Tighi djeladetleri tâki aarsché assdilér*, Raschid, I, f. 113.

fils du khan et les troupes récemment arrivées d'Égypte. La bataille fut livrée près de Waizen (27 juin 1684)[1]; les Turcs furent battus et le gouverneur de Temeswar, Sidi Ahmed-Pascha, périt dans la mêlée. D'après les renseignemens fournis par les deux partis, de l'un et l'autre côté la perte de l'ennemi fut évaluée à mille hommes. Cette bataille entraîna la prise de Waizen, et le capucin Marcus d'Aviano qui, lors de la levée du siége de Vienne, avait dit sur le mont Léopold la messe servie par le roi de Pologne, donna la bénédiction sous la tente du duc de Lorraine après le *Te Deum*. La pauvreté évangélique du pieux moine Aviano avait plus contribué à exciter le courage de l'armée chrétienne et à la mener à la victoire, que l'astucieuse éloquence du prélat turc Wani, prédicateur de la cour et précepteur du Sultan, n'avait produit d'effet sur les Ottomans sous les murs de Vienne et dans les journées de Parkany et de Waizen.

L'armée impériale se dirigea vers la plaine de Rakos et vers Pest, que les Turcs avaient abandonné après y avoir mis le feu. « Les boulets que l'on tirait à » Ofen, dit l'historiographe de l'empire, précipitèrent, » à la vérité, une foule de maudits et de scélérats dans » le gouffre infernal, mais Pest tomba sans coup férir » au pouvoir d'un troupeau de pourceaux infidèles[2]. » L'île de Saint-André servit de point d'appui aux ponts

[1] *Description de la grande victoire remportée sur les Turcs par l'armée impériale, le 27 (17) juin 1684, près de Waizen.* Bibliothèque de Munich.

[2] Raschid, I, f. 113.

jetés sur le Danube près de Waizen; l'un de soixante bateaux sur le grand bras gauche du fleuve, l'autre de quarante sur le petit bras du même côté, que les Turcs nomment le *Gouffre des Bulgares* [1]. L'armée impériale prit position près de Saint-André, qu'ils ont nommé l'*Eglise-Blanche* [2]. Le serasker Moustafa-Pascha marcha à leur rencontre à la tête de toutes ses forces, avec les troupes de son propre gouvernement, c'est-à-dire de Haleb, et avec celles réunies des gouverneurs de Damas [3], de Roumilie [4], de Siwas [5], d'Adana [6], de Temeswar [7] et de Bosnie [8]. Dans l'armée impériale se trouvaient le duc de Lorraine, les princes de Neubourg et de Bade, les comtes Taaffe et Scherfenberg, Ernest et Maximilien Starhemberg, Gondola et le lieutenant feld-maréchal Caprara. Les Turcs furent repoussés et s'enfuirent jusqu'à Ofen. Le siége de cette ville étant inévitable, le serasker prit les mesures nécessaires pour sa défense, qu'il confia aux deux paschas Tscherkes Ahmed et Abdoulmoumin, à la tête des troupes d'Adana, de Karamanie, de Syrmie, de Semendra et d'Ofen, et de huit sandjaks de sipahis feudataires de Roumilie. On répara les fortifications, et, avec le reste de l'armée, le serasker campa près de Hamzabeg, petit bourg situé aux environs d'Ercsi, auquel Hamza, le sandjak de Stuhl-

1 *Boulghar boghasi*. Raschid, I, f. 113.
2 *Ak kilise*. Ibid. — 3 Hersekli Osman-Pascha.
4 Mohammed-Pascha. — 5 Kazizadé-Pascha.
6 Tscherkes Ahmed-Pascha. — 7 Osmanpaschazadé Ahmed-Pascha.
8 Ahmed-Pascha.

weissenbourg, avait donné son nom sous le règne de Souleïman, et où commandait alors un autre Hamzabeg, dont le nom était la terreur des Hongrois, comme autrefois celui de son homonyme, Hamzabeg de Szecsen, connu pour s'être emparé par ruse de la ville de Fülek. Le Hamzabeg dont il est ici question fit atteler à la charrue à côté d'un cheval, son prisonnier le vaillant comte Szapary, qu'il força ainsi de labourer la terre. Le frère d'armes de Szapary, le comte Batthianyi, délivra son ami, et lui livra son bourreau, afin qu'il pût tirer satisfaction du traitement indigne qu'il avait essuyé; mais le noble Szapary se vengea en chrétien et en philantrope, en donnant la liberté à celui qui l'avait persécuté; ce dernier, jugeant du chrétien par lui-même, s'était empoisonné; cependant, avant d'expirer, le barbare, touché de la noble conduite de son ennemi, embrassa le christianisme qui apprend aux hommes à faire du bien même à leurs ennemis [1].

Le 14 juillet, c'est-à-dire le jour même où l'année précédente Kara Moustafa avait commencé le siége de Vienne, le duc de Lorraine, avec son armée, se trouva sous les murs d'Ofen [2]. Sur la rive droite du Danube s'élève la forteresse bâtie sur une éminence ainsi que la Ville-Haute et au pied de laquelle la ville du Bord-de-l'Eau s'étend jusqu'au rivage du fleuve; dans la direction nord et sud on voit, au bas de la montagne, les

[1] Cet événement, qui se passa au siége d'Ofen, et que le comte de Mailath raconte dans l'*Almanach historique* de Hormayr, a fourni à Caroline Pichler le sujet d'un roman historique : *le Siége d'Ofen*.

[2] Il arriva le 14 avec son armée devant Ofen. Boethius, II, p. 261.

faubourgs dont le dernier portait autrefois comme il porte encore aujourd'hui le nom de Semelle (Taban), c'est-à-dire le long faubourg [1]. Vis-à-vis le côté nord de la forteresse où se trouve la porte de Vienne, s'élève le mont Joseph ou du Calvaire, que les Turcs appelaient la Colline des Douleurs [2], et au sud de la place, vis-à-vis le château royal, s'élève le Mont-Gerhard ou le Blocksberg, appelé par les Turcs la colline des Corneilles [3]; le faubourg du Nord (aujourd'hui Landstrasse et Neustift) était entouré de murailles et formait une ville à part que l'on appelait la Ville-Basse, par opposition à la Ville-Haute et à la ville du Bord-de-l'Eau. Elle avait trois portes : la porte du Coq [4], celle du Cimetière [5], et la Porte-Neuve [6]. La Ville-Haute ou la forteresse proprement dite avait aussi trois portes, savoir : la porte de Vienne [7], celle de la Vallée ou de l'Eau [8], et la porte de Stuhlweissenbourg; leurs noms indiquent en même temps leurs directions, de même que ceux des douze mosquées de la ville du Bord-de-l'Eau et de la Ville-Haute révèlent en partie ceux de leurs fondateurs [9].

1 *Taban* est le mot turc qui signifie *semelle:* de là *daltaban,* à semelle étroite, un bon marcheur, qui use ses semelles.

2 *Mihnet depesi,* dont Raschid, I, f. 145, 5, a fait *Mihnes.*

3 *Kargha haïri.* Raschid, I, f. 145.

4 *Khoros kapousi.* — 5 *Mezarlik kapousi.*

6 *Yeni kapou.* Bizzozeri, *la Sagra lega,* l. IV, p. 181, entre dans de plus grands détails que tous les historiens et topographes hongrois ou autres.

7 *Bedj kapousi.* — 8 *Owa kapousi.* Raschid, I, f. 114.

9 Dans la ville du Bord-de-l'Eau : 1o *Taban djamisi,* la mosquée de la Semelle; 2o *Mataf djamisi,* la mosquée de l'Enceinte; 3o *Sou djamisi,*

Après les dômes des mosquées, c'étaient les coupoles en plomb des bains qu'on remarquait surtout parmi les monumens d'Ofen. Trois de ces bains étaient situés au sud, dans le voisinage du mont Gerhard ou Blocksberg et deux autres, au nord, près du mont Joseph ou du Calvaire; les trois premiers étaient le Blocksbad, le Raizenbad et le Brückenbad ou bain du pont; avant Mathias Corvin, le Raizenbad était appelé le bain royal; le Brückenbad avait été construit par les ordres de Moustafa-Pascha Sokolli, qui avait puissamment contribué à l'embellissement d'Ofen [1].

Au nord de la ville, se trouvent le bain impérial et le Sprengerbad; le premier était aussi appelé le bain de Welikhan ou de Welibeg [2]; le second, que les

la mosquée du Bord-de-l'Eau; 4° *Toïghoun djamisi*, la mosquée du Faucon, ainsi nommée d'après Toïghoun-Pascha; 5° *Moustafa djamisi*, du nom de Moustafa-Pascha; 6° *Hadji Ahmed djamisi*, bâtie par les ordres de Hadji Ahmed. Dans la ville Haute : 1° *Séraïlik djamisi*, la mosquée du Château-Impérial; 2° *Pascha djamisi*, la mosquée du Pascha; 3° *Yeni djamisi*, la Nouvelle-Mosquée; 4° *Saat djamisi*, la mosquée de l'Horloge; 5° *Eski djamisi*, la Vieille-Mosquée; 6° *Feth djamisi*, la mosquée du Siége. Bizzozeri, II, p. 181.

[1] III, V, p. 446. Comme il ne fut gouverneur qu'en 1566, il est impossible qu'il ait fait construire les bains dont il s'agit en 1556, ainsi que le prétend Schrams, d'après Istuanfi, dans sa *Description complète de la ville d'Ofen*, p. 584. Or, cette description est très-incomplète : c'est ainsi, par exemple, que, suivant lui, les murailles d'Ofen auraient été élevées par Arslan en 1600, sous le règne de Souleïman Ier (ce ne fut pas Arslan, mais Moustafa), p. 110. Cette description de Schrams est très-inférieure à l'*Epitome rerum memorabilium de urbe Budensi*, par Miller, où l'on remarque au moins un plan de la ville.

[2] Hadji Khalfa Roumili, et le plan qui se trouve joint à la *Description d'Ofen*, Francfort, 1687.

Turcs appelaient indifféremment le Takhatalü ou le bain de Pest, fut recouvert d'un dôme par les ordres de Mohammed-Pascha Yahyaoghli, troisième gouverneur turc d'Ofen et père de Mohammed surnommé le lion; de sorte que cette ville doit la construction de deux de ses plus beaux établissemens de bains à un gouverneur de la famille Yahyapaschaoghli et à Moustafa, neveu de Sokolli.

A l'approche de l'armée impériale, les Turcs abandonnèrent le bain impérial et le moulin royal qui est mû par la source du bain et se retirèrent dans la ville du Bord-de-l'Eau (19 juillet 1684). Celle-ci ayant été prise d'assaut le sixième jour du siége, les assiégés se retirèrent dans la citadelle et barricadèrent la porte de Vienne. Trois jours après, le duc de Lorraine marcha contre l'armée ottomane, commandée par Souleïman-Pascha, et campée aux environs de Hamzabeg, sur la hauteur d'Ercsi (22 juillet 1684); il la battit et s'empara de douze drapeaux, de deux timbales, d'un grand nombre de tentes et de chevaux superbes, et du grand étendard du serasker; cet étendard avait huit aunes de long sur quatre de large; il était couleur de sang et représentait l'épée à deux tranchans d'Omar; on y voyait écrit le dogme fondamental de l'islamisme: *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mohammed est son Prophète*, ainsi que la formule qui sert de préambule à toutes les sentences: *Au nom du Dieu très-clément et très-miséricordieux* [1]. Cette bannière de

[1] *Traduction et explication des sentences, symboles et signes cabalis-*

Hamzabeg fut suspendue d'abord au dôme de Saint-Etienne, et de là elle fut portée à l'arsenal civil, où son vaste fond rouge, en se déroulant du haut des murs, rappelle encore la longue et sanglante lutte dans laquelle l'Autriche triompha enfin des Ottomans, ennemis nés de la civilisation européenne.

Le jour même où Charles de Lorraine vainquit le Serasker Souleïman-Pascha devant Hamzabeg, Leslie et Trautmannsdorf battirent les paschas de Bosnie et de Gradiska près de Veroviz en Croatie [1]; cette circonstance détermina la reddition de cette dernière place, qui rentra de nouveau sous la domination impériale, après avoir appartenu aux Turcs pendant cent trente-un ans. Bresoviz, Sopia, Slatina, Wewazin et d'autres châteaux forts ne tardèrent pas à succomber. Les impériaux qui assiégeaient Ofen dressèrent des batteries sur quatre points différents. Vis-à-vis le côté nord de la citadelle, que les Turcs appelaient le Chateau de Terre [2], ils armèrent deux batteries avec huit pièces de 48, onze fauconniers et

*tiques qu'on remarque sur les drapeaux pris à l'ennemi du nom chrétien le 12 septembre 1683, et sur l'étendard principal dont on s'empara près de Hamzabeg le 22 juillet 1684*, Vienne, 1684, avec des figures de Koltschitzky, 10 feuilles, Bibliothèque I. R., XXXIIXe vol., 124; et *Description vraie et détaillée de tout ce qui s'est passé de remarquable au commencement et à la fin de la campagne faite par l'armée impériale en Hongrie, dans l'année 1684, où l'on trouvera des renseignemens exacts sur le siége de la ville d'Ofen*, par J. T. G. S. Nuremberg, 1684. M. B.

[1] Que Cantemir appelle par corruption *Wirrovit* (voyez Mahomet, IV, 104).

[2] *Toprak kalaasi*. Raschid, I, f. 114.

huit mortiers; ils en garnirent deux autres avec vingt pièces de 48 et douze mortiers sur la Colline des Corneilles (le Bloksberg), vis-à-vis la porte de la Vallée (porte du bord de l'eau); au pied du Bloksberg on dressa une batterie dans la direction de Pest avec sept pièces de 48, quatre mortiers et quelques fauconniers, au pied de la colline de Gürz Elias (mont Joseph); une autre fut construite avec sept pièces de 48 et à mi-côte; une autre encore fut dressée avec quatre petits canons, quatre mortiers et sept fauconniers. Ces batteries étaient dirigées contre le Chateau de Terre, la porte de la Vallée et les trois tours de la citadelle, dont l'une s'appelait la tour de Kasim-Pascha, l'autre celle de la Tête-Noire (Karabasch) et la troisième, la tour des Francs. Tous les jours quarante-trois canons de siége et vingt-huit mortiers tiraient de mille à quinze cents boulets contre la forteresse, et y lançaient de sept à huit cents bombes; une mine considérable qu'ils firent sauter dans la direction de la tour du Chateau de Terre fit beaucoup plus de mal aux assiégeans qu'aux assiégés; et des mineurs de la ville, tirés des troupes de Roumilie et auxquels on promit des fiefs en cas de réussite, découvrirent et détruisirent trois mines creusées près de la tour de Kasim-Pascha.

Les assiégés firent des sorties fréquentes où ils déployèrent beaucoup de courage, mais ils furent toujours repoussés avec perte. Ce fut dans un combat de ce genre que le prince de Savoie reçut un coup de feu au bras, et que la bourre d'un canon brisa la

main au gouverneur d'Ofen, Kara Mohammed, qui exerçait les mineurs hors de la porte de la Vallée (20 juillet 1684); malgré cet accident, il ne cessa pas de commander; et il était couché au seuil de son palais, lorsqu'une bombe, venant à éclater près de son lit de repos, lui déchira le bas-ventre. Il fit aussitôt appeler près de lui Ibrahim-Pascha, les beglerbegs et les begs, auxquels il présenta Ibrahim comme son successeur en les exhortant à continuer leur courageuse défense; une demi-heure après, il avait cessé de vivre (18 schâban 1095 — 1er août 1684).

Ibrahim marcha dignement sur les traces de Kara Mohammed-Pascha, de celui qui avait commandé les attaques contre le bastion du château de Vienne. Il stimula les mineurs et les coupeurs de têtes en leur distribuant des récompenses, et détruisit les mines que les assiégeans avaient creusées sous la tour de Kasim-Pascha et sous celle de Karabasch (le Rondel et la Petite-Tour). Des fougasses ensevelirent le mineur attaché au Rondel [1]. Dès-lors les assiégeans dirigèrent tous leurs efforts vers la ville basse, afin de couper l'eau aux assiégés [2]. Le 29 ramazan 1095 (10 septembre 1684), le beglerbeg de Diarbekr, Siawousch-Pascha, fit une sortie à la tête de deux mille guerriers

[1] Raschid, I, f. 145, Z. 3 v. *Pouskourmé*, d'accord avec Boethius, II, p. 272 : « Le 25 août, le Turc fit sauter une fougasse près le Grand-Rondel. »

[2] Raschid, Defterdar et les historiens hongrois sont d'accord sur ce point.

de Syrmie, de Semendra et de Roumilie; il combattit avec tant de valeur dans la tranchée, « que lui et les » siens, dit l'historiographe de l'empire, suspendirent » aux pléiades leurs sabres bien effilés [1], et que les » anges qui soutiennent le trône du Tout-Puissant criè- » rent *bravo!* [2] » Les assiégés reçurent aussi la bonne nouvelle que le pascha d'Erlau, Ahmed-Pascha [3], à la tête de quelques mille hommes, avait fait essuyer une perte considérable à un corps de l'armée ennemie (celui que commandait le colonel Heisler) [4]. Le gouverneur apprit de huit mineurs, faits prisonniers dans la dernière sortie, que les assiégeans avaient trouvé une galerie souterraine qui conduisait sous le château, et qu'ils étaient en ce moment occupés à pousser une longue mine jusque sous la prison. Il fit donner à ces prisonniers des habillemens turcs, et, suivi de quelques milliers de volontaires choisis parmi les janissaires et les Roumiliotes, il les lança sur les canons de l'ennemi. A l'aide des indications fournies par ces mineurs, on trouva l'ouverture de la mine, dont on retira quatre cents sacs de poudre. Le jour anniversaire de la levée du siége de Vienne (13 septembre 1684), l'électeur de Bavière, qui était arrivé au camp quatre jours auparavant, fit, au nom de l'Empereur,

1 Raschid, I, f. 115. *Tighi sertizi djihadi taki süryayé assdiler.*

2 *Melaïkeï aarsch tahsin ou schabasch ettiler.* Ibid.

3 Et non celui de Stuhlweissenbourg, comme le prétendent Boethius et autres.

4 D'après Raschid et le defterdar-pascha, la perte, qui fut ici de trois à quatre mille hommes, n'aurait pas été moindre lors de la sortie, ce dont les écrivains européens ne font aucune mention.

sommer la ville de se rendre. Le pascha donna ordre de compter quinze ducats au porteur de cette sommation, et répondit qu'il ne voyait encore aucune raison pour rendre la citadelle. Un assaut donné par les Bavarois près de la tour des Francs (le rond-point du Château), que leurs boulets avaient démolie, n'eut pour eux que des résultats fâcheux [1]. Des pertes souvent répétées [2], la saison des pluies qui venait de commencer et les maladies qui régnaient dans l'armée, déterminèrent les généraux de l'empire, réunis en conseil de guerre, à lever le siége de la ville, après l'arrivée du margrave Hermann de Bade. Ces causes toutes naturelles ne suffirent pas aux assiégés pour justifier la levée du siége ; ils prétendirent qu'ils avaient vu deux fois le Prophète lui-même planer sur leur ville pour lui porter secours, pendant que le peuple prenait part à la prière publique, une fois dans l'intérieur et une autre fois en dehors de la forteresse [3]. Une lettre du Sultan rendit hommage à la persévérance et au courage du gouverneur Ibrahim-Pascha, auquel Salih, chef des coureurs impériaux, remit une pelisse de zibeline, un poignard orné de pierreries, des sabres et des panaches de héron. Le grand-fauconnier apporta également des fourrures de zibeline au serasker Moustafa-Pascha de Rodosto (celui qui

[1] Raschid et Defterdar évaluent de nouveau la perte de l'ennemi à quatre ou cinq mille hommes.

[2] D'après le defterdar-pascha et Raschid, I, f. 115, la moitié de l'armée des assiégeans, forte de vingt mille hommes, serait restée dans la tranchée.

[3] Raschid, I, f. 115.

avait été aga des janissaires au siége de Vienne, et qui à Belgrade avait pris part à l'exécution de Kara Moustafa), ainsi qu'aux gouverneurs de Bosnie, de Roumilie, de Diarbekr, et au noureddin, le plus jeune fils et le second successeur du khan des Tatares; mais ces marques de la satisfaction du Sultan n'étaient données que pour se conformer aux règles du kanoun, et Mohammed IV voulait plutôt encourager l'armée que récompenser le général. En effet, comme il était mécontent de ce dernier [1], il lui retira son gouvernement de Haleb pour lui donner celui de Kanischa, qui était d'une moindre importance, et le diplôme de serasker fut remis au gouverneur Ibrahim-Pascha.

Ibrahim mérita cette dignité, comme le surnom de Scheïtan ou Satan, qu'on lui avait donné, par l'activité surprenante qu'il déploya lors de la défense d'Ofen, et la promptitude qu'il mit à relever les fortifications de cette ville. La garnison fut renforcée de trois mille janissaires, tirés des sandjaks de Zwornik, Bosna et Semendra. Bientôt après le gouverneur fut remplacé par le commandant de Camieniec, qui, l'été précédent, avait défendu cette ville avec tant de bravoure, que les Polonais, après l'avoir assiégée pendant quarante jours avaient dû se retirer, en enclouant

[1] *Il Serascher Mustafabassa era in pericolo di perder la vita, se non fosse che Mustafabassa figlio del Chioprili gli e amico, essendo questo Serascher creatura del suo fratello* (Ahmed Kœprilü), *per aver perso due battaglie questo anno, mentre dalla Porta gli e stato ordinato d'andar defensivamente.*

dix-sept pièces de 48, quatre mortiers et six autres canons, et en laissant plus de cinq cents morts devant la place. Souleïman-Pascha, qui avait été élevé à la dignité de serasker, pour combattre les Polonais, les défit à l'aide des Tatares, près de Babataghi. Originaire de Bosnie et issu de parens chrétiens, Souleïman portait le surnom d'Aïnedji ou le trompeur, parce qu'il était fin et rusé, et qu'il savait fort bien duper ses adversaires [1]. Pour récompenser dignement ce fait d'armes, on envoya au khan une pelisse de zibeline doublée jusqu'à mi-corps, ainsi qu'un poignard orné de pierreries, un sabre et des panaches de héron; Souleïman-Pascha reçut pareillement une pelisse et un sabre.

Nous avons suivi jusqu'ici sans interruption les événemens de la campagne comprise entre la levée du siége de Vienne et celui d'Ofen; nous allons maintenant porter toute notre attention sur les faits d'armes qui signalèrent la guerre contre les Vénitiens, les Hongrois et les Polonais, guerre qui éclata vers la même époque (28 mars 1684).

Après avoir payé un à-compte de moitié sur les quatre-vingt mille ducats, stipulés à titre de dédommagement, au moment même où Kara Moustafa faisait ses préparatifs pour la campagne de Vienne, Venise avait enfin, après la levée du siége de cette

[1] Cantemir Moh., IV, 21, note, donne ici une preuve singulière d'ignorance philologique. Babataghi (château du père) signifie, suivant Cantemir, *montagne mère*, parce que le château situé près de la ville est plus élevé que ceux dont il est entouré; mais la ville elle-même tire son nom de l'aïeul *Saltoukdedé*.

capitale, cédé aux pressantes sollicitations de l'Autriche et de la Pologne, mais surtout du pape, et était entrée dans la sainte alliance contre les Ottomans. Rien de pareil ne s'était représenté depuis le fameux traité qui fut conclu contre les Turcs, cent douze ans auparavant, entre l'empereur, Venise et le pape et qui fut scellé par la victoire navale de Lepanto. Ce fut la quatorzième croisade prêchée par les papes contre les Ottomans: cette alliance vraiment sainte eut pour but de défendre la religion, la liberté et la civilisation de l'Europe contre la barbarie musulmane. Le jour de la fête de Saint-Marc, pendant que le doge Giustiniani assistait avec l'ambassadeur impérial, comte Thurn, à la grand'messe dans la basilique de Saint-Marc, un page de l'ambassadeur vénitien à Vienne arriva de Lintz avec le traité signé par l'empereur et le roi de Pologne; après la grand'messe on publia la déclaration de guerre contre la Porte. Le procurateur Francesco Morosini, qui déjà deux fois avait exercé les fonctions de général en chef contre les Ottomans, dans l'archipel et dans l'île de Candie, fut nommé capitaine-général de la république; le comte Strasoldo de Frioul, fut désigné pour commander sous ses ordres les troupes de terre, et Alessandro Melino la flotte; Domenico Mocenigo fut *proveditore stra-ordinario delle armi*, et Antonio Zeno, *proveditore* de Cattaro. Mais cette déclaration ne parvint à Constantinople que trois mois et demi plus tard; l'ambassadeur Capello, accompagné de l'interprète Tarsia, annonça cette nouvelle au kaïmakam, le 15 juillet, le jour même où le duc de Lorraine com-

mença le siége d'Ofen. C'était la première fois que la république déclarait la guerre à la Porte.

Aussitôt qu'il se fut acquitté de sa mission, le baile se fit raser la barbe et couper les cheveux, et s'enfuit secrètement à force de rames sur un bâtiment de Khios. Les interprètes vénitiens, les frères Tarsia, furent emprisonnés. Les Vénitiens commencèrent les hostilités en Dalmatie, où les Morlaques possédaient déjà vers la fin de l'automne précédent Urana, Ostroviz, Carino, Nadino, Scardona et Macarsca, chef-lieu du district de Primorgia [1]. Sous la conduite de leur chef Janko, ils se jetèrent sur les districts de Licca et de Corbavie, sur la Bosnie et l'Albanie, s'emparèrent de Duare, de Risano, et pillèrent Rimnik. Ceux de Sebenico firent prisonniers un chambellan turc et quinze hommes; les heiduques de Cattaro brûlèrent Morigno, d'autres se dirigèrent vers Glumaz et poussèrent leurs excursions jusque sous les murs de Klin, où ils en vinrent aux mains avec les seghbans et un corps de cavalerie feudataire. Antonio Zeno rassembla les hommes des districts de Pastrovich et de Perasto et ravagea le pays jusqu'à Castelnuovo (20 juillet 1684). Morosini, ayant rallié quelques galères fournies par le pape, l'ordre de Malte et le grand-duc de Toscane, commença son expédition navale par une descente dans l'ile de S. Maura [2]. Cette ville se pré-

[1] Beregani, p. 133. Raschid, I, f. 112.

[2] *Entreprise glorieuse et digne d'éloges de la flotte vénitienne, par suite de laquelle la sérénissime république de Venise conquit non-seulement la célèbre île de S. Maura, mais encore la belle forteresse de Pre-*

sente sous la forme d'un hexagone irrégulier; elle est défendue par quatre remparts et trois tours au nord; au sud, elle est baignée par la mer; vers l'est, un fossé rempli d'eau la sépare de la terre ferme à laquelle elle ne tient que du côté de l'ouest; elle communique avec Amaxichi, la capitale de l'île, par un aqueduc de trois cent soixante arches et par plusieurs ponts dont Benedetto Pesaro se rendit maître après un combat des plus opiniâtre, lorsqu'il fit la conquête de l'île, sous Bayezid II. Les batteries furent terminées le cinquième jour qui suivit le débarquement (25 juillet 1684); deux mortiers de 50, placés à l'est de la ville, et les pièces élevées du côté de la terre ferme commencèrent le feu, après que le commandant turc Bekiraga eut répondu par un refus formel, mais poli, à la sommation emphatique de Morosini, où on lisait le passage suivant: « Le refuge que » vous accordez aux corsaires et vos pirateries ont » excité le mécontentement de notre glorieux et invin- » cible prince, et le premier éclair de sa colère va » tomber sur vos têtes[1]. » Bekiraga répondit: « Pour » ce qui regarde les vaisseaux, nous faisons ce qui » est nécessaire, et vous faites vous-même ce que bon » vous semble, mais quant à nous chasser de chez » nous, c'est une autre question[2]. » Le sixième jour du

*vesa, ainsi que la grande étendue de terrain qui l'environne,* 1684. Bibliothèque de Munich.

[1] *A scagliare sopra di Voi li primi fulmini dell' acceso sdegno.* La lettre est tout entière publiée par Locatelli, p. 53 et 54.

[2] *Se dicete per li vascelli di Levante, quello che fa di bisogno come*

siége, la garnison, forte de sept cents hommes, se retira et la liberté fut rendue à cent vingt esclaves chrétiens (8 août 1684). Les Vénitiens avaient perdu trois de leurs ingénieurs les plus distingués : Bissich, Benoni et Gagliardi. La prise de cette île était très-importante, car, placée entre Céphalonie et Corfou, elle les rendit maîtres des îles, au nombre de sept, disséminées dans les eaux qui s'étendent derrière S. Maura [1], et qu'elle protége, en même temps qu'elle menace l'entrée du golfe Adriatique et ferme le golfe de Lepanto. Les Vénitiens s'emparèrent ensuite, sous le commandement du général Strasaldo, de Prevesa, située à l'entrée du golfe Ambracique (aujourd'hui golfe d'Arta) vis-à-vis le promontoire d'Actium, devenu si célèbre par la bataille navale qui s'y livra et qui décida de l'empire du monde. A l'équinoxe d'automne les Vénitiens entrèrent dans le port Vathi, au-dessous de Prevesa. Le commandant de cette dernière ville fit inutilement tous ses efforts pour empêcher le débarquement du comte Strasaldo. Déjà depuis sept jours on battait en brèche la citadelle, et le huitième, elle allait essuyer un assaut, lorsqu'on vit le drapeau blanc flotter sur les remparts, et six cents hommes, dont trente seulement avec armes et bagages, se retirèrent en toute liberté. Molino ne fut pas aussi heureux dans sa croisade de l'Archipel, où le kapitan-

*che sapete e che fate ancor voi, ma il cacciari fuor di casa nostra e altra cosa.*

[1] *Meganissi, Scorpion, Scoglio piccolo, Leftia, Franisi, Arcudi, Calamo.* Locatelli, p. 65.

pascha et favori Moustafa mit deux fois Tine à contribution et s'échappa au moment où l'amiral vénitien crut le tenir en son pouvoir en l'enfermant dans le port de Khios; enfin une tempête dispersa devant Scopulo la flotte de Molino, qui perdit deux de ses grands vaisseaux; ces bâtimens se heurtèrent contre les rochers avec tant de violence que le commandant Grimani périt après avoir été lancé sur le rivage.

Afin de relever la marine ottomane, qui depuis quelque temps déjà se trouvait en fort mauvais état, le grand-amiral et favori Moustafa avait nommé princes de la mer plusieurs personnes riches, et leur avait laissé le soin de construire des galères à leurs propres frais. Mais, comme la plupart d'entre elles n'entendaient rien aux constructions navales, on confisqua sans ménagement tous leurs biens qu'on vendit à l'encan et dont on versa le prix dans la caisse de l'amirauté; on ajouta de plus à cette somme quatorze cents bourses que l'on tira du trésor impérial. Ce fut à l'aide de ces ressources que l'on put réunir une flotte et que le kapitan-pascha se trouva en mesure de paraître, ce même été, dans l'Archipel, où il mit tous ses soins à faire construire un château dans l'île d'Orak, située dans le voisinage de Phocée, et un fort vis-à-vis le phare de Khios. Depuis long-temps les grands-amiraux, en conduisant la caravane qui traverse tous les ans l'Archipel, n'avaient pas dépassé le canal de Samos; mais Moustafa fit voile jusqu'à Rhodes, afin d'élever un kœschk vis-à-vis la tour des Arabes (appelée par les Européens la tour de Saint-Ni-

colas). A son retour, il conduisit à travers le canal de Samos les vaisseaux marchands frétés pour Constantinople, venant de Rosette, de Damiette et d'Alexandrie, et que la crainte des gardes-côtes vénitiens retenait à Samos et dans le port de Kekwé. Derrière Khios, il rencontra l'amiral vénitien Molino, et ordonna aux capitaines de sa flotte de lui donner la chasse. Deux seulement eurent le courage d'obéir : Diw Souleïman-Pascha et Abdoulkadir-Pascha, célèbre sous le nom de Mezza Mama. Mais Molino leur ayant échappé, la flotte jeta l'ancre dans le port Terfil à Khios. Là, le kapitan-pascha réunit sur le vaisseau-amiral les princes de la mer, et traitant de lâches Mezza Mama, ainsi que les autres capitaines, il le frappa avec la masse qu'il tenait à la main [1], et fit donner aux autres de cent à cinq cents coups de bâton [2]. Les capitaines ayant rejeté tous les torts sur Hasanbeg, fils de Mariol Moustafa-Paschazadé, l'amiral avait déjà ordonné de le pendre à la grande vergue, lorsque Mezza Mama se jeta à ses pieds et obtint, non sans peine, que la sentence de mort fût commuée en mille coups de bâton. Ce fut ainsi que le kapitan-pascha, comptant sur son influence comme gendre et favori du Sultan, maltraita les capitaines de la flotte et les fit battre sans distinction de rang ; au surplus, de pareils faits se sont renouvelés depuis [3]. Faute d'exploits dignes de

1 Dans Raschid, *Matscha Màma*, f. 117. Defterdar, f. 105.

2 « Le grand-amiral Damad Moustafa-Pascha aborda à Chios, assembla » les chefs de son escadre, se jeta sur eux une masse à la main et les as» somma de coups. » Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 206.

3 Comme je me trouvais en 1800 devant Rhodes avec la flotte ottomane,

transmettre son nom à la postérité, le grand-amiral se fit une réputation par cette conduite, et inspira au peuple une opinion avantageuse de sa personne, en raison de la discipline sévère qu'il maintenait dans la marine. Les Etats barbaresques n'étaient pas les derniers à lui marquer leur estime, en lui faisant chaque année des présens, ainsi qu'à Mohammed IV.

Immédiatement avant l'expédition de Vienne, les ambassadeurs d'Alger avaient envoyé au Sultan huit jeunes garçons (espagnols, italiens et français), huit castrats maures, quatre canons de fusil ornés de perles et de corail, deux jeunes lions et six perroquets, dont l'un parlait turc, arabe et persan. L'année suivante, le Sultan fit à son tour présent de six grands canons aux envoyés d'Alger.

La malheureuse campagne de Vienne avait rapproché le diwan du cabinet français, qui était en guerre continuelle avec l'Autriche. L'ambassadeur français Guilleragues obtint plusieurs fermans favorables, mais on ne fit pas droit à la demande qu'il avait formée relativement aux honneurs du sofa; on lui répondit : qu'on verrait ce qu'il y aurait à faire lorsque le Sultan serait revenu d'Andrinople. Au mois d'octobre (3 octobre 1684), M. de Guilleragues, suivi de tous les négocians de sa nation, fit enfin son entrée dans

un des premiers capitaines de celle-ci reçut des coups de bâton pour avoir fait une mauvaise manœuvre en entrant dans le port, et, en ma présence, un autre fut menacé du même traitement par le grand-amiral Housein-Pascha, qui, toujours devant moi, se fit couper des cors aux pieds par le capitaine de la flotte Ishâk, devenu à moitié Français par le séjour qu'il avait fait à Paris.

Andrinople avec huit voitures d'apparat et cinquante-deux chariots portant les bagages; le tschaousch-baschi et le silihdar, avec soixante tschaouschs et un régiment de janissaires commandés par leurs grands prévôts, lui formèrent une escorte d'honneur [1]; on affecta vingt maisons à son logement et à celui de sa suite, composée de plus de deux cents personnes. Le grand-vizir le reçut avec joie et affabilité, et lui fit présent de trente chevaux. C'était la première fois depuis Mohammed Kœprilü qu'un ambassadeur européen jouissait de la prérogative du sofa, c'est-à-dire qu'il était admis à s'asseoir sur une chaise placée à la même hauteur que les coussins du grand-vizir [2]. Dans son audience du Sultan, Guilleragues demanda que l'on ajoutât à la nouvelle capitulation une clause spéciale qui accordât à la France la protection des saints lieux en Palestine, et on lui donna à cet égard les meilleures assurances.

L'ambassadeur anglais, lord Sandwich, qui vers le même temps avait dépêché un interprète à Andrinople pour demander la permission de venir dans cette ville, ne put obtenir cette faveur. La situation fâcheuse où se trouvait la Porte, qui jamais ne s'était vue engagée dans une guerre avec quatre puis-

[1] *Colli barigelli Hasasbaschi* (Aasasbaschi). *Cod.* 883. *Hist. prof.*, 883. La description détaillée de l'entrée et de l'audience se trouve aussi dans *Kriegshelm* de Boethius, II, p. 317.

[2] Flassan, IV, p. 91. Cet auteur a commis ici une grande étourderie; car, après avoir dit : *Guilleragues eut audience le 26 novembre,* il ajoute *qu'il mourut le 5 mars de la même année.*

sances chrétiennes à la fois, la détermina à accueillir favorablement la demande de l'ambassadeur russe, chargé d'intéresser le Sultan dans la nouvelle guerre du Czar contre les Polonais; mais il refusa de s'engager autrement que par promesse [1]. Par suite de cette politique momentanée du gouvernement russe, les Grecs gagnèrent aussi en influence et en considération [2]. On permit à l'ambassadeur hollandais Colier de prendre sous sa protection les Grecs Janaki Porphyrita et Georges Cleronome, interprètes impériaux qui revenaient de Vienne, et de s'intéresser à la famille du premier interprète impérial, Mamucca della Torre, dont la famille était détenue à Constantinople et que l'Empereur avait recommandé à l'ambassadeur hollandais par une lettre autographe, datée de Linz. On fit cadeau de sept kaftans en tissu d'or à l'ambassadeur de Tœkœli, qui apporta en or le tribut promis par son maître [3].

1 *L'internunzio di Moscovia ebbe in Adrianopoli maggiori honori del solito, abbracciando la Porta il partito e la lega offerta, promettendo la Porta sempre ajutare a Moscoviti contra il Polacco.* Rel. di Costantinopoli, 12 Agosto 1684.

2 *Hora di che li Greci sono insuperbiti che il Moscovita s'e mostrato cosi fedele e sincero amico in questa congiontura alla Porta Ottomana.* Rel. di Costantinopoli, Agosto 1684. *Li Greci si vantano per tutto che sieno degli piu fedeli della Porta e ben piu fedeli delli Turchi, sono stati sempre stimati.* Rel. di Costantinopoli, Maggio 1684. On voit que l'auteur de la *Relation* était Grec; c'était l'interprète impérial Cleronome.

3 *Rebello nobile ungarese mandato dal Tokeli ebbe audienza dal G. V. hebbe 7 Caftani cioè vesti d'oro, portò il tributo tutto in oro.* Cod. 882, *Hist. prof.*, p. 92. Le nom de l'ambassadeur n'est pas mentionné; deux ans auparavant, le résident de Tœkœli était Samuel Tunyœgi : *Litteræ Tœkelii Nobili ac egregio viro D. Samueli Tungœgi ad fulg. Portam*

On fit en hiver, pour la campagne qui allait s'ouvrir au printemps, des préparatifs extraordinaires tant sous le rapport du nombre des troupes que sous celui des approvisionnemens. Les janissaires nouvellement enrôlés étaient, à la vérité, fort jeunes pour la plupart; cependant l'armée rassemblée à Belgrade représentait un effectif de quatre-vingt mille hommes. Dans l'espace de deux mois, à partir du 1er janvier 1685, on réunit trois cent mille flèches et soixante mille bâtons bons à faire des bois de lances [1]. Outre que les forteresses placées sur les frontières renfermaient quarante mille quintaux de poudre, les inspecteurs des poudrières de Constantinople, de Gallipoli et de Temeswar reçurent ordre d'en fournir de nouvelle. Le trésor fit remettre deux cent vingt bourses au serasker Souleïman-Pascha qui se trouvait à Babataghi; on en donna cent cinquante aux troupes égyptiennes stationnées en Hongrie, à titre d'avance sur la solde qu'elles avaient à recevoir de leur patrie; le gouverneur du Diarbekr reçut cinquante bourses; celui d'Adana, Ahmed-Pascha, et le beglerbeg de Neuhæusel, Hasan-Pascha, trente chacun.

De Constantinople, on envoya en Crète, où les

*delegato Residenti ex castris ad Cassoviam* 26 *Jul.* 1682. Par cette lettre, il lui annonce son mariage : *Volo certam reddere Dominationem Vestram quod jam Muncacenses nuptias perficiam, cum quibus adhuc sub fœdere arces Munkacs, Rigus, Serengko et Mahov ad meas manus devenere.*

[1] *E venuto un ordine che in due mesi debbono preparare* 300,000 *frezze, si cira di più* 60,000 *haste di legno per piche overo lanzechi.* Bibliothèque de la cour, Cod. 882. Gennaro 1684.

vivres manquaient, neuf mille kilos de farine et dix mille à Khios; on tira de Bosnie trois mille janissaires[1], qu'on envoya en garnison à Ofen, en donnant à chaque homme trois aspres de solde par jour; et comme les deux dernières campagnes avaient mis beaucoup de désordre dans les chancelleries des frontières, qui doivent ordinairement payer les troupes préposées à leur garde, et qui ne pouvaient solder celles d'Ofen, de Kanischa, de Jenœ, d'Erlau et de Neuhæusel, le trésor public vint à leur aide et leur remit six cents bourses. L'approvisionnement de Neuhæusel était un objet de la plus haute importance; on chargea le noureddin des Tatares d'y faire transporter douze mille kilos de vivres pris sur les munitions de bouche achetées pour Erlau; en même temps, on remit cinquante mille piastres au roi des Kruczes, Emeric Tœkœli, afin qu'il pût se procurer dix mille boisseaux de blé et autant d'orge. A Belgrade se trouvaient réunis, pour un espace de sept années, des approvisionnemens de guerre pour une armée de vingt mille hommes et six cent quarante canons. On attendait vingt-cinq bâtimens de guerre qui devaient venir au printemps d'Alger, de Tunis et de Tripoli. Le khan des Tatares s'excusa de n'envoyer que deux mille soldats au lieu des dix mille qu'on lui avait demandés, car il avait besoin de corps d'armée considérables pour les opposer aux Cosaques et aux Polonais. On renouvela les édits déjà publiés l'année précédente

[1] *Yerli Yenitscheri.*

sur toute la surface de l'empire et qui prescrivaient d'ensemencer doublement les terres ; quant à celles des Wakfs, qui étaient restées sans culture, elles devaient être abandonnées à d'autres agriculteurs [1]. On envoya cent bourses au gouverneur de Damas, Ibrahim-Pascha, qui tardait à faire passer ses troupes d'Asie en Europe, afin qu'il pressât le départ de ce corps auxiliaire ; mais, comme ce gouverneur n'y mit pas pour cela plus d'activité, on rejeta ses retards sur sa négligence, et aussitôt qu'il fut arrivé à Andrinople, il fut emprisonné et dépouillé de son gouvernement ; son kiaya fut de même incarcéré et ce ne fut qu'après avoir payé une somme de cent cinquante bourses qu'il recouvra la liberté. Toutes les richesses du gouverneur, ses parures, ses tentes et ses chevaux [2] furent confisqués, pour être donnés plus tard à son successeur, Schahinaga, premier chambellan impérial. Mille quatre cent soixante-sept bourses, tirées de la cassette impériale, servirent à payer la solde de la garnison d'Azof et des équipages répartis sur les dix-neuf vaisseaux et les quinze galères que l'on venait de construire. On changea les gouverneurs de deux des forteresses les plus importantes qui défendissent les frontières de l'empire ; celui de Candie, rempart de la Turquie contre les attaques de Venise, et celui de Camieniec, boulevard élevé sur les fron-

[1] *Ordini che debbano seminare il doppio, e quelli terreni che appartengono alli tempj e non possono tutti seminargli debbano concedergli à quelli vicini che hanno il portere di farlo.* Cod. 882, Ott. 1684, p. 169.

[2] *Khaïme wé khargah.* Raschid, I, f. 119.

tières de Pologne. Büklü Moustafa-Pascha, c'est-à-dire *à moustaches*, pascha de Babataghi, remplaça Mohammed-Pascha de Camieniec, blessé par un boulet de canon; et Ahmed-Pascha Bourounsiz, ou *sans nez*, qui avait perdu le gouvernement de Candie en expiation de ses iniquités, fut remplacé par le rouznamedji Seïd Moustafa-Efendi. On se saisit à Boutschuokdepé (demi-colline) du sandjak de Boli, Ferhadzadé Ahmed-Pascha, au moment où il faisait son entrée à Andrinople à la tête de ses troupes; ses concussions avaient soulevé des plaintes contre lui, et il subit la peine capitale en présence du Sultan.

Les Ottomans, pour défendre leurs frontières menacées de tous les côtés, se présentèrent dès l'ouverture de la campagne avec trois armées formidables, destinées à combattre les Polonais, Venise et l'Empereur. En lisant l'histoire de la guerre de la Sainte-Alliance, on est obligé de multiplier son attention, car on y voit les trois puissances alliées attaquer l'empire ottoman sur quatre points différens, par terre et par mer, du côté de la Pologne, de la Hongrie, de la Dalmatie et de la Morée [1]. La prévoyante activité des diplomates turcs avait jusqu'alors prévenu une rupture avec la Russie. Des tschaouschs envoyés l'année

[1] L'histoire la plus détaillée de cette sainte alliance est : *la Balance politique de la triple Alliance turque*, 1685, p. 4; l'ouvrage intitulé : *la Puissance ottomane, fléau du monde*, donne un aperçu statistique de la puissance des Turcs à cette époque; il contient : 1° une nouvelle description de la milice turque; 2° un discours, sous forme de conversation, sur la guerre des Turcs; 3° une réponse imprimée à la tête du livre, 1688.

précédente à Moscou et en Perse cherchaient à consolider la paix. Le résident polonais Proski, qui avait été traîné jusque sous les murs de Vienne, fut tout-à-coup mandé devant le grand-vizir, qui, d'après ses conseils, envoya un tschaousch porter au roi de Pologne, à Zolchiew, une lettre contenant des ouvertures pacifiques. On espérait un plein succès de cette démarche, d'autant plus que ce prince, après avoir échoué une année auparavant dans son entreprise sur Chocim et fait inutilement tous ses efforts pour passer le Dniester, avait été obligé de se retirer. Mais cette lettre étant restée sans réponse, Proski fut envoyé à Isakdji, auprès de Souleïman-Pascha, qui avait été nommé serasker contre la Podolie.

La campagne s'ouvrit en Dalmatie par le siége de Sign, à l'aide des Morlaques qui, dès la campagne précédente, s'étaient emparés de Risano et de Duare. Ce château est situé sur l'un des sommets de la crête de montagnes qui part du Bicovo, chaîne de montagnes qui sert de limite à la Dalmatie et à l'Herzégovine, et descend jusque vers la rivière Cettina, à quinze milles du port d'Almissa, environ à égale distance d'Imoschi, située au pied du Bicovo; ce fort est en quelque sorte la clef de l'Herzégovine. A un mille de Duare, la Cettina, resserrée entre des parois de rochers qui n'ont pas moins de quatre cents pieds d'élévation, se précipite avec un bruit effroyable, d'une hauteur de cent cinquante pieds, dans un gouffre hérissé d'écueils, où ses eaux, se brisant contre les masses détachées des rochers, forment un brouillard continuel dans la val-

lée, dont les rayons du soleil dissipent rarement l'obscurité. Deux énormes piliers, formés par des masses de rochers, dont l'un est ombragé par des arbres tandis que l'autre offre à l'œil une surface de marbre nu, s'élèvent de chaque côté de la chute d'eau semblables aux deux colonnes d'Hercule, entre lesquelles l'élément en fureur s'est frayé un passage. La gorge étroite dans laquelle roule le torrent, et qui offre un aspect si sombre par suite des saillies plus ou moins considérables des falaises qui s'élèvent perpendiculairement sur ses bords, est encore obscurcie par la présence d'un grand nombre d'aigles des Alpes dont les ailes déployées mesurent douze pieds d'une extrémité à l'autre, et qui, enlevant des brebis, quelquefois même des enfans, ajoutent à l'horreur que ces lieux sauvages inspirent naturellement. Si la chute de la Cettina près de Douare a quelque ressemblance avec la chute du Volino à Terni, les lieux qui les entourent diffèrent entièrement. A un demi-mille plus bas, la Cettina se précipite une seconde fois, d'une hauteur de vingt pieds, à travers d'immenses blocs de rocher : c'est la petite cataracte [1]. Au-dessus de Douare, la Cettina parcourt, à partir de Trigl, une étendue de seize milles dans un lit profondément creusé dans le roc. Au-dessus de Trigl commence la belle et vaste plaine de Sign ou de la Cettina, souvent inondée par le débordement du fleuve. Dans cette plaine s'élève la forteresse de Sign, sur une colline, à la place qu'occupait autrefois, à ce

[1] Celle-ci s'appelle la *Mala Gubaviza*, et la grande *la Velika Gubaviza*.

que l'on prétend, l'ancienne Alita; elle forme un carré irrégulier, et la nature a fait plus que l'art pour sa défense. De Sign, la route mène à Soravar, dans la direction des montagnes et à Spalato du côté de la mer, par Klissa [1].

Vers l'équinoxe de printemps, le nouveau providiteur de Dalmatie, Pietro Valiero, arriva sous les murs de Sign, à la tête de sept mille Morlaques, et de six cents fantassins vénitiens (21 mars 1685). Le pascha de Bosnie qui se trouvait à Ottok, île de la Cettina, située à cinq milles de Sign, s'approcha, avec les troupes de l'Herzégovine et de Corbavie, pour faire lever le siége de cette place. Les Morlaques furent battus (7 avril 1685) et Valiero se vit forcé de lever le siége en abandonnant trois mortiers. Outre les Morlaques, autrefois sujets de la Porte, les Vénitiens avaient encore soulevé les habitans de la Maïna, et ceux des monts Chimarra; ces trois peuplades chrétiennes des montagnes de Morée, d'Albanie et de Dalmatie, secondèrent puissamment la république dans ses guerres avec les Turcs, et elle s'en servit habilement pour déchirer les entrailles de l'empire ottoman. Les Maïnotes, impatiens du joug qu'Ahmed Kœprilü leur avait imposé, attaquèrent en rase campagne Siawousch-Pascha, gouverneur de Morée, qui avait marché à leur rencontre à la tête de dix mille hommes; les Turcs battus se retirèrent, laissant deux mille morts sur le champ de bataille. Les Chimariotes,

[1] Beregani, I, p. 270.

fatigués des exactions qu'ils enduraient, tuèrent leurs oppresseurs, et envoyèrent leurs têtes aux Vénitiens qui, en retour, leur adressèrent des présens et des promesses de secours. Les Turcs, de leurs côté, armèrent les peuplades maritimes des rochers Acrocérauniens, les corsaires du Dulcigno et de Castel-Nuovo, qui firent des descentes dans les îles du canal de Corzola et de Narenta, d'où ils emmenèrent en esclavage un grand nombre d'habitans. Dans la campagne précédente, le provéditeur Valiero avait fait construire un fort dans l'île d'Opus, formée par la Narenta. A deux milles au nord de cette île, est située la tour de Norin, qui est elle-même à cinq milles de distance de Ciclut, résidence de l'aga turc. Valiero s'était emparé de la tour de Norin; à l'aide de ce fort et de celui qu'il avait fait élever dans l'île d'Opus, il tint en échec l'aga de Ciclut, et fit construire d'autres fortifications à Mana, à vingt-quatre milles au sud de Zara, et à Ostroviz, à cinquante milles plus avant dans les terres. Les Morlaques s'emparèrent de huit cent six chevaux et de plus de cent cinquante têtes de bétail, et ils réduisirent à l'état d'esclavage un nombre aussi considérable d'habitans du district de Zappa, après avoir mis la contrée à feu et à sang.

En Hongrie, les Turcs avaient recueilli quelque butin dans plusieurs excursions entreprises au cœur de l'hiver. Mille Tatares s'étaient jetés dans l'île de Saint-André, située au-dessus d'Ofen, et où se trouvaient les hôpitaux de l'armée impériale; ils massacrèrent neuf cents malades, et firent prisonniers cinq

cents soldats préposés à la garde des bagages. De là ils descendirent dans l'île de Sainte-Marguerite, qui a sept milles de longueur et qui se trouve à un mille de distance d'Ofen; ils y enlevèrent près de mille hommes de troupes impériales qui étaient dispersés dans l'île, et s'emparèrent des voitures destinées au transport des malades, ainsi que des bagages du comte Piccolomini. Peu de temps après la levée du siége, la forteresse de Waizen retomba sous la domination des Turcs; ceux-ci n'étaient pas plus de cinq cents, et appartenaient aux garnisons d'Ofen, d'Erlau et de Novigrad; cependant les troupes qui se trouvaient à Waizen, et qui leur étaient de beaucoup supérieures en nombre, se retirèrent, soit que les Hongrois fussent d'intelligence avec les Turcs, soit qu'il fallût en attribuer la faute au commandant Boserzki. Une grande partie de cette garnison fut taillée en pièces au moment de sa retraite, peut-être en punition de sa lâcheté, peut-être aussi parce que, l'année précédente, les Croates n'avaient pas respecté la capitulation de Verovitz. La garnison de Verovitz coupa alors aux Turcs toute espèce de communications avec Kanischa, et le général Hæusler leur rendit très-difficiles celles avec Neuhæusel, où la disette de vivres amena des soulèvemens dans la garnison. Après que Szolnok et Szarvas furent tombés au pouvoir de Hæusler, un combat fut livré entre l'armée de ce général et celle d'Ismaïl-Pascha, beglerbeg de Roumilie; les Turcs firent bien quelque butin, mais, malgré cet avantage, Ismaïl-Pascha fut forcé de se renfermer dans Temeswar.

Hæusler, qui de son quartier d'hiver de Szolnok avait conçu le projet de s'emparer par surprise de Szegedin et ensuite de Waizen, se vit obligé d'y renoncer, les Ottomans ayant été informés de sa marche. Les Turcs échouèrent de leur côté dans leurs attaques contre Raab et Wissegrad : dans la première, parce qu'on découvrit la correspondance que des traîtres entretenaient avec les Turcs; et, dans la seconde, grâce à la valeur du comte Marsigli, noble bolonais. Pendant onze jours, les Turcs ne cessèrent de tirer contre cette dernière ville, dont ils brûlèrent ensuite les faubourgs, comme Hæusler avait brûlé ceux de Waizen. Ce ne fut que vers le milieu de juillet que l'armée impériale se mit en mouvement; l'armée turque ne suivit son exemple que quinze jours plus tard. Dans cette campagne, les troupes impériales étaient divisées en trois corps d'armée : le premier, sous les ordres du duc de Lorraine et fort de cinquante mille hommes, stationnait en Hongrie; le second, commandé par le comte Leslie, fort de trente mille hommes, couvrait les frontières de Croatie et de Styrie; le troisième, guidé par le lieutenant-feld-maréchal Schuelz, fort de vingt-cinq mille hommes, opérait dans la Hongrie-Supérieure. Le duc de Lorraine, après avoir fait mine de vouloir attaquer Neograd, quitta Gran et marcha sur Neuhæusel (7 juillet 1685); quelques jours avant son arrivée devant cette place, était mort le beglerbeg Hasan, qui avait été pendant long-temps la terreur de la frontière de Hongrie, et surtout des habitans de Freystadt, auxquels il écrivit à peu près

dans le même style qu'un sandjakbeg aux comtes Karolyi : « Habitans de Freystadt, leur dit-il, juges et » citoyens, chiens à longs cous, dignes d'être empalés! » pourquoi vous montrez-vous si désobéissans? à » quoi sert de m'envoyer des messagers, chiens que » vous êtes? Si, dans l'espace de quatre jours, vous » ne paraissez pas devant moi avec une somme d'ar- » gent, chiens qui méritez le pal et qui ne m'avez pas » rendu hommage, je jure que je vous réduirai tous » à l'esclavage. » Peu d'instans avant de mourir, il avait prononcé ces paroles remarquables, en se prenant la barbe : « Je vois qu'il n'y a plus de bonheur » à espérer contre les chrétiens. »

Les travaux du siége de Neuhæusel étaient conduits sur deux points différens : d'un côté, par le duc de Lorraine, et de l'autre, par l'électeur de Bavière, ou plutôt par le général Sereni ; les troupes bavaroises et polonaises sous les ordres du prince de Hanovre, les troupes franconiennes sous ceux du prince de Waldeck, et celles tirées de la Souabe et du Lunebourg, se partagèrent les fatigues et les honneurs du siége. Le vingt-troisième jour (23 juillet 1685) après l'ouverture des tranchées, des saignées furent pratiquées au fossé de la ville ; trente mille sacs remplis de sable étaient disposés pour élever une digue, afin de marcher à l'assaut, lorsque, dans l'espoir d'arrêter l'effusion du sang, le duc de Lorraine envoya dans la forteresse un trompette, accompagné d'un interprète, pour sommer le commandant turc de se rendre ; mais celui-ci répondit qu'il n'avait pas les clefs de Neuhæusel et

qu'elles étaient entre les mains du pascha d'Ofen.

Sept jours plus tard, on apprit que le serasker Ibrahim-Pascha assiégeait Gran avec quatre mille hommes. D'après des ordres venus de Vienne, dix-neuf mille hommes devaient demeurer devant Neuhæusel, tandis que le duc de Lorraine marcherait à l'ennemi avec le reste de l'armée, pour le forcer à lever le siége de Gran. Le serasker avait investi cette place, qu'il resserrait dans une double ligne de circonvallation; sept batteries, dont deux étaient dressées sur le mont Thomas, deux sur le mont Georges, deux dans la plaine, et une septième dans l'île du Danube, foudroyaient la ville jour et nuit [1]. Le duc partit de Neuhæusel, et dix jours après il attaqua les Turcs devant Gran (16 août 1685); ceux-ci, s'apercevant de la supériorité numérique de l'armée chrétienne, levèrent leur camp, mais ils abandonnèrent tant de munitions de guerre qu'il fallut mille chariots

[1] Voir le plan du siége dans : 1o *Eigentliche Relation über die Festung Gran, wie dieselbe 1685 von der Türken Macht belagert mit 32 Stücken, 4 Feuermœrsern, von 7 Batterien beschossen u. s. w.* Wien, 1686, 26, p. 4: 2o *le Journal de ce qui s'est passé au siége de Neuhæusel depuis le 7 juillet — 19 août, avec une exacte relation du combat de Gran.* Bruxelles, 1685, 12; 3o *Diarium oder kurze Beschreibung, was tæglich bei Belagerung der Festung Neuhæusel vom 7 Juli an bis auf den 21 erstgemeldten Monats vorbeigangen.* Wien., Bibl. de Munich; 4o *Relation was vom 15 biss 24. September 1719 unter wæhrender Belager-und Ueberwæltigung der Vestung Neuhæusel vorbeigangen.* M. B.; 5o *Wahrhafftige Abbildung der ungarischen Vestung Neuhæusel, wie solche Anno 1685 den 15 Augusti durch die christliche Waffen mit stürmender Hand, dem Erb-Feind abgetragen und erobert worden, mit kurtz aussführlichem Bericht, was sich Zeit wehrender Belægerung von Tag zu Tag merkwürdiges zugetragen hat.* M. B.

attelés de six bœufs chacun et quatre vaisseaux pour les transporter [1] !

Devant Neuhæusel on avait, sur ces entrefaites, avancé les cinq batteries jusqu'à la contrescarpe du fossé de la ville. La plus grande était placée vis-à-vis le rempart du milieu et armée de vingt-quatre pièces de 48; les deux qui battaient le front principal du rempart étaient garnies chacune de cinq pièces de 24, et les deux qui prenaient en flanc chaque côté du rempart comptaient aussi chacune cinq pièces de 24. Dix-neuf mortiers avaient été répartis sur toute la ligne d'attaque. Trois jours après la levée du siége de Gran (19 août 1685), on donna l'assaut; au plus fort de cette attaque les assiégés déployèrent un drapeau blanc, mais les assaillans étaient tellement transportés de fureur qu'ils n'y prirent pas garde et massacrèrent tout ce qui se trouva sur leur passage: en sorte que deux cents hommes seulement survécurent aux trois mille dont se composait la garnison. La tête du pascha fut fixée sur une longue perche que l'on planta à la porte de Vienne. On délivra quarante prisonniers chrétiens, et l'on vendit à des seigneurs impériaux les femmes et les enfans des Turcs [2]. Les quatre-vingt-treize canons dont on s'empara avaient appartenu pour la plupart aux impériaux, et avaient été fondus sous Maximilien et Rodolphe II, Ferdinand III et Jean-Frédéric de Saxe.

[1] Les détails et l'indication de chaque objet se trouvent dans Boethius, II, p. 130-132.

[2] Boethius, II, p. 75, avec l'indication exacte de toute l'artillerie.

Le plus beau trophée de Neuhæusel fut le grand étendard de la forteresse; il avait dix-huit pieds de long sur dix de large; trop lourd pour être porté par un homme, il était fixé sur un piédestal. Il n'était pas rouge comme les étendards pris sous les murs de Vienne et à la bataille de Hamzabeg, mais en soie verte d'une grande richesse; il était par conséquent de la même couleur que l'étendard sacré du prophète, et il aurait pu passer pour ce dernier avec autant de raison que l'étendard rouge du grand-vizir pris dans le camp ottoman. Le champ vert de ce drapeau est coupé au milieu par une bande rouge transversale, d'un pied et demi de largeur, bordée de bleu et où figurent des ornemens en blanc : on y aperçoit une belle inscription en lettres d'or. Dans le plus petit compartiment du champ vert, au-dessus de la bande transversale, on remarque trois cercles rouges; au centre de l'un d'eux est peint un soleil brillant, et dans les deux autres, l'étoile dans la demi-lune (ce sont les plus anciennes armoiries des rois persans, plus tard, elle devinrent celles de Byzance, et depuis celles des Ottomans); autour de la demi-lune on lit le symbole de la foi de l'Islamisme. Dans le plus grand compartiment, au-dessous de la bande transversale, on voit sept cercles rouges, dont six présentent d'autres soleils brillans et des étoiles qui tournent autour du croissant; le tout environné du symbole de l'Islamisme. Au milieu du septième cercle, on lit ces mots: *Dieu est grand,* qui commencent toute prière et spécialement celle que les musulmans doivent réci-

ter cinq fois par jour : le tout est artistement brodé en or. L'inscription en or de la large bande transversale est composée des six premiers versets de la quarante-huitième soura, appelée la *soura de la conquête : Nous t'avons préparé une conquête soudaine, afin que Dieu te pardonne tes péchés passés et futurs, afin que tu jouisses de toute sa grâce, qu'il te conduise dans le vrai sentier, et que tu triomphes avec gloire*[1]. Ces paroles sont des talismans de victoire et de conquête pour le musulman, c'est sous leur influence qu'il triomphe ou entre dans le paradis, suivant le Prophète, *à l'ombre des épées*[2] *et sous les pieds des mères*[3].

Le premier drapeau turc d'une grande dimension que la chrétienté ait arboré comme un trophée, fut le grand étendard que Sigismond, prince de Transylvanie, envoya au Pape Clément VIII, et qu'il prit à Sinan-Pascha, lorsqu'il défit ce général en Valachie, il y avait alors environ quatre-vingt-trois ans. Il est assez remarquable que ce fut l'année même où l'étendard du Prophète accompagna pour la première fois l'armée ottomane à l'entrée d'une campagne, que le premier drapeau turc servit de trophée dans la capitale de la chrétienté. Il s'écoula presque un siècle avant qu'un second étendard fût envoyé à

[1] La description détaillée de cet étendard se trouve dans Boethius, II, p. 100. On remarque la même inscription sur l'étendard pris à Vienne, et que Sobieski envoya à Rome. *Descrizione dello Standardo regale del G. Turco inviato dal Re di Polonia Giov. III. al Pontef. Innocenzio XI.* Napoli, 1684.

[2] *Taht zilles-souyouf.*

[3] *Taht ridjal el oummehat.*

Rome par Sobieski, que celui de Hamzabeg fût déposé à l'arsenal civil de Vienne, et que le quatrième, pris à Neuhæusel, fût donné aux états du cercle de Souabe par le margrave de Bade [1]. Si la perte de Neuhæusel jeta l'alarme dans la chrétienté, vingt-deux ans auparavant, la reprise de cette ville fut alors un sujet de joie pour toute l'Allemagne, la Pologne et l'Italie. On célébra des fêtes en l'honneur de cette victoire à Nuremberg, Francfort, Breslau, Stuttgard, Ratisbonne, Hambourg, Lübeck, Bruxelles, Naples [2]. Le Sultan, à qui le kizlaraga apprit avec les plus grands ménagemens la perte de Neuhæusel, s'en consola en considérant qu'Ofen n'était pas encore assiégé. Le serasker Ibrahim envoya un de ses confidents, Ahmed Tschelebi, au duc de Lorraine, avec une lettre pour lui offrir la paix; mais celui-ci ne répondit pas plus à ces avances qu'on ne l'avait fait aux propositions de Tœkœli, dont vers la même époque Sirmay s'était rendu l'intermédiaire à Vienne. En même temps que l'armée de Hongrie se battait à Gran et à Neuhæusel, celle de Croatie se couvrait de gloire sous les ordres de Leslie et de Herberstein. Joseph, comte de Herberstein, général de Carlstadt, se jeta avec mille fantassins et trois cents cavaliers sur

[1] Description de ce drapeau, par Boethius : *Abbildung und Beschreibung des türkischen Hauptfahnes, welcher von denen des hochlœblichen schwœb. Reischskreisses Auxiliarvœlkern in der jüngst eroberten Festung Neuhæusel gebeutet und zurückgebracht worden, von Mathias Friedrich Becken, Ecclesiastæ Augustano.* Augsburg, 1686.

[2] La description de ces fêtes se trouve dans Boethius, II, p. 154-159.

le territoire de Licca et la Corbavie (22 juillet 1685), prit et rasa Wuniz, et ravagea la vallée d'Udwina ; de son côté, le comte Leslie avait marché sur Essek (13 août 1685) dans le dessein de prendre cette ville par surprise et de brûler le grand pont ; à la tête de mille sept cents cavaliers et de deux mille Croates, il campa dans la plaine d'Essek, donna l'assaut à cette ville fortifiée, et mit le feu au grand pont que Souleïman avait fait construire dans l'espace de dix jours à l'aide de vingt-cinq mille hommes ; ce pont avait neuf mille cent pas de longueur sur douze aunes de largeur. Mais il n'y eut de brûlée que cette partie du pont, longue de onze cents pas et qui, de ce côté de la Drave, traverse le marais, ainsi que cela était arrivé vingt ans auparavant lors de la tentative du comte Zriny ; mais de l'autre côté, au lieu du pont, ce fut Essek qui brûla, et les troupes impériales furent saisies d'une telle panique (14 août 1685), que les Turcs attribuèrent leur fuite à l'apparition du Prophète qu'ils prétendirent avoir vu. Les garnisons ottomanes de Costanoviz, Jesenoviz, Gradiska, qui étaient accourues à la hâte, poursuivirent les Croates qui s'enfuirent dans toutes les directions. Un mois plus tard (14 septembre 1685), Leslie fit une excursion dans la Licca ; il ordonna aux colonels Orschitz et Purgstall d'attaquer le chateau de Gretenar qu'il brûla, campa sur les rives de la Liccavoda, assiégea Budak, la capitale de la Licca, et ravagea tous les environs ; il marcha ensuite sur Novi et Ribnik, dans la direction de Serbaz, que Janko, capitaine des

Morlaques, avait détruit deux mois auparavant; il poussa jusqu'à Bellay, revint ensuite sur ses pas en gagnant la petite rivière de Licca, et entra dans Carlstadt en passant par Peruschin. Plus de quatre mille maisons furent réduites en cendres dans le cours de cette expédition. Le lieutenant-feld-maréchal, comte Palffy, prit Dubiza. Le ban de Croatie, comte Erdœdy, ne pouvant attaquer Krupa en raison des crues de l'Unna, comme il en avait formé le projet, marcha avec le comte Mathias Strasaldo sur Belassena, prit et quitta cette ville, brûla Ozazin, Mutinisa, Troczacs, et, après une course de douze jours, il rentra dans Carlstadt chargé de butin. Dans la Haute-Hongrie, les commandans turcs de Novigrad et de Wissegrad avaient abandonné et fait sauter eux-mêmes leurs châteaux, et celui de Waizen s'était retiré en mettant le feu à cette ville. Le général Schulz avait pris à Tœkœli, Ungwar, Crasnahorka et Eperies.

Tœkœli, roi de Transylvanie, Scherban et Démétrius Cantacuzène, voïévodes de Moldavie et de Valachie, s'étaient attiré tous les trois le mécontentement du grand-vizir Kara Ibrahim; comme son prédécesseur (Kara Moustafa), il méritait le surnom de *Noir* (kara) par les mêmes raisons qui avaient valu celui de *Satan* au serasker Ibrahim. Déjà Kara Moustafa avait rejeté sur Tœkœli la faute du mauvais résultat du siége de Vienne; de même alors, Ibrahim l'accusa de la funeste issue des deux malheureuses campagnes qui venaient de se terminer; il n'attendait qu'une occasion pour l'en punir. Par ses ordres, le

pascha de Wardein l'ayant invité à venir le trouver, ce prince se rendit sans défiance à cette invitation, suivi de sept mille cavaliers; mais on le mit aux fers et on le transporta à Constantinople. Un pareil traitement ouvrit à l'empereur les portes de Kaschau, que Petrozzi remit au feld-maréchal Caprara. Les deux Cantacuzènes, voïévodes de Moldavie et de Valachie, devaient perdre tous deux leurs principautés; Démétrius de Valachie à cause de son incurie et de son inexpérience, et Scherban de Valachie, parce qu'il était trop entreprenant et par cela même suspect. Ce dernier apaisa le grand-vizir par le don d'une somme de cent mille piastres [1]; mais l'autre fut contraint de céder son siége ducal à Constantin Cantemir, fils de Théodore Cantemir, descendant de la famille du même nom, connue parmi les Tatares Noghaïs. Grand-pathar ou porte-épée sous les voïévodes Ghika, Dabiza et Dukas, ensuite commissaire et guide de l'armée turque dans la campagne de Chocim, il fut confirmé dans ces emplois par Petreitschik qui succéda à Dukas sur le trône de Moldavie; après le siége de Chocim, où il s'était montré fidèle à la cause de Démétrius Cantacuzène, il fut nommé serdar ou général de la Moldavie; Dukas, en montant pour la seconde fois sur le trône, lui conserva cette dignité; plus tard, il fut vivement persécuté par Démétrius Cantacuzène; enfin il fut nommé prince de Moldavie (1685). Sobieski chercha

[1] *A Serban fu mandato il Caviano, che gli costa 220 borse.* Cod. 883, p. 345.

en vain à déterminer Constantin Cantemir à venir le rejoindre : celui-ci représentait au roi que son entrée en Moldavie, si elle n'était précédée de la prise de possession de Camieniec, ne pourrait être suivie d'aucun bon résultat. Cependant Sobieski passa le Dniester, et se trouva près de Bojan en présence de l'armée ottomane, forte de vingt-cinq mille Turcs sous les ordres du serdar Souleïman Aïnedji, de cinquante mille Tatares sous ceux de Sélim-Ghiraï, khan des Tatares, et de cinq mille Moldaves commandés par Cantemir. Celui-ci, attaché de cœur aux Polonais, leur fit tenir des avis secrets. Néanmoins ces derniers l'attaquèrent le premier à Bojan, soit par suite d'un mal-entendu, soit qu'ils le soupçonnassent de vouloir les tromper. Sa courageuse défense contribua à la défaite des Polonais, qui, dans l'espace d'une heure, perdirent six mille hommes tués et cinq mille Cosaques faits prisonniers [1].

Dans le but de s'assurer au moins une alliée et une amie contre les trois puissances qui composaient la Sainte-Alliance, l'Autriche, Venise et la Pologne, la Porte fixa ses regards sur la France et la Russie; sur

[1] Cantemir Moh., IV, § 120-125, et note 23. L'historien Démétrius Cantemir lui-même, chef de parti comme son grand-père, cherchait à faire donner à celui-ci des éloges, à raison de son attachement pour les chrétiens, § 123 : « Le prince de Moldavie qui portait dans le cœur les in- » térêts des Polonais, » en même temps qu'il parle de sa fidélité à la Porte, no 23 : « Il se montra digne de la faveur de la Porte. » La *Relaz. di Costantinopoli*, Bibliothèque I. R., est bien plus véridique lorsqu'elle rapporte, dans *Cod.* 884, p. 650 : *Il Cantemir non si vergognò a vantarsi d'aver ingannato il Re di Polonia.*

la première, comme une ancienne alliée qui lui avait donné des preuves de fidélité, et sur la seconde, comme une nouvelle amie, mais dont l'attachement était encore douteux. L'ambassadeur français fut donc traité avec la plus haute distinction et la plus grande condescendance. Outre l'honneur du sofa, qui avait donné lieu à tant de discussions et qui lui fut enfin accordé, M. de Guilleragues reçut plusieurs fermans favorables à des sujets français : l'un de ces édits défendait aux vaisseaux des états Barbaresques d'attaquer les navires français sous les canons des ports ottomans, et ordonnait aux autorités turques d'aider les Français à recouvrer les biens qu'ils auraient perdus de cette manière; un second ferman exempta l'ambassadeur des droits de douane; enfin, un troisième accorda au roi de France la protection des lieux saints en Palestine. Le ferman qui enjoignait au dey de Tripoli de traiter la France comme une puissance amie, fut exécuté bien moins en vertu de la signature impériale, qu'à la suite du bombardement dirigé dans la même année par l'amiral d'Estrée sur ce repaire de pirates. M. de Guilleragues mourut peu après d'une attaque d'apoplexie. Le négociant français Fabre remplit l'intérim jusqu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur, le conseiller au parlement Girardin, qui arriva au commencement de l'année suivante à Constantinople (11 janvier 1686). Avant que le vaisseau de ligne *le Vaillant,* qui le transportait, entrât dans le port de cette ville, l'ambassadeur fit demander au kaïmakam si les batteries du seraï rendraient coup pour coup le salut du bâ-

timent français, qui n'aurait pas lieu sans l'assurance de cette réciprocité. Le kaïmakam répondit que l'usage des saluts était inconnu au seraï, et dans le fait, les canons du palais impérial n'en ont jamais rendu aucun. A l'audience du grand-vizir, l'ambassadeur s'assit sur un tabouret couvert de velours rouge, et placé sur l'estrade où était disposé le siége, garni de coussins, occupé par le grand-vizir et qu'on désigne sous la dénomination de sofa. Il se fit accorder l'autorisation de reconstruire trois églises, l'une à Haleb, l'autre à Galata, la troisième à Milo; précédemment déjà, la France avait obtenu la remise aux catholiques des églises de Saint-Georges et de Saint-Louis à Galata, tandis qu'on avait refusé obstinément la même faveur au comte Leslie, ambassadeur impérial à Constantinople [1]. En échange du dernier tschaousch envoyé en Russie, un ambassadeur de ce pays arriva avec une suite de douze personnes : il obtint le renouvellement des capitulations, et la permission de reconstruire une église grecque [2], à condition que les

[1] *Francesi ottengono la licenza di rifabricare 5 chiese, una in Aleppo, l'altra in Galata dei Padri Gesuiti e la terza in Milo dei Padri Capucini, ma anco in tempo di pace otternero licenza di rifabricare due chiese, l'una S. Georgio, l'altra S. Lodovico in Galata, e il C. Leslie non pottete ottener niuna di tante che sono arse con tutti l'onori che si facevano.* Cod. 884, p. 571, 1686.

[2] *L'Inviato di Moscovia hebbe ogni sorte di honori e sodisfazioni, e vedendo che li Francesi ottener la ristaurazione di chiese, esso anco avertito e pregato dalli Greci che dovesse dimandare per gratia della Porta una chiesa di quelle che furono incendiate fa molti anni, e così ottenne licenza di rifabricare una chiesa dei Greci detta S. Giovanni in Costantinopoli vicino del porto detto Balat, situata in bello luogo*

Russes évacueraient les districts situés aux environs de Kiow [1].

Dans le cours de cette année 1686, qu'avaient déjà troublée la défaite de Gran et la prise de Neuhæusel, les orthodoxes firent deux pertes bien sensibles dans la personne du fanatique Beyazizadé [2], l'instigateur des exécutions de la femme adultère et de l'athée dont nous avons parlé, et du savant, mais hypocrite prédicateur Wani, auteur de plusieurs traités dogmatiques et exégétiques [3] (1er octobre 1685 — 3 silkidé 1096). Peu de temps après mourut, à l'âge de soixante-cinq ans, la mère de Scherban, prince de Valachie, et de son frère Matthias Cantacuzène.

Deux évènemens plus importans que la mort du grand fanatique Beyazizadé et celle du grand orthodoxe Wani, furent l'exécution du serasker de Hongrie, Ibrahim le *diable*, et la destitution du grand-vizir Ibrahim le *noir*, qui eurent lieu peu de temps après.

*vicino al mare, e vien gratiata dalla Portà alli Moscoviti una parte dell Ucraina che possino goderla li Cosachi della Moscovia sin a Human.* Cod. 884, 1686, p. 562 et 564.

1 *E capitato alla Porta un Inviato Moscovita con 12 persone : pretende la fortezza che si trova intorno Chiovia nel posseso dei Turchi, e con questa concessione confirmerano le capitulazioni.* Mai 1686, Cod. 884, p. 501.

2 Raschid, I, f. 121. Sa biographie est la 421e dans le *Recueil* d'Ouschakizadé.

3 Raschid, I, f. 121. Sa biographie est la 429e du même *Recueil.* Voir aussi l'orateur de Brousa, p. 79. Ses ouvrages sont : *Araïsi Kouran*, c'est-à-dire *la Fiancée du Koran; Khoulassatout-tefasir*, c'est-à-dire *la Substance des Exégèses; Haschiet medjmouati ekawil*, ou *Glose sur le Recueil des traditions;* enfin, *Aamal el jaoum wel-leilet*, ou *les Pratiques du jour et de la nuit.*

L'envoi qu'avait fait Ibrahim de son confident, Ahmed Tschelebi, au duc de Lorraine, avec des propositions de paix, ainsi que la perte de Neuhæusel, lui furent imputés comme un crime d'état. Une sentence de mort fut prononcée contre lui, et le grand chambellan, Abdizadé Mohammed-Aga, la fit exécuter à Belgrade, où le serdar avait été appelé après l'entier achèvement des fortifications d'Essek.

Un sort pareil à celui du sérasker de Hongrie était réservé par Kara Ibrahim, grand-vizir, au serasker qui dirigeait les opérations contre la Pologne. Il le fit venir à Constantinople sous le prétexte qu'étant malade, il voulait se décharger sur lui d'une partie des affaires [1]; mais Souleïman, homme des plus adroits [2], sut, avec l'aide du chef des eunuques noirs, qui était son ami et l'ennemi du grand-vizir, écarter le coup qui le menaçait. Ibrahim, qui ne pouvait se hasarder à faire sauter de prime abord la tête du vainqueur de Bojan, le désigna pour aller commander en Hongrie, à la place du serasker récemment mis à mort, Scheïtan Ibrahim, ne doutant pas que la première défaite ne lui offrît une bonne occasion de le faire condamner. Souleïman fut instruit par son ami Yousouf, le chef des eunuques noirs, du sort qui lui était préparé, et, introduit par lui auprès du Sultan, il reçut avec les signes

[1] *Si dice che questo Vesiro Cara Ibrahim non sia uomo di governo.*

[2] *Questo Solimano il piu Cabalista, il piu fallace, ma pratico del Governo;* und wieder : *Questo Veziro e un gran diavolo politic , uomo finto e fallace, sa ben dare buone parole.* Cod. 884. Dec. 1685, et ; *Mai non e stato un politico Vesir come questo.* Cod. 884, p. 482.

de la plus vive reconnaissance et de la plus grande soumission, les louanges que sa hautesse lui adressa sur sa bravoure et l'annonce qu'elle lui fit de sa nomination au poste de serasker en Hongrie. Seulement il lui représenta très-humblement que la présence, sinon de sa hautesse, au moins du grand-vizir, était nécessaire dans une armée découragée comme celle de Hongrie, par les revers qu'elle avait essuyés à Vienne, à Parkany, à Hamzabeg, à Gran et à Neuhæusel. Le Sultan très-indécis garda le silence; le chef des eunuques noirs (kizlaraga) sut le déterminer, en lui représentant que Souleïman remplirait bien mieux les fonctions de grand-vizir qu'Ibrahim, qui, n'étant ni homme d'état ni homme de guerre, prétextait sans cesse des maladies pour déguiser son incapacité. Au premier jour où le diwan fut réuni pour la solde des troupes, et où, par conséquent, une sédition militaire fut moins à redouter, le premier cafetier de la sultane Khasseki, Hadji Mohammedaga, apporta à Kara Ibrahim l'ordre de sa destitution, et donna à Souleïman-Pascha les sceaux de l'Etat, qui venaient de lui être remis.

Le grand-vizir destitué, qui d'abord avait obtenu la permission de faire le pélerinage de la Mecque, et en attendant de se retirer à Scutari, fut ensuite exilé à Rhodes, et condamné à payer trois mille bourses sur ses biens personnels[1]. Cependant Souleïman-Pascha lui

[1] Trois mille bourses font un million cinq cent mille écus; d'après la *Relation* de Constantinople, *Cod.* 884, p. 489, trois millions d'écus et dix mille mesures de grains.

fit don de quinze bourses, et le laissa partir avec douze esclaves, six hommes et six femmes, pour Rhodes où il fut depuis étranglé, ayant été accusé à tort ou à raison d'entretenir des intelligences avec les rebelles d'Asie (décembre 1685 — moharrem 1097).

La nomination de Souleïman sauva Tœkœli dont la condamnation était devenue imminente sous Ibrahim-Pascha; on lui rendit tout l'argent et l'équipement qu'on lui avait saisis. Tandis qu'on accusait publiquement l'ambition criminelle de Kara Moustafa et l'incapacité de Kara Ibrahim, le crédit de Souleïman et celui de son protégé, le roi des Kruczes, durent naturellement s'affermir. En effet, les actes de Souleïman prouvèrent qu'il réunissait l'activité et les talens qui rendent un premier ministre également propre à la guerre et à l'administration intérieure. Il ordonna au defterdar (ministre des finances) de payer exactement les trimestres échus de la solde des troupes, et, pour lui en fournir les moyens, dans l'état d'épuisement où étaient les finances, il fit altérer les monnaies par le mélange de quarante onces de cuivre à cent onces d'argent. Le Sultan lui fit compter sur sa cassette privée deux mille bourses pour faire face aux dépenses de la campagne suivante. Fin politique, il payait tout le monde de belles paroles, les Hongrois surtout, dont il avait, comme kiaya [1] de Kœprilü Ahmed-Pascha, fomenté la révolte [2]; il congédia de la

[1] C'est le même qui, dans le *Rapport* de l'envoyé de Transylvanie, Bethlen, paraît tantôt comme *Tiahaca* et tantôt comme *filia vezirii*.

[2] *Altro fa, altro dice, ed altro ha in cuore, quando era Chiaja gli*

manière la plus affable le résident polonais Prosky, et lui fit présent d'un beau cheval [1]. Celui de Russie s'en retourna avec quarante-trois prisonniers qu'on venait de lui rendre ; vers le même temps, des députés Cosaques, venus avec des lettres et des présens, furent admis à l'audience du Sultan, à la suite de laquelle on leur prodigua des festins et des kaftans.

L'ambassadeur français, Girardin, qui avait renouvelé la demande de son prédécesseur pour que la surveillance du saint sépulcre fut remise aux mains des catholiques, ne put faire céder sur ce point le grand-vizir Souleïman ; mais il obtint de lui l'autorisation de faire rebâtir l'église de Saint-Benoit à Galata, et de restaurer celle de Milo, ainsi que la permission de déposer des corps dans la chapelle de Saint-Louis à Péra.

Souleïman donna, avec le rang de vizir, le gouvernement de Damas au kiaya de son prédécesseur, qui se nommait aussi Ibrahim. A la place du grand-amiral, le favori Moustafa-Pascha, mort aux Dardanelles, il désigna comme kapitan, Missirlizadé Ibrahim, avec le titre de pascha à trois queues ; il augmenta le revenu de Schahin Moustafa-Pascha, commandant en Morée, de

*ribelli Ongaresi hanno trovato appresso di lui il ricovero, gli ha promesso protezione, riceveva le spedizioni delle loro persone e lettere, e gli allatava con speranze, onde del suo tempo ha pululato la ribellione contra S. M.* Cod. 884, p. 382.

1 *Con ogni affabilità spedi il Proski il residente polaco e donatogli un bel cavallo.* Rel. di Costantinopoli. *Cod.* 884, p. 506, et *l'Internuntio Polaco Proski che fu ritornato arrivò alla Porta, spedito dal Re di Polonia.* Cod. 884, p. 529.

trente charges d'aspres à percevoir sur le sandjak de Tirhala. Kœprilü Moustafa, pascha de Khios, où il commandait, fut envoyé aux Dardanelles; il eut pour successeur l'ancien aga des janissaires, Soulfikaraga, auquel il alloua un revenu de trente charges d'aspres : Tscholak Hasan le remplaça comme aga des janissaires, et le grand-écuyer Redjeb, en récompense des bons services qu'il avait rendus lors de la confiscation des biens du précédent grand-vizir, Kara Ibrahim, fut nommé kaïmakam de l'étrier, à Andrinople.

Peu de temps après le Sultan, se rendant d'Andrinople à Constantinople, s'aperçut à son entrée dans cette ville que tout le monde faisait la cour au kaïmakam Redjeb, en sorte que l'ancien kaïmakam de la capitale, Kara Hasanzadé Moustafa-Pascha se trouvait absolument seul; pour le consoler de cet abandon, il l'appela auprès de lui et voulut qu'il se tint à cheval à ses côtés; il le fit asseoir ensuite au diwan parmi les vizirs de la coupole, mais le kaïmakam Redjeb-Pascha se débarrassa bientôt de sa présence importune, en faisant donner à Kara Hasanzadé le commandement de Napoli di Romania (14 avril 1686 — 20 djemazioul-ewwel 1097).

Au commencement de mai, Souleïman-Pascha partit pour la Hongrie avec le titre de serasker. Le moufti désirait que l'étendard du Prophète l'accompagnât, mais le grand-vizir s'y opposa pour ne pas augmenter l'épouvante générale. Sentant fort bien la situation critique de l'empire ottoman et la sienne propre, il obtint, par l'entremise du chef des eunuques noirs,

un écrit de la main même du Sultan, qui lui donnait un pouvoir illimité et lui assurait la vie sauve en tout état de cause.

Il envoya de nouveaux courriers au khan des Tatares qui jusqu'alors n'avait pas paru, et s'excusait sur les dangers qui le menaçaient du côté de la Pologne, pour réclamer du moins l'assistance du kalgha et du noureddin [1]. Les ordres les plus pressans furent envoyés aux paschas gouverneurs de Temeswar, de Stuhlweissenbourg et d'Essek (Saatdji Mohammed, Hasan et Osman-Paschazadé Ahmed), pour qu'ils eussent à se tenir prêts avec leurs troupes. Le dernier de ces gouverneurs avait eu le commandement en chef pendant l'absence du grand-vizir. Il éprouva une grande disette de vivres et surtout de fourrages. Voyant l'impossibilité de prendre Szolnok et Samos, il avait réuni cinq paschas en conseil de guerre pour examiner s'il n'y avait pas lieu de se replier sur Belgrade jusqu'à l'arrivée du grand-vizir-serasker. Parvenu à Belgrade, ce dernier envoya Tœkœli avec un corps nombreux à Jenœ pour y tenir en bride Apafy [2].

[1] A l'arsenal civil existent des états dressés, dans une plus récente occasion, des munitions qui se trouvaient dans toute la Hongrie, et un autre, attribué au djebedji-baschi Moustafa, de celles qui furent livrées à Essek au serasker Ahmed (1097—1685); enfin, une pièce qui constate la fourniture de vingt-quatre mille six cent trente-cinq kilogrammes d'orge, de cinq mille trois cent quarante-six quintaux de biscuit, et de deux mille sept cent trente-cinq kilogrammes de farine.

[2] *Rel. di Buda*. Il faut se défier beaucoup de ces *Rapports* datés d'Ofen, qui ne peuvent servir que comme points de comparaison; car ils contiennent, comme toutes les nouvelles de ce genre, beaucoup de choses en partie controuvées ou même entièrement fausses.

Le plus grand événement de cette campagne fut le siége et la prise d'Ofen, ville d'une très-haute importance historique, parce qu'elle était le boulevard de l'islamisme contre la chrétienté, par le grand déploiement de forces auquel donna lieu sa conquête et par la durée du siége. Comme à la bataille de Nicopolis contre Bayezid Ier, comme à celle de Saint-Gothardt, presque toutes les nations chrétiennes d'Europe prirent à ce siége une part active : on y vit figurer des grands d'Espagne [1], des marquis français [2], des lords anglais [3], des comtes italiens [4], des princes allemands du sang royal [5], et un grand nombre d'autres guerriers d'une naissance moins illustre, parmi lesquels se trouvaient soixante Catalans, presque tous ouvriers Barcelonais.

L'armée impériale, forte de quatre vingt-dix mille hommes, parmi lesquels vingt mille Hongrois et Croates, trente mille auxiliaires allemands, trois mille Franconiens sous les ordres de Thüngen, huit mille Brandebourgeois commandés par Schœnich, six mille Souabes conduits par Durbach, cinq mille Saxons et huit mille Bavarois sous les ordres de leur électeur,

1 Les ducs Vexas, Escalona, marquis Valero, Gasp, Zuniga, Almeida, Losana, Ottana, Rebolledo, Serveorto, Morano, Cano, Ursella.

2 Suvri, Crequi, Chatellest, Longueval.

3 Un fils naturel de Jacques II, un du prince Ruppert, Halifax, Granart, Monho, Cuts.

4 Piccolomini, Carminato, Caprara, Marsigli, Rabatta.

5 L'électeur de Bavière, le duc de Lorraine, les comtes Surmann, les princes de Neuburg et de Velden.

était commandée par le duc de Lorraine, général en chef.

Dans Ofen se trouvaient seize mille hommes de troupes d'élite, ayant à leur tête Abdourrahman-Pascha, ancien aga des janissaires, dont l'âge avancé (soixante et dix ans) n'avait pas éteint le courage : il était encore tel qu'il s'était montré devant Candie et à Camieniec.

Le siége commença (18 juin 1686) de trois côtés; l'électeur de Bavière occupait les hauteurs désignées sous les noms de Gerhard, de Blocksberg ou de Colline des Corneilles; du côté opposé à la porte de Vienne, étaient le duc de Lorraine et les Brandebourgeois, et les troupes impériales occupaient le terrain en face de la ville du Bord-de-l'Eau [1]. L'hôpital était dans l'île Sainte-Marguerite; on plaça un corps de cavalerie légère dans l'île de Csepel, où, dès les premiers jours, Batthiany avait enlevé le harem du pascha, composé de quatre-vingt-douze femmes, parmi lesquelles se trouvait l'épouse de ce pascha [2]. Cent des plus belles femmes furent vendues dans le camp

[1] D'après les *Mémoires de la Vie de Marsigli*, Bologne, 1770, cette attaque n'eut lieu que pour complaire à l'électeur de Bavière : *Fu d'uopo nulladimeno soddisfare l'Elettore di Baviera, che voleva per se un at taco particolare, onde fu obbligato il duca di Lorena d'occupare con gli approcci la metà di piu di quella fronte che aveva progettata col Marsigli.*

[2] Pris quatre-vingt-douze femmes (*Description historique et glorieuse de la ville de Bude*, Cologne, 1687, p. 26) dans l'île Marguerite; suivant d'autres, dans l'île Csepel (*Description exacte et détaillée de la ville capitale et résidence d'Ofen*, p. 56).

comme esclaves ; l'or et le butin confiés à la garde des dragons s'élevèrent à une valeur de deux cent mille florins.

A la fête de la Saint-Jean, la tranchée était ouverte depuis cinq jours. Le prince de Neubourg, maître de l'ordre Teutonique prit d'assaut le faubourg du côté de Vienne, qui fut occupé par le feld-maréchal lieutenant comte de Souches [1] (30 juin 1686). Les troupes de Souabe, qui y prirent ensuite position [2], s'emparèrent de la hauteur à laquelle ils ont donné leur nom [3]. Les Brandebourgeois campèrent dans la direction du bain impérial ; là, le fils du feld-maréchal Dœrfling, qui les commandait, fut emporté par un boulet. Quinze jours après, un troisième assaut fut dirigé contre la citadelle ; à droite, Guido de Starhemberg, à gauche le comte Auersperg, au centre le comte Herberstein, attaquèrent chacun avec deux cent quatre-vingts soldats, et une troupe de grenadiers, de fusiliers et de pionniers ; ils furent repoussés et perdirent les comtes Herberstein et Kuefstein. Les grands d'Espagne, duc de Vexas et d'Escalona et le marquis de Valero son frère, le fils du prince Robert avec quatre anglais, le prince de Commercy, les sieurs de Créqui et de Courmaillon, le prince de Velden [4], de la maison palatine, le prince Piccolomini furent blessés dans cette

1 Souches et non Susa, comme le prétend Wagner.

2 « Le 30 juin, les troupes de Souabe et de Franconie arrivèrent au camp. » *Descript.*, p. 33.

3 Schwabenberg.

4 « Le prince de Veldens de la maison palatine. » Wagner l'appelle simplement *Veldenius*, ce qui ne saurait être traduit par *Velden*.

affaire. Trois jours après, les Bavarois enlevèrent les retranchemens d'un rondel très-bien fortifié et situé en face d'eux, mais ils perdirent le comte Fontaine et trente-cinq volontaires (16 juillet 1686); le comte Aspremont fut blessé grièvement. L'artillerie des assiégeans était principalement dirigée par Antoine Gonzalès que Grana avait envoyé des Pays-Bas, et par Pierre Gabriel, franciscain, qui ne l'eût pas cédé à Schwartz, pour combiner les effets destructeurs de la poudre. Un boulet rouge tomba dans le grand arsenal, perça la voûte et fit sauter le magasin à poudre; la terre trembla, le Danube sortit de son lit, et les postes situés aux bords de ce fleuve durent battre en retraite devant le flot qui menaçait de les engloutir; une brêche de la largeur de soixante pas s'ouvrit dans les murs de la ville.

Le duc de Lorraine fit alors adresser une sommation au gouverneur par le comte de Kœnigsegg. Pour première réponse les assiégés accrochèrent à un arbre près la porte de Stamboul, les têtes du capitaine saxon Lebel et de cent autres militaires, tués dans une sortie. Il fallut donc livrer un second assaut (27 juillet 1686)[1], qui fut conduit par le prince Neubourg et de Souches; six mille hommes se portèrent contre la porte de Vienne, quatre mille Bavarois attaquèrent le château, tandis que deux mille Hongrois faisaient diversion par une attaque dirigée contre la place du côté de l'eau. Quatre mines que les assiégés firent

[1] Et non le 1er août, comme le dit Wagner, qui sur ce point se trouve en contradiction avec le *Journal du siége* rédigé en français et en allemand.

sauter pendant l'assaut forcèrent les assaillans à reculer; le margrave de Bade et le prince Eugène de Savoie, les deux plus redoutables ennemis des Turcs, rallièrent les fuyards. Un heiduque de Raab avait planté le premier drapeau sur le mur de la forteresse Deux mille six cents impériaux. quatre cents Brandebourgeois, huit cents Bavarois étaient restés sur la place; plus de deux cents officiers avaient été tués ou blessés dans cet assaut: parmi ces derniers on remarqua le duc de Croy, Lavergna, Dieppenthal, Thüngen, Truchsess, Archinto; au nombre des volontaires, le duc d'Escalona, le marquis Valero, Zuniga, Planero, le comte de Ursellas; le duc de Courlande mourut de ses blessures.

Le Pascha répondit seulement alors; « Qu'il était » impossible de rendre la place; que le troisième » assaut serait, comme les deux premiers, repoussé » par la puissance miraculeuse du prophète. »

Le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière envoyèrent de nouveau deux sommations à Abdi-Pascha, qui répondit: « Qu'Ofen était la clef de l'empire ottoman; mais que si l'on voulait une paix générale, la » Porte était prête à offrir d'autres dédommagemens. » Ce fut le comte de Lamberg, adjudant-général du duc de Lorraine et Kreutz, colonel badois, qui. accompagnés d'un interprète, rapportèrent cette réponse.

Abdi savait qu'à Constantinople il se faisait des prières publiques pour la conservation d'Ofen [1]; que

[1] *In tutto Costantinopoli non si parla oggedi altro che Buda.* Cod. 884, p. 620. Les prières et les prédications, *ibidem*, p. 683.

plus de dix mille hommes s'étaient réunis avec le Sultan sur la place du Trait pour demander au ciel la levée du siége, l'extinction de la peste et la cessation des hostilités. Abdi savait de plus que le grand-vizir approchait, qu'il était à Erzi [1], à quatre milles d'Ofen (1er août 1686). A un mille d'Erzi tout près du Danube est le village de Hamzabeg, situé sur une colline en forme de terrasse, qui s'étend le long du fleuve jusqu'à la distance d'une demi-lieue d'Ofen, et à l'extrémité de laquelle est le village de Promontorium. Cette hauteur est nommée par les historiens turcs la colline de Lokoum depesi; c'est de ce point que le grand-vizir, escorté d'un corps de cavalerie légère, examina les travaux du siége, après avoir résolu en conseil de guerre de jeter des renforts dans la ville. Cependant les troupes impériales envoyées à la rencontre de l'armée turque avaient pris position sur toutes les hauteurs des environs d'Ofen; leur aile gauche était appuyée sur le Blocksberg et le Danube, le centre sur l'Adlerberg, l'aile droite sur le Bürgerberg; les flancs de l'armée étaient couverts par un marais.

Le village de Bia forme un triangle avec Promontorium et Hamzabeg. Les Turcs se placèrent entre Bia et Promontorium, et essayèrent de prendre en flanc les impériaux, en débouchant par la montagne de Buda-Œrs (1er août 1686). L'action fut vive, les impériaux fléchirent d'abord, mais ensuite ils culbutèrent les

[1] Raschid et Defterdar se sont trompés de date. Suivant eux, le grand-vizir ne serait arrivé à Hamzabeg que le 22 août (2 schewal).

Turcs, dont trois mille, presque tous janissaires d'élite, restèrent sur la place. Le grand-vizir avait fait donner à chacun d'eux trois ducats, à compte sur les vingt qu'il avait promis à tout soldat qui entrerait dans la ville. Trente drapeaux, onze canons et dix fourgons tombèrent au pouvoir des vainqueurs dont la perte fut peu considérable. Six jours après, le grand-vizir fit une seconde tentative pour secourir la ville, mais avec la plus grande circonspection. Ayant pris avec lui seulement deux mille sipahis et autant de janissaires à cheval, il marcha toute la nuit, passa par Bia et Petit-Turbal et parut à la pointe du jour dans la vallée de Saint-Paul. Il réussit à faire entrer cinq cents hommes dans la place. Abdi fit tirer tous les canons de la forteresse en signe de joie; mais plusieurs de ses lettres ayant été interceptées, elles ne laissèrent aucun doute sur le triste état de la ville. Les Turcs firent encore une troisième tentative pour pénétrer dans Ofen, en se dirigeant de Alt-Ofen près le Danube sur le *bain impérial;* mais ils furent repoussés par le baron d'Asty, et le baron Mercy les enveloppa avec trois régimens de dragons. Ils refusèrent de se rendre: l'un d'eux, atteint de deux blessures, se précipite au milieu des impériaux, fend la tête à Mercy, et abat encore à ses pieds plusieurs officiers. Le duc de Lorraine courut lui-même de grands dangers, et eut son écuyer tué à côté de lui. Tous les Turcs furent taillés en pièces. Caraffa étant arrivé de la Haute-Hongrie, et Scherfenberg de la Transylvanie, le duc résolut d'enlever Ofen d'assaut sous les yeux mêmes du grand-

vizir; cependant la veille de l'attaque, il fit adresser au pascha une nouvelle et dernière sommation.

Il n'était plus possible de songer à rendre la place après la lecture du fetwa que le Sultan avait reçu du moufti, et qu'il avait envoyé au grand-vizir, lequel n'avait pas manqué de le communiquer à la garnison d'Ofen. Ce fetwa portait : « Que la défense d'Ofen, » clef de l'empire ottoman, était un devoir de religion » plus cher que la vie. Vos soldats doivent donc, » ajoutait le Sultan dans sa lettre au grand-vizir, suc- » comber en hommes, sinon ils périront sous le » glaive du bourreau [1]. »

Le 2 septembre (1686), à six heures du matin, six coups de canon donnèrent le signal de l'assaut. Les assaillants étaient pleins de confiance dans le succès; les assiégés avaient le courage du désespoir. Le baron d'Asti succomba un des premiers et avec lui périrent la plupart des volontaires. Le colonel hongrois

[1] Codex 884, Hist. prof., p. 587. *Doppo finito ch'ebbe la general oratione il Gran Signore fece chiamare il Mufti, e gli cercò un manoscritto come è uso della loro legge, dicendo solo che sia concesso l'amazzamento di quelli che vorrano render la citta di Buda come traditori della Patria, essendo questa una Porta e chiave dell' Europeo Dominio Ottomano, dove piutosto morire come veri martiri. Il G. S. ottenuto ch'ebbe questo scritto di legge, detto in turco Fetua, constituò uno di suoi principali Aga della sua Corte detto Capigibassi con quattro altri officiali, e gli spedi al G. Veziro per le poste, accompagnando il suddeto Fetua con suo decreto accioche il G. V. dovesse mandargli e scriver al Passa di Buda, che si guardi di non render la citta, ma da valorosi soldati et martiri piutosto morire, altrimente secondo l'ordine ch'aveva del G. S. e di legge fuor delle femine e ragazzi non haverebbe perdonato nessuno, tutti gli farebbe passare a fil di spadà per esempio ad altri.* Costantinopoli ai 26 Luglio e 1 Agosto 1686.

Petnehazy, qui dans le temps avait été un des partisans de Tœkœli, escalada le premier les remparts; les Turcs s'emparèrent de lui et se disposaient à le pendre, mais ses gens accoururent à temps pour lui sauver la vie. Abdi et les plus braves de ses compatriotes combattirent à la porte de Vienne, et périrent sur la brèche [1]. Le pillage dura toute la nuit, et le matin, plus de quatre mille cadavres remplissaient les rues fumantes de sang et de débris enflammés. Parmi les pillards se trouvait, mais à la recherche d'un plus noble butin, Marsigli de Bologne, qui, autrefois venu à Constantinople avec le baile vénitien Donado, s'était lié avec des savans ottomans, et qui, en sa qualité d'esclave turc, avait au siége de Vienne servi de cafetier-limonadier dans la tranchée. Sa passion pour la science et la bibliographie, l'avait fait accourir à Ofen, et au milieu du feu et des cadavres il cherchait des livres; il se rendit tout d'abord à l'église Métropolitaine qui avait échappé aux flammes, et où des soldats venaient de couper la tête au scheïkh; Marsigli y trouva deux cabinets remplis de livres; il fit une semblable découverte dans une autre mosquée. Enfin, il trouva dans les souterrains du palais impérial les manuscrits de la bibliothèque du grand Corvin, ce dont il informa le commissaire-général Rabatta. Le duc de Lorraine envoya, par l'entremise du comte Archinto, le drapeau vert d'Ofen à l'empereur, qui le fit remettre à son fils aîné l'archiduc Joseph [1]. Les manuscrits

1 Beregani, II, p. 250. Quelques lignes plus bas, Beregani raconte cette

d'Ofen sont actuellement réunis à la bibliothèque de l'institut de Bologne, mais ils ne sont ni connus, ni appréciés comme ils devraient l'être, et comme c'était le but du fondateur, dont la tête était à elle seule un véritable institut scientifique [II].

Ainsi revint au pouvoir des impériaux la ville d'Ofen, qui, pendant les cent quarante-cinq ans qu'elle avait passés sous la domination de soixante-seize gouverneurs turcs, avait essuyé six siéges sans autre résultat que le malheur des pays environnans. C'était la dixième ville de l'empire ottoman, car elle prenait rang après les trois résidences, Constantinople, Andrinople et Brousa, après les trois villes saintes de l'Islamisme, la Mecque, Médine et Jérusalem, après le Caire, dit *l'Incomparable,* après Damas, *qui exhale le baume du Paradis,* après Bagdad, *la Maison du Salut.* Mais Ofen, le centre de la guerre sainte, était la capitale de la Hongrie, le rempart de l'Islamisme en Europe, la forteresse et la clef de l'empire ottoman [III].

Après la chute d'Ofen, Simontornia et Siklos se rendirent au margrave, Louis de Bade; Kapuswar et Tarda furent brûlés, Fünfkirchen se soumit à la première sommation et Szegedin après un siége de vingt-quatre jours. Le grand-vizir prit ses quartiers d'hiver à Belgrade et le kalgha avec les Tatares établit les siens à Temeswar. Quelques ouvertures pacifiques

niaise fable, que le Sultan avait ordonné au schérif de la Mecque de porter en grande cérémonie les reliques du Prophète autour de la Kaaba.

contenues dans une lettre du grand vizir au président du conseil privé de guerre, le margrave de Bade, n'ayant pas eu de suite, car la Porte continuait de soutenir les prétentions de Tœkœli, on s'occupa activement à Constantinople des préparatifs nécessaires pour continuer la guerre avec une nouvelle vigueur. Une contribution extraordinaire fut frappée dans tout l'empire; Constantinople fut imposée pour quinze cents bourses; Brousa pour deux cents; l'Égypte pour trois cent cinquante; Bagdad et Bassra pour cent cinquante et les autres provinces proportionnellement. Les revenus des domaines de la couronne affectés à l'entretien des sultanes qui dépassaient cent bourses, furent imposés pour moitié. A Belgrade, le grand-vizir établit pour les sipahis et les janissaires une nouvelle forme de revue qui leur parut odieuse. Pour mettre fin aux fraudes auxquelles donnait lieu la tenue des contrôles, beaucoup de gens qui ne paraissaient jamais en campagne étaient payés ou avaient entre les mains un, deux ou trois bordereaux de solde [1]; il ordonna qu'à l'avenir chaque bordereau portât au dos le signalement de la partie présente, ce qui jusqu'alors n'avait eu lieu qu'à l'égard des esclaves; cette précaution excita par cette raison les murmures des sipahis et des janissaires. Enfin, pour subvenir à la solde de l'armée, le Sultan donna cinq cents bourses de son trésor privé.

A Constantinople, le kaïmakam Redjeb ayant

1 *Ibtida.*

assemblé les autorités de la ville pour la répartition de la contribution de guerre, le kadiasker de Roumilie, Hamid-Efendi, se plaignit d'une innovation aussi onéreuse aux Musulmans : « Pascha excellence, » dit-il, que signifie cette mesure? nous avez-vous » consultés d'avance sur vos dilapidations? — Efendi, » répondit le kaïmakam, ne dépassez pas les bornes de » vos attributions? — Quelles bornes? s'écria le juge, » en colère, comment, toi qui as porté les brosses et » l'éponge pour nettoyer les chaussures en ta qualité » de laquais et qui aujourd'hui, suivi de pages vêtus » de zibeline, ne contribues en rien aux dépenses du » gouvernement, tu nous forces, nous si dévoués à » la sublime Porte, à vendre tout ce que nous avons » acquis depuis soixante ou quatre-vingts années au » prix de notre sang, pour assouvir ta cupidité. » Les autres oulémas se turent, mais la leçon fut sentie et le juge banni à Rhodes; plus tard, on lui fit payer trois cents bourses sur trois cents cinquante auxquelles furent estimés ses biens.

De même que le juge de Roumilie, l'ancien juge de Salonique, le fils de Minkarizadé, fut condamné à l'exil. A l'exemple de son prédécesseur, il s'était adjugé un pot-de-vin de sept bourses à l'occasion de la fourniture annuelle de draps faite pour les janissaires par les fabriques de Salonique. Le grand-vizir irrité le fit venir, et comme le molla sortait, le tschaouschbaschi l'invita à venir dans sa chambre. Le molla refuse, le tschaousbaschi veut employer la violence, le juge lui arrache son turban de la tête et lui as-

sène un coup de poing. Le grand-vizir, voyant de sa fenêtre la scène scandaleuse qui se passait dans sa cour, s'écria : « Quel est cet insolent ? » Le molla répliqua : « On est bien forcé d'agir ainsi, lorsque des » gens comme nous sont obligés de venir trouver un » palefrenier tel que toi. » Le rapport exagéré de cette affaire, qui fut mis sous les yeux du Sultan, eut pour résultat le bannissement du molla à Khios. Peu de temps auparavant, le moufti, Ali-Efendi de Tschataldjé, qui était en opposition constante avec les ministres, avait été déposé et sa place donnée au kadiasker de Roumilie, Mohammed-Efendi d'Angora; Feïzoullah, fils d'Ebousaïd, devint grand-juge de Roumilie.

Le kaïmakam Redjeb, qui détestait le defterdar Ali, était parvenu, à force de le calomnier, à obtenir du Sultan l'ordre de sa destitution et de son remplacement par le commandant de Négrepont, Seïd Moustafa-Pascha. Le grand-vizir, qui était content du defterdar, fut surpris et peiné en recevant cet ordre, et, pour consoler Ali, il le proposa pour être promu à la dignité de pascha à trois queues. Le kaïmakam Redjeb, furieux de n'avoir pu réussir à humilier son adversaire, puisqu'après sa destitution, ce dernier était devenu vizir; mais ne pouvant pas plus combattre cette décision suprême du Sultan que le grand-vizir n'était allé à l'encontre de celle qui l'avait précédée, chargea le nouveau vizir de la garde des Dardanelles. Le grand-vizir s'aperçut bien que cet éloignement n'avait pour but que de trouver plus

tard l'occasion de perdre Ali-Pascha, aussi retint-il ce dernier auprès de lui avec ses six cents lewends comme étant indispensable au camp impérial.

La mort de deux paschas, les deux Houseïn, nécessita la nomination de deux gouverneurs. L'un des deux paschas décédés, Houseïn Gümrükdji (le douanier), était gouverneur de Bassra; l'autre, Houseïn, ancien silihdar ou écuyer du Sultan, après avoir rempli ces fonctions pendant huit ans, avait été investi successivement des gouvernemens de Haleb, de Bagdad, de Mossoul et de Temeswar; plus tard, il avait été chargé de la garde d'Ofen, qu'il échangea alors contre celle des Dardanelles.

La campagne suivante s'ouvrit sur la Drave, devant Valpo, place forte située sur l'autre rive de ce fleuve. Souleïman-Pascha était à Essek avec quarante-neuf mille hommes, quatorze mille chameaux, soixante-six canons et quatre cents fourgons; en y comprenant les Tatares, l'armée comptait soixante mille hommes [1]. L'armée impériale en marchant sur Essek détruisit la chaussée que les Turcs avaient élevée, sur une étendue de neuf mille pas pour remplacer la partie du pont qui avait été brûlée.

La garnison de Valpo sommée de se rendre, arbora le drapeau noir et rouge pour montrer qu'elle était décidée à défendre cette place jusqu'à son dernier souffle.

[1] Boethius, III, p. 99. Les noms des sandjaks sont fort altérés dans la liste. Ainsi, par exemple, on lit : *Sebesta* pour Siwas, *Quariset* pour Karss.

Dans une forêt qu'il fallut traverser, les Turcs firent quelques prisonniers et amassèrent un peu de butin. Le comte de Pallfy y fut tué (20 juillet 1687. — 10 ramazan 1098).

Quelques jours après, Ismaïl-Pascha, que Mercy avait battu près d'Aral et que Dünewald avait fait prisonnier à Ofen, fut échangé à Pousoukilisé, dite l'*Église de la réserve,* ainsi appelée parce qu'à la bataille de Mohacz, la réserve des Turcs, débouchant de ce point, décida la victoire en faveur des Musulmans; sa rançon consista en trente-quatre bourses d'or [1], une pelisse de zibeline et un collier de perles.

Le grand-vizir avait désigné pour la défense d'Essek le beglerbeg d'Anatolie, Hasan-Pascha; mais celui-ci ayant refusé, son gouvernement fut confié à Mariologhli Gourdji Mohammed-Pascha, qui, avec le beglerbeg d'Adana et le sandjak de Syrmie, se chargea de la garde d'Essek.

Yegen Osman-Pascha, boulouk-baschi du serasker Scheïtan Ibrahim-Pascha, qui avait soulevé en Asie le rebut de quelques lewends, et qui, investi ensuite du sandjak de Karahissar, avait enrôlé quelques milliers de Turcomans Toridis [2], arriva avec eux au camp impérial, au moment où commencèrent les opérations.

Dans le conseil de guerre que tint le grand-vizir, la majorité pensa qu'il y avait du danger à marcher en

[1] Trente-quatre bourses font dix-sept mille piastres. Dans Boethius, III, p. 122, il y a sept mille ducats : le ducat a deux 3/7 piastres.

[2] Ce sont les peuples étrangers dont parle Boethius.

avant, mais à l'instigation des flatteurs qui lui insinuaient que la jalousie causée par ses victoires pouvait seule lui donner un semblable conseil, le grand-vizir décida le contraire (4 août 1687 — 25 ramazan 1098).

Les deux armées se rencontrèrent près de Mohacz, ces champs abreuvés de sang et d'ignominie, où cent soixante ans auparavant, le jour de la décollation de saint Jean-Baptiste, un marais avait englouti le roi et avec lui l'indépendance de la Hongrie. Le souvenir de ce jour, où les Hongrois plièrent pour la première fois sous le joug ottoman, fut rayé d'un trait des annales du royaume par la brillante victoire que remportèrent leurs descendans sur le même champ de bataille [IV] (12 août 1687).

Les impériaux perdirent à peine mille homme, et les Musulmans vingt fois autant, dans le désordre et la fuite qui suivirent la bataille. Le prince de Commercy fut blessé grièvement; un colonel Hongrois fut enterré dans la mosquée de Mohacz. L'électeur de Bavière eut pour sa part de butin la magnifique tente du grand-vizir, à quatorze pavillons, dont chacun était orné d'un globe en or. Les chancelleries turques échurent au duc de Lorraine. Peu de jours avant ce désastre, on avait fait à Constantinople des sacrifices et rendu à Dieu des actions de grâce, pour fêter les succès remportés à Essek. Lorsqu'arriva la nouvelle de la défaite de Mohacz, le Sultan s'abstint de manger pendant trois jours, et la sultane Khasseki fut malade de chagrin.

Le trouble causé par ce revers fut encore augmenté

par les ravages qu'exercèrent à Constantinople le feu et la famine. Un incendie dévora mille maisons et trois cent vingt-cinq boutiques. La cherté des vivres, occasionée par l'absence de pluie pendant sept mois, était devenue si grande que la petite mesure de blé se vendait deux ducats. La victoire de Mohacz jeta la consternation parmi les Turcs d'Esclavonie et de Croatie; ils abandonnèrent Essek, rendirent Valpo, et laissèrent au pouvoir des Autrichiens quatorze châteaux et palanques en Esclavonie [1]. Dans la Hongrie-Inférieure, Palota se rendit au comte Esterhazy et le château de Czokaçu [2] au colonel Arriezaga [3]. Le général Dünewald occupa le couvent de Poschega, Csernik et autres châteaux en Croatie [4]. Castanoviz et Dubiza furent surpris et réduits en cendres. Buschin, après avoir été bombardé pendant tout le jour de la bataille de Mohacz, succomba le surlendemain [5]. La Transylvanie commença en même temps à se soustraire à la domination ottomane. Apafy entama des négociations avec l'Empereur, dont les troupes occu-

1 Rel. di Costantinopoli. Cod. 884, 1687. *Li 25 Agosto s'attocò il fuoco in Uçun Ciarsi 1000 case, 325 botteghe; il 1 Sett. il fuoco incendiò una parte del Seraglio.*

2 *Walcovar, Satin, Oraviz, Utamaster, Illock, Zwowicz, Slankamen, Carloviz, Erdewd, Sirmion, Mitovricz, Zacova, Macoviz, Janova;* Adlerschwung, p. 291.

3 Dans Bizozeri, p. 246. *Chakaku detto ancora Crohaglio e Chogako.*

4 Adlerschwung, p. 293. Dans Boethius, III, p. 240, *Tschakau*. Bizozeri, p. 246. Dans Cantemir, Mohamed, IV, § 166, Arriezaga est désigné comme un lieu : *il se rendit maître d'Arreigaza.* »

5 *Bachras, Sirar, Balestina, Cominigrad, Colòwetha.* Adlerschwung, p. 294.

paient Clausenbourg. Constantin Cantemir, prince de Moldavie, était devenu suspect à la Porte depuis la dernière campagne, car, pendant le siége d'Ofen, le roi de Pologne ayant envahi la Moldavie, on le croyait d'accord avec lui. Dès qu'on eut appris cette nouvelle, le serasker Büklü Moustafa-Pascha, avec vingt mille cavaliers et huit mille janissaires, passa le Danube; après avoir opéré sa jonction avec le noureddin, à la tête de trente mille Tatares, il s'avança sur Yassi, afin d'en chasser le roi de Pologne [1]. Pour ne pas être soupçonné d'entretenir des relations avec les Polonais, le prince de Moldavie s'était rendu au camp du serasker trois jours avant l'entrée de Sobieski dans sa capitale (septembre 1687 — fin schewal 1098). Sobieski, manquant de vivres, avait passé le Pruth près de Czecora, dans l'intention de s'emparer des magasins de blé établis par les Tatares dans le Boudjak. Mais ceux-ci mirent le feu à l'herbe desséchée des steppes, et, sans offrir la bataille aux Polonais, ils ne cessèrent de harceler nuit et jour l'armée du roi. Ceux que le glaive ne put atteindre succombèrent dans les angoisses de la faim, et, à chaque halte, l'armée polonaise laissait dans son camp quelques centaines de morts. Sobieski repassa le Pruth près de Valestrimba (la vallée maudite), où l'hetman des Cosaques, Kunicky, avait été presque anéanti par les Tatares, et où Sobieski avait deux fois été vaincu par

[1] Salvandy, III, p. 293, rectifie ici une erreur de Cantemir, qui confond le premier passage de Sobieski avec le second. Voyez la *Relation* de cette campagne, dans Coyer, l. VII.

eux. A son entrée à Yassy, le roi avait livré aux flammes deux couvens, pillé les vases sacrés de l'église et les reliques de saint Jean de Suczawa, et demandé au supérieur du couvent des Trois-Hiérarchies qu'on lui livrât les reliques de saint Paraskève d'Ebibatos, que, sous le règne de Mourad IV, le voïévode Basilius avait achetées pour la somme de cinq cent cinquante bourses, et transférées de Constantinople à Yassy. Le courageux archimandrite, sans s'effrayer de la captivité du métropolitain, refusa d'obéir à cet ordre et sauva par sa fermeté ce trésor national.

Cependant les Tatares, après avoir incendié et pillé tout le pays, se retiraient en empoisonnant les fontaines et les eaux, lorsque Sobieski vint à camper dans les montagnes qui bordent les rives du Sireth; mais dès qu'il eut occupé Némès et Suczawa, ces hordes se répandirent de nouveau sur toute la contrée. Le grand-trésorier de la couronne les défit sur la route qu'elles tentaient de lui disputer (4 octobre 1686 — 16 silkidé 1097). Malgré cet avantage, le roi ordonna, quinze jours après, la retraite. La campagne suivante des Polonais n'eut aucun succès décisif, bien que les Russes, leurs nouveaux alliés, se fussent déclarés ennemis des Ottomans. Le noureddin-sultan, qui menaçait Kiow, força le prince Galitzin à se retirer, afin de couvrir cette ville, et Jacques Sobieski, fils aîné du roi, se vit obligé de lever le siége de Camieniec à l'approche des armées turque et tatare réunies [1].

[1] Il faut compter parmi les relations mensongères celle qui se trouve à la Bibliothèque de Munich : *Extract aus einem Brief, so aus Holowie-*

Nous avons raconté plus haut comment, après la délivrance de Vienne, Venise se décida à prendre part à la guerre contre les Ottomans, les événemens de la première campagne contre les Turcs en Dalmatie, et ceux qui signalèrent l'expédition de la flotte contre Prevesa et Santa Maura; il nous reste à retracer succinctement les événemens des trois campagnes suivantes, pendant lesquelles Morosini le Péloponésiaque cueillit de nouveaux lauriers en Grèce, et surtout en Morée.

La presqu'île du Péloponèse a un circuit de trois cent cinquante milles géographiques; elle était divisée jadis en huit ou neuf grandes républiques [1]. Depuis sa conquête, les Turcs en ont fait deux grands sandjaks, celui de Trippolizza, au nord de la presqu'île, dans la vallée de Tegée, et au sud-ouest de Napoli di Romania, et celui de Misistra, ville située au sud-est de l'île, au pied du mont Taygète. Ces deux sandjaks réunis ne formaient cependant qu'un seul gouvernement, qui était confié à un sandjakbeg. Vingt-trois kadis (juges) [2] se partagèrent l'administration de la

*mec, an denen Tartarischen Grentzen, 6 Stunden von Baturin, des Zaporowischen Feldherrens Residentz gelegen, vom 9. Aug. 1687 geschrièben worden;* d'après cette *Relation,* les Polonais auraient pris Oczakow, tué plus de soixante-dix mille Tatares, tandis qu'ils auraient essuyé une perte de quatre cents hommes seulement.

[1] Corinthe, Sicyon, Phlius, Achaïe, Arcadie, Elide, Messenie, Laconie, Argos.

[2] Hadji Khalfa, et non pas vingt-huit, comme on lit dans la traduction de *Roumilie et Bosnie.* Les vingt-trois juridictions sont : 1o Corinthe, 2o Argos, 3o Tripolidja, 4o Firina, 5o Napoli di Romania, 6o Ayapetra,

patrie des sages et des législateurs de l'ancienne Grèce. Ce n'est pas ici le lieu de donner la description du Péloponèse, d'après ses anciennes divisions grecques, romaines et byzantines, ni celle plus moderne, introduite par les Turcs, puisque les conquêtes des Vénitiens, pendant ces trois années, n'ont porté que sur les points principaux des côtes de la presqu'île. Il ne nous reste donc, pour apprécier ces conquêtes, qu'à parcourir les divers ports et les villes les plus voisines de la mer.

Nous avons déjà parlé des deux forteresses principales de Morée, lors de leur conquête sous Mourad II; c'étaient Corinthe, la clef de l'isthme, qui réunit l'île à la terre ferme de la Grèce, et Patras, ville fortifiée située à l'entrée du golfe de ce nom, au nord-ouest de la Morée, dans le district de Chiarenza. Nous avons également parlé des deux grandes forteresses qui défendent le Péloponèse au midi, lors de leur prise sous Bayezid II, savoir Coron et Modon; il a été question aussi, sous le règne de Souleïman I^er^, des deux ports fortifiés de Napoli di Romania (Nauplia) et Napoli di Malvasia (Epidaurus Limera), situés à l'est de l'île; enfin nous avons parlé, lorsqu'elle fut prise par les Vénitiens pour la première fois, de la forteresse située à l'ouest de l'île, de Navarin, l'ancienne Pylos, illustrée par le souvenir de Nestor, par la victoire que rempor-

7° Calavitra, 8° Misistra, 9° Bordonia, 10° Calamata, 11° Mengeaché (Malvasie), 12° Maïna, 13° Coron, 14° Modon, 15° Kariteno, 16° Leondari, 17° Andoroso, 18° Navarin, 19° Arkadia, 20° Houlomidj, 21 Fanar, 22° Vostiza, 23° Patras.

tèrent sous ses murs les Athéniens sur les Spartiates, et par le combat naval qu'ont livré dernièrement, dans son port, à celle des Ottomans, les flottes alliées de la France, de l'Angleterre et de la Russie, pour l'affranchissement de la Grèce. Au-dessus de Navarin, sur le versant septentrional du promontoire, l'œil découvre le port d'Arkadia, qui, suivant toute probabilité, occupe l'emplacement de l'ancienne Kyparissia. Les huit ports de la Morée fixent d'abord les regards des conquérans et de l'historien, et, à ce titre, ils sont dignes aussi de captiver l'attention du lecteur. Après eux, mérite ici une mention particulière le district de Maïna, situé sur la côte orientale du golfe de Messénie, aujourd'hui de Coron, parce que les Vénitiens, alliés aux fils des anciens héros spartiates, y trouvèrent leur principal appui. Ce fut là que, dans la seconde année de la guerre de Venise contre la Porte, Morosini avait projeté de débarquer pour porter ses armes dans l'intérieur de la Morée; mais, pendant que sa flotte était encore à l'ancre aux îles de Sapienza (Œnussæ), un messager des Maïnotes vint lui interdire l'accès de la côte; ces derniers se fondaient sur ce qu'Ismaïl-Pascha les avait surpris à la tête de dix mille hommes, incendié leurs villages, et emmené avec lui leurs femmes et leurs enfans pour lui servir d'otages (7 juillet 1685). Morosini se disposa donc à attaquer Coron. Huit mille Vénitiens venaient d'investir cette place, lorsque le généralissime, informé que Khalil-Pascha de Lepanto et Moustafa-Pascha de Morée s'avançaient

pour la délivrer, marche à la rencontre de l'ennemi, le surprend la nuit, le met dans une déroute complète, et lui prend un drapeau et deux queues de cheval (12 août 1685). Le drapeau fut envoyé au sénat, qui le fit suspendre dans l'église des Florentins à Venise, devant l'autel de saint Gaëtan, afin de perpétuer le souvenir du jour où, sous le patronage de ce saint, la république avait remporté sur l'ennemi du nom chrétien cette brillante victoire. C'était le cinquième drapeau turc solennellement déposé dans les églises chrétiennes. Après un siége de trente jours, la garnison se vit forcée d'arborer le drapeau blanc. Mais pendant qu'on discutait les conditions de la capitulation, les Vénitiens, irrités de la mort de quelques-uns des leurs tués par un coup de canon tiré de la place, escaladent les murs, pénètrent dans la ville et massacrent tous les Turcs. La grande mosquée fut convertie en église et consacrée à la Vierge [1].

Pendant le siége de Coron, les Maïnotes avaient député quelques-uns des leurs au généralissime vénitien, pour le prier de recevoir comme otages leurs primats et leurs archimandrites, et de les aider dans la conquête des forteresses de Zernata, Calamata, Chielafa et Passava, au moyen desquelles le grand-vizir Ahmed Kœprilü, tenait enchaînée leur sauvage liberté. Morosini débarqua dans le port de Citres, distant de cinq milles de Zernata, bâti sur un rocher de peu d'élévation, et défendu seulement

1 *Santa Maria delle grazie*. Locatelli, p. 152.

par des tours et un mur sans fossés. Aussitôt après l'arrivée d'un corps saxon que la république avait pris à sa solde, la ville fit sa soumission. Le kapitan-pascha avait désarmé dans le port de Napoli di Romania dix-sept galères, pour s'opposer, avec leurs équipages, aux progrès des Vénitiens. Le général Degenfeld marcha contre lui avec son armée, couverte par un corps de quinze cents Maïnotes et ayant à sa droite les Saxons, à sa gauche les troupes de Brunswick. C'est ainsi que, dès cette époque, on vit combattre des Allemands sous le drapeau du lion de Saint-Marc, pour aider les Grecs à secouer le joug ottoman. Le kapitan-pascha fut battu et se retira; Zernata et Calamata furent rasées, Chielafa et Passava, désespérant de tout secours, prirent le parti de se rendre. Lorenzo Veniero resta en qualité de rettore dans la Maïna, et Morosini se rembarqua pour chercher de nouvelles victoires. En passant devant Corfou, il descendit tout-à-coup sur la côte d'Albanie qui fait face à l'île, s'empara du château de Gomenizza, abandonné par les Turcs consternés, fit sauter les sept tours et conduisit à Corfou le peu d'artillerie qu'il y trouva.

Au commencement du printemps suivant, le kapitan-pascha vint mettre le siége devant Chielafa, mais Lorenzo Veniero, qui avait succédé à Alessandro Molini comme capitaine extraordinaire de la flotte, y jeta des renforts, et lorsque le capitaine général apparut en vue de la place, les Turcs se retirèrent en toute hâte. Dès-lors, on ne craignit plus, pour cette

année, aucune entreprise contre la Maïna, et Morosini alla attendre dans le port de Glithino à Santa Maura l'arrivée de renforts sous les ordres du comte de Kœnigsmark. Aussitôt que ce général eut rejoint la flotte vénitienne, Morosini assembla en grand conseil tous les officiers supérieurs, afin de savoir s'il fallait ouvrir la campagne suivante par une attaque sur Candie, Khios, Négrepont ou la Morée. Toutes les voix s'étant réunies pour la continuation de la guerre en Morée, on se demanda s'il fallait commencer les opérations par la prise de Lepanto ou de Napoli di Malvasia, de Modon ou de Navarin. Le généralissime opina pour le siége de cette dernière place.

L'entrée de la rade de Navarin, assez profonde et assez vaste pour contenir des vaisseaux de guerre, est protégée par l'île étroite de Sphakteria ; celle qui est située au nord de cette petite île ne peut livrer passage qu'à des bateaux, mais celle du midi est navigable pour les bâtimens de toute grandeur, qui à la vérité sont obligés de passer sous les canons de la forteresse. Zanchio ou le vieux Navarin, qui défend au nord l'entrée du port, se rendit au comte de Konigsmark, dès que la garnison vit paraître le drapeau blanc ; le nouveau Navarin était défendu par Moustafa-Pascha et Djâfer-Pascha. Onze galères qui s'étaient introduites nuitamment dans le port vinrent s'embosser sous la forteresse, tandis que le général suédois Kœnigsmark ouvrait le siége par terre. Averti de la marche du serasker Ismaïl-Pascha qui accourut au secours de la place avec huit ou dix mille hommes,

Kœnigsmark quitta les lignes pour aller à sa rencontre. L'avant-garde, sous les ordres du général Courbon, était composé des Dalmates et des volontaires de toutes les nations; deux régimens, celui de Malte et le régiment milanais Barnabo Visconti formaient le centre; quatre mille Saxons et le régiment de Brunswick, sous les ordres du prince Maximilien, composaient l'arrière-garde. En présence de pareilles forces, le serasker n'osa risquer la bataille et se retira. Navarin capitula. Le jour de la reddition (15 juin 1687), un incendie qui éclata dans la ville, soit par accident, soit que le feu y eût été mis par Djâfer-Pascha, fit sauter la poudrière et avec elle une partie de la forteresse. La mosquée octogone de la place fut convertie en église et consacrée à saint Vitus dont la fête, depuis les premiers temps de l'empire ottoman, marque dans l'histoire de la Turquie par la bataille de Kossovo et la mort de Mourad I^er^ sous le couteau meurtrier du servien Kobilovich. Après la prise de Navarin, Kœnigsmark se rendit par terre devant Modon, éloignée de dix milles de cette place. Le commandant de Modon renvoya fièrement la sommation que Morosini lui avait fait parvenir. Modon, l'ancienne Mothone ou Methone, où, pendant la guerre du Péloponèse, les Athéniens avaient construit des fortifications pour pouvoir de là ravager en toute sûreté les districts de Trœzène et d'Hermione, a la forme d'un carré oblong dont les deux extrémités sont défendues par un château. L'un octogone, s'appelle la *lanterne* et protège le port; l'autre est destiné avec

quelques ouvrages extérieurs à repousser toute attaque du côté de la terre. Après quinze jours d'un siége meurtrier, la forteresse, bien que défendue par cent bouches à feu, se rendit à discrétion. C'était pour la quatrième et dernière fois que le drapeau de Saint-Marc flottait sur ses remparts. Au commencement du douzième siècle, Modon avait été prise par le doge Michel à son retour de la Terre-Sainte; dans la croisade de Constantinople, elle fut enlevée aux Grecs; plus tard, des pirates génois s'en emparèrent et ne purent la défendre contre les Vénitiens. Ceux-ci en furent chassés à leur tour par Bayezid II, et son descendant fut obligé de la leur rendre.

La prise de Modon fut suivie de près par celle de Nicopolis (Nauplia), l'ancien port d'Argos. Le général Kœnigsmark, avec un corps de neuf mille cinq cents fantassins et de neuf cents cavaliers, vint débarquer dans le voisinage de cette place et s'établir sur le mont Palamèdes (Palamida). Cette montagne qui domine la ville est le seul point d'où il soit possible de l'attaquer, les trois autres côtés faisant face à la mer. Le commandant Moustafa avait avec lui quatre de ses frères, tous résolus à une défense désespérée. Le serasker, qui n'avait sous ses ordres que quatre mille cavaliers et trois mille fantassins campés à Argos, réussit à jeter dans la forteresse trois cents janissaires (7 août 1686), dans une attaque qu'il tenta contre le camp vénitien; mais, repoussé après avoir essuyé une perte considérable, il dut abandonner la garnison à son sort et s'estimer heureux de pouvoir effectuer sa retraite par

Argos que les Vénitiens ne tardèrent pas à occuper. Dans une des sorties les plus furieuses de la garnison de Napoli, Barbone Bragadino, Barnabo Visconti et le comte Charles de Kœnigsmark, neveu du général en chef, payèrent de leur vie leurs efforts pour repousser les Ottomans. Le serasker de Valona, dont le corps était renforcé par des troupes nouvellement arrivées de Khios, eut plus de succès dans son attaque imprévue sur le camp des Vénitiens (29 août). Le désordre commençait à gagner les rangs des assiégeans, lorsque Morosini, à la tête de tous les équipages de ses galères, descendit à terre et rétablit le combat. Le lendemain, la forteresse se rendit à condition que la garnison pourrait se retirer, et que la permission serait accordée à tous les maures et juifs de passer à Ténédos. Kœnigsmark reçut, en récompense d'aussi éclatans services, un vase d'or d'une valeur de six mille ducats; quant à Morosini, le sénat décréta qu'il transmettrait à l'aîné de sa famille le titre de chevalier dont il était revêtu et que ce titre appartiendrait à perpétuité au chef de sa maison. C'était un honneur dont jusqu'alors on n'avait vu que deux exemples.

La chute de Modon avait entraîné celle d'Arkadie, port situé au nord de cette ville, de même que la prise de Napoli avait été suivie de celle de Thermis, au sud de cette place. Sur ces entrefaites, le pascha d'Herzegovine chassa les Vénitiens de la tour de Norin sur la Narenta; mais ils repoussèrent avec succès l'irruption des Turcs dans le district de Poglizza

et la tentative du pascha d'Antivari contre Budua. Le général Cornaro s'empara de Sign, qui, au mois d'avril de l'année suivante (1687), fut investie par les paschas de Bosnie et de Hersek, à la tête de huit mille cavaliers et cinq mille fantassins. La défense héroïque de Bojani et de Borri donna à Cornaro et au chef des Morlaques, Janko, le temps de secourir la place, où ils entrèrent dix-huit jours après le commencement du siége.

Vers la fin du mois de juillet, Morosini se remit en mer, et vint débarquer avec la flotte devant Patras, chef-lieu de l'Achaïe et siége d'un archevêché, dont dépendent les évêchés de Cervizza, de Gastuni, de Modon et de Coron. On se convainquit bientôt que cette entreprise ne pourrait avoir un plein succès, tant qu'on n'aurait pas anéanti l'armée du serasker Ahmed-Pascha, qui venait de succéder dans le commandement à Ismaïl-Pascha, rappelé à Constantinople, et que les garnisons défendant les châteaux des Dardanelles et du golfe de Corinthe ne seraient pas réduites. Le général Kœnigsmark fut chargé de cette double mission. Les Turcs abandonnèrent Patras et le château des Dardanelles sur la côte de Morée. Celui qui s'élève sur la côte de Roumilie ne put résister aux vives attaques des Vénitiens, et les assiégés se sauvèrent après l'avoir fait sauter. Lepanto, dont les fortifications s'élèvent en forme de terrasses autour de la ville et la ceignent d'un triple rempart, tomba entre les mains des Vénitiens; Corinthe ouvrit ses portes en voyant le serasker repasser l'isthme. Castel-Tornèse, château situé sur la

cime d'une montagne entre Chiarenza et Khloumidj, en avant de Gastuni; ainsi que Misistra, située non loin des ruines de l'ancienne Sparte, capitale de la Laconie, sur les rives de l'Eurotas, capitulèrent vers le même temps. Malvoisie (le Monembasie des Byzantins) était la seule place de toute la Morée qui restât encore insoumise. On l'assiégea, mais les bombes qu'on y lança y firent peu ou point de mal, et l'on abandonna cette entreprise pour voler à de nouvelles conquêtes sur d'autres points de la Grèce.

La possession de Lepanto, de Patras et de quelques châteaux, rendait les Vénitiens maîtres du golfe de Corinthe: il restait à s'emparer du port du Lion (Pirée), que les Ottomans occupaient sur la côte du golfe d'Égine; ce port était celui d'Athènes, la ville des Sages et la résidence des Muses. Une nombreuse garnison en défendait les remparts; Morosini confia au comte Kœnigsmark et à Daniel Delvino le commandement du siége et de l'artillerie. Sans respect pour la patrie des arts, l'Allemand ou le Vénitien, plus barbares que les Turcs qui l'avaient épargnée pendant deux siècles, foudroyèrent ce qui restait des glorieux monumens de l'antiquité. En peu de jours, toute la ville ne présenta plus qu'une vaste étendue couverte de flammes et de ruines. Une bombe lancée par les assiégeans tomba sur le Panthéon, dont les Turcs avaient fait un magasin à poudre, et la plus belle partie de ce fameux temple sauta en l'air. Ses débris attestèrent que la fureur des peuples policés n'est guère moins funeste aux arts que l'ignorance des barbares. Dès lors Athènes capitula,

et devint un poste avancé d'où les Vénitiens purent protéger leur nouvelle conquête. Le lendemain de cette explosion (22 septembre 1687), la prise d'Athènes ajouta un nouveau fleuron à la couronne murale de Morosini, et le sénat plaça son buste dans la grande salle du Palais des Doges, avec cette inscription : *Le sénat à Morosini le Péloponésiaque, de son vivant.* Kœnigsmark mérite tout autant le surnom de Péloponésiaque que Cornaro celui de Dalmate. Ce dernier, après un siége de trente jours, s'empara, le lendemain de la reddition d'Athènes, de Castel-Nuovo, le rempart le plus formidable de la Dalmatie. Castel-Nuovo, Patras et Lepanto, les châteaux des Dardanelles, Castel-Tornèse, Corinthe, Misistra et Athènes, capitales de la Laconie et de l'Attique, dont les noms rappellent de si hauts et si glorieux souvenirs, furent les fruits de cette mémorable campagne [v]. Les lions de marbre, qui, en donnant leur nom à l'ancien Pirée, paraissaient avoir été commis à la garde de ce port, furent transportés à Venise pour orner la porte de l'Arsenal. On remarque encore de nos jours, au-dessus de cette porte, le monument en fonte dont les bas-reliefs symboliques rappellent la puissance passée des Vénitiens, la prospérité de cette ville et la gloire du héros du Péloponèse, Francesco Morosini.

La perte des principales forteresses-frontières de l'empire en Hongrie, en Dalmatie et en Morée, suffit à faire naître dans l'armée des clameurs violentes, et à lui faire demander, soit la destitution du grand-vizir, soit même un changement de règne. D'ailleurs, nous

avons souvent vu ces changemens provoqués par des circonstances d'un intérêt moindre. Peu à peu, le mécontentement gagna tous les esprits et amena la chute du grand-vizir et du Sultan. Lorsque l'armée impériale vint établir son camp entre Szambor et Becsé dans la vallée du Pascha et à dix lieues de Peterwardein, le grand-vizir convoqua un conseil de guerre, à la suite duquel on résolut d'envoyer une troupe de sipahis et de silihdars de l'autre côté du Danube. Pendant deux jours la pluie ne cessa de tomber, et, comme ce corps avait été expédié sans bagages ni tentes, les soldats, trempés jusqu'aux os, privés de vivres et forcés de camper dans la boue, donnèrent un libre cours à leur mécontentement. En revenant sur leurs pas pour repasser le fleuve, ils trouvèrent la tête du pont barricadée par ordre du grand-vizir, qui, resté tranquillement dans son camp, voulait les obliger à rester dans cette position. Le vizir Djâfer-Pascha qui les commandait, et le kiaya du grand-vizir, rentrèrent les premiers au camp. Encouragés par l'absence de leurs chefs, les soldats se mirent à démolir la barricade et passèrent le fleuve. Le ressentiment des troupes contre le généralissime ne connut plus de bornes. Le grand-vizir, effrayé, crut pouvoir les apaiser par de douces paroles, et leur fit demander si c'étaient des vivres ou de l'argent qu'ils voulaient, ajoutant qu'il était prêt à leur donner l'un ou l'autre. « Nous ne voulons, s'écrièrent-ils, ni vivres, ni » solde; mais nous nous plaignons avec raison du » grand-vizir, et nous exigeons qu'il nous remette le

» sceau et l'étendard sacré. » Souleïman-Pascha sentit que la rébellion était imminente; il se saisit de l'étendard du Prophète et s'enfuit à Peterwardein, d'où il se rendit par eau à Belgrade. Il fut suivi dans cette fuite précipitée par le vizir Djâfer-Pascha, le defterdar Eseïd Moustafa-Pascha, l'aga des janissaires Moustafa de Rodosto, le juge du camp Seïd Abdoullah Baki, et le général des silihdars, Souleïman (5 septembre 1687 — 27 schewal 1098). Le bruit de l'évasion du grand-vizir se répandit bientôt dans le camp; cependant il n'y eut point de tumulte, grâce à la fermeté d'Osman-beg. Celui-ci fit proclamer que chacun eût à garder son rang, et assembla dans la tente du grand-vizir, avec le koulkiaya des janissaires, Djadou Yousouf, les agas des janissaires, des silihdars, des sipahis et des lewends. Là, le kiaya des silihdars, le petit Mohammed, originaire d'Amassia, prit la parole, et s'exprima ainsi : « Camarades! vous savez tous ce qui » s'est passé. Nous avons besoin d'un vizir capable » de nous commander, en attendant notre retour à » Constantinople; nous autres silihdars, nous avons » donc choisi pour kaïmakam le gouverneur de Ha-» leb, Siawousch-Pascha; ce choix vous convient-il » aussi? » Le beglerbeg de Roumilie, Osman-Pascha-zadé Ahmed-Pascha, fit aussitôt l'éloge de Siawousch, le dépeignit comme un vizir mûri par l'âge et l'expérience des affaires, et, tirant de sa poche un Koran, il fit jurer à tous les assistans, bon gré mal gré, de se prêter mutuellement secours, si le diwan voulait déverser sur eux la responsabilité des événemens. Le

rusé koulkiaya, qui devait son surnom de Djadou (sorcier) à sa sagacité, prit ensuite la parole, et dit : « Mes fils, puisque vous avez choisi Son Excellence le » vizir Siawousch-Pascha, jurez aussi qu'en tout vous » obéirez à ses ordres, que vous ne vous immiscerez » en rien dans ce qu'il jugera nécessaire, et que vous ne » vous opposerez à aucune des punitions qu'il pourra » ordonner. » Tous ayant prêté ce serment, l'aga des sipahis, le koulkiaya, l'officier des tschaouschs et Yegen Osman-Pascha, avec tous les officiers de l'état-major, allèrent inviter Siawousch à se rendre à la tente du grand-vizir. On y rédigea un rapport au Sultan, et cette pièce fut signée par tous les officiers de l'armée. Entre autres griefs articulés contre le grand-vizir, l'armée se plaignit de ce qu'ayant promis aux soldats, à Essek, trois aspres, à Stuhlweissenbourg, cinq, pour suppléer au manque de vivres, et vingt aspres aux volontaires enrôlés pour secourir Ofen, il avait forfait à sa parole; de ce qu'il avait rayé des contrôles un grand nombre de soldats sous les prétextes les plus frivoles; de ce qu'il avait fait mettre au dos des bordereaux de solde les signalemens de ceux qui avaient été maintenus sur les registres; de ce qu'enfin il avait envoyé une partie de l'armée de l'autre côté du Danube, sous prétexte de secourir Erlau, et en promettant de fournir à chaque homme deux kilos d'orge et trois okkas de biscuit; tandis qu'au lieu de remplir son engagement, il avait donné secrètement l'ordre de fournir ces vivres à quelques-uns seulement, et s'était enfui à Belgrade en abandonnant le

camp. Les insurgés annonçaient en même temps au Sultan qu'ils avaient élu Siawousch-Pascha pour kaïmakam, en attendant que Sa Majesté fît connaître à qui il lui plaisait de confier le sceau de l'empire. Deux hommes de chaque corps se rendirent avec ce rapport par le Danube et la Mer-Noire à Constantinople. L'aga des janissaires et le juge du camp, qui avaient accompagné le grand-vizir dans sa fuite, revinrent à Peterwardein; pour se séparer de lui, ils lui avaient représenté que leur absence du camp pourrait plutôt nuire à ses intérêts que lui être utile. Souleïman-Pascha s'embarqua à Belgrade pour Rousdjouk avec le defterdar, le reïs-efendi et le bostandji-baschi Houseïn; de cette ville, il voulut continuer sa route par terre jusqu'à Constantinople.

Avant l'arrivée de la députation du camp et du grand-vizir, le Sultan, à la première nouvelle de la mutinerie des troupes, leur avait dépêché le second grand-écuyer, Osmanaga; celui-ci, porteur d'une lettre qui confirmait Siawousch dans la dignité de général en chef et lui ordonnait de passer l'hiver à Belgrade, rencontra l'armée campée dans la plaine de Wérétschaïri (plaine de la reddition) sous les murs de Belgrade. Après avoir remis au nouveau serdar le sabre et le kaftan, il donna lecture du khattischérif impérial aux officiers assemblés dans la tente de Siawousch[1] : mais tous refusèrent d'obéir

[1] Raschid, f. 131, donne les noms des quatorze principaux fauteurs de troubles, savoir : le tschaousch des janissaires, Fetwadji Ahmed; le sipahi Koutschouk Mohammed; le premier moulazim-baschi; le second moulazim-

aux ordres qui y étaient contenus. D'une seule voix ils demandèrent l'élévation du général en chef au grand-vizirat et la mort de Souleïman-Pascha. Cependant, comme le voisinage de l'ennemi nécessitait la présence des troupes à Belgrade, on envoya le vizir Hasan-Pascha, gouverneur d'Anatolie, avec le titre de serasker, prendre ses quartiers d'hiver à Belgrade; le kalgha, de son côté, alla avec ses Tatares s'établir en Syrmie.

Arrivé à Constantinople, le grand-vizir Souleïman se rendit secrètement au palais du kaïmakam Redjeb-Pascha, d'où il envoya au Sultan, par le defterdar Esseïd-Moustafa, l'étendard sacré et le sceau. Avant de rien décider sur le sort de Souleïman, Mohammed IV voulut attendre l'arrivée des députés de l'armée. Ceux-ci réclamèrent le sceau pour Siawousch et l'exécution de Souleïman-Pascha, et le Sultan convoqua aussitôt dans un grand conseil tous les hauts dignitaires. Les mieux intentionnés lui conseillèrent de choisir un grand-vizir et les agas des troupes parmi ses fidèles serviteurs de Constantinople, et de mander à la Porte tous les agas du camp. Le kaïmakam-pascha offrit de prendre sur lui le poids du grand-vizirat, et s'engagea sur sa tête à rétablir promptement l'ordre dans l'armée. Mais le Sultan, égaré par les conseils de ses confidens, satisfit aux demandes des rebelles, et

baschi, Ahmed; le kiayayeri ou agent des janissaires de Malatia; celui de Kourschoumli, Mohammed; celui d'Adana, Gülpiri; celui de Siwas, Delli Peri; Esseïd Mohammed, de Kaïssarieh; le baltadji Gourd Houseïn; Gül Houseïn; Hadji Ali; Kandilji.

chargea le silihdar Hasan-Pascha de remettre à Siawousch le sceau de l'empire; en même temps il ordonna au defterdar et au reïs-efendi de retourner à Belgrade. Ils rencontrèrent Siawousch à Nissa, où Hasan-Pascha le proclama grand-vizir et serasker, et lui remit un sabre garni de pierreries et deux habits de gala (4 octobre 1687 — 27 silkidé 1098). Quelques-uns des fauteurs de la sédition, encouragés par cette condescendance, se conjurèrent alors pour demander la mort de tous les fonctionnaires qui leur déplaisaient, afin de cimenter par le sang des victimes l'édifice de leur propre puissance. Le jour de l'installation du grand-vizir (5 octobre 1687 — 28 silkidé 1098), et au moment où celui-ci se disposait à distribuer des vêtemens d'honneur aux généraux, les mutins entourèrent sa tente et réclamèrent impérieusement la tête du defterdar. Siawousch sortit pour les apaiser; mais, voyant que ses paroles étaient inutiles, il dit au defterdar qui s'était cramponné à ses vêtemens et qui implorait sa protection : « Va toi-même im- » plorer leur pitié, car ma parole n'est point écoutée. » Le defterdar leur dit d'un ton lamentable : « Mes fils, » épargnez ma barbe grise et respectez mon turban » vert. » Mais rien ne put arrêter les rebelles et ils le déchirèrent sur la place; les deux maîtres de requête eurent le même sort pour avoir servi de secrétaires, à l'époque où Souleïman-Pascha ordonna d'inscrire au dos des bordereaux de solde, les signalemens de ceux qu'il voulait maintenir sur les registres. Abdoullahaga, le kiayayeri des janissaires près de la Porte,

et l'inspecteur du trésor, le vieux Adjemzadé Housein-Efendi furent massacrés dans leurs tentes. Les rebelles demandèrent ensuite la tête de Weli-Efendi, premier aide de la chancellerie des janissaires, et celle du reïs-efendi Mohammed, mais ceux-ci avaient eu le temps de prendre la fuite. L'aga des janissaires, Moustafa de Rodosto, qu'ils soupçonnaient de leur être contraire, fut destitué par leur ordre, et préposé au commandement des châteaux des Dardanelles; sa place fut donnée à Djadou-Yousoufaga, et celle du reïs-efendi échut au beglikdji (directeur de la chancellerie du reïs-efendi).

Le kaïmakam de Constantinople, Redjeb-Pascha, qui s'était flatté de faire réussir ses projets particuliers, fut la première victime de sa témérité. Déjà le bruit s'était répandu que les rebelles, non contens des concessions que leur avait faites le Sultan, parlaient hautement d'un prochain changement de règne, et de l'élévation au trône de son frère aîné Souleïman. Redjeb, comprenant qu'il était impossible d'arrêter cette révolution, conçut le projet de substituer au sultan Souleïman le prince Moustafa, fils de Mohammed IV. Ainsi, disait-il, ce grave événement sera considéré comme l'œuvre des hommes bien intentionnés de Constantinople et non comme celle d'une soldatesque turbulente. Malheureusement le moufti ne partagea point son avis et refusa le fetwa qui aurait légitimé son choix. En attendant l'instant où un autre pourrait être revêtu du kaftan blanc, Redjeb se rendit auprès de l'aga des janissaires pour gagner ce chef à sa cause, mais le segh-

ban-baschi se montra tout aussi peu favorable à son projet que le moufti. Le Sultan, instruit de ces menées, ne voulut pas frapper l'auteur de cette intrigue, avant d'avoir fait tomber la tête de Souleïman-Pascha que réclamaient les rebelles. Sur ces entrefaites, Souleiman arriva à Constantinople; le Sultan ordonna au kaïmakam de le lui livrer, mais celui-ci prétendit ne pas connaître sa retraite. A ce moment, Mohammed remit au bostandji-baschi deux ordres signés de sa main, qui l'autorisaient à se saisir du kaïmakam et à le mettre à mort. Il était d'usage de présenter d'abord l'ordre d'arrestation; mais le bostandji-baschi, qui ne savait ni lire ni écrire, au lieu de remettre au kaïmakam le mandat d'arrêt, lui présenta sa sentence de mort. Redjeb le pria d'attendre quelques instans, afin qu'il pût se munir de quelques objets dont il avait besoin dans sa prison. Profitant de cette erreur, Redjeb s'enfuit par une porte de derrière, monte à cheval, traverse la capitale en criant aux marchands de fermer leurs boutiques, attendu que les rebelles avaient pénétré dans la ville, et se sauve à bride abattue. Le Sultan, furieux de l'incurie du bostandji-baschi, lui enjoignit de lui livrer la tête du kaïmakam dans les dix jours, sous peine d'expier sa faute sous le glaive du bourreau. En attendant, il nomma kaïmakam Kœprilü Moustafa-Pascha, fils de Mohammed et frère d'Ahmed Kœprilü, qui commandait alors aux châteaux des Dardanelles. Menacé de la peine capitale, le bostandji-baschi envoya à la poursuite de Redjeb ses bostandjis Ousta et Khasseki. L'ousta, ou chef de

la garde du jardin impérial de Kawak sur le Bosphore, se saisit du précédent grand-vizir Souleïman, dont la tête fut envoyée au camp impérial par le Khasseki Mousa (8 octobre 1687 — silhidjé 1098).

Dans la lettre flatteuse qui accompagnait cette tête, le Sultan promit aux rebelles d'autres satisfactions propres à leur faire oublier les injustices commises à leur préjudice par Souleïman-Pascha; toutefois, il les supplia, vu le danger dont la présence de l'ennemi menaçait la frontière, de ne point revenir à Constantinople et de prendre leurs quartiers d'hiver à Sofia et à Philippopolis. Mousa rencontra l'armée dans cette dernière ville et en marche sur la capitale. A peine eut-il donné lecture du khattischerif que la rébellion éclata avec une nouvelle violence. « Notre Padischah, crièrent les mutins, aurait dû faire » ces réflexions plus tôt; il aurait dû songer à l'hon- » neur de l'empire au lieu de perdre son temps à la » chasse. Quel prix peuvent avoir maintenant ces pa- » roles flatteuses? Que les queues de cheval s'avan- » cent à l'instant! » Comme le quartier-maître tardait à satisfaire ce désir, les officiers des troupes coupèrent les cordes de sa tente et la firent crouler sur sa tête; puis on se remit en marche pour Constantinople, précédé du Khasseki Mousa que les rebelles avaient chargé de remettre au Sultan une réponse signée de tous les officiers de l'armée, où ils demandaient la destitution du kizlaraga et son remplacement par le khazinedar, qui, s'étant laissé corrompre par les rebelles, agissait de concert avec eux. Ils exigèrent en

outre l'éloignement du bostandji-baschi et son remplacement par Mousaaga, porteur de cette supplique impérative. A son arrivée dans la capitale, Mousa fut conduit par le kaïmakam, Kœprilü Moustafa-Pascha, à l'audience du Sultan qui ratifia sur l'heure la demande des rebelles et bannit les deux victimes désignées, après avoir ordonné la confiscation de leurs biens (29 octobre — 22 silhidjé). Quatre jours plus tard, mourut le moufti Mohammed-Efendi d'Angora, auquel succéda son homonyme le juge d'armée de Roumilie, Debbaghzadé (fils du corroyeur) Mohammed-Efendi. Pendant que l'armée campait sous les murs d'Andrinople, la désunion se mit entre les lewends et les autres troupes ; les premiers, ainsi que leur général Yegen Osman-Pascha et le grand-vizir lui-même, voulaient que l'on s'arrêtât à Andrinople, tandis que les seconds insistaient pour que l'on continuât à marcher sur Constantinople. Enfin, le grand-vizir, trop faible pour résister aux conseils malveillans de quelques généraux, se laissa gagner et s'avança avec le camp jusqu'à Solaktscheschmesi. Delà, on envoya à la Porte une troisième supplique ou, pour mieux dire, un troisième ordre, qui enjoignit au Sultan de déposer les insignes de la souveraineté et de descendre les marches du trône. Lorsque Kœprilü Moustafa eut pris connaissance de cet écrit révolutionnaire, il convoqua, le lendemain dès l'aube du jour, à une assemblée générale dans la mosquée d'Aya-Sofia, le corps des oulémas, afin de lui en donner lecture (8 novembre — 2 moharrem). Comme tous

les assistans gardaient le silence, le kaïmakam prit la parole et s'exprima en ces termes: « Puisque le Padischah, ainsi que le dit la supplique, ne pense qu'à » se divertir à la chasse, et qu'au moment où l'em» pire était assailli de toutes parts, nous l'avons tou» jours vu éloigner les hommes capables de parer à » ces infortunes, pouvez-vous douter encore, Mes» sieurs, que le détrônement d'un Padischah qui » s'acquitte ainsi des affaires du gouvernement, ne » soit légitimement permis? Pourquoi donc gardez» vous ce silence? » L'assemblée comprit à ces mots que tout avait été convenu à l'avance, et elle prouva par son mutisme qu'elle était de la même opinion. En quittant l'autel de l'Aya-Sofia, tous se rendirent au schimschirlik (appartement du sabre), appartement grillé du serai où étaient enfermés les princes, en firent sortir le frère aîné de Mohammed IV, Souleïman [1], et le mirent sur le trône en vertu de ce verset du Koran: *Nous t'avons nommé pour être khalife de la terre* [2].

Agé seulement de trente-neuf ans, Mohammed IV, loin d'avoir représenté l'ombre de Dieu sur la terre, titre magnifique que se donnaient les premiers khalifes après Mohammed le Prophète, ne fut qu'une ombre

[1] Le *Rapport* qui se trouve dans le manuscrit 884 de la Bibliothèque impériale, p. 611, le dépeint ainsi : *Sultan Solimano non solo ben fatto e coraggioso e bellicoso, nemico di delizie, persona di pelle negro e di colore olivastro; il Sultano Ahmet suo fratello e malinchonico, ama riposo, divoto e pio.*

[2] *Ena djaalnak Kalifiten fil erzi.* Raschid, I, f. 134.

de souverain assise sur le trône, et ne transmit à son peuple que le souvenir d'un chasseur infatigable. Une révolte l'avait appelé à régner ; une révolte le fit décheoir de sa toute-puissance [1]. Son avènement avait coûté la vie à son père Ibrahim : Souleïman II et la nation épargnèrent la sienne. Pendant les sept premières années de son règne, Mohammed, encore enfant, fut le jouet des partis qui divisaient le harem et les agas ; ce temps révolu, la main de fer de Kœprilü Mohammed arrêta la rebellion, et joncha de cadavres la route que devait suivre, pendant quinze ans, en véritable souverain, son grand fils Kœprilüzadé-Ahmed. A la fin de son règne, Mohammed IV se livra plus que jamais aux plaisirs de la chasse; mais ce goût contribua moins encore à son renversement que l'orgueil et l'arrogance de Kara Moustafa, auteur de la campagne de Vienne, et l'incapacité militaire des deux grands-vizirs, Ibrahim et Souleïman, qui lui avaient succédé. Quelques paroles involontaires, quelques actions fidèlement enregistrées par l'historien de ce règne, Abdi-Pascha, ont suffisamment démontré que la base du caractère de Mohammed était la faiblesse, et non la cruauté. Avant même que Mohammed Kœprilü eut pris dans ses mains les rênes de l'Etat, c'est-à-dire trente années auparavant, un parti travaillait déjà en secret à l'élévation de Souleïman II.

1 Cantemir, à l'occasion de ce détrônement, cite plusieurs discours qu'auraient prononcés le Sultan et les oulémas, mais qui sont de son invention. Voyez du reste la *Relaz. di Costantinopoli*; le *Codex* de la Bibliothèque I. R. 885, et la Motraye, II, p. 350.

La connaissance de ce fait et l'avancement en âge de ses fils, dont le premier, Moustafa, comptait au moment de sa chute vingt-quatre ans, et le second, Ahmed, quatorze ans, avaient inspiré à plusieurs reprises à Mohammed IV l'idée de mettre à exécution la loi politique qui autorise les sultans à assurer leur tranquillité par le meurtre de leurs frères. Pendant trente-trois ans, il ne cessa de tenir le glaive en suspens sur la poitrine de ses frères; sa déchéance justifia, non la loi barbare du fratricide, mais les appréhensions du souverain.

# LIVRE LIX.

Traits caractéristiques de la Khasseki et du grand-vizir. — Gouvernement des rebelles. — Présent d'avènement. — Rébellion des janissaires. — Perte d'Erlau, de Thèbes et de Knin. — Destitution du grand-vizir Ismaïl. — Mutinerie du serasker Yegen Osman. — Système monétaire et impôts. — Départ de l'armée pour la conquête de Belgrade. — Campagnes en Bosnie, en Dalmatie, en Pologne et en Grèce. — Mesures prises contre les rebelles. — Mort de Kedük et d'Osman-Pascha. — Propositions de paix. — Traité avec la Transylvanie. — Ambassade de Soulfikar et de Maurocordato à Vienne. — Conférences à Vienne. — Chute de Wardein et de Nissa. — L'armée impériale à Ouskoub. — Grand-vizirat de Moustafa Kœprilü. — Expédition du khan à Ouskoub; il cède sa place à Seadet-Ghiraï. — Arrivée de l'ambassadeur français à Constantinople et de l'ambassadeur ottoman à Vienne.—Nomination d'un esclave comme beg des Maïnotes. — Plusieurs fonctionnaires sont éloignés du seraï. — Mesures financières. — Victoires remportées en Egypte et en Chypre. — Mort du sultan Souleïman II.—Avènement d'Ahmed II.—Mort de Kœprilü à Slankamen.—Changemens et exécutions commandés par le grand-vizir Arabadji Ali. — Destitutions du schérif de la Mecque, du moufti, du khan de Crimée, du kizlaraga et du grand-vizir Biiklü Moustafa. — Ambassades et négociations de paix. — Chute de Grosswardein. — Les Sourkhanoghlis en Syrie.—Destitution du khan des Tatares Safa-Ghiraï et du grand-vizir El-Hadj Ali. — Exécution du defterdar. — Mort de Mohammed IV. — Sinistres à Constantinople. — Le scheïkh Missri. — Levée du siége de Belgrade. — Incendie à Constantinople. — Le kaïmakam, le reïs-efendi, le grand-vizir et le kizlaraga. — Noces de Oumm Külsoum. — Destitution des kadiaskers et du moufti. — Les médiations des puissances étrangères sont rejetées.—Expédition contre Peterwardein. — Échecs essuyés par les armes ottomanes en Dalmatie et en Pologne.— Construction de plusieurs palanques sur les bords du Danube. — Apparition d'un faux Mehdi, astrologue arabe. — Conquête de Khios par les Vénitiens.—Le schérif.—Les États barbaresques.—Mort d'Ahmed II.

Le jour où Mohammed II échangea le trône contre la prison, la sultane favorite, Rebia Gülnousch [1]

[1] De La Croix (*Mém.* I, p. 363) a mutilé ce nom en *Gunesch*. Les

(boisson rosée du printemps), qui, depuis la mort de Walidé, la Russe Tarkhan, dominait seule dans le harem, et exerçait une si haute influence sur les destinées de l'empire, dut se retirer également dans le vieux seraï. Yousoufaga, qu'elle avait élevé au faîte du pouvoir, et qui, après avoir rempli pendant seize années les fonctions de kizlaraga avec une autorité absolue, avait amené la chute de Kara Moustafa, général en chef au siége de Vienne, fut exilé en Egypte [1]. La Khasseki Rebia Gülnousch, née à Retimo en Crète, bien que petite de taille, se distinguait par une grande beauté. Sa figure allongée, son teint blanc, ses yeux bleus et ses cheveux châtains rehaussaient encore l'aménité de sa personne et de son esprit. Moins jalouse des favoris que des favorites du Sultan, au moindre soupçon elle dépassait toutes les bornes de la modération. Le trait suivant montrera jusqu'où elle poussait l'amour de la vengeance, quand la jalousie s'emparait de son esprit. A Kandilli, village connu par l'extrême beauté de sa position sur les rives du Bosphore, Mohammed avait coutume de se livrer aux plaisirs du harem dans une vaste salle construite sur la mer, où il contemplait les formes gracieuses d'une danseuse tscherkesse. La sultane favorite vit aussitôt dans cette femme une rivale dangereuse. Pour s'en

sultanes Zaima, Zulemai, Joachmina, qui sont passées des romans français (*Histoire de Kœprilü, Kara Moustafa, et les Anecdotes secrètes de la Maison ottomane*) dans les histoires françaises et allemandes, sont de pure invention.

1 Ahmed Resmi, *Biographie des Kizlaragas*, n° 25.

débarrasser, elle gagna un eunuque renommé par son adresse dans la danse mauresque, et le détermina à saisir le moment où, en s'avançant jusqu'à l'extrémité de la terrasse avec la danseuse favorite, il pourrait la jeter adroitement dans la mer, dont le courant, au-dessous du kœschk, était très-rapide. En effet, celui-ci, par un saut vigoureux, précipita la danseuse dans les flots; l'événement ne fut considéré que comme un accident, et vint prouver que la mort jouait quelquefois son rôle dans les danses du seraï [1]. Sous le grand-vizirat d'Ahmed Kœprilü, l'influence de la Khasseki dans le gouvernement était encore insignifiante; mais elle grandit rapidement après la chute de Kara Moustafa-Pascha, sous le grand-vizir Kara Ibrahim, et sous son successeur Souleïman-Pascha, exécuté peu de temps avant la chute de Mohammed IV, malgré la sauve-garde qu'il avait reçue du Sultan. Ibrahim et Souleïman n'étaient pas guerriers; ce dernier surtout, Bosnien d'origine, s'appliqua à des écrits de chancellerie et à des projets d'organisation militaire; dans sa manie d'écrire, il avait l'habitude de faire des additions aux dépêches officielles déjà expédiées, et souvent on le vit mettre jusqu'à onze lettres sous une même enveloppe. Son successeur, l'Albanais Siawousch, était un esclave libéré d'Ahmed Kœprilü, par la protection duquel il était devenu successivement aga de la garde à cheval, général des

[1] *Verificando che per la sodisfazione de' gran Principi anco fra balli danza la morte.* Benetti, II, p. 45 et 46.

munitions, gouverneur de Bosnie et de Diarbekr. Siawousch arriva sous les murs de Constantinople, avec l'armée, immédiatement après la chute de Mohammed IV, et se rendit en grande pompe à Daoud-Pascha, où il fut admis à l'audience du Sultan. Yegen Osman-Pascha, général des lewends, et moins hardi, n'osa pas venir à Constantinople, et campa dans la prairie de Tscheridji; les sipahis s'établirent sur l'hippodrome, dans le voisinage du palais de Fazli-Pascha (12 novembre 1687 — 6 moharrem 1099). Le kapitan-pascha Missirlizadé Ibrahim, qui venait d'entrer dans le port avec la flotte, se présenta aussi avec l'appareil accoutumé devant le kœschk des revues, et alla se prosterner dans la poussière pour rendre hommage au nouveau Sultan.

A peine les janissaires et les sipahis étaient-ils rentrés dans Constantinople, que l'anarchie se déchaîna de nouveau. Ils commencèrent par faire revenir de Nicée, sa dernière station, le kizlaraga exilé en Egypte, le jetèrent aux Sept-Tours, et le forcèrent à leur compter vingt ou trente bourses d'argent. Les janissaires s'établirent sur l'Etmeïdan (place des bouchers), en face de leurs casernes, tandis que les sipahis dressaient leurs tentes sur l'Atmeïdan (place des chevaux), devant la mosquée du sultan Ahmed Ier. Le chef des premiers était le tschaousch Fetwadji, celui des seconds le Petit Mohammed. Ce dernier, que ses exactions rendaient odieux même aux rebelles, fut mis à mort, et son cadavre jeté sur l'hippodrome. Non content de cet acte de justice arbi-

traire, les mutins allèrent demander la tête de l'ancien kaïmakam Redjeb, retenu prisonnier chez le bourreau, dont l'appartement est situé entre les deux portes qui conduisent dans l'intérieur du seraï. Leur demande fut accueillie, et la victime leur fut abandonnée (21 novembre — 15 moharrem). Outre le présent d'avènement que les sipahis réclamaient pour les janissaires et pour eux-mêmes, ils demandèrent avec instances le rétablissement de la taxe des garçons et leur réintégration dans les emplois publics, faveurs qui leur avaient si souvent été accordées durant les troubles, mais qu'on leur avait toujours retirées une fois l'ordre rétabli. Effrayé de ces vociférations, le grand-vizir abandonna aux protégés de la milice les fonctions de voïévode de Tokat et de Mardin, celles d'aga des Turcomans et de directeurs-administrateurs des mosquées, de grand-écuyer et de grand-chambellan. Pour arrêter les rebelles et pour empêcher que la révolte ne s'étendît dans les provinces, le Sultan nomma pascha de Djidda l'aga des janissaires, Djadou Yousouf, qui eut pour successeur le chef des écuyers (porteurs d'armes) Djerrah Moustafa-Pascha, et donna le gouvernement de Roumilie au rebelle Yegen Osman. Il procéda ensuite à la distribution des présens d'avènement[1]. Un chambellan, Yegen

[1] Les registres de cette époque fixent ainsi l'état de l'armée : « Trente-huit mille cent trente-un janissaires, trente-deux mille deux cent soixante-trois janissaires sur les frontières; total, soixante-dix mille trois cent quatre-vingt-quatorze hommes, ayant reçu la somme de trois mille neuf cent soixante-dix-sept bourses; douze mille cent cinquante-trois djebedjis re-

Ahmed, parent du dernier grand-vizir, partit de la capitale pour aller annoncer aux cours de France, d'Angleterre et de Hollande l'avènement du nouveau souverain ottoman [1].

Lorsque les troupes, momentanément apaisées par le présent d'avènement, se montrèrent disposées à la soumission, le Sultan se rendit par eau à Eyoub, pour y ceindre le sabre, et revint au seraï par la porte d'Andrinople. Son turban s'étant détaché de sa tête dans ce jour solennel, et une pluie battante l'ayant forcé d'échanger ses vêtemens de dessus contre un vêtement rouge, le peuple regarda ces deux circonstances comme un mauvais présage.

Agé de quarante-cinq ans, le nouveau Sultan avait la réputation d'être un homme courageux et guerrier, ennemi des voluptés et de la mollesse. Il avait le teint basané et olivâtre. Souleïman II s'aperçut bientôt que son ancien écuyer était incapable de dompter l'hydre déchaînée des janissaires; il l'éloigna de la capitale en lui confiant la défense des Dardanelles, et nomma à

çurent deux cent quarante-deux bourses; cinq mille quatre-vingt-quatre topdjis, cent deux bourses; six cent soixante-seize toparabadjis, treize bourses; les sipahis et les silhidars, ensemble quatre mille cinq cent cinquante-sept hommes, quatre mille six cent vingt-neuf bourses, dont douze cent cinquante-six provenaient du trésor impérial, le reste d'une contribution des habitans du Kaire, de Bagdad, de Bassra et d'Erzeroum. Raschid, I, f. 139.

[1] *Rel. del Costantinopoli*, *Cod.* 886, p. 984-88. La lettre de notification au khan se trouve dans mon *Inscha d'écrits d'État*, n° I, ainsi que la lettre de créance du grand-vizir, n° II; celle au schérif de la Mecque, n° IV; celle à Apafy, n° V; et celle au khan des Ouzbegs, dans l'*Inscha* de Nabi, n° I.

sa place l'ancien seghban-baschi, Aliaga de Kharpout. Mais les janissaires ayant reconnu que l'auteur de ce changement, qui leur était défavorable, était le kaïmakam Kœprilüzadé-Moustafa, exigèrent son éloignement. Le Sultan fut forcé de l'envoyer sur-le-champ aux Dardanelles. Le moufti Mohammed-Efendi, qui ne leur convenait point, fut également destitué et remplacé par le chef des émirs Seïd Feïzoullah (10 février 1688 — 7 rebioul-akhir 1099). Ils n'eurent pas plus de respect pour leur premier lieutenant-général, le koulkiaya Abdoullahaga. Ils le déposèrent de leur propre autorité, et lui donnèrent pour successeur l'ancien agent fiscal (beïtoulmaldji) Eboubekr, qui leur avait promis d'être l'esclave de leurs volontés. L'aga des janissaires, Ali de Kharpout, sentant bien que les troubles n'auront aucun terme tant que leur principal auteur, le tschaousch Fetwadji existera, le poignarde de sa propre main. Les janissaires furieux, l'entourent au moment où il se rendait à l'Etmeïdan pour y rétablir l'ordre, et le massacrent en l'accablant d'injures et de reproches au sujet du meurtre qu'il venait de commettre. Ivres de sang, ils projettent de piller le palais des ministres, et commencent par dévaster ceux du defterdar Houseïn-Pacha et du grand-vizir. Mais ils y trouvent le moufti Feïzoullah, les deux juges d'armée et le defterdar, dont la courageuse fermeté les force à rétrograder. De plus en plus irrités, ils nomment un de leurs chefs, Hadji-Ali, aga des janissaires, assiégent le palais dans les règles, obligent le moufti et les deux kadiaskers à se retirer, et forcent le

grand-vizir à rendre le sceau impérial. Non content de ces succès, Hadji-Ali continue le siége du palais, et se venge sur le grand-vizir du meurtre de Fetwadji. Aux janissaires vient alors se joindre tout le peuple de la ville, y compris les juifs et les chrétiens, qui voulaient une part dans le pillage. Pendant toute la nuit, le tumulte des armes retentit dans les rues ; vers le matin, la masse des rebelles pénétra dans le palais du grand-vizir. Tout ce qui s'y trouvait fut emporté ou brisé. Siawousch-Pascha, voyant que toutes les issues du palais lui étaient fermées, et ne pouvant se résoudre à assister passivement à la profanation de son harem, que la horde des pillards menaçait déjà, se plaça avec ses agas devant la porte de ce sanctuaire des Musulmans, et le défendit contre les assaillans. Parmi ces derniers, plus de cent cinquante tombèrent sous les balles ou les flèches de ses gens et furent victimes de leur avidité ; un nombre égal fut blessé. Mais Siawousch, en défendant l'honneur du harem jusqu'au dernier soupir, tomba martyr de sa valeur chevaleresque [1]. Son héroïsme et sa fin tragique l'ont placé à côté de son homonyme, l'ancien prince persan Siawousch, dont l'histoire malheureuse est rapportée dans l'un des plus beaux chapitres du *Schahnamé* (livre des Rois). Aussitôt que Siawousch eut succombé, la horde des pillards déborda comme un torrent dans le harem ; ils se le partagèrent comme un butin, faisant servir les

[1] Raschid, I, f. 140. *Kissaï khoumi Siawousch firamousch*, c'est-à-dire : « Cet événement fit oublier la fin tragique de Siawousch. »

femmes à leurs honteux plaisirs, ou les accablant de mauvais traitemens. Les esclaves furent emportées à dos d'homme, ainsi que des caisses remplies d'objets précieux. La sœur du grand-vizir et son épouse, fille de Mohammed-Kœprilü [1], furent traînées nues dans la ville, après avoir eu les mains et le nez coupés. Jamais de telles horreurs n'avaient été commises en pareille circonstance. Les janissaires eux-mêmes, qui sentaient toute la responsabilité que ces crimes faisaient peser sur eux, se réunirent près de la porte de l'aga, où leurs chefs, les deux moulazim-baschis, Ahmed et Deli-Piri, Hadji-Ali, leur aga, et l'orta-tschaousch Kandildji invitèrent le moufti, les juges d'armées, le juge de Constantinople et le chef des émirs à vouloir bien se rendre, afin de justifier leur conduite par la présence de ces cinq dignitaires, espérant ainsi se mettre sous la protection de la loi. Mais, au même moment, des janissaires pillèrent les boutiques d'un émir; celui-ci attacha un mouchoir blanc au bout d'une lance, en signe de ralliement contre la tyrannie et l'oppression, et engagea tous les Musulmans à le suivre. Imitant ainsi le forgeron Gawé, l'émir marcha, suivi d'une foule immense, vers le séraï où Osman-Efendi, le prédicateur de la Souleïmaniyé et quelques autres oulemas s'étaient déjà assemblés. L'étendard sacré fut en même temps arboré

[1] Cantemir Sol., p. 171, note *f*, commet une grande erreur, lorsqu'il dit : *Elle était fille du célèbre grand-vizir Kœprilü Ahmed-Pascha et sœur de Kœprilü Moustafa-Pascha,* comme si Ahmed, frère de Moustafa, avait été le père de ce dernier.

sur les créneaux de la porte centrale. La vue de ce signe vénéré et les discours d'Osman-Efendi ranimèrent le zèle de tous les hommes bien pensans, il est vrai, mais qui n'en étaient pas moins assemblés dans un but de rébellion. Un protégé des janissaires, le grand-chambellan Essaïd-Moustafa, sortit de la porte du seraï pour haranguer la foule; il fut massacré. Quelques-uns des principaux meneurs furent taillés en pièces devant le palais impérial, d'où le peuple ne bougea pas pendant toute la nuit. Dans cette même nuit, les oulémas se rassemblèrent autour du trône élevé devant la Khassoda. Dès qu'on eût assouvi la vengeance populaire par l'exécution des auteurs de la révolte, la foule fut invitée à se disperser. Le vieux Ismaïl-Pascha, l'ancien nischandji, nommé kaïmakam immédiatement après le meurtre de Siawousch-Pascha, fut promu à la dignité de grand-vizir. Le moufti, les deux kadiaskers et le juge de Constantinople, qui, dociles à l'appel des janissaires, s'étaient rendus à la porte de leur aga, furent remplacés dans leurs fonctions. La dignité de moufti fut rendue à Mohammed, fils d'un corroyeur, et celles de premier, de second écuyer et de grand-chambellan, dont la disposition avait été récemment cédée aux rebelles, furent occupées par trois pages sortis de la chambre intérieure. L'aga des janissaires eut la tête tranchée par le bourreau; quelques pillards du palais de Siawousch, juifs et chrétiens, furent pendus; les autres, redoutant le même sort, s'empressèrent de restituer une partie de leur butin.

Rien ne pouvait être plus favorable aux ennemis extérieurs de l'empire que de voir sans cesse renaître des troubles dans son sein; car, dans toutes ces rébellions, l'armée, au lieu de marcher à la frontière, s'acheminait vers la capitale, et les armes destinées à combattre les infidèles étaient incessamment tournées contre le khalife des croyans. Ces désordres eurent pour résultat la perte d'Erlau en Hongrie, de Thèbes en Grèce et de Knin en Dalmatie. Erlau, qui, après avoir résisté aux armes victorieuses de Souleïman I$^{er}$, avait succombé sous les efforts de Mohammed III et subi depuis, pendant un siècle, la domination musulmane, retomba sous la puissance de ses anciens maîtres. Le gouverneur, Osman-Pascha, ayant péri dans un combat livré aux troupes impériales qui cernaient la ville de tous les côtés, Roustemaga, qui avait pris le commandement de la garnison, rendit la forteresse au général Caraffa, en stipulant que sa retraite ne serait point inquiétée (14 décembre 1687 — 8 sâfer 1099). Le comte Marsigli fut chargé de recevoir les munitions et l'artillerie qui se composait de cent canons et treize mortiers. La mosquée principale devint l'église de Saint-Léopold, et le minaret qui y existe encore rappelle aux habitans qu'ils faillirent demeurer sous la domination musulmane. La prise d'Erlau fut suivie de celle de Munkacs, une des places les mieux fortifiées qui fussent au pouvoir de Tœkœli; dans cette dernière ville, les impériaux s'emparèrent de toutes les archives et du chapeau princier du roi de Kruczes. Ce chapeau ressemblait à un cas-

que de dragon; la base en était de couleur violette et ornée d'un galon d'or pur large de quatre doigts; à l'extrémité supérieure, cette coiffure était blanche et de forme bombée; on n'y voyait aucune pierrerie; à l'intérieur, elle était garnie de toile. Dans le butin se trouva encore l'étendard musulman, dont le pommeau doré contenait le diplôme délivré à Tœkœli par les Turcs, et que l'on conserve encore dans les archives impériales de Vienne. Pendant que Munkacs tombait au pouvoir de l'Autriche, les Vénitiens s'emparaient de Thèbes, en Béotie. François Morosini avait réalisé son vaste projet d'enlever toute la Morée aux Ottomans. Pour assurer cette conquête, il divisa la Morée en quatre provinces, la Romanie, la Laconie, la Messénie et l'Achaïe avec leurs capitales, Napoli, Malvasie, Navarin et Patras. Dans chacune de ces villes, il institua un rettore et un proveditore. Le premier était chargé des affaires civiles et de la comptabilité, le second des affaires militaires et de l'administration des vastes possessions territoriales. Le provéditeur, gouverneur des trois plus grandes îles que possédât la république depuis la perte de Candie, de Chypre et de Négrepront, savoir Corfou, Zante et Céphalonie, fut chargé également de l'administration de Santa Maura, de Lepanto et des côtes qui s'étendent entre ces deux points. Les victoires éclatantes de Morosini avaient jeté tant d'éclat sur les armes de Venise, que la reconnaissance nationale crut devoir déférer au généralissime la couronne ducale vacante par la mort du doge Giustiniani.

D'un autre côté, la république enleva aux Ottomans Knin, une des forteresses-frontières les plus considérables de la Dalmatie. Knin, que les géographes regardent comme l'ancien Arduba, est située sur un rocher escarpé dont le pied est baigné par la Kerka. Non loin de la place, le torrent de Tapolyé se jette, à une hauteur de cent pieds, dans la Kerka, qui, avant de se réunir à la mer, forme encore deux cascades, celle de Roschislap et celle de Scardona. À Roschislap, la rivière, large de trois cents pas, se précipite dans un gouffre au-dessous d'un pont étroit supporté par soixante arches, ouvrage d'un architecte turc. Tombée au pouvoir des Ottomans, dans la seconde année du règne de Souleïman le Grand, Knin avait été reprise par le général vénitien Foscolo, dans la dernière année du règne d'Ibrahim I^er^; toute son artillerie avait dû être jetée par les vainqueurs dans les eaux de la Kerka et de la Boutimschiza : les fortifications de cette place avaient été rasées. Ces travaux ayant été faits trop à la hâte, les Ottomans relevèrent les anciens ouvrages, et de là réduisirent les Morlaques à l'obéissance. Le général vénitien Lorenzo Dolfin, et après lui Janko, chef des Morlaques, en formèrent le siége, mais l'un et l'autre furent obligés de battre en retraite. Knin tomba alors, résultat dû bien moins à la valeur de Cornaro, qu'à la trahison du commandant turc Atloubegzadé [1] Mohammed, qui, exilé dans cette place par le grand-vizir Siawousch, la rendit pour satisfaire son ressen-

1 Et non pas Atlaghuk, comme le dit Bizozeri, II, p. 347.

timent. Cependant, au moment où il voulut effectuer sa retraite, les habitans chrétiens, exaspérés par ses oppressions précédentes, s'y opposèrent en lui disant : « Tu as fait ta capitulation avec les Vénitiens, » mais non pas avec nous, et avant de partir tu nous » rendras compte de la tyrannie dont tu nous as acca- » blés. » Son sang et celui d'un grand nombre d'innocens furent sacrifiés à la vengeance du peuple. Sign, autre forteresse de la frontière, sur les rives de la Cettina, le nouveau et le vieux Obrovaz, ainsi que quatorze châteaux, et dix autres situés dans la plaine de Likka, tombèrent également au pouvoir de Venise. En Bosnie, le commandant de Carlstadt s'était avancé avec quatre mille hommes jusqu'au village de Derbend Kassabassi[1], et avait répandu parmi les Ottomans une telle épouvante, que la garnison de Gradiska, défendue par cinquante pièces de canon et capable de soutenir un long siége, abandonna la forteresse ; sa retraite amena la chute des palanques voisines. Cette suite de désastres dont la Porte se vit assaillir à la fois en Hongrie, en Grèce, en Dalmatie et en Bosnie, réclamait impérieusement la présence aux affaires d'un ministre plus ferme que le grand-vizir Ismaïl-Pascha. Pour se décharger de toute solidarité et rejeter sur une autre tête les malheurs de la guerre, ce vieillard septuagénaire nomma généralissime de l'armée, Ye-

[1] Raschid, I, f. 142, dit qu'il était sorti du fort situé à l'embouchure de la Sarmanta : il voulait dire probablement de la tour de Norin, à l'embouchure de la Narenta.

gen Osman-Pascha le Toridi [1]; en même temps il le confirma dans la dignité de beglerbeg de Roumilie, espérant qu'il parviendrait à comprimer la rébellion que lui-même se sentait incapable d'apaiser. Mais Yegen Osman s'arrogea le droit de conférer à ses créatures des dignités dans l'Anatolie, èt ne craignit pas de nommer un de sès pages, Moustafa le Noir, inquisiteur et gouverneur de Karamanie. Ismaïl se persuada dès-lors que Yegen était un ennemi plus dangereux que les armées vénitiennes. Dans une grande assemblée convoquée à cet effet, tous les conseillers insistèrent sur la nécessité de réduire le serasker rebelle, et de soulever contre lui les habitans de la Roumilie; mais en même temps, pour ne pas le pousser à un acte de désespoir, on convint de lui offrir préalablement le gouvernement de Bosnie. Le silahschor (armurier) du Sultan, Souleïmanaga, fut appelé, en sa nouvelle qualité de beglerbeg de Rakka, au commandement des troupes à envoyer contre le serasker. La conduite de l'armée de Hongrie fut confiée au khazinedar Ali-Pascha, gouverneur de Belgrade. Cependant les Toridi [2], d'accord avec leur chef, Yegen Osman, avaient arboré l'étendard de la révolte à Eskischehr. Le Sultan envoya

[1] Il était de la tribu turcomane des Toridi; le mot *Toridi* signifie *chef des voleurs de caravanes* (La Motraye, I, p. 354). La Motraye, qui mérite beaucoup de confiance toutes les fois qu'il parle d'après le témoignage de ses propres yeux, se trompe cependant en disant que le successeur d'Ismaïl était Ibrahim-Pascha.

[2] Gedükoghlis, Djiridoghli, Hadji Moustafa et Kadji Resoul. Raschid, I, f. 143.

contre eux les milices de l'Anatolie, et le rebelle Kara Moustafa, que Yegen avait nommé gouverneur de Karamanie, fut saisi et emprisonné à Scutari en entrant dans cette ville. Seïnoullah, chargé de percevoir les impôts de Roumilie, eut la tête tranchée : ainsi fut coupé court aux nombreuses plaintes que les habitans élevaient contre lui. Le grand-vizir Ismaïl-Pascha fut destitué après une gestion de soixante-neuf jours (2 mai — 1er redjeb) [1], et remplacé par l'ancien aga des janissaires, Moustafa-Pascha de Rodosto, bourreau du serasker Kara Moustafa, qui, après sa disgrâce, avait été investi du gouvernement de Kanischa, et récemment avait été appelé au commandement des châteaux des Dardanelles.

Fidèles à l'exemple de Constantinople, d'après lequel, en Turquie comme ailleurs, se règlent les provinces, plusieurs gouvernemens virent se ranimer le feu de la révolte. A Candie, qui depuis vingt années était le boulevard le plus formidable opposé à Venise, les troupes avaient débuté dans la voie des insurrections par le massacre du gouverneur Soulfikar-Pascha, ancien aga des janissaires, du tournadji-baschi, substitut de l'aga de cette milice, du commandant de la forteresse et du yerlikouli-kiayayeri (kiaya des janissaires du lieu). Pour rétablir l'ordre, Kœprilü Mous-

1 Osmanzadé-Efendi indique cette date avec plus d'exactitude que la *Relation diplomatique*, où on lit djemazioul-akhir : *Mustafa Aga de i Janizari sotto Vienna, persona di gran prattica e governo, dichiarato G. Vesir con gran sodisfazione della milizia.* Rel. di Costantinopoli. Codex 886, p. 1000.

tafa-Pascha, ancien kaïmakam, puis commandant de la Canée, fut envoyé à Candie. Le gouverneur de Khios, le vizir Ali-Pascha, succéda à Kœprilü Moustafa dans le gouvernement de la Canée; il fut lui-même remplacé à Khios par l'ancien silihdar, qui était alors gouverneur d'Egypte : c'était le vizir Hasan-Pascha. Sous l'administration de Hasan, la caravane des pèlerins d'Egypte avait été pillée par les Arabes, à Aaschol-Ghorab, dans le voisinage de la Mecque. Vers le même temps, le pascha de Haleb surprit et fit main-basse sur une riche caravane de Perse. Firari-Ahmed fut envoyé en Egypte en remplacement de Hasan-Pascha [1]. A Temeswar, un retard prolongé dans le paiement de la solde occasionna un autre soulèvement; les soldats surprirent et massacrèrent le gouverneur Ibrahim-Pascha. Pour conjurer cet orage, le serasker Hasan-Pascha envoya aussitôt, de son quartier-général de Belgrade, Djâfer-Pascha à Temeswar, avec mission de faire disparaître en secret les mutins. La position du serasker, vis-à-vis de Yegen-Pascha, offrait des difficultés plus sérieuses. Yegen Osman avait jeté le masque en apprenant les mesures projetées contre lui par l'ancien grand-vizir Ismaïl-Pascha. Instruit de l'arrivée prochaine du grand-chambellan Hasanaga, chargé d'apporter au gouverneur de Belgrade le diplôme et le vêtement d'honneur, insignes de la dignité de serasker, il le fit prisonnier, lui enleva l'un et l'autre, et marcha sur

[1] *Histoire du fils de Yousouf*, f. 180 et 182.

Belgrade, afin de saisir et de massacrer le nouveau serasker. En même temps, il envoya un messager secret au sagardji-baschi Osman, général des janissaires, pour le gagner à sa cause. Le serasker Hasan, informé de ses intrigues, appela au diwan les paschas et les officiers, leur expliqua la position des affaires, et leur demanda s'ils comptaient prêter assistance à lui, leur chef légitime, ou à celui des rebelles. Ils répondirent qu'ils étaient les fidèles serviteurs du Sultan, et qu'ils n'obéiraient qu'au serasker. Pour mieux s'assurer de leur fidélité, Hasan-Pascha fit apporter un Koran et les invita à sceller leurs promesses par un serment solennel. Cependant il ne se fiait pas trop à leur sincérité, car il connaissait les intelligences secrètes entretenues à Belgrade par Yegen Osman. Afin d'être préparé à tout événement, il fit embarquer ses bagages sur le Danube à la destination de Widin. En ce moment, le quartier-maître-général d'Yegen Osman-Pascha apparut, et planta effrontément, à côté des trois queues de cheval du serasker, celles de son maître. Interpellé sur cet acte inouï d'impudence par Hasan-Pascha, le quartier-maître se borna à lui répondre qu'il obéissait à un ordre. Peu de temps après, Yegen Osman parut lui-même avec son armée au milieu d'un brillant état-major. Les janissaires allèrent à sa rencontre, et se placèrent sur deux haies pour le saluer. Hasan-Pascha se réfugia dans la tente du sagardji-baschi; il dut la vie à l'intervention de ce dernier et à celle des janissaires en faveur de leur ancien chef. Yegen Osman, gonflé d'orgueil,

se rendit chez Hasan : « Vous êtes comme moi, lui » dit-il avec bonté, un vizir de notre Padischah, et » je ne songe pas à vous faire de mal. Vous pouvez » dresser votre tente sur un autre point, et emmener » avec vous votre suite. » Hasan-Pascha n'eut garde de désobéir ; il se rendit aux ordres de Yegen Osman : dans l'après-midi il partit pour Widin. Ainsi fut consommée par un rebelle, contre lequel on avait soulevé toute la Roumilie, la destitution du serasker de la Porte. Ce rebelle, proscrit la veille, fut rendu à ses fonctions et confirmé par le nouveau grand-vizir. Cette faute du premier dignitaire de l'empire fut bientôt suivie d'une autre également désastreuse. Non seulement il fit suspendre en Roumilie la levée générale des troupes, mais il conféra la dignité de sandjakbeg aux principaux Toridis, créatures de Yegen Osman ; les sandjaks d'Akschehr, d'Eskischehr et de Siwas furent donnés à quelques rebelles, et Kara Moustafa, le fidèle compagnon de Yegen, recouvra la liberté. D'un autre côté, on fit sortir de prison l'ancien defterdar Houseïn, sur l'intercession du précepteur du Sultan, Arabzadé Abdoulwehhab-Efendi ; comme compensation à sa captivité, Houseïn fut nommé gouverneur de Bassra et reçut le titre de vizir. Le defterdar Ramazan-Efendi de Hadjioghlibizari, dans le district de Schoumna [1], fut exilé dans sa ville natale et remplacé par l'inspecteur des cuisines impériales, Fündük Mohammed-Efendi. L'écuyer du

[1] Et non pas *Schoumla*, comme on le lit partout.

Sultan, Elmas Mohammed (Mohammed le Diamant), sortit du seraï comme secrétaire-d'état, pour être préposé à la garde du chiffre impérial avec le rang de beglerbeg de Roumilie. Souleïman-Efendi, gendre de Fündük Mohammed, obtint la dignité de baschbakikouli (employé dans la chancellerie du trésor ou agent du fisc); car son prédécesseur Houseïnaga, nommé gouverneur de Meràsch, était parti pour l'Asie avec le titre de moufettisch (inquisiteur), et la mission de faire rentrer au trésor quelques sommes que les voïévodes turcomans refusaient de payer. L'aga des janissaires Hasan et le koulkiaya (premier lieutenant-général) Moustafa, changèrent de destination pour n'avoir pas su maintenir l'ordre parmi les troupes; le premier partit pour le gouvernement de Wan, le second, d'abord nommé sandjak de Perzerin, fut banni ensuite à Rhodes. La place d'aga des janissaires fut donnée au seghban Kodji Mahmoud, et celle de koulkiaya au sagardji-baschi Osman, mandé de Belgrade, d'où il avait aidé Yegen Osman à expulser Hasan-Pascha. Le defterdar Kilidj Ali-Pascha, que le grand-vizir Ismaïl avait envoyé à Trabezoun, rentra à Constantinople et prit place parmi les vizirs de la Coupole.

D'autres changemens plus importans furent ceux que le grand-vizir opéra dans la fabrication des monnaies et la distribution des impôts. Dans les premiers temps de l'empire, on avait fait usage de la monnaie de cuivre; depuis, l'or et l'argent seuls avaient eu cours. Le grand-vizir ordonna de faire frapper de

nouvelles monnaies de cuivre, savoir l'okka valant huit cents deniers, et dont deux devaient équivaloir à une aspre. Un renégat de Livourne et un certain Morgan eurent la pensée et dirigèrent l'exécution de cette mesure désastreuse. On établit un nouvel hôtel des monnaies à Tawschantaschi, dans l'intérieur de Constantinople, et une autre à Bosnaseraï; l'argent provenant de cette dernière source dut solder les milices envoyées contre Zara et contre les Uscoques. On remit également en vigueur la taxe sur les boissons, supprimée quelques années auparavant sur les représentations de Wani; en même temps, on imposa pour la première fois le tabac à fumer : l'okka du tabac de Yenidjé paya un droit d'entrée de dix aspres et celui de Kirdja un droit de huit aspres. La place de receveur des impôts frappés sur les boissons fut donnée à Küfri Ahmed en échange de six millions d'aspres. L'inventaire de l'argenterie des écuries impériales avait déjà commencé sous le grand-vizirat d'Ismaïl-Pascha, et tous les harnais superflus avaient été fondus à la monnaie; on en avait tiré cinq cent quarante-cinq bourses d'argent, qui furent employées à couvrir en partie les frais de la guerre. Le defterdar Fündük Mohammed établit de nouveaux impôts ainsi qualifiés : *rachat de la levée en masse*[1], *rachat des fournitures des vivres*[2], et *taxe de repos*[3]. On apposa le séquestre sur la moitié des revenus des fondations pieuses, des pensions et des rentes

[1] *Bedeliet neferi aam.*

[2] *Ischtiraï ghanem.* — [3] *Bedeli zakhaïr.*

vingères, et on nomma des commissaires spéciaux dans le but de faire payer cette contribution aux administrateurs. En outre, on fit rentrer dans les caisses de l'État les sommes provenant des quatre impôts extraordinaires antérieurement établis, par lesquels on se rachetait pour ainsi dire des corvées sur les galères, dans les mines, aux travaux des routes et des ponts et des prestations en nature [1]. Dans le courant du mois de mars, qui marquait invariablement le commencement de l'exercice financier des Ottomans, sans qu'on eût égard aux années lunaires, on vendit plus de trente mille emplois. De plus, chaque homme réputé riche et chaque village de deux à trois cents maisons [2] furent imposés à une bourse d'argent. Cependant Fündük Mohammed, l'auteur de toutes ces mesures, ne put conserver plus long-temps sa place, car le grand-vizir commençait à voir en lui un rival. Il fut invité à comparaître devant la Sublime-Porte, et en sortit gouverneur de Candie. Il quitta Constantinople la même nuit, avec ordre de partir sous trois jours de Dayékhatoun pour se rendre à sa destination. Son gendre, employé ainsi que lui dans les finances, dut se rendre comme defterdar dans l'île de Crète, et Yahya-Efendi,

[1] *Non ci mancano le solite contribuzioni che si chiamano Churek akcesi* (Kürek akdschesi) *che vol dire per vogatori e Sursat per provisione, Laghumdji per minatori e Casma Cheurek* (Kasma tschurek) *per munitione, queste quattro sono contribuzioni ab antico.* Rel. di Costantinopoli. Cod. 883, p. 340.

[2] *Nel mese di Marzo, nel quale si raccogliono i tributi, si vendono dalla Camera* 30,000 *cariche per tutto l'Impero, come dazzi, saline, miniere, governi; e tutti gli ricconi, ogni contrada, che batte in* 200 *e* 300 *case, ha dovuto pagare una borsa.*

le secrétaire préposé au registre des dépenses du Sultan, fut emprisonné. L'intendant de l'arsenal Ali-Efendi fut nommé defterdar; Ahmedaga agent des finances, et Ahmed-Efendi prit la place de Yahya.

Malgré toutes ces mesures financières, devenues urgentes tant pour subvenir à la solde de l'armée que pour les frais de la campagne, elle ne partit de Constantinople pour Daoud-Pascha que le 26 juin (27 ramazan), et ne se mit en route pour Andrinople que le 1er septembre (5 silkidé). Les armées de l'Autriche auraient dû profiter des troubles intérieurs de la Porte et de la marche de ses troupes sur Constantinople pour renverser le Sultan. En Hongrie, les Impériaux avaient ouvert la campagne par le siége de Stuhlweissenbourg ; en Transylvaine, Caraffa avait pris d'assaut Lippa, et le prince Louis de Bade s'était emparé en Bosnie de Gradiska. Les Turcs ayant abandonné Illock et Peterwardein, la route de Belgrade se trouvait ouverte. Au moment où l'armée ottomane vint établir son camp à Daoud-Pascha, l'armée impériale investit Belgrade. Yegen Osman, commis à la défense de cette forteresse importante, avait campé sous ses murs dans le village de Werltschar-Owasi, pour empêcher la garnison et les habitans de prendre la fuite. Après avoir lui-même tranché la tête à l'ancien pascha d'Erlau, Houseïn, et décapité le pascha de Belgrade, il nomma commandant de la forteresse (dizdar) [1], Ibrahim-Pascha de Szekszard, et lui con-

[1] Les mots *dizdar* et *serdar* signifient littéralement *gardien de forteresse* et *gardien des troupes*.

féra le titre de pascha d'Ofen ; c'était un véritable pascha *in partibus infidelium*, car cette ville se trouvait alors entre les mains des infidèles. Ensuite, il confia à Ahmed-Pascha Oegüz œldouren [1] le commandement des troupes avec le titre de serdar. Les habitans, qui attendaient de ces deux généraux une vigoureuse résistance, ne tardèrent pas à s'apercevoir que Yegen Osman les avait trompés. Dès que les Impériaux et les habitans chrétiens de la contrée eurent commencé à passer le fleuve sur des radeaux et à jeter un pont de l'île des Bohémiens à Belgrade, Yegen Osman se retira secrètement pendant la nuit, et, suivi du rebelle Tœkœli, alla s'établir à Semendra. Le bruit de cette trahison se répandit aussitôt dans la ville : les habitans s'enfuirent dans toutes les directions; les uns se jetèrent dans des barques pour descendre le Danube, les autres se dirigèrent sur Temeswar. Huit mille fuyards, arrivés à Fethislam, furent obligés d'acheter, moyennant deux cents bourses d'argent, le droit de passer outre; mais ils furent arrêtés dans l'exécution de ce projet par un officier qui avait reçu l'ordre de ne laisser passer personne. Trois commissaires étaient sur le point de recevoir l'argent, lorsque Tœkœli arriva, fit arrêter ces derniers et coupa le passage aux fuyards.

Les Turcs en se retirant avaient livré aux flammes le faubourg de Belgrade; l'armée impériale, sous les ordres de l'électeur de Bavière [2], accourut pour s'op-

[1] Le tueur de bœufs.

[2] Raschid, I, f. 137, appelle l'électeur de Bavière *Badbak* (Bavaria), et

poser aux progrès de l'incendie, et prit position dans la partie de la ville qui est située au bord du fleuve. Le lieutenant-général d'artillerie Sereny commença aussitôt le siége de la forteresse. Pendant vingt-et-un jours, la ville essuya jour et nuit le feu de quarante pièces de siége et de quinze mortiers [1]. Sur ces entrefaites, Yegen Osman réduisit en cendres Semendra, et se replia sur Sofia; les Turcs abandonnèrent Golumbacz. Trois cents femmes turques, tombées entre les mains des Heïduques, reçurent le baptême et se marièrent pour la plupart. La ville de Semendra ou Sphenderova, conquise par les sultans Mourad et Mohammed II, et celle de Golumbacz ou Galamboz, située à l'embouchure de la Jaseniz dans le Danube, soumise sous Bayezid Yilderim par les armes ottomanes, reprise par Pereny, rentrèrent alors l'une et l'autre sous l'autorité de la Hongrie. Leur chute fit prévoir celle de Stuhlweissenbourg, qui fut emporté de vive force (6 septembre 1688). Un grand nombre d'officiers distingués de l'armée impériale périrent dans l'assaut meurtrier donné à la place. On cite parmi eux les comtes de Scherfenberg, de Fürstemberg, de Thurm, le prince de Liechtenstein et les deux comtes de Stahremberg. Les comtes Rabutin et Taxis furent blessés au commencement du siége, lors de la première sortie que firent les Ottomans; le duc de Mantoue, Eugène de Savoie et l'électeur de Bavière reçurent deux blessures dans l'assaut. En voyant

le margrave de Bade *Markesch* (Marchese); Bœthius appelle Yegen, Iengir-Pascha.

tomber auprès d'eux tant de valeureux guerriers, la fureur des assaillans ne connut plus de bornes; la garnison fut impitoyablement massacrée; des maraudeurs allèrent jusqu'à frapper de leurs couteaux les Turcs désarmés [1]. La perte des Impériaux fut évaluée à sept cents hommes et celle des assiégés à sept mille. L'aga des janissaires, le gouverneur Mohammed-Pascha et treize cents hommes furent faits prisonniers. Mohammed-Pascha fut conduit à Vienne et logé chez l'interprète de la cour, Marco-Antonio Mamucca della Torre. Le butin des vainqueurs ne fut pas considérable, car les habitans avaient eu le temps de sauver la plus grande partie de leurs richesses; mais on trouva, parmi les soixante-dix-sept canons de la forteresse, deux pièces énormes, dont l'une lançait des boulets de trois cent vingt livres, et l'autre des boulets de quatre cent quarante livres. L'électeur Maximilien Emmanuel envoya les deux drapeaux pris dans la place au pape Innocent XI, qui les fit suspendre à côté de l'étendard de Kara Moustafa, que Sobiesky avait envoyé à Rome, après la délivrance de Vienne. Maximilien, prince aussi distingué par sa valeur que par son amour pour les arts, avait amené à sa suite le peintre Ruyg, dont les tableaux, représentant les principales batailles et les siéges les plus mémorables de cette campagne, ornent encore le Musée royal

[1] Roothius, p. 599, non moins fanatique que les historiens ottomans, qui envoient les chrétiens en enfer, dit : « Ils ont poignardé les Turcs de » leurs couteaux de poche et les ont dépêchés pour rejoindre leur Prophète » imposteur. »

de Schleissheim. On remarque parmi ces tableaux la délivrance de Vienne, la conquête de Gran, de Neusohl et de Neuhæusel, les prises d'Ofen et de Belgrade. Les mosquées de cette dernière ville furent changées en églises; celle où se trouvait le tombeau de Kara Moustafa fut cédée aux jésuites. Au milieu de la nuit, un bruit confus, venant du tombeau du général ottoman, jeta les pères dans les plus vives alarmes. Tous, munis de flambeaux, se précipitèrent vers l'endroit d'où provenait ce bruit : mais ils n'y trouvèrent que sept Croates qui venaient de briser le sépulcre dans l'espoir d'en retirer des trésors. Les jésuites prirent, avec le crâne de Kara Moustafa, son linceul qu'ils envoyèrent au cardinal Colloniz, archevêque de Vienne, celui que Moustafa avait, disait-on, avant le commencement du siége, juré de faire décapiter. L'archevêque fit don du crâne et du linceul à l'arsenal civil de Vienne, où on les voit encore [II]. Le linceul mérite surtout de fixer l'attention; le crâne du fier et orgueilleux serasker qui espérait conquérir la ville des Césars pour en faire sa résidence, témoigne de l'instabilité des choses humaines.

Pendant le siége de Belgrade, le général Veterani avait conquis en Esclavonie, Karansebes et Sickovar; en même temps le margrave Louis de Bade, poursuivait en Bosnie le cours de ses victoires. Mohammedbeg, fils d'Ipekli Hasanbeg, sandjak de Perzerin et de Doukagin, et Siawousch, beg de Bouzin, avertis de l'approche des ennemis, s'étaient portés avec

des recrues levées à la hâte sur Ouzidja, Begbazari, Hissardjik, Tschatschka, Perépol et Zwornik [1], et avaient défait les Impériaux auprès d'Hissardjik. Fier de cet avantage, Siawouschbeg ravagea tout le district voisin de Perépol, saccagea Komoran, et emmena en captivité tous les habitans du pays. Louis de Bade répara cet échec par l'incendie de Butica, de Jesniwicz et de Gradiska et par la défaite du pascha de Bosnie. Piccolomini commandait l'aile droite, Castelli l'aile gauche; le carnage fut effroyable. Cinq mille morts du côté des Turcs jonchèrent le champ de bataille; le margrave tua six hommes de sa propre main; deux mille hommes furent blessés et faits prisonniers. Le margrave brigua, mais en vain, l'honneur de s'emparer lui-même du pascha. Celui-ci, ayant perdu son sabre dans la mêlée, continua à se défendre avec son poignard, et il fallut le tuer à coups de fusil. Tout le camp ottoman, les bagages, les munitions, Banyaluka, avec ses riches mines de fer, tombèrent au pouvoir de Louis de Bade (4 septembre 1688). Un mois après, il s'empara de Zwornik, dont les habitans, au nombre de quatre mille, se réfugièrent à Bosnaseraï. Erdœdy, ban de Croatie, fut moins heureux dans sa tentative pour s'emparer de Bihacz; cependant, dans sa retraite au-delà de l'Unna, il défit le serasker de Bosnie, Mohammed Iwanowiz. Dans tout le cours de cette campagne, les armes de la Pologne et de la

1 Raschid, I, f. 147, et Cantemir, I, p. 87. *Servani prendono Usiza, città grande ma aperta, venti leghe oltro Belgrado situata in una angusta valle di monte.*

Russie furent moins favorisées que celles de l'Empereur. Pendant l'hiver de 1688, quarante mille Tatares, sous les ordres du noureddin Azmet-Ghiraï, avaient ravagé la Volhynie, mis tout à feu et à sang, massacré les habitans de Santomir et du château du prince Czartorinski, ravitaillé Camieniec, et porté leurs dévastations jusque sous les murs de Bar et de Lemberg. Au commencement du printemps suivant, ils passèrent le Dniester près de Czekora pour approvisionner Camieniec, et défirent les Polonais sur le Sireth. Les Cosaques s'étaient divisés entre eux et une rébellion était sur le point d'éclater à Tarnow; les Tatares profitèrent de ces dissensions pour surprendre, l'automne suivant, les districts de Kaniow et de Czerkassy, et ravager le pays situé entre les rivières de Ros et d'Asman. Le général Galitzin battit quelques corps isolés de Tatares et leur fit quelques prisonniers; mais, en s'avançant sur Pérékop, il ne trouva plus que des décombres fumans: les Tatares, en se retirant, avaient mis le feu à l'herbe desséchée des steppes. Pour les contenir dans les limites de leur territoire, il fit élever un fort au confluent de la Samara et du Dnieper. D'un autre côté, tandis que l'armée vénitienne se couvrait de gloire en Dalmatie, la victoire leur échappait en Grèce. Après l'infructueuse tentative du pascha de Scutari pour réduire les populations soulevées par les Vénitiens [1] dans les montagnes de l'Acrocéraunie, et du pascha de l'Herzégo-

[1] Les tribus Pipperi, Cucci, Bellopaulji, Nisikhi, Probgnani et Bongnani. Bizozeri, p. 344.

vine pour s'emparer de Dernis et du fort d'Opus, Cornaro s'était rendu maître, ainsi que nous l'avons déjà dit, de l'importante forteresse de Knin et de Verlica, qui, de même que Sign et Knin, est située au pied des montagnes qui les sépare (28 avril 1688). Dans les campagnes précédentes, Venise s'était emparée des deux châteaux de Navarin, de Modon, d'Argos, de Napoli di Romania. Après la défaite complète du général ottoman par le général suédois Kœnigsmark, la chute de Patras, de Castelnuovo et l'expulsion du serasker de la Morée, la république avait tourné ses armes contre les Turcs renfermés dans l'ancienne Sparte et dans Athènes. Six jours après le commencement du siége, cette dernière ville était en flammes ou en ruines. Morosini avait cherché à soulever contre la Porte les troupes turques, et à s'emparer de Selanik et de Candie à la faveur des troubles qu'il avait excités, mais il avait échoué dans cette entreprise comme à l'attaque de Négrepont, où les princes de Wurtemberg, de Brunswick et d'Harcourt furent couverts de glorieuses blessures[1]. Pendant un siége de cent jours, Morosini se vit enlever par la peste un tiers de son armée, entre autres le brave comte de Kœnigsmark; ses meilleures troupes succombèrent sous les coups désespérés de la garnison ottomane, et le général vénitien se vit obligé de s'embarquer pour Malvoisie.

Le Sultan reçut à Hafssa la nouvelle de la prise de Belgrade; aussitôt il résolut de se rendre à Andri-

1 Cantemir, p. 352. Raschid, I, f. 146, porte, avec son exagération ordinaire, la perte des assiégés à vingt mille hommes.

nople, afin de se mettre en personne à la tête de son armée, dès les premiers jours du printemps. Il était sorti de Constantinople, comme son père lors de la campagne de Vienne, sous les auspices les plus malheureux, car, au moment où il montait à cheval, à la sortie de la mosquée de Mohammed le Conquérant, son turban s'était détaché de sa tête [1]. Le mécontentement général que répandit parmi les fidèles la perte de Belgrade, surnommé *Darol djihad* (la maison de la guerre sainte), fut apaisé, jusqu'à un certain point, par la délivrance de Négrepont. Le kapitan-pascha Missirlizadé Ibrahim, chargé de rebâtir Négrepont et de rétablir les fortifications ruinées par le feu de l'ennemi, était rentré aux Dardanelles après avoir accompli sa mission; le diwan lui expédia immédiatement l'ordre de retourner sur ses pas et de veiller, conjointement avec Ibrahim, pascha de Négrepont, à la défense de l'île.

Peu de temps après, la dignité de grand-amiral fut conférée, sur l'intervention du kizlaraga Moustafa, à Kalaïlikoz Ahmed-Pascha (29 décembre 1688 — 6 rebioul-ewwel 1100). Il fut alors résolu dans un grand conseil de guerre que, pour réparer les pertes de l'armée et la mettre en état de rentrer en campagne, les habitans de la capitale enverraient au camp, moyennant la remise de l'impôt extraordinaire (awariz), trois soldats sur quatre hommes apparte-

[1] *Gli cascò il surbando dalla testa colli Pennachi, da tutti interpretato per nefasto augurio.* Rel. di Const. Cod. 886, p. 1026. Maggio 1688.

nant la même famille. A cet effet, le Sultan chargea le kaïmakam Omer-Pascha, l'ancien defterdar Roustem, et le vizir de la coupole, Kilidj Ali-Pascha, de procéder au recensement de tous les habitans de la ville, et de s'adjoindre les juges de Constantinople et de Galata, le prédicateur de la mosquée du sultan Sélim, et le scheïkh Osman. Le kaïmakam assembla immédiatement les autorités de la ville dans le kœschk de Sinan-Pascha, car le grand-chambellan Hasanaga avait apporté l'ordre de presser l'opération. Les habitans se plaignirent hautement de la rigueur d'une mesure qui obligeait chaque famille à fournir trois cavaliers complètement armés, et ils offrirent de payer en échange l'équipement de deux cavaliers. Leur demande fut accueillie et on s'occupa aussitôt de prélever la nouvelle taxe. Omer-Pascha, irrité de n'avoir pas été commis seul à la perception de cette contribution, calomnia Kilidj-Ali, qui fut exilé à Brousa. Il éloigna encore, mais pour quelques jours seulement, le prédicateur de la Sélimiyé, et resta seul chargé, avec le juge de Constantinople, de diriger cette affaire. Ce dernier expia bientôt, dans l'exil à Mitylène, sa dissidence avec le kaïmakam; la place de juge de Constantinople fut conférée au juge révoqué de la Mecque, Moustafa d'Antioche. L'ancien aga des janissaires, le magicien Yousouf, et le premier lieutenant-général de cette milice, Gül Omar, qui tous deux avaient été éloignés de la capitale comme fauteurs des derniers troubles, furent mis à mort après avoir accompli leur pélerinage à la Mecque, le pre-

mier à Djida, le second dans une maison de campagne située à Begkoz, près de Constantinople. Avec eux périrent un grand nombre d'innocens accusés d'avoir pris part à la dernière rébellion des janissaires, et qui en réalité tombèrent victimes de la haine particulière de l'aga Kodja Mahmoud. Parmi les rebelles dont les tentatives paralysaient sans cesse les forces de l'empire, un des plus redoutables était le serasker Yegen-Osman, qui, par son intelligence avec les Toridis d'Asie, ne menaçait pas moins la tranquillité intérieure de l'Etat, que les ennemis la frontière. Pour soumettre Yegen-Osman, autant que pour arrêter le plan de la campagne prochaine, le Sultan appela le khan de Crimée à Andrinople. Sélim-Ghiraï fut reçu avec les plus grands honneurs par le grand-vizir, et traité magnifiquement à Gül-Baba, village voisin de cette capitale. Le khan, le moufti, les deux kadiaskers, le khodja des princes et les agas des troupes, réunis en conseil dans le palais du grand-vizir, pensèrent qu'avant tout il fallait anéantir le rebelle Kedük Mohammed-Pascha, qui, d'accord avec Yegen-Osman, étendait de jour en jour sa puissance dans l'Asie mineure, et prendre les Toridis par la famine. Un fetwa rendu par le Sultan ordonna aux gouverneurs d'Asie de se tenir prêts à marcher contre les rebelles ; en même temps, des ordres sévères enjoignirent aux commandans des Dardanelles de garder avec soin leurs châteaux, ainsi que la contrée d'Adjaabad et de Gallipoli, et d'intercepter toute communication entre les Toridis rebelles et Yegen

Osman-Pascha. Une autre mesure qu'on jugea nécessaire au rétablissement de la tranquillité intérieure fut l'abolition des corps libres, non autorisés, des saridjés et des seghbans, (c'est-à-dire des corps de hussards et de chasseurs [1]). Outre le corps régulier des janissaires et le corps des milices irrégulières (lewends) que les paschas avaient coutume d'entretenir, une foule d'hommes sans aveu s'étaient réunis sous les dénominations de sertscheschmés, de saridjés et de seghbans, qui pillaient les caravanes et infestaient toutes les routes. Pour mettre un terme à ces abus, l'ordre fut envoyé à tous les paschas de supprimer ces divers corps et de ne plus admettre au service que ceux des volontaires (gœnüllis), des téméraires (delis) des azabs et des beschlis. Pour distinguer ces corps des autres troupes, il leur fut enjoint de ne porter que des drapeaux de couleur rouge et jaune.

Cependant Djiridoghli, ancien beg de Tschoroum, un des Toridis, pénétra jusqu'à Kartal et à Scutari. Le kaïmakam de Constantinople, Omer-Pascha, lui opposa un corps de janissaires sur les hauteurs de Boulgourli, d'où l'œil plane sur la Propontide, le Bosphore et le Pont-Euxin. Trois de ses officiers qu'il avait envoyés au kaïmakam pour entamer avec lui quelques négociations, ayant eu la tête tranchée, Djiridoghli se replia sur le corps de Kedük Mohammed-Pascha, allié de Yegen-Osman. Kedük s'avança aussitôt en passant

[1] *Li Seimeni* (Segban) *d'Anatolia sono a cavallo con un curto schioppo come carabina, e l'Europei sono a piedi con schioppi longhi* (riflemen). *Rel. di Costantinopoli. Cod.* 884, p. 345.

par Nicomédie. Pour arrêter sa marche sur Gallipoli, les habitans de Mikhalidj avaient détruit le pont; ils le forcèrent ainsi à se diriger sur Bozaghadj. Houseïn-Pascha, inquisiteur d'Anatolie, à la tête de troupes levées à la hâte, dressa son camp dans la plaine de Tawschanli; séduites par les rebelles, ces milices passèrent dans les rangs de Kedük. Celui-ci profita de son avantage, attaqua les Ottomans, les battit, et tua dans la mêlée leur général, son kiaya et son diwan Efendi. Ahmed-Pascha, ancien gouverneur de Belgrade, nommé inquisiteur en remplacement de Houseïn, reçut l'ordre de marcher contre les rebelles avec les Turcomans Yekdili et Âtmadja. Il rencontra Kedük Mohammed à Torghoud, dans le voisinage d'Ishaklü et lui fit essuyer une défaite sanglante. Poursuivi dans sa fuite, il tomba entre les mains du kiaya d'Ahmed-Pascha qui le fit décapiter; sa tête fut envoyée à Constantinople. Le même sort frappa bientôt après Yegen Osman-Pascha. Ce chef rebelle avait récemment élevé un vaste édifice hors des murs de Sofia, afin de centraliser son camp, dans lequel figuraient dix mille saridjés et seghbans. Informé que Redjeb-Pascha marchait contre lui, il se jeta en Albanie et s'établit près d'Ipek. Battu par Mamoud Begzadé, puis trompé par de fausses promesses, il fut surpris et massacré avec trente de ses seïdes, et leurs têtes roulèrent devant le seuil de la sublime Porte.

Cette année, la dernière du onzième siècle de l'hégire, est signalée encore dans les annales ottomanes par la mort de douze poëtes ou de douze écrivains

auxquels les auteurs de biographies nationales donnent ce titre [1]. Le plus distingué est Schououri, moins connu par ses poésies que par son grand dictionnaire persan, intitulé *Ferhengi-Schououri*, et dans lequel on trouve l'explication de vingt-deux mille cinq cent cinquante mots persans, et de vingt-deux mille quatre cent cinquante distiques, choisis dans les œuvres des meilleurs poëtes persans. Il avait employé douze années de sa vie à cet ouvrage, qu'il termina six ans avant sa mort. Schououri écrivit en outre un commentaire ou *Pendnamé* (livre du conseil), du poëte mystique persan Attar, et un ouvrage de médecine sous le titre, *Taadili-Emzidjé* (nivellement des tempéramens). Wassleti, le poëte épique du grand-vizir Kara-Moustafa, mérite également d'être mentionné ici. Il chanta en cinq mille distiques l'expédition de son héros contre Cehryn. Nommé sandjakbeg de Semendra, il trouva une fin digne de son talent, dans la guerre de Hongrie, où, pour nous servir de l'expression d'un auteur national, « il but le vin limpide » du martyre, et s'assit dans les champs fleuris du » paradis [2]. » Qu'il nous soit permis de nous reposer un instant du bruit de la guerre, auprès des tombeaux de ces douze poëtes, et de rappeler les noms des

[1] Tedjelli, dans Safayi, biog. 48e; Daaï, biog. 87e; Sikri, biog. 91e; Sourouri, biog. 156e; Schououri, biog. 187e; Ifeti, biog. 261e; Idi, biog. 263e; Faïz, biog. 101e; Feïzi, biog. 302e; Nigazi, biog. 410e; Schini, biog. 92e; Wassleti, biog. 445e. Il y avait trois autres Feïzi, qui moururent en 1099 (1687), en 1102 (1690), en 1110 (1699).

[2] *Soubhanouschi djami schehadet we khiramani raouzai djennet.* Safayi, *Biographie des Poëtes*, no 445.

hommes célèbres qui ont brillé depuis la mort du grand Ahmed-Kœprilü jusqu'à la fin de cette période. Safayi ne compte pas moins de trente-six poëtes dans les douze années qui suivirent la mort d'Ahmed-Kœprilü [III], et de quarante-huit dans les douze années subséquentes [IV]. Si on y ajoute les douze autres poëtes morts dans la dernière année du onzième siècle de l'hégire, on en comptera quatre-vingt-quatre dans un espace de vingt-cinq ans. Mais peu des ouvrages laissés par ces auteurs méritent d'être cités. Les œuvres de Hasan-Efendi[1], de Saadi[2], de Naïm[3] et de Nazmi[4], sont des poésies mystiques, imitées du *Mesnewi*. Fami a traduit en trois mille distiques l'ouvrage juridique des *Héritages* (Faraïz); et Oumidi est traducteur de l'ouvrage médicinal *Keschfi-Beyan* (dévoilement de l'Explication); il a écrit en outre vingt cahiers de notes et les *Assemblées de Saints* (Medjalisi Ewlia). Aassim continua le poëme romantique *Leïla et Medjnoun* de Kafzadé, ainsi que les *Fleurs poétiques* du même auteur; ce dernier ouvrage fut achevé par Izeti. Kefeni publia un livre satirique, les *Mémoires des poëtes*. Aassim, Kaschif et Hafiz se distinguèrent comme calligraphes et Hafiz-Post comme musicien. Wali chanta la *naissance*[5] et Sabit

1 *Medjalisi Sinani* (assemblées de Joseph). *Sinan* est synonyme de *Joseph*.

2 *Djami kitinüma* (verre créant des mondes).

3 *Gülzari naaïm* (parterre de roses de celui qui jouit).

4 *Hediyetoul-akhwan we Mayaroul-tarikat* (présens pour des frères et pierre de touche de la vie contemplative).

5 *Mewloud*.

l'*ascension nocturne* [1] du Prophète. Hamdi et Medhi racontèrent les histoires du *Schahnamé* [2]. Quelque peu d'intérêt que la connaissance des titres de ces ouvrages puisse offrir au lecteur européen, il était nécessaire de citer leurs auteurs, car ces noms sont les seuls qui surgissent au milieu de la barbarie dont l'empire ottoman était encore enveloppé. Nous devons y joindre celui de l'historien Abdi, qui, témoin oculaire de la plupart des événemens contemporains, nous a si souvent servi de guide. Après avoir perdu le titre de kaïmakam, il fut éloigné de Constantinople et appelé au gouvernement de Bassra ; il mourut pascha de Candie, adoré des habitans de l'un et de l'autre pays à cause de son amour pour la justice (1690 — 1102 de l'hégire). On raconte sur lui l'anecdote suivante : un jour, à Bassra, il avait fait présent d'un mouchoir à un particulier ; la femme de cet homme, succombant aux douleurs d'un accouchement laborieux, s'imagina que le don d'un gouverneur aussi juste et aussi humain qu'Abdi faciliterait sa délivrance ; elle mit donc le mouchoir sur son sein et accoucha heureusement. Depuis lors, le mouchoir d'Abdi eut un renom miraculeux parmi les femmes de Bassra, et on le colportait chez les femmes enceintes, avec les marques de la plus grande vénération.

Six années de guerre s'étaient écoulées ; une longue série de revers et de séditions avait épuisé le trésor : ni l'armée, ni l'administration ne comptaient dans

1 *Miradjiyé*. Safayi, biog. 267e.

2 *Schahnamékhouan*.

leurs rangs un seul homme remarquable; la Porte devait donc désirer ardemment la paix. Cette tendance, encouragée par l'ambassadeur hollandais qui démontrait à la Porte la possibilité d'un arrangement définitif, détermina l'envoi d'une ambassade solennelle à Vienne. L'objet véritable de cette démarche était déguisé sous le prétexte de se conformer au précédent adopté vis-à-vis des autres puissances européennes, en notifiant à l'Autriche l'avènement du sultan Souleïman. En effet, la Hollande avait fait remettre à la Porte des lettres de félicitation par son ambassadeur Collier, résidant à Constantinople; la France, par l'entremise de M. de Girardin, et l'Angleterre par celle du chevalier Trumball, qui avait succédé dans cette ambassade à lord Chando, en avaient fait autant. Nous mentionnerons en peu de mots les pourparlers diplomatiques qui précédèrent l'arrivée de l'ambassade ottomane à Vienne et qui eurent pour but de faire rentrer la Transylvanie sous l'autorité du Sultan. En vain Apafy représenta au grand-vizir Souleïman tout ce que sa position avait de critique; il ne put en obtenir aucun secours [1]. L'agent de Tœkœli, Georges Horvath, chercha à tromper les Turcs par de fausses espérances. Depuis long-temps, la Transylvanie était incapable de payer l'énorme tribut de quatre-vingt mille écus qui lui avait été imposé; Jean

[1] *Quæcumque Nobis hactenus per milites Cæsarianos evenerunt per Oratorem et ablegatos nostros Exc. Vestræ illustrissimo viro Serdario per iteratas informationes innotuere, jam vero sors nostra eo devenit misera, ut iisdem magno cum furore Cibinum obsiduerit.* 11 Jul. 1686.

Sarosi, ambassadeur d'Apafy, fut chargé de négocier la diminution de ce tribut et travailla à l'obtenir concurremment avec les trois envoyés des Etats de Transylvanie. Le grand-vizir Siawousch-Pascha signa avec eux un traité en sept articles [1] (7 décembre 1687 — 1er sâfer 1099). Par ce traité, la Transylvanie s'obligeait à organiser une levée en masse pour défendre le pays contre les Allemands ; d'un autre côté, on convint que les quatre-vingt mille écus montant du tribut ne sortiraient pas du pays, mais qu'ils seraient employés à couvrir les frais de la guerre, quelle que fût sa durée. Cependant, et pour ne point déroger aux anciens usages, Apafy fut tenu d'envoyer, l'année suivante, à la Porte une ambassade chargée de présens pour le Sultan, afin de prouver qu'il reconnaissait la suzeraineté ottomane. Les généraux de l'armée turque devaient agir de concert avec ceux de Transylvanie, et le prince devait être honoré de toute la confiance du diwan. Personne ne devait mettre obstacle aux projets de ceux qui voudraient quitter la Transylvanie et se retirer en Turquie ; enfin, il était dit qu'on prendrait en considération la demande en diminution du tribut. Le prédécesseur de Siawousch, Souleïman-Pascha, avait écrit, aussitôt après son installation au poste de grand-vizir, au margrave de Bade pour lui annoncer son élévation et pour entamer des négocia-

[1] Ce traité, qui était resté inconnu aux historiens, se trouve dans mon *Inscha*, no VI ; le document des trois ambassadeurs, daté du 10 novembre, sous le no VIII ; et celui du grand-vizir, daté du 10 décembre, sous le no VII.

tions de paix [1]. Il renouvela ses offres après la prise d'Ofen, qu'il attribuait à l'explosion du magasin à poudres, et demanda l'envoi d'un négociateur muni de pleins pouvoirs [2]. Dans sa lettre, datée de Belgrade et apportée au camp impérial par Mohammedaga, le grand-vizir Siawousch déclara que la Porte avait à réclamer des alliés une indemnité pour les pertes que lui avait causées la violation de la paix. Mohammed-aga, dans ses conférences avec Caraffa, lui offrit l'extradition de Tœkœli, mais Caraffa lui répondit que sa cour s'inquiétait peu de ce rebelle. Plus tard, le grand-vizir se plaignit, dans une lettre adressée au margrave, de ce que son négociateur avait été retenu au camp impérial. Cette lettre était accompagnée d'une traduction de Maurocordato lequel, après l'exécution de Kara Moustafa, avait échappé non sans peine au ressentiment du grand-vizir Ibrahim-Pascha, qui lui avait enlevé tous ses biens. Réintégré dans ses fonctions d'interprète sous le grand-vizirat de Souleïman-Pascha, il refit sa fortune aux dépens des patriarches [3], et rentra dans la jouissance des revenus affec-

1 *Litteræ Veziri ad March. Bad. de interpretatione Alex. Maurocordati*. Mohammed-Tschaousch était autorisé à entrer en conférence avec Caraffa.

2 *Litteræ di Suleiman a S. A. Sma. il Marchese di Baden del mese di Nov.* 1688 *sotto il Campo di Vardin trad. da Mamucca della Torre*. Le margrave répondit, sous la date du 17 janvier 1687 : *Novit Sacratissimus Imperator meus Vos a pacifragia fuisse alienos, eoque nomine Vos æstimat, et auguratur Omnipotentem Deum Vobis imprimis inspiraturum lumen, etc.*

3 Le *Rapport* de 1686 (Cod. 884, p. 525) dit que Maurocordato avait obtenu du nouveau patriarche Denis plus de deux cents bourses, et l'inter-

tés aux fonctions d'interprète [1]. Enfin le grand-vizir Ismaïl-Pascha fit partir la grande ambassade au moment où l'armée impériale se dirigeait sur Belgrade. Le dixième jour du siége, un tschaousch arriva de Nissa au camp chrétien, porteur d'une lettre de Yegen Osman-Pascha pour l'électeur de Bavière. Dans cette lettre, le serasker demandait un sauf-conduit pour les envoyés de la Porte, Soulfikar-Efendi et Alexandre Maurocordato. Le lendemain de la prise de Belgrade (8 septembre 1688), anniversaire de la chute de Szigeth, l'ambassade ottomane fit son entrée dans le camp impérial, tandis qu'on entendait gronder les canons de la forteresse et que des *Te Deum* étaient chantés en l'honneur du Dieu des armées. Le quartier-général de l'électeur était précisément établi dans la maison de plaisance où le sultan Mohammed avait si long-temps, mais en vain, attendu la reddition de Vienne. Après une heure d'attente, les envoyés de la Porte furent admis en présence de l'électeur. Ils demandèrent qu'en leur qualité d'ambassadeurs chargés de notifier à l'Empereur l'avènement du sultan Souleïman, on leur accordât toutes facilités pour se rendre à Vienne. Ils furent admis à la table de l'électeur, qui les fit asseoir à sa gauche et plaça à sa droite le

prêté impérial, le juif Yanaki, dix bourses : *Il Janachi greco, che fu interprete di S. M., ora dichiarato a servir il Turco per haver introdotto questo nuovo Patriarcha, n'ebbe* 5000 *taleri, che vol dire* 10 *borse.*

[1] *Il Grand Vezir ha graziato al Maurocordato, oltre li tre zechini che gode di salario al giorno censo di pane, carne ecc. tutta l'intrata del Metropolita d'Adrianopoli; haveya nel tempo di pace per intrata ancora le rendite di Milo e Micone.*

duc de Mantoue; parmi les maréchaux et les généraux présens, on remarquait le prince Charles-Philippe de Hanovre et le prince Montecuccoli. « L'empereur, » dit Soulfikar à son hôte, n'a que de jeunes généraux; il n'est donc pas étonnant qu'ils affrontent » gaiement les dangers et qu'ils ne vieillissent pas. » Soulfikar, ayant fait observer que l'année précédente, à la bataille de Mohacz, au pied du mont Harsan, on avait bien vu que l'électeur montait un cheval de race, Maximilien répondit qu'il fallait plutôt remarquer ceux qui les premiers étaient à s'enfuir. L'assemblée se sépara après avoir porté des toasts à l'Empereur, au succès de ses armes, au Sultan, à l'électeur, au duc de Mantoue, à l'ambassadeur et à toute l'armée. Le lendemain Soulfikar continua sa route. L'ambassade turque ne put d'abord entrer à Vienne; elle fut logée au château du comte Nadasdy, à Pottendorf, situé à trois lieues de la capitale et où personne ne pouvait l'aborder sans une permission spéciale de l'Empereur. Les négociations verbales et écrites, échangées entre les ambassadeurs et le comte Caraffa, durèrent quatre mois; car les premiers refusèrent obstinément de remettre les lettres du Sultan et du grand-vizir en d'autres mains que celles de l'Empereur. Lorsqu'enfin ils eurent signé la contre-lettre du cérémonial, par laquelle ils s'obligeaient à se prosterner trois fois et à baiser le manteau impérial, ils partirent de Pottendorf et firent le jour suivant leur entrée dans Vienne (8 février 1689). Maurocordato, en sa qualité de chrétien, s'obligea en outre à ôter son kalpak et à

paraître nu-tête devant l'Empereur. Soulfikar fut introduit à l'audience avec une suite de cinq Turcs et Maurocordato avec quatre Grecs, parmi lesquels son gendre Chrisoscolo, neveu d'Antonio Kremaki, son secrétaire Constantin Giovanichi et l'interprète vénitien Thomas Tarsia. L'interprète de l'Empereur, Lachewitz, traduisit en langue allemande le discours de l'ambassadeur, et la réponse, qu'il était chargé de transmettre en langue turque, fut faite au nom de l'Empereur par le premier conseiller d'État, en l'absence du chancelier et du vice-chancelier de l'empire. Lachewitz avait été préféré dans cette occasion à Mamucca della Torre et à l'interprète de la cour Meninski, soit par une faveur particulière, soit par des raisons politiques, car la femme et les enfans de Mamucca se trouvaient alors à Constantinople et Meninski était gendre de l'interprète vénitien Tarsia.

La première audience de l'ambassade turque avait été retardée pendant trois mois par la lenteur et l'indécision dont la Pologne et la république de Venise avaient fait preuve dans l'envoi des instructions nécessaires à leurs ambassadeurs de Vienne; car un des articles de la convention signée par les alliés portait, qu'aucun des membres de l'alliance ne pouvait négocier ou conclure un traité de paix séparément. Toutefois, les négociations auxquelles avait donné lieu le cérémonial n'étaient pas un simple prétexte. Après de longs débats, on l'avait réglé ainsi qu'il suit : les ambassadeurs devaient s'incliner trois fois, à l'entrée et au milieu de

la salle d'audience, enfin au pied du trône; puis ils devaient baiser le manteau impérial, déposer leurs lettres de créance sur une table placée à côté du trône, revenir sur leurs pas le visage tourné vers l'Empereur et s'incliner trois fois en sortant. On arrêta également les règles à observer pour la marche de l'ambassade et l'allocution qui serait prononcée. D'autres difficultés se présentèrent ensuite, lorsqu'il s'agit de savoir s'il fallait considérer les deux envoyés comme de véritables ambassadeurs ou des internonces; car, dans leurs lettres de créance, ils n'étaient désignés que comme des négociateurs et rien n'indiquait qu'ils fussent munis de pleins pouvoirs. On résolut de les traiter comme des ambassadeurs. Deux jours après l'audience (10 février), l'ambassade ottomane assista à la première conférence. Les six plénipotentiaires de la sainte alliance étaient assis dans l'ordre suivant, autour d'une table oblongue couverte de velours rouge: les plénipotentiaires impériaux, les comtes Kinsky, Stratman, Starhemberg et Caraffa, l'ambassadeur vénitien Cornaro et celui de Pologne, Raczynski. Au haut de la table, on voyait les deux secrétaires impériaux, Weber et Werdenberg, et en face d'eux, les deux secrétaires vénitiens. Les ambassadeurs turcs étaient assis sur des tabourets recouverts en velours, à une petite distance de la table, attendu qu'ils n'avaient pas voix délibérative, mais seulement consultative; derrière eux, se tenaient debout leurs secrétaires. Lachewitz, premier interprète de l'Empereur, était placé à côté de Soulfikar. L'ambassadeur polo-

nais n'avait reçu de sa cour que l'autorisation d'écouter les propositions faites par les Turcs et ne pouvait rien conclure; aussi, n'assista-t-il à cette conférence qu'en attendant l'arrivée prochaine des pleins pouvoirs de son gouvernement. Les pouvoirs devaient être échangés, il est vrai, dans cette conférence, mais, comme elle fut entièrement remplie par des généralités, comme on y discuta longuement sur la question de savoir quelle ambassade ferait les premières ouvertures, on ajourna cette formalité. Soulfikar et Maurocordato prétendaient que l'initiative appartenait aux alliés; on leur répondit qu'à cet égard il ne pouvait être posé aucune règle absolue. Les ambassadeurs turcs avaient par devers eux une lettre du Sultan et une autre du grand-vizir; dans la première, il leur était enjoint d'écouter les propositions de la partie adverse; dans la seconde, ils étaient autorisés à traiter: mais ni l'une ni l'autre ne leur conférait la faculté de conclure. On convint que les propositions seraient faites simultanément et non point une à une; règle que les Ottomans promirent d'observer dans la conférence suivante. En se séparant, Soulfikar ayant fait remarquer que sa longue barbe avait poussé au service de l'État, Kinsky lui répondit qu'il pouvait lui en montrer une toute aussi longue. Dans la conférence du 12 février, les Turcs commencèrent par demander la restitution de plusieurs pays et places fortes, comme une garantie nécessaire de la paix à venir; mais les Impériaux leur répliquèrent que, loin de songer à faire des restitutions, on leur demandait

des satisfactions et des indemnités. L'Empereur, disait Soulfikar, pouvait garder ses autres conquêtes pourvu qu'on restituât la Transylvanie : il se plaignit ensuite de ce que l'ambassadeur polonais n'était autorisé qu'à écouter leurs propositions, et insista sur la convenance d'un traité particulier : mais on lui répondit que l'Empereur ne pouvait pas séparer ses intérêts de ceux de la Pologne. Trois jours après, dans une autre conférence, les ambassadeurs turcs remirent une proposition écrite divisée en quatre articles; elle ne concernait que l'Empereur et avait pour objet de demander la restitution d'une partie des conquêtes faites en Transylvanie, et, en attendant la paix, un armistice général [v]. Les envoyés de la Porte insistèrent pour qu'avant de faire une ouverture relative à la Pologne, l'ambassadeur polonais eût à se munir de ses pleins pouvoirs. Je suis étonné, dit Soulfikar-Efendi, que l'ambassadeur de Pologne qui ne parle pas puisse entendre, car d'ordinaire les muets sont sourds. L'envoi de ces pouvoirs était retardé par l'influence française et le désir qu'avait montré le roi de s'entendre préalablement à ce sujet avec le czar de Russie. Quant à l'ambassadeur vénitien, il ne pouvait tarder, au dire des plénipotentiaires impériaux, à recevoir les pleins pouvoirs qui lui étaient nécessaires.

Dans l'intervalle des ces conférences, Soulfikar et Maurocordato eurent souvent recours aux conseils de l'ambassadeur hollandais, Hope, qui leur parla de la position difficile de la Porte ; ils lui répondirent par des fanfaronades, l'énumération des victoires passées

et des immenses ressources dont la Porte disposait encore [1]. Cependant ils s'engagèrent par écrit à accepter les bons offices des Etats-Généraux [2]. Dans la quatrième conférence, les plénipotentiaires ottomans s'obstinèrent à ne soumettre aucune proposition à l'égard de la Pologne, et exprimèrent le désir d'expédier un courrier ; latitude qui leur fut d'abord refusée, mais qu'on leur accorda ensuite, sur la promesse qu'ils firent de se rapprocher également de la Pologne, bien qu'avant la bataille de Saint-Gotthardt, cette permission eût été vainement sollicitée par Reninger et par Goes, chargés alors de négocier la paix avec la Porte. Le jour suivant (18 février), Soulfikar proposa de suspendre les négociations jusqu'à l'arrivée des pouvoirs de l'ambassadeur polonais ; mais on lui signifia que s'il s'obstinait à garder le silence à l'égard de la Pologne, tout serait rompu, et qu'il devrait retourner à Pottendorf. Sur cette menace, les deux ambassadeurs envoyèrent le même soir encore leurs propositions relatives à la Pologne [VI]. Enfin, dans la sixième conférence, on donna lecture des

[1] *Histoire de Soulfikar*, f. 27. Si l'on en croit cet auteur, la Porte aurait réuni, dans l'espace de quelques mois, dix-huit mille bourses de contributions extraordinaires, vingt mille six cents sipahis et quatre-vingt mille janissaires.

[2] Il est à remarquer que, dès cette époque, la Porte était si familière avec les formes de la diplomatie européenne, que Soulfikar distingue dans son *Histoire*, f. 26, la médiation (*tewassout*) des bons offices (*housnî saiyé*); mais il ajoute qu'au fond c'était la même chose. La déclaration écrite de l'ambassade ottomane et la traduction des instructions transmises par la Hollande à son ambassadeur Collier à Constantinople, relatives à son intervention dans les négociations, portent la date du 20 septembre 1688.

pleins pouvoirs de chaque ambassadeur. Dès-lors seulement, on fut en mesure de concilier tous les intérêts. La septième conférence [1] eut lieu dans la maison du comte de Starhemberg, en présence des plénipotentiaires impériaux seuls (2 mars 1689). Ceux-ci déclarèrent qu'ils ne pouvaient répondre aux propositions des ambassadeurs turcs, tant que le rebelle Tœkœli n'aurait pas été remis entre leurs mains; qu'il avait fomenté la guerre et que la paix devait être cimentée par son extradition. Soulfikar répondit que lui aussi considérait Tœkœli comme un ennemi de la Porte; que cet homme avait causé tous les malheurs de la guerre actuelle; qu'il n'était après tout que le chien du Sultan, et que sa vie ou sa mort importait peu au Padischah, mais qu'il n'était pas venu de si loin pour l'assassiner. Les ambassadeurs turcs finirent par déclarer qu'ils ne pouvaient promettre l'extradition exigée, mais qu'ils y réfléchiraient, et, en attendant, ils demandèrent qu'on s'accordât sur les principales conditions de la paix. L'ambassadeur hollandais fit observer, dans un entretien particulier, que, du moment où eux-mêmes avaient traité de chien le rebelle Tœkœli, rien ne devait plus s'opposer à son extradition; ils répondirent : « En effet, Tœkœli

[1] La traduction des pouvoirs des Impériaux se trouve dans l'*Histoire de Soulfikar*, f. 28. Les comtes Kinsky et Stratman y sont désignés sous le titre de chanceliers de Bohême et d'Autriche; le comte Starhemberg, sous celui de baschwekil (premier ministre), et Caraffa, sous celui de baschdefterdar. Les pouvoirs de Soulfikar le qualifient tschaousch-baschi, et ils donnent à Scarlatzadé (Maurocordato) la dénomination d'interprète de la Porte.

» est un chien qui se couche ou se lève, qui aboie ou se » tait d'après les ordres du Sultan ; mais c'est le chien » du padischah des Ottomans, et, à son premier signe, » il peut se métamorphoser en un lion terrible.» Dans une lettre à Hope, ils se plaignirent des retards continuels apportés à la conclusion de la paix. Le 12 mars, on se réunit de nouveau. Les Impériaux opposèrent aux propositions de l'ambassade ottomane dix contre-propositions, accompagnées de quatre remarques. L'Autriche demandait la Hongrie avec tous les pays appartenant à cette couronne, la liberté illimitée de fortifier ses villes frontières, la liberté du commerce, l'échange des prisonniers, la garde du Saint-Sépulcre, une indemnité pour la république de Venise, et la restitution de tout le territoire que les Tatares avaient enlevé à la Moldavie. Toutes ces conditions devaient être acceptées dans l'espace de trente jours et exécutées dans les six mois; l'Empereur se réservait la faculté d'ouvrir d'autres négociations, et la Porte devait lui livrer Tœkœli [VII]. La conférence du 16 mars fut ouverte par la lecture d'une note émanée de l'ambassade turque : elle se plaignait d'avoir été retenue et en quelque sorte emprisonnée durant quatre mois à Pottendorf, et d'avoir perdu un autre mois à Vienne depuis qu'elle avait présenté ses propositions. Elle persistait à demander un armistice préalable, et consentait d'ailleurs à quelques restitutions. On se sépara donc en protestant mutuellement que la paix ne pourrait jamais être conclue sur de pareilles bases. Les ambassadeurs se plaignirent encore à Hope des pré-

tentions que les Impériaux avaient élevées sur la Moldavie et la Tatarie. Caraffa fut chargé de les sonder et de savoir s'ils étaient disposés à rendre la Transylvanie et à conclure la paix à Constantinople. De longues discussions s'élevèrent sur la reddition des forteresses d'Arad, de Temeswar, de Jenœ et de Gyula. Les ambassadeurs impériaux soutinrent que ces forteresses ne pouvaient espérer aucun secours des Ottomans, qu'elles tomberaient d'elles-mêmes, que l'armée impériale avait franchi la Morava, et que tout le pays compris entre le Danube, la Drave et la Save avait été enlevé à la Porte; que Raguse faisait partie de la Dalmatie, et que la Bosnie et l'Herzégovine étaient les seules provinces que Venise pourrait ajouter à ses autres conquêtes. Malgré la résistance des plénipotentiaires ottomans, le conseil des ministres, dans son rapport à l'Empereur, le supplia de ne faire aucune concession; conseil que ce dernier suivit de point en point.

Vers la fin du mois de mars, l'ambassadeur vénitien envoya à ceux du Sultan les propositions de la république, conçues en neuf articles [VIII]. Venise demandait, outre la reconnaissance de ses conquêtes, l'évacuation de Négrepont, de Napoli di Malvasia, d'Athènes, de Lepanto, de Prevesa et d'Arta; en Dalmatie, tout le territoire compris entre les rivières Obrovaz et Bojana jusqu'aux montagnes de Bosnie et d'Herzégovine, Antivari et Dulcigno, véritables nids des brigands; l'abolition du tribut de Zante, la restitution de l'argent que Kara Moustafa avait, avant la

guerre, extorqué à l'ambassadeur Donado. Elle réclamait en outre le droit de fortifier ses frontières, et d'entamer ultérieurement d'autres négociations relatives au commerce, à la piraterie et à quelques intérêts communs aux deux nations.

Les ambassadeurs ottomans adressèrent de nouvelles réclamations à Hope relativement aux demandes exagérées de la république. Elle devait pourtant bien savoir, disaient-ils, que s'ils ne pouvaient convenir d'aucune cession en faveur de l'Empereur, à plus forte raison, il ne pouvait en être stipulé aucune en faveur de Venise. Cependant, d'après les conseils de Hope, ils répondirent aux propositions de la république par une note semblable à celle qu'ils avaient remise dans la troisième conférence, et par laquelle ils convenaient de quelques cessions, à condition qu'ils auraient droit à d'autres restitutions.

Les pleins pouvoirs envoyés par le roi de Pologne aux ambassadeurs Raczynski et Los avaient également été communiqués aux plénipotentiaires turcs; mais comme ces derniers étaient gardés sévèrement, et que l'ambassadeur de Hollande pouvait seul être admis en leur présence, ils s'adressèrent de nouveau à Hope, et, d'après son conseil, ils remirent une déclaration dans laquelle ils exprimaient leur désir de prendre connaissance de la réponse faite à leurs premières propositions. La Pologne demandait une indemnité pour les dommages causés par les Cosaques et les Tatares; le départ immédiat des Tatares de Crimée, des Noghaïs, du Don, d'Ak-kerman et du Boudjak pour l'Asie; la

restitution des saints lieux, comme il avait été convenu dans la paix de Zurawna; pour les chrétiens, la liberté de construire de nouvelles églises, de réparer les anciennes, de sonner les cloches, et de se rendre librement à Jérusalem exempts de tout tribut; l'affranchissement de tous les prisonniers, la restitution de Camieniec, de la Podolie [ix] et de l'Ukraine. Dans leur réponse, les Ottomans se référèrent à leurs premières propositions, qu'ils disaient être immuables. Cependant le 13 et le 14 avril, ils eurent de nouvelles conférences avec les plénipotentiaires des alliés. Dans la première, l'ambassadeur vénitien lut une déclaration dans laquelle il se plaignit de n'avoir reçu en réponse à ses propositions que des offres inadmissibles, et il finit en demandant son congé. Dans la seconde conférence, les plénipotentiaires impériaux revinrent sur la restitution des forteresses de Wardein, de Jenœ, de Temeswar et de Gyula : c'étaient, disaient-ils, des clefs qui donnaient passage aux Turcs dans les Etats de l'empire. Soulfikar ayant demandé de quels Etats il s'agissait, on lui répondit que c'était de la Valachie, de la Transylvanie et de la Hongrie. « Pourquoi ne de- » mandez-vous pas aussi Constantinople? s'écrièrent » les plénipotentiaires turcs. Ce n'est pas pour nous » que nous demandons la Transylvanie, mais pour la » voir rétablie dans son ancienne indépendance; nous » ne pouvons céder ces quatre forteresses, car nos » têtes en répondent. » Les plénipotentiaires de l'Empereur les invitèrent alors à négocier séparément avec ceux de Pologne et de Venise. Le 10 mai eut lieu la

douzième conférence avec Rakzynski, Los et Mischlosky, noble polonais qui se trouvait alors à Vienne, et qui déjà plusieurs fois avait été envoyé comme ambassadeur au khan des Tatares. Trois jours après, les Turcs entrèrent en conférence avec les plénipotentiaires vénitiens. L'offre que faisaient les Ottomans de restituer Camieniec, la Podolie et l'Ukraine par un traité séparé, trouva aussi peu de faveur auprès des plénipotentiaires polonais, que les propositions de Cornaro auprès des Ottomans, qui ne pouvaient comprendre que la cession de Malvasie fût aussi indispensable à la Porte, que celle de Candie l'avait été à la république de Venise. Enfin, dans une conférence du 11 juin, on donna lecture d'une déclaration signée par tous les ambassadeurs des alliés, dans laquelle on accusa les plénipotentiaires turcs de la rupture des négociations; alors seulement on leur permit d'expédier un courrier à Constantinople, et d'aller séjourner à Komorn en attendant la réponse de la Porte. Toutes leurs instances faites auprès des comtes Kinsky et Stratman, à l'effet d'être définitivement congédiés, ayant été inutiles, Soulfikar envoya à Constantinople l'officier des djebedjis, Moustafaaga, avec un rapport sur le voyage et les négociations de l'ambassade. C'était le premier courrier que, depuis le départ du camp ottoman, c'est-à-dire depuis dix mois, on leur eût permis d'expédier à la Porte.

Pendant que les négociations se continuaient à Vienne, le Sultan avait fait dresser sa tente devant le seraï d'Andrinople : car on avait publié le fetwa

annonçant que le Padischah entrerait lui-même en campagne. Le commandement de l'armée du Danube fut confié, grâce à l'influence du kizlaraga, à Arab Redjeb-Pascha, gouverneur de Sofia; la place du gouverneur défunt des Dardanelles, Souyoldji Ali-Pascha, fut donnée à Kœprilüzadé Moustafa-Pascha. La sultane Walidé et les princes devaient rester à Andrinople sous la protection du kaïmakam, ancien gouverneur de Gallipolis. A peine l'armée eut-elle dressé ses tentes hors de la ville, qu'une crue de la Marizza inonda le quartier des Bohémiens, et submergea plus de douze mille arpens de terre. Le 6 juin 1689 (17 schâban 1100), le Sultan partit d'Andrinople pour Sofia, où il arriva vingt jours après. Il fut résolu que le Sultan resterait dans cette ville jusqu'à ce que Houseïn-Pascha et Tœkœli eussent soumis les châteaux situés sur le Danube. Seïd Ahmed-Pascha, chargé de commander les recrues, subit la peine capitale pour s'être laissé corrompre; trente têtes appartenant à des rebelles de la troupe de Kedük-Ahmed, « gens aux pieds de fer, dit l'historien » Raschid, et méconnaissant Dieu, » roulèrent dans la poussière devant la tente impériale.

Cependant Redjeb-Pascha, en passant par Gregorofdja, s'était avancé à six lieues en-deçà de Belgrade. Dans un premier combat, il tua trois cents hussards; mais, attaqué par des forces supérieures, il se replia sur Aladjahissar, entre Widin et la Morava, ne laissant derrière lui que des villages ruinés. En Bosnie, quatre paschas albanais marchèrent contre un corps

de Hongrois et de heiduques de cinq à six mille hommes, qui, après avoir campé entre Djadjka et Posega, s'était retranché à Kargocza et à Walpova. Les Turcs détruisirent les retranchemens, poursuivirent l'ennemi jusqu'à Belgrade et en Syrmie, saccagèrent les villages voisins de Kopanik et de Sabacz, et massacrèrent ou dispersèrent les troupes rassemblées dans Casrebina et Barenidja (29 juillet). En Croatie, le comte Draskowiz détruisit un corps turc de cinquante mille hommes près Castanoviza; tout le camp, onze drapeaux, un grand nombre de bannières et plusieurs centaines de chevaux furent les trophées de cette victoire. Le pascha de Bosnie, Topal Houseïn, Mohammed Kemankesch-Pascha et Mohammed Sournapa-Pascha s'emparèrent de Zwornik après un siége de dix-neuf jours. Le blocus d'Orsova fut levé après un combat dans lequel la flottille ottomane du Danube avait vaincu celle des Impériaux; Fethislam tomba au pouvoir du vainqueur : trois mille oreilles et plus de cent nez furent envoyés au serasker. Cependant les Impériaux relevèrent leurs armes par la défaite de Redjeb-Pascha, qui, croyant les ennemis à Semendra, avait quitté Aladjahissar pour passer la Morava. Il fut surpris à Batoudjina, et forcé de se réfugier derrière la Morava, après avoir abandonné tout son camp, deux cents canons, trois mortiers, un grand nombre d'obus, une queue de cheval, mille chameaux, et plusieurs centaines de mulets chargés de munitions et de vivres. Ce désastre détermina la Porte à grossir son armée du tschaousch-baschi, des agas des sipahis

et des silihdars avec toutes les troupes dont ils pouvaient disposer. Ils partirent de Sofia et s'avancèrent jusqu'au défilé de Dragoman. Cependant le margrave de Bade s'était porté sur Nissa. Le kiaya des janissaires, Redjeb-Pascha, et le kiaya du grand-vizir, Tschelebi Mohammed, s'étaient retranchés sur les rives de la Nissa; mais avant qu'ils eussent terminé leurs ouvrages, l'armée impériale attaqua l'ennemi par derrière; toute celle des Turcs s'enfuit jusqu'au défilé de Dragoman, laissant ses bagages et son artillerie. Nissa, abandonné par les Turcs, tomba au pouvoir des vainqueurs. A cette nouvelle, le grand-vizir, consterné, assembla en conseil de guerre le moufti, les kadiaskers, le chef des émirs, le vizir-nischandji, les généraux des janissaires, des sipahis, des silihdars, des canonniers et des armuriers; il fut décidé que le Sultan se replierait sur Felibé, tandis que le grand-vizir se porterait en avant pour disputer le terrain pied à pied. Mahmoud, l'aga des janissaires, s'adressant aux oulémas, leur dit : « Messieurs » les savans, il vous convient de faire la campagne » avec nous. » Mais le juge d'armée de l'Anatolie lui répondit : « Aga, les hommes sont divisés en quatre » classes; ils sont paysans, marchands, soldats ou lé- » gistes. Les premiers cultivent les champs, les se- » conds se vouent à l'industrie et au commerce; le » devoir des troisièmes est de combattre; quant aux » quatrièmes, ils veillent au maintien et à l'exécution » de la loi. — Bien répondu, kadiasker, lui dit le » grand-vizir; notre gracieux Seigneur et maître se

» rendra avec vous à Philippopolis, tandis que nous, » pleins de confiance en Dieu, nous marcherons sur » l'ennemi. » Cependant cet entretien ne laissa pas de jeter quelque trouble dans l'esprit du grand-vizir, car il craignit de perdre sa dignité, si l'un des vizirs, d'accord avec les oulémas, restait auprès du Sultan en qualité de kaïmakam. Ses instances déterminèrent le Sultan à conférer le titre de kaïmakam au kiaya du grand-vizir, Mohammed Tschelebi, le jour qu'il lui remit l'étendard sacré du Prophète, signe de ralliement pour tous les vrais croyans (15 octobre 1689 — 1er moharrem 1101). Un corps de volontaires choisis parmi les sipahis et les silihdars, renforcé des troupes de Roumilie et commandé par le beglerbeg Sournapa-Pascha, fut commis à la défense du défilé de Dragoman, et Ali-Pascha, qui venait de céder la dignité de kaïmakam à Mohammed Tschelebi, reçut ordre de couvrir Felibé.

Florentin, Fethislam et Widin étaient tombées au pouvoir de l'ennemi presque sans combat; Redjeb-Pascha, qu'on accusait d'avoir amené ces nouveaux désastres par sa querelle devant Nissa avec le koul-kiaya, fut décapité et son adversaire exilé à Lemnos, où le même sort l'attendait. Après la chute de Nissa, l'armée impériale avait pénétré par le défilé de Schehrkœi ou Pirot jusqu'à Dragoman, où les paschas Omer et Kemarkesch Ahmed l'arrêtèrent, et la forcèrent à rebrousser chemin, après lui avoir fait essuyer une grande perte. D'un autre côté, Piccolomini, en entrant en Servie, avait trouvé de puissans auxiliaires

parmi les habitans ; favorisé par eux, il avait franchi l'Orbelus et s'était avancé jusqu'à Ouskoub (Scopi). Karpos, qui s'était mis à la tête de l'insurrection des Serviens et auquel l'Empereur avait envoyé les insignes de la principauté de Comanova, avait élevé des fortifications à Katschanik, Comanova et Egrideré. Pour arrêter les progrès de l'ennemi, le gouverneur de Morée, Khalil-Pascha, reçut l'ordre de marcher sur Ouskoub et Güstendil avec ses troupes et un corps d'Albanais.

Si le Sultan eut à déplorer de nombreuses pertes dans la campagne contre l'Autriche, il trouva, en quelque sorte, une compensation aux malheurs de cette année dans les avantages obtenus sur la Russie, la Pologne et Venise. Galitzin, après quelques avantages remportés à Pérékop, fut complètement défait par les Ottomans; le général en chef de l'armée polonaise, chargé du siége de Camieniec, fut forcé de se retirer en toute hâte devant les forces de Moustafa-aga, gouverneur de Babatagh. En Morée, Morosini fut obligé de convertir le siége de Malvoisie en un simple blocus.

Les défaites de cette année et la retraite forcée du Sultan provoquèrent la tenue d'un diwan extraordinaire à Andrinople. On y tomba d'accord sur la nécessité de destituer le grand-vizir et sa créature, le kaïmakam Mohammed Tschelebi. Tous les membres du conseil désignèrent, pour succéder au premier, Kœprilüzadé Moustafa, frère du vainqueur de Candie, et Ali-Pascha, ancien khazinedar et gouverneur de Gal-

lipolis, pour remplacer le second. Le grand-vizir disgràcié, Moustafa-Pascha de Rodosto, fut banni à Maghalghara, lieu d'exil du célèbre grand-vizir Sinan-Pascha. Kœprilüzadé Moustafa, âgé de cinquante-deux ans, jouissait de la réputation méritée d'être un fidèle observateur des lois de l'islamisme; il était ennemi déclaré des chrétiens, des débauches et du vin, et plus grand administrateur que célèbre guerrier [1]. Dès qu'il eut présenté ses hommages au Sultan, il appela au diwan tous les grands dignitaires de l'empire, et leur rappelant en termes sévères les devoirs des Musulmans, il leur parla des punitions du ciel, des séditions et des dangers qui menaçaient l'empire. « Bientôt, ajouta-t-il, la campagne prochaine verra les » ennemis campés sous les murs de Constantinople [2]. » Il leur recommanda d'observer strictement les lois du Prophète, et supprima toutes les innovations de son prédécesseur; en même temps, il abolit les impôts établis sous les dénominations de prestations en nature, de convocation de l'arrière-ban, de jalage, etc. Cependant, pour remplir les caisses du trésor, il

[1] *Questo G. Veziro e un altro Mufti abstemio nemico del vino, nemico dei Christiani, zelante della sua fede, huomo scrupuloso scarmo, bruno e brutto, stimato per un santone e dottor della sua lege, politico ma non ha nissuna prattica di guerra, con tutto che fu sotto Candia nell' assedio col suo fratello Ahmet pascia, anco all' hora pratticava et haveva da fare piu con libri che con uomini.* Rel. di Costantinopoli.

[2] *Il sermone consisteva in tre punti principali, il primo che Dio gli volse castigare, il secondo di quello a che sono obligati per zelo della loro fede se vogliono portar il nome di Musulmano, il terzo di prender animo e corraggio per la difesa della patria mentre si vede ridotta alli estremi, etc.* Rel. di Costantinopoli.

mit à contribution ceux qui, sous son prédécesseur, s'étaient enrichis aux dépens du peuple. La confiscation des biens du précédent kaïmakam, qui avait eu la tête tranchée, fournit au trésor une somme de deux cents bourses. Plusieurs de ses créatures et de ses instrumens furent exécutés et leurs biens confisqués. Pour ranimer le courage des nouvelles recrues, Kœprilüzadé ordonna au kiaya des janissaires, Éghinli Mohammed, de passer en revue tous les soldats retraités et pensionnés, et de les appeler à faire partie de l'armée; des mutations eurent lieu parmi les principaux fonctionnaires de l'Etat et les gouverneurs les plus influens [1]. Le persan Éboubekr, succéda à Houseïn-Paschazadé Mohammedbeg, dans les fonctions de reïs-efendi du kaïmakam; les gouverneurs de Bagdad, de Diarbekr, d'Erzeroum et de Tripoli, l'aga des janissaires et le kapitan-pascha, échangèrent leurs dignités entre eux; Kalaïli Ahmed-Pascha, accusé par les begs de la mer, fut remplacé dans le commandement de la flotte par Missirlizadé Ibrahim-Pascha, gouverneur de Négrepont. Mezzomorto fut chargé du commandement de la flottille du Danube. Dans un conseil de guerre tenu à Andrinople et auquel assistèrent le khan de Crimée, Sélim-Ghiraï [2] et Tœkœli, il

[1] Raschid, I, f. 158. *Il G. Veziro vedendo che poco ricaveva della loro prattica di guerra, mentre quasi tutti erano nuovi ministri, si e risolto di far chiamare da Costantinopoli tutti li vecchi officiali, che oggidi godono riposo e stipendi per la loro longa servitù e per meriti del loro coraggio, persone prattiche per esser state in molte guerre, tanto delle milizie dei Gianizari come di Sipahi.*

[2] Le *Rapport* de Constantinople l'appelle Azmet-Ghiraï : *L'Azamet*

parut urgent de se porter avant tout sur Ouskoub, où l'ennemi, secondé par les Albanais et leur patriarche, avait établi son quartier-général, et de réduire ensuite Karpos qui, nommé par un diplôme impérial, avait pris le titre de kral, et s'était fortifié dans Katschanik et dans la Palanque d'Egrideré, située en avant de Camanova. Ce fut dans cette expédition que les Tatares se montrèrent pour la première fois armés de lances [1]; s'étant saisis de Karpos, ils l'empalèrent sur le pont d'Ouskoub. Khodja Khalil-Pascha, serasker de Morée, natif d'Ouskoub, réunit ses troupes à celles du khan. Par ordre du Sultan, Khodja Khalil remit l'étendard sacré à Elmas Mohammed-Pascha qui le rapporta à Andrinople. Sélim-Ghiraï était sur le point d'obtenir de la garnison de Katschanik la remise de la forteresse, lorsque l'arrivée d'un corps d'armée confédéré dans les plaines de Kossovo suspendit les négociations. Laissant Khalil-Pascha devant la place, le khan marcha à la rencontre de l'ennemi, le battit et lui prit trente canons, deux mortiers et toutes ses munitions. Sept ou huit mille hommes, Allemands, Hongrois et Albanais, tous portant une croix sur la poitrine pour mieux indiquer le but de cette guerre, s'étaient rassemblés à Perzerin; le kalgha et le beglerbeg de Doukaghin, Hasanbegzadé Mohammed-Pascha, reçut ordre de marcher contre eux; les croi-

*Gira moderno Han de' Tartari sebbene non vien stimato per guerriero, ma fortunato che per la sua gran pratica vien stimato dal G. Vezir.*

[1] *Prima gli Tatari mai portavano altro che arco, fleccia e sabba, et ora gli s'è acquista la lancia.*

sés se replièrent, avec ceux qui tenaient occupé Pirischtina, sur la ville de Nissa, et rentrèrent au camp impérial après avoir remporté à Ischetip quelques avantages sur deux corps de cavalerie turque. Navoberda succomba, et la garnison, forte de près de mille hommes, fut passée au fil de l'épée. Le khan retourna à Andrinople, où le grand-vizir le reçut avec distinction sous une tente dressée entre les fontaines d'Akbinar et de Youndjé tscheschmé; il le congédia après l'avoir revêtu de riches habits d'honneur et lui assigna pour demeure le palais de Kara Moustafa, à Timourtasch. Le kalgha fut renvoyé en Crimée, où il apporta la nouvelle de l'abdication du khan et de la mort du nourreddin, Azmet-Ghiraï. Sélim-Ghiraï, profondément affligé de la perte d'Azmet-Ghiraï, mort pendant la marche sur Nissa, abdiqua un titre qui lui avait appartenu deux fois et fit le pélerinage de la Mecque. A son retour, il alla habiter le village de Kazikœï près de Siliwri. La dignité de khan ne fut pas conférée au fils de Sélim, le kalgha Dewlet-Ghiraï; elle fut dévolue au fils de Krim-Ghiraï, Seadet-Ghiraï, dont le jeune frère Hadji-Ghiraï lui avait été préféré autrefois pour les services qu'il avait rendus à l'armée ottomane au siége de Vienne. Seadet-Ghiraï fut donc mandé du village d'Aghadjlar, près de Yanboli, où il avait été relégué, à Andrinople et y fut solennellement investi du titre de khan (mars 1691 — djemazioul-akhir 1102). Il confirma Dewlet-Ghiraï dans la dignité de kalgha et donna celle de noureddin à son fils Feth-Ghiraï.

Kœprilü, qui déjà s'occupait de presser avec activité les armemens de la campagne, fut encore affermi dans sa résolution belliqueuse par l'arrivée du nouvel ambassadeur français, Castagnères, marquis de Châteauneuf, successeur de Girardin. Ses instructions lui ordonnaient d'exciter la Porte à la guerre contre l'Empereur, de négocier la paix entre la Pologne et le Sultan, de s'opposer à ce que le prince d'Orange fût reconnu comme roi d'Angleterre par la Porte, et d'obtenir, pour les catholiques, la restitution du Saint-Sépulcre que le Patriarche grec leur avait récemment enlevé [1]. Châteauneuf ne put remplir que la première et la dernière de ces prescriptions; ses propositions de paix ne furent pas accueillies, car le grand-vizir était résolu à ne pas suspendre les hostilités contre la Pologne, tant que les fortifications de Camieniec seraient encore debout. Quant au prince d'Orange, Kœprilü répondit qu'il reconnaîtrait pour roi celui que l'Angleterre avait proclamé, et qu'il ne convenait pas aux Ottomans, qui avaient si souvent détrôné leurs sultans, de contester à d'autres nations le droit de changer de maître [2]. Le courrier que les plénipotentiaires turcs Soulfikar et Maurocordato avaient ex-

[1] *Il Patriarcha greco di Gerusalem va sottomano procurando di ottener un decreto della Porta per levar il claustro dal possesso di nostri Religiosi Catholici, che da centinai d'anni l'hanno posseduto nel Convento di Bethlemme. Rapport* du 21 janvier 1990.

[2] Flassan, IV, p. 122. D'après Cleronome, Châteauneuf arriva le 27 septembre à Constantinople, et se rendit le 10 novembre à Sofia. Ses lettres de créance, à la date du 12 juin 1689, se trouvent dans la *Nouvelle Porte ottomane*, II, p. 524.

pédié de Vienne au grand-vizir Moustafa de Rodosto, venait de rentrer dans cette capitale porteur de nouvelles instructions pour l'ambassadeur. Ils étaient autorisés à reprendre les négociations sur de nouvelles bases; ils remirent donc au cardinal Colloniz des conditions de paix que six mois plus tard ils renouvelèrent à Komorn, auprès du secrétaire impérial de Werdenberg [x]. Leurs pressantes sollicitations pour obtenir un congé, n'aboutirent qu'à rendre plus sévère la surveillance dont ils étaient l'objet : car on avait appris que Kœprilü Moustafa, après avoir blâmé hautement les ouvertures pacifiques de son prédécesseur comme étant trop défavorables, faisait de grand préparatifs de guerre et prenait les mesures les plus efficaces pour rétablir l'ordre dans l'administration. Quatorze chambrées de janissaires, chacune de cent hommes, soixante chambrées d'armuriers, chacune de soixante hommes, deux cent vingt-deux canonniers et cent quarante bombardiers furent envoyés à l'armée. Tous les gouverneurs des provinces reçurent l'ordre formel de ménager les chrétiens [1]

[1] *Spediti decreti Imperiali per tutta la Grecia, Armenia, Macedonia, Bulgaria et Albania, di levar ogni aggravio dalli sudditi Christiani, e che non siano obbligati di pagar altro che l'ordinario tributo.* Rel. di Costantinopoli. Cod. 887, p. 18. Le *Rapport* de Cléronome dit sur les impôts d'alors : *Nel tutto Impero e la contribuzione in tempo di guerra del Sursat* (fournitures de vivres), *quella detta Coinakcesi* (Koyoun akdjesi, c'est-à-dire taxe sur les moutons) *che e la provision di carne; Torva akcesi* (Torba akdjesi, c'est-à-dire le saccage) *per l'orzo; Araba istirasi* (c'est-à-dire louage des chariots) *che serve per carri, cameli, buffali, muli; l'Assma churrek* (Assma kourek, c'est-à-dire droit de rames) *per la munizione; Carik akcesi* (Tschadir akdjesi, c'est-à-dire droit sur les

et de n'exiger d'eux d'autre impôt que la capitation. Les rayas soumis à cette contribution furent divisés en trois classes : ceux de la première classe devaient payer à l'avenir quatre ducats par tête ; ceux de la seconde, deux ducats, et ceux de la dernière, un ducat. Cette institution s'appelait Nizami Djedid (*le nouvel ordre*), dénomination qui, un siècle plus tard, reparut sous d'autres formes ; mais il est assez remarquable qu'elle ait été donnée aux réglemens émanés de Kœprilü Moustafa en faveur des rayas opprimés. Pour rendre au grand-vizirat sa première autorité et l'influence qu'il avait perdues, il songea d'abord à diminuer l'influence des vizirs de la coupole et à les éloigner peu à peu du diwan, en les revêtant de dignités lucratives. Bien que musulman orthodoxe, Kœprilü était trop profond politique pour ne pas reconnaître que l'affreuse tyrannie dans laquelle gémissaient les chrétiens, hâterait nécessairement la chute de l'empire. Les Morlaques et les Albanais s'étaient enrôlés sous les bannières de Venise, les Clémentins et les Serviens avaient embrassé la cause de l'Empereur. Plus politique que son frère Ahmed, qui avait voulu soumettre la Maïna en y élevant des forts nombreux, et mieux avisé que tous les grands-vizirs, ses successeurs, qui repoussèrent la proposition de faire administrer la Morée, à l'instar de la Moldavie

tentes) *per far padiglioni, risarcir li vechi, proveder pali, corde; Awarif questo per esser principale si paga ogni anno tanto in tempo di pace come di guerra, et e che ogni casa deve pagare per il terreno che e del prencipe, come patrone de Regno.*

et de la Valachie, par des gouverneurs chrétiens portant le titre de princes, il nomma beg de Maïna, le Maïnote Liberius Geratschari, qui avait passé sept ans sur le banc d'une galère, et l'opposa aux Vénitiens. Pour raffermir son pouvoir, Kœprilü éloigna d'abord du seraï le secrétaire du kizlaraga et du précepteur du Sultan, puis le kizlaraga lui-même; car tous les trois pouvaient, par leur influence sur le Sultan, combattre avec succès l'exécution de ces mesures.

Après la mort de la Walidé, on avait vu paraître un khattischérif qui ordonnait d'assigner sur les biens de la couronne un revenu à la grande-maîtresse de la cour (kiaya kadin). En vain le grand-vizir s'opposa-t-il à cette innovation inouïe et d'autant plus dangereuse que le trésor était épuisé : il fut obligé de la faire inscrire sur les registres des finances pour quinze bourses d'argent. Lorsque le grand-vizir demanda l'éloignement à Médine du khodja Arab Addoulwehhab, le Sultan, circonvenu par le kizlaraga, refusa obstinément de signer cet ordre. Déjà Kœprilü voyait le sol s'affaisser sous ses pieds, lorsqu'il réussit à prévenir le kizlaraga. Il convoqua un grand diwan, dans lequel toutes les voix furent unanimes sur la nécessité de nommer un autre kizlaraga. Celui-ci, pour éviter une disgrâce, saisit cette occasion pour demander sa retraite [1]. Toutefois les biens de son secrétaire, Sari Moham-

[1] Cantemir se trompe, en plaçant la destitution du kizlaraga sous le règne d'Ahmed II. Les discours qu'il cite sont de pure invention.

med-Efendi, furent confisqués. Kœprilü appela à sa succession son protégé Lala Ahmed; mais la mort de son précédent maître, le sultan Souleïman II, l'avait pénétré d'une tristesse qui bientôt après le conduisit au tombeau [1]. Des deux grand-vizirs dont le retour était à craindre, le premier, Moustafa de Rodosto, était mort dans son exil à Malghara; le second, Ismaïl-Pascha, banni à Rhodes, ne devait pas long-temps lui survivre; les héritiers du beglerbeg de Roumilie, Seïnoulabidin-Pascha, ayant élevé des plaintes contre l'injuste exécution de leur parent, Ismaïl-Pascha fut condamné à la peine du talion et eut la tête tranchée. Le moufti Debbaghzadé fut destitué pour les faux bruits qu'il avait répandus parmi les oulémas; le même sort frappa le chef des émirs sans que la cause en fût connue. Le scheïkh Osman-Efendi, dont on redoutait la naissante popularité, fut banni à Famagosta, où il mourut peu de temps après. Depuis quelque temps, les pauvres de la Mecque et de Médine s'apercevaient d'une diminution sensible dans la rétribution annuelle de blé que les wakfs (fondations pieuses) de l'Egypte [2] sont obligés de fournir; le scheïkh de la Mecque, ancien confident du Sultan, s'en plaignit à la Porte, et Kœprilü, prévoyant que les janissaires et les azabs qui étaient les administrateurs de ces wakfs ne rendraient jamais l'arriéré, ordonna aux begs et autres riches habitans

[1] *Biographies des Kizlaragas*, par Resmi-Efendi, n° XXVIII.

[2] Les Wakfs, *Deschischei kebir*, *Mohammediyé*, *Khassikieï antik*. Raschid, I, f. 162. *Histoire du fils d'Yousouf*, f. 184.

du Caire de compléter ce qui avait été soustrait aux fournitures précédentes. Le colonel Tokmak (autrefois chef des volontaires), convaincu de crimes honteux, fut exécuté, ainsi que le juge d'Adana Kharmousch Mohammed, coupable d'injustices inouïes. Peu de temps après, Sari Mohammed, secrétaire du kizlaraga destitué, fut pendu devant la mosquée des Trois-Galeries à Andrinople. Le serasker Mohammed-Pascha qui, dans l'expédition contre les Serviens, à Ouskoub, avait donné la mesure de son incapacité, fut rayé du nombre des vizirs, condamné à payer une somme de cinq cents bourses et mis à la retraite avec un revenu journalier de cinq cents aspres. Le defterdar Yousouf trouva un successeur plus actif et moins corruptible dans Ismaïl. Après avoir vérifié les comptes des cuisines, des écuries impériales, et des autres dépendances de la cour, Ismaïl trouva le moyen de faire un économie annuelle de plus de cinq cents bourses; de plus, en diminuant le salaire d'une foule d'employés secondaires, il allégea le trésor d'une dépense annuelle de dix mille bourses. L'impôt sur le tabac, que le vendeur payait sécrètement à la douane à raison de douze aspres le kilo, et que l'acheteur payait ensuite sur le pied de huit pour cent, fut affermé au prix de cinquante-cinq charges d'aspres. Ces réformes étaient d'autant plus urgentes que les finances se trouvaient dans un grand délabrement, augmenté encore par la prodigieuse quantité de monnaie de cuivre mise en circulation. Les monnaies d'or et d'argent étaient très-rares; et bien qu'en vertu d'une or-

donnance les impôts dussent se payer un tiers en or et les deux autres en argent et en cuivre, jamais on ne put l'obtenir. De plus, l'Albanie avait répandu sur toute la surface de l'empire une mauvaise monnaie de cuivre, et, lorsque deux personnes concluaient une affaire, on demandait toujours s'il fallait payer en bonne ou en mauvaise monnaie de cuivre ou d'argent. D'après le cours ordinaire de la monnaie, la piastre était évaluée à cent vingt aspres, le ducat schérif à deux cent soixante-dix, et le ducat yaldiz à trois cents seulement; le grand-vizir ordonna que dans les paiemens faits par le trésor, la piastre fût acceptée pour cent soixante aspres, le ducat schérif pour trois cent soixante, et le ducat yaldiz pour quatre cents. La vaisselle d'argent superflue du seraï fut livrée à la monnaie; une grande quantité des présens apportés par les ambassadeurs européens en faisait partie. Le grand-vizir, auteur de toutes ces mesures, les corrobora encore par son exemple, car il envoya toute son argenterie à la fonte des monnaies et ne se servit plus dans la suite que de vaisselle de cuivre étamé.

Des incendies, des ouragans et des tremblemens de terre précédèrent le départ de Kœprilü Moustafa pour la campagne projetée. Tout le faubourg d'Eyoub, hors une partie de la mosquée, fut dévoré par les flammes. Dix-huit jours après, une tempête effroyable jeta les uns contre les autres les vaisseaux qui se trouvaient dans le canal et dans le port de Constantinople; en moins d'une heure, plus de cinq cents per-

sonnes périrent écrasées ou noyées (18 mai 1690—27 schâban 1101). Enfin, le 5 juillet, un violent tremblement de terre renversa plusieurs coupoles de la mosquée du Conquérant, une partie des murs de la ville et la porte du Canon, par laquelle Mohammed le Conquérant avait pénétré dans Constantinople. Ces événemens furent généralement considérés comme de mauvais augure pour la campagne qui allait s'ouvrir et que la chute de Kanischa justifiait en partie (11 juillet — 4 schewwal). Aux premiers jours du mois d'août, le grand-vizir arbora ses queues de cheval devant Schehrkœi ou Pirot, après avoir forcé, par un combat meurtrier de deux jours, le général Schenkendorf à abandonner Dragoman, le dernier poste qui fût occupé par l'armée impériale. Veterani et le margrave de Bade ne purent secourir Nissa assiégée par le grand-vizir, car leur présence était devenue urgente en Transylvanie où Tœkœli avait passé le défilé de Tœrzbourg, et complètement défait, près de Zernescht, le général Hæusler, qu'il fit prisonnier avec le marquis de Doria [XI] et dix-huit officiers; vingt drapeaux enlevés à l'ennemi furent les trophées de sa brillante victoire (21 août). Les généraux Nouhfern, Balatschan, Telecki avaient péri dans ce combat. Ce dernier s'était mis à la tête d'un escadron d'Allemands et était tombé au milieu d'eux. Constantin Brankovan, prince de Valachie, fit exposer devant sa tente, fichée au bout d'une lance, la tête de Balatschan, sous les ordres duquel il avait servi autrefois. Cependant il envoya les restes de Telecki à la comtesse, son épouse,

afin qu'elle pût lui rendre les derniers honneurs. Le serdar Tscherkess Ahmed, mort dans ce combat, fut remplacé par Fündük Mohammed, et un diplôme impérial proclama Tœkœli prince de Transylvanie. Comme témoignage de sa reconnaissance, le Sultan lui envoya, ainsi qu'à Brankovan et au khan des Tatares, de magnifiques pelisses d'honneur.

Nissa, que le grand-vizir assiégeait depuis trois semaines, capitula et fut évacuée par la garnison. Semendra, après une résistance désespérée de quatre jours, fut emportée par Khalil, pascha de Haleb; la palanque de Kubelitsch, sur la Morava, fut soumise par le gouverneur du Diarbekr, Kemankesch Ahmed-Pascha. Ce dernier, le khan des Tatares et le beglerbeg de Nicomédie, Katana Moustafa, se dirigèrent aussitôt avec l'avant-garde sur Belgrade, où le grand-vizir vint établir son camp sur la colline d'Abaza. Le même jour, la ville fut investie. Les beglerbegs de Siwas et d'Anatolie, les troupes d'Egypte, le sagardji-baschi et les silihdars volontaires avaient dressé leurs tentes en face du Danube; du côté de la Save combattaient les gouverneurs de Haleb et de Roumilie avec les djebedjis et les sipahis volontaires. L'aga et le kiaya des janissaires cernaient la ville du côté du Marché au Chevaux. Le douzième jour du siége, une bombe, lancée des batteries de Khalil-Pascha, perça la voûte du magasin aux poudres et fit sauter une partie de la ville. Les habitans prirent la fuite, mais trop tard, car à peine six cents hommes purent-ils se sauver sur le Danube. L'histoire otto-

mane évalue la perte du grand-vizir dans ce siége à cinq mille hommes, et celle de l'ennemi au double et au triple. L'ancien bostandji, Houseïn-Pascha, et Kemankesch Ahmed-Pascha, furent commis à la garde de Belgrade. D'un autre côté, la valeur des troupes de Houseïn-Pascha, gouverneur de Bosnie, vint se briser contre la résistance de la garnison d'Essek. Quant au grand-vizir, après avoir assisté à la prise de l'île du Danube, située en face de Belgrade, et qu'une artillerie nombreuse défendait contre ses attaques multipliées, il retourna à Constantinople. À Siliwri, il fut complimenté par le corps des oulémas, au milieu desquels il fit à Constantinople une entrée triomphale, et remit au Sultan l'étendard sacré, sous les auspices duquel il avait repris dans cette campagne Nissa, Widin, Semendra et Belgrade, et repoussé l'armée impériale des rives de la Morava et de la Nissa sur celles du Danube et de la Save. En Bosnie, le commandant de Zrin et Novi surprit, avec deux mille Croates, Astroviz, le haut et le bas Baduk, Buswich et s'avança jusque sous les murs de Crémagna. Les Impériaux surprirent Lessina et les Turcs Gradisca, dont les habitans étaient en fuite. Trois franciscains et quatorze soldats des frontières faits prisonniers refusèrent de sauver leur vie en abjurant leurs croyances; les premiers furent empalés, les seconds eurent la tête tranchée. En Dalmatie, les Vénitiens avaient conquis Canino et Valona, et Malvoisie s'était rendue en Morée; mais plus tard, les vizirs de Roumilie et de Scutari, avec les sandjakbegs de Perzerin et de Doukaghin,

leur firent essuyer une notable défaite, à la suite de laquelle trois mille sept cents prisonniers eurent la tête tranchée.

Dans le cours de cette campagne, des troubles violens avaient désolé l'Egypte et l'île de Chypre. Ibn Wani avait rassemblé dans la Haute-Egypte plus de huit mille Maures, avec lesquels il parcourut le pays, prélevant partout des contributions. Pour réprimer ces désordres, la Porte fit passer le gouvernement des mains de Firari Ahmed-Pascha dans celles plus habiles de l'ancien khazinedar, Ali-Pascha. Le prédécesseur de Firari, le vizir silihdar Hasan-Pascha, fut fiancé vers cette époque à la fille du sultan Mohammed, veuve du favori Moustafa-Pascha. Dans le but de plaire à cette dernière, Hasan-Pascha fut dispensé du service au camp, mais il fut obligé de payer au trésor une somme de cent cinquante bourses. L'histoire rapporte de lui un beau trait de reconnaissance, qui mérite d'autant plus d'être mentionné ici, que de pareils actes sont rares dans les annales ottomanes. Lorsqu'il était encore gouverneur d'Egypte, la Porte lui envoya par le chambellan Mousa, après la déposition de Mohammed IV, l'ordre de confisquer les biens du puissant kizlaraga Yousouf; plein de reconnaissance pour son ancien bienfaiteur, Hasan vendit ses propres esclaves et ses autres biens, et remit neuf cents bourses provenant de cette vente au commissaire du fisc, en les déclarant la propriété de Yousouf. Celui-ci fut promu plus tard à la dignité de scheikh de Médine, qui avait quelque analogie avec

ses précédentes fonctions, car le kizlagara est nécessairement l'administrateur des fondations pieuses de la Mecque et de Médine. Comme scheïkh de Médine, il prit le titre de Scheïkhoul-Harem (le vieux du sanctuaire), en sorte que le kizlagara se trouva n'avoir fait que changer de seraï, en passant du harem des femmes dans celui du Prophète.

Nous avons parlé plus haut de la rébellion des janissaires et des Timariotes dans l'île de Chypre. Freng Mohammed-Pascha, envoyé pour rétablir l'ordre, avait puni les auteurs de ces troubles, et avait fait inscrire sur une pierre du marché de Nicosie la menace suivante : « Si les troupes se révoltent de nouveau, » je jure d'envoyer à Constantinople cinquante mille » ducats provenant des confiscations, et d'y joindre » trente têtes coupées aux rebelles. » Freng Mohammed étant mort cinq ans après, le juge et les principaux habitans demandèrent et obtinrent la permission d'effacer cette inscription. A quelque temps de là, ils massacrèrent le gouverneur Tscholak Mohammed. Le sandjak d'Aïdin, Halebli-Ahmed, surnommé fils de juif, lui succéda, et reçut ordre de sévir contre les rebelles. Ceux-ci hérissèrent de canons les remparts de Nicosie et s'opposèrent à ce qu'il entrât dans sa résidence. Pour s'en rendre maître, il réduisit les habitans par la famine. Les auteurs de ces troubles prirent la fuite, mais, saisis par des émissaires envoyés dans tous les ports de l'île, ils furent transportés à Constantinople et mis à mort dans cette ville. Les habitans, dont l'esprit était sans cesse remuant, accu-

sèrent secrètement leur gouverneur auprès de la Porte. Halebli-Ahmed fut destitué, et son châtiment ne fut pas long-temps différé; il l'avait du reste mérité par les flots de sang qu'il avait versés dans l'Aïdin, durant sa perception. Sept oulémas, entre autres l'imam du Sultan, qui s'étaient attiré la disgrâce du grand-vizir à raison de leurs intrigues politiques, furent exilés dans l'île de Chypre.

Le 10 mai 1691, Kœprilü Moustafa reçut de nouveau l'étendard sacré des mains du Sultan avec le titre de serasker. Une ophtalmie l'empêchant de veiller aux affaires publiques, le tschaousch-baschi et les deux maîtres des requêtes furent chargés de l'expédition du travail le plus urgent. Il avait été arrêté que, durant la campagne, le Sultan resterait à Constantinople, mais les progrès de l'hydropisie dont il était affecté et qui faisait pressentir un changement de règne, détermina le conseil des ministres à lui proposer Andrinople pour résidence. En arrivant, le grand-vizir vint établir son camp dans la vallée qui s'ouvre devant le seraï. Kœprilü avait à peine quitté Andrinople pour se diriger sur Sofia, que Souleïman II vint à mourir [1] (23 juin 1691 — 26 ramazan 1102). Ses restes furent déposés dans le mausolée de

[1] Rel. di Costantin. 23 Maggio 1691. Cod. 888, p. 53. *All' improviso arrivo il G. S. s'e risolto d'andar insieme fin Adrianopoli se bene indisposto, menò seco gli suoi fratelli e nipoti; e partita l'armata navale consistente in 26 Galere et 12 vaselli di guerra, havendo altre 13 galere Beilere fuori delli Dardanelli con 6 vasseli di guerra, che in tutto l'armata turchesca consiste in 41 Galere et 18 vaselli fuor delli vaselli Algerini.*

Souleïman le Législateur. Son frère, Ahmed II, monta sur le trône, et reçut avec le cérémonial d'usage le serment des grands dignitaires. La remise du sabre, qui avait toujours lieu dans la mosquée d'Eyoub à Constantinople, fut opérée à Andrinople avec la pompe ordinaire, dans la vieille mosquée (14 juillet 1691 — 27 schewal 1102).

Ahmed II aimait la musique et cultivait la poésie, mais il était dévot et mélancolique [1]. Après que le nouveau sceau de l'empire, revêtu de son chiffre, eut été gravé à Constantinople, le Sultan l'envoya au grand-vizir en le confirmant dans sa dignité. Ce dernier, qui venait d'entrer à Sofia [2], écrivit à tous les gouverneurs des provinces pour notifier l'avènement d'Ahmed, et leur envoya des fermans pour renouveler les diplômes au chiffre du nouveau Sultan. Le médecin de Souleïman II, Hayatizadé, fut emprisonné dans les Sept-Tours pour avoir soumis le Sultan défunt à un régime sévère. On lui faisait surtout un crime de lui avoir soigneusement interdit l'usage des spiritueux, car on pensait que cet usage aurait pu être salutaire au malade; cependant il est probable que son hydropisie provenait précisément de l'usage immodéré de ces mêmes liquides. Le secrétaire intime

[1] *Questo moderno Sultano* (Ahmet II) *e un vero poeta, che s'e dilettato alla lingua persiàna, e a cantare alla persiana, sona il Cinur* (*una spezie di Colassone*), *stimato appresso li Turchi.* Rel. di Costantinopoli. Cod. 888, p. 880.

[2] Cantemir commet ici une grave erreur; car il dit que le grand-vizir partit d'Andrinople après l'avènement d'Ahmed, tandis qu'il ne l'apprit qu'à Sofia.

du précédent souverain, le calligraphe Tscherkess Osman, fut éloigné du seraï avec la dignité de vizir-kaïmakam de l'étrier impérial, après s'être fiancé à la sultane Oummi, fille du sultan Mohammed IV. Le silihdar-baschi (l'écuyer), le rikiabdar (teneur de l'étrier), le dülbenddar (porteur du turban), le tschokodar (premier valet de chambre) et les confidens de Souleïman II quittèrent la cour avec des titres de chambellans et d'autres dignités.

Un mois après la mort du Sultan, Kœprilü Moustafa campa à Belgrade. Lorsque le pont de la Save fut achevé, il marcha sur la rive droite du Danube, à la rencontre de l'armée impériale qui descendait de Peterwardein. Le 19 août 1691, les deux armées étaient en présence non loin de Slankamen. Le grand-vizir consulta ses généraux sur la question de savoir s'il fallait attaquer l'ennemi sans différer, ou retenir les troupes dans les retranchemens en attendant que l'ennemi prît l'offensive. Le koulkiaya, Eghinli Mohammed, l'aga des janissaires, et le vieux vizir Khodja Khalil opinèrent pour ce dernier parti. « Je t'ai in- » vité à me suivre, dit Kœprilü au vieux Khalil, pour » te montrer comme un homme et non comme un » fantôme. » Khalil, touchant les poils de sa barbe, lui dit : « Je n'ai que peu de jours à vivre; peu m'im- » porte donc de mourir aujourd'hui ou demain; mais » je ne voudrais pas me trouver là où l'empire ne » recueillerait que honte et malheurs. — Faites avan- » cer les canons, » cria Kœprilü, et lui-même à la tête des sipahis, sortit des retranchemens sur lesquels

l'ennemi s'avançait d'un pas résolu. Une fumée épaisse qu'on vit s'élever dans le lointain, au-dessus du Danube, annonça que les deux flottes étaient aux prises. L'armée navale des Ottomans remporta la victoire, mais la bataille était perdue sur terre. Kemankesch Ahmed-Pascha se jeta, aux cris mille fois répétés d'*Allah!* avec six mille Turcomans et Kurdes à cheval, sur les lignes chrétiennes. « Courage, leur cria » Kemankesch, les houris vous attendent! » mais ils tournèrent bride au premier feu de l'ennemi. Une seconde attaque, non moins impétueuse, fut repoussée avec le même succès. Profitant du désordre, les Impériaux s'avancèrent dans la direction de l'étendard sacré. Ismaïl, pascha de Karamanie, se précipite avec les siens au milieu des abattis d'arbres qui protégeaient l'aile droite des Impériaux; il est repoussé. « Que faut-il faire? » demande Kœprilü au mouteferrika-baschi et au kiaya des silihdars, en voyant tous ces braves tomber sous le feu meurtrier de l'ennemi sans pouvoir l'atteindre. « Combattons le sabre à la main, » répondent-ils. Kœprilü, endossant une veste noire, invoque le nom de Dieu, et se jette, sabre en main, sur le front de l'ennemi; les gidiklüs et les silihdars le suivent. Tous ses efforts échouent contre la bravoure avec laquelle les Impériaux défendent les approches de leurs retranchemens. Dans ce moment, une balle vient frapper le grand-vizir [XII]. Au lieu de cacher sa mort aux soldats, le kiaya Moustafa-Efendi, l'annonce hautement. On cherchait un vizir pour lui confier la garde de l'étendard sacré; déjà

Ismaïl, pascha de Karamanie, l'avait pris en main, lorsque le kiaya des janissaires, Deli-Ibrahim, accourut, et lui disputa cet honneur, qui, d'un commun accord, fut attribué au vieux Khalil-Pascha.

Bientôt le désordre gagna tous les rangs de l'armée ottomane, et rien ne put prévenir sa défaite. Le sort du plus brillant combat, livré par le margrave Louis de Bade, était décidé; mais le vainqueur eut à déplorer des pertes non moins cruelles que le vaincu. L'armée impériale compta au nombre de ses morts le général duc Christian de Holstein; les colonels comtes de Kaunitz et Bouquoi; les comtes Pœttingen et Starhemberg, lieutenans-colonels. Outre le grand-vizir, les Ottomans avaient perdu dans cette sanglante journée le beglerbeg Ibrahim-Pascha, l'aga des janissaires, et Safer, juge du camp. Au nombre des blessés, se trouvaient le defterdar Ismaïl-Pascha et le koulkiaya. Dans aucune des batailles précédentes, l'armée n'avait eu à regretter un aussi grand nombre de feudataires [1]. Le camp ottoman, avec cent cinquante canons, tomba au pouvoir du vainqueur, mais on n'y trouva que cinquante-quatre caisses remplies de monnaies de cuivre; vingt autres pleines de vêtemens d'honneur et cent pièces de drap. Toutes les recherches mises en œuvre pour découvrir le cadavre de Kœprilü furent inutiles.

A la renommée d'un saint, ce dernier joignit celle d'un martyr. Le plus bel éloge que fasse de lui l'his-

[1] Les bulletins impériaux évaluent la perte de l'armée de cinq à six mille hommes, et le bulletin turc celle des Ottomans à vingt-huit mille hommes.

toire ottomane, c'est qu'il ne commit jamais un crime ni ne prononça un mot superflu; aussi lui a-t-elle décerné le surnom de *vertueux* (fazil). Elle mentionne, au sujet de ses habitudes silencieuses, une anecdote que nous rapporterons ici. Un jour, il reçut la visite de trois juges d'armée destitués, qu'il congédia sans leur adresser une parole, Son maître des requêtes, Nigahi-Efendi, étonné de ce mutisme, lui dit : « Gracieux maître, vous auriez dû cependant leur dire » quelque chose. — Je ne suis pas un hypocrite » lui répondit Kœprilü. En campagne, il voyageait à pied comme les soldats; la musique militaire lui était toujours désagréable. Jamais il ne se mettait en marche avant le coucher du soleil. Avide de lectures au camp comme dans l'intérieur du palais, Kœprilü Moustafa était ennemi de la paresse et du luxe; ses vêtemens se distinguaient par une grande simplicité; il portait d'ordinaire un kaftan vert garni de zibeline. Il était moins guerrier qu'administrateur, et cependant sa politique ne fut ni machiavelique ni oppressive comme celles de son père et de son frère Ahmed. Ce fut le premier grand-vizir qui, par ses *nouveaux réglemens* (nizami djedid), voulut dérober les sujets chrétiens de l'empire à l'extrême oppression dans laquelle ils gémissaient; le premier aussi qui, par ses mesures financières, posa ce principe que la vente et l'achat devaient être libres et échapper à toute ordonnance prohibitive. Quelqu'un lui conseillait de régler les ventes et les achats : « Le Koran, répondit-il, ne pres» crit rien à cet égard; l'achat et la vente doivent être

» abandonnés à la libre volonté des parties contrac-
» tantes [1]. »

En apprenant la perte de la bataille de Slankamen et la mort du grand-vizir, les vizirs, d'accord avec les émirs, avaient remis le commandement de l'armée au vieux Khalil-Pascha de Haleb; mais le Sultan promut au grand-vizirat Ali-Pascha, kaïmakam de l'étrier impérial. Ali [2], issu d'une famille obscure d'Okhri, devait son élévation à Moustafa Kœprilü, alors gouverneur de Babataghi; plus tard, et à défaut d'hommes capables, il fut nommé aga des janissaires, dignité qu'il échangea ensuite contre celle de kaïmakam. Sur les représentations du moufti Feïzoullah, le Sultan manda au nouveau grand-vizir de se rendre sans retard au camp de Belgrade. Celui-ci prétendit, dans le diwan convoqué à ce sujet, qu'il serait plus prudent de faire rentrer à Constantinople l'étendard du Prophète et de pousser activement durant l'hiver les préparatifs de la prochaine campagne; mais le vieux juge d'armée Yahya s'attacha à démontrer l'urgence d'un prompt départ. « Puisque vous le jugez » utile, répondit Ali-Pascha, nous ferons nos prépa-» ratifs de voyage. » Cependant le grand-vizir resta et Yahya fut remplacé. Khalil-Pascha fut confirmé dans la dignité de généralissime et Eghinli Mohammed fut

[1] *Narkh kitabdé yokdir bei ou schira rizaï tarafein ilé olmalidir.* Raschid, I, f. 170.

[2] *Histoire des Grands-Vizirs*, par Osmanzadé-Efendi. « Ali-Pascha, » créature ou plutôt conseiller de feu Kara Moustafa, dont il avait toutes les » mauvaises qualités. » *Voyages de la Motraye*, I, p. 359.

nommé aga des janissaires. Le bostandji-baschi d'Andrinople fut appelé aux fonctions d'inquisiteur, et chargé de purger le pays des bandes de fuyards qui, depuis la défaite de Slankamen, infestaient le territoire compris entre Belgrade et Nissa. Vaillamment secondé par l'Albanais Mahmoudbegoghli, il les attaqua dans leur repaire, à Dewabaghirdan, et les extermina.

La Porte ordonna, vers cette époque, une nouvelle levée dans le gouvernement de Silistra et sur le mont Balkan. Cette mesure extraordinaire était nécessitée par l'ordre que le roi de Pologne, occupé du siége de Camieniec, avait donné au général Gallewski [1] d'envahir les environs d'Isakdji. Cependant Kahreman-Pascha repoussa le roi, et le força à lever le siége de Camieniec. Lippa, pressée par les Impériaux, fut délivrée par le gouverneur de Temeswar, Topal Houseïn-Pascha; le drapeau sacré fut confié à l'aga des janissaires et transporté de Belgrade à Andrinople (9 décembre 1691 — 18 rebioul-ewwel 1103).

Parmi les changemens et les exécutions qui suivirent comme à l'ordinaire la nomination du nouveau grand-vizir, nous mentionnerons la mise à mort du kiaya de Kœprilü Moustafa; ainsi fut puni en lui l'auteur du désastre de Slankamen et l'imprudent divulgateur de la mort du grand-vizir. Le même prétexte colora l'exécution des trois vizirs Kemankesch Ahmed, Deli Omer et Younal-Pascha. L'essayeur de la monnaie, le renégat Moustafaaga, eut la tête tran-

[1] Raschid, I, f. 175, l'appelle *Altschka.*

chée; sa fortune, objet de convoitise, enrichit le trésor de huit cents bourses d'argent, de deux cents bourses d'or, et d'une grande quantité de pierres fines. L'aga des janissaires, Mohammed Eghinli, contre lequel le nouveau grand-vizir nourrissait depuis long-temps une haine implaçable, fut remplacé et conduit ignominieusement à la résidence sur un char traîné par des bœufs. Ce supplice anticipé était, d'après les ordres du nouveau grand-vizir, le prélude d'une exécution ou d'un bannissement : aussi le peuple l'appela-t-il Arabadji (conducteur du char), surnom qui lui est resté. Eghinli Mohammed parvint à s'échapper en route, mais il fut repris à Constantinople, au moment où il montait dans une barque pour passer à Scutari, et conduit devant le kaïmakam Amoudjazadé Houseïn. Celui-ci en référa à Andrinople, mais, en même temps, il demanda la grâce de son prisonnier. Trois fois il reçut ordre de hâter la mort du condamné, et trois fois il intercéda en sa faveur; mais enfin il fut obligé d'obéir. Amoudjazadé paya son intervention en cette circonstance par la perte de sa dignité, et il fut relégué, avec le titre de commandant, au château des Dardanelles. Le nouveau gouverneur de Damas, Gourdji Mohammed, envoya à la Porte, vers la même époque, les têtes de neuf chefs des rebelles qui, sous l'administration de Hamza-Pascha et de Salt Ahmed-Pascha, ses prédécesseurs, avaient échappé à une juste punition. L'exécution du gouverneur de Bassra, l'ancien defterdar Houseïn, eut pour cause unique le désir de s'approprier ses richesses. Cinq

ans s'étaient écoulés depuis la mort du schérif de la Mecque, Ahmed Ben Seïd; son neveu Saïd, fils du schérif Saad, avait été, du consentement général, nommé Scheïkhoul-Harem (supérieur de la sainte maison); on n'attendait plus que la ratification de la Porte, mais le beg de Djidda, Mohammed Ebou Schewarib (le père des moustaches), séduit par le don de quelques mille ducats, éleva à cette dignité Ahmed Ben Ghalib, et le fit confirmer dans ce titre par Kœprilü Moustafa. Mais Ahmed Ghalib, après avoir commis les plus grands désordres à la Mecque, s'était enfui dans l'Yémen. Sur le rapport du gouverneur d'Egypte, la Porte éleva Mouhzin à la dignité de schérif. Dès lors, la guerre éclata entre Mouhzin et Saïd, et le schérif Yahya, alors emirol-hadj (conducteur de la caravane des pélerins), se vit hors d'état de pourvoir à la sûreté de la caravane. La Porte, pour mettre fin à ces dissensions, conféra à Saïd la dignité de schérif avec le titre de vizir, à condition qu'il répondrait de la sûreté des pélerins.

Les oulémas envoyés en exil dans les îles de Chypre et de Khios par Kœprilü Moustafa, furent rappelés dans la capitale, mais le moufti Feïzoullah, ennemi du grand-vizir, fut dépouillé de ses dignités et remplacé pour la seconde fois par l'ancien moufti Ali. Feïzoullah, banni à Ténédos, fut rappelé à la prière de son successeur, et obtint la permission de se retirer dans sa maison de campagne, sur les bords du Bosphore. Il s'y rendit, mais il en revint quarante jours après, et, à la mort d'Ali, il rentra dans sa dignité.

Le khan de Crimée, Seadet-Ghiraï, homme cruel et emporté, ne conserva pas long-temps ses hautes fonctions; accusé d'avoir manqué d'énergie lors de la guerre de Pologne, et devenu suspect à cause de son absence de l'armée lors de la bataille de Slankamen, il fut mandé à Constantinople et relégué d'abord à Tschaghizghan, près de Yanboli, puis banni à Rhodes, où il mourut peu de temps après. Il eut pour successeur Safa-Ghiraï, fils de Safa-Ghiraï, nom que lui avait donné son oncle, Behadir-Ghiraï, parce qu'il était né quarante jours après la mort de son père. Safa-Ghiraï était connu pour son excessive avarice : il ne dédaignait pas même de faire le commerce du savon et de trafiquer sur la capitation des Bohémiens. Il fut investi de sa nouvelle dignité et en reçut les insignes, consistant en un kalpak de zibeline, un panache de plumes de héron, un carquois d'or et un cheval, dont les harnais étaient ornés de pierres fines. Outre l'argent dit de carquois, et qui s'élevait à quatre-vingts bourses, le Sultan lui fit présent de deux mille ducats.

Le grand-vizir qui, pendant les quelques jours de son administration, avait opéré des mutations si importantes parmi les premiers dignitaires, fut enfin pris lui-même dans le piége qu'il avait tendu au kislaraga Ismaïl. Déjà il avait obtenu du Sultan la destitution de ce dernier; déjà, dans la même audience, Nezir avait été revêtu de la pelisse de zibeline en sa qualité de nouveau kislaraga; déjà il se vantait, de retour dans son palais, d'avoir fait disgracier Ismaïl, qui osait se préoccuper des intérêts gouvernementaux; déjà même le

char qui devait l'emmener du seraï était prêt à le recevoir, lorsque la fortune d'Ali-Pascha vint se briser contre cet écueil d'un nouveau genre. Nezir, vivement blessé de ce que son prédécesseur allait monter dans un char à bœufs, fit de vaines représentations au grand-vizir sur cette injure inouïe infligée à un dignitaire du rang d'Ismaïl. Ne pouvant rien obtenir de lui, il s'adressa à la Khasseki, protectrice d'Ismaïl, qui s'en plaignit au Sultan. Celui-ci, irrité de cette violation de l'étiquette, fit redemander le sceau au grand-vizir, et le fit jeter sur le char même qu'il avait destiné au kislaraga, pour le conduire en exil à Rhodes. Tous ses biens et douze cents bourses d'argent furent confisqués au profit du trésor (21 mars 1692 — 5 rebjeb 1103). Le Sultan lui donna pour successeur le gouverneur de Haleb, Hadji Ali-Pascha, homme généreux et bon, qui employa la fortune de son prédécesseur à payer les dettes de l'Etat. Aussi désintéressé que Moustafa Kœprilü, il envoya toute son argenterie à la monnaie.

Le changement de règne avait imprimé une nouvelle activité aux relations diplomatiques de la Porte avec les puissances d'Asie et d'Europe. Le schah de Perse envoya à Constantinople Kelbi Ali (le chien d'Ali) avec une suite de trois cents personnes, pour féliciter le Sultan au sujet de son avènement [1]. Les

[1] La lettre de créance de l'ambassadeur persan est datée du 14 redjeb 1103 (1er avril 1692), et se trouve dans l'*Inscha* de Rami, no 301, avec les trois lettres de la Porte au souverain de Khawaresm, au khan des Ouzbegs et à Mohammedkhan, fils de Behadir Enousch; savoir : 1o la lettre

présens qu'il lui offrit consistaient en trente-six tasses et coupes de lazur, une aiguière et un vase de porcelaine, vingt-sept arcs, trente-une pièces d'étoffes de couleur brodées d'or, neuf autres en soie, vingt-sept pièces de velours, dix-huit châles persans, neuf en cachemire, neuf pièces de satin, neuf autres en cotonnades de couleurs variées, vingt-quatre pièces de riches étoffes, trente-six pièces de satin, dix-huit pièces de coton uni, vingt-huit turbans, neuf fichus, neuf pelottes, dix-huit tapis de Perse, grands et petits, une serviette de sept couleurs, quarante-cinq chameaux, cinq cents vessies de musc, cinquante bézoards minéraux, un sabre garni de pierres fines, un bouclier orné de pierreries, un grand éléphant. Dans son audience de congé, l'ambassadeur fut solennellement revêtu d'une pelisse de zibeline; en outre, il reçut en présent un cheval richement harnaché et cinq mille piastres; vingt autres milles piastres furent distribuées aux gens de sa suite (29 mai 1692 — 13 ramazan 1103).

Un an après arriva à Constantinople l'ambassadeur

d'Ahmed II, datée du mois de redjeb 1104, annonçant la mort de Souleïman II (n° 502); 2° la lettre du grand-vizir au schah, autorisant le pélerinage à la Mecque de l'ambassadeur El-Hadj Abdoullah, arrivé trois ans plus tard (n° 503); 3° la lettre du grand-vizir Moustafa au khan du Khowaresm (n° 504); 4° la lettre de Moustafa au schérif de la Mecque relative au pélerinage de l'ambassadeur ouzbeg (n° 490). Les lettres échangées, à l'occasion de l'avènement d'Ahmed II, prouvent que celle citée par Senkowski (*Supplément à l'Histoire générale des Huns*, p. 105), comme ayant été envoyée par le prince du Djagataï, est apocryphe. L'*Inscha* de Rami, p. 531 et 532, contient encore les lettres du grand-vizir au gouverneur d'Egypte, au schérif de la Mecque, relatives au pélerinage de l'ambassadeur ouzbeg Abdoul Hamid.

envoyé par le prince des Ouzbegs, Mohammed Behadirkhan. Ce fut au moment de l'entrée que fit l'ambassadeur persan dans la capitale, que Soulfikar-Efendi et Maurocordato, après une absence de trois ans, revinrent à Constantinople sans avoir atteint le but de leur mission. Les négociations dont ils avaient été chargés à la cour de Vienne furent continuées cependant grâce à l'intervention officieuse des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande. Dès l'année précédente, l'ambassadeur anglais Trumball avait été remplacé auprès de la Porte par le chevalier Guillaume Hussey, chargé de lui notifier l'avènement de Guillaume III. Les Turcs, qui avaient mis à mort leur avant-dernier sultan Ibrahim, en même temps que les Anglais avaient exécuté leur roi Charles Ier, et qui avaient détrôné leur Sultan presqu'à la même époque où les Anglais chassèrent Jacques II, trouvèrent trop de similitude entre leur conduite et celle de ces derniers pour se rendre aux insinuations de la France [1]. Aussi, malgré tous les efforts de l'ambassadeur français pour déterminer la Porte à ne point reconnaître le prince d'Orange comme roi d'Angleterre, de Hussey fut consécutivement reçu à l'audience du Sultan, à Andrinople, puis à Constantinople, avec les honneurs dus à son rang. De Hussey avait à sa suite le comte Marsigli, qui se donnait pour un attaché d'ambassade; mais comme Kœprilü ne voulait pas entendre parler d'une paix défavorable, Marsigli, après un séjour de

[1] « Mais comme les Turcs trouvaient un trop grand rapport entre la » conduite des Anglais et la leur, etc. » Voyez *de La Motraye*, I, p. 339.

treize jours à Andrinople, retourna à Vienne. Il revint quelque temps après à Andrinople, où, vers le commencement de l'année suivante, il fut rejoint par le conseiller impérial Ignace Quarient, que son passeport désignait comme un fonctionnaire hollandais.

Marsigli, en apprenant l'issue de la bataille de Slankamen, reprit la route de Vienne et se rendit, une année plus tard, pour la troisième fois, à Constantinople, à la suite de Harbond, qui devait remplacer auprès de la Porte M. de Hussey. Mais Harbond étant mort chemin faisant à Belgrade, l'ambassadeur hollandais, Hemskeerke, successeur de Collier [1], présenta au diwan les propositions de paix faites par l'Empereur et ses alliés. L'Empereur demandait : 1° la conservation des pays conquis, la remise du Saint-Sépulcre entre les mains des Franciscains, pour Raguse l'exemption du tribut, le droit de comprendre le Czar dans le traité de paix, et le renouvellement des anciennes capitulations pour trente années; il réclamait : 2° au nom de la Pologne, la renonciation de la Porte à la possession de l'Ukraine et de la Podolie, la promesse formelle du Sultan d'interdire aux Tatares toute invasion dans ce royaume, et de maintenir les Cosaques de l'Ukraine et les Zaporogues; enfin il demandait : 3° au nom de Venise, tout le territoire compris entre les rivières d'Obrovacz et la Bojana, l'abolition du tribut de Zante, et la faculté de con-

[1] *Rapport* de Collier, daté de Constantinople, le 13 février 1692. *Il S. Ignazio Quarient arrivò verso il fine del mese passato in Costantinopoli. Il C. Marsigli pensa partire da qui per Vienna in pochi giorni.*

struire des forteresses et de les réparer [1]. Le roi de Pologne avait donné communication à la cour de Vienne des offres que lui avait faites le khan des Tatares, qui promettait au nom de la Porte de restituer Camieniec, d'abandonner ses prétentions sur l'Ukraine et de fournir un secours de cent mille Tatares à la première sommation. Ces offres étaient dues en partie à l'amitié qui existait entre le roi de Pologne et le khan, depuis l'époque où ce dernier, pendant son séjour en Pologne, avait été envoyé en Russie avec le roi qui alors était simple porte-étendard. Cette amitié s'accrut encore lorsque, après la victoire de Kalusz, Aliaga, confident du khan et depuis son premier ministre, fait prisonnier, fut honorablement traité par le roi. Hemskeerke communiqua les propositions de l'Empereur au nouveau grand-vizir, mais il rencontra des obstacles insurmontables dans les prétentions du cabinet de Vienne, de la Pologne et de Venise; l'Autriche réclamait la Transylvanie, le roi de Pologne insistait sur la restitution de Camieniec et la république demandait davantage encore. Hemskeerke, pendant son séjour à Vienne, n'avait pas été plus heureux dans son intervention en faveur de Tœkœli, qui l'avait investi des pleins pouvoirs. Les efforts du khan des Tatares et de ceux l'ambassadeur français Ferriol [2],

[1] *Litteræ ad G. V. adjuncto projecto pacis Rom. Imp. ejusque fœderatorum* 13 Octobre 1693.

[2] Le *Rapport* qui se trouve à la Bibliothèque I. R., n° 188, dit par rapport aux interprètes français : *Il figlio grande del primario interprete di Francesi detto Fornetti e venuto da Francia e si trova in Adria-*

pour obtenir un traité séparé entre la Pologne et la Porte étaient également restés sans succès. Le khan avait envoyé dans ce but un de ses agas au roi, et Ferriol ne négligea rien pour lui faire accepter la médiation de la France. Depuis dix ans, c'est-à-dire depuis le commencement de la guerre contre Venise, dont le théâtre était la Dalmatie, Raguse n'avait pas payé de tribut à la Porte; pendant plusieurs années, elle avait envoyé une somme de cinq cents ducats à la cour de l'Empereur; mais lorsqu'après la prise de Belgrade, tombée au pouvoir de Kœprilü Moustafa, les affaires du Sultan prirent une meilleure tournure, cette république s'empressa d'envoyer une ambassade à Constantinople, pour conjurer l'orage qui la menaçait. La conquête de Grosswardein par l'Empereur ayant fourni à Hemskeerke l'occasion de nouvelles ouvertures de paix, Raguse demanda la protection de l'Empereur et celle de la Porte [1], en offrant de payer à l'un et à l'autre un tribut annuel de cinq cents ducats. Malgré les progrès des armes autrichiennes dans le cours de cette année et la chute de Grosswardein, toutes les tentatives pour rétablir la paix restèrent infructueuses. Les vainqueurs trouvèrent dans Grosswardein soixante-quatorze canons, dont un lançait sept boulets par sept bouches différentes, quoiqu'il

*nopoli appresso l'Ambasciatore; a dir il vero il Re di Francia ha interpreti esperti di lingua e di prattica, tutti Catholici, ben nati, e vivono come fratelli, il figlio grande del Fornetti il Fonton et Vati.*

[1] Cette singulière requête n'est pas mentionnée par les historiens de Raguse; mais elle se trouve dans les actes déposés aux Archives I. R.

n'eût qu'une seule lumière, vingt-deux mortiers, sept cents quintaux de poudre, trois mille boulets, deux cents quintaux de fer et une quantité considérable de munitions [1]. Le général autrichien avait accordé à la garnison la faculté de se retirer; cependant elle fut faite prisonnière, parce que les Turcs, en évacuant les redoutes de Piscabona et Mare Cobila, avaient forfait à la parole jurée. A six lieues au-dessus d'Orsova, sur la rive gauche de la Drave, là où cette rivière se fraie avec violence un passage à travers les rochers, est une caverne que le baron d'Arnau occupait, par ordre du général Veterani, avec un corps de trois cents hommes. Des Albanais, munis de grappins, étant parvenus à s'établir sur les rochers qui commandent l'entrée de cette caverne, faisaient rouler, des hauteurs où ils étaient postés, sur ses défenseurs, des blocs de rochers, toutes les fois qu'ils tentaient de la quitter, et un feu d'artillerie très-vif, dirigé sur eux de l'autre rive, contribueit à les tenir captifs. Menacés de périr de soif ou d'être asphyxiés par la fumée, ces braves gardèrent leur position jusqu'au moment où leurs fusils se trouvèrent hors de service; alors seulement ils capitulèrent, mais ils furent tous massacrés. Depuis, cette caverne a reçu le nom de son brave défenseur Veterani.

Pendant la guerre contre Venise, en 1691, la Porte n'avait remporté d'autres avantages que la prise

[1] *Campagnes de Veterani*, p. 122. L'auteur commet une grave erreur, en disant qu'il avait renvoyé toute la garnison qui s'était rendue à Tœkœli; car Raschid, I, f. 178, parle d'un échange de cent dix prisonniers musulmans.

de possession de Karabousa, que le commandant napolitain Lucca della Rocca avait vendue au général turc en Crète (5 décembre) [1]. La tentative faite pour se rendre maître par corruption de Spinalunga et de Suda, fut découverte et les traîtres punis de mort. Cet échec fut contrebalancé par celui qu'essuyèrent les Vénitiens au siége de S. Todero. En Dalmatie, Erizzi, après avoir chassé Souleïman-Pascha de la tour de Noncovik, vola au secours de Trebigné, de Gazzo et de Nevesigné, vivement pressées par les Ottomans. Dans la même année, les Tatares firent une incursion en Pologne jusqu'aux environs de Halicz et de Stanislaw, investirent Snyatin et Nemirowa, tandis que les Cosaques Lipkans dévastaient la contrée depuis Camieniec jusque sous les murs de Lemberg. Sorocka, que le khan de Crimée et Daltaban Moustafa avaient attaquée avec des forces supérieures, fut sauvée par la brillante valeur de ses défenseurs. Enfin cette campagne se termina par la construction d'un fort à une lieue de Camieniec, auquel le roi donna le nom de la Sainte-Trinité.

La chute du grand-vizir et la nomination de son successeur furent, comme de coutume, le signal de changemens et d'exécutions, parmi lesquels nous ne mentionnerons que la mort du gouverneur de Chypre,

[1] *Gionto in Adrianopoli il traditor di Carabuse coll' suo fratello, vestiti; il Tekeli sempre coll' Ambasciatore di Francia.* Rapport de 1691. Archives I. R. Raschid, II, f. 178. Le diplôme, qui autorise Lucca et son frère Francesco Barozzi à créer un corps franc, se trouve dans l'*Inscha des pièces d'État*, no XXX; il contient également le diplôme de leur interprète, le juif Hafsaloun, no XXXI.

Ali-Pascha, qui, victime en apparence des plaintes qu'élevaient contre lui les habitans de l'île, le fut en réalité de la vieille haine du moufti Feïzoullah. Ce même moufti provoqua également l'exécution de Khalil-Pascha, d'Erzeroum, qui, fait prisonnier avec le gouverneur de Silistra, le vizir Moustafa-Pascha, dans la bataille de Parkany, venait d'être échangé. Feïzoullah l'ayant dénoncé pour ses exactions, le Sultan le condamna à avoir la tête tranchée. En Syrie, la tribu Sourkhanoghli, qui, d'accord avec les Druses Maanoghli, avait levé l'étendard de la révolte et s'était emparée de tous les fermages de Saïda et de Beïrout, fut réduite à l'obéissance par le gouverneur de Tripolis, Ali-Pascha. La campagne du grand-vizir contre l'Empereur, pendant cette année, n'avait été signalée par aucun fait d'armes et s'était terminée par la réparation des fortifications de Belgrade. Une partie du trésor expédié d'Andrinople à Belgrade pour les besoins de l'armée tomba entre les mains de brigands serviens qui l'avaient guetté à Alexinza; les Albanais, chargés de l'escorter, firent cause commune avec eux et partagèrent le butin. Cependant on parvint à retrouver cinquante bourses sur les cent cinquante dont se composait le trésor, et trois cents de ces brigands, si toutefois ce châtiment ne tomba pas sur des Serviens innocens, expièrent leur crime par le dernier supplice. Lorsque Hadji Ali eut suffisamment approvisionné Belgrade, il retourna à Andrinople, satisfait des nouvelles fortifications (11 décembre 1692 — 2 rebioul-akhir 1104).

Le khan de Crimée, Safa-Ghiraï, descendant de la famille Tschoban-Ghiraï [1] fut destitué, car le grand-vizir avait appris que Safa, abandonné par les Tatares, à son arrivée près du défilé de la *Porte de fer*, n'avait pu retenir auprès de lui que trois cents hommes; le khan fut exilé au village de Koulaghouzli, dans le voisinage de Karinabad, où il mourut peu de temps après, âgé de soixante-six ans. Sélim-Ghiraï, qui jusqu'alors avait habité le village de Kazikœi près de Yanboli, fut mandé à la Porte et investi pour la troisième fois de la dignité de khan (6 novembre 1692—26 sâfer 1104). Ses fils Dewlet-Ghazi, Tokhatmisch et Kaplan, et son petit-fils Hosam-Ghiraï, furent invités à accompagner leur père en Crimée. Dans ce voyage, son fils favori, Tokhatmisch, étant mort à Ismaïl, il nomma l'aîné kalgha, et donna la dignité de noureddin à Schahin-Ghiraï, fils de son neveu Selamet-Ghiraï. Le prédécesseur de Schahin, également appelé Schahin et fils de Tokhatmisch, fut un poëte distingué; il chanta dans le village d'Ibrahim près Yanboli, où il s'était retiré, l'élévation de Sélim-Ghiraï.

Un mois avant ces mutations (6 octobre — 25 moharrem), deux princes jumeaux, Ibrahim et Sélim, naquirent au Sultan; on célébra pendant trois jours cette naissance, par l'illumination de la capitale; neuf semaines après, mourut le Sultan détrôné, Moham-

[1] Cantemir, I, p. 124; III, note *x*, sous Ahmed II, dit par erreur qu'il était le seul héritier de la famille Tschoban; mais nous trouverons des traces de l'existence de cette famille dès l'année 1624.

med IV, sans que personne parût regretter l'infortuné prince ; ses restes furent déposés dans la mosquée construite par sa mère, près de la porte du Jardin (17 décembre — 8 rebioul-akhir). Trois mois plus tard, le Sultan retira le sceau de l'empire au grand-vizir Hadji Ali, pour avoir osé lui résister et défendre le defterdar qu'il voulait destituer. Cependant Ahmed II, sauf quelques paroles dures, se montra bienveillant envers le grand-vizir disgracié, qui déposa le sceau aux pieds de son maître. Ahmed fit aussitôt appeler le kaïmakam Biiklü Moustafa, et lui offrit le sceau; mais celui-ci se défendit de l'accepter : « Je vous mettrai à mort tous deux, leur cria le Sul- » tan furieux, et j'enverrai le sceau à l'aga des ja- » nissaires Ismaïl ou au gouverneur de Négrepont, » Ibrahim. » Biiklü Moustafa intimidé accepta. Se tournant ensuite vers Hadji Ali, il lui dit : « Pascha, tu » t'es attiré toi-même cette disgrâce ; fais-moi con- » naître maintenant le gouvernement que tu désires. » Hadji répondit n'en vouloir accepter aucun et demanda la liberté de terminer ses jours dans la retraite. « Eh bien ! reprit le Sultan, en s'adressant au nou- » veau vizir, Biiklü Moustafa, tu me soumettras un » rapport à l'effet de lui accorder une pension, dont » lui-même fixera le chiffre. » Au sortir du seraï, les deux vizirs traversèrent la ville à cheval l'un à côté de l'autre, pour se rendre à la sublime Porte. Là, le nouveau grand-vizir invita son prédécesseur à lui indiquer le chiffre de la pension qu'il désirait avoir. Hadji Ali ne demanda que quinze ou seize bourses

d'argent. « Comment cela peut-il vous suffire? lui dit » Biiklü. — Cette somme est plus que suffisante, re-» pliqua le premier, dans un temps où la guerre exige » tant de sacrifices. » Ce fut entre le Sultan et les deux grands-vizirs un noble combat de munificence et de désintéressement, dont l'histoire ottomane n'a plus depuis fourni d'exemple.

El-Hadji Ali, né à Merzifoun, avait été silhidar de Kara Moustafa. Moustafa, surnommé Biiklü (portant moustaches), qui avait obtenu la grâce de son prédécesseur [1], était originaire de Bozok; en sortant du seraï, il avait échangé la place d'écuyer contre celle de kapitan-pascha; successivement nommé gouverneur de Babatagh, de Damas et de Tripoli, il occupait en dernier lieu la dignité de kaïmakam. Le courroux du Sultan, qui avait épargné El-Hadji Ali, tomba dès-lors de tout son poids sur son prédécesseur Kodja Ali le Charron; accusé d'intrigues ayant pour but de ressaisir le pouvoir suprême, ce dernier fut livré au bourreau. Ahmed II ayant désigné l'aga des janissaires, Ismaïl, comme un de ceux qu'il pourrait appeler aux fonctions de grand-vizir, Biiklü Mohammed jugea prudent de l'éloigner, et lui conféra le gouvernement de Damas. La place de kaïmakam à Andri-

1 *Il Bollo fu dato a Mustafabassa il Kaimakam, il quale si gettò ai piedi del G. S. supplicandolo a perdonar Alibassa. La sua ruina tramata al Seraglio; la moglie del Mustafa e sorella del G. S. et il Kislaraga e stato schiavo suo et alla lo mise al Seraglio. — Osmanaga Kiaja del Mufti e stato fatto Kaimakam appresso il G. S.; e stata ordinata una levata di 12,000 Dragoni, una nova milizia tra loro.*

nople fut donnée au kiaya du grand-vizir, Osman, et celle de kaïmakam de Constantinople à Houseïn de Bosnie. Le zèle que déploya Houseïn pour maintenir la tranquillité publique, fut précisément cause de sa chute. Dans la dernière nuit du ramazan, au moment où on terminait dans la mosquée du Conquérant la lecture du Koran, la foule s'y précipita avec tant de violence, que le kaïmakam, afin de prévenir le désordre, crut devoir se rendre à la mosquée, entouré de ses gardes. A l'aspect de ce déploiement inusité de la force publique, les Musulmans effrayés se précipitent vers toutes les issues; les escaliers sont brisés, des femmes et des enfans écrasés ou étouffés; des cris arrachés par la douleur et l'effroi s'élèvent de toutes parts, bien que personne n'ait d'intentions malveillantes. Néanmoins, Houseïn fut destitué, et reçut ordre de partir pour son gouvernement de Trabezoun : déjà il s'était embarqué, lorsqu'informé par quelques amis de la sentence de mort qui ne devait pas tarder à le frapper, il s'enfuit et parvint à se soustraire à toutes les recherches du commissaire envoyé sur ses traces. Dans le même mois, la foudre tua cinq hommes dans la mosquée de Sélim II, à Andrinople, au milieu de la foule assemblée pour la prière du soir (16 mai 1693 — 11 ramazan 1104). Quelques jours après l'événement de la Mohammediyé, un incendie éclata près de la porte Djoub-Ali et réduisit en cendres plusieurs milliers de maisons [1]. En peu

[1] Raschid, I, f. 185. La Motraye, I, p. 395, fait remarquer que les deux plus grands incendies qui aient éclaté à Londres et à Constantinople, ainsi

d'instans, le feu se fraya un passage dans trois directions différentes : d'un côté, il ravagea tous les édifices qu'il rencontra sur son passage jusqu'à la mosquée de Salih-Pascha ; d'autre part, il s'étendit jusqu'à la mosquée *de l'Église ;* enfin il dévora toutes les maisons qui s'étendent jusqu'au marché aux chevaux.

Le scheïkh Maanewi, fils du scheïkh Karabagh, qui, pendant quelque temps, avait joui à la cour d'une haute considération, en sa qualité de prédicateur, fut tout-à-coup emprisonné dans son couvent, situé à Constantinople. Une humiliation semblable était réservée au grand-scheïkh Missri ; rappelé de son exil à Lemnos, il était revenu au lieu de sa naissance, d'où il s'était mis en route pour Andrinople. Quelques discours mystiques ayant donné lieu à des bruits dangereux, le grand-vizir lui dépêcha le second écuyer, avec ordre de retourner sur ses pas, bien qu'il eût reçu d'abord de l'argent pour faire ce voyage, et qu'on eût envoyé à sa rencontre un commissaire jusqu'à Rodosto. Malgré cet ordre, Missri continua son voyage, et, entouré de ses disciples, il se rendit à la mosquée du sultan Sélim, à Andrinople. Le kaïmakam et l'aga des janissaires vinrent l'inviter respectueusement à se rendre auprès du Sultan ; mais à peine fut-il sorti de la mosquée, que les janissaires et les milices l'entourèrent, et le conduisirent à Gallipoli, où il fut embarqué et de là conduit à Brousa [1].

que l'exécution et le détrônement des souverains de ces deux capitales, eurent lieu presque simultanément.

[1] Cantemir, *Achmet II*, § 37, lui fait tenir des discours politiques, et

Au commencement de juillet (5 juillet 1693 — 5 silkidé 1104), le grand-vizir leva son camp d'Akbinar près Andrinople, après avoir envoyé le beglerbeg de Mossoul à Belgrade, pour y établir un dépôt de vivres, et détaché Omer-Pascha à Nisa. Le dix-septième jour, il dressa ses tentes dans les champs de Rousdjouk. Le khan des Tatares, qui était arrivé en même temps sur la rive gauche du Danube, fut reçu avec la plus grande distinction et gratifié, comme à l'ordinaire, d'une pelisse et d'un kaftan, d'un carquois et d'un sabre brillant de pierreries. Il vint s'établir à Yerkœki (Giurgevo), d'où le prince de Valachie, Constantin Brankovan, se rendit également au camp du grand-vizir. Brankovan, bien qu'il eut recherché dans les précédentes années la protection de l'Empereur, réussit cependant à se justifier et même à perdre ses accusateurs. Le prince de Moldavie, Constantin Cantemir, était mort quelques mois auparavant; cependant ni son fils Démétrius, qu'il avait désigné pour lui succéder, ni Tœkœli, qui recherchait cette dignité, ne purent l'obtenir, car, influencée par les intrigues de Brankovan, la Porte en investit son gendre Constantin, fils de Duka. Le 26 juillet (26 silkidé), le grand-vizir passa le Danube près de Toutrakan, pensant de là envahir la Transylvanie. Mais, apprenant que l'armée impériale venait de s'emparer de Vilagos et de Jenœ et qu'elle se portait sur Belgrade, il quitta, à la suite d'un conseil de guerre, son camp d'Olentidja et mar-

donne dans la note un modèle de ses poésies mystiques. Missri mourut au mois de safer 1105 (octobre 1693). Voyez Attayi, biographie 522.

cha sur Belgrade. Sur ces entrefaites, le duc de Croy avait passé la Save sur un pont jeté entre l'île des Bohémiens et le rivage opposé, et s'était avancé jusqu'à Kiabouroun (promontoire des rochers), où la Save se jette dans le Danube, non loin du village de Visniza. Arrivé en vue de Belgrade, le général autrichien se retrancha hors de la portée du canon, et commença par ouvrir les tranchées sur la Save en face du château intérieur, entre la Ville-Basse et la ville du Bord-de-l'Eau. A cette nouvelle, le grand-vizir repassa le Danube et remonta le fleuve sur la rive gauche. Après avoir quitté Weil, en face de Widin, il s'avança sur Belgrade par le défilé de Banaderbend, tandis que le khan de Crimée et le beglerbeg de Roumilie se portaient sur Semendra par une route plus rapprochée du Danube. Dix jours après son départ de Widin, le grand-vizir campa sur les rives de la Morava, où le khan des Tatares l'informa que l'avant-garde de son armée, sous les ordres de Seadet-Ghiraï, avait surpris les retranchemens de l'ennemi, et emmené un grand nombre de prisonniers et de bestiaux (12 septembre — 11 moharrem). Le pont de la Morava ayant été incendié, l'armée ottomane passa la rivière à gué, et le grand-vizir laissa, pour le rétablir, le beglerbeg de Siwas, Mohammed-Pascha. A son arrivée à Jagodin, il reçut par un courrier du gouverneur de Belgrade, Djâfer-Pascha, la nouvelle satisfaisante que l'ennemi, informé de son approche, avait levé le siége [1].

[1] Raschid, I, f. 189, donne les détails de ce siége, et dit que la ville

Il continua sa marche sur Belgrade, où il entra le 17 septembre (18 moharrem). A la suite d'un conseil de guerre, on résolut d'employer le reste de la saison à rétablir les fortifications de la place fortement endommagées, et de n'envoyer que les Tatares à la poursuite de l'ennemi. Ceux-ci l'atteignirent à deux lieues de Peterwardein, et revinrent avec des prisonniers et un riche butin. Le grand-vizir employa son séjour à Belgrade à rendre plus formidable la défense de cette ville. Il fit construire deux nouveaux bastions en face de l'endroit où les Impériaux avaient assis leur camp retranché, l'un devant la Porte qui donne sur la Save (Scheuernthor), l'autre devant le marché aux chevaux. Pour approvisionner Temeswar et Gyula, il envoya aux villes situées dans les environs de ces deux forteresses, à Árad, Szarhely, Tornya et autres, l'ordre de payer leurs impôts en vivres et de vendre le reste aux habitans de ces deux places; en cas de désobéissance, ils étaient menacés « de périr, sans ré» mission, sous le glaive de la destruction. » Les fortifications de Belgrade étant achevées, le grand-vizir se mit en marche pour retourner à Andrinople (15 novembre — 16 rebioul-ewwel). A son entrée à Sofia, il donna audience au kapidji Halebi-Ahmed, envoyé à sa rencontre avec le trésor destiné au paiement des troupes. Il était impossible de constater si tous les sipahis et les silihdars, inscrits sur les registres, avaient

avait essuyé le feu de quarante-quatre canons, de quinze mortiers et un assaut donné par quatre mille volontaires.

pris part à cette campagne ; néanmoins, le contrôle sévère qu'il avait exercé dès l'ouverture de la campagne, avait fait disparaître l'abus des fausses inscriptions, et il valut au fisc une diminution de dépense de quarante mille aspres par jour sur celle de la campagne précédente. Le soldat fut payé chaque jour suivant l'usage, jusqu'à Djizr Moustafa. A Kazanbaghlari, près d'Andrinople, le Sultan, assis dans le kœschk des parades, fit défiler devant lui l'armée, et reçut l'étendard sacré des mains du grand-vizir. Six jours après, arriva à Andrinople le khan des Tatares, qui de Rousdjouk s'était rendu à Yanboli ; pour le recevoir, le grand-vizir se rendit à Gülbaba, où il lui offrit un repas somptueux. Les gonüllis et les delis (les volontaires et les téméraires) de sa maison, les milices de l'aile droite et de l'aile gauche allèrent à la rencontre du khan jusqu'à une distance de trois lieues ; le grand-vizir lui-même alla au-devant de lui, entouré des agas, des sipahis et des silihdars, des gedüklis, des mouteferrikas et des tschaouschs. Rentré sous la tente, il lui assigna la place d'honneur sur le sofa, le revêtit d'un kaftan garni de zibeline et l'accompagna à Andrinople, où, sur la place du seraï, les officiers des janissaires vinrent le complimenter. Le khan descendit au palais du grand-vizir, conféra avec lui jusqu'à la nuit, et fut conduit dans la maison qui avait été disposée pour le recevoir. Huit jours après, il se prosterna devant le Sultan, qui lui fit présent d'une pelisse de kapanidja et d'un double panache de héron ; mais, deux mois après, il lui ordonna brusquement de

retourner en Crimée (1er février 1694 — 5 djemazioul-akhir)[1].

Pendant le séjour du grand-vizir à Belgrade, la Porte essuya une nouvelle défaite aux bords de l'Euphrate. Osman-Paschazadé, gouverneur de Bassra, fut battu et tué par le rebelle Maani; tous les efforts de son successeur, Salt Ahmed, pour comprimer la révolte, étant restés infructueux, le Sultan nomma à sa place Khalil-Pascha, frère de ce dernier, en donnant ordre aux gouverneurs du Diarbekr, de Mossoul et de Schehrzor de lui porter secours. Les deux premiers s'excusèrent de ne pouvoir obéir à cet ordre sur l'état d'épuisement où se trouvaient leurs provinces. Siawousch et Katschar Mohammed, paschas de Schehrzor et de Palou, étant restés seuls, leur assistance se trouva insuffisante. Maani coupa les digues des canaux du Tigre et de l'Euphrate, inonda tout le pays d'alentour et vint se retrancher près du village d'Esed, sur le canal d'Esed Salih. Khalil-Pascha, abandonné de ses troupes dont la plus grande partie passa dans les rangs de Maani, dut se retirer à Bagdad. Les représentations des habitans de Bassra, qui refusaient de reconnaître Khalil pour gouverneur, et leur demande en diminution du tribut de cent mille

1 Raschid, I, f. 193. « Le khan des Tatares tombé en disgrâce, à cause » de la grande cabale montée à Andrinople, renvoyé le 22 février à la » Crimée. » *Rapport* de Collier, daté du 20 mars 1694. Collier donne aussi la cause de la destitution du grand-vizir : « Parce qu'il avait déposé » le kaïmakam de Constantinople, aspirant au vizirat contre le gré du kis» laraga, et mis à sa place Amzia Husein (*Amoudjaiadé*). »

piastres qu'ils envoyaient annuellement au trésor, ne furent pas accueillies en totalité. La Porte ordonna à Khalil de réduire la contribution à soixante-quinze mille piastres, mais elle maintint le gouverneur dans ses fonctions, et lui enjoignit de procéder à une nouvelle description topographique du pays.

Dans la même année, Constantinople vit éclater un nouvel incendie, qui, pendant vingt et une heures, ravagea une grande partie de la ville. Le feu alimenté par le vent s'étendit dans toutes les directions; sortant de son foyer, qui était concentré entre l'Ayazma et le magasin aux farines, la flamme dévora tout ce qu'elle rencontra jusqu'à la porte de Djoubb Ali, réduisit en cendres les maisons situées hors des murs, pénétra dans la ville où elle se fraya un passage jusqu'à la Souleïmaniyé, la place Wefa, la mosquée des Princes, le marché aux chevaux et celui des selliers; de là, elle se dirigea sur les nouvelles casernes des janissaires et le marché des femmes. La fureur de l'élément déchaîné brava tous les efforts qu'on fit pour s'en rendre maître; partout les habitans prirent la fuite chargés de leurs effets les plus précieux. Là où, quelques heures auparavant, on avait vu briller des mosquées et de somptueux palais, l'œil n'eut plus à contempler qu'un vaste amas de cendres et de décombres fumans (5 septembre 1693 — 4 moharrem 1105). Douze jours après, le feu éclata de nouveau à la Porte d'Ayasma, dans un magasin de charbon, détruisit tous les magasins de bois, et pénétra dans la ville en consumant toute la ligne de maisons qui va rejoindre

la Souleïmaniyé et que le précédent incendie avait épargnée. Ce désastre valut au kaïmakam la perte de sa place, car on en accusa généralement la malveillance. Ce dernier fut envoyé comme gouverneur en Chypre, d'où Kalaïli Ahmed-Pascha partit pour Constantinople, afin de le remplacer.

Kalaïli commença son administration par sévir non-seulement contre les incendiaires, mais aussi contre les rayas, auxquels il fut interdit de porter des kalpaks de zibeline, des pantoufles jaunes et des vêtemens de couleur; ils reçurent en même temps l'injonction d'adopter exclusivement des habits et des chaussures de couleur noire. Outre qu'ils ne pouvaient monter à cheval dans la ville, il leur fut ordonné de porter des sonnettes, afin de les distinguer des Musulmans. Cette mesure absurde détermina les négocians anglais à quitter les vêtemens orientaux pour reprendre leur costume national [1]. Toutefois, ces mesures rendirent tellement populaire le nouveau kaïmakam, que le grand-vizir, commençant à redouter en lui un rival dangereux, le destitua et investit de ses fonctions Amoudjazadé Houseïn-Pascha. L'ancien reïs-efendi, Mohammedbeg, qui peu de temps auparavant avait été gratifié, en sa qualité de président de la Chambre des Comptes, de quelques biens de la couronne à titre d'émolumens, en fut tout-à-coup privés par les in-

1 « Ahmed-Pascha, autrefois Cahweji du sultan Mohammed IV, tâche » de faire une réforme dans les habits des Francs, ce qui a fait résoudre » notre nation à s'habiller à la mode chrétienne. » *Lettre* du secrétaire d'ambassade Cocke, datée du 12 décembre 1693.

trigues de ses ennemis, et relégué comme sandjakbeg à Retimo, où les troupes égyptiennes lui donnèrent le surnom de *père du turban,* à cause de l'immense turban qu'il avait coutume de porter. D'autres intrigues de cour eurent pour résultat la destitution du médecin du Sultan, Taoukdji Hasan-Efendi, et la nomination comme premier médecin du seraï, du Maure Seïs Yousouf Efendi. Les faveurs du Sultan ne s'arrêtèrent pas là : après l'avoir élevé au rang de juge de la Mecque, puis de Constantinople, le Sultan lui abandonna des revenus affectés à l'emploi de juge de Retimo à titre d'argent d'orge. Le grand-vizir pensa également à éloigner le kislaraga Nezir. Mais celui-ci, profitant de son intimité avec le Sultan et de la jalousie qu'inspiraient au maître la pompe et la magnificence du grand-vizir, le prévint et prépara sa chute. Un jour que Biiklü Moustafa, entouré de tous ses pages qui lançaient le djirid, se rendait à Timourtasch, le Sultan, qui se trouvait incognito près de la fontaine de Solaktscheschmesi (de l'Archer), étonné de ce nombreux et brillant cortége, demanda à Nezir, à qui il appartenait: le kislaraga, en lui nommant Biiklü Moustafa, excita la jalousie que ses insinuations haineuses et perfides avaient fait déjà naître dans le cœur du Sultan. Ahmed II lui dépêcha aussitôt son grand-écuyer, avec ordre de lui faire rendre le sceau impérial et de le porter au gouverneur de Tripoli, Ali-Pascha (13 mars 1694 — 16 redjeb 1105), qui devait céder sa place au vizir disgracié. Celui-ci, voyant approcher la fête du baïram et ne se doutant

nullement de ce qui devait lui arriver, avait déjà réuni les présens qu'on avait coutume de donner à cette occasion au Sultan et à la cour. Cet usage avait été aboli sous Souleïman le Législateur par le sage et vertueux grand-vizir Kœprilü Moustafa, et rétabli sous le Sultan actuel. Le grand-vizir destitué crut donc pouvoir se dispenser d'offrir ces présens et partit avec plusieurs centaines de chevaux de main. Mais le Sultan, furieux de ce manque d'égards, le rappela, le fit emprisonner et confisqua tous ses biens. Ses chevaux et deux cent dix-sept bourses d'argent qui lui appartenaient furent remis au trésor; en outre, son kiaya ne racheta sa liberté qu'au prix de quarante autres bourses. Le kislaraga ne jouit pas long-temps de son triomphe : trois semaines après la destitution du grand-vizir, le même sort vint le frapper, et il dut céder sa place au baschaga (premier eunuque) de la sultane Khasseki (7 avril — 11 schâban).

Quatre jours plus tard, on célébra les noces de la princesse Oumm Koulsoum ou Oummi, fille de Mohammed IV, qui, trois ans auparavant, avait été fiancée au vizir Osman-Pascha. Le 25 avril, Defterdar Ali, nouveau grand-vizir, arriva sur les hauteurs de Karabaïr, en face de Constantinople : le kaïmakam, le moufti, les vizirs et les oulémas envoyés à sa rencontre, l'escortèrent à l'issue d'un repas somptueux jusqu'au seraï, où le Sultan l'investit du pouvoir suprême. Ali, surnommé Sourmeli, natif de Demitoka, avait parcouru les divers grades de la trésorerie jusqu'à celui de premier defterdar. En quittant cet emploi, il

fut nommé vizir-gouverneur de Chypre, plus tard gouverneur de Tripoli, et enfin grand-vizir.

Le premier acte que Sourmeli Ali-Pascha jugea nécessaire pour se maintenir au premier poste de l'empire fut l'éloignement du kaïmakam Osman-Pascha, dont le mariage avec la princesse Oummi venait d'augmenter l'influence. Un ordre du grand-vizir, contresigné par le Sultan, lui enjoignit de partir en toute hâte pour Diarbekr et de prendre possession de ce gouvernement; mais à peine était-il parti, que cette place lucrative lui fut retirée, et qu'on lui donna en échange le commandement de la Canée, poste infiniment inférieur. Contrairement à tous les précédens, Ali éleva son kiaya Abdoullah à la dignité de kaïmakam de l'étrier, à Andrinople, et Moustafa-Pascha, gouverneur de Wan, le même qui avait été fait prisonnier à Parkany, fut appelé à Constantinople comme kaïmakam [1]. Non content d'avoir éloigné Osman-Pascha, le grand-vizir chercha à se débarrasser également du loyal et zélé kadiasker de Roumilie, Yahya-Efendi, rentré en activité depuis sept mois seulement, et du moufti Feïzoullah-Efendi, qui avait dénoncé les injustices et les oppressions de nombre de gouverneurs [2]. Ces deux fonctionnaires, habitués à pré-

[1] Raschid, I, p. 175 et 195. Moustafa-Pascha, fait prisonnier à Belgrade, était encore en 1693 retenu à Vienne, où le capitaine Narcisse et l'interprète Mamucca della Torre pouvaient seuls aller le voir.

[2] Raschid lui rend ce témoignage : *Mouhafazeï namousi dewletdé ghayet ghayour we nefsoulemré moukhalif hereketé gœrdüghi kibi, ouzemaï dewletde kaïnen men kané taan ou taarizdé djezour oldighi oteden berü moudjerreb ou meschhour,* c'est-à-dire : « Brûlant de zèle pour l'in-

senter l'état des choses sous leur véritable jour, devaient s'attendre à la haine que les vizirs despotes vouent d'ordinaire aux hommes indépendans. Tous les deux furent destitués et leurs places données à des créatures d'Ali. Sadik-Efendi, qui n'avait occupé que pendant quelques jours la place de juge d'armée de Roumilie, fut promu à la dignité de moufti. La haine que le grand-vizir avait depuis long-temps jurée au djebedji-baschi s'éteignit enfin dans le sang de sa victime : après en avoir reçu l'autorisation impériale, il lui fit trancher la tête devant la mosquée aux Trois-Galeries d'Andrinople.

Pendant son administration à Tripoli, Sourmeli Ali-Pascha avait maintenu dans une apparente tranquillité les rebelles Sourkhanoghlis et les Druses Maanoghlis ; mais à peine fut-il loin, que le nouveau beglerbeg Arslan manda à la Porte que les forces dont il disposait étaient insuffisantes pour contenir les tribus rebelles de la Syrie. En conséquence, il fut enjoint au beglerbeg de Saïda et aux gouverneurs de Haleb et de Damas de rejoindre avec leurs feudataires les troupes d'Arslanbeg, auquel devait se réunir en outre le voïévode de Klis avec dix mille Kurdes. Toursoun Mohammed-Pascha, inquisiteur d'Anatolie, investi du commandement en chef de cette armée, envahit les vallées de Baalbek et de Bokaa et délivra le pays des troubles qui l'agitaient.

» tégrité et l'honneur de l'empire, prêt à blâmer et à réprimander les
» grands aussitôt qu'il découvrait un acte illégal, homme d'expérience et
» connu pour tel. »

En Europe, le grand-vizir marcha avec l'étendard sacré contre la Hongrie; car toutes les propositions de paix faites l'année précédente par les ambassadeurs anglais et hollandais Paget et Hemskeerke, et par les généraux impériaux Marsigli et Veterani, envoyés à Constantinople et à Andrinople sous des noms supposés, avaient été repoussées. Aussitôt après la mort de Harbord à Belgrade, le roi d'Angleterre avait autorisé Hemskeerke à agir et à parler en son nom, en attendant qu'il eût nommé un autre ambassadeur [1]. Ce fut lord Paget, à la suite duquel Veterani se rendit à Andrinople; mais la Porte ne se montrait nullement disposée à terminer la guerre, et paraissait vouloir connaître seulement les propositions de l'ennemi sans se croire obligée d'y répondre. Cette politique du Sultan était due en partie aux insinuations de l'ambassadeur français, M. de Châteauneuf, qui ne négligea rien pour faire avorter les négociations [2]. Outre M. de Châteauneuf, l'agent français Ferriol, qui accompagna le grand-vizir au camp de Belgrade, fit

[1] *Litteræ Regis Angliæ dd° 4 Sept. 1692 ex castris nostris ad Gramen in Flandria.*

[2] Copie d'une lettre de M. de Châteauneuf au Roi dd°. Andrinople, 3 juin 1693 : « Le grand-vizir fera sa sortie le 20, et ce n'est que lorsqu'il » sera sous le pavillon, qu'il fera savoir à messieurs les ambassadeurs de » Hollande et d'Angleterre sa résolution. » *Lettre* de Croissy : « Il n'était pas » du service du Roi de moyenner cette paix avec les Vénitiens et de quitter » cette diversion; les Turcs méprisent les Vénitiens depuis le siége de Canée levé. » *Lettre* du Roi de France, 30 mai 1693 : « J'ai donné ordre à » mon ambassadeur, l'abbé de Polignac, d'employer toutes les raisons et » moyens imaginables pour porter le Roi et la Reine de Pologne à faire leur » paix particulière avec les Turcs. »

connaître à M. de Croissy les conditions que le grand-vizir et Tœkœli mettaient à la paix avec l'Empereur et ses alliés, ainsi que les démarches faites auprès de la Porte par les ambassadeurs hollandais et anglais.

Ferriol, en apprenant l'arrivée de lord Paget à Ofen (15 octobre 1692), redoubla d'efforts dans le but de lui faire interdire l'accès du camp ottoman. Mais le grand-vizir lui répondit : « Qu'il suivrait l'exemple » de ses prédécesseurs, et qu'il ne s'éloignerait pas » du principe qui voulait que la Porte fût ouverte » aux ambassadeurs de toutes les puissances avec les- » quelles elle se trouvait en paix [1]. » En effet, Paget fut admis à l'audience du Sultan et à celle du grand-vizir [2] au commencement du printemps (14 mars 1693); quelques jours après, Paget, Hemskeerke, Collier et Veterani, et un autre général de l'Empereur furent invités à une conférence dans le palais du grand-vizir Hadji-Ali. Ils y trouvèrent le moufti, le kaïmakam, le defterdar, le nischandji, le reïs-efendi et les généraux des troupes, en tout près de cent personnes investies des premières dignités. Les trois ambassadeurs et les deux généraux de l'empereur étaient assis sur des chaises placées en bas de l'estrade du sofa, et non pas, comme l'avait obtenu le brave et énergique Châteauneuf, sur l'estrade même. Hemskeerke ouvrit la

[1] « Qu'il ne ferait que suivre l'exemple de ses prédécesseurs et la ma- » nière de la Porte, qui était ouverte aux ambassadeurs de toutes les » puissances avec lesquelles elle était en paix. » *Lettre* de M. Ferriol ddo, 15 octobre, du camp de Belgrade, à M. de Croissy.

[2] Le 18 février et le 7 mars 1693.

conférence en offrant la médiation de la Hollande et de l'Angleterre pour le rétablissement de la paix, en partant de ce principe que chacun conserverait ce dont il était en possession. Mais trois jours après, Hadji-Ali ayant été destitué, les propositions des médiateurs, de même que celles d'un ambassadeur polonais ne purent amener aucun résultat [1]. Le 20 mars 1694, Collier fut renvoyé d'Andrinople avec de simples lettres de récréance, et sans réponse à l'offre de médiation dont il s'était rendu l'organe. En conséquence, la guerre reprit son cours et le nouveau grand-vizir, Sourmeli Ali-Pascha, partit d'Andrinople pour Belgrade comme nous venons de le dire (28 juin 1694 — 5 silkidé 1105) [XIII].

Vers la fin du mois d'août, le grand-vizir fut rejoint par le khan des Tatares. Ses troupes qui, avant la reprise des hostilités, avaient passé par la Moldavie et envahi la Transylvanie, venaient de saccager le territoire de Csik, d'où ils amenaient avec eux le magnat János Sandor. En même temps, le rebelle Gaspar Sandor, à la suite de douze mille Tatares sous les ordres du khan, parcourait le pays jusqu'aux environs de

[1] *L'Ambasciatore di Polonia pervenuto nel mese di Gennaro nella vicinanca di Adrianopoli; li 24 introdatto e ben accolto dal Chan dei Tatari, alli 24 Febr. spedito il sopraccennato Ambasciatore polacco d'Adrianopoli. Rapport* de Constantinople. On lit dans le même rapport : *Che il Sultano aveva fatto dar ultimamente il veleno a Sultan Mustafa suo nipote il quale accortosene con polvere di lioncorno l'havesse reso; che il G. S. per varie tirannie commesse di Calaicos Caimakam di Costantinopoli e piu sospetto d'intelligenza col Sultano Mustafa l'havesse deposto della carica mandandolo in Mesopotamia.*

Debreczin, et livrait aux flammes Szomselo, la ville des Heiduques.

Sourmeli Ali-Pascha, après s'être arrêté pendant quelques jours à Semlin, se porta brusquement sur Peterwardein, afin de l'assiéger, tandis que Ghazi-Ghiraï battait le pays sur la rive gauche du Danube et arrivait jusque sous les murs de Pancsova (29 août 1694 — 8 moharrem 1106). Deux grandes caïques, chargées de vivres, qui remontaient le Danube à Belgrade, furent attaquées en face de l'embouchure de la Theiss par plusieurs navires, et durent se rendre à un ennemi de beaucoup supérieur en nombre. Le siége de Peterwardein durait depuis vingt-trois jours, lorsque des pluies abondantes et le débordement des rivières inondèrent les tranchées, et forcèrent les soldats à les abandonner. Contraint de se retirer, le grand-vizir leva le camp à la nuit tombante et le transporta dans cette même nuit devant Belgrade, dans la vallée de Weretschar. De son quartier-général de Belgrade, Sourmeli Ali disposa tout pour l'approvisionnement de Gyula et de Temeswar. Le beglerbeg de Roumilie, avec douze begs et trois cents janissaires, huit cents sipahis et silihdars, deux cents armuriers, soixante canonniers avec une troupe de volontaires et de miliciens à cheval, fut commis à la garde de cette dernière place; la solde des premiers fut fixée à dix aspres, et celle des seconds à quinze aspres par jour. La défense de Gyula fut confiée au gouverneur de Siwas, qui avait sous ses ordres un nombre suffisant de sipahis et de janissaires. Trois

cents bourses d'argent, destinées au paiement de la solde des deux garnisons, étaient heureusement parvenues à Temeswar, mais comme Veterani occupait avec douze mille hommes la rive opposée de la Maros, et que les gués étaient protégés par des redoutes, il était pour le moment impossible de faire tenir l'argent et les munitions de bouche au commandant de Gyula. En conséquence, le gouverneur de Temeswar reçut ordre d'y pourvoir dans le courant de l'hiver.

En Dalmatie, la clef de l'Herzégovine, le fort de Gabella, situé sur la Narenta, ainsi que le défilé de Mostar, capitale de la province, étaient tombés au pouvoir des Vénitiens. Les habitans de Mostar, vivement alarmés, s'adressèrent à la Porte pour qu'elle ordonnât au gouverneur de Scutari, Souleïman-Pascha, de reprendre à l'ennemi les châteaux-forts de Poschret, de Podgonizze et de Gabella, principales défenses du pays; à cet effet, le Sultan mit sous ses ordres Souleïman-Pascha, le beglerbeg de Bosnie et le sandjakbeg de Yenischehr. Le premier siége n'eut aucun résultat, et comme Souleïman-Pascha imputa cet échec au sandjak de Hersek, Souleïmanbeg, ce dernier fut mis en garnison à Ehlouné, et Mohammed-Pascha, beglerbeg de Bosnie, reçut ordre de pousser le siége de Gabella avec la plus grande activité. Mais tous les efforts des Ottomans vinrent se briser contre la bravoure de la garnison, et les douze châteaux protégés par la possession de ce fort, restèrent entre les mains des Vénitiens. Redjeb-Pascha de Trebigné, qui avait été appelé au secours des assiégeans de Ga-

bella, avait confié la palanque de Kordos [1] à son frère, mais celui-ci la livra, sans nulle raison, aux flammes et l'abandonna. Peu de temps après, le château-fort de Klobusk au-dessus de Trebigné se rendit sans coup férir.

En Pologne, les armes ottomanes ne furent pas plus favorisées. Une tentative faite par les Tatares sous Mirza Schehbaz-Ghiraï pour ravitailler Camieniec, n'eut aucune suite. Ghazi Ghiraï, qui avait d'abord été chargé de cette expédition, bien qu'ayant sous ses ordres une force imposante de vingt-cinq mille Tatares, de deux mille sipahis, de quinze cents janissaires et de six mille Moldaves, n'osa s'avancer au-delà de Czecora sur le Dniester (6 octobre 1694). Schehbaz-Ghiraï qui le remplaça, après avoir reçu un renfort de quinze mille Tatares d'Ak-kerman et de la Dobroudja, marcha de Czekora sur Camieniec (6 novembre). L'armée polonaise passa le Dniester près d'Uscieszko [2]. Les Polonais, commandés par les généraux Jablonowski, Sapieha, Potocki et Sluzka, se battirent comme des lions, défirent les Tatares, leur tuèrent trois mille hommes, deux mirzas, et leur en prirent cinq autres [3]. A la suite de cette défaite, le khan des Ta-

[1] *Corianich* (?).

[2] *Eigentlicher Bericht von dem herrlichen Siege, welchen die koniglich pohlische und litthauische Armee, unter Commando Ihr. Exc. des Herrn Castellan Jablonowski, als Kron-Gross-Feldherrn wider die Türcken und Tataren den 6. October dieses 1694. Jahres rümhlichst erhalten.* Augsbourg, M. Bibl,

[3] Bizozeri, II, f. 919. Le *Rapport* sur cette bataille se trouve dans Raschid et dans l'*Histoire du Defterdar-Pascha*, f. 224. Le bulletin de

tares, Sélim-Ghiraï, s'embarqua avec toute sa suite à Belgrade et se rendit à Rousdjouk. Avant de partir pour la Crimée, il reçut du grand-vizir un présent de mille ducats et fut revêtu d'une pelisse d'honneur, ainsi que ses trois fils [1]. Après le retour de Djâfer-Pascha, qui venait de diriger une expédition sur Temeswar, et le départ de Sélim-Ghiraï, le grand-vizir quitta Belgrade pour retourner auprès du Sultan. Arrivé à Philippopolis, il paya aux troupes la solde des deux derniers trimestres et se rendit à Andrinople, où il remit l'étendard sacré entre les mains du Padischah (22 décembre — 5 djemazioul-ewwel).

Afin d'assurer l'approvisionnement de Belgrade, le grand-vizir, sur le rapport de Djâfer-Pascha, gouverneur de cette ville, donna des ordres pour la construction de deux nouvelles palanques; la première fut élevée à Dobra, au-dessus du quartier de Takhtali, la seconde au confluent de l'Ipek et du Danube, entre Gœgerdjinlik (Golumbacz) et Ihram (Rama); enfin, pour augmenter la défense du tourniquet de la Porte de Fer, on enrôla, à raison de six aspres par jour, cent cinquante beschlüs et quatre cents soldats, qui, renforcés par mille sipahis et silihdars volontaires, reconnurent pour chef le commandant de Dobra. On assigna à Djâfer-Pascha, sur les biens de la couronne,

Raschid est un des plus mensongers qui existent : ainsi, il fixe le nombre des Polonais à trente mille hommes, et celui des Tatares à quatre mille seulement.

[1] Raschid, I, f. 190. Le *Sebee-seyar*, f. 150, donne la marche du khan, qui passa, le 1er moharrem 1106 (22 août 1694), le Balkan près de Tirnova.

un revenu de trente yüks (charges de cheval) d'aspres, et pour compléter les cadres de l'armée on forma en Anatolie huit nouveaux régimens de sipahis et de silihdars volontaires, de mille hommes chacun, avec une solde de dix aspres par homme.

Pendant l'absence du grand-vizir, la naissance d'une fille du Sultan (21 octobre — 2 rebioul-ewwel), la princesse Aatika, avait fait oublier l'échec essuyé devant Gabella et Camieniec, mais la joie qu'en ressentit la cour à Andrinople fut bientôt troublée par la mort de la sœur d'Ahmed II, la sultane Gewher. Depuis quelque temps, un fanatique prêchait publiquement dans la vieille mosquée d'Andrinople et se donnait pour le Mehdi, précurseur du jugement dernier. Sommé de comparaître devant le kaïmakam, il réussit à se disculper, en se faisant passer pour fou, et en alléguant sa pauvreté; le kaïmakam lui donna une somme considérable, mais ayant de nouveau revendiqué le titre de Mehdi, il fut envoyé en exil à Lemnos (5 novembre — 17 rebioul-ewwel). Cependant les troubles qu'auraient pu soulever les prédications du faux Mehdi étaient moins dangereux que les discours révolutionnaires de l'ancien beglerbeg de Tripoli, Yenli Houseïn-Pascha. Emprisonné pour une somme de deux cents bourses d'argent qu'il devait encore au trésor, puis relâché faute de ressources, Yenli Houseïn monta en chaire dans la mosquée du sultan Sélim à Andrinople et prêcha le renversement du trône; la foule, saisie de terreur, se dispersa dans toutes les directions à la vue du kaïmakam. Houseïn fut arrêté

et livré au bourreau avec vingt de ses complices. Un astrologue arabe ayant cela de commun avec l'un des deux devins de cette nation qui annoncèrent l'arrivée du prophète Mohammed, qu'il était sans pieds, et qui, assis dans un char, prédisait au peuple, dans la cour de la Souleïmaniyé, toutes sortes d'événemens politiques, fut jeté dans la Toundja avec son char, pour avoir encouragé par ses prophéties les espérances des conjurés.

Ces événemens, qui troublaient la tranquillité intérieure, avaient été précédés d'un autre bien plus grave. Le 8 septembre 1694, une flotte vénitienne débarqua dans l'île de Khios, près du cap Tschœlmek. Un corps d'environ neuf mille hommes, après s'être emparé du faubourg de la ville, dressa ses canons près de la porte du Dizdar, ouvrit la tranchée en face de la place du Platane, établit une batterie de mortiers dans le voisinage du bain du faubourg et commença à foudroyer la ville. Le boulevard de Koumlik tabiesi (de Sable) ayant été pris, on n'attendait plus pour donner l'assaut que l'explosion des mines creusées depuis le jardin de Bekir-bascha, jusque sous la tour des Azabs. Mais, comme la veille on avait lancé dans la forteresse deux mille sept cents boulets, qu'un grand nombre de maisons avaient été détruites et que les dispositions des habitans chrétiens faisaient craindre un soulèvement, la sommation adressée par les Vénitiens au commandant Hasan-Pascha fut accueillie d'autant plus facilement, que le moufti Feïzoullah, qui y vivait exilé, le pressa d'entrer en composition, sans doute dans l'espoir

de voir se terminer son exil avec la résistance de la place. La perte de Khios alarma vivement la capitale et le camp du grand-vizir, et l'on prit les mesures les plus vigoureuses pour reconquérir l'île. Gendj Mohammed-Pascha fut envoyé à Tscheschmé comme serdar, avec ordre d'y réunir tous les hommes capables de porter les armes qu'on trouverait dans les sandjaks de Saroukhan, d'Aïdin, Mentesché, Soughla, Bigha, Khoudawendkiar, Karassi, Kaztaghi (Troas), Kastemouni et Boli. On enrôla, en outre, cinq mille cinq cents janissaires, auxquels furent allouées une gratification de dix piastres et une solde journalière de sept aspres, et des volontaires dont chaque compagnie devait être de cent cinquante hommes. On alloua à leurs officiers quarante aspres par jour, aux porte-drapeaux vingt aspres et aux soldats sept aspres. Il fut enjoint à tous les janissaires rayés du registre (tschaliks), aux invalides (otouraks), aux volontaires (moumdjis), aux kouroudjis, aux tschaouschs, aux kouloukdjis. aux adjemoghlans et aux fils des soldats (koulloghoullaris) de rejoindre le camp de Tscheschmé. D'un autre côté, on poussa avec la plus grande activité la construction et l'armement de cent frégates. Le moufti Feïzoullah, qui se rendait à Andrinople. dut retourner dans l'exil à Tireh, dont les revenus lui furent assignés à titre d'argent d'orge, et le commandant de Khios fut emprisonné dans l'appartement du bourreau, entre les deux portes du seraï. Peu de temps après, Gendj Mohammed-Pascha dut céder le commandement en chef de l'armée expédi-

tionnaire au beglerbeg d'Anatolie [1], et Feïzoullah, accusé d'avoir provoqué par ses conseils la perte de Khios, fut exilé dans l'île d'Ibrim, en Nubie. Son ami, le chef des émirs Paschmakdjizadé Ali-Efendi, fut envoyé en exil à Khemlik. et le kadiasker Yahya-Efendi à Haleb. Le reïs-efendi Eboubekr, dont la vue déplaisait au grand-vizir, fut dégradé et envoyé comme sandjakbeg à Ilbessan; sa place fut donnée au second beglikdji (secrétaire) du reïs-efendi Rami. A Kaffa, les esclaves de la galère de Solakzadé Ahmed-Pascha, commandant de quatre galères en station dans la mer Noire, après avoir assassiné ce capitaine, voulaient prendre la fuite avec une des galères; mais leur tentative ne put échapper à la vigilance des autres capitaines qui firent massacrer trente de ces malheureux. Le gouverneur de Khios, Hasan-Pascha, qui jusqu'alors avait été retenu chez les bourreaux du seraï, fut non seulement remis en liberté, mais, à l'étonnement général, il fut chargé du commandement de l'importante place frontière d'Azof. La punition qui l'attendait retomba sur le kapitan-pascha Yousouf; celui-ci, accusé de n'avoir pas secouru Khios, fut destitué, et sa place donnée au trésorier, gendre [2]

[1] Semif Missirlizadé Ibrahim-Pascha. Raschid, f. 201. Le *Rapport* de Constantinople de l'année 1687 (Bibliothèque I. R., Cod. 585, p. 317) s'exprime ainsi à son sujet : *Per mare contra i Veniziani constituto Misiroghli Capitan generale, persona di gran prattica, molti anni fece Corsaro nel mare di Barbaria, il suo seguace detto Baba Hasan anco famoso Corsaro fu Capitan generale della Porta.*

[2] Les relations ottomanes se taisent sur cette parenté; mais il en est question dans le *Rapport* de Coke, de l'année 1692 : *Il tesoriere del G.*

du Sultan ; le commandement des châteaux des Dardanelles fut confié à Amoudjazadé Houseïn-Pascha. Le vieux Khalil, serasker de Morée, qui avait tardé à obéir aux ordres de la Porte, et refusé de se mettre en campagne au cœur de l'hiver, fut remplacé par Ibrahim-Pascha, gouverneur de Négrepont; les beglerbegs et les begs de Saroukhan, d'Ilbessan, de Yanina, de Tirhala, de Lepanto, de Scutari, et le chef des Yürüks, fantassins irréguliers de Roumilie, furent invités à venir se ranger sous ses ordres (31 décembre 1694 — 14 djemazioul-ewwel 1106) [1].

Saad, fils de Saïd, que la Porte avait confirmé dans la dignité de schérif de la Mecque, contrairement à ses premières intentions, commit tant de cruautés envers les habitans et les pélerins, que le Sultan se vit obligé de sévir contre lui. Il chargea le vizir Ismaïl-Pascha, gouverneur de Damas, qui venait de réunir à son gouvernement les sandjaks de Jérusalem et de Nablous, d'escorter la caravane des pélerins à la Mecque avec son armée et les troupes de Ghaza et de Djiddé, une partie des sept corps de milices égyptiennes, et les troupes du beglerbeg d'Abyssinie. Lorsqu'Ismaïl arriva à Djerahi, station où les schérifs avaient coutume de se rendre, afin de compli-

*S. che mai non e stato in mare fatto Capudampascia per aver la sorella del G. S. per moglie, Huseinp.* (Amoudjazadé) *mandato alli Dardanelli, e fatto Caimakam Ismailp. fatto schiavo alla presa di Buda.*

[1] Mouradjea d'Ohsson commet une grave erreur lorsqu'il dit : « Les » Yürüks ou mobiles étaient des fantassins de Roumilie; ils furent licenciés » sous le règne de Suleyman I. » Le chef des Yürüks, appelé Sabit, commandait six cents fusiliers.

menter l'Emirol-hadj et recevoir de ses mains le kaftan d'honneur, Saad, se présenta à pied devant lui en protestant de sa soumission; puis, effrayé à la vue de cette nombreuse armée, il s'enfuit sans attendre le cérémonial de la remise du kaftan. Ismaïl-Pascha continua sa marche et ne s'arrêta qu'à Aïss, tandis que le sandjakbeg de Djiddé campait à Djebol-mir. Dans la même nuit, il fit appeler le schérif Abdoullah, fils de Haschim, et lui conféra la dignité de schérif de la Mecque. Pendant sa marche sur Besawter, Saad et son fils Saïd, à la tête de huit cents fusiliers renforcés par un corps de six cents hommes, sous le commandement du fils de l'imam de l'Yemen, attaquèrent nuitamment l'armée ottomane. Le combat ayant cessé avec le jour, Ismaïl livre au pillage la maison de Saïd, confirma Abdoullah dans la dignité de chef de tous les schérifs de la Mecque, en le revêtant d'une pelisse de zibeline et reprit la route de Syrie, après avoir commis à la garde de la ville sainte le gouverneur de Djiddé, Biiklü Mohammed-Pascha.

La tranquillité était à peine rétablie en Arabie, que la guerre éclata en Afrique entre les souverains des Etats barbaresques. Une flotte composée de navires algériens et tripolitains, vint mettre le siége devant Tunis. En vain la Porte leur représenta que « les » vrais croyans étaient frères [1], » qu'ils devaient se secourir mutuellement « pour faire triompher la jus-

[1] *Innema el mouminnouné akhwetoun.*

» tice et la vertu [1], » accommoder leur différend et réunir leurs forces pour reprendre Khios aux Vénitiens; elle ne put rétablir la tranquillité qu'en nommant Djari Mohammed-Pascha au gouvernement de Tripoli, et en envoyant prendre possession de celui d'Alger, Omer-Pascha, gouverneur de Mossoul (3 février 1695 — 18 djemazioul-akhir 1106).

Le transport du présent adressé, suivant l'usage, aux pauvres de la Mecque (sourret), fut confié l'année suivante au chef de la Chambre des Comptes (rouznamedji-ewwel), Soulfikar, le même qui avait été envoyé à Vienne, pour négocier la paix, et qui l'année précédente avait escorté le trésor qui fut pillé par une bande de brigands serviens. Parmi ces présens, se trouvait un Koran écrit de la main du Sultan. Depuis la mort de la Walidé, Ahmed II faisait annuellement à son lecteur du Koran un présent de dix ducats; plus tard, il fit diviser et copier le Koran en trente chapitres dont la lecture fut confiée à trente lecteurs; en outre, il institua quarante lecteurs, dont chacun recevait une gratification de quinze ducats, et qui étaient chargés de réciter dix soures. La lecture d'un second Koran, faite pour le repos de l'âme de la sultane mère, valut à chaque lecteur un cadeau de soixante ducats. Le total de la dépense faite au profit des agas et des serviteurs de la Kaaba s'éleva à onze cent dix ducats. La fondation pieuse de la Walidé à Médine eut aussi sa part dans la munificence du Sultan.

1 *We teaouwenou alel-birr-wet-takwa.*

Il nous reste à mentionner les deux mesures administratives qui marquèrent le grand-vizirat de Sourmeli Ali-Pascha. Depuis long-temps, le diwan ne s'assemblait que deux fois par semaine ; sur le rapport du grand-vizir, le Sultan ordonna qu'à l'avenir les vizirs se réuniraient au diwan les samedis et les trois jours suivans pour délibérer sur les affaires de l'Etat. La seconde disposition, beaucoup plus importante, changea la taille (moukataat) en fermes viagères (malikané). Afin de mettre un terme aux concussions des fermiers, le grand-vizir ordonna que, sur toute la surface de l'empire, les fermes et les villages d'Egypte seraient concédés à vie et assujettis à une redevance annuelle; qu'à la mort du fermier, les biens seraient vendus à l'enchère, à moins que les héritiers du défunt ne s'engageassent à payer la redevance précédemment acquittée par le légataire. Dans ce cas, les héritiers devaient jouir d'une préférence incontestée sur les autres enchérisseurs [1]. Ces deux ordonnances furent les derniers actes publics du règne d'Ahmed II qui, dangereusement affecté depuis quelque temps d'une hydropisie, mourut le 6 février 1695 (21 djemazioul-akhir 1106 [2]). Cette même maladie avait enlevé ses frères, Mohammed IV [3] et Souleïman II. Ahmed II,

[1] Raschid, I, f. 203. Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 242, et II, p. 533, place par erreur cette ordonnance au règne de Moustafa II.

[2] Et non pas le 23 djemazioul-akhir, comme le dit Raschid; car le 23 (8 février) était un mardi. Deguignes, I, p. 272, dit le 17 janvier (d'après le vieux style qui sert de base à tous ses calculs sur l'hégyre).

[3] *S. Maomet cascò ammalato colli rancori e afflitione, e si trova gia con una idropisia, — vien compatito per non esser stato mai cru-*

vivement passionné pour les exercices violens de la chasse, aurait eu un autre genre de mort, sans son goût pour les liqueurs spiritueuses qu'il devait à Ahmed Kœprilü et qui lui-même fut victime de son intempérance. La sagesse médicale du harem, qui avait imputé la mort de Souleïman III au premier médecin de la cour, parce que ce dernier avait interdit à son auguste malade de se servir d'eau distillée, boisson que l'on croyait être un antidote contre l'hydropisie, fut peut-être cause de la fin prématurée du Sultan, car ce fut elle qui lui conseilla ce prétendu remède. Cependant il est possible que chez les trois frères cette maladie tînt de famille. Souleïman était d'un esprit vif et belliqueux; son frère Ahmed était d'un naturel mélancolique; son extrême irascibilité n'était contenue que par sa piété. Ahmed aimait la littérature et la poésie, il avait une fort belle écriture et une grande prédilection pour les poëtes persans. Ni Souleïman II, ni son frère Ahmed II n'ont régné par eux-mêmes. Parmi les dix grands-vizirs qui ont tenu les rênes de l'Etat pendant les sept années que dura le règne des deux derniers Sultans, le sage et vertueux Kœprilü Moustafa a transmis sa mémoire à la postérité non par ses talens militaires, mais par sa mort héroïque; non en déployant le même machiavélisme que son père, ou en se montrant comme son frère profond politique, mais par son amour de la justice, la sagesse de son administration, l'affranchissement du

*dele, — ma la caccia et altre sue delizie l'hanno precipitato perche non attendeva alla guerra.* Rel. di Costantinopoli. Cod. 886, p. 933.

commerce, ses mesures financières et l'humanité dont il fit preuve à l'égard des chrétiens. Kœprilü Moustafa, troisième grand-vizir de sa famille, mérite à ces divers titres, sinon le surnom souvent trompeur de Grand, au moins celui de Vertueux.

# LIVRE LX.

**Avènement du sultan Moustafa II. — Révolte. — Destitution et exécution du grand-vizir. — Saad pour la seconde fois schérif de la Mecque. — Prise de Khios. — Changemens opérés dans l'administration. — Événemens de Pologne, de Morée et d'Herzégovine. — Impôt sur les Bohémiens. — Passage du Danube. — Prise de Lippa. — Mort de Veterani. — Abolition des milices. — Les bostandjis reçoivent pour la première fois des uniformes. — Bataille navale de Khios. — Siége d'Azof. — Rébellions à Bassra et dans l'Asie-Mineure. — Les règles de l'avancement dans le corps des oulémas sont violées. — Les grands de l'empire sont obligés de fournir des soldats. — Naissance et noces d'une sultane. — Liberaccio passe dans les rangs des Vénitiens. — Marche sur Belgrade. — Bataille de la Bega. — Prise d'Azof par les Russes. — Incursions en Pologne et en Attique. — Mesures financières. — Constructions de mosquées, d'arsenaux, de forteresses et de bâtimens de guerre. — Incursions des Vénitiens en Bosnie. — Combat naval près de Ténédos. — Marche sur la Theiss. — Bataille de Zenta. — Houseïn Kœprilü est nommé grand-vizir. — Mutations opérées parmi les hauts fonctionnaires de l'administration. — Contributions de guerre. — Bassra et le Caire. — Ambassade persane. — Projet de paix. — Événemens de Bosnie. — Bataille navale de Mitylène. — Incendie des moulins à poudre de Constantinople et des magasins de Belgrade. — La Porte accepte les bases proposées pour la paix. — Opposition de la Pologne et de la Russie. — Départ des plénipotentiaires. — Paix de Carlowicz.**

Le diwan du dimanche venait de se terminer [1], quand on apporta la nouvelle de la mort du sultan

[1] Raschid, I, f. 205, dit que le grand-vizir en avait reçu la nouvelle au moment où il présidait le diwan dans le seraï; mais l'*Histoire de l'Auteur anonyme* dit qu'il leva la séance lorsqu'on lui annonça que le Sultan était à l'agonie, et que ce fut en chemin faisant pour retourner chez lui qu'il apprit sa mort.

Ahmed. Le moufti, les oulémas, les agas de l'armée, avertis sur l'heure par le grand-vizir, l'accompagnèrent au serai où devait avoir lieu la cérémonie du baise-main. En quittant la salle du trône, l'imam lava le corps du Sultan défunt et récita la prière des morts devant le kœschk des parades [1]. Le nouveau sultan, Moustafa II, d'après un vieil usage, travailla lui-même à élever sur le char funèbre la dépouille mortelle de son prédécesseur que les émirs accompagnèrent jusqu'à la fontaine de l'Archer. Le troisième jour qui suivit son avènement, le Sultan rendit un khattischérif dont la teneur nouvelle et inusitée accusait ses prédécesseurs de la mauvaise direction qu'ils avaient donnée aux affaires. Cette pièce est trop mémorable pour ne pas être rapportée ici tout entière : « Dieu, le suprême distributeur de tous les bienfaits, » a accordé à nous, pauvre pécheur, le khalifat de » l'univers entier. Sous les monarques qui s'adonnent » au plaisir et se livrent à un sommeil indolent, jamais » les serviteurs de Dieu n'ont joui d'aucun repos. Dès » aujourd'hui, la volupté, les plaisirs et l'oisiveté sont » bannis de cette cour. Tandis que les padischahs qui » ont gouverné depuis la mort de notre sublime père » Mohammed, n'écoutaient que leur penchant pour » la volupté et la paresse, les infidèles, ces hommes » impurs [2], ont envahi avec leurs armées les quatre

[1] Il y en avait un dans le sérai d'Andrinople comme dans celui de Constantinople.

[2] *Koufari khaksar*, c'est-à-dire : « Les giaours semblables à la poussière. »

» frontières de l'islamisme, et ont subjugué nos pro-
» vinces : ils ont enlevé et pillé la fortune du peuple
» de Mohammed, ils ont traîné les fidèles en escla-
» vage avec leurs familles ; chacun le sait comme
» nous. J'ai donc résolu de tirer, avec le secours de
» notre divin maître, une éclatante vengeance de tous
» les infidèles, cette engeance infernale [1], et de com-
» mencer moi-même contre eux la guerre sacrée. Notre
» noble aïeul le sultan Souleïman (que son tombeau
» exhale sans cesse les parfums de l'encens!), durant
» les quarante-huit années de son règne, n'a pas seu-
» lement envoyé ses vizirs contre les immondes chré-
» tiens, mais lui-même s'est mis à la tête des cham-
» pions de la sainte guerre et a ainsi tiré des infidèles
» une vengeance que Dieu commandait. Moi aussi, j'ai
» résolu de les combattre en personne. Toi, mon
» grand-vizir, et vous autres vizirs, oulémas, kiayas et
» agas des armées, vous tous enfin, rassemblez-vous
» autour de ma personne, et méditez bien ce khatti-
» schérif impérial ; consultez-vous, et apprenez-moi
» si je dois ouvrir en personne les hostilités contre
» l'Empereur, ou demeurer à Andrinople. De ces deux
» projets, choisissez celui qui sera le plus profitable à
» la foi, à l'empire et aux serviteurs de Dieu. Votre
» réponse, vraie comme le jour, devra m'être soumise
» devant l'étrier impérial. Je vous salue. » Les déli-
bérations du diwan durèrent trois jours, car les uns
doutaient que la présence du Sultan au camp fut dé-
sirable ; les autres craignaient qu'il n'eût ainsi parlé

1 *Koufari douzakh Karar.*

que pour la forme et pour connaître le fond de leurs pensées. Tous jugèrent enfin que le départ du Padischah pour l'armée dont il voulait prendre le commandement en chef, non seulement l'exposerait à de trop grandes fatigues, mais entraînerait en outre d'excessives dépenses. En conséquence, on lui représenta que Sa Majesté ne devait pas exposer sa personne impériale aux chances d'une campagne, et qu'elle devait laisser les soins de la guerre au grand-vizir. On donna l'ordre aux possesseurs des grands et des petits fiefs (siamet et timar) de présenter à la chambre du trésor leurs titres de propriété, car un grand nombre d'entre eux, profitant d'une irrégularité qui s'était introduite dans les registres des fiefs, ne fournissaient point leur contingent de soldats, ou, pour employer l'expression usitée dans la chancellerie des fiefs, étaient *tombés dans la corbeille*. Il fut ordonné à tous les possesseurs de fiefs de présenter à Constantinople leurs titres, diplômes, quittances de la chambre ou assignations des gouverneurs. Sur ces entrefaites, le Sultan rendit un khattischérif catégorique et conçu dans ces termes laconiques : « Je persiste à marcher. » Les mesures les plus actives furent donc prises pour hâter les préparatifs de la campagne; des commissaires furent envoyés dans tout l'empire pour enrôler de nouvelles troupes; et, pour presser l'armement de celles du khan de Crimée, on expédia, avec des lettres ayant pour objet de notifier l'avènement du Sultan [1], le présent dit du

[1] Le *Sebes seyar*, f. 150, fait mention du khattischérif qui ordonne la réparation des châteaux de la frontière de Ferrah-Kerman et de Tschounka.

sarquels, lequel consistait en soixante-dix bourses d'argent. Le kaïmakam, le kizlaraga, le grand-chambellan, le grand-écuyer, et le juge d'armée de Roumilie furent remplacés dans leurs fonctions. Elmas-Mohammed-Pascha reçut ordre de conduire la sultane Walidé, de l'ancien seraï de Constantinople, au nouveau seraï d'Andrinople. Le grand-vizir vint à sa rencontre jusqu'à Hafssa, dans le jardin d'Iskender Tschelebi, près de la fontaine des Archers, où il lui offrit un festin splendide; en récompense de son zèle, Mohammed-Pascha fut nommé kaïmakam. Parmi les mutations survenues dans le personnel des vizirs et des gouverneurs, les plus mémorables furent l'élévation de Housein, kapitan-pascha, à la dignité de kaïmakam de Constantinople, et la nomination du précepteur du Sultan aux fonctions de moufti. Comme le trésor épuisé ne pouvait suffire aux dépenses de l'avènement, on se borna à distribuer deux cent cinquante bourses aux janissaires; les djibedjis en reçurent quinze, les topdjis cinq, les sipahis et les silihdars quinze. Quinze cents janissaires, qui devaient prendre garnison à Belgrade, arrivés à Djizr Moustafa, manifestèrent leur mécontentement à ce sujet, et refusèrent de continuer leur marche avant d'avoir reçu intégralement la somme qui leur était due comme présent d'avènement. Ce ne fut qu'à force de promesses, de menaces et de cadeaux offerts aux officiers qu'on parvint à faire rentrer les rebelles dans le

Dans mon *Inscha des écrits d'État*, n° 44, la date de l'avènement du Sultan est du 22 au lieu du 21 djemazioul-akhir.

devoir. Chaque homme reçut six piastres dont deux pour acheter du drap. Cette mutinerie coûta au grand-vizir et sa place et sa tête[1] : car il se trouva qu'il devait au trésor une somme de trois cent treize mille piastres, et, en outre, à plusieurs autres personnes celle de quatre-vingt-sept mille sept cent cinquante piastres. Tous ses biens, confisqués au profit de l'Etat, ne s'élevèrent pas à plus de quatre mille cinquante-neuf piastres, somme bien insuffisante pour satisfaire le trésor et ses créanciers. Sa libéralité n'était que de la profusion ; son harem l'entraînait à de grandes dépenses, car il avait coutume d'entretenir trois ou quatre femmes, outre une douzaine de concubines[2].

Parmi les lettres impériales qui annoncèrent l'avènement du Sultan, se trouva celle adressée en Arabie, non au schérif Abdoullah Ben Haschim, nouvellement confirmé par la Porte, mais au rebelle Saad Ben Saïd. Celui-ci, de retour de l'Yémen, où il s'était réfugié, venait de rentrer à la Mecque avec une armée de douze mille hommes, après avoir défait le précédent schérif Ahmed Ben Ghalib, retranché à Serdarieh

[1] Aucun des historiens ottomans ne parle du projet qu'aurait eu Ali-Pascha d'élever sur le trône le fils du Sultan Ahmed à la place du sultan Moustafa ; c'est une invention de Cantemir qu'il faut ranger parmi toutes celles du même genre. Cantemir en donne pour cause la mutinerie des troupes. Dans la note, qui n'est pas moins erronée que le texte de son histoire, il explique le mot *tschalik*, synonyme de *tscholak* ; mais *tschalik* est un soldat rayé des rôles, et *tscholak* un soldat mutilé.

[2] L'*Histoire d'un Anonyme*, à la Bibliothèque de Berlin, f. 121 et 122, rapporte, avec sa biographie, l'anecdote de la main de Hatemtaï que personne, malgré tous les efforts, ne put enterrer.

avec sept cents cavaliers; tous furent exterminés, à l'exception de vingt-sept hommes. Dans la même nuit, il battit encore les troupes égyptiennes commandées par Mohammed-Pascha, qui occupait les hauteurs de Nour, de Djebel et de Moalla, et les soldats du schérif Abdoullah, campé aux pieds du mont Kaïs. La Porte, hors d'état de lui opposer une nouvelle armée, ratifia ses usurpations, et lui envoya, comme au schérif de la Mecque, le kaftan de zibeline par le don duquel avait lieu l'investiture [1].

La campagne qui s'ouvrit dans l'Archipel, le troisième jour après que le sultan Moustafa eut rendu le khattischérif dont nous avons parlé plus haut, s'annonça par une victoire que la flotte ottomane remporta sur les Vénitiens, près des îles Spalmadori, dans le canal de Khios. La flotte vénitienne, composée de vingt galions et de vingt-quatre galères, fit voile, dans la nuit du 8 au 9 février (23 au 24 djemazioul-akhir), vers les îles Fouges (Orak Adalari), situées en face de Fenika (Phocæa), et de là vers l'île Spalmadori (Koyoun Adalari), dans le canal de Khios. La flotte turque consistait en seize galions, quatorze mahonnes et vingt-quatre galères. Le nombre des galères était égal des deux côtés, mais la flotte véni-

[1] Raschid, I, f. 207. Mon *Inscha* contient trois lettres au scherif Saad-ben Saïd, datées du mois de schâban 1106 (avril 1695); savoir : no 42, la lettre de notification; no 43, la lettre qui accompagna la *Sourret* (présent pour les pauvres de la Mecque), escorté par Emini Soulfikâr; et no 44, le diplôme d'installation. L'*Inscha* de Le Grand, no 425, contient une autre lettre au même. Une septième lettre, également adressée à Saad, porte la date de 1108 (1696).

tienne comptait un plus grand nombre de navires de haut-bord. Dans son ordre de bataille, le kapitan-pascha décida que chaque galère turque lutterait contre une galère vénitienne, et que les quatorze mahonnes attaqueraient les seize vaisseaux de même bord de la flotte ennemie. Les trois navires de l'amirauté, *la Baschtarda*, *la Capitana* et *la Riala*, attaquèrent les deux plus beaux vaisseaux de la république, *la Stella del Mar* et *le Leone Coronato*. A la première bordée de *la Capitana*, cent cinquante cadavres jonchèrent le tillac du navire ennemi, et la bourre enflammée d'un boulet lancé de *la Riala* par Fettahbeg, embrasa *la Stella*; le feu se communiqua au *Leone del Coronato*, qui sauta et dont l'explosion coûta la vie à plus de mille hommes. L'amiral Benedetto Pisani fut tué sur le navire *le Vittorio*, que Contarini dégagea avec peine du milieu des vaisseaux turcs : *le Dragon* fut aussi embrasé ; mais Gradenigo coula à fond la galère turque que commandait Alibeg de Misithra [1]. La flotte vénitienne, très-maltraitée, se retira dans le port de Spalmadori ; celle des Turcs fit voile pour le port d'Égriliman. Dix jours après (du 18 février 1695 — 4 redjeb 1106), la flotte ottomane attaqua de nouveau la flotte vénitienne, qui, au sortir du port de Spalmadori, fut prise entre deux feux. La lutte fut sanglante, comme dans la première rencontre, et la défaite des Vénitiens fut plus décisive encore. Leurs amiraux firent les plus grands

[1] D'après Raschid, I, f. 208, la flotte ottomane n'essuya aucune perte.

efforts. Contarini lança contre les vaisseaux ennemis plus de dix-huit cents boulets, et Bolani plus de douze cents; de leur côté, les capitaines de vaisseau Abdoul-lah, et le fils de Memi-Pascha, Abdourrehman, ne cessèrent de donner la chasse aux fuyards. Les navires vénitiens se refugièrent en désordre dans le port de Khios; mais, incapables de défendre l'île contre une flotte supérieure, ils la quittèrent pendant la nuit, et allèrent jeter l'ancre à Tineh. Un gros navire vénitien, qui avait touché sur un bas-fond à l'entrée du port de Khios, tomba entre les mains des vainqueurs, avec seize canons de 24, six mortiers, cinq mille fusils et deux cent quatre-vingts hommes. Dans le port même, ils s'emparèrent encore de quatre galères, de quatre frégates et de cinq cents cavaliers vénitiens; le vainqueur trouva en outre dans la forteresse seize canons de gros calibre, huit mille bombes et cinquante caisses de plomb. Le kapitan-pascha crut d'une bonne politique de ne point traîner en esclavage les habitans de Khios; toutefois, ils durent racheter leurs personnes et leurs biens moyennant une contribution de quatre cent soixante-dix bourses; en même temps, il fit contremander l'envoi des prestations en nature exigées des gouverneurs d'Asie pour aider à la conquête de Khios. L'heureuse nouvelle de la soumission de l'île fut apportée à Constantinople trois jours avant la nomination du nouveau grand-vizir, qui, selon l'usage, destitua tous les fonctionnaires qui ne lui agréaient point. Hasan-Pascha, que la reddition de Khios avait fait disgracier, puis relé-

guer dans le gouvernement d'Azof, remplaça, comme kaïmakam de l'étrier impérial, le grand-vizir Elmas Mohammed-Pascha. L'ancien kapitan-pascha Yousouf, à la négligence duquel on avait attribué la perte de l'île de Khios, fut appelé à rentrer en fonctions et nommé gouverneur des châteaux des Dardanelles, car la joie qu'avait occasionée la prise de cette île, avait effacé le souvenir de sa perte. Le kapitan-pascha Amoudjazadé Houseïn-Pascha, reçut l'ordre de se démettre de ses fonctions et de rester dans le gouvernement de Khios. A sa place, le Sultan nomme grand-amiral Houseïn Mezzomorto, auquel était dû principalement le gain des deux batailles qui avaient précédé la conquête de cette île. Le grand-vizir Elmas Mohammed éleva son frère, le tschaousch-baschi Moustafa, à la dignité de kiaya ou ministre de l'intérieur. Les membres les plus influens du précédent ministère, le kiaya, le nischandji, le grand-chambellan, jetés en prison lors de la chute du grand-visir Sourmedi Ali, furent rendus à la liberté après son exécution, mais frappés d'une amende proportionnée à leur fortune : la tête de l'ancien kaïmakam Ahmed-Pascha, exilé à Mitylène, fut la seule envoyée à Constantinople. Ahmed, pascha du Diarbekr, auquel le même sort était réservé, prévint le bourreau en se donnant la mort; il se tira un coup de pistolet, genre de suicide très-rare chez les musulmans. Dans le seraï, Kaba Nezir, qui avait rempli les fonctions de kizlaraga lors de l'avènement d'Ahmed II, qui ensuite avait été banni en Egypte pour faire place à ses suc-

cesseurs Ishak et Yapraksizadé Ali, recouvra son ancienne dignité, et la conserva jusqu'au renversement du trône de Moustafa II.

Vers le temps où la flotte ottomane reprenait l'île de Khios, les Tatares envahissaient la Pologne et la mettaient à feu et à sang. Après le départ de l'interprète Brianowski, que le roi avait envoyé au khan pour négocier une paix générale, Schehbaz-Ghiraï se mit en marche au commencement du mois de février 1696, avec une armée de soixante-dix mille Tatares, pour réparer la défaite qu'il avait essuyée l'année précédente. Il s'avança jusqu'à Lemberg; mais, là, s'arrêtèrent ses succès, car la résistance que lui opposèrent le grand-maréchal de la couronne dans le couvent des Théatins, et l'approche du grand-trésorier à la tête d'une armée formidable, le forcèrent à rétrograder. Tout le pays en-deçà de Halicz et Stry fut saccagé, et il pénétra par Oduff jusqu'à Pomerzany. Les annales ottomanes parlent de dix mille villages embrasés et de trente mille habitans traînés en esclavage pendant cette expédition.

En Morée, le général Steinau défendait l'isthme de Corinthe. De là, il dirigea son armée sur Thèbes, que les Turcs appellent Istifa, comme ils désignent Athènes sous la dénomination d'Istineh [1]. De leur côté, les Ottomans, pour tirer des pertes qu'ils venaient d'essuyer une sanglante vengeance, ravagèrent tout le pays en-deçà de Lepanto. Sur la nouvelle que Li-

[1] L'une et l'autre de ces villes doivent leurs noms turcs à la formule connue : Εἰς τὴν Θήβην, εἰς τὴν Ἀθήνην.

beraccio, nommé par la Porte beg de la Maïna, s'avançait avec dix mille hommes, la garnison de Lepanto fut renforcée par Molino, général des îles, des équipages de quatre galères. Le serdar de Morée, Ibrahim-Pascha, quitta vers la fin d'avril 1695 (16 ramazan 1106) les plaines de la ville de Thèbes, et vint camper sous les murs d'Argos, située à deux lieues de Napoli di Romania; mais effrayé par une sortie de la garnison, il se replia sur Corinthe. Hasan-Pascha, commandant des Jürüks ou Turcomans nomades, et le beg de Maïna, Liberaccio, parcoururent ensemble la Morée jusqu'à Tripolizza, où ils incendièrent le bourg de Karindjé [1].

Dans le sandjak de Hersek, les Ottomans construisirent une palanque à Ispenidjé pour protéger les habitans du district d'Akova, dépendant de la juridiction de Bouhour, contre les incursions des Croates qui infestaient les rives de la Save; la défense de ces contrées fut confiée au beg de Perzerin, Siawousch. Pour mettre en état de défense les châteaux de l'Herzégovine, tels que Potschtil (Poschisté), Lupin (Gloubigné), Posega et Bedoschka, la Porte dirigea sur eux des convois de munitions escortés par des troupes. Averti du départ de ces convois, le gouverneur vénitien de Gabella s'empara, avec quinze cents hommes, du fort de Polindja, situé dans le voisinage de Bodoschka. L'officier commandant les convois turcs revint sur ses

[1] Probablement Goritza. Raschid nomme, à cette occasion, un général vénitien du nom de Lora; il nous est impossible de le désigner sous son nom véritable.

pas, tailla en pièces le détachement vénitien, lui tua plus de trois cents hommes, reprit tout le butin qu'il avait recueilli et emmena avec lui cent cinquante-huit prisonniers. Le kiaya des tschaouschs de Bosnie envoya à Constantinople les drapeaux pris à l'ennemi, le jour même où l'armée se dirigea d'Andrinople sur Belgrade (30 juin — 18 silkidé). A son arrivée à Philippopolis, on présenta au Sultan un enfant extraordinaire qui avait quatre pieds et quatre mains. Il lui assigna un revenu journalier de huit aspres, et le père, qui était raya, fut exempté de la capitation. A l'entrée du Sultan dans la ville de Sofia, des habitans de Scutari vinrent à lui, portant sur leur tête des nattes de paille enflammées, ce qui, dans le langage symbolique de l'Orient, indique le feu lent de la tyrannie qu'exercent les gouverneurs sur les sujets ottomans, et les soupirs de ces derniers qui demandent du ciel une prompte délivrance. Le Sultan ordonna qu'une sévère enquête eût lieu au diwan. Le lendemain, les plaignans comparurent en présence du Sultan, du grand-vizir, du moufti et des juges d'armée. L'interrogatoire se prolongea pendant une demi-journée, sans que les plaignans pussent fournir aucune preuve à l'appui de leurs accusations : aussi, le seul résultat de leur démarche fut-il de donner au Sultan une grande réputation de justice parmi ses soldats.

Ce fut encore à Sofia qu'on arrêta deux nouvelles mesures financières dans le but d'augmenter les revenus du trésor. Les fermages annuels avaient été précédemment institués à vie; mais, comme il en res-

tait encore un grand nombre, il fut enjoint aux percepteurs des impôts et aux plus riches habitans de les acheter, afin d'éviter toute perte au trésor. La nouvelle capitation imposée aux chrétiens par Kœprilüzadé fut étendue aux Bohémiens d'Anatolie et de Roumilie. Jusqu'alors, la capitation entière des Bohémiens s'était vendue quarante-cinq mille piastres par an; mais on comptait dans l'empire quarante-cinq mille individus de cette race, dont dix mille étaient musulmans, et trente-cinq mille rayas. En conséquence, chaque Bohémien dut compter au trésor cinq ou six piastres, suivant qu'il se trouvait musulman ou raya, et la capitation entière fut, comme les autres impôts, affermée à raison de deux cent soixante mille piastres. Il n'était point dit à quelle religion appartenaient les Bohémiens qui ne professaient pas la foi musulmane.

A Belgrade, le serdar se rendit en grande pompe dans sa tente, et son arrivée fut saluée par quatre cents coups de canon. Le conseil de l'armée agita alors la question de savoir s'il était plus rationnel de commencer la campagne par le siége de Peterwardein, ou de se diriger sur Temeswar, et de reprendre les forteresses de Karansebes, de Lugos et de Lippa (9 août — 28 silkidé).

Lippa possédait de grands magasins, une nombreuse artillerie, et promettait un riche butin. Tous étant tombés d'accord sur la convenance d'assiéger cette ville, on résolut de construire un grand pont sur le Danube, près du village de Wisnicsa, au-dessous

de Belgrade (14 août — 3 moharrem). En outre, on jugea nécessaire d'élever deux bastions à proximité des remparts de Belgrade. Le gouverneur de la ville, Djâfer-Pascha, qui s'était plaint de l'insuffisance de la garnison, reçut un renfort composé de quelques troupes du beglerbeg de Haleb, sous les ordres de Toursoun Mohammed-Pascha, de trois mille Albanais et de cinq cents Bosniens. La flottille, destinée à protéger les places fortes du Danube, se composait de vingt galions, de quarante frégates, de cinquante caïques et de quatre-vingts radeaux, en tout cent quatre-vingts voiles; Kotsch Mohammed-Pascha fut nommé kapitan. Emeric Tœkœli, qui jusqu'alors avait résidé à Belgrade, s'embarqua pour Constantinople avec deux personnes de sa suite, et deux cents hommes de la milice hongroise furent envoyés au voïévode de Valachie. Le Sultan ayant résolu de rentrer dans ses Etats par une route différente de celle qu'avait prise le serdar, et de ramener l'aile droite de l'armée par la Valachie, le harem impérial fut envoyé à Nicopolis. Dès que le pont de Wisnicza fut achevé (25 août — 14 moharrem), le Sultan le traversa et vint camper à Boriza. Pour tenir son armée sur le qui-vive, il ordonna que la musique se fît entendre deux fois par nuit, d'abord au coucher du soleil, et ensuite vers l'heure de minuit, devant sa tente, puis devant celles du grand-vizir et des autres vizirs.

Après avoir passé le Danube, le Sultan se dirigea sur Pancsova et Ali Binar, aujourd'hui Carlsbourg.

Là, Mohammed-Pascha, fils de Mahmoudbeg, Adam-Pascha et Kaplan-Pascha, reçurent l'ordre d'attaquer une palanque [1] élevée sur la Theiss : elle fut bientôt réduite, et l'armée continua sa marche dans la direction du fort de Lugos; puis, traversant un gué de la Temes, que les Turcs appellent Tschatal-Getschidi (gué de la Fourche), elle vint camper sous les murs de Temeswar. Aussitôt que les approvisionnemens et la solde destinés à la garnison de Temeswar furent distribués et que le commandant de la place, Topal Houseïn-Pascha, eut rejoint, l'armée se dirigea sur Lippa. La forteresse fut emportée sans qu'on eût besoin seulement d'ouvrir la tranchée; la garnison fut passée au fil de l'épée et un grand nombre d'habitans emmenés en esclavage. Trente-neuf gros canons, cinq mortiers, d'immenses magasins de vivres, de boulets et de poudre tombèrent entre les mains du vainqueur. On apprit à Lippa que Kirli Ismaïl-Pascha, gouverneur de l'Herzégovine, avait repoussé une attaque dirigée sur les Alpes de Kœpris Yaïla par le commandant de Cattaro. L'armée passa encore six jours à Lippa, dont elle rasa les fortifications. Avant de quitter cette ville, les Tatares, qui avaient été, selon l'usage, invités à prendre part à la guerre et qui avaient reçu le présent du carquois, consistant en quinze mille ducats et soixante mille piastres, destinés à la solde des seghbans, rejoignirent l'armée du Sultan [1]. Le beglerbeg de Roumilie, Mahmoud, fils de Mahmoud,

[1] Raschid appelle cette palanque *Ohdja*; l'*Histoire anonyme* la désigne sous le nom de *Papofdja*.

mande de Lugos que le général des troupes impériales, Veterani, avait traversé la Morava près de Csanad; que son armée, forte de quinze mille fantassins et de trois mille cavaliers, était campée près de Lugos, et que lui, se sentant incapable de prendre l'offensive, s'était retranché dans les environs. Dans un conseil de guerre présidé par le Sultan, on se demanda s'il était prudent de marcher avec toute l'armée à la rencontre de Veterani. Le frère du grand-vizir, Moustafa, ministre de l'intérieur, se prononça formellement pour la négative, et prétendit qu'avant de combattre Veterani, il fallait renforcer la garnison de Lugos. Son opposition lui attira la disgrâce du Sultan : mais, sur l'intercession du khan des Tatares, du moufti et du grand-vizir, il fut pour toute punition relégué dans le gouvernement de Temeswar, dont il reçut l'investiture. De Lippa, l'armée marcha sur Temeswar, à travers les marais gonflés par des pluies récentes (15 septembre — 5 sâfer). L'artillerie n'ayant pu suivre les troupes, le général qui la commandait fut destitué. Tous les feudataires de l'étendard sacré, qui étaient absens, furent dépouillés de leurs fiefs; le gouverneur du sandjak de Mentesché, Fündük Mohammed, préposé au commandement de l'arrière-garde, qui marchait en tête de l'armée au lieu de protéger ses derrières et négligeait ainsi son devoir par un excès de zèle, fut remplacé. Dans la plaine de Temeswar, le Sultan, pour renforcer l'armée, donna ordre aux troupes du gouverneur de Haleb, Toursoun Mohammed, resté à Belgrade, aux Albanais, au

boulouk-baschi de Bosnie, Fasli, commandant de trois mille recrues, et au boulouk-baschi des Trabans [1], qui avait sous ses ordres cinq cents fantassins, de venir prendre rang dans leurs corps respectifs.

Au même campement, le Sultan apprit les succès de Djâfer-Pascha, commandant de Belgrade, qui s'était emparé de la forteresse de Titel, située au confluent de la Theiss et du Danube. Laissant alors tous les bagages à Temeswar, l'armée marcha rapidement sur Lugos (21 septembre — 11 sâfer). Le khan des Tatares, le beglerbeg d'Anatolie, Ibrahim-Pascha, le gouverneur du Diarbekr, le commandant de l'arrière-garde Schahin Mohammed-Pascha, le beglerbeg de Roumilie Mohammed-Pascha, précédèrent le Sultan à Lugos, où campait l'armée de Vétérani. Dans la matinée du 22 septembre 1695, le Sultan se porta avec l'élite de ses troupes à la rencontre de Veterani, qui n'avait avec lui que six mille hommes. Les Turcs étaient cinq fois supérieurs en nombre. Le camp de Veterani était appuyé d'un côté sur la Temes, de l'autre il était couvert par une haie de chariots; ses derrières étaient protégés par un rempart. Dans son ordre de bataille, le Sultan manda au grand-vizir qu'il attaquerait en personne le centre de l'armée impériale avec les sipahis et les silihdars (gardes de l'étendard sacré), les archers et les lanciers de sa garde, tandis que le khan des Tatares passerait la Temes et se porterait sur les derrières de l'ennemi. Ce plan eut le meilleur succès: Veterani fut

[1] *Taraban boulouk-baschi* (autrement Derban).

enveloppé par l'armée ottomane; grièvement blessé de deux coups de sabre et d'une balle, il fut pris et eut la tête tranchée sur le champ de bataille.

Ainsi périt sous le glaive ottoman le généreux Frédéric Veterani, originaire d'Urbino. Sa mort glorieuse le distingue parmi ces intrépides seigneurs italiens qui commandèrent les armées impériales dans cette campagne et dans les guerres précédentes contre les Turcs : c'étaient Castaldo de Gênes, le libérateur de la Transylvanie sous Ferdinand Ier, et le meurtrier de Martinuzzi; Montecuccolli de Modène, le vainqueur des Ottomans à Saint-Gotthardt; Piccolomini de Sienne, le conquérant de Scopi sur l'Orbelus; Archinto de Crémone, mort sous les murs de Belgrade; Rabatta de Gœrz; Caraffa de Naples; Benevenutti de Cremaque; Gonzague de Mantoue, et enfin ces trois enfans de Bologne, Malvezzi, l'intrépide commandant de Sabacz, Caprara, le feld-maréchal de Transylvanie, et Marsigli, qui dressa le premier un état des forces ottomanes et une statistique des provinces du Danube et du Bosphore. Ce fut ainsi que neuf villes d'Italie contribuèrent par le courage de leurs enfans à la gloire militaire de l'Autriche.

La moitié des troupes impériales avait péri sur le champ de bataille : parmi les morts se trouvaient le prince de Lichtenstein et le marquis de Mirmillis. Les Turcs eurent à déplorer la mort de deux de leurs plus intrépides beglerbegs, celui du Diarbekr et celui de Roumilie. Après cette victoire, la forteresse de Lugos fut emportée d'assaut par les silihdars et sa

garnison passée par les armes. Parmi les enfans et les femmes qui échappèrent au massacre des habitans, se trouva la baronne de Hanftein, dont la beauté fut, dit-on, jugée digne d'orner le seraï du Sultan [11].

Ce dernier, en réjouissance de sa victoire, conféra de nouvelles dignités à ses officiers. Le gouverneur de Diarbekr, Topal Houseïn-Pascha, fut nommé commandant de l'avant-garde, et le beglerbeg d'Anatolie, Missirlizadé Ibrahim-Pascha, reçut ordre d'assiéger Sèbes dont il s'empara; seize gros canons ornés d'inscriptions en lettres d'argent et un grand approvisionnement de munitions tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Les sandjaks de Temeswar, de Belgrade, et quelques autres reçurent de nouveaux gouverneurs, et le commandement de la garnison de Temeswar fut conférée au sandjakbeg de Jenœ, avec le rang de beglerbeg.

La saison étant déjà fort avancée, le Sultan résolut de ramener l'armée à Nicopolis (28 septembre — 18 sâfer). Là le defterdar Djanib Ahmed fut destitué, et son prédécesseur, Kœsedj Khalil, qui avait eu l'idée des fermages à vie, fut réintégré dans ses anciennes dignités. Le sage esprit de réforme administrative, nécessité d'ailleurs par les exigences de l'époque, et qui, depuis l'avènement du grand-vizir Kœprilü Moustafa, s'était révélé par la nouvelle perception des impôts et des fermages, se manifesta encore par deux autres mesures : la première fut la suppression des milices irrégulières; la seconde eut pour objet de régler l'uniforme des bostandjis. L'ordonnance qui antérieurement

déjà avait supprimé tous les corps irréguliers, entre autres les saridjés et les seghbans (dragons et chasseurs), fut remise en vigueur. Comme ces miliciens n'étaient à vrai dire que des brigands qui désolaient l'empire, il fut défendu aux paschas d'enrôler dans leur garde aucun saridjé ou seghban, mais seulement des delis soldés et des gœnüllüs. Les deux mesures que nous venons de signaler ici sont dignes de fixer l'attention, parce qu'un siècle plus tard, les premières dispositions du *nizami djedid,* renouvelées sous le règne de Sélim III, consistèrent également en une réforme financière et dans le réglement des uniformes militaires.

En prenant le commandement de l'armée, le Sultan avait enrôlé trois mille bostandjis [III], dont quinze cents avaient été tirés du seraï d'Andrinople, et quinze cents du seraï de Constantinople; on en avait formé trois régimens, de mille hommes chacun, qui se distinguaient du reste des troupes par un uniforme particulier. Celui du premier se composait d'une jaquette rouge [1], d'un pantalon bleu, et de la longue coiffure rouge particulière aux bostandjis; le second régiment avait pour uniforme une longue jaquette bleue et un pantalon rouge; le troisième un pantalon bleu et un dolman vert.

Après être resté six jours à Philippopolis et donné

[1] Le premier fragment s'appelait *Timour Koporan* (Briseur de Fer). Cette notice se trouve dans l'*Histoire de Mohammed-Ghiraï,* f. 53. A la même page, l'auteur, dans une glose marginale, dit « que Sultan Moustafa avait » perdu la bague du Prophète que les sultans ont coutume de mettre au » doigt à l'occasion de la prestation du serment, qu'il l'avait trouvée, et que » le kislaraga l'en avait récompensé par un don de soixante-douze ducats. »

au khan des Tatares son audience de congé, le Sultan partit pour la résidence impériale. A cette occasion, plusieurs vizirs reçurent des gratifications et des pensions : entre autres le gouverneur de Rhodes, Hasan-Pascha, qui, poursuivi par ses créanciers et ne pouvant leur payer une dette de quatre cents bourses, fut gratifié d'un revenu journalier de cinq cents aspres à percevoir sur la douane de Smyrne; l'ancien aga des janissaires, Hasan-Pascha, fut autorisé à prélever un revenu journalier de trois cents aspres sur la ferme des soies de Brousa; la gratification de l'ancien kapitan-pascha, Yousouf, tomba à la charge de la douane de Rousdjouk ; celle du gouverneur de Siwas, Houseïn, fut inscrite sur les registres de la douane d'Andrinople; et enfin, le gouverneur de Karamanie, Mohammed-Pascha obtint, comme les précédens, un traitement journalier de trois cents aspres sur le trésor particulier du Sultan.

Le Padischah s'arrêta à Andrinople jusqu'au 1er novembre (23 rebioul-ewwel), puis, à Eskibaba, il révoqua les fonctionnaires de la chancellerie; l'ancien reïs-efendi, le Persan Eboubekr, dont la santé s'était altérée dans le gouvernement d'Ilbessan [1], fut nommé inspecteur de la chambre (rouznamedjeï-ewwel) [2]; le beglerbeg de Retimo, le reïs-efendi Mohammed-beg, fut appelé à inspecter la première chambre des comptes [3]; l'ancien reïs-efendi Nazimi devint defter-emini; le substitut du reïs-efendi à Constantinople,

[1] *Ilbessan beglerbeglihi ilé itaab olounim.* Raschid, I, f. 206.

[2] Du premier journal. — [3] *Basch Mouhasebé.*

Moustafa-Efendi, fut premier maître des requêtes; son prédécesseur Salih, chef de la chambre du contrôle de l'infanterie [1]; enfin, Kœsedj Khalil, qui avait été nommé substitut [2] du premier defterdar lors du passage du Sultan à Nicopolis, fut titularisé en cette qualité. Lorsque le Sultan arriva à Yapaghidji (12 novembre — 4 rebioul-akhir), près de Constantinople, il fut complimenté sur son heureux retour par les oulémas, les mouderris, les mollas et les scheïkhs venus à sa rencontre; six jours après, il fit au seraï une entrée triomphale ainsi qu'il convenait au conquérant de Lippa, de Logos et de Sebes. On avait étendu des tapis sur le passage de ses chevaux; en avant du cortége figuraient les étendards, les canons enlevés aux ennemis, puis la musique, et trois cents prisonniers qu'on persuada au peuple être des généraux, et qui furent enchaînés au banc des galères. Des courriers furent expédiés au schah de Perse, au khan des Ouzbegs, au schérif et à l'imam de l'Yemen pour leur annoncer les victoires du Sultan.

Cependant les amiraux ottomans, qui, au printemps avaient défait la flotte vénitienne dans le canal de Khios, lui avaient livré six mois après deux nouveaux combats. La flotte ottomane, sous les ordres du kapitan-pascha Mezzomorto, forte de dix-huit galères et de trente-six vaisseaux, dont l'un était commandé par le renégat anglais Mourad, attaqua

[1] *Moukabeleï Piadé.*

[2] *Wekaleten*, ou remplaçant, est opposé à l'*assaleten*, de même que le *mouwaketen*, provisoire, est opposé au *zilen*, le véritable.

au-delà de Khios la flotte vénitienne, composée de six galéasses, de vingt-trois galères, de dix-sept bâtimens de moindre grandeur, de quatre brûlots et de quelques petites voiles. A la suite d'un combat qui dura cinq jours, les deux flottes se séparèrent avec une perte égale et un succès balancé (18 septembre — 8 sâfer). Trois jours après, la lutte recommença plus acharnée et plus sanglante qu'auparavant. Enfin les élémens, la flamme et une violente tempête se réunirent pour arracher aux Vénitiens une victoire qui déjà paraissait assurée; un incendie qui éclata sur le navire du général Steinau, le fit sauter; toute sa famille y périt, lui seul, qui venait de monter dans une des galères, dut son salut à ce hasard; enfin la tempête dispersa la flotte vénitienne. Giovanni Zeno perdit la vie dans ce combat, et Pietro Sagredo eut le bras gauche emporté par un boulet. Six navires ottomans furent coulés bas par les Vénitiens. Après cet exploit, Mezzomorto se retira dans le port de la vieille Phocée, à bord de son vaisseau, dont la proue était horriblement fracassée; les petits navires firent voile vers Smyrne, et les vaisseaux de haut-bord, appelés les *sultanes*, se réfugièrent dans le port d'Orak. Aussitôt qu'il eut réparé ses avaries, Mezzomorto vint mouiller avec la flotte dans le port de Constantinople. Reçu par le Sultan dans le kœschk du rivage, il fut traité avec les plus grands égards et revêtu d'une pelisse d'honneur. Quelques jours après, on vit arriver des navires tripolitains et algériens traînant à la remorque un vaisseau et deux chebecs vénitiens.

Le Sultan reçut encore à cette époque les ambassadeurs de la Perse, des Ouzbegs, de Maroc et de Raguse. Les habitans de Raguse, qui n'avaient point payé depuis plusieurs années leur tribut de vingt mille ducats, et que la protection des Vénitiens paraissait ne pouvoir préserver d'une invasion des paschas de Bosnie et de l'Herzégovine, ou qui préféraient la domination ottomane à celle des Vénitiens, comptèrent au trésor, pour les termes échus, quatre-vingt-cinq bourses. Enfin, le grand-vizir notifia aux princes du Daghistan et d'Anderaï l'avènement du Sultan.

Ce fut avec le même succès qu'après avoir triomphé des Hongrois et des Vénitiens, l'armée ottomane força Pierre-le-Grand à lever le siége d'Azof qu'il avait investi avec des forces considérables [1]. Lefort commandait l'arrière-garde. Soixante mille Russes étaient cantonnés autour de la ville. Une autre armée de cent mille hommes était attendue et devait ouvrir la tranchée. Trois cent cinquante bâtimens portaient le reste des troupes, avec lesquelles Pierre-le-Grand était parti de Moscou, vers la fin d'avril. En même temps le général Scheremetieff se mettait en mouvement pour gagner le Dnieper, où devait le rejoindre Mazeppa, hetman des Cosaques. Du côté des Ottomans, le beglerbeg de Kaffa, Mourteza-Pascha, Kaplan-Ghiraï, fils du khan des Tatares, Sélim-Ghiraï avec les Tatares de la Tscherkassie, de Taman, de

1 Bizozeri, II, p. 271. Raschid, I, f. 218, dit deux cent mille hommes et trois cents canons. L'auteur de l'*Esebi-esseyar* compare Azof à Vienne en tant que forteresse.

Soudak et les grands Noghais, s'avançaient à la rencontre du Czar. Vers la fin du mois de juin, ils se réunirent devant le fossé d'Or (Pérékop), où ils campèrent dans la steppe de Yalinizaghadj, pour y attendre les traînards. De là ils se dirigèrent sur Ghazi-kerman; chemin faisant, ils apprirent qu'Azof était vivement pressé par les Russes et que la palanque de Schahin-kerman, dépendante de Ghazi-kerman, avait été emportée de vive force. Les éclaireurs, détachés en avant dans la direction d'Akgœl, rapportèrent que l'armée ennemie était campée dans la vallée de Sassouk-Tschokrak près de Ghazi-kerman. Une des palanques assiégées fut prise par le général Scheremetieff, et Nouzret-kerman se rendit sans combat à quatre cents Cosaques Potkals. La soumission de ces deux palanques répandit une telle épouvante, que les forts de Moubarrek-kerman et de Schahin-kerman furent abandonnés par le commandant Moustafaaga, lequel fut jeté pour cet acte de lâcheté dans les prisons de Ferrah-kerman. Cependant les Cosaques Potkals dévastaient la contrée de Kilbouroun; ils surprirent avec quelques vaisseaux Kadinkazak, village voisin de Ferrah-kerman, et blessèrent à Bablik, dans une rencontre, le kaïmakam de Pérékop. Le noureddin Schahin-Ghiraï se retrancha dans les environs, afin de protéger le fort de Ferrah-kerman.

La nouvelle des avantages remportés à Lippa, à Sebes et à Lugos ranima le courage des habitans d'Azof, assiégés depuis trois mois; bientôt le czar Pierre-le-Grand se vit forcé d'abandonner la tran-

chée après avoir assiégé la place pendant quatre-vingt-seize jours et essuyé une perte de trente mille hommes (13 octobre 1695 — rebioul-ewwel 1107). Les Russes avaient construit devant la tour de la forteresse, dite *de l'Oiseau,* un ouvrage d'une hauteur égale à celle de ses murs et se préparaient à lui donner l'assaut, lorsque Kaplan-Ghiraï parvint à les chasser, non sans éprouver lui-même une perte considérable. Il poursuivit l'armée qui se retirait en ordre, lui tua deux mille hommes, et lui enleva deux canons. Mais les Russes, espérant recommencer bientôt le siége, avaient laissé trois mille hommes dans les deux forts dont ils s'étaient rendus maîtres, et Scheremetieff s'était emparé du château de Doghan, ou *du Faucon,* construit dans une île qui s'élève à l'embouchure du Dnieper. Ghazi-kerman étant situé sur la rive droite et Arslan Ordek sur la rive gauche, les Russes purent, à l'aide d'une chaîne tendue d'un côté, depuis le château du Faucon jusqu'à Ghazi-kerman, de l'autre dans la direction de Arslan Ordek, fermer aux barques des Cosaques l'entrée du fleuve.

De même que, sur la frontière septentrionale de l'empire, les Cosaques menaçaient les rives du Dnieper, au midi, les bords de l'Euphrate, à proximité de Bassra, étaient inquiétés par les Arabes. Pour les soumettre, le Sultan fit construire dix navires destinés à protéger la navigation de ce fleuve. Le gouverneur de Rakka, Houseïn-Pascha, reçut ordre de marcher contre eux avec son armée renforcée d'Arabes tributaires, de Turkomans, des Kurdes, auxquels devaient

se joindre les troupes du gouverneur de Bagdad. Quinze mille aspres furent allouées au premier, et trente mille au second, afin qu'ils pussent satisfaire aux dépenses de cette expédition. Houseïn-Pascha étant venu à mourir, on désigna pour lui succéder le silihdaraga de Rakka, Ahmed, dont la place échut à Osman, fils de Soulfikar, le dernier plénipotentiaire qui eut été envoyé à Vienne.

La fortune de l'ancien serasker de Morée, le vieux Khalil-Pascha, fut confisquée, non pas, comme l'ont pensé quelques auteurs, parce que la fortune des gouverneurs revenait de droit au fisc, mais parce qu'il n'avait pu régler certains comptes avec la chancellerie. Quant aux rebelles qui infestaient l'Anatolie, ils furent rudement châtiés dans les plaines de Karahissar, près Turkmantaghi (mont des Turkomans), par l'inquisiteur Yousouf-Pascha, frère de Djâfer-Pascha, gouverneur de Haleb. En récompense de ce service, la Porte ajouta aux sandjaks de Kirschehri et d'Amassia, qu'il possédait déjà ceux d'Akschehr et d'Eskischehr. Quelque temps après, l'aga de la Khasseki, Moustafa d'Ostranidjé, et le trésorier de l'ancien grand-vizir Kara Ibrahim, ayant été dénoncés au Sultan comme détenteurs de trésors cachés, leurs maisons furent aussitôt cernées et fouillées, mais sans qu'on y pût découvrir aucun trésor. Néanmoins, pour ne point revenir les mains vides, on confisqua ce qu'on y trouva, entre autres cent bourses appartenant à l'aga de la Khasseki.

Le moufti Seïd Feïzoullah, ancien précepteur du Sultan, avait eu, durant sa résidence à Erzeroum, un

différend avec le gouverneur de cette ville, Gourdji-Mohammed-Pascha. Parvenu à la dignité de moufti, il avait employé son crédit à le faire exiler aux Dardanelles. Bientôt même un chambellan fut chargé par le Sultan de lui rapporter les richesses et la tête de Gourdji. Mais le pascha était sur ses gardes. Il prit la fuite, et le chambellan à qui avait été confié cette mission, n'ayant pu le rejoindre, vit sa négligence punie par une suppression de solde.

Sous le règne du sultan Ahmed II, Feïzoullah avait envoyé à Constantinople son fils Ebousaïd Feïzoullah d'Erzeroum, qu'il destinait à devenir ouléma. Le moufti lui offrit une médresé des *extérieurs* (des grades inférieurs), mais il refusa, et se présenta comme candidat aux médresés *des huit* (des grades supérieurs). Moustafa ayant pris en main les rênes de l'empire, l'influence de l'ancien précepteur du Sultan fit bientôt élever son fils à la dignité de juge de Yenischehr [1]. A quelque temps de là, il fut nommé juge de Constantinople, et franchit ainsi tous les grades intermédiaires : violation inouïe des règles de la hiérarchie usitée parmi les oulémas.

Les préparatifs de la nouvelle campagne que le Sultan devait ouvrir en personne se continuaient avec la plus grande célérité. Quelques chefs de familles riches et considérées offrirent de lever à leurs frais des troupes

[1] Raschid, I, f. 221. Il avança donc du quatrième rang, le plus inférieur, au premier ; il passa ensuite à la troisième classe des juges, avant d'avoir parcouru les trois rangs inférieurs, les sixième, cinquième et quatrième, de sorte qu'il sauta deux classes et, dans la première, quatre degrés.

dont ils prirent le commandement. De ce nombre furent Ibrahim Khanzadé Alibeg à la tête de douze cents hommes; Kœprilüzadé Nououmanbeg qui commandait à onze cent cinquante soldats, et Djowan-Kapoudjizadé suivi de douze cents fantassins. Ibrahim descendait d'Ibrahimkhan, le plus célèbre des Djenderelis dont la famille avait donné à l'empire quatre vizirs; Kœprilüzadé était fils du vertueux Kœprilü Moustafa et devait lui-même être le cinquième grand-vizir de sa famille; enfin Kapoudjizadé Ahmed était un des plus nobles rejetons du grand-vizir Gendj Kapoudji. Ainsi, tous les trois appartenaient à des familles de grands-vizirs, à l'influence desquelles elles devaient cette puissance et cette richesse qui, dans les Etats d'Europe, sont le partage de la haute noblesse. Les dignitaires de la chambre, et les chefs du trésor appelés khodjaghians, durent lever des troupes chacun proportionnellement à ses ressources. Le defterdar fournit cent cinquante hommes, les seraïs de Constantinople et d'Andrinople envoyèrent à l'armée, le premier mille, le second cinq cents bostandjis, que le Sultan distingua des autres corps en leur donnant un uniforme particulier. Les contributions en nature et en argent furent perçues avec la plus grande rigueur; cependant les pensionnaires, auxquels on avait jusqu'alors retenu un tiers de leur pension pour les frais de la guerre, et qui avaient été payés des deux autres tiers en paras évalués sur le pied de quatre aspres, recouvrèrent la totalité de leurs pensions soldées désormais en paras comptés à trois aspres seulement.

Ces mesures prises, les queues de cheval furent arborées, et, douze jours après, le Sultan se mit en marche pour Andrinople (8 avril 1695 — 5 ramazan 1107). Peu de temps auparavant, deux fêtes de famille avaient donné lieu à une revue solennelle, suivie d'illuminations. C'étaient, d'une part, le mariage de Fatima, fille de Mohammed IV, avec le gouverneur de Silistra, Tirnakdji Mohammed-Pascha[1]; de l'autre, la naissance d'une fille du Sultan, la sultane Aïsché. Malgré les travaux qu'exigeaient les préparatifs de la campagne projetée, le Sultan sut découvrir dans l'administration plusieurs abus qui avaient échappé à la pénétration de ses prédécesseurs. L'ancien defteremini Mohammedbeg, fils de Hasan-Pascha, fut envoyé en Egypte pour présider aux distributions de blés faites jusqu'alors aux pauvres de la Mecque et de Médine avec une grande irrégularité. Des ordonnances de police fort rigoureuses durent mettre un frein aux mauvaises mœurs qui régnaient parmi les Bohémiens, car toutes les femmes de cette race étaient alors, comme le remarque l'historien Mohammed-Ghiraï, des filles perdues, et les hommes des entremetteurs.

Après avoir séjourné quarante jours à Andrinople (18 juin — 17 silkidé), l'armée marcha sur Sofia. Là on vit arriver la suite musulmane du beg de Maïna, le fameux Liberaccio, que le Sultan avait marié à une

[1] Cantemir, *Soliman II*, § XXIX, et Mohammed-Ghiraï donnent les détails de son mariage avec la veuve de Dukas. Bizozeri, III, p. 338, dit : *Per maggiormente legarselo il Sultano gli diede in moglie la vedova del Cantemir.*

princesse de Moldavie pour s'assurer de sa fidélité; mais il avait rompu ses liens, et avait passé dans les rangs des Vénitiens avec les autres Grecs. Pour mettre un terme aux incursions qu'il dirigeait, de concert avec ses nouveaux alliés, sur la ville de Salona, située dans le district de Lepanto, et contenir les habitans de ces contrées, le serasker de Morée, Missirlizadé-Ibrahim-Pascha, ordonna au sandjak de Livadie, Mohammed-Pascha, de se porter sur cette ville avec vingt détachemens d'infanterie. Les habitans jurèrent une seconde fois fidélité au Sultan, et, pour témoigner de leur sincérité, remirent comme ôtages trois de leurs kodjabaschis (anciens), et se firent inscrire au nombre de deux cents sur les registres de la capitation. Quatre galères vénitiennes avaient emporté Liberaccio Geratschari, récemment investi par la Porte des insignes de beg de Maïna. Cette fâcheuse nouvelle fut en quelque sorte contre-balancée par l'arrivée d'un courrier qui apprit au Sultan que le serasker de Babataghi, Yousouf-Pascha, avec un corps de mille Ottomans, et le sultan Ghazi-Ghiraï, avec trente mille Tatares, avaient heureusement ravitaillé la forteresse de Camieniec. Le général en chef de l'armée polonaise se porta avec toutes ses forces sur le fort de la Trinité, et le colonel Zakarowski couvrit les rives du Dnieper. Néanmoins les Tatares s'avancèrent jusque sous les remparts du fort; mais ils revinrent sur leurs pas dès qu'ils furent instruits de la présence de l'ennemi, et sans avoir osé pénétrer plus avant dans l'intérieur de la Pologne. Sur les rives du Danube, un corps de deux

mille cinq cents Hongrois avait fait une tentative sur la nouvelle palanque que les Turcs avaient construite près de la porte de Fer, pour protéger les défilés; mais ils avaient été repoussés avec perte. La joie que répandirent ces heureuses nouvelles fut encore augmentée par la naissance d'un prince appelé Mahmoud, célébrée par des illuminations sur toute l'étendue de l'empire. Il naquit le jour même où l'armée campa dans la plaine de Belgrade (2 août 1696 — 3 moharrem 1108). Dès qu'on eut appris que le duc de Saxe [1] avait mis le siége devant Temeswar, le Sultan résolut de secourir cette ville.

Vers le milieu du mois d'août, il arriva avec cinquante mille hommes [2] sur les bords de la Temes, sur laquelle fut jeté un pont de trente-six bateaux. Le gouverneur de Siwas, Toursoun Mohammed-Pascha, conduisait l'avant-garde, et le gouverneur de Damas, Osman-Pascha, l'arrière-garde de l'armée. Le kapitan de la flotille du Danube, Aschdji Mohammed-Pascha, c'est-à-dire le *Cuisinier*, remonta le fleuve avec dix galères, trente-six frégates et soixante-six

[1] Raschid, I, f. 222. Voici le titre dont les historiographes ottomans honorent le duc de Saxe : *Saks nam laïni pür schour*, c'est-à-dire *le Saxon, nommé le maudit tout tondu*. De ces quatre mots, le seul mot de *laïni* est arabe; les trois autres sont les mêmes en persan et en allemand. Le mot persan *nam* correspond au mot allemand *nahme* (nom); *schour* correspond au mot *schur* (tonte), et *Saks* à celui de *Saxon*. *Saksin*, la Saxe orientale, se trouve déjà dans le *Schahnamé* et dans les *Dictionnaires persans* de Bourhani Katii, de Fereng Schououri, etc.

[2] *La potenza del Turco non accresciuta questo anno, ne saranno à 50,000, 4,000 bombardieri e 10,000 soldati.* Letter. 28 April di Costantinop.

caïques [1] pour entrer dans les eaux de la Theiss. Le commandant de Haleb, Djâfer-Pascha, fut chargé du siége de la redoute située en face de Titel du côté de la terre, pendant que Mohammed-Pascha Aschdji l'attaquait par eau; ce dernier la prit d'assaut, massacra la garnison, mit le feu à deux navires de la flottille ennemie, et s'empara d'un troisième. A la première nouvelle de l'approche du Sultan qui s'avançait sur Temeswar, le duc de Saxe leva le siége de la ville pour marcher dans cette direction. Les deux armées se rencontrèrent sur la Bega, près d'Olasch (20 août — 21 moharrem); le combat coûta la vie de part et d'autre à quelques mille hommes et à plusieurs braves généraux. Douze mille serdengetdjdis [2] décidèrent la victoire en faveur du Sultan. Le général Jœrger, frappé d'une balle, périt dans l'action; le comte de Heidersheim et le prince de Vaudemont furent blessés. Les Ottomans perdirent le commandant des troupes égyptiennes, l'aga des janissaires et vizir Baltadji Mohammed-Pascha, le secrétaire des janissaires et l'ancien ministre plénipotentiaire à Vienne, Soulfikar; le gouverneur de Temeswar, Moustafa, et le frère du grand-vizir furent blessés dans le même combat. L'ancien gouverneur de Roumilie, Arnaoud Souleïman-Pascha, et le gouverneur de Haleb, Djâfer-Pascha, malgré ses

1 Raschid, I, f. 225, dit qu'après le départ, on vint camper devant la redoute de Khahir, et que de Pancsava on passa à travers les champs de Latschka. Ces deux noms ne sont marqués dans aucune carte, non plus que la bruyère de Berkesou sur la Bega.

2 Téméraires choisis parmi les sipahis et les silihdars.

refus, furent commis à la garde de Temeswar. La palanque de Moravich, située sur la Save, au-dessus de Belgrade, fut investie par le nouveau gouverneur de Roumilie, Moustafa Daltaban *au talòn étroit*. Le commandant, Berczeny, et son successeur ayant péri dans l'assaut, la palanque fut prise, la garnison massacrée et les fortifications rasées. Ce fut pour la première fois dans cette guerre qu'on prononça le nom de Moustafa Daltaban : la valeur qu'il déploya au milieu des marais du palatinat de Temeswar présagea sa future élévation à la dignité de grand-vizir.

Les forteresses de Belgrade et de Temeswar reçurent, avec d'amples approvisionnemens, une garnison et une artillerie nombreuse. La défense de la première fut confiée à Amoudjazadé Houseïn-Pascha, avec le droit de rendre des fermans marqués du chiffre impérial; de plus, on lui adjoignit un substitut du reïs-efendi. Les mouteferrikas, les tschaouschs, les secrétaires du diwan et de la chancellerie, qui tous portent le nom de gediklü saïms, c'est-à-dire *feudataires soldés*, furent passés en revue. En même temps, un khattischérif impérial limita le nombre des employés secondaires de la Porte à cent vingt mouteferrikas, cent soixante-cinq tschaouschs, quarante-quatre secrétaires du diwan, vingt-six copistes aux chancelleries, neuf secrétaires au trésor et dix-huit copistes.

Le 28 septembre (1er rebioul-ewwel), l'armée partit de Belgrade, et un mois après le quartier-général du Sultan fut établi à Andrinople. Plusieurs expéditions avaient eu lieu sur la frontière de Croatie durant cette

campagne. Vers le milieu du mois d'août, le comte Keglevich, commandant des milices croatiennes, s'était emparé de la palanque Chyaplia, défendue par quatre tours et située dans une îlot de la rivière Szan. Le comte Siméon Forgàcs détruisit en Bosnie plusieurs palanques. L'issue de la campagne contre les Russes fut moins favorable à la Porte que celle qu'elle avait faite contre l'Autriche. L'armée du Czar, forte de soixante-quatre mille hommes, sans compter les Kalmouks et les Cosaques, s'était rassemblée dès les premiers jours du printemps sous les ordres du général Schein, pour assiéger de nouveau la ville d'Azof. Le vaisseau-amiral de la flotte portait le Czar; sur un autre était l'amiral Lefort, commandant une escadre composée de quatre galères, de deux galéasses et de quatre brûlots. Quatorze caïques turques tombèrent avec leurs munitions entre les mains des Cosaques. La ville fut investie vers le commencement du mois de juin, avant l'arrivée des vizirs Ali, Bekir et Hasan-Pascha, chargés de couvrir la place, et du kiaya du vizir Kalaïlikoz Ahmed-Pascha, qui venait d'être nommé commandant de la forteresse, et avant que le khan des Tatares fût prêt à lui porter secours. Le motif de ce retard fut la jalousie des Tatares de Crimée contre les Noghaïs du Boudjak, que le Sultan avait, contre l'usage, honorés d'une lettre autographe et de vêtemens d'honneur, en les invitant à rejoindre ses armées. Aussi le kalgha Dewlet-Ghiraï et le fils de Hadji-Ghiraïkhan, Mohammed-Ghiraï, ne se mirent-ils en mouvement que lorsqu'il n'était déjà plus temps. Le siége était fort avancé, lorsque les

paschas parvinrent au village d'Akkoumler, d'où ils s'efforcèrent vainement de jeter quelques troupes dans la forteresse. Après un siége de deux mois, la garnison se rendit, à condition qu'elle aurait la vie sauve. De cette capitulation fut excepté le transfuge bohémien Jacob, dont les Russes exigèrent l'extradition. Ce renégat fut emmené à Moscou, où il orna le triomphe du Czar. Assis sur son char surmonté d'une potence, et le croissant sur la poitrine, il fut traîné dans la ville par ses bourreaux et exécuté comme traître à son Dieu et à son souverain. Chez les Ottomans, le beg de Koniah, le sandjak de Djanik et Hasan-Pascha, le kiaya de Kalaïlikoz-Pascha, payèrent de leur vie la reddition d'Azof. En outre, pour punir la négligence des janissaires de Djanik, le petit Tschaousch fut chargé d'arrêter tous ceux qu'il pourrait rencontrer, et de séquestrer leurs biens; la fortune même du commandant d'Azof, Kalaïlikoz Ahmeh-Pascha, qui avait pris la fuite, fut saisie et confisquée au profit du trésor. La Porte apprit, avec une sorte de terreur, la reddition d'Azof et la défaite des Tatares. Ces derniers, pour réparer leur tardive apparition sous les murs de la ville assiégée, envahirent, sous les ordres du sultan noureddin, la Pologne, que la mort de Sobieski et les troubles qui s'en suivirent paraissaient leur livrer sans défense. Ils s'emparèrent de Sbaraz[1], s'avancèrent jusqu'à Lemberg, et pénétrèrent

[1] *Gran consternazione ha dato alli Turchi la caduta di Azof, et doppo una battaglia accaduta tra gli Cosachi e Tatari* 8 *Mirze et* 2 *Sultani fatti schiavi*. Lett. di Costant. 14 Sett. 1697.

dans Stanislaw où ils enlevèrent vingt-quatre nonnes. Dans la même campagne, les Vénitiens avaient en vain assiégé Dulcigno, et Molino, avec une troupe de dix-huit cents Albanais, au service de la république de Venise, avait ravagé les contrées qui avoisinent les villes de Thèbes et d'Athènes.

L'épuisement du trésor et les frais de la campagne suivante nécessitèrent de nouvelles mesures financières. Les plus importantes furent relatives à l'impôt des tabacs et à la monnaie.

On avait récemment compris qu'il était impossible de prohiber entièrement l'usage du tabac à fumer, car la sévérité même de Mourad IV, soutenue par le glaive, n'avait fait que soulever des haines contre l'autorité en augmentant le nombre des victimes de cette loi bizarre. Convaincu de l'inutilité de cette défense, on avait établi, huit ans auparavant, un droit sur le tabac, en vertu duquel chaque plantation était passible d'une taxe équivalant à la moitié de son revenu ; en outre, le tabac de première qualité payait à l'entrée des villes une redevance de dix aspres, et celui de qualité inférieure un droit de huit aspres. L'auteur de ces innovations s'était proposé deux buts : il voulait restreindre l'usage du tabac à fumer, tout en procurant un nouveau revenu au trésor. Mais le premier ne fut point atteint, et le second ne le fut qu'en partie, car la somme entière de cet impôt ne dépassa pas un demi-million. Cependant le nombre des fumeurs augmentant toujours, on crut devoir frapper cet article d'un impôt beaucoup plus fort. La première qualité

du tabac de Yenidjé-Wardar près de Salonik, appelé en Europe *Pascha doukhan*, dut payer soixante aspres; la qualité moyenne, *Kirdjali*, quarante aspres, et enfin la moindre, le *Kaba*, c'est-à-dire l'inférieure, vingt aspres. De plus, chaque propriétaire paya un ducat par chaque boisselée de terre semée de tabac. On trouva dans la vente que la somme provenant de cet impôt s'élevait à sept millions huit cent quarante-quatre mille aspres; en sorte que les deux impôts réunis procurèrent au trésor un surcroît de douze millions huit cent quarante-quatre mille aspres.

L'altération des monnaies, à laquelle on avait eu recours autrefois comme à une mesure d'urgence, avait eu les résultats les plus malheureux : elle avait diminué le cours des vieux ducats de Constantinople, et en avait rendu la rentrée plus difficile; car les porteurs, dans leurs paiemens au fisc, ne retirèrent aucun avantage de leur plus value, et durent les compter sur le pied des ducats nouveaux. Il en résulta que les anciens bons ducats disparurent pour passer en pays étranger, et que Constantinople fut inondée de ducats algériens, égyptiens et tunisiens d'une valeur infiniment moindre. Afin d'en réunir le plus possible de vieux, on mit en émission des ducats valant trois cents aspres, qui, pour les distinguer des anciens, furent frappés au coin du *toughra* (chiffre entrelacé du Sultan). Les anciens ducats, évalués à cent dix drachmes d'or à cent aspres, furent changés en *toughralis*. Les piastres ottomanes (écus au lion et solota), qui, dans l'origine, étaient d'une valeur supérieure aux écus

étrangers, et qui ensuite avaient eu le même cours, valaient, depuis la dernière refonte des monnaies, quatre paras de moins que ces écus; les écus étrangers furent en conséquence rassemblés par la régie des monnaies et convertis en piastres ottomanes, qui, de même que les ducats, reçurent l'empreinte du chiffre du Sultan. Outre les hôtels des monnaies de Constantinople, on mit en activité deux autres fabriques de même nature pour les monnaies d'or à Andrinople et à Smyrne, et trois autres à Erzeroum, Andrinople et Smyrne pour celles d'argent.

Au Caire, l'inspecteur des monnaies, le juif Joseph, qui s'était engagé à payer pour sa charge une rétribution annuelle de vingt-cinq bourses, c'est-à-dire de cinq bourses de plus que son prédécesseur, également juif de nation, venait d'être massacré par les troupes mécontentes du renvoi de leur ancien intendant des monnaies. Ses biens et ceux du kiaya des tschaouschs Yousouf furent confisqués; car, durant leur administration, les ducats égyptiens nommés Eschrefi avaient été plus mal frappés que ceux de Constantinople, de telle sorte que l'impôt annuel de l'Egypte, montant autrefois à six cent mille ducats, donnait alors une différence de quatre-vingts bourses [1].

Ce fut encore dans le but d'augmenter les revenus

[1] Six cent mille ducats, le ducat valant trois cents aspres, font cent quatre-vingt millions d'aspres, ou un million cinq cent mille piastres, ou trente-un mille cent onze bourses; quatre-vingts bourses font la trois cent quatre-vingt-huitième partie de la somme totale, de sorte que le ducat frappé par eux perdait au moins quatre pour cent de sa valeur.

du trésor, qu'on frappa un impôt sur les eunuques noirs. Chacun des eunuques de l'étrier impérial, c'est-à-dire de ceux qui étaient employés dans les seraïs de Constantinople et d'Andrinople, ou de ceux qui avaient été exilés en Egypte, dut céder au trésor un trimestre de la somme fixée pour sa solde annuelle. Des ordres sévères furent envoyés à ce sujet au gouverneur de l'Egypte; mais l'argent qu'il fit passer à Constantinople, comme provenant de cette taxe, ne donna qu'un bénéfice de quarante-quatre bourses et demie. L'intendant de l'arsenal et de la flotte à Constantinople, Yousouf-Efendi, qui, pour subvenir aux frais nécessités par l'équipement de la flotte pour la campagne prochaine, avait ouvert, trois mois avant le commencement de l'année, les paquets contenant les bordereaux de la taxe personnelle, et en avait ainsi obtenu le paiement, eut la tête tranchée. Le gouverneur de Karamanie, Tariakdji Ibrahim-Pascha, accusé de concussion par les habitans, eut le même sort. Les gouverneurs de Djidda avaient été tenus jusqu'alors d'envoyer en Egypte une somme d'argent, sous le nom de *kouschoufiyé*, c'est-à-dire taxe du kaschif, et une autre, sous le nom d'*awaïd* ou d'excédant, à Constantinople. De là mille abus et mille plaintes. Pour y remédier, le beg des mamlouks, Ahmed, fut nommé sandjak de Djidda, avec le titre de scheïkholbeled de la Mecque, avec la seule obligation d'envoyer tous les ans à la ville sainte une somme de quinze cents piastres, destinée à l'entretien des pauvres pélerins. Dans un but analogue, la Porte ordonna à Tscherkes

Koutschouk Osman-Pascha de partir pour l'Asie-Mineure avec une suite de deux cents bostandjis et vingt mille piastres, afin de régler les affaires de quelques gouverneurs de cette contrée.

La sultane Walidé s'était naguère approprié, dans le faubourg de Galata, l'emplacement d'une église incendiée, et y avait fait construire une mosquée, qui fut terminée vers l'époque dont il est ici question. Bientôt on entendit du haut des minarets de cette mosquée, les imams appeler les fidèles à la prière. Une construction plus importante en raison de la guerre que l'empire ottoman soutenait alors, fut exécutée vers le même temps : c'était une nouvelle fonderie de boulets établie à Piraouschta. L'empire jusque-là n'avait possédé qu'un seul établissement de ce genre, à Banyalouka, encore les ouvriers ne travaillaient-ils point durant l'hiver. Un habile colonel d'artillerie, Aliaga, fut envoyé de Constantinople à Piraoutscha, avec les ouvriers nécessaires pour diriger les travaux des mines et la fabrique des boulets, sans égard à la saison. Les habitans de dix villages dépendans des juridictions de Piraoutscha, de Kawala et de Bereketti, employés autrefois dans les mines d'argent de Sidre Kaïsi, furent attachés au nouvel établissement avec l'obligation d'y transporter la terre, le sable et le charbon, de fouiller les mines et de conduire les boulets fondus au port de Kawala.

Pour protéger les rivages de la mer d'Azof contre les descentes des caïques russes, on éleva, à l'embouchure du Kuban dans la mer d'Azof, un château-

fort de forme carrée, dont les façades avaient une longueur de trois cent quatre-vingt-deux aunes et une profondeur de cent soixante; il fut nommé Atschou et reçut une garnison suffisante sous le commandement d'un beglerbeg. Une tribu tatare, qui jusqu'alors avait gémi sous la domination des Kalmouks, se déroba à leur tyrannie, et vint s'établir entre les forts d'Atschou et de Temrouk, dans une île du Kuban, dont le circuit est de vingt-cinq lieues. Poursuivie par les Kalmouks, elle combattit avec le courage du désespoir pour sa vie et sa liberté, et força ses tyrans à rétrograder.

Outre la fonderie de boulets et le nouveau fort qui s'élevait à l'embouchure du Kuban, la Porte poussa avec la plus grande activité la construction d'un grand nombre de bâtimens de guerre pour la campagne qui allait s'ouvrir, et qu'elle destinait à rendre plus formidables que jamais les flottes de la Mer-Blanche, de la Mer-Noire et du Danube. Vingt galions et six galères appartenant aux begs de la mer, et quelques frégates, reçurent mission de protéger les îles de l'Archipel. Vingt galions, construits à l'embouchure du Kizil Ermak près de Sinope, vingt-cinq caïques armées à Rousdjouk, sous la surveillance du commandant de la flottille du Danube, quinze galères et cinq autres galions, reçurent ordre de rejoindre sans retard. La flottille du Danube fut composée de douze caïques que durent fournir les capitaines commandant les ports de Nicopolis, de Rousdjouk, de Silistra et de Belgrade; les intendans des ports d'Ismaïl, d'Isakdji, et

les commandans des redoutes construites à l'embouchure du Danube, furent invités à fournir chacun une caïque, l'inspecteur de Kilia deux, et le voïévode de Valachie cinq. Outre ces vingt-deux caïques, la Porte arma à ses frais dix galiotes, treize frégates, trente-neuf caïques et cent radeaux. Pour payer la solde des marins de la flotte envoyée dans la Mer-Blanche, le Sultan tira de son trésor privé onze cent soixante-six bourses, cinq cent quatre-vingt-treize pour celle de la Mer-Noire, et sept cent treize pour la flottille du Danube. La plus grande partie de cette somme fut soldée en argent et le reste en assignations.

Avant de faire arborer les queues de cheval, le Sultan donna audience a l'ambassadeur du schah de Perse, Aboulmaassoum, khan du Khorasan, envoyé à Constantinople pour le féliciter sur son avènement. L'ambassadeur offrit au Sultan un éléphant et quelques rangs de chameaux persans couverts de tapis de soie, et portant les présens du schah. Dans l'audience de congé où il reçut la réponse du Sultan aux lettres de son souverain, on lui présenta un cheval tiré des écuries impériales et richement caparaçonné. Son mors était d'argent, sa housse ornée d'émeraudes et de rubis; un sabre et une masse d'armes en argent étaient suspendus aux flancs du coursier; les étriers étaient en vermeil et la selle richement brodée. Un second cheval fut donné à son kiaya, avec une selle de velours et une housse brodée d'or. Le présent destiné au schah consistait en un cheval de race, dont le mors et les gourmettes étaient en or, la bride garnie de

pierres fines, en un sabre et une masse d'armes ornés de diamans et de rubis, un panache de héron retenu par une agrafe de diamans, des étriers en vermeil parsemés de pierreries, une selle étincelante de perles et d'émeraudes, une housse brillante de turquoises et de rubis sur un fond d'or, une couverture de selle en soie écarlate doublée de satin rouge et des étriers d'argent. Quinze mille piastres furent comptées à l'ambassadeur, cinq cents à son kiaya et autant au reste de sa suite. En outre, durant son séjour dans l'empire qui fut d'un mois et demi, et son voyage de Constantinople à Andrinople et d'Andrinople à la frontière de Perse, il fut défrayé de toutes les dépenses qu'il eut à supporter. L'ambassade de Perse coûta donc à la Porte, outre les trois chevaux et les harnachemens offerts aux envoyés, une somme de deux cent soixante bourses et demie. De son côté, le Sultan envoya auprès du schah l'ancien reïs-efendi Mohammedbeg, alors inspecteur-général des chambres.

Le reïs-efendi Rami fut destitué peu de semaines avant le départ de Moustafa II. Le grand-vizir, jaloux de ce que, durant la dernière campagne, Rami avait été appelé plusieurs fois dans la tente du Sultan et l'avait aidé dans sa correspondance avec les gouverneurs de l'empire, voulut l'empêcher de prendre part à la nouvelle campagne. Il fut donc renvoyé à Constantinople, et remplacé par Mohammed, maître des requêtes (malié) de la cour des comptes, connu plus particulièrement sous le nom du *gracieux seigneur* (koutschouk-tschelebi).

Comme la route qui conduit de Nissa à Belgrade était infestée de brigands, Djâfer-Pascha, beglerbeg de Roumilie, reçut ordre d'éclaircir la forêt qui couvre le territoire depuis Nissa jusqu'à Hissardjik. A cet effet, on lui envoya les mineurs de Samakowa et un des colonels des djebedjis avec des troupes en nombre suffisant. D'un autre côté, on fit partir des commissaires avec un corps nombreux d'ouvriers pour le défilé de Kizilderbend, afin de rendre praticable la route, en l'élargissant, ou pour en établir une nouvelle au besoin. Le dernier jour du mois d'avril (30 avril 1697 — 8 schewal 1108), la tente impériale fut dressée hors de la ville, et sept jours après le Sultan y fit son entrée avec le cérémonial usité. Dès ce moment des ordres furent envoyés à tous les gouverneurs de l'empire pour hâter l'arrivée des troupes; six semaines après, l'armée quitta Andrinople, et atteignit Sofia après sept jours de marche. Dans cette ville, elle apprit avec joie que le siége de Bikhé (Bihacz), ancienne résidence des rois de Croatie, était enfin levé. Le ban de Croatie et le général Auersperg avaient foudroyé la ville durant un mois, avec vingt-six gros canons, coulevrines ou fauconneaux et quatre mortiers; mais ils avaient été repoussés dans plusieurs assauts et forcés de se retirer avec une grande perte. Parmi les assiégeans blessés, se trouvaient le comte de Walmoden et le baron de Sickingen.

Arrivé à Sofia, le Sultan manda le gouverneur du Diarbekr, Daltaban Moustafa-Pascha, accusé par les habitans de concussions, d'emprisonnemens et de

confiscations arbitraires. Confronté avec les plaignans et convaincu de ses crimes, il fut condamné à restituer les biens qu'il avait enlevés et à perdre la tête; mais quelques confidens du Sultan ayant intercédé en sa faveur, on se contenta de confisquer toute sa fortune, qui s'élevait à cinq cents bourses. Il fut exilé à Potschtil [1], dans l'Herzégovine, que les Vénitiens venaient d'assiéger avec aussi peu de succès que le fort de Nowasin [2]. Canagetti, parti de Seng avec un détachement de quinze cents Morlaques, avait envahi les districts de Soniani, Chick et Samissa, pénétré au cœur de la Bosnie et de l'Herzégovine, et mis à feu et à sang, en moins de douze jours, cinquante bourgs, villages et palanques [3]. A Sofia, le grand-vizir Elmas Mohammed-Pascha eut un songe, dans lequel il crut boire avec Kœprilü Moustafa-Pascha une tasse de scherbet; Kœprilü porta la coupe à ses lèvres et la lui tendit ensuite : « Dieu le sait, s'écria le grand-vizir, » c'est la coupe du martyre que je suis prédestiné à » vider dans cette campagne. »

L'armée partit de Sofia (10 août 1697 — 22 moharrem 1109), après y avoir séjourné treize jours et atteignit Belgrade trois semaines après. Dans cette ville, le gouverneur de Temeswar, Djâfer-Pascha, vint à la rencontre du Sultan, traînant à sa suite le

[1] Poschiété. — [2] Nevezin.

[3] Bizozeri, II, p. 447, nomme les suivantes : Podraisisichia, Gran, Soracizza, Uracliane, Citmizza, Bagnizza, Zempolitano, Cerliene, Miloschiza, Habudich, Scocizia, Planizza, Ucozele, Ramischizza, Veragich, Nauratizza et Uratizza.

commandant de Karansebes, qu'il avait fait prisonnier dans une chasse. Ayant appris de lui que la palanque n'était défendue que par une centaine d'hommes, il s'en était emparé et l'avait incendiée.

Avant de rien entreprendre, le Sultan songea à l'approvisionnement de Temeswar, où il fit entrer trente mille kilos de blé. Pour purger les rives du Danube des brigands qui les infestaient, il envoya des détachemens à Hissardsjik, à Koïnik, à Sabacz et à Ipek, en assignant à leurs capitaines une solde de quarante aspres par jour. Une paie de soixante aspres fut allouée au commandant de Semendra. A Belgrade, le Sultan reçut la nouvelle d'une victoire remportée, dans les parages de Lemnos, par le kapitan-pascha Mezzomorto sur Molino, amiral de la flotte vénitienne. Deux navires ennemis avaient été coulés, l'un à proximité du port de Sakaria, l'autre près de Mitylène. On avait jeté deux ponts, le premier sur la Save, le second sur l'Unna, pour pénétrer dans le Bannat ou l'Esclavonie, suivant que les circonstances l'exigeraient. Deux conseils de guerre tenus, l'un dans la tente du grand-vizir, l'autre en présence du Sultan, ne servirent qu'à augmenter l'irrésolution générale; car les vizirs, mécontens de quelques paroles sévères qui leur avaient été adressées par le grand-vizir, s'étaient ligués dans le but d'entraver tous ses projets. Le seul Amoudjazadé Houseïn, pascha de Belgrade, émit une opinion indépendante et consciencieuse: « Trois fois, s'écria-» t-il, trois fois vous vous êtes mis en campagne, et » trois fois vous êtes rentrés dans vos foyers sans avoir

» enlevé un pouce de terrain à l'ennemi; marchez » donc; et si vous avez des munitions suffisantes, en» treprenez le siége de Peterwardein. » Il démontra ensuite les inconvéniens du parti proposé par les vizirs, qui parlaient de traverser le Danube et la Theiss, et de surprendre l'armée impériale campée aux bords de la Bacska. La route, ajoutait-il, qu'ils proposent de suivre est sillonnée par un grand nombre de fleuves et de marais difficiles à franchir : d'un autre côté, l'ennemi, comme il a fait autrefois sur la Raab lors de la bataille de Saint-Gotthardt, laissera d'abord passer une fraction de l'armée sans l'inquiéter, pour l'anéantir ensuite partiellement. Il prouva qu'il était d'ailleurs impossible d'emporter des vivres pour plus de vingt-cinq jours; qu'après ce délai, l'armée serait réduite à la plus grande détresse; qu'au moindre échec, elle serait menacée dans sa retraite; que ses approvisionnemens, dans le cas où elle marcherait sur Peterwardein, ne pourraient être entravés; que, par conséquent, il convenait de passer la Save plutôt que le Danube. Ce plan, sagement mûri et développé par le grand-vizir, échoua cependant contre l'obstination des autres vizirs, et l'armée, se dirigeant sur la Temes, la Bega et la Theiss, alla camper sur la rive droite de ce dernier fleuve. Là, le Sultan fut rejoint par Schebaz-Ghiraï avec les Tatares, à la tête desquels n'avait pu se trouver le khan, qui s'excusait d'être retenu dans son pays par la crainte d'une invasion russe.

L'armée ottomane sous les ordres du grand-vizir,

et l'armée impériale commandée par le prince Eugène, se dirigèrent toutes deux sur le fort de Titel, situé à l'embouchure de la Theiss dans le Danube. Le grand-vizir devança le prince, culbuta le général Nehm, chargé de protéger la ville, s'en empara et la livra aux flammes. Une troupe de hussards hongrois tombée entre les mains des Turcs fut massacrée impitoyablement. Cependant, comme Nehm se retirait en ordre, disputant à l'ennemi chaque pouce de terrain, le grand-vizir abandonna sa poursuite et marcha sur Peterwardein. Le pont de Valova, long de deux cents aunes, mais à peine assez large pour livrer passage à un seul chariot, avait été incendié par l'armée impériale : à la vérité, les deux extrémités seules avaient été la proie des flammes. Le grand-vizir le fit rétablir en toute hâte; lui-même y travailla de ses mains; aussi fut-il taxé de minutie par les autres vizirs. De Valova à Peterwardein, il fallut établir neuf autres ponts, dont la construction dura plusieurs jours. Le prince Eugène, qui occupait les rives de la Theiss avec la plus grande partie de son armée, détacha en avant le prince Commercy avec quinze bataillons et douze canons; lui-même le suivit de près (7 septembre 1697). L'armée autrichienne avait élevé ses retranchemens sous les murs de Peterwardein, avant l'arrivée du grand-vizir. Quand les Ottomans distinguèrent les tentes de l'armée impériale, les Autrichiens étaient épuisés par une marche de huit heures et avaient beaucoup souffert de la soif. Sentant l'impossibilité d'attaquer avec succès les lignes autri-

chiennes, et voyant que toutes ses tentatives pour attirer le prince hors de ses retranchemens étaient inutiles, le grand-vizir convoqua un conseil de guerre. On y résolut de marcher sur Szegedin, et d'ordonner à la flotte du Danube de gagner l'embouchure de la Theiss pour, de là, approvisionner l'armée. Le prince Eugène, averti par ses espions des projets du grand-vizir, ordonna au comte Schlick de se jeter dans Szegedin avec mille sept cents fantassins; lui-même se mit à la poursuite du grand-vizir avec son armée échelonnée en douze colonnes, six d'infanterie et six de cavalerie. Le petit Djâfer-Pascha, fait prisonnier par quatre hussards hongrois et voyant sa tête menacée, confessa que le Sultan avait renoncé au projet de marcher sur Szegedin; que Tœkœli [IV] lui avait inspiré et qu'il avait accueilli le dessein de passer la Theiss près de Zenta et d'investir Temeswar, pour pénétrer de là dans la Hongrie-Supérieure et en Transylvanie. Le prince Eugène précipita alors la marche de son armée pour atteindre les Ottomans avant qu'ils eussent passé la Theiss. Des marais de Sirker, il se dirigea sur Saint-Thomas, où se trouvait à cette époque un pont sur un marais, remplacé aujourd'hui par un canal qui joint la Theiss au Danube et coupe la route de Szegedin. Le pont ayant été incendié par les Turcs, deux autres furent construits à la faveur de l'obscurité: l'un pour le passage de l'artillerie, l'autre pour celui de l'infanterie. Eugène resta lui-même sur les bords du marais avec sa cavalerie, et se dirigea ensuite sur Pecske. Le 11 septembre, vers deux heures de

l'après-midi, il atteignit les rivages de la Theiss. La cavalerie traversa aussitôt le pont près de Zenta, suivant le Sultan sur la rive gauche de la Theiss, où était déjà arrivée la plus grande partie de l'artillerie et des bagages, et où le camp ottoman venait d'être établi; mais l'infanterie était encore sur la rive droite de la Theiss, où elle était protégée par un double rempart de terre de la hauteur d'une muraille; les derrières de l'armée étaient défendus par l'artillerie, disposée de manière à couvrir le pont et la rivière. L'armée ottomane était occupée à passer la Theiss, comme, lors de la bataille de Saint-Gotthardt, elle avait traversé la Raab, avec cette seule différence, qu'à Saint-Gotthardt elle se porta de la rive droite sur la rive gauche pour attaquer l'armée impériale, et qu'à Zenta elle passa de la rive droite sur la rive gauche de la Theiss pour éviter une rencontre; en sorte que, dans ces deux batailles, elle fut attaquée par l'ennemi et battue avant d'avoir entièrement effectué son passage. Ainsi se trouvèrent justifiées les prévisions du grand-vizir et celles de Houseïn-Pascha.

L'aile droite de l'armée autrichienne était commandée par le comte Guido de Starhemberg et l'aile gauche par le comte de Bussy Rabutin : le centre était sous les ordres du prince Eugène. L'aile droite de l'armée ottomane avait pour chefs le beglerbeg de Roumilie, Djâfer-Pascha, le sandjak d'Awlona, Kaplan-Pascha, et le guide des troupes, Fazli-Pascha : l'aile gauche, composée des troupes d'Anatolie, obéissait à Missirlizadé Ibrahim-Pascha. Deux heures fu-

rent employées par le prince Eugène à préparer son ordre de bataille et à cerner de toutes parts l'infanterie ottomane dans ses retranchemens. Il ne lui restait plus que deux heures pour combattre, car le soleil allait se coucher. Tœkœli avait conseillé au Sultan de détruire le pont de la Theiss, pour forcer les troupes à un combat désespéré; mais le Sultan avait repoussé cet avis. Si, pendant les deux heures que le prince Eugène consacra à disposer son plan d'attaque, les Ottomans fussent sortis de leurs lignes au nombre de vingt mille hommes, en marchant droit sur le centre des Autrichiens, l'ennemi eût été culbuté sans aucun doute; mais l'armée resta inactive dans ses retranchemens et laissa échapper le seul moment où elle eût pu opérer son salut.

Le grand-vizir, qui, vingt-quatre heures auparavant, avait fait partir les paschas avec les sipahis, les rappela en toute hâte. A leur retour, ils trouvèrent le pont encombré par la cavalerie, et furent obligés de passer le fleuve à pied; guidés par trois tschokodares, ils se rendirent à la tente du grand-vizir, qui les exhorta à mériter la couronne du martyre; ils se retirèrent et allèrent se poster sur les derrières de l'armée. Les Tatares, commandés par Schebaz-Ghiraï, avaient campé d'abord devant le rempart de terre qui couvrait l'armée; mais, à l'approche de l'ennemi, ils se replièrent et prirent position dans l'enceinte même du rempart. Leur chef resta dans la tente du grand-vizir, jusqu'à ce qu'un des premiers boulets de l'artillerie ennemie ayant enlevé le globe qui surmontait

la tente, il dut, d'après les ordres du grand-vizir, passer la Theiss avec sa cavalerie. Le grand-vizir comprenant que, dans le cas même où il parviendrait à la franchir également, c'en était fait de sa vie, aima mieux livrer sa poitrine au glaive de l'ennemi que sa tête à la hache du bourreau. Dans le combat, on vit une chose inouïe jusqu'alors pour Eugène lui-même; plusieurs régimens de cavalerie impériale mirent pied à terre, et, s'avançant jusqu'au fossé creusé en avant des retranchemens, soutinrent le feu des troupes ennemies et y ripostèrent avec acharnement. Derrière les retranchemens, l'armée en désordre se replia sur le pont que foudroyaient les feux croisés de l'artillerie impériale. L'aile gauche des chrétiens, que les Turcs faisaient mine de vouloir attaquer, pénétra dans l'espace compris entre le fleuve et l'aile droite des Ottomans, déborda sur les derrières de l'armée, et lui coupa la retraite que leur offrait le pont de la Theiss; en même temps, les Impériaux franchirent les retranchemens sur le front de l'ennemi. Dans cet endroit et derrière le parc de chariots, le massacre fut horrible. Les Impériaux n'épargnèrent aucun ennemi, quelque somme qui leur fût offerte; à peine mille hommes parvinrent-ils à se sauver au-delà du fleuve, et plus de dix mille soldats trouvèrent la mort dans les eaux; vingt mille cadavres jonchèrent le champ de bataille. Un grand nombre de paschas tombèrent sous le sabre de l'ennemi ou sous celui des janissaires qui s'étaient révoltés au milieu du désordre de la bataille. Le combat se termina avec le jour, « comme si, disait le

» prince Eugène dans son rapport à l'Empereur, le » soleil eût voulu éclairer de ses derniers rayons la » plus brillante victoire remportée par les armes im- » périales. » On compta parmi les morts, le grand-vizir, quatre autres vizirs, le vieux Djâfer, le commandant d'Adana Missirlizadé Ibrahim, le gouverneur d'Anatolie, Fazli-Pascha, le gouverneur de Bosnie, le vizir-aga des janissaires Baltazadé Mohammed, treize beglerbegs, entre autres ceux de Roumilie, de Diarbekr, d'Amassia, de Meràsch, de Soughla, trois lieutenans-généraux des janissaires (le koulkiaya, le sagardji et le mouhzir), les généraux des canonniers et des armuriers, et plus de trente agas des janissaires, des sipahis et des silihdars. Sept queues de cheval, quatre cent vingt-trois étendards, parmi lesquels ceux de l'aga des janissaires, et le sceau de l'empire furent la proie du vainqueur [v]. Le lendemain de la bataille, anniversaire du jour où quatorze ans auparavant le prince Eugène, âgé de vingt ans, avait fait ses premières armes sous le prince de Lorraine, et participé à la victoire du Calenberg sous les murs de Vienne, l'armée impériale traversa la Theiss et prit possession du camp ottoman. Le butin se composa de l'artillerie et du bagage de l'armée, de neuf mille chariots, de soixante mille chameaux, de quinze cents bœufs, de sept cents chevaux, de vingt-six mille boulets, de cinq cent cinquante-trois bombes, de cinq cents tambours de janissaires, de plusieurs bourses d'argent appartenant au Sultan, et évaluées à quarante mille florins, de sa voiture attelée de huit che-

vaux, de dix femmes de son harem, de quatre-vingt-huit cimbales, et des caisses de l'armée renfermant plus de trois millions de florins [1]. Plusieurs grands-vizirs avaient péri antérieurement sur les champs de bataille : Ali-Pascha sous Bayezid II ; Sinan à la bataille de Ridania près du Kaire, sous Sélim Ier ; Tayyar-Pascha devant les murs de Bagdad, sous Mourad IV, et six ans avant la journée de Zenta, Kœprilü Moustafa à Slankamen ; mais jamais le sceau du Sultan, que les grands-vizirs portaient suspendu à leur cou, n'était tombé au pouvoir de l'ennemi. Ce symbole de la toute-puissance du grand-vizir et la couronne que Bocskai avait reçue des mains des Turcs, enrichissent le trésor impérial de Vienne [VI]. Un siècle avant la bataille de Zenta, la défaite des Ottomans à Keresztes avait favorisé les troubles qui minaient l'empire dans sa base ; sept mille soldats s'étaient enfuis en Asie-Mineure, où ils avaient planté l'étendard de la révolte ; la bataille de Zenta, après quatorze années de succès non interrompus, fixa la victoire du côté des armes impériales, et marqua irrévocablement la décadence de l'empire ottoman, que la paix de Carlowicz devait révéler une année après au monde entier.

Dès que le Sultan fut arrivé à Temeswar, il en-

[1] L'historiographe de l'empire, f. 233, avoue une perte de cinquante-huit colonels des janissaires, de vingt agas des sipahis et des silhidars, de dix alaïbegs, mais seulement d'un huitième de l'armée. Si l'on en croit Cantemir (Moustafa II, § 56), les listes publiées par les Turcs ne mentionnent qu'une perte de quatorze mille soixante-dix janissaires, de soixante-treize agas des sipahis, de trois mille sept cents topdjis et djebedjis, de sept mille Albanais, de quinze vizirs à trois queues et de vingt-sept à deux queues.

voya son deuxième chambellan au gouverneur de Belgrade, Amoudjazadé Houseïn-Pascha, pour l'investir de la plus haute dignité de l'empire; le kiaya de l'ancien grand-vizir Abdi-Pascha fut nommé vizir et gouverneur de Temeswar [1]. Six jours après la bataille, le nouveau grand-vizir baisa la main du Sultan à Temeswar (17 septembre 1697 — 1er rebioul-ewwel 1108). Houseïn-Pascha, surnommé Amoudjazadé, c'est-à-dire *fils de l'oncle,* avait pris ce surnom au temps du grand-vizirat d'Ahmed Kœprilü, comme fils de son oncle Hasan, frère puiné de Mohammed Kœprilü. Jusqu'à l'époque du siége de Vienne, Amoudjazadé avait passé sa vie dans les plaisirs. Après l'issue malheureuse de cette campagne, il fut disgracié et relégué comme gouverneur à Schehrzor, avec le titre de sandjak à deux queues de cheval. Durant les cinq années qu'il commanda le Tschardak des Bédouins, c'est-à-dire le fort d'Amassia, la Porte parut l'avoir entièrement oublié; après l'abdication de Mohammed IV, il fut nommé vizir et gouverneur des Dardanelles; kapitan-pascha au siége de Khios, il s'acquitta avec zèle de ses importantes fonctions et rendit de grands services; deux fois kaïmakam, il fut nommé successivement gouverneur de Karamanie et d'Adana, commandant de Belgrade et enfin grand-vizir. Ce fut le quatrième Kœprilü revêtu de la plus haute dignité de l'empire, et, comme ses aïeux, il se montra capable d'en supporter le poids.

[1] L'histoire qui se trouve à la Bibliothèque de Berlin et Raschid parlent du renvoi du sceau impérial, comme s'il n'avait pas été perdu dans la bataille.

Le premier acte de son administration fut de remplacer les dignitaires qui avaient succombé à la bataille de Zenta. Le gouvernement de Belgrade fut donné au beglerbeg de Karamanie, Biiklü Mohammed-Pascha; les sandjaks de Salona et de Dulcigno, devenus vacans par la mort de Kaplanpaschazadé Seïnel-Pascha, échurent en partage à son fils; le gouverneur de Bosnie fut investi du titre de vizir en récompense de ses services; mais il mourut avant l'arrivée du diplôme, et sa dignité fut déversée sur la tête de son kiaya. Peu de temps après, Daltaban Moustafa-Pascha, exilé à Potschil, fut rappelé et nommé gouverneur de Bosnie, pour repousser les ennemis qui menaçaient Seraï, capitale de cette province. On envoya à son secours quatre mille fantassins et cinq cents cavaliers; quatre cents bourses d'or furent mises à sa disposition. Un mois après la bataille de Zenta, le prince Eugène, avec quatre mille chevaux, deux mille cinq cents fantassins, douze canons et deux mortiers, entreprit en Bosnie une incursion dont il a lui-même rendu compte (13 octobre 1697). Il se dirigea par Kotors sur le château-fort de Doboy, situé au confluent de la Bosna, de l'Ussovo et de la Sprestcha, s'en empara, ainsi que du château-fort de Maglaï (17 octobre), situé non loin de la Bosna. Il continua sa marche le long de la même rivière, passa par Scheptsche, Zranicza, Wisoki, et arriva devant Bosna-Seraï, qui, n'ayant aucune défense, fut livrée aux flammes avec ses cent vingt mosquées (24 octobre 1697). Les chrétiens vinrent en masse dans son camp demander des sauf-

conduits en déclarant vouloir abandonner la Bosnie et suivre l'armée impériale. Eugène ne demeura qu'un jour à Seraï, et, prenant le chemin d'Orahovitza, il s'engagea dans les étroits défilés qu'il avait déjà traversés, et dont la saison avancée rendait le passage plus dangereux encore. Il jeta une centaine de bombes dans le fort de Teschaïn, voisine de Maglaï; ces projectiles répandirent la terreur parmi les habitans, mais ne purent les déterminer à livrer les clefs de la place. Huit jours après, il rentra dans les murs d'Essek (1er novembre 1697).

Cependant l'armée ottomane était partie de Belgrade pour retourner à Andrinople (30 septembre 1697 — 14 rebioul-ewwel). Pendant cette marche, le chef de la chambre des comptes d'Anatolie, Mohammed, surnommé Koutschouk Muezintschelebi, qui, jouissant de la faveur du Sultan, avait encouru l'inimitié du grand-vizir par quelques extravagances, dans le temps où Amoudjazadé était kaïmakam, fut destitué et envoyé avec une escorte de tschaouschs à Constantinople. Le kaïmakam de Constantinople, l'ancien silihdar Hasan-Pascha, fut nommé gouverneur de Haleb; le vizir Ibrahim devint aga des janissaires; le conservateur des forêts (kourouagasi) de Philippopolis obtint la place de djebedji-baschi; les deux chambellans et le reïs-efendi furent remplacés. Cette dernière dignité fut rendue à Mohammed Rami, et son prédécesseur, le petit Mohammed, fut nommé chef de la première chambre des comptes. Le grand-vizir aurait aussi éloigné sans nul doute le commis-

saire préposé à la fourniture des viandes, Karabasch-Mohammed, si ce dernier n'eût été protégé par le moufti Feïzoullah, ancien précepteur du Sultan, dont l'influence avait en partie causé les désastres de la dernière campagne. Le grand-vizir, qui gouvernait alors, avait voulu en effet, après la prise de Titel, attaquer l'ennemi dans la plaine de Kobila, où l'armée ottomane occupait une bonne position. Feïzoullah s'y était opposé vivement, et avait sentencieusement déclaré que quiconque attaquerait l'ennemi, perdrait non seulement la couronne du martyre, mais encore irait droit en enfer. Grâce à la puissante intervention de Feïzoullah, Karabasch Mohammed, qui devait fournir à l'armée soixante mille moutons, non seulement se dispensa de les livrer en alléguant qu'il les avait perdus, mais il soutint même qu'il en avait livré trois cent mille à la cour, et qu'une partie de ces animaux s'était égarée; aussi parvint-il à en toucher le prix au grand détriment du trésor. Le délabrement des finances allait toujours croissant, et, pour y obvier, on établit un nouvel impôt sur le café. Jusqu'alors quarante mille sacs de café partaient chaque année de l'Yémen pour le port de Djidda; quinze mille étaient destinés pour l'Arabie et l'Égypte, et les vingt-cinq mille autres se vendaient dans les autres provinces de l'empire ottoman. Sous le règne de Souleïman II, l'acheteur musulman payait par okka de café un droit de huit aspres, et le chrétien un autre de dix aspres; mais, transportée à Andrinople, la même mesure était assujettie à un droit d'entrée de soixante

aspres, en sorte qu'elle revenait à trois piastres et demie aux habitans de cette ville. Pour répartir ces redevances avec quelque justice, sans néanmoins frustrer le trésor, on ajouta au droit de douane précité de huit ou dix aspres par okka, un nouvel impôt de cinq paras nommé *bidaati khawé*, c'est-à-dire nouveau droit sur le café, exigible de tous; et la Porte affecta des secrétaires et des intendans à cette perception. En outre, on préleva, pour les frais de la guerre, une somme de quarante-deux bourses sur les émolumens du kaïmakam, du defterdar, du djebedji-baschi, du bostandji-baschi, de l'inspecteur de la monnaie, des intendans des arsenaux, de l'écuyer et du juge du marché de Constantinople; on retint sur les revenus des fondations pieuses une somme de trente-sept bourses; enfin on arrêta que les cinquante bourses annuellement payées au grand-vizir sur le trésor d'Egypte, et les soixante reçues par les autres vizirs seraient versées cette année dans les caisses du trésor. Les biens de l'aga des janissaires, du vizir Baltadji Moustafa, mort à Zenta, donnèrent une somme de trois cent soixante-quinze bourses, et vingt-sept autres, provenant de la confiscation des biens du gouverneur du Diarbekr, Ibrahim-Pascha, prirent la même direction.

Les troubles de l'Irak-Arabi, où le scheïkh arabe Maani avait bravé la puissance des paschas gouverneurs de Bagdad et de Bassra, prirent alors une tournure sinon honorable, du moins avantageuse pour la Porte. Après la défaite de Djâfer, frère de Maani et en même temps son kiaya, à Houweïzé, et la dis-

persion de l'armée arabe, les scheïkhs et émirs de Bassra envoyèrent à Bagdad une députation à Hasan, nommé gouverneur par la Porte, pour l'engager à prendre possession de son gouvernement. Pour s'assurer de leur véritables intentions, le vizir Ali, gouverneur de Bagdad, dépêcha à Houweïzé l'aga des janissaires Derwisch, auquel les Arabes offrirent de remettre, comme un gage de leur fidélité, le château-fort de Kawarna. Quand cette nouvelle parvint à Bagdad, Hasan-Pascha enrôla trois cents soldats, et les dirigea sur la forteresse de Kawarna que le scheïkh arabe Sabihoghli lui remit sans la moindre difficulté. Dès lors les seïdes et les derwichs roufayis de Bassra envoyèrent une nouvelle députation à Hasan-Pascha pour l'inviter à venir occuper la ville avec un corps de mille hommes. Mais soit qu'Hasan-Pascha n'eût point assez d'argent pour lever cette milice, soit qu'Ali-Pascha ne voulût point y prêter la main, l'occasion fut perdue. Peu de jours après, on vit arriver le messager d'un khan de Perse, le gouverneur de Houweïzé, qui demanda au beglerbeg de Bagdad la permission d'occuper Bassra pour lui-même; autorisation que celui-ci paraît lui avoir donnée par écrit [1]. Le khan de Houweïzé marcha sur Bassra avec des forces imposantes, en chassa Maani et occupa la ville, ainsi que le fort de Kawarna. Les clefs de la forteresse et du château furent remises au Sultan après l'avènement du nouveau schah Houseïn,

[1] *Ghaliba Ali-Pascha tarazinden izni mouschir kaghiad werilmekden.* Raschid, I, f. 235. Defterdar, f. 347.

par l'ambassadeur Roustemkhan, comme un gage des intentions pacifiques de la Perse. L'envoyé persan fut logé à Andrinople, dans le seraï du Defterdar, voisin de la mosquée Sélimiyé, et reçu avec une bienveillance d'autant plus marquée qu'il apportait, outre les clefs de Bassra, de riches présens. Pour répondre à cette députation, le précédent reïs-efendi Mohammedbeg fut nommé ambassadeur en Perse, avec le rang de beglerbeg de Roumilie. Les présens qu'il offrit au schah consistaient en un panache de héron surmontant une aigrette garnie de pierres fines, un carquois doré et orné de perles, un arc égyptien, un paquet de flèches dorées, des raquettes étincelantes de pierres précieuses, deux montres entourées de diamans, une grande pendule en forme de bouclier, un chapelet de corail, sept fusils algériens, quatre pièces d'une riche étoffe fabriquée à Constantinople, quatre pièces d'étoffes européennes, douze autres pièces de même origine et plus riches encore, cinq pièces de mousseline rayée de Constantinople, douze châles, douze coussins d'Europe, trois écharpes, trois ceintures de Syrie et trois autres ceintures de Damas étincelantes de broderies en or.

En Égypte, les begs et les habitans du Kaire avaient chassé leur gouverneur Ismaïl-Pascha, homme libéral d'ailleurs, mais dont l'irascibilité avait soulevé ses administrés. Dans l'année même où il prit possession de son gouvernement, l'Egypte ayant été désolée par les fléaux réunis de la famine et de la peste, il avait rassemblé tous les pauvres de la capi-

tale, s'était chargé de pourvoir à l'entretien de mille d'entre eux, et avait confié le soin des autres aux begs et aux riches habitans. L'un d'eux paya de ses deniers les linceuls de tous ceux qui tombèrent victimes de la maladie; souvent, en un seul jour, cinq cents cadavres furent portés hors de la ville du Kaire. Quand la peste eut cessé, il se trouva que la sépulture de vingt-huit mille deux cent quarante pauvres avait coûté au pascha une somme de vingt-huit bourses. Bientôt il prit occasion de la circoncision de son fils pour répandre de nouveaux bienfaits sur les habitans du Kaire. Non seulement il refusa tous les présens qui lui furent offerts, mais encore il tint deux fois par jour table ouverte, et fit circoncire à ses frais deux mille trois cent trente-six enfans de pauvres habitans, leur fournit des vêtemens neufs, et les congédia en donnant à chacun d'eux un ducat. La dépense occasionée par l'achat des vêtemens s'éleva seule à onze mille huit cent quarante écus au lion. Il construisit un kœschk dans le seraï du Kaire, une salle d'audience et une médresé, où quatre personnes, attachées aux quatre rites orthodoxes de l'empire, instruisaient continuellement douze jeunes enfans en leur faisant lire la collection des traditions de Bokhora, et où il entretenait de plus quinze lecteurs du Koran. Les premiers reçevaient journellement huit aspres, les étudians cinq aspres, et chacun des lecteurs du Koran quatre aspres. Durant son administration, il donna à la ville du Kaire le spectacle de deux magnifiques feux d'artifice, la première fois en réjouissance de l'heureuse campagne de Bel-

grade, la seconde pour célébrer la naissance du prince Mahmoud. Ce fut sous lui que le juif Joseph, inspecteur des monnaies, fut assassiné, comme nous l'avons vu plus haut, et que les ducats eschrefis furent frappés au coin du Sultan. L'ordonnance qui fut rendue à ce sujet prescrivit pour le ducat le poids de vingt-deux karats et pour cent ducats l'emploi de cent quinze drachmes d'or. Cette innovation dans le système monétaire avait d'abord soulevé les esprits contre le gouverneur; néanmoins, les motifs de son expulsion tenaient à une raison moins grave. Un inspecteur de ses cuisines lui ayant représenté que l'escalier, qui conduisait des cuisines à la salle du diwan, était toujours encombré par les pauvres et les mendians, et que le passage des cuisiniers était entravé par la populace, le pascha le fit démolir. Cette circonstance donna naissance à divers bruits dans la ville. Le pascha, disait-on, avait ordonné la démolition de cet escalier, pour ne laisser qu'une seule issue à la salle du diwan, et pouvoir égorger en secret ceux qu'un khattischérif aurait condamnés à mort. Trompés par ce bruit, les habitans se révoltèrent contre le pascha, et lui donnèrent pour successeur le beg Moustafa; mais la Porte envoya au Kaire Ferari Houseïn-Pascha, gouverneur de Siwas, en même temps qu'elle investit Ismaïl-Pascha du gouvernement de Bagdad.

Durant l'hiver de 1697, le port de Constantinople, vers l'extrémité des Eaux-Douces, se couvrit d'une épaisse couche de glaces. Dans cette circonstance, les eaux jetèrent sur le rivage un énorme poisson large

de six aunes et d'une longueur proportionnée. On trouva dans son corps neuf espadons, et son foie suffit au chargement d'une barque entière. A Andrinople, l'hiver se passa dans l'attente d'une paix prochaine; néanmoins les préparatifs de la campagne se poursuivirent avec ardeur. Paget, qui avait acheté l'honneur de suivre cette médiation moyennant cinquante mille écus, et dont l'assurance était d'autant plus grande, qu'il n'ignorait pas la défense faite à l'ambassadeur français Châteauneuf d'offrir la même somme à la Porte, bien qu'il eût payé une somme équivalente pour faire attribuer au roi de France la protection du Saint-Sépulcre, gagna aussi à ses vues le khan des Tatares qui, à cette époque, était forcément le conseiller du Sultan, comme le furent plus tard les princes de Valachie et de Moldavie. Paget commença, dès les premiers jours qui suivirent son arrivée à Constantinople, par renouveler auprès de la Porte les propositions qu'il lui avait faites quatre années auparavant lors du grand-vizirat de Hadji Ali-Pascha de Merzifoun. Le grand-vizir Amoudjazadé Housseïn Kœprilü s'empressa d'assembler un grand conseil composé du khan des Tatares, du moufti, des deux kadiaskers, de l'aga des janissaires et du reïs-efendi (27 janvier). Quelques jours après, le Sultan fit remettre à Paget, chose inouïe jusqu'alors, une contre-proposition écrite de sa main et accompagnée d'une lettre du grand-vizir au roi d'Angleterre [1]. Il voulait

[1] Cette contre-proposition de la Porte est passée sous silence par Raschid, bien qu'il parle (I, f. 238) de la reprise des négociations relatives à la paix,

que les Impériaux abandonnassent la Transylvanie, et reconnussent pour frontière du Banat la Maros et la Theiss. De plus, il demandait que Peterwardein et Camieniec fussent rasés [1], et aussi l'évacuation d'Illok, de Posega et de tous les châteaux-forts situés dans l'empire ottoman au-delà de l'Unna. La Pôrte comprenait dans ses propositions la république de Venise, à contre-cœur toutefois et malgré elle. Mais le grand-vizir Kœprilü Houseïn, qui, durant l'administration de ses cousins Ahmed et Moustafa Kœprilü, avait assisté aux combats de Saint-Gotthardt et de Slankamen ; qui, pendant son gouvernement de Belgrade, avait pu se rendre compte de la supériorité des armes impériales, avait calculé que, dans le cours des quatorze campagnes dont la levée du siége de Vienne avait été suivie, les Autrichiens avaient remporté neuf victoires signalées à Vienne, à Parkany, à Hamzabeg, à Essek, à Mohacz, à Batucina, à Nissa, à Slankamen et à Zenta ; qu'ils s'étaient emparés des neuf forteresses de Raab, de Gran, d'Ofen, de Stuhlweissenbourg, de Kanischa, d'Essek, de Peterwardein, de Gross-

[1] Fundamentum pacis dd. 15 Redgeb 1109 (27 Jann. 1698). *Accipietur fundamentum pacis uti possidetis cum conditione ut Germaniæ milites ex Transylvaniæ fortalitiis exeant et fortalitiæ reddantur Transylvaniæ. Temesvari nunc fortalitium limites habeat Maurusium et Tibiscum Tittul maneat desolatum, terræ quæ ultra Savum parent arci Belgrad iterum pareant. Petrovardinum demoliatur, Illok et Posega et Brialt evacuentur, oppida et Palankæ bosnienses ultra lineam, cum sint in potestate Imperatoris, evacuentur. Camieniec demoliatur; Poloni ex Moldavia exeant et antiqui limites restituantur.* Ex interpretatione Alex. Maurocordati Interpretis Generalis fulgidæ Portæ.

wardein et de Lippa. Il était donc persuadé que, dans la prochaine campagne, ils reprendraient les villes de Lippa, de Beha, de Nissa, de Widin, de Fethislam et d'Orsova; qu'alors ils pourraient se porter de nouveau sur Dragoman, et reparaître à Scopi au-delà de l'Orbelus. Toutes ces raisons le déterminèrent à se montrer conciliant et à ne point repousser les propositions de paix faites par l'Autriche; mais il était bien moins disposé à conclure la paix avec Venise, qui, dans les dernières années de la guerre, semblait s'être endormie sur ses lauriers. Aussi, en attendant l'issue des négociations entamées, prit-il soin de compléter autant que possible les cadres de l'armée; cinquante mille cent dix fantassins et quarante-huit mille quatre cent trente-sept cavaliers furent passés en revue; et, après avoir fait partir pour la Mer-Noire une flotte composée de quarante-cinq voiles; armé l'escadrille du Danube forte de deux cents bâtimens de toutes grandeurs, envoyé une seconde flotte pour la Mer-Blanche (la Méditerranée) comptant trente-cinq voiles [VII], et installé Bozokli Moustafa-Pascha comme kaïmakam de l'étrier impérial, il quitta, le 31 mai 1698 (20 silhidjé 1109), Andrinople, où le Sultan avait établi sa résidence, ainsi que les seigneurs de sa cour.

Vers la même époque, Daltaban-Pascha manda de Bosnie qu'il avait livré aux flammes les faubourgs de Novi, repoussé une attaque dirigée par les Croates sur Galamotsch, mis à feu et à sang le district de Pioka, incendié quinze villages, occupé six forteresses et la redoute de Ghorab, et rapporté un riche butin de

plusieurs autres incursions. Le 10 du mois de juillet (1er moharrem 1110), et pendant que le grand-vizir campait encore à Sofia, le Sultan envoya, au reïs-efendi Rami et au drogman de la Porte Scarlatzadé Maurocordato, les pleins-pouvoirs nécessaires pour que l'on pût reprendre les négociations entamées avec l'Autriche. Ce dernier reçut en même temps le titre de conseiller intime que, depuis cette époque, tous les drogmans portèrent après lui. Le gouverneur de Siwas, le vizir Ismaïl, accusé de concussions, fut livré au bourreau dès son arrivée dans le camp, et sa tête roula dans la poussière devant l'étrier impérial. Au camp de Semendra, le khan des Tatares, Sélim-Ghiraï, rejoignit l'armée avec trente mille hommes. Un détachement de mille Tatares, envoyé pour explorer le pays jusqu'à Beckserek, où étaient dressées les tentes de l'armée ennemie, fit quatre cents prisonniers et un riche butin, et se jeta dans Temeswar, menacée par les armes impériales. Dans une escarmouche, le fils du palatin Esterhazy fut blessé et fait prisonnier. La guerre maritime n'était pas moins active. La flotte vénitienne, commandée par Dolfino, et la flotte ottomane, sous les ordres de Mezzomorto, s'étaient rencontrées à la hauteur du promontoire de Mytilène; les deux amiraux avaient perdu un nombre à peu près égal de navires et de matelots, et tous deux avaient mandé à leurs souverains qu'ils avaient remporté la victoire.

A Constantinople, l'incendie d'un moulin à poudre, construit depuis dix années seulement dans l'intérieur de la cité, non loin de la place Schehremini-

souki (de l'intendant de la ville), fit sauter trois cents quintaux de poudre, tua sept ouvriers et vingt-deux chevaux. Quatre cent vingt-cinq maisons s'écroulèrent; toutes les toitures, toutes les cheminées dans la direction d'Akseraï, et la mosquée du sultan Mohammed furent renversées, les fenêtres brisées et un grand nombre de personnes périrent sous les décombres. Cette catastrophe détermina le Sultan, sur la demande du grand-vizir, à construire le nouveau moulin à poudre dans les anciens jardins d'Iskender-tschelebi, defterdar de Souleïman le Grand, exécuté malgré son innocence; on l'y voit encore aujourd'hui. Quelque temps après, un nouvel incendie dévora à Belgrade cent cinquante magasins, contenant des approvisionnemens de farine, de blé, d'orge et de biscuits (9 novembre 1698 — 5 djemazioul-ewwel 1110). Le lendemain de ce désastre, le grand-vizir abandonna Belgrade. La douleur que le Sultan conçut au sujet de cet incendie, qui avait consumé la maison de l'Islamisme et celle de la guerre sainte, fut apaisée par une victoire de Kaplan-Ghiraï sur l'armée polonaise près de Camieniec et par la naissance du prince Mohammed.

Lorsque le secrétaire de Paget apporta à Vienne la lettre du grand-vizir et fit connaître la demande de médiation faite par la Porte au roi d'Angleterre, l'Empereur réunit le conseil des ministres pour délibérer sur la réponse qu'il convenait de faire à cette ouverture (24 avril 1698). Il fut notifié à la Porte qu'on était disposé à traiter de la paix, à condition que cha-

que partie garderait ce qu'elle possédait, et que la Russie serait comprise dans le traité. En conséquence, des instructions spéciales furent adressées au baron de Quarient et au comte Zedlnicky, ambassadeurs de Sa Majesté impériale à Moscou et à Varsovie. Les ministres des puissances médiatrices, l'Angleterre et la Hollande, accrédités auprès de la Porte, furent munis de pleins-pouvoirs par le cabinet de Vienne et autorisés à accepter les bases proposées. Maurocordato leur déclara, le 7 mai, que la Porte n'élevait aucune difficulté contre l'admission des Russes dans le traité projeté. Le roi de Pologne, de son côté, se montra peu satisfait des propositions de l'Empereur, d'après lesquelles Camieniec, clef du royaume de Pologne, demeurait au pouvoir des Ottomans. Cependant, dans sa lettre à l'Empereur et au comte Kinsky, il les remercia de la communication des offres de paix faites par la Porte. L'empereur devait, disait-il, prendre en considération les intérêts de la Pologne, et tâcher d'obtenir pour elle une indemnité convenable. En attendant qu'il pût se concerter avec les Russes, il promit d'envoyer un ambassadeur extraordinaire [1].

[1] Lettre du roi de Pologne au comte Kinsky, datée du 30 mai 1698 : « Vous pouvez croire que j'ai été surpris des lettres que m'a portées le C. Le- » gnaros, ayant appris par la vôtre que S. M. l'Empereur faisait difficulté » d'accorder le passage de mes troupes par la Silésie, et qu'elle voudrait » que celles de Hongrie fussent sorties auparavant de ce royaume. Je ne » comprends pas bien les sentimens qui font agir S. M. Elle connaît la droi- « ture de mes intentions. Vous m'en témoignez même la vérité, et néan- » moins on prétend avoir des raisons d'Etat et de guerre qui l'empêchent » de m'accorder simplement ma demande. *P. S.* Touchant le traité de paix

Le czar Pierre, en passant à Vienne, demanda à l'Empereur s'il voulait sérieusement faire sa paix avec les Ottomans; quand s'ouvriraient les négociations, et quelles seraient les clauses du traité. Il réclama en outre, comme allié de l'Empereur, la communication des propositions faites par le Sultan. L'Empereur répondit qu'il n'avait point désiré la paix; que l'Angleterre avait la première offert sa médiation, et que chacun des alliés garderait ce qu'il possédait actuellement. Mais Pierre demanda en outre que les Turcs lui cédassent la forteresse de Kertsch, et voulut, qu'en cas de résistance de la part de la Porte, l'Empereur insistât pour la conclusion d'une nouvelle alliance de trois ans contre les Ottomans. Il fut répondu qu'on s'efforcerait d'obtenir la forteresse de Kertsch, mais qu'on ne pouvait renouveler en ce moment l'alliance avant la réunion d'un congrès; on promit de lui communiquer tous les protocoles. Dans une entrevue avec le comte de Kinsky, Pierre lui ayant demandé « quelle puissance insistait pour la conclusion de la » paix? — L'empire romain, répondit le ministre » d'Autriche; l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, » enfin toute la chrétienté. — Gardez-vous d'ajouter » foi aux paroles des Hollandais et des Anglais, reprit » le Czar : ils n'ont en vue que les intérêts de leur » commerce, et ne songent nullement à ceux de leurs » alliés. » Venise opposa moins de résistance; l'am-

» qui va être négocié avec le Turc, il viendra un envoyé de la part de la » Pologne pour entendre les propositions, mais qui sera suivi d'un ministre » qui aura plein pouvoir de traiter et d'achever la négociation. »

bassadeur de la république accepta, comme base de la paix projetée, la possession définitive du territoire que chaque puissance occupait alors. Cette acceptation fut remise à l'Empereur par le comte Kinsky, qui avait été spécialement désigné à cet effet [1]. Le roi de Pologne, qui ne cessait de désapprouver la marche que suivait en cette circonstance la cour de Vienne, s'adressa au pape comme au père commun des chrétiens, au chef de la sainte ligne contre les ennemis de l'empire, et protecteur de la Pologne, invoquant les lois de l'équité et réclamant une égale répartition des avantages qui devaient résulter de la paix [2]. Ce ne fut que lorsque la déclaration, signée par les ambassadeurs d'Autriche et de Venise, fut arrivée au camp de Sofia [3], au moment où ils étaient disposés à entamer les négociations, que le reïs-efendi Rami et le drogman Maurocordato reçurent leurs pleins-pouvoirs et apposèrent leurs signatures à l'acte d'acceptation (23 juillet — 13 moharrem). Ces pleins pouvoirs leur avaient été conférés par le grand-vizir, qui les avait lui-même reçus des mains du Sultan [4]. Kinsky, en communi-

1 *Plenipotentia pro Comite Kinski.* 23 Junius 1698. *Ad subscribendam et sigillo suo muniendam declarationem cui et inclytæ Reipublicæ Venetæ in aula nostra legatus ad hunc actum speciali mandato constitutus chirographum apposuit, quoque dictis legatis mediatoriis datur potestas declarandi pro accepto et stabilito nostro et prædictæ Reipublicæ Venetæ nomine cum Turcis fundamentum universale pacti regula Uti possidetis, idemque pro fœderatis nostris.*

2 *Litteræ Regis Poloniæ ad Pontificem.* 1 Augustus 1698.

3 La déclaration du 23 juin 1698 est conservée dans les Archives.

4 Les pleins-pouvoirs conférés au grand-vizir par le Sultan et aux deux ambassadeurs par le grand-vizir, ainsi que la déclaration de ce dernier, ar-

quant à Paget l'accession de son maître et celle de la république vénitienne aux conditions stipulées lors de la reprise des négociations, ne lui laissa pas ignorer que jamais l'Empereur n'accueillerait le désir exprimé par la Porte d'obtenir que la Transylvanie revînt à une puissance tierce et non à l'Empereur, et lui déclara qu'il ne pouvait pas être question d'un armistice avec les Turcs, à cause de l'alliance de l'Autriche avec la Pologne et la Russie. Il ajouta que si ces deux puissances n'avaient point donné leur consentement à l'ouverture des négociations de paix, elle auraient dû continuer la guerre, sans l'aide de la cour impériale. Il proposa en même temps de choisir pour le lieu du congrès Vienne, où les Turcs avaient déjà conclu les traités de 1615 et de 1616; si toutefois, ajouta le comte, Vienne n'était pas agréée, on pourrait se réunir à Debreczin.

Le mois d'août fut rempli par les conférences des ministres autrichiens avec les ambassadeurs russes et polonais, dont les interprètes assistèrent à ces conférences. L'envoyé russe déclara, par la bouche de l'interprète impérial Styla, que le Czar tenait à la lettre du traité d'alliance de 1697, qui voulait qu'en cas de paix, les alliés fussent convenablement indemnisés des frais

rivèrent au camp de Sofia le 13 moharrem 1110 et se trouvent dans les Archives de Vienne : 1° *Interpretatio Mandati Imperialis proprio Imperatorio calamo exarati*; 2° *Interpretatio mandati Supremi Veziri pro declaranda Plenipotentia designatorum Extraordinar. Legatorum ad tractatum pacis*; 3° *Interpretatio mandati Plenipotentiariorum Ott. pro fundamento pacis instrumenti.*

de la guerre, et que, pendant la durée de l'alliance, aucune des puissances contractantes ne pût conclure séparément un traité avec les Ottomans [1]. La cour de Vienne répondit que l'Empereur était disposé à tenir ses promesses, qu'il s'occuperait des intérêts du Czar, et ne conclurait aucune alliance où la Russie ne serait pas comprise; il promit en outre d'obtenir en sa faveur les conditions qui servaient de base aux négociations des autres puissances [2]. Le Czar se concerta avec le roi de Pologne, Auguste; mais, comme ils se défiaient l'un de l'autre, leur conférence n'amena aucun résultat. Le roi de Pologne, qui avait promis d'envoyer au congrès un plénipotentiaire, évita encore de s'y faire représenter, et se plaignit, dans une nouvelle lettre adressée à l'Empereur, de ce que la position de son royaume ne pouvait être rendue pire qu'au moyen de son accession à la sainte-alliance. « L'Empereur, dit-il, » dans son empressement à accepter comme base de » la paix le maintien des possessions actuelles sans le » concours des Polonais et des Russes, dépouille ainsi » la Pologne de la forteresse de Camieniec; la pro- » priété de quelques bourgs en Moldavie ne saurait » compenser la perte des trois duchés de Kiow, de » Smolensk et de Czernikow, et les frais de la guerre, » évalués à deux cents millions; l'Empereur d'ailleurs

[1] *Ut in conclusione pacis quilibet Confœderatorum congruam sibi satisfactionem adipiscatur, ut durante hoc fœdere nullus inscio altero pacem concludat.*

[2] Kinsky, Kaunitz et Starhemberg étaient les membres désignés par l'Empereur pour les conférences russes; et pour les affaires avec les Turcs, il leur adjoignit encore Salm, Waldstein, Œttingen et Dietrichstein.

» ne sera jamais en parfaite sécurité tant que Camie-
» niec demeurera au pouvoir des Ottomans [1]. » Les représentations du roi furent prises en considération par le conseil des ministres autrichiens. « L'état de
» l'Europe, répondit-il, pacifiée par le traité de Rys-
» wick, conclu l'année précédente et sur les pres-
» santes sollicitations de l'Espagne, de l'Angleterre et
» des Etats-Généraux, nous invite à la paix. Nous ne
» pouvons espérer des conditions plus avantageuses
» que le maintien du *statu quo;* les lois ottomanes
» défendent d'ailleurs de restituer volontairement les
» villes et les villages où l'Islamisme a été professé.
» La république de Venise et la Pologne n'ont rien
» perdu dans la guerre; bien plus, elles ont reculé les
» limites de leur territoire; l'Empereur avait toujours
» poussé la guerre avec activité, la Pologne, au con-
» traire, avait déjà entamé quelques négociations avec
» le khan des Tatares dans le but de conclure un traité
» séparé : du reste, au point où en étaient les choses,
» Sa Majesté devait garder, même avec ses ennemis, la
» foi jurée, et ne pouvait rétrograder. »

Comme les Ottomans avaient refusé d'ouvrir le congrès à Vienne, à Debreczin et même à Slankamen, lieux proposés par la cour de Vienne, et qu'ils ne voulaient se réunir que sur un point situé en-deçà du Danube, l'Empereur leur assigna Carlowicz,

[1] Litteræ Regis Poloniæ 21 Aug. Leopol. ad Pontif. et ad Imperat. St. R. : *Posito enim tali fundamento ad tractatum futurum palam est, res ac rationes regni mei nunquam pejores fieri posse, quam ex sacro hoc fœdere.*

ville située sur la rive droite du fleuve, au-dessous de Peterwardein [1]. Le 1[er] septembre 1698, le comte Kinsky écrivit aux médiateurs Paget et Collier que les plénipotentiaires impériaux arriveraient à Carlowicz, vers le milieu du même mois. Les ambassadeurs de la cour de Vienne étaient Wolfgang, comte d'Œttingen, président du conseil de guerre de la cour, et le comte de Schlick, vaguemestre-général de l'armée : ils étaient accompagnés du colonel Marsigli, conseiller de légation et commissaire pour la délimitation des frontières, du conseiller de guerre Til, secrétaire de légation, chargé de la rédaction du protocole, et de l'interprète Talman [2]. L'envoyé de Venise était le chevalier Ruzzini [3], et celui de la Pologne, le comte Malachowski [4]; le czar de Russie était représenté par Procop Boganovitsch Wasnitzinow. Le chevalier Ruzzini demanda, immédiatement avant son départ de Vienne, qu'il fût enjoint aux plénipotentiaires autrichiens de se concerter avec lui, afin d'assurer,

[1] Raschid, I, f. 239, dit qu'on avait demandé d'ouvrir le congrès à Ofen, en Syrmie, ou dans le camp, et que la Porte avait déclaré ne vouloir envoyer des plénipotentiaires que sur ses propres frontières; mais c'est une erreur.

[2] Le décret rendu à ce sujet est daté du 3 septembre; les pleins pouvoirs, ainsi que les instructions des ambassadeurs, portent la date du 26 septembre (1698).

[3] *Plenipotentia pro Legato Veneto Equite Ruzzini dd.* 16 *Aug.* 1698. Dans les Archives de Vienne.

[4] Plenipotentia pol. dd. 5 Sept. 1698 : *Destinat verum ac legitimum Plenipotentiarum et magnum legatum Illust. et Magnificum Comitem Stanislaum in Moszozennicza Rakorai et Kojeskie Malachovsky, Palatinum Posnensem terræ Lucoviensis Castrensem.*

par les deux stipulations du traité, les intérêts de la religion, du commerce, et la sécurité des frontières. Les ministres de Vienne répondirent que la rédaction des articles du traité était entièrement confiée aux plénipotentiaires, que le *statu quo* serait la base de la paix, et qu'il vaudrait mieux s'occuper des intérêts commerciaux après la conclusion du traité. Les deux plénipotentiaires d'Autriche, ceux de Venise, de Pologne et de Russie, partirent de Vienne vers la fin de septembre et arrivèrent le 14 octobre 1698, les trois premiers à Fouttak, au-dessus de Peterwardein, et les deux derniers, qui, par un mal-entendu, étaient allés plus loin, à Peterwardein. Deux jours après, le secrétaire de la légation anglaise annonça l'arrivée des plénipotentiaires ottomans à Belgrade, et la publication d'une suspension d'armes dans le pays où le congrès allait s'ouvrir. En conséquence, le jour suivant, l'armistice fut publié à son de trompe à Peterwardein, sur la flotte du Danube et dans le camp de Kobila. En vertu de cette disposition, les généraux de l'Empereur durent s'abstenir de tout acte d'hostilité sur la Save et le Danube, dans les pays compris entre ces deux fleuves depuis Semlin jusqu'à Illok, et depuis Belgrade jusqu'à l'embouchure de la Bossut qui se jette dans la Save. Le même jour, les plénipotentiaires chrétiens passèrent la Save, et, comme les envoyés turcs devaient arriver trois jours après à Slankamen, tous se rendirent à Carlowicz, où les ambassadeurs de Pologne, de Venise et de Russie firent leur entrée le 23 octobre 1698, et ceux de la Porte un jour après,

La conclusion de la paix de Carlowicz entre les Turcs et l'Autriche, Venise, la Pologne et la Russie, dont les négociations furent si lentes, et qui se termina si glorieusement pour les chrétiens; cette paix, qui signala la décadence des Ottomans, qui marque une des périodes les plus mémorables de cette histoire, et qui plaça l'empire ottoman dans une situation nouvelle vis-à-vis de l'Europe, mérite par ces raisons d'être rapportée ici dans le plus grand détail. De même que, dans l'histoire d'une guerre, quelques batailles sont dignes de fixer l'attention spéciale, soit par le nombre des guerriers qui y ont pris part ou de ceux qui y ont succombé, soit par le courage des combattans, soit par le talent et le bonheur des généraux, soit par les succès plus ou moins grands qui en ont été le fruit; ainsi, dans l'histoire des traités, quelques-uns se font remarquer par le nombre des puissances négociatrices et celui de leurs représentans, par la gravité et l'importance des intérêts qui y sont débattus, par l'habileté et le bonheur des plénipotentiaires, par la grandeur et la durée des résultats qui y sont obtenus. La paix de Carlowicz est célèbre à tous ces titres; et, si elle n'est pas la plus glorieuse, elle n'est pas la plus ignominieuse qu'aient acceptée les Ottomans; car les traités de Passarowicz, de Kaïnardjé et d'Andrinople, sont plus désastreux encore. En revanche, la paix de Carlowicz fut plus avantageuse et plus glorieuse pour les chrétiens que les trois traités postérieurs que nous venons de citer, soit parce quelle mit fin à une guerre qui durait depuis seize ans, soit

parce qu'elle assura à l'Autriche la possession de la Transylvanie et de la Hongrie, conquises dans cette guerre, et à la république vénitienne celle de la Morée et de la Dalmatie, qui furent ainsi arrachées à la domination ottomane. Cette paix est encore mémorable, parce qu'elle fut la première au sujet de laquelle les Turcs reconnurent l'intervention et acceptèrent la médiation de deux puissances européennes, et enfin parce que ce fut pour la première fois qu'ils se trouvèrent réunis en congrès avec les plénipotentiaires de six Etats d'Europe. Jamais neuf ambassadeurs plénipotentiaires ne se trouvèrent réunis sur un seul point, à l'effet de rétablir la paix entre les chrétiens et les Ottomans; jamais tant d'intérêts divers ne furent débattus dans les mêmes conférences; jamais une paix conclue avec les Ottomans n'eut de plus heureux résultats pour la tranquillité des Etats européens et ceux de toute la chrétienté. Sous tous ces rapports, la plume de l'écrivain doit s'attacher à retracer fidèlement les négociations dont elle fut précédée.

Avant leur arrivée à Carlowicz, les ambassadeurs russes et polonais demandèrent aux plénipotentiaires autrichiens à être logés suivant le rang de leurs souverains. Il leur fut répondu que les ingénieurs n'avaient mission que de préparer des logemens pour l'ambassade impériale; que, du reste, chacun prendrait celui qui lui conviendrait; enfin que toutes les places étaient égales. L'envoyé russe, qui arriva le premier au camp de Carlowicz, s'établit à la droite

du quartier de l'ambassade impériale, et en chassa l'agent polonais qui avait choisi ce local pour l'ambassadeur de Pologne. Celui-ci s'en montra blessé au point de ne vouloir mettre pied à terre qu'après avoir reçu les excuses de l'ambassade russe. Les médiateurs ayant fait prier les ambassadeurs d'Autriche de camper plus en arrière, pour faciliter le plus possible aux plénipotentiaires turcs et à eux-mêmes l'approche de Carlowicz, le débat élevé par cet incident fut terminé par l'établissement d'un nouveau camp, dans lequel chaque côté du carré devait être occupé par l'ambassade de l'une des quatre puissances alliées; le centre était réservé au corps-de-garde. Au-delà de Carlowicz, les Ottomans avaient dressé leurs tentes. Dans l'espace intermédiaire des deux camps et sur la même ligne, au-dessous de Carlowicz, se trouvait la salle des conférences, aux deux côtés de laquelle étaient dressées les tentes des plénipotentiaires des puissances médiatrices, l'Angleterre et la Hollande. L'édifice où devaient avoir lieu les conférences était divisé en quatre appartemens, dont trois sur la même ligne; l'autre, adossé à celui du milieu, servait de cabinet de retraite aux médiateurs : les deux autres chambres à l'extrémité étaient affectées aux réunions des plénipotentiaires impériaux et ottomans, et situées chacune du côté de leur camp; la salle du milieu était réservée aux conférences. Quant au cérémonial, il fut décidé que le dernier venu recevrait la visite de ceux qui seraient arrivés les premiers; en conséquence, les ambassadeurs russes et polonais vinrent complimen-

ter les ambassadeurs impériaux arrivés après eux, et ceux-ci allèrent présenter leurs félicitations aux médiateurs qui étaient arrivés les derniers (27 octobre). Pendant ces visites et contre-visites, la garde se mit chaque fois sous les armes, musique en tête; mais les ambassadeurs impériaux seuls se virent présenter le drapeau déployé que le porte-étendard baissait et inclinait alternativement : en présence des médiateurs, il fut déployé, mais sans être baissé, et quant aux autres, on ne le leur présenta que plié. Les médiateurs commencèrent par envoyer aux négociateurs turcs et chrétiens leurs pleins pouvoirs ; ces derniers remirent ensuite les leurs propres. L'envoyé russe ne voulut leur confier les siens qu'après de longues instances de la part des Impériaux, car il déclara ne pouvoir accepter ni les bases du traité ni la médiation, s'il n'obtenait préalablement la cession de Kertsch. Les médiateurs récusèrent les pleins pouvoirs des ambassadeurs de Vienne, parce qu'il n'y était point fait mention des bases adoptées pour les négociations. On leur répondit avec raison qu'un acte authentique les avait assez clairement posées, mais que, si l'on tenait à cette mention, elle serait ajoutée au texte de leurs pouvoirs. Les Turcs élevèrent encore quelques difficultés sur la teneur des pouvoirs des Impériaux, qui parlaient « de la juste cause que Dieu avait pro» tégée par de brillantes victoires. » Enfin Maurocordato, ne se contentant plus du titre d'interprète, revendiqua celui d'ambassadeur plénipotentiaire et conseiller intime. Les chrétiens ayant satisfait à toutes

ces exigences, on rédigea un protocole qui bannissait tout cérémonial dans les entrevues à venir, et laissait aux plénipotentiaires une entière liberté de faire ou de ne pas faire de visites. On stipulait en outre que chacune des puissances négociatrices serait libre de conclure des traités séparés ou de se faire comprendre dans la paix générale, et de déposer ses pouvoirs entre les mains des médiateurs. Enfin on défendait à la suite des ambassadeurs de troubler en rien la parfaite tranquillité du camp.

Trois jours après l'échange des pouvoirs, les plénipotentiaires autrichiens, ceux des Vénitiens et des Polonais remirent leurs propositions aux médiateurs : ceux-ci communiquèrent ensuite aux ministres des parties belligérantes le réglement fixé d'un commun accord pour la tenue du congrès. Les plénipotentiaires turcs déposèrent, le 7 novembre, leur première proposition, dans laquelle, et malgré leur acceptation solennelle de l'*uti possidetis,* ils demandèrent de nouveau que la Transylvanie rentrât sous la suzeraineté de la Porte, avec un prince confirmé par elle et choisi par la nation. A cette prétention, que les plénipotentiaires impériaux déclarèrent inadmissible, en succéda une autre non moins incroyable : ils voulaient que ce pays restât à l'Empereur, à condition qu'il paierait une somme annuelle au Sultan. Les Ottomans, en présentant des demandes aussi exagérées et aussi contraires aux bases des négociations, s'appuyaient sur la clause contenue dans leur acceptation, et portant qu'on serait prêt à raser ou à abandonner quelques places

fortes, toutes les fois que la sûreté de la frontière exigerait cette mesure. Les Impériaux, en exprimant aux médiateurs leurs regrets au sujet de cette perte de temps, les prièrent de sonder les Turcs pour savoir s'ils pensaient sérieusement à faire la paix. L'ambassadeur russe demanda en même temps à traiter avec les Ottomans, sans l'intervention des médiateurs (11 novembre) qu'il refusa de reconnaître parce que ses instructions se taisaient à leur égard. L'ambassadeur anglais parvint à rassurer les plénipotentiaires impériaux en protestant de la sincérité des Turcs, et de sa ferme volonté d'offrir en temps utile, d'une main la paix, de l'autre la guerre, si les Turcs ne se désistaient pas de leurs demandes ridicules [1]. Les idées sur la meilleure manière de traiter avec les Turcs, que partagèrent les deux cabinets de Russie et d'Angleterre, et qu'avant l'ouverture du congrès de Carlowicz ces puissances s'étaient communiquées pour la première fois, afin de mettre promptement un terme aux lenteurs calculées de la Porte, ont trouvé leur justification depuis cette époque jusqu'à nos jours. Depuis la paix de Carlowicz, où la Russie débattit pour la première fois ses intérêts en plein congrès, elle n'a écouté que deux fois les propositions d'une

[1] *Ferners ist von der kœnigl. Gesandtschaft angefügt worden in discursu, dass man auf ein I. kays. M. schœdliche weise die Porten zu obligiren gar nit gesonnen sey, sondern gleich den Romern Certis temporibus in der Rechten den Frieden, undt in der linken den Krieg anbieten undt allein umb eine baldige Ausswœhlung eines oder des anderen bittete.* Protocoles de la paix de Carlowicz, dans les Archives de Vienne.

médiation officielle, et les derniers événemens ont suffisamment prouvé que tout délai accordé aux Turcs est du temps perdu, si l'on néglige de fixer un terme pour la durée des négociations, et si l'on cesse un instant de tenir l'épée hors du fourreau. Enfin, sur la déclaration formelle des plénipotentiaires ottomans, qu'à l'avenir ils n'insisteraient plus pour obtenir la cession de la Transylvanie, ni le présent en argent qu'ils avaient réclamé pour l'abandon de cette principauté, les ministres impériaux et russes se réunirent pour la première fois, le 13 novembre 1698, sous la présidence des ambassadeurs des puissances médiatrices. D'un côté étaient assis à une longue table carrée les plénipotentiaires autrichiens et russes, de l'autre côté ceux du Sultan. L'ambassadeur anglais se tenait à un des côtés étroits de la table et celui de Hollande occupait l'autre. Derrière le second plénipotentiaire impérial, se trouvait le siége du secrétaire de l'ambassade, et un autre siége avait été établi derrière l'ambassadeur anglais pour son secrétaire qui, avec celui de l'Autriche, rédigeait le protocole : car ni l'ambassadeur hollandais ni le plénipotentiaire turc ne s'occupaient de cette rédaction. Après les félicitations qui précédèrent l'ouverture du congrès et les assurances mutuelles qu'ils se donnèrent de débattre loyalement les intérêts de leurs cours respectives, les plénipotentiaires convinrent de commencer la discussion sur les bases arrêtées pour les négociations, de fixer d'abord, par approximation, les nouvelles frontières de chaque Etat en grand, et de renvoyer les détails de la délimitation

à la fin du congrès. Le comte Schlick commença par faire observer qu'il y avait deux sortes de limites : les limites tracées par la nature et les limites de pure convention ou artificielles : il proposa d'arrêter d'abord les premières. Maurocordato et lui, bien que plénipotentiaires de second ordre, portaient seuls la parole; les plénipotentiaires d'un rang plus élevé, le président du conseil de guerre de la cour, comte Œttingen, et le reïs-efendi Rami ne la prenaient presque jamais, et aucune de leurs rares observations ne mérite d'être consignée ici. Mais ce silence ne provenait d'aucun manque de talent ou de connaissances, car Rami, en sa qualité de reïs-efendi et plus tard de grand-vizir, se montra l'un des hommes politiques les plus érudits de l'empire ottoman, et le comte Œttingen se distingua dans la suite par l'intelligence avec laquelle il servit les intérêts de son souverain pendant son ambassade à Constantinople. Il est probable que le silence de ces deux hommes d'Etat n'eut pas non plus pour cause un défaut d'éloquence, car Rami s'est fait connaître par la pureté de son style, et sa *Collection d'écrits politiques* est considérée par les Ottomans comme un chef-d'œuvre de style oratoire. Il paraît d'un autre côté que, par une sage convention, Œttingen et Schlick, ainsi que Rami et Maurocordato, voulurent éviter toute répétition et toute perte de temps; en conséquence, le second plénipotentiaire prit seul la parole, tandis que le premier se chargeait de diriger la discussion.

Dans cette première conférence, on convint de

parcourir atténtivement sur la carte la ligne des frontières en commençant par la Transylvanie, de suivre les contours tracés par le Danube et la Save jusqu'à l'Unna, et d'arrêter, en traversant les cinq Etats baignés par ces trois fleuves, les trois limites qu'il s'agissait de fixer, savoir : celle de Transylvanie, du Banat, ou, pour mieux dire, le territoire de Temeswar et le territoire compris entre la Theiss et le Danube, la Syrmie et la Croatie. Cet examen de la frontière fut achevé dans les conférences des quatre premiers jours qui suivirent l'ouverture des négociations, c'est-à-dire du 13 au 16 novembre inclusivement. On rédigea quatre articles, dont le premier accordait à l'empereur la Transylvanie avec ses frontières naturelles depuis la Podolie jusqu'à la Valachie; le second donna au Sultan tout le territoire enclavé entre la Theiss et la Maros. Là, pour la première fois, on dut appliquer la déclaration faite lors de l'acceptation de *l'uti possidetis* relativement à la cession ou à la démolition de quelques villes et bourgs fortifiés. Il est vrai que les Turcs interprétèrent en leur faveur cette clause additionnelle; mais comme d'un côté les Impériaux tenaient occupés autant de lieux fortifiés dans le Banat que les Polonais en Moldavie et les Turcs de l'autre côté de l'Unna, il devint nécessaire de modifier la clause de *l'uti possidetis*, pour obtenir une sécurité parfaite et fixer une ligne de démarcation convenable entre les pays possédés par chacune des parties. Lorsque les plénipotentiaires turcs demandèrent l'évacuation et la démolition des fortifications de Lugos et Ka-

ransebes qui, partie intégrante du Banat, étaient occupées par une garnison autrichienne, Schlick fit observer qu'il ne pouvait en être question avant la fixation des nouvelles frontières. Mais Maurocordato insista pour que l'on traitât cette question sans désemparer, en soutenant que la délimitation et la possession étaient par leur nature inséparables. Paget objecta qu'il fallait distinguer trois choses : le lieu, la possession et la convenance. Cependant Maurocordato ayant démontré l'indivisibilité de ces trois questions, les plénipotentiaires impériaux, après quelques difficultés, consentirent à la démolition des places fortifiées situées dans le Banat, savoir : Karansebes, Lugos, Lippa, Csanad, Petit-Kanischa, Becsé et Becskerek. La proposition des plénipotentiaires impériaux, tendant à transformer en un désert une partie du territoire turc situé sur la Theiss, afin de mieux garantir la frontière, fut rejetée par les Ottomans comme contraire à la loi, qui, disaient-ils, leur ordonnait d'augmenter la population des provinces et non de la diminuer. A la suite d'une longue discussion sur l'usage commun des eaux et des moulins, et le droit de navigation sur la Theiss et la Maros, les Turcs furent admis à y participer. Jusqu'alors on n'avait fait qu'arrêter des limites naturelles, tracées par les montagnes de Transylvanie, la Theiss, la Maros et le Danube; mais en Syrmie, province occupée simultanément par les Impériaux et par les Ottomans, on eut le tort de tirer une ligne depuis le confluent de la Theiss et du Danube jusqu'à celui de la Bossut et de

la Save, en sorte que, dans cette direction, la seule marque de délimitation fut une ligne artificielle tracée au moyen de fossés et de pieux. A partir de sa réunion avec la Bossut, la Save formait de nouveau une limite naturelle qui subsistait sur toute la rive de l'Unna, et l'on convint que tous les châteaux situés en-deçà de cette rivière seraient évacués immédiatement par les Impériaux.

On était ainsi d'accord sur le point le plus important, la fixation des frontières, et on commençait à discuter les articles relatifs à l'échange des prisonniers, aux peines qu'il convenait d'infliger à ceux qui, par leurs excursions, troubleraient la sécurité des frontières, ainsi qu'aux brigands et aux rebelles; enfin, il restait à traiter les questions relatives à la fortification des places frontières, à la religion [VIII], au commerce, à la confirmation des anciennes capitulations, à la durée de la paix, aux frais des ambassades et au sort de Tœkœli; mais Maurocordato proposa de conférer d'abord avec les plénipotentiaires vénitiens, attendu que la république avait, la première entre les puissances belligérantes, adhéré aux préliminaires de la paix, et qu'après la délimitation tracée par les plénipotentiaires impériaux, il était naturel que les ministres turcs s'occupassent de régler les frontières des Etats vénitiens. Cette opinion ayant prévalu, la cinquième et la sixième conférence (17 et 18 novembre) furent consacrées à l'examen de cette dernière question. Ces conférences n'amenèrent aucun résultat; car les Turcs demandèrent la démolition de

Lepanto, l'évacuation des Dardanelles, de Morée et de Prevesa, et insistèrent sur ces différens points avec autant d'opiniâtreté que l'ambassadeur vénitien en mit à repousser leurs prétentions. La septième conférence des Ottomans, la première qu'ils eurent avec l'ambassadeur russe, n'eut pas plus de succès, Maurocordato ayant demandé l'évacuation et la démolition des forteresses d'Azof et la possession des îles à l'embouchure du Dniéper, et l'ambassadeur du Czar la cession de Kertsch (19 novembre). Dans la huitième conférence (21 novembre), les plénipotentiaires impériaux prirent avec chaleur le parti de Venise, dont les intérêts donnèrent lieu à des discussions animées. Comme on avait admis pour base de ce traité l'*uti possidetis*, la république voulut conserver avec la Morée tout l'isthme de Corinthe, jusqu'au-delà des montagnes de la terre ferme, tandis que la Porte n'entendait concéder que la Morée avec la partie de l'isthme [1] qui s'étend jusqu'à l'ancien mur d'Hexamilon. Maurocordato déclara le jour suivant que, si les Vénitiens n'étaient pas contens de cette limite, ils n'avaient qu'à couper l'isthme, travail qu'il prétendit pouvoir être terminé dans l'espace de trois mois [2]. Dans l'après-midi du même jour, eut lieu la première conférence avec les ministres polonais (22 novembre); elle fut aussi infructueuse que la précédente; car si la Pologne insistait pour conserver les villes et villages

[1] *Che si contenti* (Venezia) *colla testa e collo, e non domandi ancora la spalle.* Maurocord.

[2] *Che taglino l'istimo, non é opera di piu di tre mesi.*

qu'elle occupait en Moldavie, la Porte demandait l'évacuation de Camieniec. La seconde conférence, à laquelle prirent part les ministres russes, se termina par cette déclaration de l'ambassadeur, que, reconnaissant l'impossibilité de s'entendre, il allait offrir un armistice. Dans la conférence du 23 novembre, on convint de l'évacuation des châteaux forts situés en-deçà de l'Unna, et on ajouta à l'article récemment adopté de concert avec les plénipotentiaires impériaux une clause relative à la navigation de la Sàve et de l'Unna. La troisième conférence avec l'ambassadeur vénitien et la seconde avec celui de Pologne (24 novembre) n'amenèrent aucune solution. L'ambassadeur polonais ayant offert de restituer deux couvents sur cinq que son maître possédait en Moldavie, afin d'avoir toujours un pied dans ce pays, les négociateurs turcs rirent beaucoup de cette déclaration naïve [1]. Dans la septième conférence avec les plénipotentiaires impériaux, on arrêta les articles concernant la liberté de réparer les fortifications existantes, la cessation des incursions, l'abandon des rebelles, les commissions à nommer pour fixer le chiffre des indemnités à payer en cas de violation des frontières, les frais des ambassades, la durée de la paix pendant vingt-cinq ans, les commissions pour la délimitation des frontières et l'échange des ratifications [2]. Ainsi se trouva terminé dans sa partie essentielle le traité qui rétablit la paix entre l'Autriche et la Porte.

[1] *Per haver un piede in Moldavia del che i Turchi se ne risero.*
[2] Voyez les articles 7, 9, 11, 17, 20, 18 et 19.

Dans la quinzième conférence, celle du 29 novembre, les plénipotentiaires impériaux et turcs convinrent du rang que les ambassadeurs de leurs cours respectives occuperaient à l'avenir; car le dernier ambassadeur que la Porte avait envoyé pour ratifier la paix de Vasvár n'avait eu que celui de mouteferrika (fourrier de la cour), tandis que l'Empereur s'était fait représenter par le général comte de Leslie. Maurocordato prétendit que le titre de mouteferrika impliquait une position éminente, puisque la plupart de ces dignitaires étaient petits-fils de sultanes; mais il ne put en imposer à cet égard [1]. Quant à l'échange des prisonniers, on décida que tous ceux qui étaient actuellement au pouvoir de l'État seraient immédiatement mis en liberté, et que ceux qui, vendus comme esclaves, appartenaient à des particuliers seraient échangés contre une rançon équitable. Le comte Schlick parla, dans la conférence du lendemain (1er décembre), en faveur des Trinitaires, dont les nobles attributions consistaient surtout à racheter les esclaves, des Franciscains qui réclamaient la possession du Saint-Sépulcre et des Jésuites de l'île de Khios. Maurocordato, dans sa réponse, dit que la Porte ne connaissait ni les Trinitaires, ni les Franciscains, ni les Jésuites; cependant on arrêta quelques articles par lesquels le Sultan promit de protéger la religion chrétienne et ses desservans, d'après le contenu des anciennes capitulations, des khattischérifs et des fer-

[1] *Mutefericcabassa e un grado molto sublime, non mancano di dignità e di quella nobilità che hanno dalle Sultane.*

mans [1]. A l'égard du Saint-Sépulcre, Maurocordato insinua que cette faveur ne pouvait être demandée que par le prochain ambassadeur extraordinaire de l'Empereur. Mais on stipula dans un article séparé la liberté du commerce sur la base fixée par la dernière capitulation [2]. Enfin, le comte Schlick s'interposa en faveur des alliés de son maître; il parla d'abandonner la Morée aux Vénitiens, avec ses frontières actuelles, et de céder Azof et Camieniec à la Russie et à la Pologne. Cependant la troisième conférence (2 décembre) avec les ministres russes n'eut pas plus de succès que les deux précédentes; celle que les plénipotentiaires ottomans eurent, le jour suivant, avec l'ambassadeur polonais fut marquée par la cession de Camieniec. La dixième conférence des Impériaux (4 décembre) fut consacrée à la discussion des intérêts de leurs alliés, ainsi qu'une partie de celle qui eut lieu le 6 décembre, et à laquelle prit part le ministre polonais. Deux nouvelles conférences avec l'ambassadeur russe n'amenèrent aucune conclusion définitive. La cinquième conférence, à laquelle assista le ministre polonais, n'eut d'autre résultat que de constater et de rectifier la différence qui existait entre les textes latin et turc du traité projeté avec la Pologne. Enfin, le 18 décembre, l'ambassadeur russe fit insérer dans le protocole son offre d'un armistice de deux ans, afin que pendant ce temps la paix pût être conclue ailleurs, soit par la médiation des puissances mari-

[1] Article 13. — [2] Article 14.

times, soit par l'intervention du khan des Tatares. Les Ottomans voulurent envisager cette déclaration comme une convention personnelle et en dresser procès-verbal, mais l'ambassadeur russe insista pour que chaque acte fût dressé séparément, et qu'ensuite l'un fût vérifié par l'autre. Ainsi se trouva conclue, dans sa partie principale, la paix avec la Pologne et la Russie, si l'on peut appeler une paix la suspension d'armes convenue en attendant la reprise des négociations.

Il ne restait donc plus qu'à terminer la discussion relative aux intérêts de Venise. La onzième conférence avec les Impériaux n'amena aucun résultat; dans la douzième, quelques articles du traité reçurent de légères modifications et la rédaction fut complétée. La quatrième conférence avec les ministres vénitiens, la veille du 1er janvier 1699, fut aussi stérile que toutes les précédentes, les Turcs se refusant toujours à céder un pouce de terrain au-delà des murailles d'Hexamilon, dans l'isthme de Corinthe [1]. Dans la conférence du 1er janvier, le comte Schlick ouvrit la séance en parlant de Tœkœli, de sa femme et de ses partisans : il déclara que, vu la promesse antérieurement faite par les plénipotentiaires ottomans de tenir ce chef turbulent éloigné des frontières et de toute influence, l'Empereur renonçait à cette extradition, et consentait à rendre à la femme du rebelle la dot qu'elle lui avait

[1] *Non gia quelle montagne del Parnasso e Cacchikala, ma nemeno un palmo di terra di piu.* Prot., p. 135.

apportée, capital et intérêts compris; mais que ses partisans ne pouvaient dans aucun cas rentrer dans les États de l'Empire. On renvoya la discussion de cette affaire à une autre époque; car les Ottomans, mal disposés par le mauvais temps, voulaient absolument en finir. Marsigli partit en courrier pour Vienne, afin de soumettre à l'Empereur le protocole des conférences qui avaient eu lieu jusqu'alors. La conférence la plus longue et la plus opiniâtre fut celle dans laquelle les plénipotentiaires impériaux, conjointement avec ceux de Venise, traitèrent des intérêts de la république (4 janvier). Celle-ci persistait à vouloir conserver tout l'isthme qui unit la Morée à la Roumilie, et les Turcs refusaient de le céder avec non moins d'opiniâtreté. En vain les médiateurs et les ministres impériaux conseillèrent à l'ambassadeur vénitien de se désister : « Comment, s'écria Schlick, nous ne par» viendrons pas à nous entendre sur la possession de » deux montagnes, après être tombés d'accord sur » celle de pays entiers [1] ! » La conférence avait commencé à onze heures du matin : à une heure, les plénipotentiaires impériaux et turcs et les médiateurs se retirèrent dans leurs appartemens, afin de reprendre haleine. Un quart d'heure après, ils s'assemblèrent de nouveau, et Ruzzini céda enfin, non sans exprimer la crainte de payer de sa tête cet acte de condescendance. On s'empressa d'ajouter cet article au protocole. Une nouvelle discussion non moins vive s'en-

[1] *Non e dunque modo di spartire due monti doppo che habbiamo spartito Imperi!* Prot., p. 155.

gagea relativement à l'évacuation de la forteresse de Lepanto demandée par les Turcs. Ruzzini céda encore sur ce point, sous la condition expresse que les fortifications de cette ville ne seraient jamais relevées [1]. Les Turcs demandèrent en outre que le château des Dardanelles, sur la côte de Morée, fût rasé; mais, comme on ne put s'accorder sur ce point, on ajourna le congrès au 16 janvier. Dans cette conférence, les plénipotentiaires impériaux et turcs proposèrent de fixer un terme de quinze à seize jours pour la fin du congrès. Pressés par leurs cours et par la rigueur de l'hiver, ils signèrent conjointement un écrit par lequel ils s'engagaient à attendre encore seize jours, pendant lesquels la paix devrait être conclue avec Venise, soit par les plénipotentiaires intéressés, soit par les médiateurs; pour le cas où cette prévision ne serait pas réalisée, on convint d'accorder un armistice à la république pour qu'elle pût faire ensuite un traité séparé.

Les plénipotentiaires impériaux employèrent ce temps à arrêter la rédaction définitive des articles du traité, et à éclaircir quelques points restés indécis. Ils revinrent sur la question de savoir à qui appartiendrait le Saint-Sépulcre; mais les Ottomans soutinrent que, du moment où on ne s'en était occupé dans aucun des traités précédens, on devait encore passer cette question sous silence. On fixa ensuite le délai de rigueur pour l'échange des ratifications et on tomba

[1] *Questa evacuazione evacua i nostri stomachi, siamo a 6 ore di sera senza havere fatto collazione.* Prot., p. 167.

d'accord sur l'envoi d'une ambassade mutuelle. Deux jours après, Maurocordato proposa d'ajouter à l'article relatif à la Transylvanie un autre article concernant l'épouse de Tœkœli, Hélène Zriny, et l'autorisant à jouir où elle voudrait de la dot qui lui avait été assurée lors de la reddition de Munkacs [1] (15 janvier). Les plénipotentiaires impériaux, qui, plusieurs fois déjà, avaient élevé des réclamations contre la rédaction latine de Maurocordato, rayèrent de cet article additionnel qui leur déplaisait, les mots qui rappelaient la promesse impériale; en conséquence, on ne laissa subsister que cette partie de l'article qui assurait à Hélène la jouissance de sa dot et la liberté de rejoindre son mari [2]. De leur côté, les Ottomans se plaignirent de l'expression de rebelles employée dans le traité : cependant on la laissa subsister, et l'article additionnel, concernant Hélène Zriny, fut modifié en ces termes : « Qu'il plaise à Sa Majesté impériale de faire » droit aux prétentions d'Hélène Zriny; » on finit même par le supprimer entièrement (18 janvier).

[1] *Cum vero tempore deditionis arcis Muncaciensis a Cæs. M. diploma benigne concessum fuerit Helenæ Zrinyanæ, consorti quondam Francisci Rachoczy, circa bona prædicta dotalia atque alia, illud diploma iterum in illis, quæ ad eamdem Helenam spectant, clementer confirmatum juxta tum datam Cæsaream parolam executionis novum suum habebit robur, quodque antedicta Helena Zriniana alibi vigore præsentis sui matrimonii habitet, ne in culpam aut damnum vertatur.* Prot., p. 189.

[2] *Ut si quæ prætentiones circa jura dotalia in prædicto matrimonio illi superessent, iisdem omnino satisfiet, nec quod præsenti marito suo cohabitet et in posterum cohabitatura sit in culpam aut damnum ipsi vertatur.* Prot., p. 189.

Dans les trois conférences qui suivirent, on discuta de nouveau les intérêts de Venise sans la participation de Ruzzini, afin de hâter la conclusion du traité (22 au 23 janvier).

Les négociations eurent surtout pour objet la fixation de la nouvelle frontière de Dalmatie, le territoire à assigner à toutes les forteresses qui resteraient au pouvoir de la république, la liberté commune de naviguer dans les golfes d'Argos et de Corinthe, et les îles de l'Archipel qui devaient être laissées aux mains de ceux qui les occupaient avant la guerre. Les Turcs refusèrent de renoncer au tribut que Venise payait pour la possession de Zante; ils le réclamèrent comme une faible compensation à tous les priviléges dont jouirait la république. Cependant Ruzzini s'étant obstiné, les Ottomans cédèrent sur ce point. On arrêta encore le mode suivant lequel on traiterait de la paix, en ce qui concernait la république, à Vienne ou à Constantinople, si, avant le terme voulu, l'ambassadeur vénitien ne recevait pas de nouvelles instructions.

Les plénipotentiaires ottomans déclarèrent qu'ils étaient prêts à céder aux Vénitiens tout le territoire nécessaire pour établir une communication entre les forteresses qui resteraient au pouvoir de la république; seulement, ils stipulèrent que tout le pays situé au-delà de la Narenta, depuis Gabela ou Ciclut jusqu'à Castel-Nuovo resterait en leur possession, à cause de sa liaison avec Raguse, et avec d'autant plus de raison que la Porte s'y était maintenue en s'appuyant

sur la possession de Vidosca et celle d'autres châteaux. Ainsi fut terminé le traité avec Venise. Il est conçu en seize articles : l'article 2 stipule l'évacuation de Lepanto par les Vénitiens, et la démolition des châteaux des Dardanelles et du golfe de Corinthe; les articles 4 et 6 garantissent aux Ottomans la démolition des fortifications de Prevesa, et la possession incontestée des îles de l'Archipel, comme avant la guerre; l'article 7 affranchit la république du paiement d'un tribut pour la possession de l'île de Zante; l'article 8 lui assure, en Dalmatie, une ligne de frontières, depuis Knin jusqu'à Ciclut inclusivement, en passant par Verlico, Sign, Delovar, Zadvar et Vergorac; l'article 9 conserve au territoire ottoman ses points de jonction avec celui de Raguse; les articles 10 et 11 déterminent les limites du côté de Cattaro; les articles 12 et 13 reconnaissent aux puissances contractantes le droit mutuel de punir les perturbateurs des frontières et de réparer les fortifications; l'article 14 règle l'échange des prisonniers; et les articles 15 et 16 établissent l'armistice et la marche à suivre dans le cas où l'ambassadeur vénitien n'aurait pas encore reçu ses pouvoirs le jour de la signature du traité, et enfin la paix elle-même.

Deux jours avant la signature du traité, l'ambassadeur Russe signa l'armistice convenu (24 janvier[1]). Le 26 janvier 1699, à dix heures du matin, tous les plénipotentiaires et les médiateurs, à l'exception de l'am-

[1] Et non pas le 25, comme le dit Dumont par erreur. Prot., p. 202.

bassadeur Vénitien, se rendirent solennellement au lieu habituel des séances. Ceux de l'Empereur étaient précédés de cent cuirassiers en grande tenue et suivis de leurs voitures de gala et de leurs chevaux de main; les plénipotentiaires turcs étaient escortés par un corps de janissaires et de sipahis. Lorsqu'on fut arrivé à la salle des conférences, on donna lecture des traités conclus avec l'Autriche, la Pologne et Venise, mais on attendit pour la signature jusqu'à onze heures trois quarts, par déférence pour le reïs-efendi Rami, auquel ses calculs avaient appris que depuis long-temps il n'y avait pas eu une conjonction d'astres aussi heureuse que celle qui devait avoir lieu à cette heure du jour qui était un lundi [1]. On signa, montre en main, les trois minutes des traités; puis on ouvrit les quatre portes de la salle, afin que tout le monde pût se convaincre que la paix était définitivement conclue, et répandre au-dehors cette heureuse nouvelle. Aussitôt des courriers partirent pour Vienne, l'Angleterre, la Pologne et Venise, et les ambassadeurs se donnèrent mutuellement le baiser de paix [2]. Une triple salve d'artillerie, répétée par les canons de Peterwardein et de Belgrade, annonça aux peuples, fatigués d'une si longue guerre, que le moment était arrivé où ils allaient enfin jouir de quelque repos.

[1] *Pregando che si sottoscrivesse a hore undeci e tre quarti, essendo allora una congiuntione delli astri fortunatissima, qual in longo tempo non si rincortrarebbe tanta fortunata.* Prot., p. 203.

[2] *Si diedero gli ambassadori l'osculum pacis.* Prot., p. 203, et la *Relation détaillée.*

Pendant soixante douze jours [1], durée des négociations qui précédèrent la paix de Carlowicz, les plénipotentiaires des puissances belligérantes eurent trente-six conférences [2]. Si l'on met en regard les dispositions de ce traité avec les demandes qui furent discutées dans le congrès et les instructions qu'avaient reçues les ministres des diverses puissances, on reconnaîtra que l'Autriche, en invoquant le *statu quo,* s'interdit consciencieusement toute réclamation contraire à ces prémisses, et qu'elle sacrifia même dans cette pensée la sécurité de la nouvelle frontière qui lui était assignée en Syrmie et sur les rives de l'Unna, où elle rendit aux Turcs quelques châteaux-forts situés en-deçà de cette rivière. On voit également que toutes les propositions faites par l'Autriche et étrangères à la convention fondamentale du traité furent rejetées sans exception. De ce nombre furent les demandes qui eurent pour objet de comprendre Raguse dans une protection mutuelle, de remettre le Saint-Sépulcre aux Franciscains, de construire de nouvelles églises ou de réparer les anciennes, et la mise en liberté des prisonniers sans rançon. Lorsque, trois jours après l'échange du traité (29 janvier 1699), Œttingen demanda l'autorisation de construire une église à Pera pour le corps des interprètes, le reïs-efendi lui répondit que cette demande devait être transmise à la Porte par l'ambassadeur chargé d'apporter la ratification du traité. Le comte Schlick, sur la réponse de Paget qu'on

[1] Depuis le 17 novembre jusqu'au 26 janvier.

[2] Voyez Dumont, t. VII, et Raschid, I, f. 242-248.

pouvait faire de l'édifice où on avait tenu les conférences tout ce qu'on jugerait à propos, proposa de construire sur son emplacement une chapelle en souvenir du rétablissement de la paix après tant d'années d'une guerre acharnée [1].

Le traité de paix de Carlowicz est le premier où il ne soit plus question de présens honorifiques; car, bien que la somme envoyée annuellement par l'Empereur au Sultan, et désignée par la Porte sous la dénomination de tribut, et par le cabinet de Vienne sous celle de présens, eût cessé d'être payée dès la fin du siècle précédent, on avait cependant stipulé antérieurement, dans les traités de Sitvatorok et de Vasvár, la somme de deux cent mille florins une fois payée. La dernière tentative de la Porte pour être indemnisée par le paiement d'une rente annuelle de la perte de la Transylvanie et de Zante n'eut aucun succès, et sa demande fut rejetée par les plénipotentiaires impériaux au nom de l'Empereur et de Venise. Le traité signé au nom de la république, à condition que Venise y accéderait, fut confirmé par elle dans les trente jours convenus. Des trois puissances qui concoururent à la paix de Carlowicz, Venise, il est vrai, eut à supporter les plus grands sacrifices en abandonnant une partie de ses conquêtes; mais, en sa qualité d'Etat de second ordre et se trouvant engagée dans les intérêts des grandes puissances, elle dut se résigner et accepter la paix qu'on lui dictait, pour ne pas avoir

[1] *Ad perpetuam rei memoriam una capella, nella quali si preghi Iddio, con una iscrizione dentro non staria male.*

à soutenir seule une guerre continue contre l'empire ottoman. Elle restitua donc les villes conquises au nord du golfe de Corinthe et d'Egine et les fortifications de Lepanto, du château des Dardanelles sur la côte de Roumilie et de Prevesa, durent être démolies. Néanmoins la part qui lui resta fut encore assez belle. Elle conserva toute la Morée jusqu'à l'isthme de Corinthe, toute la Dalmatie, à l'exception d'une langue de terre qui réunit l'Etat de Raguse à l'empire ottoman. Ainsi, tout le pays compris entre la Kerka et la Narenta jusqu'aux montagnes qui séparent la Bosnie et l'Herzégovine de la Dalmatie, avec une suite non interrompue de sept forteresses [1] situées sur les frontières et aux pieds des montagnes, restèrent au pouvoir des Vénitiens. La possession de ces pays interdit aux habitans de la Bosnie et de l'Herzégovine la fréquentation des villes maritimes [2], la navigation des rivières dalmates [3], et les tint éloignés de la mer. Celle de Castel-Nuovo et de Cattaro, avec son golfe profond et sûr, compléta la défense de la Dalmatie, au sud de Raguse.

Comme ce traité avec Venise n'avait été conclu que par les négociateurs impériaux et les médiateurs, tout ce qui n'avait pas un rapport direct avec la possession de territoire et la fixation des frontières n'avait

[1] 1o Kruppa, 2o Knin, 3o Verlica, 4o Sign, 5o Duare, 6o Citluk, 7o Gabella.

[2] 1o Zara, 2o Urana, 3o Sebenico, 4o Tran, 5o Spalatro, 6o Almissa, 7o Macarsca.

[3] 1o Birbischiza, 2o Kerke, 3o Salona, 4o Cettina, 5o Norin, 6o Narenta, 7o Trebizoun.

été le sujet d'aucune discussion. Il en fut de même à l'égard de la Pologne, qui ne pût faire prévaloir à beaucoup près les prétentions qu'elle avait manifestées, dix années auparavant, au congrès de Vienne. Elle rentra à la vérité dans la possession de Camieniec, et la Porte renonça volontairement à celle de la Podolie et de l'Ukraine; il n'était plus question pour elle de l'humiliante sujétion de payer un tribut au khan des Tatares; mais on ne parlait pas non plus de l'indemnité qu'elle avait demandée au congrès de Vienne pour les frais de la guerre, ni de la restitution du Saint-Sépulcre aux Latins et des faveurs particulières à accorder aux catholiques, sous la protection de la Pologne. Enfin, l'article qui fixait la durée de la paix à vingt-cinq ans, ne se trouvait que dans la minute du traité qui concernait l'empire et non dans celles relatives à la Pologne et à Venise. Quant à la Russie, elle n'avait conclu qu'un armistice de deux ans.

La paix de Carlowicz, considérée sous un point de vue plus élevé que celui d'une pure acquisition territoriale, est une des plus mémorables que les puissances chrétiennes aient jamais conclues avec l'empire ottoman. D'un côté, elle mit fin à l'obligation humiliante où se trouvait l'empereur d'Allemagne de payer annuellement des sommes considérables à la Porte, au tribut de Transylvanie, à la rente servie par Venise pour la possession de l'île de Zante, au tribut que payait la Pologne au khan des Tatares; d'un autre côté, la Porte y reconnut pour la première fois, sous la forme de médiation, le principe du droit d'inter-

vention des puissances européennes dans un intérêt commun. A l'époque où, sous le règne de Souleïman le Législateur, la puissance ottomane avait atteint son apogée, Vienne avait failli succomber sous ses attaques; mais la délivrance de la capitale des Césars n'avait pu empêcher que la Hongrie et la Transylvanie ne gémissent pendant cent soixante-dix ans sous le joug du khalife de Constantinople. Les forces immenses dont il disposait avaient paru une seconde fois sous les murs de Vienne; mais, vaincues cette fois, elles s'étaient brisées dans la lutte qu'elles soutenaient à la fois en Hongrie et en Transylvanie, en Podolie et en Ukraine, en Dalmatie et en Morée. Enfin, la paix de Carlowicz affranchit l'Europe de la terreur qu'inspiraient les armes turques, et refoula les hordes ottomanes en Pologne et en Hongrie, au-delà du Dniester, de la Save et de l'Unna. Cette paix atteste hautement la décadence de la puissance turque, qui, retardée dans le cours de la précédente période par les mesures sanguinaires de Mourad IV, et dans celle dont nous terminons l'histoire par l'inflexible activité du vieux Kœprilü, ne put plus être arrêtée ni par la sage politique des grands-vizirs de la famille Kœprilü, ni dérobée à la connaissance de tous par la multitude de troupes indisciplinées derrière laquelle se cachait l'empire agonisant.

Un siècle s'était écoulé, lorsque le vertueux Kœprilü adoucit par de sages institutions, connues sous le nom de *Nizami djedid* (institutions nouvelles), l'horrible oppression dans laquelle gémissait la Hon-

grie sous les despotes turcs. Un autre siècle s'écoula avant que, sous le règne de Sélim III, ces institutions fussent remises en lumière et étendissent leur bienfaisante protection sur tous les rayas. Si l'exemple de l'humanité dont le sage Kœprilü avait fait preuve envers les chrétiens, sujets de la Porte, eût été suivi par les grands-vizirs ses successeurs, et si l'on eût mis à exécution ses nouvelles mesures, dont le but était de substituer le droit et la raison à la force et au caprice et de ramener l'ordre et l'économie dans l'administration, la douceur ou la force eussent facilement triomphé de la dernière insurrection des Grecs. L'injustice et la tyrannie en ont fait une révolution.

Sous l'influence des idées émises dans le *Nizami djedid* et du contact des puissances chrétiennes, l'empire ottoman, depuis le traité de Carlowicz, a tendu continuellement à se rapprocher de l'Europe; dans la période de cette histoire que nous allons parcourir, on remarquera plus d'une fois l'influence de la politique européenne sur le diwan de Constantinople, influence qui n'a cessé de s'accroître jusqu'à ce jour.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

# NOTES

ET

# ÉCLAIRCISSEMENS.

# NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS
## DU DOUZIÈME VOLUME.

—

## LIVRE LVII.

### I. — Page 2.

Un des ouvrages les moins fidèles qui aient été écrits sur l'histoire ottomane est celui de Geropoldi, *Bilancia Historico politica del Impero Ottomano*, Venezia 1686. C'est un mélange d'événemens vrais pris dans l'histoire primitive des Ottomans et de mensonges sur l'histoire postérieure de ce peuple ; il ne vaut guère mieux que l'ouvrage de Happel, intitulé : *Ungarischer Kriegsroman* (*Roman sur les guerres de Hongrie*). Comme l'ouvrage de Geropoldi a été considéré en Italie, et même par Meussel, comme une excellente source historique, il est de notre devoir de détromper le lecteur.

### II. — Page 2.

Geropoldi bâtit tout un roman sur les noces de Kara Moustafa avec une fille adoptive du grand-vizir, Faisé Cadum (le nom et la personne sont de pure invention), puis il désigne un certain Dsiambeth Gercio (Djanibek-Ghiraï) comme le fils aîné du khan de Crimée, Mohammed-Ghiraï. Mais le khan s'appelait Sélim-Ghiraï, et il n'existe aucune trace de ce Djanibek. Il fait mourir ensuite la femme de

Kara Moustafa, et le marie avec une Valaque immédiatement après son avènement au grand-vizirat : chose impossible, car, en sa qualité de gendre du Sultan, il devait même répudier ses autres femmes et ne pouvait contracter de nouveaux liens; enfin, il parle d'un vizir du nom de Moustafa Kara Fiz Kam, etc., etc.

## III. — Page 25.

« Puncta Prætensionum. 1° Dislimitatio Podoliæ et Ukrainæ, » Podoliæ quidem a conterminis Palatinatibus Russiæ et » Volhiniæ. 2° Terra Sancta, Sepulchrum Domini, etc., ut » restituatur Patribus Sancti Francisci, dictis Franchis, ita » ut antea erat. 3° Ecclesia B. M. V. in Galata restituantur » Patribus primo ibidem existentibus, una cum Ecclesia » Constantinopoli S. Nicolai pro Armenis Leopoliensibus, » pro iisdem in Cameneco duæ Ecclesiæ, item una in Pro- » vadia, una in Bar, et altera in Megiwosch. 4° Liberum » exercitium fidei pro habitantibus in Podolia. 5° Duæ Ec- » clesiæ pro patribus Jesuitis, prima in Bar, et secunda in » Cameneco, cum dotibus imperturbatis. 6° Ut princeps » Moldaviæ restituat Ecclesiam Catholicam in Jassi Patribus » Jesuitis. 7° Ut Princeps Moldaviæ, quam Transylvaniæ » Princeps una cum Passa Silistriensi et cæteris impediant » omnes incursiones in damna Regni Poloniæ. 8° Et si hosti- » litas immineret ex Ungaria aut Transylvania, ut Passa Bu- » densis coerceat transgressores. 9° Passæ non fiant plures » quam Camenecensis. 10° Si daretur occasio transitus exer- » cituum, vel Tartarorum, vel Cosacorum, vel Ungarorum » contra quemquem inimicum per provincias et bona Regni » Poloniæ, ut impediantur et divertantur per aliampartem » 11° Passa Camenecensis et Præfecti confinium terræ debent » securitatem regni Poloniæ custodire. 12° Latrones in quali » parte inveniuntur, ibi puniendi sunt. 13° Libera defluc- » tatio per fluvium Tyram non impediatur. 14° Naves Geda-

» nenses captæ a Barbaris in Baltico, ut restituantur, et
» litteræ ad Præfectos litorum dentur, ut liberam navigatio-
» nem etiam habeant in mari Mediterraneo. 15° Mercatores
» Poloni sint liberi ab annua contributione, tributo aut
» Charaz, et justitia administretur illis ex syngraphis non
» testimoniis aliorum, et post mortem demortuorum bona
» redeant ad Successores. 16° Ad Nemiroviam et Calnik
» nullum prætendant interesse Cosaci. 17° Kimelinski titu-
» lum Principis Sarmatiæ relinquat, et titulo Patris sui con-
» tentetur. 18° Scepusium maneat in omni securitate, et
» Transylvaniæ Princeps cum Passa Budensi custodiat tan-
» quam suum. 19° Palatinus Russiæ, Vicegeneralis exerci-
» tuum Poloniæ, commendatur singulari gratiæ fulgidissimæ
» Portæ. 20° Seniowski, Mareschallus Curiæ Regni, com-
» mendatur pariter clementiæ fulgidissimæ Portæ. 21° Ko-
» niezpolski Generalis, castrorum metator, pariter commen-
» datur clementiæ, ut bona in Podolia, sicut et Seniowski
» bona sua in Ukraina possidere possit. 22° Juxta pacta sub
» Buczacz Nobiles ut possint manere in Podolia. 23° Prin-
» ceps Transylvaniæ debitum Principissæ Racoczinæ persol-
» vere faciat Regi nostro. 24° Dominus Hoczimirski, Domi-
» nus Labenta, Spendowski Interpres commendantur fulgi-
» dissimæ Portæ. 25° Dominus Potozki filius Castellani
» Camenecensis commendatur cum suis bonis fulgidissimæ
» Portæ. 26° Haghievich commendatur justitiæ fulgidissimæ
» Portæ, ut cum suis debitoribus tandem finem faciat.
» 27° Negotium Generosi Balaban cum Orsachi Moldaviæ
» Princeps ex æquo judicet, et finem littibus faciat etc.
» 28° Ut concedatur Tartarorum succursus, et ut magnus
» Chanus restituere faciat Polonis ablata a Moscis. »

## IV. — Page 25.

D'après Cantemir, IV, p. 34, l'armée ottomane était composée de huit mille Turcs, de trente mille Tatares et de

quatre mille Cosaques; d'après Geropoldi, sa force, sans compter les Tatares, aurait été de cent soixante-deux mille hommes. Dans cette notice, ce dernier parle d'un pascha de la Mecque! Raschid, I, f. 88, cite les sandjaks qui prirent part à cette campagne, mais sans donner le chiffre de leur contingent; savoir : ceux de Sokol (et non Solkol), Tirhala, Iskenderiyé (Scutari), Awlona, Okhri, Yanina, Ilbessan; le beglerbeg de Siwas; celui d'Adana, avec les sandjaks de Brousa, d'Amassia, Tschorum, Malatia, Karss, Meràsch, Bozouk; le gouverneur du Diarbekr Kaplan-Pascha, et les sandjaks de Temeswar, Salonik et Güstendil.

### V. — Page 29.

Deux de ces lettres se trouvent dans l'*Inscha* du reïs-efendi Mohammed; l'une (n° 114), est du reïs-efendi Ahmed; l'autre (n° 115), est de l'auteur de l'*Inscha*. On y remarque plusieurs passages du Koran que l'on appliqua aux Russes : *Yerid uné in yatfou nourallahé bi efwahihim wé yetallahou illa innéyetemmé nourihi wé laou kerhel-kafirouné*, IX, 32; c'est-à-dire : « Ils veulent éteindre avec leur bouche la lu-» mière de Dieu; mais Dieu sait la rallumer, malgré les » infidèles. » — *Wé Kazezé fi Kouloubihim erraabou yakhrebouné bouyoutihim*, LIX, 2; c'est-à-dire : « Leurs cœurs » furent saisis d'effroi, au point qu'ils détruisirent leurs » maisons, etc., etc. »

### VI. — Page 29.

On trouve dans Geropoldi, pag. 179, une convention arrêtée le 22 septembre 1678, entre le grand-vizir et Pietro Novecellovik Athaman e Voivoda del paese di Usuko (le Dnieper). Elle peut être vraie, mais dans l'incertitude on ne put y ajouter aucune foi. Que dire de ces titres : « Let-» tera di Cara Mustafa alla Sultana Madre *Julbea!* sigillo dei » regni, tesoro delle nazioni, gemma di Musulmani e spet-

» tabile annello della mano sinistra di Dio! » La date 8 redjeb, 26 luglio (au lieu de 26 août), n'est pas plus exacte que ce qu'il dit de la marche rétrograde de l'armée : « Doppò » haver pernottato in Eukielek (?), Fislik (?), Usuko (?), Is- » prink (?), Julbech (?), Kopusta (?), Zimiumdnoko (?), Ka- » dizei (?), e Soriks (?); » les deux dernières paraissent être Ladyzyn et Soroko. « Uscito della Moldavia allogiò in Soakzi » (*Isakdji*), Kavinhebad (*Karinabad*), Zombluhi (*Tschom-* » *lek*) et Adoranopoli ; » plus loin, il parle d'un prétendu poëme turc, adressé par l'émir Ali à Kara Moustafa, qui commence ainsi : « De nostri tempi o valoroso Alcide! » Les autres lettres, telles que celles de Kara Moustafa (pag. 189), n'ont pas plus d'authenticité, témoin celle qui commence ainsi : « Ai gentili uomini della stirpe Geraia Vicaria dei » Krimei! » et qui finit par cette phrase : « La Sultana madre » scaciatrice dei gravi travagli il cui nome va dritto alle stelle » come il Cipresso! e distende su la polvere i brutti inimici » della vera fede, conserverà ancora ella il desiderio del tuo » ingrandimento! » A la page 216, on trouve : « Investitura » de Jacub Achmet Uglu, » signé par le reïs-efendi Hasan, qui s'appelait Ahmed. « Concordanza tra Jacup (p. 218) » primo di Sciaban 1090 il giorno 6 di Ajosto 1679. » Mais le 1er schâban 1090 correspond au 7 septembre 1679. Malgré tant d'erreurs, aucune relation connue de la prise de Cehryn ne contient un journal du siége aussi détaillé, et ne donne les noms des officiers russes. Ces derniers ne sont pas moins estropiés que les noms turcs.

## VII. — Page 30.

*Litteræ a Rege Poloniæ ad Oratorem suum qui est in Porta Ottomanica.*

« Fideli nobis dilecto ect. Cosacus nomine Hubar missus » a Chmilinski venit hoc decimo tertio Julii cum litteris ves- » tris in Isakze supra Danubium scriptis, iste Cosacus ut ipse

» asserit, non est suus consanguineus, sicut mihi scripsit
» Chmilinski, nec fuit cum illo in civitate Malborg, est iste
» Cosacus ex Berzzada, bene notus, apud quem habita-
» bat Dominus Ductor Curruum sub Residentia nostra in
» Brazlaf, et inde est notus in nostra regione. Titulus extra
» a Chmilinski, in litteris quas ad nos scripsit satis compe-
» tens, si autem subscripsit se Principem Russiæ, vel non,
» ominari non potuimus ob sigillatas litteras. Recepit has
» litteras Præfectus stabulæ Regni ab illo privatim in quibus
» invenimus talem subscriptionem, qualem interpretatam
» mittimus copiam et originale earum, ut ostendatis Illu-
» strissimo Vizirio, quale est verbum Turcicum, et quo-
» modo illi fidem dare, quoniam Chmilinski nihil facit pro-
» pria voluntate, sed tantum quod illi mandatur. In quan-
» tum vero hæ litteræ si non pervenissent ad vos in exercitu
» Turcico, velitis hominem mittere ad Visirium cum Origi-
» nali Ruthenico harum litterarum, etiam sub ipsam civita-
» tem Ceherin, expediet missum ad nos Cosacum aliquis ex
» Cancellariis Regni vel ducibus admonendo, ut hunc titu-
» lum Chmilinski relinquat, et quando Porta a nobis tam
» strictam tractatus vult observantiam, ita faciat ut suum
» etiam verbum Musulmanicum teneat, quod maioris voloris
» deberet esse in illorum regione, ut illi ipsi asserunt, quam
» omnia scripta et sigilla.

» De Giergeh (id est Inteprete) notum est nobis, quod
» rediens sit in Jacsi, quem citissime expectamus, et melio-
» rem de omnibus, singulariter de reditu quam citissime
» vestro, informationem, cui interim bonam salutem a Deo
» optamus. Datum in Javoruf die 13 Julii 1678.

» Joannes Rex, etc.

» P. S. Hoc etiam sinceritas vestra non prætermittat exa-
» gerare et serio expostulare hoc, quod Chmilinski subscri-
» bat se esse amicum nostrum, quod nullus ex Vaivodis
» Moldaviæ et Valachiæ sibi usurpat.

» P. S. Ex litteris interpretatis ad Vice Cancellarium Re- » gni plus legimus, quam ex his, quas ad nos Chmilinski » scripsit, in his enim totam Ucrainam usque ad ipsas Zariæ » Bialo Cerkiefski usurpat, incumbuit interim maneri et » dexteritatis Vestræ repræsentare. Excellentissimo Vizirio, » quod inde facile rumperetur pax, si tam prope sub hoc » fortalitio maneret, velit itaque quam efficacissime in hoc » puncto cum Excellentissimo Vizirio agere, ut Bialo Cer- » cof cum omnibus attinentiis suis nobis et Reipublicæ rema- » neat (Seperatim in parvo papyro invento in littera Regis ut » sequitur).

» Pax inter Galliam, Hollandiam et Hispaniam facta; cum » Cæsare his diebus fiet.

» 13. Julii, hoc momento ex Posta Cracoviensi notitiam » habemus, quod et Cæsar pacem hanc acceptet, sed et » Princeps Lotharingius pro Nansi contentus civitate Thu, » quæ quondam Episcopatus fuit.

» Illustrissime et Exeellentissime Domine etc.

» Palatinus Culmensis.

» Utcunque Excellentissima Vestra conclusit hunc trac- » tatum, suscipit illum Serenissimus, et ut nulla occasio ex » parte nostra sit contra capitulationem, hoc tantum consi- » deratione dignum, Chmilinski ultra mandata fulgidissimæ » Portæ usurpet sibi titulum Principis Russiæ et Ukraniæ et » tam arroganter scribit ad Serenissimum Regem nostrum, » plus sibi adscribens quam illius ferat conditio, quasi nesci- » ret quæ authoritas deberetur Maiestatibus, quoniam vero » prohibuit illi hoc Porta, et nos verbo Musulmanico assi- » curavit, ille vero aliter facit. Postquam intellexi ex litteris » Excellentissimæ Suæ, quod Porta vult Authenticum scrip- » tum Chmilinski ad probationem tituli in quo scribit, se » esse Principem Russiæ, mitto authenticas illius litteras » quibus apertissime Excellentissima Sua deducet, quod » sibi tantum arogat. Recepi etiam litteras a Domino Resi-

» dente, qui apud Supremum Vizirium ab Excellentissima » Sua relictus, in quibus scribit quod subditi de oppido » Nimirof deponunt querelam, quod ex hoc oppido per vim » accipiantur. Hoc prout non fuit in intentione mea, ita » nolo ut in hoc vel minimum hominibus fiat præjudicium, » etiamsi hoc non aggravaret, quoniam a Turcis permissum, » ut ante evacuationem fortalitium ex oppidis istis exeant; » liberum hominibus transire in nostram regionem, sed ego » ad hoc non cogo, dedi tantum arbitrio, qui vult exire » exeat, et qui vult manere maneat, in quibus omnibus ut » Eccellentissima Sua incepit, ita ad finem velit integrum » perficere negotium, interim me commendo gratiæ.

» Excellentissimæ Suæ

Frater et Servus

» *Demetrius Princeps Visnovezki.* »

In Zalosce 16 Julii 1678.

*Copia litterarum a Chmilinski ad Regem Poloniæ ex exercitu Turcico sub Bender* 15 *Junii* 1678.

« Serenissime et Potentissime Rex Poloniæ, etc. Serenissi» mam Majestatem Vestram salutamus, diuturnum Domi» num in Regno Poloniæ precamur, ex mandato Serenis» simi et Invictissimi Cæsaris Turcici Domini mei Clemen» tissimi et totius fulgidissimæ Portæ Ottomanicæ ad Sere» nissimam Majestatem Vestram hoc scriptum nostrum » mittimus, cum submissione amicitiæ nostræ per Dominum » Capitaneum Braslowski Hubar petens, ut Maiestas Vestra » his punctis, quæ ex Voluntate Dei sub Zorauno statuta » inter Serenissimum Cæsarem Turcicum et Maiestatem » Vestram satisfacere velit, cum hoc ad Maiestatem Vestram » mittimus volentes, non corruptibilem pacem et horum » sanctissimorum pactorum conservationem, sine majoris » Sanguinis refusione, hoc est Nimirof et Kalnick, ut eva-

» cuentur præsidiis et remaneant omnes armaturæ militares » et amunitiones ad ista fortalitia pertinentes, et omnes attinentiæ et pagi ad Kolnik pertinentes, ut in possessione » fulgidissimæ Portæ mittantur et ubicunque in nostra Ucraina » præsidia vestra sunt, ut accipiantur, exceptis Bialocercof » et Paulozz, ita etiam Gubernatores ex fortalitiis et pagis » ut accipiantur, quoniam et hic Serenissimo Cæsari ita Ex- » cellentissimus Palatinus Culmensis Orator Polonus sub- » scripsit pacta, quod Maiestati Vestræ notum, nostrum » nuncium ut Suâ Maiestatis remittat, cum declaratione hoc » valde petimus et interim Maiestati Vestræ manemus.

» *Amicus Georgius Gedeon Vititius Chmi-*
» *linski Princeps Minoris Russiæ et Ukrai-*
» *niæ et Dux exercitus Zaporaviensis.*

» Litteræ scriptæ a Chmilinski ad Principem Demetrium » Visnovezki in eadem forma sicuti ad Regem scripsit, hac » solum distinctione, quia Regi subscribitur amicus, huic » vero Amicus et Frater. »

*Dominus Jablonski Dux Exercituum Campi scribit ad Legatum Polonorum.*

« Illustrissimus Dominus Secretarius Legationis Polonæ » rediit in Poloniam et veniens nihil scripsit ad me, sed » recte discessit in Rosdal, ab aliquot diebus Dominus » Giergek venit in Poloniam, sed apud me non fuit et litteras » non scripsit, ab Excellentissima Sua projectis in Hodo- » rostauf ad me litteris discessit ad Regiam Maiestatem et » hæ litteræ heri mihi redditæ. Gratias ago Deo quod Excel- » lentissima Sua bene valeat, ex intimo corde doleo, quod » tantum ibi patiatur Martyrium. Non dubito tamen id com- » pensari Excellentissimæ Suæ felicissimis successibus, quod » et ego magno affectu Excellentissimæ Suæ apprecor, opto » et mihi hanc felicitatem; ut possim obsequiis meis salutare

» Excellentissimam Suam. Dominus Kiebzowski ab Illustris-
» simo Residente Proski missus, ad me nuper venit, misi
» illum ad Regem Dominum meum Clementissimum, reli-
» quit Visirium jam transeuntem fluvium Niester. Cum hoc
» significatu venit ad Regem Dominum meum ut ex oppidis
» Nimirouf Kalnik et aliis non educantur homines, sed tan-
» tum soli milites. Domino Lipski ad Excellentissimam Suam
» discedenti obviam ivit in Valachia, sed illi negata recta ad
» Eccellentissimam Suam via, sed sequi Visirium iussus. A
» Chmielinski ad Regem Dominum meum venit Nuncius Hu-
» bar Capitaneus Brazlaviensis satis cum superbis litteris,
» series litterarum de evacuatione Nimirof et Kalnik. Rex
» Dominus meus in Jauvrof Illustrissimus et Excellentissi-
» mus Princeps Demetrius in Zelosce, plus nihil habens ad
» significandum, peto interim Deum ut salvum et bene con-
» tentum quam citissime possem videre et me commendo
» gratiæ.

» Ecellentissimæ Suæ

Humilissimus Servus

» *Jablonowski.*

Ex castris sub Tremboufla 18 Julii 1678.

» P. S. Chmielinski jam misit Kovalenco ad Nimirof, ad
» recipiendum Nimirof et Kalnik. »

## VIII. — Page 31.

*Gratulatur legatus Illustrissimo et Excellentissimo Caimacamo convalescentiam eidemque longitudinem dierum precatur.*

« Agit gratias legatus pro data nunc sibi Audientia, nihil
» enim acerbius Legato, quam defectu accessus ad Ministros
» privari explicatione eorum quæ sui muneris sunt, quasi
» mancipium non Oratorem ageret.

» Quoniam autem Capigilar Chehajasi rediit ab Illustrissimo et Excellentissimo supremo Vesirio, quem Illustrissimus et Excellentissimus Caimecam exspectabat, et responsum a Sacra Regia Majestate Domino meo Clementissimo per expressum Constantinopoli expeditum, quod Capitulationem acceptet, constat. Idemque confirmarunt Serenissimi Regis ac Ducum exercitus per expressum militem litteræ ultra jus Gentium ab amico Rege ad Oratorem qui pepigit pacem cum violentia reseratæ, quod inter injurias computandum. Gaudet nihilominus Legatus vel hac via candorem Regis ac Domini sui in hac Aula constare.

» Cum autem Generosus Dominus Lasko Colonellus ad evacuanda loca deputatus a sex septimanis ad Barum expectat, qui illa loca acceptaturus veniat, dummodo evacuandi præsidium securitatis per campos a vicinis Turcarum et Tartarorum exercitibus habere possint, petit Legatus, ut abeuntibus illud præsidium præstetur, nec ipse legatus in longius detineatur; alias nemo amplius Polonorum in hanc aulam venire audebit.

» Nil a legato peccatum, quin longiori carcere in hoc arido teneatur, ubi jam gramina pro equis emere non sufficit, imo ipsa ligna cara habet, quorum ad Isakcem compendiis usus; eumve lautiora ad latus Imperatorium et promissa Illustrissimi et Excellentissimi Caimecami sperasset, omnia arctiora invenit. Et non tantum barbare vexatur ab infimis servis calonibus, sub prætextu investigandorum mancipiorum fugitivorum, sed ephebi Legati contra jus gentium rapiuntur et ad Legem Mahometicam coguntur.

» Quintus decurrit mensis, ex quo manu Supremi Vezirii Capitulationes reddita triplicata adsunt responsa, quibus a Sacra Regia Majestate Domino meo Clementissimo acceptantur, cur igitur legatus longiori pœna in hac aula detinetur, dubium Oratoris titulo a Mancipii.

» Non sufficit legatum centum decem funera Constantino-» poli uno sub infecto tecto tulisse et eluctatum.

» Non sufficit octoginta equos per hiemem sine tecto mor-» tuos, plures furto verius violentia raptos, ex quibus cum » duos de sex ad Zatalge (*Tschataldsche*) raptos inter quos » centum et ducentum Leonibus empti erant, cognovisset » et recepisset, reliquos silere jussus, quod in primaria aula » deprehenderentur. Imo in ultimis ab hoc loco castris, qua-» tuor equi rapti sunt Legato, sub custodia villanorum, cum » autem eodem quo venit die, isto ubi substitit loco, duos » de raptis invenisset et Agam monstraret, utque agmen » equorum, ubi illi inventi teneretur, peteret, responsum » tulit: Stigmata Equorum Aulica, ergo silendum, mox » equos restituendos vel solvendos, qui eo usque exspec-» tantur.

» Non sufficit ad Isakciam in pascuis unum de Aula legati » tiranice in frusta et in partes secatum, alterum tringinta » vulneribus saucium equosque illorum raptos, licet autem » cadavera Passæ ad Pontem monstrarentur, nulla hucusque » præstita satisfactio.

» Non sufficit abnepotem Legati a Bostangi Bassi Constan-» tinopoli in ipso ex urbe egressu in via libera raptum, » pedibus manibusque ferreis catenis ligatum, Deinckis » (Deïnek, *bâton*) cæsum, donec fidem Mahometicam pro-» fitetur.

» Jam legatus plus quam quadraginta ad præsens com-» putat ægrotos, ipse sex diebus cum morbo conflictatus, si » longius retinebitur Radseuwski sortem nanciscetur (Rad-» seuwski vocatur ille Legatus qui Adrianopoli mortuus est), » quæ vero invictissimæ Portæ Gloria si duplicata legatorum » funera, tertium ab hinc ex Polonia Oratorem virum cum » auctoritate excludent.

» Certe persona moderni Legati non debilitabitur Polonia, » æternum attamen manebit exemplum mancipii qui liber » venit; sin autem honesto hoc carcere tenetur Legatus,

» quod ab Halil Bassa non constet de occupatis fortalitiis, » Legatusne ea expiare debet, quæ Halil Bassæ delicto ve- » niunt vel defectu; utique Legatus Oratorem agit, non » vadem.

» Sufficit de Poloniæ affectu et candore, quod Lasco Co- » lonellus ad Barum a multis septimanis expectet, qui illa » loca recipere vel occupare sit capax.

» Non censeri pro offensa prout aliquas instantias nomine » suorum Principalium a legato iterari, et Deum enim nul- » lum magis supremum profitemur, quam cum illi suppli- » camus, unde legatus in priori audientia porrectum suppli- » cem libellum refricat, responsumque petit, et licet ne- » gativum obtinuerit redire in patriam, tristis licet a facie » paratus est.

» Dissimulare tamen quia correctionem urget non potest » Legatus Chmilincium eo elatum, ut Regi Serenissimo ac » Domino Legati scribere fuerit ausus, amico, quod nec » Moldaviæ nec Valachiæ Palatini, imo neque Princeps » Transylvaniæ usurpant, comparem se hac contumacia fe- » cit, Orientis et Occidentis Imperatoribus, quibus non alter » a Majestatibus vicinis datur titulus.

» Insuper scripsit se Principem minoris Russiæ et Ucra- » niæ, cum per conferentias omnino assecuratus esset legatis » prohibendum et corrigendum quod et ad præsens sollicite » petit. Cumve Imperialis Majestas per litteras Capitula- » tiones Bialocercheviam et Paulozzi Fortalitia cum suis » attinentiis et districtibus ab antiquo pertinentibus circa » Poloniam reliquisset, ausus est insultare Chmilinsky quod » universos horum campos velit, usque ad ultimas sepes » civitatum.

» Idem superbe scripsit Nomiroviam esse suam, et ad » suam legionem Kalniciensem pertinere, videat itaque In- » victissima Porta, quid tanta arrogantia importet et respi- » ciat.

» Nec unius singularis contentatur modo loquendi, plu-

» ralem induit, quæ absolutos Principes vix decet. Insuper » publicis Reipublicæ privatisque Regiis litteris comissum » legato, ut gratias referat pro ultimo capitulationis scripto » verbo, quod respublica sub umbra protectionis nostræ » mansura.

» Videlicet « Umumen ol vilaietlerin raia ve beraiasi saiei » seadet zilili himaïetinde asudehal ve murefihul-bal olalar, » » affectus proni et amoris, sed quoniam isti termini in Chri- » stianitate inusitati nec Legato ante redditas Capitulationes, » quarum copias non habuit cogniti, petit legatus eorum » verborum moderationem, ut scilicet amicitiæ non protec- » tionis habeant titulum efficacem.

» Quæ omnia in benignissimum sinum Illustrissimi et Ex- » cellentissimi Caimecami deponuntur, omni fidutia eoque » candore, amore et affectu acceptanda, quæ ad stabilimen- » tum veræ pacis et reciproci affectus inter gentes vicinas » Invictissimæ Portæ amicas offeruntur.

» Quam vere Legatus sincere agat, sit pro documento, » quod nepotem suum ex unica sorore circa latus Illustris- » simi et Excellentissimi Supremi Vesirii pro Residente et » candoris vade mandatum et voluntatem Supremi Visirii » implendo reliquit. Nisi autem ipse Legatus expeditionem » ex hac aula sperasset, cur Residentem præcipue tam stricti » secum sanguinis virum reliquisset? »

## IX. — Page 34.

*Copia della Tradutione Turchesca della lettera venuta da parte del Zar di Moscovia al gran Vesir.*

« Per gratia dell' Altissimo Iddio che sono Zar delli Russi » bianchi, et delli paesi piccoli e grandi d'essa Russia, sono » Erede e Governatore di molti paesi dell' Oriente, Occi- » dente e Septentrione, da parte mia Theodorus Alexoviz, » si fa sapere al Signore Mustaffa Bassa Ministro e Vesir

» Grande dell' Excelsissima Porta, come nella lettera man-
» data l'anno passato col nostro huomo Atanasio Perascho si
» é spiegata la gran amicitia, et amorevolezza pratticata da
» tempi antichi coll' Excelsissima Porta e fra il nostro Za-
» ratto, e si sono mandati spessi Ambassadori e Corrieri
» d'ambe le parti, e conforme vi e scritto e notato che avanti
» cinquanta anni l'Ambassadore del famoso e Magnanimo
» Sultan Murad Han, il Thoma Cantacuggino, ha ratificata e
» stabilita l'amicitia che passa coll' Excelsissima Porta fra il
» nostro Zarato, et avanti 41 anni la Piazza d'Asak é stata
» restituita al Excelsissima Porta et il nostro Gran Padre
» Theodoroviz per corrisponder alla volontà d'Ottomanni ha
» prohibito alli Cosacchi di Tan, e per accrescer l'amicitia
» tra ambe le parti, si fa e si da sin hora la gratia per detto
» particolare a suddetti Cosacchi, e per esser restituita detta
» Piazza, il Padre del vostro Imperatore anchora ha pro-
» messo mantener l'amicitia e corrispondenza, et avanti dieci
» anni nell' Imperiale lettera mandataci si conferma l'ami-
» citia, et per essersi accresciuta l'amicitia, e stato scritto
» che l'Altissimo Signore Iddio con la sua divina volontà ha
» dimostrato molte gratie degne della vicinanza, in confor-
» mità di questo nostro padre ancora s'è fermato con piede
» saldo sopra l'amicitia pratticata d'antichi tempi. Hora non
» habbiamo sperato per l'amicitia che regna fra di noie e
» dalla lettera scrittaci come che l'anno passato si tralascia-
» rebbe l'amicitia et amorevolezza, et che fù mandato alle
» nostre piazze nell' Ukraina con esercito un Generale et con
» esso il Han di Tartari con gli suoi adherenti, e perche noi
» anchora l'anno passato habbiamo cominciato regger e
» posseder il Zarato, ci habbiamo persuaso di rinovare l'an-
» tica amicitia, verso quale habbiamo fatto buoni dissegni.
» Sopra questo è stato inteso il contenuto della vostra lettera
» mandata a questa parte : essendo voi intrato per forza nella
» piazza di Zeherin ch'appartiene al presente sotto nostra
» divotione nell' Ukraina, dicendo voi anchora perche hab-

» biamo accettato il Doroschenko, e stato scritto ancora che
» per questo negotio sarebbe necessario mandar un Am-
» basciadore degno di consideratione, arrivata poi la lettera
» Imperiale habbiamo proposto di mandar per l'amicitia an-
» tica un Ambasciadore quale doppo esser spedito con amo-
» revolezza, voi havete mandato al presente sotto le nostre
» piazze nell' Ukraina il vostro esercito, quale dopo essersi
» combattuto con il nostro esercito, le militie d'ambe le
» parti poi si sono ritirate alli proprii paesi, e stato scritto poi
» nell' Imperial lettera come la Piazza di Zechrin sia vostra,
» sopra che dunque vi sia noto che la Provincia d'Ukraina è
» li Russi piccoli annumerati alle nostre Provincie sono
» nostri paesi proprii, perche ab antico gli nostri Predeces-
» sori sempre erano dominatori di quelli paesi di Chiovia et
» delli Russi bianchi, benche per qualche spatio di tempo
» sono stati disgiunti dalla nostra divotione e da 24 anni in
» qua il Hatman delli Cosacchi nominati della cana gialla
» chiamato Bogdan Chmilnizchi è venuto sotto la divotione
» del nostro Patre con tutti li pæsi delli Russi piccoli, et è
» stato suddito con ogni sincerità da quel tempo in quà quel
» pæse di Russi piccoli, et sotto la nostra ubbedienza, et il
» Doroschenko ancho ha ribellato contro di noi, et anchora
» il facinoroso Georgio Chmilnizchi, che si è offerto mettersi
» sotto l'ubbedienza dell' Excelsissima Porta, ma non fù
» accettato, in questo modo, sete stati inimici delli nostri
» inimici, cosi sempre si doverebbe desiderare quel bene
» che conviene all' amicitia antica, etianche da parte nostra
» fosse futto qualche moto e causa della differenza in pre-
» giudicio dell' amicitia, non si doverebbe cominciar qual-
» che guerra come in tempo di nostri Predecessori non è
» successo che si facesse guerra e contrasto, sarebbe più
» spediente mandar con amorevolezza un Ambasciadore e si
» doverebbe molto più che nel passato con maggior cupi-
» dità d'animo porger rimedio alle cose, perche in virtù
» dell' antica amicitia la guerra e li contrasti non sono del

» nostro desiderio, ne meno per il nostro Chrsitianesimo.
» Nella lettera mandata avanti dieci anni è scritto che la
» gratia e benedittione del altisssimo signore Iddio é sempre
» con quelli che mantengono ferma amicitia, conviene dun-
» que d'osservare l'amicitia inviolabilmente et in questa
» forma Vostro signore Imperatore riconosca l'amicitia e
» corrispondenza che regnava tra gli nostri Predecessori e
» che resti anchora durante nostro Zarato con amicitia e
» buona intelligenza, e se Vostro Signore Imperatore si
» compiacerà dell' antica amicitia e benevolenza in questo
» punto non si scorderà la vostra diligenza e farete sapere la
» Vostra intentione con l'Imperiale et Vostra lettera, e
» senza ritardar la rimandarete col nostro huomo Basilio
» David. »

## X. — Page 34.

*Copia della tradutione della lettera mandata dal Patriarcha di Moscovia al Mufti delli Turchi.*

« Hora quel che s'avvisa amichevolmente, è questo. Per
» gratia di Dio essendo Io Patriarcha di Moscovia et delli
» paesi piccoli et grandi di Russia, et ancho delli Russi
» bianchi, dopo haver considerato e visto manifestamente
» con gli Metropoliti et tuti Vescovi nostri compagni sotto-
» posti alla nostra divotione che l'alteratione d'amicizia che
» passa tra la due parti é stata causa che si sparse il sangue
» di molti innocenti, per questo habbiamo fatto consiglio
» unitamente e concluso di scriver questa amichevol lettera
» e mandarla con molti buoni preghieri a Voi che siete va-
» lido e costante nella religione della vera fede, Consigliere
» della pace fra i Vostri popoli et Abbate primario della
» vestra religione et a tutti quelli Vostri consiglieri che de-
» siderano il bene: l'anno passato nel mese d'Agosto con-
» forme habbiamo sentito, e stato mandato contro la fortezza

» di Zehrin vicino al fiume Ufu al presente nel paese del
» nostro Zar, et situata nella Provincia della Russia piccola
» l'esercito Ottomanno col Han di Chrima con gli suoi
» adherenti Tartari, cosa mai successa in tempo di Prede-
» cessori, e questa attione non si sperava, per questo l'eser-
» cito nostro in quelle fontiere non si trovò molto numeroso
» ne provisto, cosi sono andati con freta a dritura in Zehrin,
» e con aiuto di Dio honno liberato quella fortezza dall'
» assedio, però l'esercito Ottomanno gli proseguirono sin'
» al fiume Danubio et non oltra; e l'anno passato nostro Zar
» non faceva intentione alla guerra, anzi teneva cura verso
» l'osservatione della pace, per questo ha scritto nella lettera
» che mandò all' Eccelsissima Porta per via del suo huomo
» Atanasio Perasco che non s'e scordato dell' amicizia et
» buona intelligenza che il Padre di questo Sultaneo, cio è
» il Sultan Ibrahim Han, con gli suoi Antecessori mantene-
» vano con gli Zari di Moscovia. Hora il Michael Theodo-
» roviz per il passato Zar di Moscavia per osservanza della
» pace, e per levar et impedire le cause delle gare e risse
» mentre dagli Ottomanni fù richiesta la Piazza d'Asak, per
» stabilimento dell' amicizia che ragnava tra ambe le parti ha
» fatto investire detta fortezza, e per questo particolare sin
» adesso si manda la gratia destinata annualmente ad essi
» Cosacchi di Tan. Hora l'Alexio Mihaloviz figlio di sopra
» detto Zar Manteneva anchora col Sultan Ibrakim Han Padre
» di questo Vostro Imperatòre buona amicizia e per stabili-
» mento della buona corrispondenza hano mandati vicende-
» volmente spesso Ambasciadori, et detto Zar ha fatto
» liberare molti schiavi Turchi dalle mani di Cosacchi della
» cana gialla e gli ha fatti rimandar al proprio loro paese, di
» questo doveresti ricordavi. Hora in questa maniera l'ami-
» cizia haverà causa d'indebolirsi, perche vostro Imperatore
» non vorrà desister dalla guerra, contrasti et abbrugia-
» menti, anzi intende di proseguire et accrescer il male,
» conforme l'anno passato il Vesir grande devastò il paese del

» nostro Zar nelli contorni della fortezza di Zehrin, e si » sparse il sangue di molti innocenti d'ambe le parti. Il Si- » gnore Iddio creatore del mondo vendicarà e castigarà » quelli che sono causa delle guerre, l'esercito del nostro » Zar andato anchora alli paesi Ottomanni senza far homi- » cidii, rapine et altre insolenze, e non hanno preso Tur- » chi, ma ne meno accettorono li Christiani sudditi che » volevano rendersi alla loro divotione, il vostro Imperatore » sopra questa bella attione ha fatto il contrario, accettando » il Doroschencho che rivoltò dalli proprii suoi patti, et il » Georgio Chmilnizchi con gli suoi compagni ch'era frate » fuggitivo, e perche vostro Imperatore cominciò guerra » ingiusta per questo nostro Zar scrisse al vostro Imperatore. » Hora Voi che sete valido e costante nella vera religione, et » consigliere della pace fra vostri popoli dimostrate la vostra » diligenza secondo vostro officio, perche le Città, e paesi, » Dio lo sà, restaranno sterili, e le città per le guerre resta- » ranno desolate. A chi conviene dunque conservar il po- » polo se non a Ministri di giustitia, e continuando la guerra » si spenderà tanto sangue d'innocenti, i gridi e lamenti » d'essi penetraranno il cielo e finalmente il castigo di Dio » verrà sopra quelli che sono causa di simili mali. Essendo » nostro Zar Theodoro Alexoviz Erede e Dominatore delli » paesi di bianchi, piccoli e grandi Russi, e sempre stato » giusto osservatore della pace, non inclina ad altro, solo » che i suoi popoli e tutti quelli che sono nelli suoi confini » stiano in riposo e tranquillità, non comincia guerra, anzi » scrive a quelli per la pace, che vogliono cominciar la » guerra perche conviene cosi a prencipi Christiani, noi » anchora l'habbiamo supplicato che scrivesse lettere al » vostro Imperatore per il negocio della pace et amicizia. » Speriamo anchora della parte vostra che in virtù del vostro » grado et officio promoverete il negocio della pace et equità, » e sarete mediatore del riposo di vostri Popoli, preghiamo » con sospiri, che sia levata la guerra e contrasti et impediti

» gli homicidii et devastationi, acciò si conosca l'abbondante
» clemenza dell' Altissimo Signore Iddio. Hora par utile
» d'ambe le parti, e per riposo e tranquillità dell' universo
» popolo speriamo che per la vostra incombenza darete ad
» intender tutto questo. In segno d'amicizia mandiamo qual-
» che zibellini, gl'accettarete con grato animo, l'interpo-
» nersi et impedire la guerra e contrasti è opera bona. Il
» giustissimo Signore Iddio mostri la strada giusta, per ralle-
» grare et consolare gli popoli sue creature, tutti negocii
» publichi sono sotto il Domino dell' Altissimo Signore Iddio
» ch'e Re delli Re perpetuamente. »

*Traité de paix conclu par la Pologne en 1678.*

« Sacræ ac Serenissimæ Poloniarum Majestatis Domini
» mei clementissimi et Reipublicæ ad fulgidissimam Portam
» pro confirmanda pace perpetua, legatus extraordinarius
» Joannes Gninski, Palatinus Culmensis, et Michael Rzewuski
» Starosta Chelmensis, a sacra Regia Majestate et Repu-
» publica, ejusdem Legationis Secretarius, infra posito et
» obsigillato scripto tradento, manibus Supremi Vezierii
» potentissimi et invictissimi Imperatoris Ottomanici notum
» testatumque facimus, et nomine Sacræ Regiæ Majestatis
» Domini mei clementissimi ac Reipublicæ, vigore protesta-
» tis ab ipsis nobis concessæ, quod sicut pacta fœdera a binis
» retro et ultra sæculis, præcipue Chotiniensia, tum ad
» Buczacz cum invictissima Majestate Augustissimæ Domus
» Othomanicæ, ejusque perfulgida Porta, et cum Serenissi-
» mis Regibus Poloniæ, conclusa reassumimus et approba-
» mus, ita anno 1676 die 15 mensis Octobris, sub Zurawno
» in castris Imperialibus conclusi, inter invictissimum et
» potentissimum Imperatorem Othomanicum et Sacram Re-
» giam Majestatem et Rempublicam sacri fœderis pacta,
» prout a Commissariis ejusdem Sacræ Regiæ Majestatis

» subscripta continentur, recognoscimus, quorum tenor » talis est.

» Causa scripti hujus hæc est : Magni, Potentissimi, For- » tissimi, Terribilis Imperatoris Nostri et Domini Terræ, » cujus usque ad consumationem mundi conservetur Impe- » rium, cujus jussu ad oppidum Zurawno cum præsente » Illustrissimo et Excellentissimo Selim Gerey Chano cum » Tribubus suæ Excellentiæ, quæ ad præsens assistebant » lateri et Consiliariis, qui cum felicissimo exercitu vene- » runt, Passis assistentibus, Gubernatoribus excellentibus, » Anatoliæ Hussein Passa, Rumeliæ Ali Passa, Bosnæ Mehe- » met Passa, Sevasy Ahmet Passa, Halepi Bekier Passa, » Adanæ Mehemet Passa, Caramaniæ Ahmet Passa, Silistriæ » Ahmet Passa, Emir Passa, Osman Passa, tum Ahmet » Passa, et totius exercitus felicissimi Supremi Judices, » Schaban Effendi, tum et tenentis locum Janizar Aga exer- » citus felicissimi, excellentis Zagardzi Passæ, Hassan Aga, » et quatuor Præfectis legionum et universi exercitus præsen- » tibus Dominis et Præfectis et Alay Bey, hoc est centurio- » nibus in præsentia illorum. Ex parte vero Serenissimi et » Invictissimi Regis Poloniarum in præsentia Illustrissimo- » rum Generalium, Exercituum Ducum et Senatorum et » totius Reipublicæ Polonæ, et exercitus ad tractandum de- » putatorum de pace concludenda Commissariorum ex Re- » ligione Messiæ fidei Jesu, Excellentiarum Illustrissimarum » Principis Constantini Corybut, Wisniowiecki Palatini, » Braslaviensis, magnificorum Georgy Wielohorski Subca- » meraii Wlodimirsensis, Thomæ Karczewski, Pocillatoris » terræ Sanocensis, Francisci Kobilecki Pocillatoris Mielvi- » censis, Stanislai Dambrowski Pincernæ Vilnensis, Petri » Telephus Pocillatoris Haliciensis, Joannis Karwowski » Pincernæ Polodiensis, Septem Commissariorum post collo- » quia de conditionibus ad concordiam ventum est ab » utrinque contentam cujus punctatim exprimuntur verbis » et litteris.

» Primum. Tartari Lipka nuncupati habebunt facultatem » habitandi in Polonia, et migrandi inde sub dominium » Cæsaræ Majestatis in spatio unius anni a data præsentis » cum uxoribus, liberis, et toto supellectili.

» Secundum. Polodia secundum antiqua confinia Domi- » nio Portæ Othomanicæ subjacebit, Bar, Miedzyboz, eva- » cuabuntur præsidiis et tormentis, incolæ vero civitatum » cum uxoribus, liberis, tota familia et supellectili, sine » omni impedimento exeundi inde habent facultatem, tum » et habitandi liberum est incolis et Nobilibus Podoliæ, » juxta tractatum ad oppidum Buczacz constitutum.

» Tertium. Ukraina relinquetur Cosakis juxta antiquos » limites, exceptis Bialacierkiew, et Pawolocz, quæ cum » suis ut ante erant, et sunt districtibus, attinentiis et op- » pidis, et pagis Poloniæ applicantur, una ex parte ad Bo- » ristenem vulgo Dniestrum, ex alia vero parte ad digno- » scendos limites et describendos per lineam ad granicies » et fines Polonos, Commissarii ab utriusque Monarchis » post regressum Magni Legati a Serenissima Porta destina- » buntur.

» Quartum. Finitimo Regno Poloniæ Tartaros universa- » liter omnes, Turcas et Cosacos, Ungaros aliosque po- » pulos Portæ subjacentes Serenissimus Imperator arcebit » ab incursionibus, ne ab illis ullum damnum illatum » fuerit dominiis Regni Poloniæ, et si contigerit, Serenis- » simus Rex Poloniæ requiret per litteras satisfactionem, » quam Passa limitaneus confiniorum præses curare et fa- » cere tenebitur.

» Quintum. Conventus et loca sancta in Ecclesia Hiero- » solymitana simul cum Ecclesia Bethlemitica Patribus re- » gulæ sancti Francisci, dictis Franchi, restituentur, et » prout ex antiquitate his locis præerant, circa eamdem » præcedentiam et mansionem cum libero fidei et devotio- » nis exercitio conservabuntur.

» Sextum. Commercia ex usu et jure gentium libera

» erunt, sine omni impedimento et depactatione reddito
» practicato telonio.

» Septimum. Legatus ad præsens missus cum exercitu
» Cæsareæ Majestatis manebit ad Portam donec magnus Le-
» gatus juxta antiquum morem veniat.

» Octavum. Tractatus ad Buczacz in omnibus punctis
» constitutus servetur, excepta Bialacierkiew et Pawolocz
» cum suis districtibus, et puncto de viginti duobus milli-
» bus aureorum in donum Cæsareæ Majestatis promissis,
» tum et antiquiora pacta ad Chocim constituta, ut et præ-
» sentia authorisantur, et abhinc inter Dominia et Monar-
» chias Serenissimi ac Potentissimi Imperatoris, tum et
» serenissimi Regis Poloniæ, Dei adminiculo pax et tran-
» quillitas publica florescat, vigeat et perennet.

» Hæc itaque accepta et rata esse Sacræ Regiæ Majestati,
» Domino meo Clementissimo et inclitæ Reipublicæ testa-
» mur, et inviolabiliter servanda promittimus, optantes ut
» ad conclusi fœderis pacta sacræ Capitulationes consueta
» norma a fulgidissima Porta nobis præstentur.

» In quorum fidem præsentes manibus nostris subscribi-
» mus et sigillo munimus. Constantinopoli 6 Martii 1678.

» *Joannes Gninski*,
» Palatinus Culmensis Legatus.

» *Michael Rzewuski*,
Sac. Regiæ Majestatis Colonellus, Starosta
Chelmensis, Secretarius Legationis. »

## XI. — Page 42.

Defterdar f. 60. On lit dans Raschid, f. 91, cent au lieu de cent-dix; la piastre de cent-vingt aspres, qui du temps de Mouradjea d'Ohsson valait encore quarante-quatre sous, ne vaut plus aujourd'hui (cours 309) que six sous et demi; le *Ser Mahboub*, qui valait six livres tournois ou deux piastres trois quart, correspond à peu près au demi mahmoudiyé

d'aujourd'hui, vingt-six piastres et demi, mais qui n'a qu'une valeur de quatre francs. La bourse d'argent équi valait à cinq cents piastres ou six cent mille aspres, et le Jük ou charge de cheval, cent à mille aspres. En l'année 1657, pendant le séjour de Quiclet à Constantinople, le réal (écu) d'Espagne valait cinquante-huit sous. Au commencement du règne d'Ibrahim, la piastre fut monnayée à neuf drachmes et demie, la drachme à dix aspres; la piastre valait donc quatre-vingt-quinze aspres. L'auteur du *Nassihatnamé* se plaint déjà du monnayage à douze drachmes, c'est-à-dire de cent-quatorze aspres. Plus tard, il y eut même des piastres à huit, sept et six drachmes. Rycaut, II, p. 130.

## XII. — Page 54[1].

L'*Histoire du Defterdar* donne seule la date de la paix. Elle commençait du 3 janvier 1681 et devait finir vingt ans après.

*Dodici Articoli della pace tra l. G. Duca di Moscovia e la Porta Ottomana.*

« Art. 1mo. Che tutti li Comitati sogiacenti a Chiovia » come che ab antico erano con tutti gli Villagii principalmente Vasilisco, Vitriulia, Istaico, Dedova, e Radomisli, » queste 5 Palanche con tutti li villagi adiacenti alle sudette » Palanche siano nel possesso di Moscoviti. — *Risposta del* » *Gran Signore*. Fiat.

» Art. 2do. Gli Cosacchi sudditi di Moscovia detti Potcali » habitant di là del fiume, et anco di quà possano liberamente habitare, pescare sin al Mar negro, e cavar del sale » secundo il loro solito, sotto la protettione di Moscovia » senza esser molestati. — *Risposta*. Fiat.

» Art. 3tio. Nelli boschi e praterie, che vi sono da questa

[1] Lisez dans le texte 12 au lieu de 13.

» parte del Fiume Ozi[1] possano liberamente andare gli
» sudditi villani di Moscovia conforme il loro consueto a
» tagliar legna, racoglier fieno, e mantener gli loro Alvearii,
» senza che nissuno gli possa impedire. — *Risposta*. Fiat.

» Art. 4$^{to}$. Da questa parte del Fiume Ozi sin al Fiume
» Bogh in tutte quelle parti venghi osservato d'ambe le parti
» che non si fabrichi Fortezza, né meno che possa habitare
» nissuno, ma che resti cosi deserto quel luogo come al
» giorno d'hoggidi si trova, accioche non sia causa di
» disgusti d'ambe le parti e rottura di pace. — *Risposta*.
» Fiat.

» Art. 5$^{to}$. Il Han de Tartari et tutti li Commandanti
» Turchi di quelli contorni, e le orde de Tartari non vadino
» a depredare nelli villagii soggiacenti alla Moscovia, ne
» meno a travagliar gli suoi sudditi, ma lasciargli vivere in
» quiete. — *Risposta*. Fiat.

» Art. 6$^{to}$. Il Han de Tartari dovera obbedire li capitoli
» della Pace, che verte tra le due parti per il ben publico
» col mandargli una copia authenticata, accioche non si
» trovi contrario. — *Risposta*. Fiat.

» Art. 7$^{mo}$. Se per caso nelli confini v'accadesse qualche
» discordia, contrasto o pretensione, per mezzo d'Am-
» basciate sia rimediato, accioche vengha ben stabilita e
» mantenuta questa pace, e non per questo debba patire la
» quiete dei confini. — *Risposta*. Fiat.

» Art. 8$^{vo}$. Un anno avanti che si finisca il termine della
» pace, con le Ambasciate si potrà rinovare e corroborare la
» pace, con una nova Capitulatione. — *Risposta*. All' hora
» dovrà venire un Ambasciatore di Moscovia ad implorar et
» supplicare la pace.

Art. 9 . Il titolo del G. Duca di Moscovia vengha scritto
» dalla Porta in quella forma, che vien scritto il titolo nella
» propria lettera mandata al G. Signore. — *Risposta*. Si

[1] Ouzou, le fleuve d'Ocsakow, c'est-à-dire Dnieper.

» scriverà il titolo suo conforme ad antico habbiamo scritto,
» secondo l'antico nostro stilo.

» Art. 10$^{mo}$. Tutti li sudditi di Moscovia fatti schiavi che » siano liberati dalle mani dove che si trovino. — *Risposta.* » Sia fatta la permutatione dei Schiavi d'ambe le parti.

» Art. 11$^{mo}$. Conforme s'è data licenza dalla Porta ai » Franchi (cioè Catholici) di risarcire e rifabricare le loro » Chiese, così anche sia concesso alle Chiese de' Greci. — » *Risposta.* Si considererà questo punto.

» Art. 12$^{mo}$. Li sudditi secolari e Religiosi di Moscòvia, » che vorranno andare in Gerusaleme, tanto nell' andare, » come nel ritornare, non venghano impediti da nissuno, » ne meno pretese da loro spese, ma concedergli libero » passo con Passaporti della Porta. — *Risposta.* Sarà esse- » guito secondo l'antico consueto.

« *Réponse donnée à l'Ambassadeur français, relativement* » *à l'occupation du sofa :* Circa il sedere sul soffa, si dichiara la » Porta che mai l'Ambasciatore haverà la sedia sopra il soffa. » Circa la partenza dell' Ambasciatore si risponde dalla Porta, » che quando il Re di Francia scriverà alla Porta, rimandateci » il Nostro Ambasciatore, quel medesimo giorno sarà li- » cenziato. Ma alla dimanda del Monsieur Duquen non si » mandarà. »

## XIII. — PAGE 64[1].

Ni les *Histoires de Hongrie* ni Fessler, ne parlent de cet événement. La traduction littérale de ce précieux document (Arch. I. R.) démontre que le prétendu traité cité dans l'*Histoire des révolutions de Hongrie*, p. 100, et que Fessler, IX. p. 310, a copié, est apocryphe. Voici le texte traduit du traité véritable :

*Ici le chiffre du Sultan.*

« Le sultan Khakan, fils d'un sultan Khakan, Mohammed,

[1] Lisez dans le texte 13 au lieu de 14.

fils d'Ibrahim du sultan Khakan, toujours victorieux. L'ordre du noble et sublime chiffre impérial et du paraphe brillant du Khakan, qui orne le monde et qui répand le bonheur par la conquête, est formulé, avec le secours et l'assistance divine et éternelle, ainsi qu'il suit: Comme, par la toute-puissance éternelle et la grâce infinie du Dieu très-haut, possesseur de toute autorité et de toute puissance, et donateur des biens, qui est élevé au-dessus du doute et ne trouve son égal, ma noble personne est placée à la tête des rois justes; comme les rènes du coursier de la domination se trouvent entre mes mains, et que la palette du champ des conquêtes se meut d'après ma volonté; comme l'éclat de mon sabre, tranchant comme le destin, éclaire le champ de la domination et que le coursier des sept sphères du quart du monde habité obéit à ma main: nous avons orné de notre sceau les feuilles qui couvrent la surface de la terre, et imprimé le cachet de notre domination et de notre puissance, ce de quoi nous rendons grâce à Dieu. C'est un usage ancien et digne de louange des schahs du monde et une règle conservée par les Schehinschahs, que tous ceux qui frottent leur visage dans la poussière au seuil de notre Sublime Porte, le pôle de tous les rois et souverains et le refuge de tous les possesseurs de l'autorité et du pouvoir! jouissent en tout temps d'une sécurité et d'une tranquillité parfaites, et ne courent aucun danger. Par ces motifs, le porteur de ce signe sublime qui émane du sultan Khakan, et de ce noble diplôme, la gloire des princes du peuple chrétien, l'élu parmi les grands de la chrétienté, le conciliateur des affaires de la communauté nazaréenne, qui traîne après lui la queue de l'autorité et de la magnificence, et qui possède les preuves de la gloire et de la puissance, Tœkœli-Emeric Kelirmarck (?), que sa fin soit heureuse! a envoyé un homme à notre Sublime Porte qui remplit tous les souhaits, pour protester sur notre seuil auguste, couvert du lotus du paradis, avec une parfaite sincérité, de son attache-

ment, de sa volonté de nous servir et de sa soumission. Il nous a prié de l'investir, contre le versement annuel d'une somme de 40,000 piastres dans notre trésor impérial, de la domination de Hongrie et des villes qui y appartiennent, et dont les habitans, ainsi que ceux de Transylvanie, se trouvent sous la protection de notre empire bien gardé, et qui de tout temps ont compté parmi nos serviteurs favorisés. Sa prière a reçu notre sanction impériale, et nous l'avons investi de la domination de la moyenne Hongrie avec ses dépendances, le 6 schâban de cette année 1093, sous la condition qu'il continuera à marcher d'un pas ferme dans le chemin de l'obéissance et qu'il se montrera roi soumis. En conséquence, nous lui avons expedié sans retard cette lettre impériale, qui ajoute au bonheur, et nous lui avons envoyé ce diplôme qui réclame obéissance; nous avons ordonné que le sus-mentionné (Tœkœli) soit chef de la Hongrie moyenne et des villes qui en dépendent; et que, s'il persiste loyalement dans le service de notre Sublime Porte, ainsi qu'il est dit dans la minute du traité, et s'il envoie tous les ans à notre trésor impérial le tribut convenu de 40,000 piastres, le peuple de Hongrie soit confié à sa domination; qu'en cas de guerre, il se présente avec ses troupes dans le lieu qui lui sera désigné et qu'il s'attache à ne rien négliger dans notre service impérial; que les magnats et autres habitans de la Hongrie moyenne, grands et petits, nobles et bourgeois, magistrats et sujets le reconnaissent pour le chef du pays et s'adressent à lui, comme le veut la coutume, dans toutes les affaires; qu'ils suivent exactement les ordres qui font l'honneur d'un souverain et que réclament les affaires de l'Empire; qu'ils prêtent une oreille soumise à ses commandemens sans y trouver à redire; que le susdit (Tœkœli) reste obéissant à notre domination et ne néglige jamais de déposer au pied de notre trône de justice des rapports sur l'état du royaume. Fait le 6 de la lune de schâban 1093 (10 août 1682), dans la résidence de notre haute domination, Constantinople la bien gardée. »

## XIV. — Page 91[1].

Raschid I., f. 103, donne les noms de quarante-huit de ces châteaux : 1° Besprim (Veszprim); 2° Tata (Totis); 3° Papa (Papa); 4° Tihoun (Tibony); 5° Waroun (Våsony); 6° Djomanidja (Csobancz); 7° Cestel (Keszthely); 8° Schaasemt (Sagh); 9° Dew dji (Devecser); 10° Khoschitok (Hosztott), 11° Patoschkhas (Jánoshaza); 12° Karako (Karako); 13° Schimoni (Simonyt); 14° Schomlik (Somlyo); 15° Wadwarossh (Váth); 16° Wüschghewar (Tüskevár); 17° Warousch; 18° Waschadil (Vásárhely); 19° Tapotscha (Tapolcza); 20° Ssan Márton (Szent Marton); 21° Oovar (Ovár Altenbourg Hongrois); 22° Chanbork (Haimbourg); 23° Uivar (Neustadt?); 24° île Rabidja (Rabcza ou Rabmtz); 25° Rabakos (Rabakoz ou îlot de Raab); 26° Wala (Vallá); 27° Martschon am Deferkho (lac de Neusiedl); 28° Poulladapoullan (Apetlan); 29° Bekendorf; 30° Diden (Véden); 31° Teschid (Neusiedl); 32° Gula (Gálos); 33° Gidjé (Kittsee); 34° Keriok (Karlbourg); 35° Afaïka (Rajka); 36° Bendaschdork (Jandorf); 37° Ghatta (Gattendorf); 38° Wersserebork (Wieselbourg); 39° Hirilcwekorb (?); 40° Kischki (Fischament); 41° Sahwardork (?); 42° Kartmat (?); 43° Berinderdok; 44° Inderif (?); 45° Petersdorf; 46° Ksufadji; 47° Laïtberk; 48° Ispekel (Schwechat).

## XV. — Page 93[2].

*La relation topographique* des cures, abbayes, couvens, fondations religieuses et monumens de l'archiduché d'Autriche, Vienne 1824, cite parmi ceux qui ont le plus souffert pendant ce siége: 1° Klosterneubourg, p. 80; 2° Leopoldiberg, p. 178; 3° Grinzing, p. 288; 4° Dœbling, p. 219; 5° Herrnals, II, p. 10; 6° Mauerbach, II, p. 69;

[1] Lisez dans le texte 14 au lieu de 15.
[2] Lisez dans le texte 15 au lieu de 16.

7° Hütteldorf, II, p. 80; 8° Maria Brunn, II, p. 90; 9° Purkersdorf, II, p. 109; 10° Penzing, II, p. 140; 11° Hiezing, II, p. 171; 12° Meidling, II, p. 203; 13° Mœdling, III, p. 20-57; 14° Perchtoldsdorf, III, p. 90; 15° Biedermansdorf, III, p. 135; 16° au pied de la montagne, III, p. 165; 17° Enzersdorf au pied de la montagne, III, p. 18; 18° Atzgersdorf, III, p. 190; 19° Liesing, III, p. 209; 20° Laa, III, p. 233; 21° Himberg, III, p. 257; 22° Vœsendorf, III, p. 288; 23° Simering, III, p. 310; 24° Laschsenburg, III, p. 319; 25° Sparbach, IV, p. 21; 26° Baden, IV, p. 60; 27° Vœslau, IV, p. 123; 28° Gundramsdorf, IV, p. 151; 29° Heiligenkreuz, IV, p. 213; 30° Kottingbrunn, IV, p. 240; 31° Klausen Leopoldsdorf, IV, p. 242; 32° Sulz, IV, p. 283; 33° Leobersdorf, V, p. 121-26; 34° Pottenstein, V, p. 141; 35° Gutenstein, V, p. 220; 36° Lilienfeld, IV, p. 197; 37° Wilhelmsburg, VI, p. 328; 38° Traisen, VI, p. 344; 39° Hainfeld, VI, p. 350; 40° Ramsau, VI, p. 355. Vælkern mentionne encore; 41° Sehwechat, p. 12; 42° Fischament, eben da; 43° Aderkling (Ottokring), p. 16; 44° Penzing, p. 16; 45° Wæhring, p. 16; 46° Nussdorf, ibid; 47° Pelndorf; Zierndorf; 49° Hiezing; u. s. w.

## XVI. — Page 111.

Vælkern donne la liste des divers contingens, d'après les rôles pour l'inspection des troupes qu'on avait trouvés dans le camp. S'il faut en croire le *journal* de M. de Khunitz et les listes que le grand-vizir laissa dans sa tente, le nombre des Turcs morts devant Vienne consistait: en trois paschas, seize colonels des janissaires, vingt-cinq capitaines des assaillans (yayas), cinq cents mouteferrikas, dix mille janissaires, seize mille mineurs, douze mille cavaliers, six mille artilleurs, deux mille Tatares, deux mille sipahis feudataires, en tout quarante-huit mille cinq cent quarante-quatre hommes. La garnison formait, d'après Hocke, p. 200, un effectif de onze

mille cinq cents hommes, dont cinq mille furent tués et plus de mille blessés. Depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre, on compta seize cent quarante-huit bourgeois morts. Vælkern, dans sa liste des troupes turques, cite les noms suivans : 1° Kara Moustafa-Pascha avec sa maison, six mille hommes ; 2° Kara Mohammed, Pascha du Diarbekr, cinq mille ; 3° Khizr-Pascha de Bosnie, six mille ; 4° Ibrahim-Pascha d'Ofen, cinq mille ; 5° Houseïn-Pascha de Damas, trois mille ; 6° Hasan-Pascha de Temeswar, mille ; 7° Moustafa-Pascha de Silistra, quinze cents ; 8° Scheïkh-oghli de Magnésie, mille ; 9° Khodjaoghli, beglerbeg de Roumilie, six cents ; 10° Bekir-Pascha de Haleb, mille ; 11° Ahmed-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, mille ; 12° Harmos (?) de Mentesché, cinq cents ; 13° Ahmed-Pascha de Tireh, six cents ; 14° Hasan-Pascha de Hamid, cinq cents ; 15° Khalil-Pascha de Siwas, mille ; 16° Ali-Pascha d'Angora, cinq cents ; 17° Ali-Pascha de Tekké, cinq cents ; 18° Ahmed-Pascha de Meràsch, mille ; 19° Ali-Pascha de Karamanie, mille ; 20° Moustafa-Pascha de Hersek, cinq cents ; 21° Houseïn-Pascha de Boliza (Boli), six cents ; 22° Emir-Pascha d'Adana, cinq cents ; 23° Arslan-Pascha de Nicopolis, mille ; 24° Hasan-Pascha de Nikdé, cinq cents ; 25° Ali-Pascha de Brousa, trois cents ; 26° Hasan-Pascha de Tschermen, trois cents ; 27° Yourek-Pascha d'Erlau, six cents (il fut tué dans le combat du 15 juillet) ; 28° Omer-Pascha de Karahissar, mille ; 29° Osman-Pascha de Koutahiyé, mille ; 30° Ibrahim-Pascha de Wardein, six cents ; 31° Moustafa, aga des janissaires, seize mille ; 32° Osman-Pascha, aga des sipahis, douze mille ; 33° delis (téméraires), cinq mille ; 34° gœnüllüs (volontaires), cinq mille ; 35° topdji-baschi (général de l'artillerie), quinze cents ; 36° djebedji-baschi (général des armuriers), quatre mille ; 37° les Egyptiens, trois mille cinq cents ; 38° les mineurs soldés, cinq mille ; 39° hommes non soldés, vingt mille ; 40° les Tatares, vingt mille ; 41° Tœkœli, quinze mille ; 42° Apafy, six mille ; 43° le voïévode de Moldavie,

deux mille ; 44° le voïévode de Valachie, quatre mille ; total cent soixante-deux mille six cents hommes.

---

## LIVRE LVIII.

### I. — Page 206.

L'anecdote qu'on lit dans l'*Almanach historique* de 1824, à l'article *Conquête d'Ofen*, et d'après laquelle Abdi-Pascha était Suisse d'origine du nom de Coigny, et avait péri au moment où il rencontra sur la brèche son ami d'enfance, Olivier, n'a pour elle aucun témoignage historique. Dans près de cinquante relations sur la conquête d'Ofen, on ne rencontre aucune trace de ce fait pas plus que de la prétendue sommation par Olivier. Happelius lui-même, dans son *Roman sur les guerres de Hongrie* garde le silence à ce sujet. Enfin, toutes les recherches faites en Suisse par l'historien de sa patrie, comte de Mülinen, n'ont donné aucun résultat historique. Sur la demande que lui fit à ma prière le résident baron d'Effinger, il lui répondit : « J'écrivis à M. Bridel et fis écrire à M. Fasy, pasteur de Lassaraz. D'après les renseignemens que j'ai eus des deux côtés, je suis obligé de croire que M. de Moïry a écrit un véritable roman qui ne se fonde que sur le fait qu'un Cugnier a passé dans l'étranger comme soldat et qu'un Olivier a été officier en Autriche, mais ce dernier doit être mort dans son lit à Ostende. Malgré toutes les recherches qu'on a faites à Lassaraz, on n'a rien trouvé qui pût valider l'histoire de M. de Moïry. »

### II. — Page 207.

Lorsque je visitai, en 1825, la Bibliothèque de l'Institut de Bologne, je fus étonné autant de la richesse que du bon choix des trésors orientaux qui s'y trouvent déposés. Je

me suis convaincu qu'ils ont été recueillis non par des Européens, mais par des Orientaux. En effet, tous ces livres et manuscrits proviennent de la grande Bibliothèque d'Ofen, dont Marsigli, à la prise de cette ville, s'empara à son profit et non à celui de l'Empereur. Le temps me manquait pour copier la lettre latine de fondation dans laquelle Marsigli parle en détail de cette précieuse acquisition. Depuis, et malgré toutes les demandes faites à l'autorité pontificale par l'ambassadeur impérial à Rome, il ne m'a pas été possible d'en obtenir soit la copie, soit un extrait. Ainsi pourrissent à Bologne cent cinquante paquets de manuscrits orientaux depuis plus de cent ans, dont la connaissance est encore plus inaccessible que ne l'est déjà la communication des trésors du Vatican.

## III. — Page 207.

Les principaux ouvrages publiés sur la conquête d'Ofen sont :

1°. *Assedio di Buda riacquistata nell'* 1686 per Fred. Agnelli. 12.

2°. *Ristretto dell' Historia d'Ungheria e singolarmente le cose soccorsevi sotto il regno di Leopoldo sino alla triomfante presa di Buda*. 1686. 4.

3°. *Diario delle correnti guerre d'Ungheria* 1686 *sino alla presa di Buda da* Bioinbi Pasquale. Venetia, 1686. 12.

4°. *Giornale militare ovvero Buda espugnata l'anno* 1686 *da* Giov. Paolo Zenarola. 8.

5°. *Raguagli distintissimi dell' assedio della città di Buda riconquistata per assalto a* 2 *Sett.* 1686 *da un Venturiere nell' armata del duca di Lorena.*

6°. *Successi delle correnti guerre d'Ungheria seguiti l'anno* 1686 *con distinto raguaglio quanto e seguito giorno per giorno sino all' espugnazione di Buda*. Ven. 1687. 12.

7°. *Description historique de la glorieuse conqueste de la*

*ville de Bude, augmentée des ultérieures victoires en 1686*, à Cologne, 1687. 12.

8°. *Journal de la glorieuse conqueste de la ville de Bude par les armes de Léopold Ier, sous la conduite du duc de Lorraine*. 12.

9°. *Le Seraskier Bacha*, nouvelle de tems, contenant tout ce qui s'est passé au siége de Bude. Paris, 1685. 12. (Roman.)

10°. *Buda tot calentibus votis desiderata, tot viribus toties expugnata*. Pragae. Fol.

11°. *Hartnazii bellorum inter Christianos et Turcas conspectus, accessit liberatio Viennae, expugnatio Neuheuselli et Budae*. Hamburg, 1684. 4.

12°. *Diarium der Belagerung und Eroberung der Hauptfestung Ofen*. Avec trois plans. 1686.

13°. *Ofen's Belager-und Eroberung unter Anführung Carls, Herzogs von Lothringen*. 1686. Ofen en l'année 1795. 8.

14°. *Courier, der geschwinde, von der Hauptfestung Ofen, was sich zeitwehrender letzter Belagerung zugetragen*. Leipzig. 1686. 4.

15°. *Beschreibung der hung. k. Haupt-und Residenzstadt Ofen, sammt einem Tageregister, was bei deren zweyter Belagerung und endlichen Eroberung a. 1686 vorgelaufen*, avec 13 Portraits et un plan. 4.

16°. Dittel, *eigentliche Beschreibung, was sich Denkwürdiges bei der dreimal dritten blutigen Belæger-und endlich glücklichen Eroberung der Stadt Ofen von Tag zu Tag zugetragen, du 13. Juni au 2. September* 1686. Vienne. 12.

17°. *Erzehlung, richtige, der tæglichen Kriegsoperationem in Ungarn bei der ohnlengst angefangenen Kampagnedieses 1686. Jahres, mit einem Grundriss der Stadt Ofen*. Nuremberg, 1686. 4.

18°. *Ofen's bestürmete und erstürmete Stadt*. Nuremberg, 1686. 4.

19°. *Begebnisse, sonderbare, der kœnigl. Festung Ofen, insonderheit der Belagerung vor 2 Jahren, wie auch die übrige, bis zu der siegreichen Eroberung*. 1686. 4.

20°. *Beschreibung, was sich Denkwürdiges bei der Belægerung der k. Residenzstadt Ofen mit Beistand des Allerhœchsten 1586 zugetragen*. Prague. 8.

21°. *Gotlob, der Bluthund liegt darnieder, wir haben Ofen wieder*. Francfort, 1686. 4.

22°. *Türkischer Reichsboden, und entworfen in diesem 1686. Jahre, da die Stadt Ofen belagert ward*. Francfort, 1686. 4, en vers rimés.

23°. *Continuation der hung. türk. Chronik, enthaltet alle merkwürdigen Begebenheiten von* 1685 *bis* 1686, *samt einem Bericht der Belager-und Eroberung der Stadt Ofen*. 1686. 4.

24°. *Der triumpherende Reichsadler — mit einer Lista der von* 1683 *bis* 1686 *erobertein Festungen*. 1686. 4.

25°. Schaffer's *auferweckter Christenruhm. v. J.* 1686.

26°. *Lettere di raguaglio di M.* l'Eremitage *a Madama Argenide, nelle quali si descrive cio che di più singolare è accaduto nel Ungheria dal anno* 1685 *sino* 1692, *trasportate dal Francese*. Ven. 12.

27°. *Eigentlicher Bericht, wie und auf was Weise die Stadt und Vestung Ofen erobert worden*. Bibl. de Munich.

28°. *Wahrhafftig und aussführlicher Bericht alles dessen, was bey der Anno* 1686 *vorgenommenen Belægerung der Stadt Ofen, von Anfang derselben biss zu der den* 2. *Sept. erfolgten glücklichen Eroberung, sowol auf kayserlicher als Chur-Bayrischer und Chur-Brandenburgischer Seite, von Tag zu Tag merkwürdiges passirt*. Augsbourg. Bibl. de Munich.

29°. *Diarium einer kurtzen und warhafftigen Relation Alles dessen, was sich bei Belægerung und Eroberung der Haupt-Statt und Vestung Ofen, und kurtz hernach zwischen den Christlichen und Türkichen Armeen von tag zu tag begeben*. 1686. Bibl. de Munich.

30°. *Ofen kan von Türken Klauen sich nunmehr befreyet schauen*. Nuremberg, 1686. Bibl. de Munich.

31°. *Der Rauch von Ofen, d. i. Bericht, welchergestalt die kœnigl. Haupt Stadt Ofen in Ungarn von den Türcken vor 145 Jahren mit list überwaltiget, und durch die Gnade Gottes in diesem* 1686. *Jahr den* 2. *Sept. st. a. von den Christlichen Potentaten und deroselben herzhafften Armee wiederumb erobert worden*. Leipzig. Bibl. de Munich.

32°. *Sieghaffte-Teutsche-Waffen, oder aussführlicher Bericht, von der mit vielem Blut überwundenen Stadt Ofen*. Prague, 1686. Bibl. de Munich.

33°. *Gott lob! das glücklich bekriegte, endlich besiegte,* 145 *Jahr in Türkischen Hænden gewesene ungarische Ofen*. Pressbourg et Leipzig. Bibl. de Munich.

34°. *Curieuser Anhang und neu erœffnete Staats-Gedanken samt Secours vor Ofen, und dieses Orts denkwürdiger Belægerung*. 1686.

35°. *Die Belagerung Ofen's* dans l'*Almanach historique* de l'année 1824, par le comte de Mailath, p. 312.

36°. La traduction du *Siége d'Ofen,* par Raschid, se trouve dans l'*Almanach historique* de l'année 1828.

## IV. — Page 213.

1°. *Die rhühmlichst erstrittene Doppelvictorie, d. i. eine ausfürliche Beschreibung, erslich des so rühmlichst. A.* 1687 *den* 12. *August bei Mohacs erhaltenen Sieges;* voyez le *Rapport* d'Aletophilo sur la victoire du 12 août.

2°. *Relation der bei dem Berge Harsan vorbeigegangenen Feldschlacht den* 12. *Aug. Anno* 1687. Bibl. de Munich.

3°. *Extract Schreibens auss dem Feld Lager bei Walpo vom* 1. *Oct.* 1687. Bibl. de Munich.

4°. *Hœchst glücklicher Marsch der Keyserlichen Chur-Bayrischen und anderer Alliirten Reichs-Vœlker, wie solcher von Barcan aus, von Tag zu Tag, biss auf die Zeit der*

*Preiss-würdigen Victorie wider die Türcken bei Mohatsch den* 12. *Augusti eingerichtet, und fortgesetzet worden.* 1687. Bibl. de Munich.

5°. *Diarium über das so forderist mit gœttlichen Beystand in dieser gegenwærtigen Campagne bey Ihro Churfürstl. Durchlaucht in Bayrn, Unseres Gnædigsten Herrns und erhabenden Armee von Zeit zu Zeit vorgehen würdet, und biss dato vorgangen.* 1687.

6°. *Continuatio Diarii auss dem Feld Læger bei Zolnock.* 26 juin.

7°. *Continuatio Diarii aus dem Feld Læger bei Seitzar und der Thonaw.* 1687.

8°. *Continuatio Diarii aus dem Churbayrischen Feldlæger Karawytra.* 22 juillet.

9°. *Continuatio Diarii aus dem Churbayrischen Feldlæger, zwey Stunden vor Mohats.*

10°. *Relation des von der christlichen Armee wider dero Erbfeind, bey dem Berg Harsan, unweit Siclos, erhaltenen herrlichen Sieges. Auss dem Churbayrischen Feld-Lager bei Barniewar den* 14. *Augusti Anno* 1687.

## V. — Page 228.

Voici les relations qui existent en langue allemande sur la campagne des Vénitiens :

1°. *Aufühnliche Erzehlung, wie die herrliche Vestung Coron in Morea mit stürmender Hand an die Republic Venedig übergangen.* Bibl. de Munich.

2°. *Abdruck Schreibens aus Konstantinopel vom* 10. *Jan. st. n.* 1686, *an einen Offizier in Morea, von einem guten Freunde.* Ibid.

3°. *Die gefæhrliche Belægerung und siegreiche Eroberung der Stadt und Vestung Napoli di Romania in Morea.* Augsbourg. Ibid.

4°. *Die glückseelige Tapferkeit dess venezianischen Lee-*

*wen, sonderlich was bei Belager-und Eroberung derer berühmten Vestungen Modon und Napoli di Romania Denkwürdiges vorgegangen.* Augsbourg. Ibid.

5°. *Rechter wahrhafftiger und ausführlicher Bericht, Alles was bisshero in diesem* 1687. *Jahre die Christlichen Waffen für herrliche Siege in Morea, Ungarn, Kroatien, Ucraine und Moscovischen Crimischen Grænzen erhalten.* Leipzig. Ibid.

6°. *Ohnmacht der Türkischen Monarchie, vorgestellet in warhaffter und umstændlicher Erzehlung der Kriegs-Geschichten dess* 1687. *Jahres in Ungarn und Morea.* Augsbourg, 1687. Ibid.

7°. *Wahrehafftige und umbstændliche Relation dess von der Venezianischen Republic erhaltenen Sieges, und Eroberung der Vestung Petrasso, Lepanto, un der beyden darnæchst gelegenen Dardanellen.* Venise, le 11 août 1687. Ibid.

—

## LIVRE LIX.

### I. — Page 266.

La Bibliothèque de Munich contient sur la conquête de Belgrade douze relations que voici :

1°. *Journal oder aussführlicher Bericht, was sich seith Ihrer Churfürstl. Durchl. in Bayern Abreise von München, nach der ungarischen Campagne, biss auf glückliche Eroberung der Hauptstadt und Vestung Griechisch Weissenburg, von Tag zu Tage zugetragen.* Ratisbonne, 1688.

2°. *Warhaffte Relation samt eygentlicher Abbildung der belægerten, und mit sütrmender Hand eroberten Haupt-Vestung Belgrad, wie solche von den kayserlichen und dero hohen Aliirten Vœlkern, unter dem heldenmüthigen Commando Ihro Churfürstl. Durchl. Herzog Maximilian Ema-*

*nuel aus Bayern, Montag den* 6. *Septembris, diss laufenend* 1688. *Jahres glücklich erobert und eingenommen worden.* Munich.

3°. *Relation auss dem kayserlichen Feld-Lager vor Griechisch-Weissenburg vom* 11. *Aug.* 1688.

4°. *Weiterer Verfolg dess jüngst durch den Druck publicirten Diarii von Belagerung der Hauptstadt und Vestung Griechisch-Weissenburg.* Ratisbonne, 1688.

5°. *Summarischer Bericht dessen, was kurtz vor, und bey Eroberung der türkischen Hauptstadt und Vestung Griechisch-Weissenburg passirt ist.*

6°. *Eigentliche Relation, welcher gestalten der auf die Vestung Griechisch-Weissenburg unter Veranstaltung Ihro Churfürstl. Durchl. in Bayern gethaner Sturm, den glücklichen Success erreichet.*

7°. *Copia Schreibens von Hrn. Graf. Magno von Castell, an Ihre Durchl., Herrn Herman Marggraf zu Baaden, de dato Brod den* 6. *Sept.* 1688.

8°. *Beschreibung der Stadt und Vestung Griechisch-Weissenburg neben warhafftem Bericht, welcher gestalten dieselhe den* 6. *Sept. dieses* 1688. *Jahres durch Ihro Churfürstl. Durchlaucht in Bayern mit stürmender Hand erobert worden.*

9°. *Litterae Osmanni Bassae Aleppensis ad Serenissimum ac Potentissimum electorem Bavariae pro impetrando salvo conductu ad aulam Caesaream.* 23. *Augusti* 1688.

10°. *Bericht, gründlicher, welchergestalt die berühmsteste Stadt Griechisch-Weissenburg den* 6. *Sept.* 1688 *erobert und in die k. k. ungarische Devotion gebracht worden ist.*

11°. *Ottomannisches Prognosticon aus der Clementia Victrice.* Augsbourg, 1688.

12°. *Kriegsdeliberation über die Fortsetzung des Türchen-Kriegs in Ungarn, auf die Campagne dieses* 1688. *Frühe-Jahrs.*

## II. — Page 268.

La lettre de donation se trouve à l'Arsenal civil de Vienne; elle a été donnée par le cardinal Colloniz avec le crâne de Kara Moustafa, et figure comme appendice dans l'ouvrage intitulé : *Wiens erste aufgehobene türkische Belagerung,* Vienne, 1829 (premier siége de Vienne levé par les Turcs). On y trouve aussi, n° V, l'inscription d'un arc turc ou tatare pris au second siége de Vienne. Il est probable que la grande et magnifique couverture en cuir, pour table, qui existe à la Bibliothèque de Ravenne, et qui est ornée d'inscriptions turques, est un des trophées enlevés au camp ottoman devant Vienne.

## III. — Page 278.

Ahmed Kœprilü mourut le 30 octobre 1676; la liste suivante commence donc avec l'année 1088 de l'hégire (1677). Dans cette année moururent : 1° Hasan Efendi, dans les Biographies de Safayi, la 63e; 2° Kefeni, la 340e; 3° Mezaki, la 367e; 4° Wahid, la 452e; en l'année 1089 (1678) moururent, 5° Nisbeti, la 404e; 6° Mahwi, la 368e; 7° Djesmi, dans les Biographies de Salim, la 32e; en l'année 1098 (1679) moururent, 8° Medhi, dans les Biographies de Safayi, la 369e; 9° Moukhtari, la 370e; 10° Nasmi, la 405e; 11° Naati, la 406e; en 1091 (1680) mourut, 12° Kaïmi, la 532e; en 1092 (1681) moururent, 13° Saida, la 150e; 14° Izeti, la 259; en 1094 (1682) moururent, 15° Seki, la 136e; 16° Nassibi, la 408e; 17° Widjdi, la 442e; en 1095 (1683) moururent, 18° Hamdi, la 68e; 19° Danischi, la 86e; 20° Rifaati, la 102e; 21° Adeni, la 260e; 22° Meschrebi, la 371e; 23° Himmet, la 467e; 24° Taib, la 47e; en 1096 (1684) moururent, 25° Raghid, la 103e; 26° Samii, la 151e; en 1097 (1685) moururent, 27° Sakiri, la 90e; 28° Sami, la 152e; en 1098 (1686) moururent, 29° Khaïli, la 79e; 30° Durri, la 88e; 31° Sari, la 135e; 32° Saïd,

la 154ᵉ; 33° Kelim, la 341ᵉ; en 1099 (1687) moururent, 34° Hafiz, la 64ᵉ; 35° Siyahi, la 155ᵉ; 36ᵉ Akli, la 264ᵉ.

## IV. — Page 278.

Dans les douze premières années du douzième siècle de l'hégire, moururent les trente-six poëtes qui suivent, savoir : en l'année 1101 (1689), 1° Soubhi, dans les Biographies de Safayi, la 212ᵉ; 2° dans l'année 1102 (1690), Soukuni, la 157ᵉ; 3° Abdi, la 267ᵉ; 4° Fasli, la 309ᵉ; 1103 (1691) moururent, 5° Djesmi, la 58ᵉ; 6° Izet, la 275ᵉ; 7° Faïzi, le moufti, la 305ᵉ; en 1104 (1692), 8° Aazim, la 274ᵉ; 9° Sahhati, la 213ᵉ, en 1105 (1693), 10° Enis, la 15ᵉ; 11° Hafiz, la 65ᵉ; 12° Seïd Houseïn, la 158ᵉ; 13° Saadi, la 159ᵉ; 14° Fami, la 306ᵉ; en 1106 (1694), 15° Oumidi, la 11ᵉ; 16° Hamdi, la 69ᵉ; 17° Fassihi, la 310ᵉ; 18° Nazif, la 413ᵉ; 19° Naïm, la 414ᵉ; 20° Nazim, la 420ᵉ; en 1107 (1695), 21° Houseïn Djan, la 72ᵉ; 22° Fethi, la 307ᵉ; 23° Nazim, la 415ᵉ; 24ᵉ Wali, la 446ᵉ; 25ᵉ Yakin, la 477ᵉ; en 1108 (1696), 26° Nizami, la 416ᵉ; 27° Soubhi, dans les Biographies de Safayi, la 192ᵉ; en 1109 (1697), 28ᵉ Resmi, la 120ᵉ; 29° Ghousi, la 285ᵉ; 30° Sabit, la 52ᵉ, et dans Safayi, la 48ᵉ; en 1110 (1698), 31ᵉ Emini, dans Safayi, la 13ᵉ; 32° Resa, la 108ᵉ; 33° Rasikh, la 111ᵉ; 34° Fethi, la 308ᵉ; 35°, Faseih, la 311ᵉ; 36° Kaschif, la 342ᵉ; 37° Maanewi, la 378ᵉ; 38° Nassouhi, la 417ᵉ; 39° Djoudi, dans Salim, la 54ᵉ; 40° Resmi, dans Salim, la 110ᵉ; 41ᵉ Rifki, dans Salim, la 122ᵉ; 42° Scherf, dans Salim, la 160ᵉ; en 1111 (1699), 43° un autre Rifki, dans Safayi, la 107ᵉ; 44° Sirri, la 169ᵉ; en 1112 (1700), 45° Esaad, la 24ᵉ; 46° Bahri, la 39ᵉ; 47° Makhdoun, la 374ᵉ; 48° Nasmi, la 418ᵉ.

## V. — Page 288.

« In nomine Dei; Inter duos Imperatores pro fundamento » almæ Pacis prolatæ Propositiones :

» Prima propositio. Ne futuris quoque temporibus inter » utrumque Imperatorem aliquod intercedat dissidium, sed » firma pax coalescat, Cæsarea Majestas occupatorum ali» quam partem restituens, reliqua vero retinens, moderatio» nem et æquanimitatem ostendat, si autem abnuerit, re» tentis occupatis fœderi terminus temporis præfigatur.

» Secunda propositio. Sub patrocinio fulgidæ Portæ exi» stens, sitaque prope confinia Cæsareæ Majestatis Christiana » Regio Transylvaniæ in pristinum ipsius statum restituatur, » annuumque suum tributum Otthomanorum Imperatori » solvat, atque prout declaratur in sacris antehac confirmatis » diplomatibus, sub protectione utriusque Imperialis Majes» tatis quieto statu fruantur ejus incolæ.

» Tertia propositio. Arcium, quæ hucusque tenentur a » fulgida Porta, viæ, quæcunque interceptæ et oblocatæ sunt, » aperiantur, neve in territoriis et attinentiis earum aliqua » fiat interturbatio, seu prætensio.

» Quarta propositio. Multum hic morati sumus, qua de » causa nescimus, jam veris tempus advenit. In negotio » tractatus et conclusionis de pace multæ difficultates obo» riuntur, quæ menti observari non poterant pro : enotandis » omnibus difficultatibus reque stabilienda quies ab armis » esse necessaria videri cœpit : ne interrumpatur almi et » sacrosancti istius negotii continuatio, armistitii necessitas » apparet, pro quo honestum et conveniens temporis spa» tium præfigendum occurrit. »

## VI. — Page 289.

« In nomine Domini pro fundamento almæ pacis inter » fulgidam Portam et Serenissimum Regem Poloniæ atque » Rempublicam prolata propositio.

» Prima propositio. Retentis locis, quæ tempore istius » belli a Serenissimo Rege et republica Poloniarum occu» pata conservantur, inter utrumque Dominum firma pax

» coalescat, Camenecum etiam lapis Scandali vocatum a » Dominis Polonis ut amoveatur, quando missus a Serenis- » simo Rege et Republica plenipotentiarius Minister com- » parebit, tractabitur.

» Secunda propositio. Multum hic, nescimus qua de causa, » morati sumus, jam veris tempus adventat. In negotio trac- » tatus et conclusionis de Pace multæ difficultates oboriun- » tur, quæ prius menti obversari non poterant. Ad enotan- » das omnes difficultates quies ab armis esse necessaria » videri cœpit, ne almi et sacrosancti istius negotii conti- » nuatio interrumpatur, habita adhibendi remedii ratione, » armistitii necessitas apparet, pro quo conveniens temporis » spatium præfigendum occurrit. »

## VII. — Page 291.

« Ad stabiliendam pacem inter Augustissimum, Invictis- » simum, Serenissimum et Potentissimum Romanorum Im- » peratorem, Germaniæ, Hungariæ et Bohemiæ regem etc. » Eiusque Confœderatos, Serenissimum Poloniæ Regem et » Rempublicam, ac Serenissimam Rempublicam Venetam ex » una, et Serenissimum ac Potentissimum Turcarum Impe- » ratorem ex altera parte, sequentes conditiones a Cæsareis » ad hoc negotium Deputatis, pro responso ad propositiones » per ablegatos Turcicos die 15ta Februarii 1689 exhibitæ » reponuntur.

» 1ma. Cum ex parte Portæ Ottomanicæ in prædictis con- » ditionibus offeratur cessio hoc bello recuperatorum, quæ » absque hoc avito jure ad Sacram Cæsaream Majestatem, » Regnumque Hungariæ et ditiones ei ab antiquo annexas » spectant, vel abinde dependent, et fere omnes aut armo- » rum successu, aut spontanea deditione a justitia divina » quasi jure postliminii in potestatem Sacræ Majestatis re- » dierunt, prætenditur ex parte Sacræ Cæsareæ Majestatis, » ad tollendum omne dissidium inter partes nunc bellige-

» rantes futuris quoque temporibus præcavendum, ut reli-
» quæ adhuc Ditiones, populi et loca ab antiquo, ut supra-
» dictum ad Regnum Hungariæ, ditionesque eidem annexas
» pertinentia ei pariter supremo jure cedantur, et continuo
» evacuentur cum omnibus ad ea antiquitus vel hactenus
» spectantibus aut attributis territoriis et dependentiis, quo-
» rum specificatio et confinia per præsentem conventionem
» determinabuntur, nulla in iis sub prætextu tributorum,
» aut quacunque alia Portæ Ottomanicæ prætensione juris
» remanente, cassatis etiam et annullatis ex integro omnibus
» prioribus tractatibus, quatenus de supra positis aliter,
» quam hic conventum fuerit, disponunt.

» 2da. Liceat vero cuique Partium paciscenti confinia pro-
» pria exstructione fortalitiorum et munimentorum, vel alio
» quocunque meliori visum fuerit modo, in propriam secu-
» ritatem et populorum quietem munire ac tuta reddere.

» 3tia. Incursiones hostiles, devastationes et depopula-
» tiones territorii utriusque domini, aut eorum, qui sub
» protectione contrahentium Imperatorum deinceps vivent,
» omnino et ita quidem prohibitæ sint, ac illicitæ maneant,
» ut omnes Turcarum confiniariorum vel Tartarorum in Cæ-
» sareas proprias aut præmemoratorum suorum Clientum
» ditiones factæ incursiones, invasiones, depopulationes et
» exactiones pacifragii pœnam incurrant, ac parti læsæ cau-
» sam damni bello vindicandi justam et sufficientem præ-
» beant, nisi ad eius requisitionem damna data, resarta et
» nomine eorum satisfactum, simulque authores damni dati
» exemplariter puniti fuerint.

» 4ta. Maneat porro etiam illicitum futuris quoque tem-
» poribus receptaculum vel fomentum dare malis homini-
» bus, Rebellibus subditis, aut utriusque paciscentis Cæsaris
» inimicis.

» 5ta. Libera sint utriusque Partis subditis in omnibus et
» singulis utriusque partis Imperiis, Regnis, Ditionibus,
» Provinciis, Territoriis, et Portubus, terra marique com-

» mercia, sine fraude et dolo peragenda, nullis teloniorum » ac vectigalium exactionibus adstricta; permissis etiam ut » cæteris nationibus, quibus cum Turcico Imperio commer- » cium est, in locis ad hoc electis Cæsareis Consulibus, jure » gentium omni immunitate privilegiatis et Cæsarea protec- » tione gaudentibus.

» 6ta. Captivati ex utraque parte, sive per Turcas, sive per » Tartaros capti fuerint, existentes, liberati, et propriis do- » minis, absque lytro, bona fide restituantur.

» 7ma. Custodiam Sanctissimi Sepulchri, et aliorum sanc- » torum locorum in Judæa circa Hierosolymam existentium, » antehac Christianis et Sacerdotibus Franciscanis semper » permissam, ac paucis demum abhinc annis iisdem erep- » tam, Græcisque traditam restituet prædicti ordinis Reli- » giosis et Christianis Romano-Catholicis Serenissimus ac » Potentissimus Turcarum Imperator, servabitque liberam » et quietam præfatis Religiosis Franciscanis sub sua pro- » tectione constantem possessionem deinceps non auferen- » dam. Concedet insuper liberam peregrinis Christianis » Romano-Catholicis adeundi et redeundi facultatem, non » interturbato aut impedito iis in partibus Religionis Ro- » mano-Catholicæ obeundæ exercitio.

» 8va. Regula et norma Curialium recipiendis, receptis, » honorandis et tractandis Ministris ultro citroque com- » meantibus his pactis certa constituatur, deinceps ab utrin- » que sancte et religiose secundum distinctam Characteris » missorum prærogativam inter gentes observanda.

» 9na. Turcarum Imperator sacræ Cæsareæ et Regiæ Majes- » tatis fœderatis, scilicet Serenissimo Poloniæ Regi et Reipu- » blicæ et Serenissimæ Reipublicæ Venetæ competentem » præstabit satisfactionem juxta Conventionem cum iis simul » et semel ineundam.

» 10ma. Moldaviæ territorium quoque a Tartaris in pristi- » nas suas sedes ultra Boristhenem et Budziak translatis, » omnino evacuabitur, fietque Moldaviæ per Tartaros erepti

» teritorii, deinceps non eripiendi, plenaria restitutio.
» *Annotationes.* 1ma. Pacem hoc modo conclusam Ablegati » et Plenipotentiarii Turcici a Serenissimo et Potentissimo » Imperatore et Domino suo ad formam hic mutuo placi- » tam, ratihabitum iri, seque infaillibiliter præstituros, ut » solenne ratihabitionis Instrumentum intra spatium triginta » dierum a die subscriptionis computandum, aut citius, si » fieri poterit, hic reciproce recteque commutetur, se obli- » gant, dictæ Ratificationis adventum hic præstolantes.

» 2da. Pax ista, quamvis secundum propositas Conditiones » conclusa, tum demum robur obligationis et debitæ obser- » vantiæ vinculum accipiet et inducet, cum in omnibus ac » singulis, quæ de locis evacuandis et tradendis, atque etiam » de confiniis per Deputatos ab utrinque Commissarios con- » stituendis secundum præmissa stipulabantur, et accepta- » buntur, plenariæ executioni demandata fuerit; qua in re » ad accelerandam Pacis executionem et publicationem, sis- » tendamque humani sanguinis effusionem, placuit utrinque, » ut designatis ad Terminos Dominiorum ponendos, et exe- » quendam pacem ab utrinque Commissariis spatium bimes- » tre præfigatur, cuius decursu confinia, prout conventum » fuerit, statuant, evacuanda tradant, et articulos pacis juxta » sibi comissa exequantur.

» 3tia. Quia omnia, quæ supradictis conditionibus genera- » libus proposita fuerunt, individualiter et localiter con- » ceptis huius pacificationis articulis exprimere et inserere » necesse est, ideo de omnibus et singulis in specie porro » tractandi et conveniendi liberam sibi reservant Deputati » Cæsarei facultatem.

» 4ta. Nefandum Tœkely Proditoris et Rebellis improbis- » simi, huius cruenti belli authoris et execrandi impostoris » caput, secundum juris gentium naturalem obligationem » quondam a Turcis susceptam, et male observatam, semota » omni tergiversatione post Pacem conclusam mox noxæ » tradent, ad sumendas de eodem meritas pœnas, et statuen-

» dum violatæ fidelitatis exemplum; interim captivando de » eiusdem persona, pace conclusa fideliter consignanda, ita » se securos reddent Ablegati Turcici, ut et Deputatis Cæ- » sareis securam et sinceram stipulatorum executionem os- » tendere et persuadere possint.

» Quæ Annotatio cæteris omnibus in tractatu præponenda, » et de illa bona fide, prius quam cætera pertractentur, » conveniendum erit, cum sit conditio sine qua non. » Im k. k. H. Arch.

## VIII. — Page 292.

« Dimande della Serenissima Republica di Venetia alli » Signori Ablegati dall' Eccelsissima Porta in risposta delle » propositioni da essi date al suo Amb. alla Corte Cesarea il » giorno di 15. Febraro 1689. Per stabilir la Pace tra Sa. » Maestà l'Imperatore, unitamente con suoi Alleati il Re e » Republica di Polonia e la stessa Republica di Venetia da » una, con la suddeta Eccelsissima Porta dall' altra.

» Potrebbe, e con ragione la Serenissima Republica di » Venetia tante volte senza giusto, ne apparrente motivo in- » vasa nelli suoi Stati dall' Armi Ottomane e con varii modi » pregiudicata nel corso dell' ultima Pace, pretendere tutto » quello, che con legitimi titoli ella possedeva, e che fu in » diversi tempi occupato e tolto sempre con prepotenza da » Serenissimi Imperiali Ottomani Predecessori; ad ogni » modo per usare della moderatione, che e sua propria, e » che viene desiderata sarà contenta di conseguire quello, » che vaglia a consolidare li suoi nuovi acquisti et a stabilir » a medesimi com' anco a suoi antichi possessi patenti e » certi confini, che li uniscano e requadrino; onde restino » tolti li motivi a nuovi scandali e sconcerti, e si goda per- » petua e tranquilla la Pace, che venisse stipulata, e con- » clusa tra l'Eccelsissima Porta, et essa Serenissima repu- » blica a vantaggio e benefitio d'ambi li stati, et a quiete e » consolatione de Communi Sudditi.

» Dimanda però, che li venga cessa e liberamente conse-
» gnata L'Isola di Negroponte altre voltre dalla medesima
» posseduta insieme con la Piazza la decorsa compagna dalle
» sue Armi attacata, la qual impresa non poté terminarsi per
» la sopravenienza della stazzione contraria.

» Che le sia pur liberamente cessa et consegnata Napoli
» di Malvasia come adiacenza del Regno della Morea.

» Che alla Città e forte d'Athene sia distinto il suo terri-
» torio, e cosi al Litorale et alle Terre, che girano da quella
» Spiazzia, passano per lo stretto di Corintho, e finiscono a
» Butrinto, e che furono con le Piazze e luoghi principali,
» e con li Golfi di Lepanto e Prevesa acquistati dalle sue
» Armi, doveranno distinguersi li territorii comprese le terre
» e luoghi, come l'Arta e simili che vengono bagnati da
» med. Golfi; così che tutto il preaccenato Littorale e terre
» rimangano senza interruttione, e siano rassignate al suo
» dominio con visibili e certi Confini di Monti, Fiumi, e
» Mari, e quali sono naturali, et erano proprii de Bassalagi
» e dei Governi di quelle parti.

» Che a gli antichi possessi e nuovi acquisti nella Dalmatia
» tra li Giumi Obrovazzo e Boiana siano dichiarati e stabiliti
» li territorii e confini per latitudine sino alle Montagne della
» Bossina.

» Che Antivari e Dulcigno contenuti nello spatio sudetto
» come due Pietre di scandulo, fomenti e ricoverti di infesti
» Corsari, che danneggiano li sudditi, perturbano la navi-
» gatione, e suscitano continue molestie siano alla mede-
» sima, con loro territorii cessi e consignati.

» Che s'habbi a dichiarare, che in ogni stato e luogo, che
» rimarra sotto il dominio della Serenissima Republica, pos-
» sano farsi quelle fortificationi, che la medesima giudi-
» cherà necessarie a diffesa e sicurrezza de' medesimi, senza
» che li possa dalli Ottomani esser contradetto, opposto o
» in altra maniera impedito, o difficoltato.

» Che non habbia a pretendersi dal Sigr. Turco il de-

» corso nel tempo della presente guerra per la pension del » Zante, e che s'intenda per l'avvenire levata la stessa pen- » sione.

» Che il denaro estortoli con pretesti affatto insusistenti » nel corso dell' ultima pace, che veniva da essa con ogni » studio di sincera amicitia coltivata, li sia restituito.

» Li Capitoli poi toccanti la Mercatura, li Corsari, et altri » interessi, stabiliti nell' ultima pace, sarano esaminati per » dichiarar e migliorar quelli ne tenessero il bisogno, e per » oggionzarvi quegl' altri, ch'esistimassero opportuni a man- » tener costante e perfetta l'Amicitia tra l'Eccelentissima » Porta e la Serenissima Republica. » Im k. k. H. Arch. und die Uebersetzung in Sulfikar's Geschichte Bl. 44.

## IX. — Page 294.

« Anno 1489 cum Casimiro Jagellonide per Bajazedem » Solimanum sancitum, ut Tartari parate se gerant, quod et » Sigismundo primo confirmatum est, et quod postea fuere » renovationes pactorum, si memoratos non continent, te- » nerentur ad refusionem damnorum. Solimanus ad coer- » cendos Tartaros fortalitio Chodak supra Borysthenem ex- » structo, Cosacis alias usque Constantinopolim excursiones » facere solitis rempublicam pillandam dedit, quod dilu- » vium cum Tatari coercere debuissent tantum auxere, ut » Republica per 30 annos innumeris calamitatibus afflicta » fuerit; sentiat Zultovodensem, Corsunensem, Zboroven- » sem, Beresdecensem, Batokoviensem et Dorossencensem » cladem refusionem damnorum; 2° refus. damn. quæ ab » illato durantibus induciis bello originem traxere ne ea » posterum fiant Ordæ Nohaienses, Oscakovenses, Bucza- » kenses, Bialcrodenses in Asiam transferantur, aut in Thra- » ciam cis Danubium cedant Polonis montes Crimenses, ter- » ras in Borysthenem et Danubium cis et Transalpinam Val- » lachiam; 3° Inherendo pactis Zaraviensibus loca sancta

» in Jerusalem, S. Sepulchrum Betlem per Reges Siciliæ » Robertum et Sanisam 7 millionibus a Sultano Ægypti » empta, atque Minoritis tradita, jam vero a Græcis erepta » (prout loquitur instrumentum per Ali aga anno 1097 for- » matum) antiquis possessionibus videlicet religiosis latinis » restituantur, atque scriptum Imperiale eisdem a Sult. Mu- » rad 1045 concessum renovetur; 4° Liberum fidei exer- » citium, nova tributa tollantur; 5° Captivi ex utraque parte » facti, libertati restituantur; 6° Camminicium Polonis res- » tituatur cum omni armatura; 7° Prætensioni supra Cosacos » et Ukrainam Porta abdicat. Hæc generalia singulatim trac- » tare se reservant. »

## X. — Page 306.

« In nomine Domini. Puncta conditionum pacis inter » utrumque Imperium primo ante discessum nostrum Vienna » in Suburbano Monasterio P. P. Augustinianorum ab Epo- » cha Hedschira 1101 id est 19na die mensis Januarii anno » 1690, Eminentissimo Domino Cardinali a Kollonitsch ex- » positarum, ex utriusque nostrorum Ablegatorum com- » muni consensu iterumque in suburbio Comoræ, die 23 » Aprilis (3. Maji, nach n. Styl) eiusdem anni Domino An- » dreæ de Werdenberg declaratarum.

» 1mum. Cum ut Alma Pacis inter utrumque Imperium » reflorescat, ac subditi utrinque quiete ac securitate fruan- » tur, necessum sit, ut manifestis limitibus Confinia divi- » dantur, quibus omnia disturbia et incursionum occasiones » de medio tollantur, magni fluvii Danubius atque Savus » pro limitibus ponantur.

» 2dum. Proinde a Porta ferrea usque ad Savi ostium omnis » cisdanubiana, dito itemque ab ostio Savi usque ad pristina » Croatiæ confinia cissavana Regio subiaceant Ottomanico » Imperio, restitutis Alba Græca et aliis locis, quæcunque in » prædictis cis Danubium et Savum Ditionibus Cæsareis

» præsidiis tenentur, ita ut a pristinis Croatiæ limitibus ad » exitum Savi atque illinc ad usque inferiora in Regionibus » cis Danubium et Savum nulla remaneat Cæsareæ Majestatis » prætensio.

» 3tium. Vice versa a Porta ferrea ad ostium Savi et ab ostio » Savi usque ad pristina Croatiæ confinia ultra Danubiana » et ultra Savana Religiones cum restitutione Temesvarini et » aliorum locorum, quæ in partibus ultra Danubianis armis » Ottomanicis tenentur, subsint Potestati Cæsareæ Majestatis » et nulla fiat a fulgida Porta prætensio.

» 4tum. Valachica atque Transylvanica ultra Danubiana » versus Hungaricas partes Confinia in pristino ante præsens » bellum statu permaneant.

» 5tum. Transylvania in pristinum ante præsens bellum sta- » tum restituatur, annuumque suum tributum integre ful- » gidæ Portæ solvat, et sub utriusque Imperii Protectione » antiquis suis privilegiis fruatur.

» 6tum. Confinia Croatiæ maneant in eo statu, in quo fue- » rant ante præsens bellum.

» 7timum. His conditionibus vel suspensio armorum plu- » rium aut paucorum annorum, vel etiam Pax perpetua » ineatur.

» 8vum. Ab utroque Imperio tales milites atque coloni, ac » sub talibus Generalibus et officialibus, quorum fides ac » disciplina probata sit, ad lubitum utriuslibet Imperatoris » in confiniis sibi subjectis collocentur, ita, ut Pacem inte- » gerrime colant, nullisque disturbiis aut excursionibus » communem tranquillitatem interturbent.

» 9num. Quæcunque Conditiones in antiquis sacris Capitu- » lationibus expressæ, usque ad præsens bellum observatæ » sunt, nec prædictis octo punctis adversantur, post hac » etiam colantur.

» *Appendix*. Negotium circa Confœderatos cum sua Cæsa- » rea Majestate Principes remittitur dispositioni Ejusdem, si » velit, aut a pacis tractatibus excludat, aut includat si inclu-

» dere placebit, hoc item duplici ratione fieri posse videtur, » sive in puncto separato terminis generalibus ponatur, ut, » cum inter utrumque Imperium Pax et amicitia renovata » sit, Poloniæ etiam Serenissimus Rex et Respublica ac Sere- » nissima Venetorum Respublica inter terminum 40 sive 50 » dierum honestis conditionibus paciscantur, vel expresse » ac specifice item in separato puncto declaretur, ut con- » finiis restitutis in statum, qui præcesserat bellum obsi- » dionis et occupationis Kaminecii et confusionem rerum » in iisdem confiniis paulo ante ipsum, bellum atque consti- » tutis in illo ordine, in quo erant, quando ante dissidia » illius belli firma Amicitia et bona vicinitas inter fulgidam » Portam et Polonos intercedat. Alma Pax inter fulgidam » Portam et Poloniarum Serenissimum Regem et Rempu- » blicam coalescat, quod D. D. Venetos vero pariter hoc » specificari potest, quod retentis occupatis Pacem cum ful- » gida Porta ineant.

» Puncta conditionum pacis Eminentissimo Domino, Car- » dinali a Kollonitsch per Dominum Alexandrum Maurum » Cordatum conscio ejusdem collega Domino Sulfficar Efen- » di Ablegatos Turcicos ante ipsorum Vienna discessum in » Conventu P. P. Augustinianorum Suburbanorum 19na Ju- » nuarii 1690 oblatarum.

» 1mo. Quod porta Ottomanica stabilem cum Cæsarea sua » Regiaque Majestate pacem inire cupiat, eamque initam » stabilem fore speret, si Germani, non Hungari in confi- » nibus collocati fuerint, his nempe ad disturbia et devas- » tationes natis, illis vero a disciplinæ militaris fideique » observantia commendatis.

» 2do. Liberum proinde fore Cæsareæ Regiæque Majestati » aut suspensionem armorum, plurium vel paucorum anno- » rum, vel etiam pacem stabilem et perpetuam cum Porta » inire.

» 3tio. Ad hanc obtinendam concludendamque Dominos » oblegatos plena facultate instructos esse, ut omnia inter

» Savum et Tibiscum sita cum omnibus fortalitiis in mani-
» bus Turcarum adhuc existentibus etiam Temiswarino,
» usque ad Portam ferream inclusive Imperatori cedant

» 4to. Vice versa, quæ trans Savum sita sunt, et antea Tur-
» carum fuere, Portæ Ottomanicæ maneant.

» 5to. Confinia Croatiæ maneant in eo statu, in quo prius
» fuerunt.

» 6to. Transylvania vel, ut prius, habeatur, vel quantitas
» pecuniæ paratæ, quæ Turcis exinde quotannis proveniebat,
» porro salva maneat.

» 7mo. Alba græca Turcis restituatur. »

Ce document se trouve dans les Archives de Vienne, avec les propositions de paix, les avis et les rapports du margrave de Bade, d'Eugène, de Caprara et de Marsigli.

## XI. — Page 312.

L'épouse de Tœkœli fut gardée à Munkacs jusqu'à ce que l'on eût rendu la liberté à Hæusler et à Doria. Tœkœli lui écrivit du camp de Widin, en avril 1691, de s'adresser au grand-vizir pour qu'il lui rendît la liberté en échange de celle qu'il donnerait à Hæusler et Doria. Il demanda à sa femme de lui envoyer un service complet de table, consistant en vingt-quatre coupes et trente-six assiettes. Tœkœli stipula pour l'élargissement de Hæusler et de Doria, outre la liberté de sa femme, vingt-cinq mille ducats comptant, une voiture avec son attelage et la promesse de rendre aux femmes de Gaspar Schandor, Petrozy et Nemetchany la jouissance de leurs biens; mais il n'en obtint que dix mille, et il écrivit à sa femme de ne point y toucher jusqu'au moment de leur réunion, de lui acheter de bon vin, de l'eau de canelle, des filets, et de lui procurer des oiseleurs. Dans cette même lettre, on remarque ce passage : « Dilecta conjux, quod per
» occasionem dimissionis Dominorum Generali Hæusler et
» Doriæ Tui non fuerim memor, et in quantum Tuam quo-
» que personam in illorum libertatem incluserim ex paribus

» tractatus per Ladislaum Ugroczy transmissis intelliges. » Upalanka, 21 Sept. 1692. » Une autre lettre datée du 27 octobre 1692, du désert de Gyula, écrite par la femme de Tœkœli, contient ces mots : « Attende, ut 10,000 aurei complete » remaneant usque ad tempus meæ conjunctionis tecum » Nomine Domini, et per intercessionem Sanctorum omnium » et Clementiam trium Regum Monarcharum annuentium, » videlicet Imperatoris Romani, Regis Galliarum et Cæsaris » Turcarum, requiram Dominum meum Emericum Tœkœli » — ubicunque illum invenero, in Deo ipse fidentes nescit » deserere, doleo mortem Domini Marchionis Doriæ, ma» gnum enim damnum passi sumus, sed finis omnium mors » est. » Enfin elle exprime l'espoir qu'on lui rendra son fils; elle se plaint de la séduction de sa fille, et dit que, de ses six années de veuvage, elle en avait passé cinq dans un couvent.

## XII. — Page 320.

Rel. di Costant. Cod. 888. 1691 : « Col. G. V. Cœprüli si » contano sette loro famosi Generali amazzati, ma si mara» vigliano tutti del sudetto Vesiro che non era pratico » d'arme, tanto tutto fece per zelo della loro fede. Fra gli » altri cascò il molto lodato Deli Omerp. et il figlio del » Hasnedar Huseinp. et il figlio del Nisangipascha, 36 Alaib. » di Rumili e Anatoli, 42 Aga, 22 Ciausi del primo ordine, » detti Gedikli. Un Gedikli a una Contea di 20 et 30 villagi » et e obligato di andar con 50 persone alla guerra; il Ciaus » ordinario non e di stima. — 1691, p. 119 : Subito intesa » la morte del G. V. il Mufti amico del Caimacam d'Adria» nopoli governò assolutamente; huomo pratico di governo » l'a proposto al Sultano, onde questo vecchio Alip. dichia» rato G. V. Li ambi stano ancor in Adrianopoli, perche il » G. V. moderno non gli da categorica risposta, mentre non » puo far niente senza il consenso delli Ojak aga, si dice che » spedirano il Conte Marsigli (la seconde fois). — 883,

» p. 146: Questo G. Vesiro vecchio Alip. governa con molta » pratica che ebbe essendo Caimacam, però di poco valore. » Il Mufti essendo persona di gran dottrina e pratica — il » G. V. non e huomo di gran autorità, e non si mostra asso- » luto nelli suoi affari, però da ascolto a persone pratiche di » governo, concede cariche a persone che hanno servito e » meritato, nemico dell' interesse, non porta rispetto alla » raccomendazione ma all' abilità, e generoso, e di nazione » Bosnese, s'intende colle milizie e conferisce con loro. » Hanno decisio di non far il Murad Girai Han, per essersi » dato in fuga sotto Vienna, ma hanno eletto un Sultan » guerriero detto Seffa Ghirai Sultan, che si tratteneva in » Janboli poche hore lontano di Adrianopoli. Hanno publi- » cato la causa per la quale hanno mutato questo Han, cioè » per non esser arrivato a tempo coll' esercito, ma tardi » comparse in campagna, e perche non si portava bene colli » officiali e militia Tartara, che non veniva prontamente » pagata, esilarono questo Han col suo figlio nel isola di » Rodi, et il Bakiraga primo ministro e Generale sara esilato » im Rimno nell' Arcidelago; a Belgrado amazzato il Kiaja » del Def. Ves. per esser fuggito, dopo haver visto il suo » patrone ferito, e il Spahilaraga con altri officiali, che s'e- » rano posti in fuga; in Adrianopoli doppo il secondo con- » gresso strozzati 3 Pascia (Kemankesch, Mourteza, et celui » de Meràsch), perche li primi a la fuga. »

## XIII. — Page 355.

L'auteur de l'histoire de la Bibliothèque de Berlin (manuscrits de Diez, nº 75), qui se trouvait à la suite du nouveau grand-vizir Ali-Pascha, énumère ainsi les troupes de sa maison : mille Bosniaques, mille hommes de Selefké en Cilicie, trois cent cinquante fantassins fusiliers, trois cent quatre-vingt-six cavaliers de l'aile droite et de l'aile gauche, deux cent soixante-deux gœnüllüs et délis, cent vingt Tatares

ou courriers, trois cents miliciens à cheval d'Adana, deux cent cinquante officiers et domestiques du palais, six cent trois karakouloukdjis (aides), quinze cents chambellans et autres personnes de distinction; total six mille sept cent cinquante-un hommes. Il donne ensuite les noms des lieux de halte depuis Andrinople jusqu'à Belgrade; les voici: Kemaltschaïri, Djisr Moustafa, Khirmenli, Ouseundjé, Khasskœi, Kialü, Papaslü, Philippopolis, Tartarbazari, Yenikœi; là la route se sépare: l'une conduit par le défilé de Kapoulü Derbend (Porta Trajani), l'autre par le défilé de Kizkerbend, Yenikhan, Sofia, Halkalü, Sari Beïrout (défilé de Dragoman), Kizilbaïr (colline Rouge), Schehrkœi Moussa-Pascha, Nissa, Alexinza, Baïmour baïr (lieu mal famé), métairie de Kinalioghli, Rouschna dans le défilé de Dewabaghirdan, tour de Bana, Parakin, Yagodnia, Patitschina, Hasan-Pascha Kolar, Hissardjik (Krotzko); l'auteur monta le même caïque que le grand-vizir; conversation avec Mezzomorto; Semendra et Belgrade.

## LIVRE LX.

### I. — Page 385.

On trouve dans l'excellent *Inscha des pièces d'État,* qui contient un grand nombre de documens relatifs aux principaux événemens de cette époque, une douzaine de lettres au khan des Tatares, que voici: 1° n. 41, la lettre de notification de l'avènement datée du 1er redjeb 1106 (16 février 1659); 2° n. 45, la lettre qui accompagna le présent en argent dit du carquois, 1er schâban (17 mars); 3° celle qui accompagna la pelisse pour le kalgha et les soixante-quinze vêtemens d'honneur; 4° n. 49, cette lettre, qui ordonne la démolition des fermes tatares établies en Moldavie, porte la

date du 15 djemazioul-ewwel 1107 (22 décembre 1695); 5° n. 54, la lettre qui accompagna les soixante-quinze vêtemens d'honneur envoyés à l'ouverture de la première campagne, 15 schâban (20 mars); 6° n. 57, invitation de marcher contre Azof, 30 ramazan (3 mai); 7° n. 58, cette lettre, datée du 6 silkidé (7 juin), est, comme la précédente, relative à la campagne d'Azof; 8° n. 69, elle porte la même date; 9° ordre au khan de rester à Azof et d'envoyer le kalgha a Oczakow, 1er silkidé (2 juillet); 10° n. 61, réponse du khan, à la même date; 11° n. 62, cette lettre annonce que la flotte hiverne à Keresch et Taman, 28 sâfer 1108 (28 septembre 1697); 12° n. 63, est datée du 1er silhidjé (21 juillet 1697).

## II. — Page 389.

Gundling, dans son *Discours sur l'état actuel des États européens*, Francfort, 1743, t. II, p. 686, dit: « Pendant qu'Ernest Guillaume de Hanstein, seigneur de Henfstadt et Osthein, combattait contre les Turcs, sa femme Anne Sophie de Vippach et son fils Henri, âgé de six ans, furent faits prisonniers par les Turcs à Lukasch, le 25 septembre 1695; conduite à Constantinople, elle fut enfermée dans le harem à cause de sa grande beauté; son fils Henri fut élevé par l'empereur Moustafa II, comme jadis Moïse à la cour de Pharaon, avec les soins qu'on donne à un fils adoptif et promu aux plus hautes dignités.

## III. — Page 390.

Les bostandjis, comme gardes des jardins du Sultan, furent de tout temps plus simplement vêtus que les autres troupes. Ils formaient neuf classes, qui, suivant le genre de leur service ou suivant leur âge, se distinguaient par la différence de couleur de leurs ceintures. Voyez *Constitution de*

*l'empire ottoman*, II, p. 35. L'*Histoire de la destruction des janissaires*, par l'historiographe de l'empire Esaad, fils du maître de la confrérie des libraires, imprimée à Constantinople en 1828, donne le dénombrement des bostandjis de la capitale, suivant la place qu'ils occupaient dans les jardins et les maisons de plaisance du Sultan; quatorze compagnies du seraï impérial, savoir : 1° les bostandjis de la porte du Canon; 2° ceux du kœschk du Rivage; 3° ceux du kœschk Sepetdjiler; 4° ceux du kaïkhané ou du réservoir des barques; 5° ceux de Souktscheschmé ou de la Fontaine Froide; 6° les bostandjis vignerons; 7° les bostandjis greffeurs; 8° les bostandjis pépiniéristes; 9° ceux du Kouschkhané ou de la lière; 10° ceux du Külkané ou de la Chambre aux cendres; 11° ceux de l'Indjoulikœschk ou du kœschk des Perles; 12° les dolab degirmini ou les bostandjis attachés au moulin de la caisse; 13° les bostandjis porteurs de fumier. Les bostandjis répartis dans les jardins impériaux hors de la ville étaient : 1° ceux du jardin de Karaabali, 2° de Dolmabaghdjé, 3° de Beschicktasch, 4° d'Ortakœï, 5° de Kouroutscheschmé, 6° de Bebek, 7° de Mirgouné, 8° de Kalender, 9° de Bouyoukdéré, lieux situés sur la côte européenne du Bosphore; en Asie, 10° ceux du jardin Tokat, 11° de Sultanieh, 12° de Pascha baghdjesi, 13° de Djoubouklü, 14° de Koullé bagdjesi, 15° de Scutari, 16° d'Ayazma, 17° de Siledjik, 18° de Haïder-Pascha, 19° du Fanar, 20° de Floria; puis du côté du port : 21° de Daoud-Pascha, 22° de Topdjiler, 23° d'Aïdos, 24° d'Alibegkœï, 25° de Kiagadkané, 26° de Kara agadj, 27° de Khasskœï. Voyez encore *Constantinople et le Bosphore*, t. II. On trouve dans l'*Histoire de la révolution de l'année* 1703, par Mohammed Schefik, le ferman rendu en 1107 (1695), rélatif à l'enrôlement de nouveaux bostandjis. Ce document nous apprend que le nombre des bostandjis dans les seraïs de Constantinople et d'Andrinople était de deux mille sept cent soixante-neuf hommes, dont mille accompagnaient or-

dinairement le Sultan dans ses campagnes. Par ce ferman, leur nombre fut porté à trois mille trois cents hommes.

## IV. — Page 420.

Il est à croire que Tœkœli espérait nouer à Szegedin les mêmes intelligences et y trouver les mêmes secours que Souleïman le Législateur, lors du premier siége, y avait reçus des bouchers de la ville, qui offraient de se rendre comme espions et messagers à Ofen, à Temeswar, à Erlau et dans les contrées environnantes. Ils étaient au nombre de trente-cinq, et, en récompense de leurs services, ils furent affranchis, eux et leurs descendans, de la capitation, de la dîme et de toutes autres taxes et redevances. Un siècle plus tard, il n'existait plus que quinze familles descendant de ces bouchers; les sandjakbegs de Szegedin et les gouverneurs d'Ofen, en vertu de bouyourouldis et de fermans délivrés au nom du Sultan, les confirmèrent dans leurs priviléges héréditaires. On acquiert la preuve, en passant en revue les cent vingt documens turcs déposés dans les Archives des Franciscains à Szegedin, que quarante seulement ont été rendus dans le cours d'un siècle; le plus ancien de ces fermans est daté de l'année 1578, et le dernier de l'année 1688. Les autres documens sont des lettres de franchise délivrées en faveur de l'église et du couvent de Szegedin, des autorisations de réparer l'église et des passeports pour les ecclésiastiques. Le plus ancien de ces documens porte la date du 1er djemazioul-ewwel 969 (7 janvier 1562). Le document historique le plus curieux est une lettre de franchise accordée au clergé de Bosnie par Mohammed II, sous la date du 18 mai 1459. Dans cette lettre, le Sultan lui jure, par les sept Saintes Ecritures, par les cent vingt-quatre mille Prophètes et par le sabre qui ceint son corps, qu'aussi long-temps qu'il obéira à ses ordres, personne ne le molestera. Un autre ferman daté de l'année 1029 (1620), et dont il n'existe, comme

pour le document précité, qu'une copie certifiée par le juge de Lippa, concède aux prêtres catholiques le droit de porter l'étole, que s'étaient arrogé les métropolitains grecs, serviens et valaques. Il m'a été impossible de me procurer, soit en Hongrie, soit en Italie, l'histoire de la conquête de Szegedin sous Mohammed IV, publiée à Venise et intitulée : *Historia dell' acquisto di Segedin, fatto da Mahometto quarto, autore Emir Hali, tradotta da Vizenzo Lio, stampata in Venetia* 1682; Donado la cite dans son ouvrage : *Della Letteratura de' Turchi*. Venezia, 1688, p. 83.

## V. — Page 424.

1° *Relazione veridica et distinta della segnalata vittoria ottenuta contra il Gran Sultano agli* 11. *Sett.* 1697. 4. Bibl. de Munich. 2° *Mandat dess itzt regierenden Türckischen Kaysers, welches Er unterm* 30. *Sept.* 1697 *zu Belgrad durch den christlichen Kayser nacher Konstantinopel hat aussfertigen lassen ; ganz fabelhaft und wirklich hœchst lœcherlich.* Par exemple, 4°. « Sollen 3000 Spahi ohne Turbant » mit hangenden Schnautz-Bærten, dess Propheten Küsten » in der Mitte dieser Procession tragen, nebst derselben » auch 300 Bassen mit blossen Sæbel herumwerts gehen, und » im Fall jemand bemeldte Kisten mit offenen Augen an- » zusehen sich unterstehen würde, denselben sollten sie » niederhauen, und den Kœrper den Hunden vorwerffen. » 5°. Alle Meil Wegs soll man einen Christen-Sclaven » und einen Juden zu Boden hauen, solchen in dem Blut » liegen, und also sterben lassen. 6°. Dreissig Bassen aus » den Provinzien sollen ohne Purpur mit ihren Turbanten » von schwarz leinenen und nur einfachen Tuch vorher in » Juden-und Eselsblut eingetunkter erscheinen, ein jeder » von denenselben solle eine Hand hinter sich gebunden, » und keinen Sæbel haben : An dessen Stelle aber einen » Kamehl-Schweiff, der biss an den Boden hange, und den

» Koth an sich ziehe, anlegen. » Tel était le style historique de l'époque.

## VI. — Page 425.

On voit au trésor impérial de Vienne, outre le sceau d'or en forme elliptique et orné du chiffre entrelacé du sultan Moustafa, un autre sceau en cornaline : il appartenait, dit-on, au grand-vizir; mais c'est uné erreur, car ce sceau porte le nom d'Ismaïl, et le grand-vizir s'appelait Mohammed Elmas. On lit sur le sceau de cet Ismaïl les santences suivantes : « J'ai recommandé mes affaires à Dieu; Dieu me suffit; j'ai confiance en Dieu; je m'abandonne à la direction de Dieu; quand Dieu veut; ce que Dieu veut; voici le sujet des méditations du prophète Ismaïl. » Suivant toute apparence, ce sceau appartenait à Ismaïl-Pascha, gouverneur de Karamanie, auquel fut remis l'étendard sacré à la bataille de Slankamen, immédiatement après la mort du grand-vizir; il est donc probable qu'on lui remit en même temps le sceau impérial.

## VII. — Page 437.

L'histoire dont il se trouve un exemplaire à la Bibliothèque de Berlin, f. 143-144, contient le *Relevé* officiel des forces dont disposait alors l'empire ottoman sur terre et sur mer, telles que les avait augmentées le grand-vizir Houseïn Kœprilü, savoir : infanterie, dix-huit mille janissaires, quatre mille serdengetschdis (janissaires volontaires), cinq mille armuriers, douze cents canonniers, huit cents soldats du train. Fantassins d'Egypte, treize cents; moulazims (aspirans) d'Egypte, cinq cents; fantassins albanais, trois mille cinq cents; fantassins de Bosnie, deux mille; fantassins employés à la défense des bords du Danube, trois mille huit cents; khassagalars, sept cents; fantassins du grand-vizir, cinq cents; *idem* du beglerbeg de Roumilie, mille; de Khoudawenkiar,

cinq cents; des sandjaks de Valona et de Dulcigno, cinq cents; d'Okhri, deux cents; d'Ilbessan, deux cents; garnisons dans les redoutes du Danube, deux cents; kruczes, deux cents; ewladi fatiban ou enfans des conquérans (espèce de milice volontaire), trois mille quatre cents; garnisons de Bosnie, deux mille cinq cents; garnisons des défilés de Bosnie, douze cents; garnison de Bihacz, trois cent dix; janissaires de Bosnie, cinq cents; janissaires pensionnés, cinq mille; total, cinquante mille cent dix (cinquante-sept mille cinq cent dix). Cavalerie : sipahis et silihdars, onze mille six cent soixante-dix; volontaires (serdengetschdis), treize cent quatre-vingt-treize. Gedüklüs ou employés de la Porte, qui ont des fiefs au lieu de solde, et sont obligés d'entrer en campagne, savoir : les tschaouschs, les mouteferrikas, les écrivains du diwan et du trésor, cinq cents; ceux d'Egypte, six cents; suite et seghbans du grand-vizir, deux mille sept cents; le gouverneur de Haleb, cinq cents; le beglerbeg d'Anatolie, cinq cents; troupes feudataires d'Anatolie, deux mille cinq cents; le beglerbeg de Siwas, cinq cents; troupes feudataires de Siwas, mille; le beglerbeg de Karamanie, quatre cent cinquante; troupes feudataires de Karamanie, sept cents; le beglerbeg du Diarbekr, six cents; les troupes des Odjakbegs héréditaires du Diarbekr, quatre cent quatre-vingt-dix; le beglerbeg d'Adana, quatre cents; les paschas d'Anatolie, deux mille cinq cent soixante; le beg de Meràsch, six cent cinquante; le gouverneur de Roumilie, cinq cents; les troupes feudataires de Roumilie, quatre mille; les paschas de Roumilie, huit cent cinquante; la garnison des châteaux-forts d'Anatolie, treize cent soixante-huit; le beglerbeg d'Oczakow, huit cents; celui de Nicopolis, deux cents; kruczes à cheval (kourzsalou), trois cents; le gouverneur de Bosnie, cinq cents; les troupes feudataires de Bosnie, cinq cents; le pascha de Salonik, cinq cents; la garnison de Salonik, cinq cents; total, quarante-huit mille quatre cent trente-sept (trente-neuf mille cent trente-un).

Les troupes du serasker d'Oczakow, Yousouf-Pascha, trois cents hommes, et celles de sa maison, cent cinquante. Le pascha de Trabezoun, Mohammed, deux cents; celui de Kastemouni, quinze cents; les troupes feudataires de Kastemouni, Boli, Trabezoun et Djanik, onze cent quinze; compagnies de sipahis, silihdars, ouloufedjis et ghourebas, neuf cent trente-six; janissaires, dix mille; armuriers, quinze cents; canonniers, cinq cents; soldats du train, quatre-vingts; fantassins du trésor, quinze cents; total dix-sept mille sept cent quatre-vingt (dix-sept mille sept cent quatre-vingt-un). Le gouverneur d'Erzeroum, Abdoulbaki-Pascha, chargé de la défense du Keresch et de l'Aman, cinq cents; le sandjak de Karahissar, cent; celui de Kaffa, cinquante; les troupes feudataires de Trabezoun, cinq cents; celles de Karahissar, quatre cents; janissaires, deux cents; armuriers, cinq cents; canonniers, cent cinquante; gœnüllüs d'Erzeroum, quatre cent quatre-vingt-dix; total cinq mille trois cent vingt (quatre mille six cent quatre-vingt-dix). En Morée se trouvaient les troupes feudataires de Karli, Tirhala et Négrepont, huit cents hommes; Eyoub-Pascha, trois cents; fantassins du trésor, trois mille; janissaires, deux cents; le sandjak de Karli Ili, cinquante; Islam-beg, cinquante; djebedjis et topdjis, cent soixante; sertscheschmés, cinq cents; total cinq mille deux cent soixante (cinq mille soixante). L'effectif de l'armée ottomane était donc à cette époque de cent trente-sept mille deux cent neuf (cent vingt-trois mille six cent soixante-douze) hommes, infanterie et cavalerie. Flottille du Danube: dix galiotes, cinq frégates, vingt-huit petites frégates, trente-trois tschaïques, douze tschaïques héréditaires, cinq tschaïques (sikoudret), cinq tschaïques valaques, cent radeaux, en tout cent quatre-vingt-dix-huit bâtimens de diverses grandeurs. Flotte de la Mer-Noire: à Toman et à Kerdj, quatre grands vaisseaux, six galères, trente scampavia, cinq frégates, total quarante-cinq navires. Flotte de la Mer-Blanche (Méditer-

ranée) : quatre grands vaisseaux, quatre galères, vingt-sept frégates.

## VIII. — Page 458.

Les Franciscains firent valoir leurs prétentions à la possession des Saints Lieux dans cette supplique à l'Empereur, qui fut alors imprimée et répandue partout :

*Augustissima Sacra Cæsaræa Majestas, Clementissime Domine Domine, etc. etc.*

« Ordinis Minorum seu Regularis observantiæ Seraphici » P. N. Francisci Religiosi in Orientalibus Turcarum par- » tibus latini seu Franci denominati, qui à quadringentis » hinc annis, et ultro, sacra Redemptionis humanæ loca Je- » rosolymis, Bethlehem, Nazareth, cæterisque partibus, et » Regionibus adjacentibus, sub nomine Custodiæ terræ sanc- » tæ custodierunt (ut ex Scripturis per Saracenos, Sultanos, » Ægyptios, Imperatores Ottomanos post ejusdem Ægypti, e » Soriæ aliarumque regionum subjectiones emanatis mani- » festè et candidè constat) ad clementissimos Vestræ Cæsareæ » Majestatis pedes humiliter prostrati supplicant, ut in trac- » tatibus pacis in futurum cum Porta Ottomanica conclu- » dendæ, inter cætera ejusdem pacis capitula istud etiam » Sacra Cæsarea Majestas vestra benignè dignetur inserere, » scilicet : ut præfatis Religiosis in possessu et custodia terræ » sacræ existentibus omnia loca, quæ ab antiquo possede- » runt, possident, et custodiunt, tùm in eadem terra sancta, » tùm in Dominio Ottomanico existentia, benignè iterum » confirmentur : quæ verò sublata sunt, restituantur. Eorun- » dem autem locorum series hæc est.

» I. Jerosolymis in sanctissimi sepulchri Ecclesia, seu » templo quod Turcæ et Arabes Camame vocant, possident » Religiosi proprium Salvatoris Domini nostri sepulchrum » cum suo foro et circuitu Arabicè *Kaberaisa* (Kabri Isa,

» c'est-à-dire tombeau de Jésus) nuncupatum, cum tecto » seu fornice, ut vulgò dicitur cupula majori et minori, » plumbo coopertis, quarum prima totam Ecclesiam, se- » cunda verò specialissimum Salvatoris tegit sepulchrum, » ibique ipsis est concessa facultas cum organi pulsu Divina » et sacra persolvendi, intus et foris ornandi.

» II. Sacrum Calvariæ montem, Turcice et Arabicè *Gilgile* » nuncupatum, cum facultate ornandi, et Divina perficiendi » possident ibi, unacum illo fornice, in quo S. Crux plan- » tata fuit, et octo arcubus seu fornicibus superioribus, ac » inferioribus, ubi Regum Godefridi, et Buglion, et Bal- » douini, pluriumque Christianorum, aliorum Principum » sunt sepulchra, cùm autem hoc propè sacræ Calvariæ » montis Sanctuarium quædam ex asseribus et trabibus cel- » lulæ sint ædificatæ, et per alios habitentur non sine con- » tinuo incendii periculo, ideo humilis fit supplicatio, ut » tales cellulæ destruantur, nè Sanctuarium vel totum flam- » mis tradatur, vel nè notabile aliquod per ignem damnum » patiatur.

» III. Petram unctionis Domini nostri Jesu Christi, in » qua scilicet per Joseph a Arimathea ante sepulturam aro- » matibus fuit unctus, habent Religiosi. Denominatur autem » locus Arabicè *Aggar* (Hadj) *Moctarab,* in quo concessa » est ipsis facultas, accensas lampades, et candelabra ser- » vandi, à latere verò hujus sanctuarii quædam est ad dex- » teram cellula, in altera autem parte tres sunt arcus ad » portam cisternæ situati. Hæc omnia fuerunt olim per præ- » fatos Religiosos possessa, nunc autem per Græcos ablata. » Ideo supplicatur pro ejusdem cellulæ et arcuum restitu- » tione.

» IV. Possident quendam magnum arcum ante portam S. » sepulchri. Post illum una exstat Ecclesia ad Orientalem » partem olim à præfatis Religiosis possessa, successu verò » temporis per Grœcos usurpata. Pro hac igitur Ecclesia ad » Chorum pro officiatura formandum, humillimè supplicant,

» ut cum suis adhærentiis et pertinentiis, quibus olim or-
» nata fuit, restituatur; et possint duas portas aperire, unam
» à dexteris, et alteram à sinistris. Septem itidem arcus S.
» Mariæ nuncupatos, cum alio arcu inferius situato. Item-
» que Cepellam parvam, et quandam, ut dicitur, Galleriam,
» quæ inferius quosdam habet arcus seu fornices in eadem
» Ecclesia *Camame* denominata. Supplicant Religiosi, ut in
» isto loco (sicut semper et antea fuerunt) possint esse primi
» in functionibus Ecclesiasticis, in processionibus faciendis,
» in solemnitatibus Dominicæ Palmarum, Resurrectionis
» Domini, cæterisque diebus solitis.

» V. Possidebant ante 148. annos Religiosi latini habitatio-
» nem antiquam, supra quam stat alta et antiqua cypressus,
» è regione et supra eam, quam nunc inhabitant, illam verò
» usurpårunt tunc Turcæ, et nunc partim collapsa est non
» habens reædificatorem, partim habitatur à Santonis *Sche-*
» *rif*, qui sunt veluti parochi Turcarum, destinati præsertim
» ad sepulturas mortuorum etc. cum summo præjudicio
» memoratorum Religiosorum Francorum: Primò quia obli-
» gantur hi habitare in obstrusis et semi subterraneis quasi
» cavernis modernæ habitationis sine solaris luminis bene-
» ficio, adeò quòd interdiu candelarum et olei lux sit ne-
» cessaria; sine ullo salubris aëris transitu, unde multi præ
» humiditate et loci horrore infirmitates et varias indisposi-
» tiones contrahunt. Secundò, quia intra suam habitationem,
» et præsertim in transitu ad sanctiss. sepulchrum inevita-
» biliter expositi memoratorum Santonum oculis, et quasi
» discretioni non tantùm verbis improperiosis aut oppro-
» briosis, verùm etiam quandoque lapidibus, aut variis im-
» munditiis ab iisdem Santonis, eorùmve domesticis impe-
» tuntur, et saturantur: Prostrata proinde ad pedes Sac.
» Cæs. Majestatis Vestræ, ejusdem Clementiam humiliter
» rogat custodia terræ sanctæ, ut pro conservatione vitæ,
» sanitatis, Religiosæque quietis illorum Religiosorum, qui
» inibi pro custodia et cultu sanctissimorum locorum ver-

» santur, dicta antiqua habitatio nobis restituatur, cum per-
» missione reparandi collabentia, in quantum necessarium
» est pro Fratrum convenienti habitatione.

» VI. Jerosolymis conventum habent S. Salvatoris, Ara-
» bicè *Deir alamut* nuncupatum, cum Ecclesía, hortis, cæ-
» terisque adhærentiis, nec non domibus aliquot. Extra Ur-
» bem verò possident in valle Josaphat Ecclesiam Beatissimæ
» Virginis, et in eadem ejusdem S. Sepulchrum, unacum
» Sepulchris SS. Joachim, Annæ, et Joseph, ac Simeonis
» justi, in quibus omnibus celebrandi, ornandi, lampades
» accendendi facultatem habent Religiosi. Inde possident S.
» Cavernam in *Gethsemani*, ubi Christus Dominus orando
» sanguineo sudore superfusus, eadem nocte fuit captus.
» Item hortum Olivarum Gethsemani, quosdam alios hortos
» circà præfatam Ecclesiam, et Sepulchrum Beatissimæ Vir-
» ginis Mariæ.

» VII. In *Bethlehem* possident, et custodiunt fornicem seu
» cavernam, in qua Dominus noster Jesus Christus natus
» est, una cum præsepe, ac duabus portis, quarum una sep-
» tentrionem, altera verò meridiem respicit; earundem au-
» tem claves soli custodiunt, et ad placidia Divina persol-
» vunt. Insuper possident sepulturas ad meridiem expositas,
» hortum promorum citrinorum cum suis adhærentiis, con-
» ventum, Ecclesiam, et habitationem eorundem Religio-
» sorum contiguum, et unitum Ecclesiæ magnæ, et S. ca-
» vernæ septentrionem versùs.

» VIII. In montanâ possident *Judeæ* conventum et Ec-
» clesiam, ubi natus est præcursor Christi; et simul cum
» hortis attiguis domum indè in qua Beatiss. Virgo Maria
» S. visitavit Elisabeth; cùm autem hic una sit Ecclesia ædi-
» ficata, humiliter supplicatur, ut possit reædificari. Ibi
» pariter locum habet seu Capellam, ubi S. Joannes Bap-
« tista prædicavit, et pœnitentiam egit.

» IX. In Galilæa, et in oppido quidem *Nazareth* locum et
» Ecclesiam, ubi Christus Dominus incarnatus est ex Maria

» Virgine, possident Religiosi, una cum hortis. Indè *Ramæ* » Conventum et Ecclesiam quoque habent cum hortis; in » quibus specificatis locis, cæterisque conventibus et hos- » pitiis, quæ sub Ottomanico imperio possident, liberè sa- » cra, et Divina officia celebrare possint. Iidem iterum in- » stant, et supplicant præsertim ut præfati Religiosi omnia » loca pro devotione visitanda, visitare possint, ibique noc- » turno tempore pro divinis persolvendis se tegere, specia- » liter in nocte Assumptionis Beatiss. Virginis Mariæ in suo » S. sepulchro, et nocte Ascensionis Christi in monte *Oli-* » *veto*, sunt enim hæc duo loca extra muros.

» X. Cùm verò sacer mons *Syon* præ cæteris sanctuariis » olim in majori veneratione fuerit, ob venerandas antiqui- » tates, et tot sacra mysteria in eo peracta, utpotè ubi fuit » arca testamenti, et sepulchrum Davidis Regis permanens » usque ad hodiernam diem. Ubi Christus Dominus lavavit » Discipulorum pedes, et Sacramentum Eucharistiæ instituit, » indeque exivit ad hortum Gethsemani, quando captus fuit, » ubi post resurrectionem suam Discipulis apparuit, et eis » dixit: Pax vobis: quia vidisti me, Thoma, credidisti. Ubi ce- » cidit sors super Mathiam. Ubi descendit Spiritus S. super » Discipulos; undè iidem ad Evangelium prædicandum exi- » verunt. Ubi Beatissima Virgo permansit cum Joanne Evan- » gelista; qui et ibidem celebrabat sacrum; Beatiss. verò » Virgo ibi mortua est, deindè in Gethsemani sepulta, et » adhuc hodie vestigia illius domûs permanent; in circum- » ferentia autem sunt sepulchra Christianorum, non tantum » Catholicorum, sed etiam schismaticorum, ibique præfati » Religiosi conventum ducentum circiter et quadraginta » novem annis possederunt, et habitàrunt, ubi tot et tanti » Religiosi et Christiani Catholici in Domino sepulti jacent; » indè verò à centum circiter et quadraginta quinque annis » à Turcis ejecti fuerint, humillimè demissèque supplicant, » ut præfatus sacer Mons, cum suis hortis, cæterisque olim » possessis, et præsentibus adjacentibus, ipsis restituatur,

» cum facultate reparandi Ecclesiam, conventum reædifi-
» candi, cæteraque Divina persolvendi.

» XI. Inde ut Domus *S. Annæ*, in qua nata est Beatissima
» Virgo Maria, olimque Clarissarum monasterium fuit; nunc
» verò à Turcis possessa, Religiosis præfatis restituatur, cum
» facultate reædificandi Conventum et Ecclesiam, Divinaque
» persolvendi in locis sub sepulchro Lazari in Bethania,
» Fluminis Jordani, ubi Christus jejunavit 40. diebus et 40.
» noctibus, Montis *Tabor*, ibique noctu transfigurationis
» Domini celebrare, cæteraque divina absolvere, Maris *Ti-*
» *beriadis*, *Canæ Galileæ*, *Zaffuriæ* oppidi, locique ubi
» Angeli Pastoribus natum annunciârunt Messiam, dirrup-
» tamque Ecclesiam ibidem liceat reædificare.

» XII. Iterum supplicant, ut contiguè propè Ecclesiam
» sepulchri Beatissimæ Virginis Mariæ, pro quatuor Reli-
» giosorum habitatione, quatuor cellas, et unam parvam
» culinam liceat ædificare, ut renovari possit, sicut dicitur,
» cupula plumbea S. sepulchri, quæ ruinam minatur et hæc
» una cum fornicibus et muris templi S. sepulchri; ut auf-
» feratur et demolliatur quædam Capella retrò attigua S.
» sepulchro, à centùm et quadraginta quinque annis à Goffi-
» tis ædificata, tempore, quo Religiosi ducti fuerunt in Da-
» mascum captivi; ut omnes lampades, quæ exterius in cir-
» cumferentia S. sepulchri à Goffitis, et aliis nationibus po-
» sitæ sunt, temporibus elapsis, et actualiter ibidem conser-
» vantur, sint deponendæ.

» XIII. Item ut nulli nationi (quæcunque esse posset) in
» Ecclesia sanctissimi sepulchri immanenti seu habitanti,
» liceat in eodem loco ignem construere, excepto in suis
» culinis, ad periculum incendii evitandum, et ad indecen-
» tiam tollendam. Indè in loco, ubi Dominus noster Jesus
» Christus fuit crucifixus, ut possint crates ferreæ apponi,
» nè tale ac tantum Sanctuarium conculcetur.

» XIV. Item ut Schismaticarum Græcarum Monialium
» monasterium conventui Religiosorum nuncupato sanctis-

« tissimi *Salvatoris* in Hyerosolem ex parte orientali con-
» tiguum, vel aufferatur, vel denundetur, et aliò transfera-
» tur, cùm magna illinc oriantur disturbia, nec conveniat,
» ut moniales Religiosis sint contiguæ.

» XV. Item ut nemo ex Græcis, cæterisque schismaticis
» nationibus, sub quocumque prætextu, ullo modo moles-
» tare audeat, Schismaticos illos, qui ad fidem catholicam
» convertuntur, et ad obedientiam latinam transeunt. Quòd
» si quis illorum (quicunque foret) deprehendatur, mille
» aureis mulctandus sit, quingentos scilicet, ut dicitur,
» Bassæ, quingentos verò, ut dicitur, Cadi applicando, si
» verò contingeret, quòd molestias inferens solvere non
» posset, ut illa natio, ex qua erit molestans, mulctam sup-
» plere, et solvere teneatur.

» XVI. Ad seditiones autem, jurgia et lites sedandas, quas
» Schismaticorum Græcorum, Hyerosolimus Patriarcha con-
» tra Religiosos, ut infensissimus Ecclesiæ Latinæ hostis, ex
» mera animi cordisque aversi malitia continuò suscitat, et
» fovet, demissè instant et supplicant humillimè Religiosi;
» ut ex Patriarchatûs deponatur officio et dignitate. Quòd
» si ipsius successor in eadem quoque malitia persevera-
» verit, pari quoque pœna puniatur. Nec ulteriùs ipsis extra
» æquitatis jura, justitiæque limina exire, seu sese, extendere
» liceat.

» XVII. Iterùm humiliter supplicant, ut tùm antiquæ,
» tùm modernæ ipsis confirmentur scripturæ, præsertim
» novum, ut dicitur *Kazterif* (*Khattischerif*) Sultani, Soli-
» mani, alterumque Sultani Amuratis quarti cùm autem
» præfati Religiosi mendicantes sint ex professione sua, et ex
« puris eleemosynis vivant, supplicant, ut in privilegiorum
» confirmatione liberi sint, et exempti ab omni onere per
» totum Ottomanicum Imperium, ità quod itinerando,
» eundo, vel redeundo, ex Christianitate in Turciam, ex
» Turciâ in Christianitatem immunes sint à vectigalibus
» Gabellis, Telonijs, et trigesimis, pro illis rebus, quas pro

» usu Ecclesiarum et conventuum secum defferunt. Item ut
» Hyerosolimis, in Bethlehem, et Nazareth liberi et immu-
» nes sint à solutionibus, tributorum mensualium, Turcica-
» rum Pasquarum, cœterorumque onerum ordinariorum et
» extraordinariorum. Item ut suas possint reparare eccle-
» sias, conventus, habitationes, et hospitia, quæ ruinam
» minantur.

» XVIII. Cum autem Religiosi S. Francisci ex gratiâ et
» bonâ convenientiâ permittant Armenicæ nationi, ut ejus-
» dem sacerdotes semel in septimanâ possint celebrare in
» Capellâ sepulchri Beatissimæ Virginis Mariæ; sic reci-
» procè pro convenientia petunt præfati Religiosi ab eâdem
» Armenicâ natione, ut ipsis in S. sepulchri Capellis, scilicet
» ubi Jesu Christi vestis divisa fuit, alteriusque *S. Helenæ*
» nuncupatæ, nec non *S. Jacobi Apostoli* extrà S. Sepul-
» chrum sitæ ab Armenis possessis, sacrum legi permit-
» tatur.

» XIX. Experientia comprobavit, quod Consules natio-
» num Europæ latini, constituti Jerolosymis, quasi pro be-
» neficio et protectione ac securitate Religiosorum Franco-
» rum cedant potiùs in gravamen et periculum Fratrum
» inibi existentium, tum ob expansas, quas custodia terræ
» sanctæ occasione talis permanentiæ facere debet ex elee-
» mosynis tanto labore, tantaque sollicitudine conquisitis:
» Tùm quia, cùm non sit, Jerosolymis commercium, ratione
» cujus Mercatoribus necessaria sit assistentia consulis, et
» Fratrum protectionem ipsi Turcæ sibi vindicent, præsentia
» talium Consulum apta est potissimum ad aperiendas zelo-
» typias et suspiciones inter Turcas aliundè ad id proclives,
» et proindè odium potius et periculum nata est causare,
» quàm securitatem. Hinc rogat humiliter Custodia terræ
» sanctæ, ut inter mœnia urbis Jerosolymæ nullus Consul
» Europæus Latinus admittatur, sub pretextu et titulo pro-
» tegendi Religiosos inibi existentes latinos, si autem ut pe-
» regrini venerint, vel alio titulo quàm consulatûs et pro-

» tectionis, solitâ, et ea, qua par est, hospitalitate, et omni » possibili charitate excipientur.

» XX. Tandem ut omnia præfata puncta et privilegia cum » Scripturæ Diplomate et subscriptione Turciçi Imperatoris » sint authenticata et signata.

» Humillimè ergò præfati custodiæ terræ sanctæ Religiosi » supplicantes Augustissimam Vestram Sacram Cæsaream, » Regiamque Majestatem rogant, ut illæ quinque cruces » SS. locorum, scilicet humanæ Redemptionis insignia po- » nantur, ut signaculum super cor suum et ut signaculum » super brachium suum, nam per suam Cæsareæ potentiæ » invictissimam dextram omnibus his pro eorundem Reli- » giosorum stabilitate et quiete explanatis difficultatibus » Divino cultui fervidiùs inhærentes pauperculi Franscis- » cani S. Francisci Filii, tùm in eadem custodia, tùm in » ordine toto Seraphieo incessantes ad Deum preces effun- » dent, pro Vestræ Augustissimæ Sacræ Cæsareæ Regiæque » Majestatis, totiusque invictissimæ Domus Austriacæ con- » servatione, prosperitate et pace, quin imò in hymnis et » canticis tantæ gratiæ et benevolentiæ memores cantabunt, » diligit Dominus portas Syon, super omnia Tabercula » Jacob.

» Ad pedes

» Vestræ Cæsareæ Majestatis Guardianus
» sacri montis Syon, ac Sanctissimi Se-
» pulchri, et Custos Totius terræ sanctæ,
» cum tota Familia sua Religiosa. »

FIN DES NOTES DU TOME DOUZIÈME.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

## DANS LE TOME DOUZIÈME.

### LIVRE LVII.

## LIVRE LX.

FIN DE LA TABLE DU TOME DOUZIÈME.